Les sources mythiques du christianisme



Marc Hallet

EDITION DEFINITIVE - 2015

Photo de couverture :
Jupiter entouré du zodiaque - sculpture du IIe siècle, villa Albani, Rome

Cette édition est la dernière version actualisée prévue
d'un ouvrage paru pour la première fois sous le même titre en novembre 2003
et qui a connu, depuis, plusieurs versions augmentées.

Liège (Belgique) - Janvier 2015

Pour contacter l'auteur :
via son site : www.marc-hallet.be

DEDICACES ET REMERCIEMENTS

C'est vers mon fidèle ami
Michel MOUTET
que vont mes remerciements.
Il fut, pour moi, un correcteur méticuleux et érudit d'une rare compétence.
Qu'il trouve ici le témoignage de ma profonde gratitude pour
l'énorme travail de correction qu'il a accompli ainsi que pour ses conseils judicieux.
Je n'oublie cependant pas l'aide précieuse et les encouragements que m'ont apporté mes amis
Jean-Christophe Beumier, José Luis Gutierrez (†) et Hilary Evans (†)

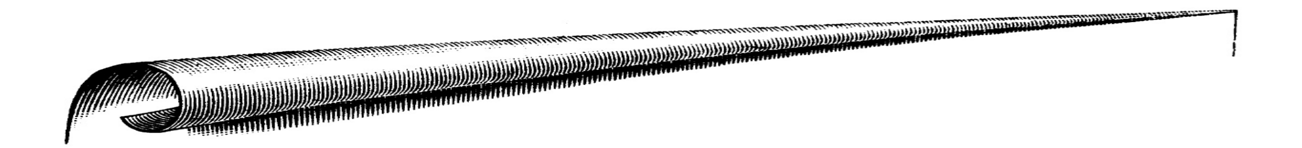
Je dédie cet ouvrage à mon épouse
qui a su comprendre toute l'importance que j'accordais à ce travail.
Il la priva de longues heures de
présence auprès d'elle...

Cet ouvrage est également dédié
à la mémoire de
Charles-François Dupuis
l'auteur de L'*Origine de Tous les Cultes*



Charles-François Dupuis [1742 - 1809]

J'analyse les opinions des autres et me garde bien d'en créer une. Le génie de l'homme qui peut expliquer les religions, me paraît bien au-dessus de celui qui en fait...
(Dupuis, in : Préface de l'Origine de Tous les Cultes)



QUELQUES NOTIONS D'ASTRONOMIE NECESSAIRES A LA COMPREHENSION DU PRESENT OUVRAGE

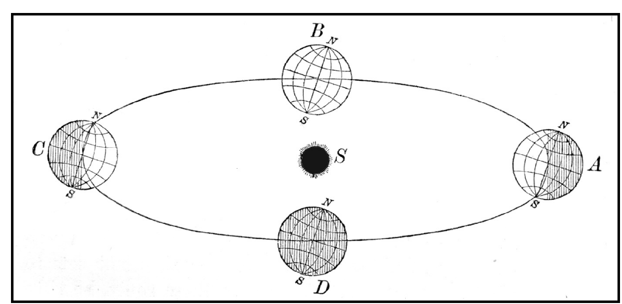


Figure 1 : Rotation de la Terre autour du Soleil

Pour la compréhension de ce qui va suivre, il m'a paru nécessaire de fournir ici quelques notions simples d'astronomie.
Comme le montre la figure 1, la Terre se meut autour du Soleil. Le tracé de cette trajectoire (orbite de la Terre) qui s'effectue dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, forme un plan par rapport auquel l'axe Nord-Sud de la Terre est toujours incliné de 23° 27'. C'est cette inclinaison qui est la cause des saisons. Le 21 décembre, la Terre se situe en A. C'est le solstice d'hiver. Le 22 juin, elle se situe à l'opposé : c'est le solstice d'été. Le 21 mars, elle se situe en B : c'est l'équinoxe du printemps. Le 21 septembre, elle se situe en D : c'est l'équinoxe d'automne. Les quatre saisons qui correspondent à ces solstices et équinoxes ne concernent que l'hémisphère nord où l'astronomie naquit. Dans l'hémisphère sud, les saisons sont inversées par rapport à l'hémisphère nord. Lors des équinoxes, la durée du jour est égale à celle de la nuit. Lors des solstices, l'inégalité de durée entre le jour et la nuit est maximale, la plus courte nuit se situant, dans l'hémisphère nord, au solstice d'été et la plus longue au solstice d'hiver.

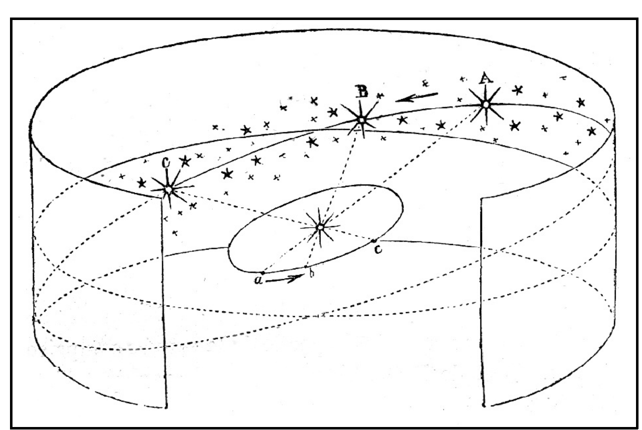


Figure 2 : La course annuelle du Soleil

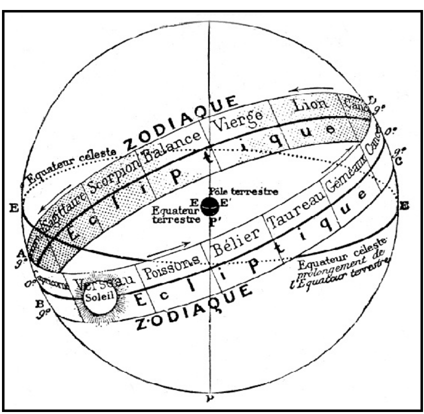
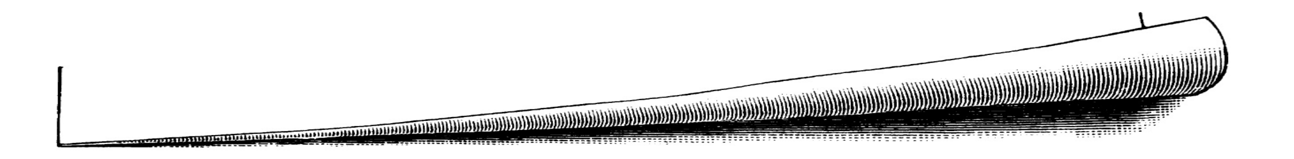


Figure 3 : Les signes du zodiaque

La figure 2 montre la position respective du Soleil, de la Terre tournant autour de lui, et des constellations du zodiaque qui paraissent situées sur une sorte de bande entourant le système solaire. En regardant chaque jour, depuis la Terre, en direction du Soleil levant, il semble que ce dernier se projette successivement, de jour en jour, sur chacun des douze "signes" qui découpent arbitrairement le zodiaque, le tour complet du zodiaque étant effectué en un an. Les anciens parlaient donc de la course annuelle du Soleil dans le zodiaque, comme si la Terre était au centre du monde et que le Soleil se déplaçait annuellement devant la sphère des étoiles fixes dont le zodiaque faisait partie. C'est ce qu'illustre la figure 3.
La Terre n'a pas une rotation régulière. C'est ainsi qu'au fil des ans, par rapport à un même moment de l'année (l'équinoxe du printemps est généralement pris comme point de repère), l'ensemble du zodiaque semble se déplacer, faisant un tour complet en près de 26.000 ans. Selon les époques, l'équinoxe du printemps se situa donc successivement dans le Taureau, puis le Bélier, puis les Poissons et, enfin, actuellement, dans le Verseau. En même temps l'axe polaire s'est déplacé lentement selon un cercle qui n'est pas exactement fermé. Ainsi, il y a 4000 ans, l'étoile polaire était une étoile de la constellation du Dragon. Ces mouvements ont reçu le nom de Précession des équinoxes.



AVANT-PROPOS

Nous vivons dans une société profondément marquée par trois grandes religions monothéistes (les religions juive, chrétienne et islamique) qui, toutes, plongent leurs racines dans des textes réputés sacrés qui désignent Abraham comme un des plus anciens patriarches de l'humanité. Au sein de cette société, une écrasante majorité de gens -y compris des incroyants ou des non pratiquants- considèrent que la vie de Jésus telle qu'elle est racontée dans les *Evangiles*, fait partie des vérités historiques. Néanmoins, ceux qui pensent cela gardent leur libre-arbitre pour voir en Jésus soit un simple agitateur politique, soit un prophète, soit le Fils de Dieu.

Il existe fort heureusement une minorité de curieux qui, à l'inverse de la majorité, préfèrent s'informer et réfléchir pour trouver des réponses et juger sur des questions importantes telles que celles-ci : d'où viennent les textes qui composent la Bible ? Sont-ils marqués, indiscutablement, du sceau de l'inspiration divine ou ne sont-ils qu'une création humaine ? Sont-ils exempts de remaniements ? Pourquoi les juifs n'en acceptent-ils qu'une partie ? Les événements qu'ils racontent se sont-ils réellement produits ? Existe-t-il des preuves de la résurrection de Jésus ? Des preuves de sa vie sur Terre ? Est-il raisonnable d'attendre encore son retour ?

Dans une société telle que la nôtre, où l'information est reine, où l'on a consacré à chaque idée, chaque thème, chaque sujet, soit une encyclopédie ou un guide, soit un documentaire ; il serait logique de penser qu'il doit bien exister quelque part quelque chose donnant des réponses claires, précises et documentées aux questions ci-dessus. Eh bien non, un tel travail de vulgarisation de l'ensemble des connaissances sur ces sujets, réalisé par des spécialistes, n'existe pas, sous quelque forme que ce soit. Ou plutôt, il n'existe sur ces sujets qu'une multitude de livres pointus peu accessibles à un large public et nombre d'ouvrages plus ou moins sensationnels dans lesquels leurs auteurs défendent leurs propres thèses.

Bart Ehman est professeur à la *North Carolina University*. Chaque année, des quantités d'étudiants se présentent à son cours en pensant, comme la plupart des américains, que la Bible est un ouvrage qui fut inspiré par Dieu et que ce qui s'y trouve est fondamentalement vrai. Or, après quelques semaines seulement, ces étudiants sont tous persuadés du contraire. Ayant réalisé que beaucoup d'américains pourraient ne pas pouvoir imaginer un seul instant qu'une chose pareille soit possible, le professeur Ehman a écrit plusieurs livres dans lesquels il a mis ses cours à la portée de l'homme de la rue. C'est à mon

sens une initiative heureuse à laquelle j'applaudis tout en regrettant qu'elle ne fasse pas vraiment école parmi les confrères de ce spécialiste. (1)

Il y a des gens chez qui tout ce qui se rapporte à la religion produit une véritable exaspération et un fort sentiment de rejet. A ceux-là tout est bon pour moquer ou dénigrer des choses qu'ils ne veulent même pas se donner la peine d'examiner de près. A l'inverse de ces gens, voilà aujourd'hui près de quarante ans qu'animé d'une curiosité passionnée, j'ai commencé à éplucher systématiquement des livres et des articles érudits consacrés aux origines du christianisme. Le temps passant, mon attitude vis-à-vis des chrétiens sincères s'est chargée d'empathie, ma façon de voir les choses rejoignant assez précisément celle d'Henri Loriaux lorsqu'il se plut à définir l'Eglise chrétienne : "*Une société de braves gens qui croient à la divinité de Jésus sur la foi de copies altérées, de manuscrits perdus, rédigés on ne sait où ni quand, par des auteurs inconnus qui se contredisent et qui n'ont pas été témoins de ce qu'ils racontent*." (2)

Le moment vint où, croyant devoir répondre à des demandes qui m'étaient faites, je finis par rédiger un ouvrage dans lequel je m'efforçai d'apporter un maximum d'informations et de pistes de réflexions à tous ceux qui se sentiraient assez concernés pour le lire attentivement et en faire, peut-être, une base de travail ou de réflexions. C'est une version de cet ouvrage mise à jour -et je pense définitive- que j'offre ici à mes lecteurs.

La critique historique n'étant pas une science exacte et le sujet étant aussi ardu que complexe, de nombreuses incertitudes historiques persistent. Plutôt que de défendre une thèse en excluant de parler des autres, j'ai essayé chaque fois de signaler les différentes idées qui peuvent être raisonnablement défendues tout en sachant qu'il est impossible de tout dire sur un sujet aussi vaste et en un volume raisonnable.

On me reprochera peut-être de ne pas être un historien professionnel des religions. Je tiens à répondre par avance à cette critique en disant que je n'ai nullement l'ambition de me substituer à ces derniers. Je veux simplement proposer à mes lecteurs une synthèse abordable et de bonne foi qui soit pour eux un moyen d'acquérir une vue aussi large que possible de l'ensemble des problèmes que peut soulever un pareil travail de recherche.

Quelques historiens spécialisés en la matière se sont plaint qu'aujourd'hui le débat soit en quelque sorte pollué par une avalanche d'ouvrages à sensation rédigés par des amateurs qui, au départ d'une connaissance très superficielle des questions en jeu, proposent des hypothèses plus extravagantes, fausses ou dépassées les unes que les autres. Il y a malheureusement beaucoup de vrai dans ce constat. Mais même si mes études n'ont forcément pas atteint le niveau des recherches des grands spécialistes, c'est chez un très grand nombre d'entre eux que j'ai été puiser mes informations. Et quiconque comparera mes références bibliographiques à celles de certains auteurs modernes devra concéder que j'ai tout de même pu accumuler grâce à elles un peu plus que le simple vernis de culture ou d'informations dont beaucoup se sont servi pour écrire des livres tapageurs ou à succès.

Voilà donc les circonstances qui ont encouragé et entouré la naissance du présent ouvrage. Je vais dire à présent quelques mots sur la manière dont j'ai voulu le concevoir...

PLAN ET METHODE

Je me propose d'exposer objectivement les origines réelles du christianisme au moyen d'une analyse rigoureuse des textes et des faits sur lesquels il est fondé. Pour parvenir à mes fins, il me faudra, ici et là, dire quelques mots au sujet de certaines religions non chrétiennes. Loin de moi, cependant, l'ambition de faire un exposé relatif aux origines des différentes grandes religions.

Le catholicisme étant, dans nos régions, la plus importante religion chrétienne, je crois nécessaire d'examiner principalement ses dogmes. Néanmoins, l'analyse des textes bibliques proposée ici concernera forcément l'ensemble des religions chrétiennes mais aussi le judaïsme et, accessoirement, l'islamisme.

Il me faudra montrer brièvement quelle fut l'évolution de certaines croyances chrétiennes. Mais en aucun cas il ne faudra confondre le présent ouvrage avec une histoire de l'Eglise ou des Conciles depuis les origines jusqu'à nos jours.

Les chrétiens, pratiquants ou non, connaissent mal la *Bible* sur laquelle repose le christianisme. Si cet ouvrage reste le plus vendu au monde, il est aussi le moins lu ! Je vais donc commencer par en exposer brièvement le contenu. Après cela, j'en analyserai la première partie qui conte l'histoire du monde depuis sa "création" jusqu'à une époque proche de la naissance de Jésus. J'examinerai ensuite les textes relatifs à la vie de Jésus et aux débuts du christianisme. Pour faciliter la compréhension des lecteurs, j'essayerai, dans la mesure du possible, de m'en tenir à un examen chronologique des faits présentés par la *Bible* (les différents "chapitres" de celle-ci n'étant pas exactement disposés chronologiquement).

Avant tout, je crois utile de proposer un très bref aperçu relatif à la naissance et au développement de la critique historique du christianisme. C'est un sujet extraordinairement mal connu parce qu'on n'en parle presque jamais. Dès lors, il n'est pas étonnant que la plupart de nos contemporains ignorent qu'il existe une multitude d'ouvrages érudits traitant de cette question. Il faudrait un gros livre pour pouvoir présenter un exposé général de l'évolution de la critique historique du christianisme. Or, je ne veux aborder cette question que d'un point de vue accessoire, simplement pour montrer à mes lecteurs que le débat ne date pas d'aujourd'hui et qu'il a connu maintes vicissitudes. On me pardonnera donc si je me montre, en la circonstance, fort bref et nécessairement très incomplet.

La vérité historique n'exclut pas quelques mouvements d'humeur ou quelques traits d'humour. Quand un chercheur impartial se trouve confronté à des absurdités flagrantes ou des scandales, il doit pouvoir se moquer ou stigmatiser. C'est ce que j'ai fait parfois, m'éloignant volontairement de ce ton neutre que la plupart des éditeurs voudraient aujourd'hui imposer aux auteurs d'ouvrages présentés comme sérieux. Je pense aussi que le ton compassé et le style hermétique que l'on croit bon d'adopter aujourd'hui dans les travaux d'érudition et les publications universitaires nuit à la diffusion de connaissances dont sont bien souvent avides des gens qui ne sont pas du tout familiarisés avec un langage trop décalé par rapport au leur.

Qu'on le comprenne bien, cependant : si je dénonce ou condamne certaines croyances absurdes, je ne me moque pas de ceux qui y sont attachés pas plus que je n'attaque des gens en dénonçant leurs croyances. C'est une chance, je pense, d'avoir pu se hausser au-dessus des croyances non fondées grâce à la raison et à l'érudition. Et c'est un malheur que d'y rester plongé faute des circonstances ou des capacités adéquates. Je plains donc mes semblables inféodés à des croyances dont je me suis détaché et j'essaye de leur apporter mon aide plutôt que de me moquer d'eux ou de les mépriser.

Mon but n'est pas davantage d'attaquer les religions. Je veux simplement apporter un peu de clarté là où les ténèbres de l'ignorance ont engendré et cristallisé des processus de croyance ou même de sectarisme qui ont abouti à ce que des générations d'individus soient privés, volontairement ou non, de leurs libertés fondamentales.

Les historiens ont souvent pour habitude d'ajouter un grand nombre de notes en bas de page de leurs écrits. Outre qu'il s'agit là d'une mode universitaire, ce moyen leur est particulièrement commode pour écrire rapidement. En effet, ces chercheurs peuvent ainsi rédiger d'abord assez aisément un texte de lecture courante pour, ensuite, en y revenant, développer point par point leur pensée sous forme de notes en bas de page. Si leur travail de

rédaction se trouve ainsi allégé, c'est au détriment du lecteur qui se trouve alors confronté à la nécessité de passer sans cesse d'un texte à d'autres pour suivre la pensée de l'auteur dans tous ses développements. Au sein de certains ouvrages, les notes sont si longues et nombreuses qu'elles dépassent de loin la taille du texte principal et doivent parfois même être poursuivies sur la page suivante. La lecture courante n'est alors plus possible et même la compréhension de l'ensemble devient fastidieuse, sinon incertaine. Voilà pourquoi mes lecteurs ne trouveront ici aucune note en bas de page, ni en fin d'ouvrage. La tâche fut certes plus compliquée pour moi puisqu'il m'a fallu travailler bien davantage le texte ; mais je pense avoir prouvé ainsi le respect que je dois à mes lecteurs.

Traiter un sujet comme celui-ci ne peut se concevoir sans fournir une grande quantité de références. Certes, le lecteur moyen ne cherchera généralement pas à les consulter pour tout vérifier ou pour approfondir. Mais l'auteur doit quand même montrer d'où proviennent ses informations. La question s'est donc posée pour moi de choisir, parmi les nombreux systèmes de référencement existants, le plus pratique. J'ai finalement décidé de placer les références en fin de chaque chapitre et de les regrouper de telle manière qu'elles se rapportent non pas à chaque fait ou chaque idée mais à des développements relatifs à une communauté d'idées. Cela réduit considérablement le nombre total des numéros renvoyant à des références ponctuelles. J'ajoute qu'aucun classement particulier n'a été adopté au sein de chacun des groupes de références.

Les majuscules peuvent être d'un grand intérêt, surtout pour apporter dans un texte précis des nuances importantes. Elles permettent, par exemple, de différencier le Juif (appartenant au peuple des Juifs) du juif (appartenant à la religion juive). Mais, dans les textes touchant la religion, les majuscules sont souvent employées abusivement. Elles peuvent être, en effet, un moyen facile de rendre en apparence respectables des choses ou des gens qui ne le sont pas nécessairement. Les auteurs chrétiens ont été particulièrement habiles dans cet emploi abusif des majuscules. Ils parlent volontiers de Dieu (le leur) en réservant à tous les autres, qu'ils ne reconnaissent point, la médiocrité de se voir cités en lettres minuscules. De même, ils attribuent volontiers des majuscules à toutes sortes de choses les concernant comme des titres déjà pompeux sans cela (*Son Eminence, Sa Sainteté...*), des abstractions (*l'Eglise*), des lieux (*l'Enfer, le Paradis...*), ou même des faits (*la Passion,...*) ; mais ils réservent les lettres minuscules à des choses pourtant semblables qui n'ont pas l'honneur de les concerner directement (*le paradis d'Allah, la passion de Mardouk...*). C'est là une manière bien particulière de souligner leur différence et de pratiquer leur Tolérance ! Dans le cadre du présent exposé, j'ai volontairement réduit l'usage abusif des majuscules, tout en le conservant parfois dans l'unique dessein de faciliter la compréhension des choses. Ainsi ai-je conservé la majuscule pour différencier le Dieu des chrétiens des autres ou la Passion de Jésus par rapport à celles d'autres dieux antiques. J'ai cependant systématiquement omis la majuscule majestative des pronoms se rapportant à Dieu, à Jésus, etc (*Jésus et ses disciples*, plutôt que *Jésus et Ses disciples*).

REFERENCES :

1) EHRMAN (B), *Jesus interrupted*, New York, HarperCollins, 2009
EHRMAN (B), *Forged*, New York, HarperCollins, 2011
2) LORIAUX (H), *L'autorité des Evangiles*, Paris, Nourry, 1907, p. 153

LA CRITIQUE HISTORIQUE DU CHRISTIANISME

L'Eglise et la critique historique

Le huitième jour d'avril 1546, les Pères de l'Eglise, rassemblés lors de la quatrième session du Concile de Trente, rendirent le décret suivant :

Le saint Concile de Trente, œcuménique et général, légitimement assemblé dans l'Esprit Saint (...) déclare : (...) recevoir tous les livres, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, parce que le même Dieu en est l'Auteur, tant de l'un que de l'autre, aussi bien que les traditions qui regardent la foi et les moeurs, comme dictées de la bouche même de Jésus-Christ, ou par l'Esprit Saint, et conservées dans l'Eglise catholique par une succession continue, et les embrasse avec un égal sentiment de respect et de piété.

Il a jugé à propos que le Catalogue des Livres Sacrés fût annexé à ce présent décret, afin que personne ne puisse douter quels sont les livres que le Concile reçoit. Les voici indiqués : (suit la liste des Livres contenus dans toute Bible catholique N.D.L.A.).

Si quelqu'un ne reçoit pas pour sacrés et canoniques ces livres entiers, avec toutes leurs parties, tels qu'on a coutume de les lire dans l'Eglise catholique et tels qu'ils sont dans l'ancienne Vulgate latine, et s'il méprise de propos délibéré les susdites traditions, qu'il soit anathème! [1]

Ainsi donc, par ce décret, l'Eglise catholique précisait clairement que les textes contenus dans la *Bible* étaient d'inspiration divine. Toute personne s'aventurant à prétendre le contraire pouvait être anathémisée, c'est-à-dire excommuniée. Commentant ce décret, en 1893, Emile Ferrière écrivit ce qui suit :

En décrétant que le Dieu personnel était l'auteur des erreurs de la Bible en fait de Cosmogonie, d'Astronomie, de Météorologie, de Physique, de Géologie, de Botanique, de Zoologie et de Physiologie, le Concile de Trente a ordonné de croire sous peine de damnation, que Dieu est un ignorant et un crétin. [2]

Aujourd'hui, les prêtres et les croyants eux-mêmes tournent toutes sortes de difficultés liées aux textes bibliques (voir plus loin) en prétendant qu'il faut interpréter les textes parce que ceux-ci sont souvent symboliques. Or, cette opinion est précisément une des propositions dénoncées et condamnées par Pie IX dans son *Syllabus*. La voici :

"*Les prophéties et les miracles exposés et racontés dans les Saintes Ecritures sont des fictions poétiques, et les mystères de la foi chrétienne sont le résumé de recherches philosophiques ; les livres des deux Testaments contiennent des inventions mythiques ; Jésus-Christ lui-même est une fiction mythique.*" (3)

Le 30 juin 1909, la Commission biblique pontificale précisa nettement "*qu'on ne peut révoquer en doute le sens littéral et historique de la Genèse quand il s'agit des faits rapportés dans les trois premiers chapitres*". (4)

Bossuet disait que tout homme qui a une opinion personnelle est un hérétique, *hairesis* signifiant d'ailleurs "choix". Saint Augustin avait poussé plus loin encore le raisonnement puisqu'il avait affirmé "*Croire en l'Autorité (de l'Eglise), c'est gagner beaucoup de temps et s'éviter toute peine*". (5)

Il faut faire la distinction entre la foi aveugle qui prône le respect à l'Autorité, les opinions personnelles qui n'engagent que leurs auteurs et la critique historique objective qui ne doit, en principe, s'encombrer d'aucune idée préconçue, d'aucun interdit ou d'aucune auto-censure.

L'amorce d'une critique historique biblique

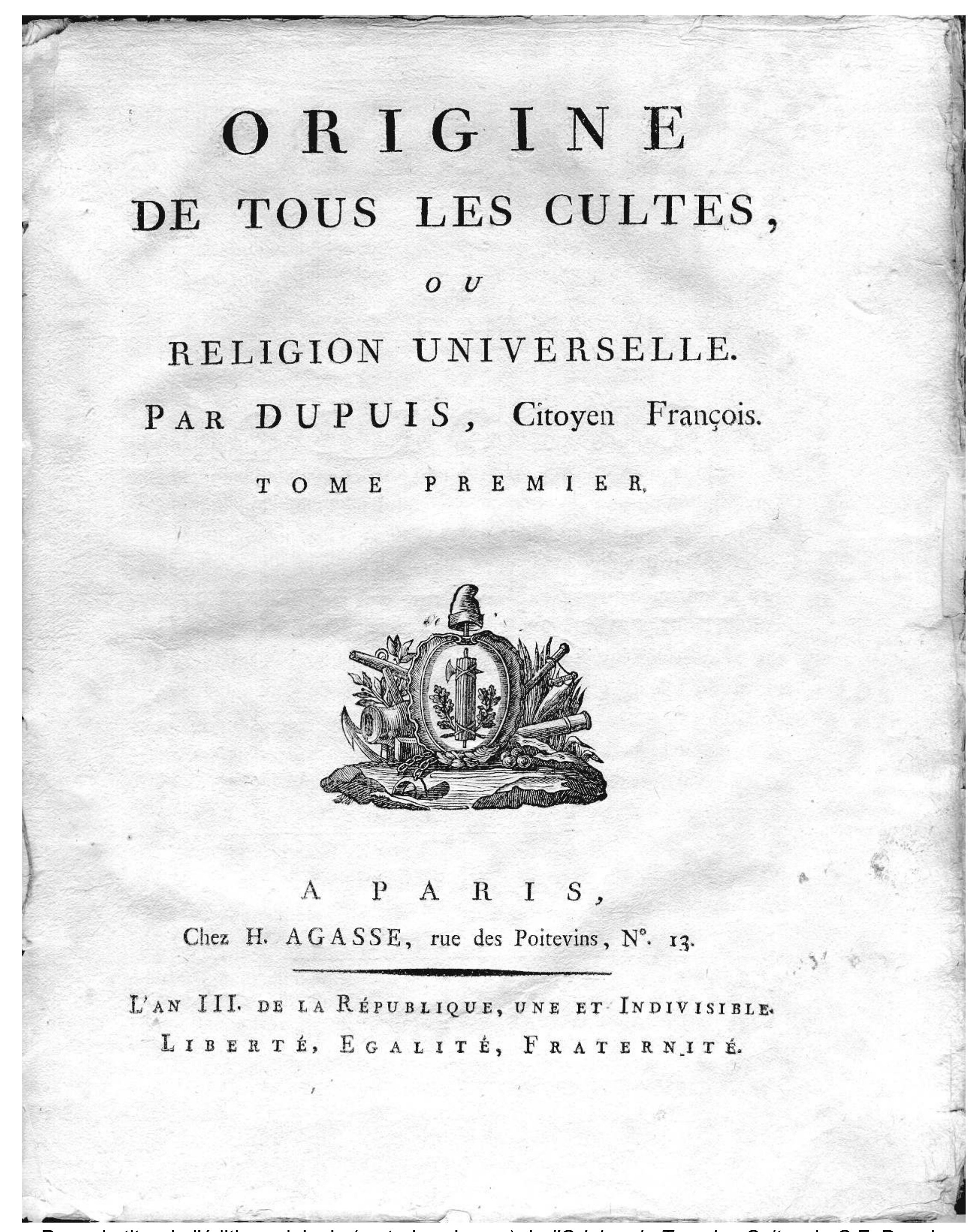
En examinant les archives du passé, des historiens sérieux ont découvert que des personnages aussi populaires qu'Homère, Guillaume Tell ou Robin des Bois n'avaient jamais existé. Ils l'ont démontré en encourant, parfois, les foudres de leurs contemporains et sans que leurs démonstrations s'imposent nécessairement en dehors du cercle des érudits. Si Guillaume Tell est censé avoir vécu à la fin du XIII^e siècle, la première chronique qui en parla date pourtant seulement de 1482, soit près de deux siècles plus tard. Il fallut cependant attendre encore un siècle, soit en 1598, pour qu'un premier auteur ayant du sens critique osât écrire qu'il s'agissait d'une fable. Son opinion ne fut pas entendue et le mythe se cristallisa peu à peu, s'enracina, puis adopta finalement, pour le plus grand nombre, la forme d'un fait incontestable. C'est pourquoi en 1760, quand Uriel Freudenberger publia une étude dans laquelle il expliquait qu'il s'agissait d'une légende d'origine danoise, on le condamna à être brûlé vif ! Pour Robin des Bois il en fut de même : censé avoir vécu au XIII^e siècle, il ne fut cité pour la première fois, en une courte phrase, qu'au XIV^e et son histoire ne prit corps vraiment qu'au XV^e. (6)

Il est évidemment plus grave de mettre en doute l'existence de personnages tels que Moïse ou Jésus que de reléguer au rang des légendes quelques héros du folklore. On peut imaginer, dès lors, quelles passions formidables la critique historique du christianisme souleva dans les milieux érudits et religieux...

En 1678 parut l'*Histoire critique du Vieux Testament*, de Richard Simon. Cet ouvrage, qui fit alors scandale, fonda la critique historique biblique moderne. Celle-ci commença à s'épanouir au milieu des flots tumultueux du vaste courant rationaliste qui balaya le monde civilisé au temps des encyclopédistes. (7)

En France, Charles-François Dupuis frappa un grand coup, peu après la Révolution Française, en publiant un énorme ouvrage destiné à démontrer que toutes les religions étaient filles de la superstition et que les dieux, y compris Jésus, n'étaient que des mythes solaires. Dupuis n'était pas le premier à défendre cette idée, mais c'est lui qui la développa magistralement avec une minutie extrême s'appuyant sur une immense érudition. Son ouvrage principal, l'*Origine de tous les cultes*, dont je reparlerai, fut publié pour la première fois à Paris chez Agasse en l'an III de la République sous deux formes différentes : une édition en douze volumes in 8° accompagnés d'un atlas de planches et une autre en trois

volumes in 4° accompagnés également d'un atlas. Cet ouvrage créa une énorme sensation et il suscita soit l'admiration soit les commentaires les plus acerbes.



ORIGINE

DE TOUS LES CULTES,

OU

RELIGION UNIVERSELLE.

PAR DUPUIS, Citoyen François.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez H. AGASSE, rue des Poitevins, N°. 13.

L'AN III. DE LA RÉPUBLIQUE, UNE ET INDIVISIBLE.

LIBERTÉ, EGALITÉ, FRATERNITÉ.

Page de titre de l'édition originale (en trois volumes) de *l'Origine de Tous les Cultes* de C.F. Dupuis

En 1835, en Allemagne, parut la *Vie de Jésus*, de David-Friedrich Strauss. Ce dernier se borna à examiner les sources chrétiennes. Sans nier l'existence de Jésus, il conclut néanmoins que la vie de ce dernier relevait, en quelque sorte, d'une fabrication mythique.

En 1863, en France, parut *La Vie de Jésus* d'Ernest Renan. Ce roman historique dans lequel l'auteur faisait de Jésus une sorte d'illuminé pris pour un messie par des femmes exaltées, connut un succès littéraire extraordinaire. Hélas! Car, en effet, il engendra un déluge de commentaires et de critiques qui jetèrent le débat dans la rue alors qu'il eut peut-

être été préférable de le confiner, encore un moment, dans les sphères intellectuelles. On y perdit probablement en circonspection.

En 1841, l'allemand Bruno Bauer se prononça également pour la non existence historique de Jésus. Il fut suivi, au début du XX[e] siècle, et pour diverses raisons, par ses compatriotes Arthur Drews (très proche des thèses de Dupuis), Robert Stahl et surtout par le français Paul-Louis Couchoud qui, autour de 1925, publia plusieurs travaux dans lesquels il proposa une excellente analyse sociologique des origines du christianisme.

Parallèlement aux thèses niant l'historicité du Christ, beaucoup d'autres se développèrent autour de l'idée que Jésus avait été un homme ordinaire dont on ne savait, avec certitude, que peu de choses sinon rien. Très nombreux furent les auteurs sérieux qui, avant d'arriver à cette conclusion, dénoncèrent dans les textes bibliques une foule de légendes, d'interpolations et d'incohérences, montrant ainsi que les textes sacrés résultaient d'une élaboration strictement humaine.

Un bon nombre de ceux qui effectuèrent ces travaux critiques, à cheval sur les XIX[e] et XX[e] siècles, étaient des prêtres (Turmel, Loisy, Houtin...). Certains quittèrent l'Eglise, estimant qu'ils ne pouvaient plus cautionner un système basé sur l'erreur, le mensonge et l'hypocrisie. D'autres, qui pour toutes sortes de raisons voulaient y rester, adoptèrent un ton prudent qu'on définirait aujourd'hui comme la langue de bois, ou utilisèrent des pseudonymes pour éditer des textes clairs. Un certains nombre d'entre eux furent chassés de l'Eglise, voire excommuniés.

Ce courant d'idées fut appelé le "modernisme" et l'on parla de la *crise moderniste dans l'Eglise*. Elle fut à l'origine des terribles condamnations proférées par Pie IX dans son célèbre *Syllabus* cité plus haut. (8)

Ce courant d'idées engendra de nouvelles critiques de la part d'autres prêtres qui, à leur tour, quittèrent l'Eglise (Alfaric, Las Vergnas, Claraz... pour ne parler que de la France). Aujourd'hui encore, il y a des prêtres qui contestent ouvertement l'historicité de certains passages des *Evangiles*. On peut citer, à titre d'exemple, le théologien allemand Eugen Drewermann qui considère comme des légendes ou des mythes inspirés des religions orientales la naissance virginale de Jésus, la plupart de ses miracles, sa descente aux enfers, sa montée au ciel et même la découverte de son tombeau vide.

Tous ces gens et bien d'autres que je n'ai pas cités, ont produit une littérature considérable. Et pourtant, bien peu de gens ont entendu parler de celle-ci tout comme des études critiques centrées sur le judaïsme ou l'islam.

Faux historiens et vrais mystificateurs

A côté des travaux érudits consacrés aux origines du christianisme parurent d'autres ouvrages défendant des idées extravagantes. Ainsi, à force de torturer les textes pour leur faire dire des choses qu'ils ne contenaient absolument pas, Arthur Heulhard soutint que Jésus avait été le chef de file d'une bande de brigands et qu'il avait en vain tenté de s'emparer du pouvoir politique. Les nombreux écrits de cet auteur furent plagiés sans vergogne par Daniel Massé qui fut à son tour plagié par Edmond Bordeaux. Massé inspira également Robert Ambelain qui eut l'honnêteté de le citer abondamment, mais qui répandit à son sujet une légende romanesque dans laquelle il était question de fiches et de livres volés à la Bibliothèque Nationale de Paris. Dans un autre genre, je citerai, pour mémoire, "*La folie de Jésus*" du docteur-psychiatre Binet-Sanglé selon qui Jésus avait été un fou mégalomane et démonomane. Cet auteur finit lui-même ses jours dans un asile ! (9)

La langue hébraïque a ceci de particulier que chacun de ses caractère peut avoir une

valeur numérique et qu'elle peut ainsi ouvrir les portes à une interprétation ésotérique. Quelques auteurs ont cru pouvoir analyser les textes bibliques dans cette perspective en usant d'un processus que l'on appelle la gématrie. Parce que leur postulat de base est faux et que la gématrie permet de réaliser à peu près n'importe quelles combinaisons chiffrées rendant aisée la confusion entre le hasard et les faits démontrés, on doit tenir pour absolument non fondées les "recherches" et "démonstrations" du genre proposées, par exemple, par Michaël Drosnin ou Bernard Dubourg. [10]

On eut droit également à quelques mystifications exemplaires comme par exemple celles de Nicolas Notovitch et Spencer Lewis. Le premier assura que Jésus avait vécu longtemps aux Indes et ses idées furent reprises par Colombelle dans un livre intitulé *l'Evangile du Verseau*. Lewis, quant à lui, expliqua que Jésus était un Maître essénien qui avait échappé à la mort sur la croix grâce à des complices adeptes de cette secte. [11]

Divers auteurs s'appuyant sur des légendes douteuses et des croyances folkloriques ont même été jusqu'à dire qu'après avoir vécu en Palestine, Jésus se rendit au Cachemire ou même décéda au Japon où sa tombe serait encore vénérée. Curieusement, de telles fantaisies continuent d'inspirer certains auteurs modernes comme par exemple Gérald Messadié.

Il y a eu pire encore, comme par exemple cet ouvrage où l'on raconta le mariage fécond de Jésus avec Marie Madeleine après la résurrection ou cette thèse faisant de Jésus un noir africain. Sans parler de cet auteur bordelais qui crut retrouver en Aquitaine le berceau de la sainte famille... [12]

Ces dernières années, à la suite de la formidable publicité qui entoura le roman *Da Vinci Code* de Dan Brown, une multitude d'ouvrages sur les origines du christianisme ont vu le jour, surtout dans le monde anglo-saxon. Ces ouvrages furent souvent rédigés à la hâte par des gens qui "avalèrent" quelques critiques érudites ou non et se crurent ainsi devenus en quelques mois des experts en la matière. Un certain Ahmed Osman qui ne comprit rien à la manière dont on pouvait raisonner au début de notre ère eut par exemple tort de prendre certains textes à la lettre et écrivit alors un livre pour tenter d'y démontrer qu'en réalité Jésus avait vécu... au temps de Moïse dont il aurait été une sorte de compagnon caché ! Cet exemple parmi d'autres montre le danger d'aller trop vite pour aborder un problème d'une telle complexité. [13]

Dans un autre genre il faut signaler les travaux livresques et cinématographiques de Jerôme Prieur et Gérard Mordillat. Ces deux auteurs se sont inscrits dans une sorte de courant d'idée post-conciliaire moderniste où les faits historiques ont désormais moins d'importance que l'idéologie véhiculée par une "belle histoire". Ils ont remporté un énorme succès d'estime et de foule en tenant un discours socio-philosophico-politique assez semblable à celui tenu par certains prêtres "proches du peuple" (comme le "curé des loubards" ou Mgr Gaillot). Ce faisant, ils ont rendu un énorme service à l'Eglise puisqu'ils lui ont apporté la caution de laïques ayant opéré -en apparence- une étude historique sérieuse sur les textes réputés sacrés. Cette étude ne fut pas publiée par hasard par un grand éditeur catholique ! Le public, quant à lui, n'y a vu que du feu puisqu'il n'était pas en mesure de juger de la superficialité et de l'opportunisme de la démarche. [14]

Pour résumer en quelques mots la question, on pourrait dire que l'amorce d'une critique historique sérieuse du christianisme date du XVII[e] siècle et qu'elle s'est poursuivie, depuis, sans qu'elle influence jamais de manière profonde la grande masse des croyants, lesquels pouvaient plutôt être intrigués par des fantaisies largement répandues.

Ce qui devait cependant arriver arriva : aujourd'hui, on commence à voir apparaître les premier travaux critiques sérieux concernant l'Islam. Récemment, le professeur Muhammad Sven Kalisch qui avait pourtant prôné en un temps le voile pour les femmes, annonça comme résultat de ses études théologiques islamiques que le prophète Mohamed

n'avait probablement pas existé. On ne peut s'empêcher de faire un parallèle avec l'abbé Turmel ou Prosper Alfaric et se demander si d'autres suivront. Pour l'instant, un tel mouvement ne semble pas s'amorcer au sein de la religion juive ; mais au coeur même d'Israël, des chercheurs universitaires de renom professent déjà que toute l'histoire biblique n'est qu'un tissus de légendes et d'exagérations à but nationaliste. Il semble que nous soyons ainsi arrivés à un tournant de l'Histoire.

REFERENCES :

1) AMBELAIN (R), *Jésus ou le mortel secret des templiers*, Paris, Laffont, 1970, pp.59- 60
Internet (texte complet des différentes sessions du Concile de Trente)
2) FERRIERE (E), *Les mythes de la Bible*, Paris, Alcan, 1893, pp. 5-7
3) PIE IX, *Quanta Cura et Syllabus*, Paris, Pauvert, 1967, p. 54
4) LE RUMEUR (G), *Notre-Dame et Kerizinen*, Argenton, Chez l'Auteur, 1976, p. 251
5) GUIGNEBERT (C), *L'évolution des dogmes*, Paris, Flammarion, 1920, p. 280
6) HOUZEAU (J.C.), *L'étude de la nature*, Bruxelles, Bruylants, 1876, p. 99
FOURNIER (E) : *L'esprit dans l'histoire*, Paris, Dentu, 1883, pp. 18-20
EVANS (H. R.), *The Napoleon myth*, Chicago, Open Court Publ. Cy, 1905, p. 3-4
BRETON (G), *Les beaux mensonges de l'histoire*, Paris, France Loisirs, 2000, chap. 6
JAMES (P) & THORPE (N), *Ancient mysteries*, New York, Ballantine Books, 1999, pp.463-476
FISKE (J) : *Myths and myth makers*, London, Senate, 1996, pp. 2-6
EVANS (B), *Histoire naturelle des sottises*, Paris, Plon, 1961, pp. 69-70
WILSON (C & D), *World famous strange tales and weird mysteries*, London, Magpie, 1992, pp. 69-75
BAILEY (A), *The caves of the Sun*, London, Jonathan Cape, 1997, pp. 197-199
Tout Savoir janvier 1956 p. 86 et suiv. + juin 1957 pp. 34-35
7) STEINMANN (J), *Richard Simon et les origines de l'exégèse biblique*, Paris, Desclée, 1959
8) POULAT (E), *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, Tournai, Casterman, 1962
9) HEULHARD (A), *Le mensonge chrétien*, Paris, chez l'auteur, plusieurs ouvrages autour de 1908
MASSE (D), *L'énigme de Jésus-Christ*, Paris, Sphinx, plusieurs ouvrages autour de 1929
BORDEAUX (E), *How the great Pan died*, USA, 1968
BINET-SANGLE, *La folie de Jésus*, Paris, Maloine, 1908
10) DROSNIN (M), *La Bible-Le code secret*, Paris, Laffont, 1998
DUBOURG (B), *L'invention de Jésus*, Paris, Gallimard, 1989
11) LEWIS (H.S.), *La vie mystique de Jésus*, Villeneuve-Saint-Georges, plusieurs éditions
NOTOVITCH (N), *La vie inconnue de Jésus-Christ*, Toulouse, Basileus, 1991
12) DE LERVILY (R) : *Qui était Jésus?*, Paris, Ed. Du Centre, 1950, pp. 115-119
THIERING (B), *Jesus the man*, London, Corgi, 1993
Fortean Times, London, n° 110, p. 24
13) OSMAN (A), Jésus dans la maison de Pharaon, Neuilly, Exclusif, 2006
14) PRIEUR (J) & MORDILLAT (G), *Jésus-Illustre inconnu*, Paris, Desclée, 2001

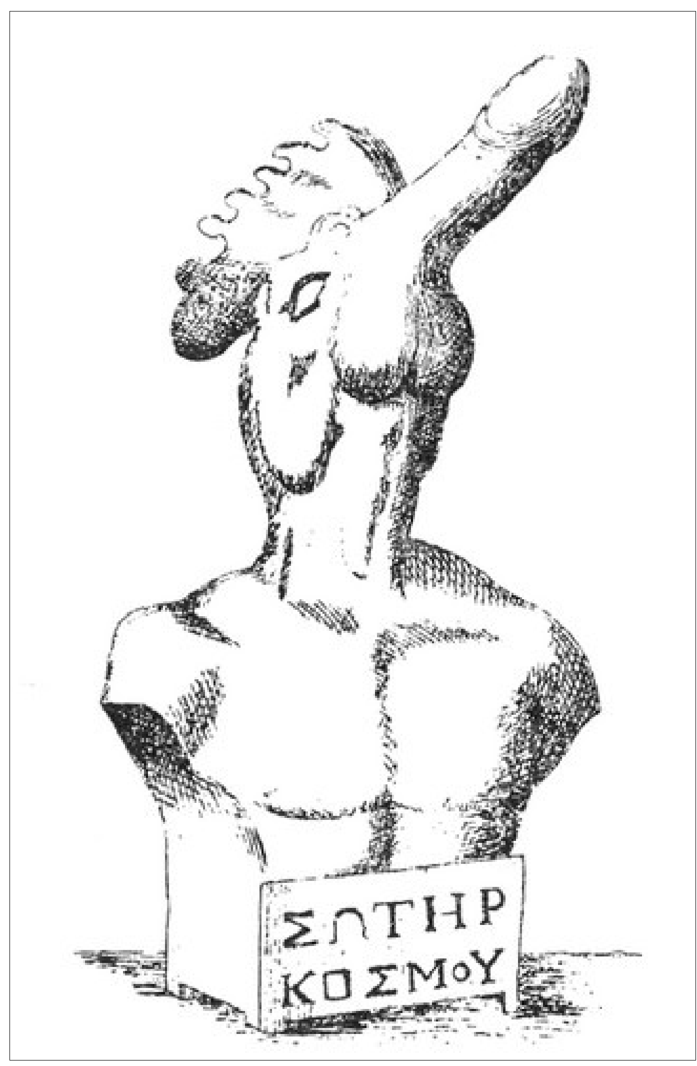
LES CULTES ET LES DIEUX DES ORIGINES

Avant d'aborder l'examen de *l'Ancien Testament* et des croyances hébraïques sur lesquelles vinrent ensuite se greffer, par ordre chronologique, celles des chrétiens puis des musulmans, je crois bon de dire quelques mots des plus anciens cultes.

Chacun peut concevoir aisément que, pour les premiers hommes, ce qui importait avant tout c'était de survivre, et donc, d'obtenir de quoi boire, manger et s'abriter. A partir du moment où ils eurent assez d'intelligence pour réfléchir un peu au monde qui les entourait, nos lointains ancêtres manifestèrent leur étonnement ou leurs craintes envers certaines choses ou certains phénomènes naturels en accordant à ceux-ci un caractère surnaturel. L'orage, la foudre, les éclairs, la pluie, le vent, l'alternance des jours et des nuits ou des saisons, le Soleil, la Lune, les étoiles, mais aussi certains végétaux et certains animaux, suscitèrent d'abord la crainte et le respect avant d'être l'objet d'une véritable dévotion à caractère religieux. Des rites magiques virent le jour, puis s'élaborèrent peu à peu en se complexifiant toujours davantage.

Comme alors les hommes avaient tout le temps d'observer le ciel, tant le jour que la nuit, les mouvements -apparents ou non- du Soleil, de la Lune, des planètes et des étoiles furent constatés puis mémorisés sous forme de calendriers sacrés en rapport avec les nécessités de la vie quotidienne (chasse, pêche, agriculture). Par commodité, les astres furent représentés par des objets, des animaux ou des êtres d'apparence humaine (voir plus loin). Découlant d'un anthropomorphisme bien naturel chez des primitifs, toutes les planètes (en ce compris le Soleil et la Lune) furent humanisées. Ainsi, peu à peu, les dieux descendirent en quelque sorte du ciel ou quittèrent celui-ci tandis qu'ils conservaient les caractéristiques attribuées aux astres qui les avaient engendrés. On n'adora finalement donc pas vraiment les astres, mais bien les dieux qu'ils engendrèrent par la magie de l'imagination. Cela répond aux objections de Rolle et d'autres au sujet de la thèse principale de Dupuis dont je reparlerai.

Dans les temps primitifs, la femme fut, elle aussi, considérée comme sacrée car elle seule était capable d'assurer la descendance des tribus. Le rapprochement entre la femme qui devenait mère et la terre qui produisait des végétaux de toutes sortes donna naissance au culte de la Grande Déesse et de la Mère nourricière. Ce qui a fait écrire à certains auteurs qu'il fut un temps où Dieu était femme... Mais un jour vint où les hommes se rendirent compte que sans eux les femmes ne pouvaient devenir mères. Alors se produisit un profond changement : désormais, c'est le pouvoir générateur mâle, symbolisé par le phallus (le



Exemple parfait de la fusion entre le dieu solaire symbolisé par le coq et le pouvoir générateur masculin, ce bronze antique, intitulé "Le Sauveur du Monde" fut reproduit pour la première fois par Richard Payne-Knight et serait, aujourd'hui encore, tenu à l'abri des regards au Vatican. Seul O. A. Wall en a proposé une mauvaise photographie, mais sans dire quelle était sa provenance exacte.

lingam en Inde), qui fut célébré bien plus que le sexe féminin. En se complexifiant, le culte du phallus et des divinités génératrices s'interpénétra avec celui des divinités de la nature. Désormais le Soleil vivifiant, le Sauveur du Monde, sous ses différents noms (Apollon, Osiris, Adonis, Tammouz, Mithra,...), fut associé au principe fécondant et, dès lors, Priape fut également appelé le Sauveur du Monde. Aussi, tout au long de l'année, la marche du Soleil dans le zodiaque fut-elle désormais accompagnée de cérémonies orgiaques diverses qui peuvent choquer aujourd'hui mais qui, dans les temps anciens, avaient un caractère profondément sacré. Rapportant certaines des particularités des bacchanales (en l'honneur du dieu solaire Bacchus) dans le second tome de ses *Recherches historiques et critiques sur les mystères du paganisme* (Paris, De Bure, 1817) le Baron de Sainte-Croix avertissait ses lecteurs comme suit (page 67) : "*J'observerai d'abord que la pudeur n'est point un sentiment de convention ; nous le devons à la nature, qui s'en sert pour rendre la beauté plus touchante, et pour diminuer l'aversion que nous inspire naturellement la laideur*." Erreur ! En effet, la pudeur, lorsqu'elle touche à la sexualité, est un sentiment acquis par l'éducation et elle varie fortement d'un pays à l'autre ou d'une époque à l'autre. Evitons donc de juger, en ce domaine comme en d'autres, l'Antiquité à l'aune de nos propres préjugés. Du caractère sacré que l'on accordait dans les temps jadis au phallus nous est d'ailleurs resté, en anatomie, le *plexus sacré,* le *canal sacré,* les *artères sacrées,* les *nerfs sacrés,* la *région sacrée* et le *sacrum* qui désignent des parties du corps en étroit rapport avec les organes de la génération.

En résumant très brièvement et sans entrer dans une multitude de détails, telle fut donc la première grande religion des hommes, sous des formes évidemment différentes selon les contrées, mais unique et universelle quant à ses sources. Savoir ces choses permet de mieux comprendre pourquoi les dieux antiques, souvent créés ou représentés à l'image des humains, étaient tantôt masculins, tantôt féminins et pourquoi de leurs unions souvent tumultueuses ou incestueuses naquirent d'autres dieux...

REFERENCES :

DUPUIS (C.-F.), *L'origine de tous les cultes*, Paris, Agasse, an III (Nombreuses rééditions)
DULAURE (J), *Histoire abrégée de differens cultes*, Paris, 1825, 2 tomes (Nombreuses rééditions partielles)
PAYNE KNIGHT (R), *Essai sur le culte de Priape*, Anvers, W. Beckers, 1969 (Nombreuses rééditions)
VELLAY (C), *Le culte et les fêtes d'Adonis-Thammouz*, Paris, E. Leroux, 1901, chap. 3
WALL (O), *Sex and sex worship*, St Louis, C.V. Mosby Cy, 1922
CAMPBELL (R), *Phallic worship*, St Louis, R.A. Campbell & Cy, 1887
HOWARD (C), *Sex worship-An exploration of the phallic origin of religion*, Chicago, Chic. Med. Cy, 1909
WESTROPP (H), *Influence of the phallic idea in the religions of antiquity*, New York, Bouton, 1875
ROLLE (N), *Recherches sur le culte de Baccus*, Paris, Merlin, 1824, 3 tomes
MATTELAER (J), *Le phallus dans l'art et la culture*, Kortrijk, Groeninghe, 2000
MANN (A) & LYLE (J), *Sacred sexuality*, Shaftesbury, Element Books, 1996
GAMBLE (E), *The god-idea of the ancients or sex in religion*, New York, Putnam, 1897
TAYLOR (T), *The eleusinian and bacchic mysteries*, New York, Bouton, 1891
INTERNET : Site archeociel.com de Chantal Jegues-Wolkiewiez ainsi que les livres de cette auteure

AVIS AU LECTEUR

Je conseille dès à présent au lecteur de se munir d'une Bible afin de pouvoir, dans un premier temps, suivre le descriptif qui va en être fait et, dans un second temps, de vérifier les citations qui seront proposées dans les chapitres à venir.

LES LIVRES CONTENUS DANS LA BIBLE

Deux grandes parties distinctes

Le mot "*Bible*" est la transcription d'un terme grec qui signifie "Les Livres". La *Bible* contient en effet un ensemble de "Livres" dont chacun porte un titre précis (par exemple "*La Genèse*" ou encore le "*Livre d'Isaïe*" qu'on nomme respectivement, pour plus de commodité, "*Genèse*" ou "*Isaïe*").

La *Bible* se divise nettement en deux parties principales appelées respectivement *Ancien Testament* (AT) et *Nouveau Testament* (NT).

L'Ancien Testament

L'*Ancien Testament* contient des récits antérieurs à notre ère, c'est-à-dire à la naissance supposée de Jésus-Christ. *Le Nouveau Testament* contient des écrits relatifs à la vie de Jésus et aux premiers temps de l'ère chrétienne.

La *Bible* catholique est un peu différente d'une *Bible* protestante du fait que l'Eglise catholique a reconnu la valeur d'un plus grand nombre de Livres que l'Eglise protestante. L'*Ancien Testament* d'une *Bible* catholique comporte en effet 46 Livres contre 39 dans la version protestante. Les sept livres qui font la différence sont *Judith*, *Tobie*, *Maccabées 1*, *Maccabées 2*, *La Sagesse*, *L'Ecclésiastique* (ou *Siracide*) et *Baruch*. Ces sept livres sont appelés "apocryphes" par les protestants qui nomment "pseudépigraphes" ceux que les catholiques considèrent, eux, comme "apocryphes", c'est-à-dire n'appartenant pas à leur Canon. Néanmoins, ces deux Eglises s'entendent presque sur les Livres du *Nouveau Testament* qui sont, de part et d'autre, au nombre de 27.

Les Juifs qui ne reconnaissent pas Jésus comme un vrai prophète et encore moins comme le Fils de Dieu, rejettent tous les Livres du *Nouveau Testament*. De l'*Ancien Testament*, ils ne retiennent eux-aussi que 39 Livres dont ils ont artificiellement ramené le nombre à 24 ou 22 afin d'obtenir une apparente conformité symbolique avec le nombre des lettres de l'alphabet hébreu.

L'*Ancien Testament* commence par cinq Livres "historiques" : La *Genèse*, l'*Exode*, le *Lévitique*, les *Nombres* et le *Deutéronome*. L'ensemble de ces Livres, communs aux

catholiques et aux protestants, est aussi appelé *Pentateuque* (ou *Torah* -La Loi- chez les Juifs). Suivent ensuite d'autres Livres "historiques" ou didactiques sur lesquels catholiques et protestants ne s'entendent pas complètement et, enfin, une série de Livres attribués à des prophètes au sujet desquels existent également diverses contestations. Les catholiques distinguent 4 grands prophètes et 12 petits.

Le Nouveau Testament

Le *Nouveau Testament* comporte cinq Livres "historiques" : les quatre *Evangiles*, attribués respectivement à Matthieu, Marc, Luc et Jean, et les *Actes des Apôtres*. Ils sont suivis par une série de "lettres" ou *Epîtres* attribuées, pour la plupart, à Paul. L'*Apocalypse* qui est un Livre prophétique censé annoncer la fin des temps, clôt le *Nouveau Testament*.

Les chapitres et les versets

A l'origine, tous ces Livres ne comportaient aucune division. L'idée de les diviser en chapitres de longueur approximativement égale peut être attribuée à Etienne Langdon. Elle fut appliquée pour la première fois dans la *Bible* dite "parisienne" vers 1226 et, dès lors, conservée dans toutes les éditions successives. En 1551, le célèbre imprimeur Robert Estienne eut l'idée d'introduire de nouvelles divisions, à savoir les versets. Ces divisions assez arbitraires et inconséquentes furent néanmoins consacrées par l'usage étant donné la facilité qu'elles apportaient pour situer avec précision et retrouver rapidement une petite portion de texte. Ainsi, par exemple, pour désigner dans la *Seconde Epître aux Corinthiens* les versets 3 à 5 du sixième chapitre, il suffit d'écrire : 2 Cor 6, 3-5. [(1)]

La version des Septante et la Vulgate

Les conquêtes d'Alexandre le Grand ouvrirent très largement le sol d'Egypte aux Juifs. Lors de la fondation d'Alexandrie, ces derniers se virent accorder de tels privilèges que la ville nouvelle devint rapidement une métropole du judaïsme. Les Juifs d'Alexandrie s'hellénisèrent alors rapidement et eurent envie de posséder une version grecque de leurs Livres sacrés. Selon une légende à laquelle plus personne ne croit, à la demande de Ptolémée II Philadelphe (285 - 246), six vieillards de chacune des 12 tribus d'Israël (soit soixante-douze érudits) auraient été envoyés à Alexandrie avec mission d'effectuer cette traduction. Ils l'auraient réalisée en 72 jours dans l'île de Pharos. En fait, on ne sait pas grand chose de certain quant à l'origine de cette version grecque, dite "*Des Septante*". On a simplement pu établir qu'elle était employée probablement telle quelle dès le début de l'ère chrétienne et qu'elle s'était formée principalement par additions successives entre 250 et 130 av. J-C. Sa valeur est très inégale selon les Livres, voire même les passages. Pour célèbre qu'elle soit, cette version n'est pourtant plus aujourd'hui qu'un maillon d'une vaste chaîne constituée par des centaines de manuscrits anciens arrachés aux sables ou dans les vieilles bibliothèques.

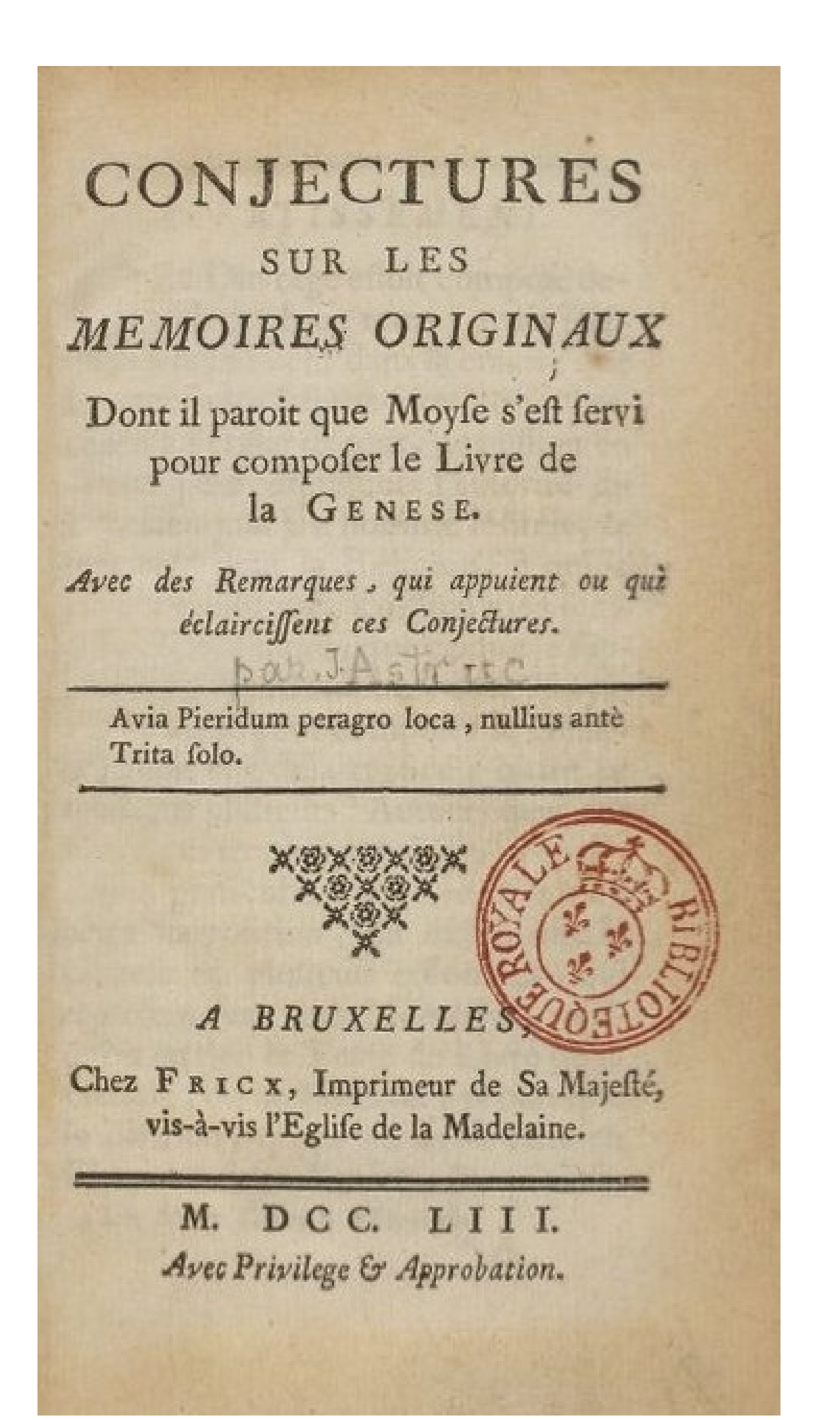
Le souhait de disposer d'une version latine de la *Bible* se fit de plus en plus pressant quand, dans le monde romain, de larges groupes d’individus ne comprenant pas le grec furent gagnés au christianisme. Des traductions d'inégale valeur se répandirent alors un peu partout, et ce, pendant plus de deux siècles. En 382, à l'occasion d'un concile tenu à Rome, le pape Damase fut impressionné par un moine auquel il confia la lourde tâche de mettre de

l'ordre dans tous ces textes. Ce moine que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de saint Jérôme, travailla à cette oeuvre pendant plus de vingt ans. Plutôt que de corriger les textes au départ de sources sûres ou réputées telles, il y effectua souvent des modifications de façon à les accorder aux idées qui couraient alors de son temps afin de ne pas trop déranger les habitudes qui avaient été prises. Néanmoins, aujourd'hui encore, l'Eglise considère son travail comme exemplaire. Cette version latine fut appelée "*La Vulgate*" du latin *Vulgata* afin de souligner qu'elle avait été rendue accessible au plus large public. Elle ne recueillit cependant pas tous les suffrages et nombreux furent ceux qui proposèrent, par la suite, beaucoup de remaniements du texte. Vers 1450, en imprimant la première *Bible*, Gutenberg mit un frein à l'enthousiasme de ces "correcteurs" qui, trop souvent, cédèrent à l'envie de manipuler les textes dans un sens précis dicté par des nécessités religieuses ou politiques.

Il fallut attendre jusqu'au XII^e siècle pour qu'apparaissent les premiers essais de traduction de la *Bible* en langue vulgaire. Pour ne parler que des traductions françaises, on doit retenir, parmi les plus célèbres, celle d'Isaac Le Maistre de Sacy qui commença à paraître en 1672, celle de l'abbé Crampon (Tournai 1894-1899), celle de Reuss (Paris 1874-1881) et celle de Segond (Paris 1880), ces deux dernières étant protestantes. Au XX^e siècle, l'Ecole Biblique de Jérusalem entreprit un vaste travail de traduction qui déboucha sur de nombreuses publications. Sa traduction française de la *Bible*, assortie de nombreux commentaires, est sans doute aujourd'hui la plus connue et la plus employée dans les pays francophones. [2]

REFERENCES :

1) ROBERT (A) et TRICOT (A), *Initiation Biblique*, Paris, Desclée, 1939, pp. 3-8
BASTIN (M) : *Histoire de la foi d'Israël*, Liège, Institut sup. de catéchèse et de pastorale, 1988, pp. 21-22
2) ROBERT (A) et TRICOT (A), *Initiation Biblique*, Paris, Desclée, 1939, pp. 250-283



CONJECTURES

SUR LES

MEMOIRES ORIGINAUX

Dont il paroit que Moyſe s'eſt ſervi
pour compoſer le Livre de
la GENESE.

*Avec des Remarques, qui appuient ou qui
éclairciſſent ces Conjectures.*

par J. Astruc

Avia Pieridum peragro loca, nullius antè
Trita ſolo.

A BRUXELLES,

Chez FRICX, Imprimeur de Sa Majeſté,
vis-à-vis l'Egliſe de la Madelaine.

M. DCC. LIII.

Avec Privilege & Approbation.

Page de titre du célèbre ouvrage de Jean Astruc qui, le premier, démontra que les plus anciens textes bibliques étaient composites et qu'ils n'avaient donc pas été écrits d'un seul jet par Moïse.

INTRODUCTION A LA CRITIQUE HISTORIQUE DE L'ANCIEN TESTAMENT

Les auteurs et les dates de rédaction

Quand et par qui furent écrits les Livres qui composent l'*Ancien Testament*?

A cette question, on a longtemps répondu de façon simpliste. On disait par exemple que les Livres attribués aux différents prophètes avaient été écrits par ces prophètes eux-mêmes. On déclarait aussi que le *Livre des Psaumes*, le *Livre des Proverbes*, le *Cantique des Cantiques* ou *La Sagesse* étaient des oeuvres du roi Salomon. Enfin, une tradition très ancienne donnait pour auteur du *Pentateuque* tout entier Moïse lui-même, et ce, en dépit du fait que sa mort y était racontée.

Les premiers signes d'une réflexion critique relative au *Pentateuque* et à d'autres textes de *l'Ancien Testament* apparurent dès le Moyen-Age. Ils se multiplièrent ensuite de plus en plus, accentuant par là-même un climat d'intolérance contre ceux qui effectuaient des études à ce sujet. Longtemps, les critiques portèrent seulement sur des contradictions, des répétitions, des erreurs chronologiques ou des ruptures dans la narration ou le style. Elles permettaient de penser que les auteurs et les remaniements des textes avaient été beaucoup plus nombreux que ce que l'Eglise disait. C'est seulement en 1753 que Jean Astruc qui était professeur de médecine à la faculté de Montpellier, publia un ouvrage fondamental dans lequel il démontra que deux sources au moins avaient été combinées ensemble pour former une bonne part du *Pentateuque*. C'est cet ouvrage (dont la page de titre est reproduit ci-contre), intitulé *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paroit que Moyse s'est servi pour composer le livre de la Genèse,* qui fonda véritablement la critique historique des textes de l'Ancien Testament.

La démonstration de Jean Astruc fut plusieurs fois améliorée et complétée jusqu'à donner naissance à ce qu'on appela la "théorie documentaire", laquelle prétendait, en gros, que le *Pentateuque* trouvait son origine dans la fusions pure et simple de plusieurs textes d'origines différentes. Dans la foulée des recherches menées sur cette question, naquit ce que l'on appela "l'hypothèse des fragments", laquelle disait que le *Pentateuque* ne résultait pas de la fusion de plusieurs grands textes, mais de celle d'une multitude d'unités indépendantes de tailles très diverses provenant principalement de deux sources différentes. C'est

cependant une troisième hypothèse qui s'est peu à peu imposée auprès des spécialistes de la question. On l'appelle "l'hypothèse des compléments". Elle considère que le *Pentateuque* se forma au départ d'un noyau primitif auquel s'amalgamèrent peu à peu des quantités de textes d'auteurs divers.

On considère aujourd'hui que la trame la plus ancienne du *Pentateuque* est constituée d'un écrit *yahviste* (parce que Dieu y est toujours appelé Yahvé) remontant seulement au règne de Salomon (970 - 931 av. J.-C.) et qui raconte l'histoire d'Israël depuis la création du monde. Cette trame fut enrichie de très nombreux textes d'origines diverses dont le célèbre *élohiste* (dans lequel Dieu est toujours appelé Elohim) qui pourrait avoir eu des prophètes pour rédacteurs. A ces deux trames textuelles (J pour le texte yahviste et E pour le texte élohiste), on ajouta par la suite une trame textuelle P caractérisée par des préoccupations typiquement sacerdotales et probablement écrite par un ou des prêtres. D'autres encore, moins importantes, furent identifiées par la suite.

Bien que tout cela soit habituellement ignoré du grand public, on l'enseigne aujourd'hui dans les séminaires et cela n'a donc plus aucun caractère "scandaleux" par rapport à la doctrine de l'Eglise. Cette dernière considère cependant qu'il s'agit là de problèmes obscurs et complexes qui exigeront encore beaucoup d'études et elle s'affirme convaincue que les progrès de la science littéraire n'ont pu encore aboutir à des solutions définitives dans un sens qui lui serait nettement défavorable.

En 1990, Harold Bloom, un historien à la tête d'une prestigieuse chaire Sterling de l'Université de Yale, lança un pavé dans la marre en publiant un ouvrage dans lequel il soutint que la version yaviste (J) avait sans aucun doute été écrite par une femme. Il tirait cette conclusion d'une foule de particularités du textes qui, jusque-là, n'avaient pas encore beaucoup attiré l'attention. On devine les remous que cela créa au sein du cercle fermé des spécialistes en la matière : considérer que la partie peut-être la plus fondamentale de la Bible avait été écrite par une femme avait un parfum... démoniaque. (1)

Le choix arbitraire des textes

Aujourd'hui, on sait que les textes de l'*Ancien Testament* ont été choisis assez tardivement et arbitrairement pour former le corpus que nous connaissons. Le plus étonnant de ces textes est sans doute le *Cantique des Cantiques* qui est un poème érotique à la mode orientale dont on peut se demander, avec Albert Réville, comment il finit par se retrouver quand même dans la liste canonique des textes sacrés des Hébreux en dépit des protestations que cela souleva. Jadis comme aujourd'hui, des rabbins et des prêtres ont déployé des trésors d'imagination pour faire passer pour un hymne d'amour symbolique entre Dieu et son peuple ce texte qui est pourtant d'une clarté limpide pour celui qui apprécie les charmes physiques de la femme. Afin de cacher le caractère érotique du texte, certains ont été jusqu'à traduire par "nombril" le mot qui, dans le verset 3 du chapitre 7, désigne le sexe féminin et ils ont entendu faire croire que cela désignait Jérusalem dont les vallées alentours dessinaient un arc de cercle. Mais le texte original ne peut se lire autrement que ceci : "*La courbe de tes flancs est comme un collier, oeuvre des mains d'un artiste. Ton sexe forme une coupe où le vin ne manque pas...*" (2)

Les rabbins élevaient également des objections contre beaucoup d'autres textes, comme par exemple le Livre du prophète *Ezéchiel*. Ce texte s'écarte en effet de la plus solide tradition puisqu'il semble indiquer que les israélites n'étaient pas de race pure étant donné qu'ils avaient pour père un amorite et pour mère une hittite, tous deux issus de Canaan (*Ezéchiel*. 16, 3 et *Genèse*. 28, 6-7).

Ce n’est pas parce qu’un texte figure dans l’*Ancien Testament* qu’il peut prétendre à une originalité totale. Certains de ces textes s’inspirent en effet largement d’oeuvres appartenant à d’autres civilisations et quelques-uns peuvent même être considérés comme de véritables plagiats. Ainsi en est-il du *Psaume* 104 qui n’est qu’une version à peine modifiée d’un hymne à Aton, le dieu solaire d’Amenophis IV. Le livre de Job, quant à lui, prit pour modèle un poème babylonien mettant en scène un Juste souffrant. [3]

Erreurs, contradictions, absurdités, etc.

Afin de ne pas sortir du cadre du présent ouvrage, je ne vais pas m'attarder sur ces problèmes. Je vais plutôt montrer, de façon simple et compréhensible, que l'*Ancien Testament* ne peut en aucun cas être un livre divinement inspiré puisqu'il véhicule un grand nombre de contradictions internes, d'anachronismes, d'erreurs et d'exagérations qui auraient fait rougir Marius.

Voici quelques exemples...

Dans *Nombres* 13, 6 on apprend que Caleb est fils de Yephunné et qu'il appartient à la tribu de Juda. Dans 1 *Chroniques* 2, 18 il est toujours de la tribu de Juda mais son père est, cette fois, Heçrôn. Dans *Nombres* 32, 12 Caleb est fils de Yephunné mais il n'est plus de la tribu de Juda : il est Quenizzite, ce qui est confirmé par *Josué* 14, 6. Les Quenizzite descendaient de Qenaz, lui-même petit-fils d'Edom. (*Gen.* 36, 11-15 et 42). En *Juges* 1, 13 et en *Josué* 15, 17 il est dit qu'Otniel, fils de Qenaz, épousa la fille de Caleb et que Qenaz était le frère cadet de Caleb. De tout ceci il résulte que Quenaz aurait donc été à la fois l'ancêtre et le frère cadet de Caleb!

Selon *Genèse* 26, 34 à l'âge de quarante ans, Esaü prit pour femmes Yehudit et Basmat. La première est présentée comme la fille de Bééri et la seconde comme celle d'Elôn. Or, un peu plus loin, en *Genèse* 36, 2-3 il est dit que le même homme épousa trois femmes : Ada, Oholibama et Basmat, cette dernière étant présentée alors comme fille d'Ismaël. Ada étant signalée comme fille d'Elôn, il faut bien conclure qu'il y a contradiction quant aux noms des épouses d'Esaü, que Basmat semble avoir eu deux pères différents et qu'Elôn aurait eu deux filles uniques...

D'après *Nombres* 32, 41-42, Jaïr était contemporain de Moïse. Pourtant, plusieurs générations après, en *Juges* 10, 4 on retrouve le même Jaïr. De même, selon *Josué* 11, 1-11 le roi Yabîn fut tué, avec toute son armée, par Josué. Or, une fois Josué mort, Yabîn était toujours vivant comme il ressort de *Juges* 4, 2-3.

David, chacun le sait, tua le géant Goliath ainsi que cela est raconté en 1 *Samuel* 17, 50. Pourtant, en 2 *Samuel* 21, 19 il est affirmé que le géant fut tué par Elhânan, fils de Yaïr.

Selon *Nombres* 20, 23-28, Aaron mourut sur la montagne de Hor. Mais selon *Deutéronome* 10, 6 il mourut à Moséra.

Selon *Nombres* 21, 3 les Cananéens furent battus par Moïse à Horma. Cependant, *Josué* 12, 7-8 précise qu'ils furent battus par Josué (après la mort de Moïse). Mais *Juges* 1, 17 affirme que les Cananéens furent battus par la tribu de Juda, après la mort de Josué. La confusion devient extrême quand on consulte *Nombres* 14, 44-45 où l'on apprend que ce sont les Israélites qui furent battus, ce qui est encore confirmé (!) par *Deutéronome* 1, 44.

De telles contradictions ont été signalées en grand nombre par Emile Ferrière dans son livre intitulé *Les mythes de la Bible* (Paris, Alcan,1893). D'autres contradictions, concernant les croyances ou la morale, ont été signalées par William Henry Burr dans son livre *Self-contradictions of the Bible* (New York, A.J. Davis & Cy, 1860). Je ne crois donc pas utile d'allonger la liste, mes lecteurs curieux pouvant consulter ces deux ouvrages

précités.

Voilà donc pour les contradictions flagrantes ; passons à présent aux exagérations.

Dans 2 *Rois* 6, 24 on apprend que lors d'une famine terrible, les gens se nourrirent de fiente de pigeon, laquelle était négociée au plus haut prix comme aliment recherché. Cette exagération est à ce point absurde que les différentes versions de la *Bible* essayent de la masquer. La *Bible de Jérusalem* parle d'*oignons sauvages* et ajoute une note ainsi libellée : *"oignons sauvages" corr.; "fiente de pigeons" hébr.*

Beaucoup d'autres exagérations portent sur les nombreuses batailles et guerres qui émaillent constamment les récits de l'*Ancien Testament*.

Le *Premier Livre des Rois* rapporte en 20, 29 qu'un petit nombre d'Israélites ("*comme deux troupeaux de chèvres*") massacrèrent, en une journée, cent mille ennemis. Vingt-sept mille survivants tentèrent de se réfugier dans la ville d'Apheg, mais là, une seule muraille les écrasa tous d'un seul coup ! Dans 2 *Chroniques* 14, 7 il est question des deux armées d'Asa composées, respectivement, de 100.000 Judéens et de 280.000 Benjaminites. Ces troupes d'hommes à pied furent attaquées par une armée d'un million d'hommes et de 300 chars qui fut pourtant entièrement anéantie. En 2 *Chroniques* 13, 1-3 il est question de deux armées fortes, respectivement, de 400.000 et 800.000 hommes ; soit un million deux cent mille hommes réunis dans un pays principalement montagneux n'excédant pas cinq départements français en superficie.

Pour pallier les incessantes pertes de vies humaines, les élus de Dieu devaient se multiplier aussi rapidement que possible. Si l'on s'en tient aux textes sacrés, leur taux de fécondité était surprenant. En effet, selon *Nombres* 2, 27-28, les descendants de Qehat étaient, en sortant d'Egypte, 8300 mâles. En comptant les femmes et les enfants, on peut admettre une population approximative de 17.000 personnes. Or, selon *Exode* 6, 18-20, Qehat, fils de Levi, était le grand-père de Moïse. Qehat fut donc le grand-père de 17.000 individus. Pourtant, il n'eut que quatre fils dont Amram qui n'eut lui-même que deux enfants selon *Exode* 6, 20.

J'arrêterai là ces exemples qui montrent à l'évidence que ces textes remplis d'erreurs et d'exagérations sont d'une origine toute humaine et non d'inspiration divine. S'ils l'avaient été, il faudrait en conclure que Yahvé est un Dieu affabulateur qui a, en outre, une mentalité primitive puisqu'il se complaît dans toutes sortes d'atrocités barbares. Ceux de mes lecteurs qui voudront juger des horreurs du genre que l'*Ancien Testament* contient liront avec profit le livre de Théodore de Laconis intitulé *Sanglante Bible* qui a été publié à Paris, chez Grancher, en 2006.

Dans la seconde partie de son livre intitulé *The Bible,* qui parut à New York en 1907, John Remsburg a posé une foule de question précises dont il a été chercher les réponses dans l'*Ancien et le Nouveau Testaments*. Celles-ci montrent assez les contradictions évidentes ou les absurdités qu'on trouve dans ces livres réputés sacrés. De son côté, Emile Ferrière a écrit un livre intitulé *Les erreurs scientifiques de la Bible* qui parut à Paris en 1891. Son titre à lui seul indique assez ce qu'on y trouvait. Je ne crois pas devoir m'étendre davantage sur ces nombreux détails de peur de sortir du cadre du présent ouvrage. Pour de plus amples informations, je renvoie donc à ces ouvrages les personnes qui pourraient souhaiter approfondir ces sujets.

Pauvreté de la langue, de la grammaire et de la culture

Certains auteurs ont prétendu trouver, dans le texte hébraïque de l'*Ancien Testament*, des codes ou des sens numériques cachés. Or, c'est une absurdité que d'essayer de trouver

de telles choses en un tel endroit puisque l'*Ancien Testament* ne fut pas du tout écrit en hébreu. Voici ce qu'en a dit Guy Rachet : "*Cet examen des langues de la Bible met en lumière ce phénomène unique : le livre sacré des juifs est rédigé en trois langues qui sont toutes des langues adoptées, l'une étant celle des Cananéens, l'autre des Araméens, la troisième des Grecs, trois peuples, ou plutôt ethnies, en qui les juifs les plus rigoureux, à savoir les prophètes et ensuite les docteurs de la Loi, ont vu leurs pires ennemis ! Constatation qui élimine l'hébreu comme langue sacrée, car, ignoré des juifs de la Diaspora, ces derniers avaient fait du grec la langue biblique, donc une langue sacrée au même titre que l'hébreu. Ainsi on pourra voir que, finalement, le canon biblique grec s'est constitué définitivement avant le canon biblique hébreu et, surtout, dès le début de notre ère le texte grec était à peu près fixé, alors que (...) l'hébreu, encore à cette époque transcrit uniquement par les consonnes, ne sera écrit dans sa totalité, c'est-à-dire avec la vocalisation qui fixe le sens réel de la phrase, que bien plus tardivement, en fait au cours des premiers siècles de ce qui est pour l'Europe le Moyen-Age.*" (4)

Toujours dans les textes de l'*Ancien Testament*, certains critiques ont signalé des incorrections grammaticales, des phrases mal tournées ou inachevées et des expressions pour le moins ordurières ; tout cela étant évidemment masqué par d'excellents traducteurs-adaptateurs. Bien entendu, ces observations ne font que renforcer la démonstration : les différents rédacteurs des Livres qui forment l'*Ancien Testament* n'étaient aucunement des gens divinement inspirés. Ils étaient avant tout des êtres frustres, appartenant encore à une société fort peu évoluée qui avait imaginé un Dieu fait à l'image même des hommes. Un exemple parmi cent autres en est donné par ce qu'on trouve en *Deutéronome* 23, 13-15 et que les divers traducteurs essaient tant bien que mal de camoufler en usant de termes ambigus. C'est l'Eternel qui parle : "*Vous aurez un endroit réservé, hors du camp, où vous irez pour vos besoins naturels. Et, portant un bâton pointu à votre ceinture, lorsque vous voudrez vous soulager vous ferez un trou rond que vous recouvrirez de la terre sortie du trou après vous être soulagés. Car Yahvé votre Dieu parcourt l'intérieur de votre camp pour vous protéger et vous livrer vos ennemis. Aussi votre camp doit-il être une chose pure et saintes et il ne faut pas que j'y sente quelque chose d'impur car sinon je me détournerais de vous.*" On peut comprendre qu'une telle règle sanitaire dut être édictée sous forme de rite religieux à un peuple qui n'était peut-être pas très regardant alors sur les questions d'hygiène ; mais il n'en est pas moins affligeant de constater que les prêtres qui écrivirent cela trouvaient normal de concevoir un Dieu qui était lui-même incommodé par les productions digestives des hommes qu'il avait pourtant créés... à son image !

REFERENCES :

1) BASTIN (M) : *Histoire de la foi d'Israël*, Liège, Institut supérieur de catéchèse et de pastorale, 1988, pp. 24-29
VERMEYLEN (J) : *La formation du Pentateuque*, Bruxelles, Centre d'études théologiques et pastorales, 1985
COPPENS (J), *Histoire critique de l'Ancien Testament*, Tournai, Casterman, 1938
BUCAILLE (M) : *La Bible, le Coran et la science*, Paris, Seghers, 1976, pp. 24-27
LOT (F) : *L'origine du monde*, Paris, Soc. Parisienne d'Edition, 1950, pp. 73-74
BLOOM (H), *Le livre de J*, Paris, Denoël, 2007, pp. 46-46 et autres par la suite
2) LE CLEMENT DE St-MARCQ : *Histoire générale des religions*, Waltwilder, Ed. Du Sincériste, 1928, p. 20
REVILLE (A), *Essais de critique religieuse*, Paris, Cherbuliez, 1869, pp. 185-255
3) LODS (A), *Les prophètes d'Israël et le début du judaïsme*, Paris, La Renaissance du Livre, 1935, p. 82
GOODSON (A), *Therapy, nudity and joy*, Los Angeles, Elysium, 1991, p. 157
DUSSAUD (R), *Introduction à l'histoire des religions*, Paris, Leroux, 1914, p. 283
JEAN (C-F), *La Bible et les récits babyloniens*, Paris, Grasset, 1933, pp. 167-172 + 187
4) RACHET (G), *La Bible-Mythe et réalités*, Monaco, Ed. Du Rocher, 2003, pp. 73-74



La création d'Eve, selon le célèbre illustrateur Holbein dans *Icones historiarum veteris testamenti* paru en 1538. L'idée d'une femme sortant ainsi du flanc d'un homme sera reprise plus tard au sujet de Jésus...

LA GENESE DE L'HUMANITE

La création du monde

La Création (du Monde et du premier couple humain) est le récit qui ouvre le premier Livre biblique appelé, très logiquement, la *Genèse*.

Peu de gens ont réellement lu ce texte relativement court ; mais tout le monde en a entendu parler et chacun croit pouvoir exprimer une opinion valable à son sujet...

"*Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or la terre était vague et vide, les ténèbres couvraient l'abîme, l'esprit de Dieu planait sur les eaux.*"

Telle est la première phrase de la *Genèse* telle qu'on peut la lire dans la plupart des traductions françaises. En fait, le texte original ne contient pas le mot "Dieu" mais bien "*Elohim*". De modernes exégètes (!) ayant appris que ce terme est employé à la forme plurielle, s'avisèrent de lui substituer, en toute simplicité, le mot "extraterrestres". Pour ces théologiens de la religion des ovnis, la *Bible* raconterait comment des extraterrestres débarquèrent sur notre planète pour y créer de toutes pièces notre humanité. Selon cette hypothèse, notre planète serait une sorte de champ d'expériences en vase clos qui susciterait périodiquement des investigations, des observations et même des "prélèvements" de la part des prétendus pilotes des ovnis.

Je ne signale ces fantaisies que pour montrer à quel point l'imagination de certains a pu être galvanisée par des textes au demeurant particulièrement obscurs pour des non initiés.

Je reparlerai des Elohim plus loin. Pour l'instant, qu'il me soit permis de résumer très rapidement les actes de création successifs que Dieu (Elohim) fit, selon la *Genèse*. Bien qu'en l'absence d'étoiles et, forcément, du Soleil, il commença par créer la lumière. Puis il sépara la lumière des ténèbres. Ce fut le premier jour. Puis il créa un firmament qui sépara en deux parties les eaux : celles qui sont au-dessus du firmament et celles qui sont au-dessous. Il appela ce firmament "ciel". Il y eut un soir et un matin et ce fut le second jour. Le troisième jour, Dieu ordonna que les eaux situées sous le "ciel" s'amassent et qu'apparaisse un continent qu'il appela "terre". Ensuite, il ordonna que la terre verdisse et que les végétaux portent semences.

Il est clair que cette description n'a rien de commun avec ce que nous savons aujourd'hui de l'évolution et de la constitution de l'Univers, de la formation de notre planète, et de l'apparition de la vie sur celle-ci. Sir Leonard Woolley a fait observer que la manière dont la création du monde végétal est décrite dans la Bible indique que ce passage fut composé par des hommes qui avaient constaté que la terre produisait des plantes en abondance après dessèchement des marais au sein d'un grand delta. Et cela pourrait correspondre à la région du bas Euphrate. Je dois ajouter que le firmament dont il est question au deuxième jour est la voûte de cristal que les anciens croyaient tendue au-dessus de leurs têtes. Au-dessus de cette voûte, il y avait une masse d'eau qui était le réservoir auquel les nuages s'alimentaient en pluie. Cette masse d'eau était elle-même surmontée par le trône de l'Eternel. Sous la voûte se trouvait la Terre, plate comme une peau tendue sur le cercle d'un tambour. Cette Terre flottait, en quelque sorte, sur une autre grande masse d'eau. Les étoiles et les planètes (dont faisait partie le Soleil) étaient simplement "collées" sur la voûte de cristal. Le jour et la nuit étaient comme deux empires qui se disputaient sans cesse la victoire et n'étaient nullement liés à la révolution de notre globe sur lui-même autour du Soleil.

Le quatrième jour, Dieu créa les luminaires qu'il plaça au firmament pour séparer le jour de la nuit et "*pour qu'ils servent de signes tant pour les fêtes que pour les jours et les années*" précise nettement *Genèse* 1, 14.

On sait aujourd'hui que, dès la plus haute Antiquité, les hommes constituèrent des calendriers. Le plus ancien, basé sur un rythme relativement rapide, fut le calendrier lunaire. Ensuite furent découverts le rythme des saisons et l'année solaire. Les deux calendriers (lunaire et solaire) coexistèrent un long moment puis, par facilité, l'année fut divisée en douze périodes égales aisément représentées sur un cercle. Ces douze périodes, associées plus ou moins au rythme lunaire (étymologiquement les mots *Lune* et *mois* ont la même racine dans les langues anciennes) étaient augmentées d'un certain nombre de jours (groupés) pour former, dans l'ensemble, une succession de mois et de jours équivalente à une année solaire complète. Les anciens observèrent que tout au long de l'année, au moment de son lever et de son coucher, le Soleil paraissait se déplacer le long d'une bande située sur la voûte céleste. Ils divisèrent tout naturellement celle-ci en douze parties où, en suivant grossièrement les contours des étoiles (fixes) qu'ils y observaient, ils dessinèrent et nommèrent des animaux ou d'autres symboles en rapport avec les travaux des champs ou d'autres travaux ou phénomènes terrestres périodiques qui touchaient la vie quotidienne. On a coutume de dire que le mot *zodiaque* signifie, étymologiquement, "cercle des animaux", mais Paul Le Cour propose plus justement, je pense, "ce qui sert la vie" ou "ce qui conduit la vie" au départ de *zéo diakonos*. Ainsi, les constellations de la bande du zodiaque puis, plus tard, d'autres étoiles ou constellations, servirent-elles de "*signes pour les fêtes et les jours de l'année*", comme le précise la *Genèse*. L'expression "*signes du zodiaque*" dérive directement de cette méthode de repérage temporelle.

Le quatrième jour, Dieu créa également le Soleil et la Lune afin, selon *Genèse* 1, 18, qu'ils commandent au jour et à la nuit, ces derniers étant donc considérés par le texte sacré comme des entités à part entière.

Le cinquième jour, Dieu créa les poissons et les monstres marins, ainsi que les animaux ailés, puis leur commanda d'être féconds. Le sixième jour, Dieu commanda que la terre produise des bestiaux et des bestioles de toutes sortes.

On remarque que la classification des êtres vivants telle qu'elle est présentée par la *Bible* correspond rigoureusement, par sa simplicité, à celle qu'aurait élaborée un peuple assez primitif. En outre, on découvre dans ce texte une autre conception primitive, à savoir la notion de génération spontanée, la terre passant pour pouvoir engendrer en son sein des

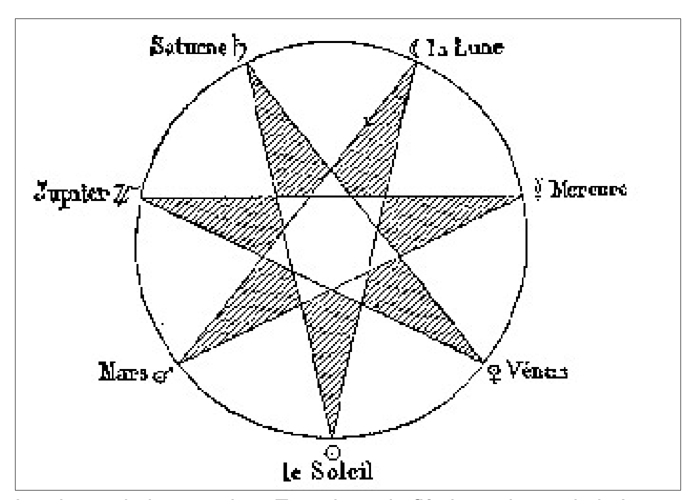
animaux au même titre que des végétaux.

Enfin, ce même sixième jour, Dieu fit l'homme à son image et à sa ressemblance puis décida qu'il régnerait sur toutes les créatures du ciel, de la terre et de la mer. Nul doute que nos lointains ancêtres s'étant imaginé un Dieu leur ressemblant retournèrent cette idée en affirmant que leur Dieu les avait faits à sa ressemblance. Mais la *Genèse* ajoute un détail étonnant : "*Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa. Dieu les bénit et leur dit...*" (*Genèse* 1, 27). Ainsi donc, selon le texte sacré, le premier "homme" aurait été créé androgyne, c'est-à-dire à la fois mâle et femelle. Une fois encore cela s'oppose formellement à tout ce que l'on sait aujourd'hui de l'apparition de l'homme sur la Terre, mais correspond parfaitement aux préoccupations mythiques de nos lointains ancêtres.

Après cela, Dieu contempla son oeuvre et, le septième jour, se reposa.

Il s'est trouvé et il se trouve encore des auteurs pour soutenir que le récit de la Création, tel que je viens de le résumer, s'accorde parfaitement avec les données scientifiques modernes. L'abbé Moreux, Directeur de l'observatoire astronomique de Bourges en plein XX^e siècle, fut de ceux-là. Ceux qui soutiennent cette thèse commencent habituellement par affirmer, sans la moindre preuve, que par "jour" la *Bible* entend désigner de longues périodes de temps. On sait en effet qu'il a fallu quelques milliards d'années pour que l'Univers s'organise... Or, les mots utilisés dans la *Genèse* n'ont pas d'autre signification linguistique que "*jour*", "*soir*" et "*matin*". En outre, en précisant à chaque fois qu'il y eut un soir et un matin (donc une nuit), et qu'à partir du quatrième jour le Soleil et la Lune commandèrent à la lumière et à l'obscurité, il est clair que le/les auteur(s) du texte a/ont voulu désigner non pas de longues périodes de temps mais bien des journées telles que nous les connaissons. Si la *Bible* ramasse toute l'oeuvre de la Création sur une courte période de sept jours, c'est tout simplement pour proposer une séquence chronologique symbolique liée à la plus petite unité de temps offerte par le calendrier, et ce, dans le but manifeste d'exalter la puissance créatrice de l'Eternel.

Quand nos ancêtres eurent défini l'année et découpé celle-ci en douze périodes, ils cherchèrent à diviser à nouveau ces périodes au moyen d'une unité encore plus petite afin de pouvoir plus facilement situer les événements. Ils arrêtèrent leur choix sur une unité arbitraire de sept jours qui semblait s'imposer puisqu'elle paraissait, elle aussi, inscrite dans le mouvement des astres au firmament. Nos ancêtres avaient en effet repéré, sur la sphère des "étoiles fixes", sept corps célestes mobiles : le Soleil, la Lune, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Ils décidèrent d'associer un jour à chacun de ces "astres errants" et de faire de cet ensemble de jours, l'unité que nous appelons aujourd'hui la semaine. Ainsi lundi tira son nom de la Lune, mardi de Mars, mercredi de Mercure, jeudi de Jupiter, vendredi de Vénus, samedi de Saturne et dimanche devint le jour du Soleil (sun-day en anglais). Ces jours se succédèrent dans cet ordre en fonction de relations complexes qu'il n'est pas utile de préciser ici mais qui peuvent être



Les jours de la semaine. En suivant la flèche qui part de la Lune, on rencontre chacune des planètes dont les noms indiquent, dans l'ordre, les jours de la semaine.

résumées par un schéma fort simple reproduit ci-dessus. (1)

Plusieurs textes combinés

C'est ici qu'il convient d'expliquer la découverte de Jean Astruc dont j'ai déjà dit quelques mots au préalable. En 1753, cet érudit constata que le texte de la *Genèse* employait, pour désigner Dieu, deux termes différents : Elohim et YHWH. Elohim qu'on traduirait erronément par "les dieux" est en fait un pluriel majestatif employé comme un singulier à la manière de ce qui se faisait également en Phénicie et en Assyrie pour désigner la divinité ou des personnages de très haut rang. YHWH (que l'on nomme aussi le "tétragramme sacré") représente une troisième personne d'un verbe sémitique qui signifie "*Il est*" ou "*Il existe*", d'où l'expression "*Je suis celui qui suis*". Pour plus de facilité, en langue française, on écrit souvent Yahveh, Yahvé ou même Iahvé. Longtemps, dans le texte hébraïque, on ne lut que les consonnes, la connaissance de la langue suffisant pour suppléer aux voyelles. A partir du VIe siècle, les Massorètes ajoutèrent les voyelles au texte sacré sous forme de points et de traits ne modifiant en rien la disposition des consonnes. Comme le tétragramme sacré inspirait le plus vif respect aux Juifs, ces derniers essayaient d'éviter de le prononcer et le remplaçaient souvent par Adonaï qui signifie "Le Seigneur". Or, les voyelles d'Adonaï, en hébreu, étaient e, ô, â. Les Massorètes prirent l'habitude d'inscrire ces voyelles sous les consonnes du tétragramme sacré, ce qui donna YeHôWâH. Les Juifs ne s'y trompent pas et lisent Adonaï ; mais les religieux catholiques du Moyen-Age se mirent à lire Yehowah qui donna enfin Jéhovah. Ce mot qu'une certaine secte religieuse utilise de préférence à tout autre est donc un véritable barbarisme linguistique qu'il faut impitoyablement écarter. (2)

Après avoir constaté que le texte de la *Genèse* employait deux termes pour désigner Dieu, Jean Astruc eut l'idée de classer d'un côté toutes les phrases qui contenaient le mot Elohim et de mettre d'un autre côté celles qui utilisaient le tétragramme sacré. A sa grande surprise, il obtint ainsi deux textes parfaitement cohérents contant, chacun à leur façon, la création du monde. Ainsi apparut pour la première fois, de façon évidente, l'existence dans la *Bible* de textes de provenances diverses, combinés de telle sorte qu'ils paraissent à première vue former un ensemble homogène recelant néanmoins de nombreuses répétitions et contradictions.

Les deux versions furent appelées respectivement "version Elohiste" (ou "E") et "version Yahviste" (ou "J"), cette dernière étant caractérisée par un ton naturel, naïf et bon enfant.

En 1798 puis en 1853, les allemands Ilgen et Hupfeld démontrèrent que la version elohiste était elle-même constituée de deux textes, l'un que l'on continua d'appeler version elohiste (ou "E") et l'autre, au formalisme rigoureux, qui s'avéra être un code sacerdotal que les exégètes baptisèrent "P". D'autres subdivisions du genre furent encore découvertes depuis. Le lecteur qui voudrait consulter les traductions respectives des différentes sources de la Genèse pourrait se reporter utilement à l'ouvrage de A. Audin signalé dans les références bibliographiques. (3)

Adam et Eve

Le récit de la Création dont j'ai fait mention jusqu'ici appartenait à la version E. Vient ensuite le récit J centré sur l'homme et sa destinée.

Ce récit commence par une sorte de préambule dans lequel il est rappelé que lorsque Dieu fit la terre et le ciel il n'y avait pas encore de végétaux, car la pluie n'était pas encore

tombée et il n'y avait aucun homme pour cultiver le sol. Dieu, dit alors le texte sacré, modela l'homme avec un peu de glaise. Or, Adam vient d'*Adamah* qui signifie "terre rouge" ou "terre ocre" et contient également *dm* qui signifie "sang". Cependant, Zozime a prétendu que le premier homme avait été nommé symboliquement en le désignant par quatre lettres tirées de l'ensemble de la sphère céleste. Ces quatre lettres auraient donc désigné les quatre points cardinaux ou les quatre saisons. Curieusement, les saisons des Grecs commencent effectivement par les quatre lettres formant le nom du premier homme :

A Anatolé = printemps
D Dysmé = automne
A Aretos = hiver
M Mesembria = été

N'ayant pas eu de mère, Adam n'aurait normalement pas eu de nombril. Mais, ce faisant, il aurait été un homme imparfait. Or Dieu avait-il pu modeler de ses propres mains un homme incomplet ? Si ces questions prêtent aujourd'hui à rire, elles n'en furent pas moins longuement débattues par des générations de théologiens, surtout à une époque où les artistes représentèrent souvent la chute originelle. Le plus étonnant, c'est qu'en 1944 une sous-commission du House Military Affairs Committee s'éleva dans l'enceinte du Congrès américain contre la distribution d'une brochure destinée aux militaires, sous prétexte qu'elle contenait une reproduction montrant Adam doté d'un ombilic. Mais peut-être n'était-ce qu'un prétexte pour interdire cette brochure car elle révélait surtout que des tests récents avaient démontré que l'intelligence moyenne des noirs des Etats du nord était généralement supérieure à celle des blancs des Etats du sud et que le concept des races était absurde étant donné que la plupart des hommes étaient de sangs mêlés !

Toujours selon la version yahviste (J), c'est après avoir créé l'homme que Dieu planta un jardin qui se situait en Eden. Un fleuve en sortait pour, aussitôt, se séparer en quatre bras : le Pishôn, le Gihôn, le Tigre et l'Euphrate. Dieu plaça l'homme dans ce jardin mais lui défendit de manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

La même version continue en précisant que Dieu remarqua qu'il n'était pas bon que l'homme restât seul. Il conçut donc l'idée de lui donner une "aide" qui, bien que lui étant soumise, lui serait néanmoins assortie. Dans un premier temps, au moyen de glaise, Dieu avait modelé toutes sortes d'animaux sauvages ainsi que les oiseaux du ciel et avait demandé à l'homme de leur donner un nom. Or, l'homme ne trouva pas d'aide qui lui fut assortie. Dieu le plongea alors dans un profond sommeil...

La version J donne donc de la Création un récit assez différent de celui de la version E. En J, pas question de génération spontanée : Dieu plante lui-même les végétaux et crée de ses propres mains toutes les créatures animales, y compris l'homme, pour ensuite leur insuffler la vie. La version J ne mentionne pas davantage l'androgynat du premier homme. Au contraire, elle nous le présente comme une créature solitaire à laquelle Dieu donnera finalement une "aide" plutôt qu'une compagne. Tel était le rôle que la femme était censée tenir dans la société juive.

La version J poursuit : tandis qu'Adam dort, Dieu lui prélève une côte puis la façonne en femme...

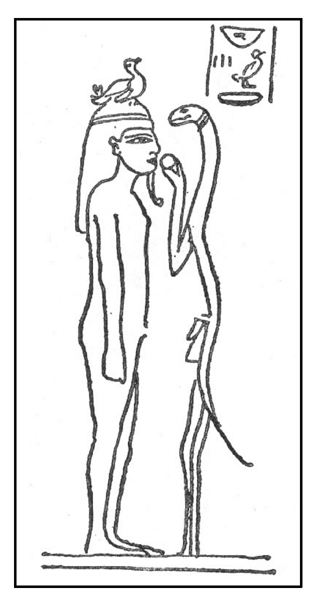
Ce passage singulier a suscité de nombreux commentaires. D'aucuns ont voulu traduire "côté" et non "côte", comme si Adam l'androgyne avait été coupé en deux, de telle sorte que les deux êtres qui étaient en lui avaient été séparés. Cette explication ne peut être la bonne puisque je rappelle que la version J dont il est ici question ignore complètement l'androgynat d'Adam qui n'est précisé que dans la version E. L'explication doit plutôt être recherchée dans un calembour manquant quelque peu de finesse. En effet, en sumérien, *ti* signifie à la fois "donner la vie" et "côte". Or, dans une tablette sumérienne, il est question

d'une déesse qui, ayant soigné la côte d'un dieu, prit le nom de "dame de la côte". On peut supposer qu'un scribe Israélite aura cru que la "dame de la côte" était "issue de la côte", d'où cette étrange opération chirurgicale ayant donné naissance à la première femme. Cette première femme fut appelée Eve (*Hawah*), un mot provenant d'un terme cananéen qui désigne "la vie" ou mieux "celle qui donne la vie". Curieusement, dans les écrits des anciens Brahmanes, antérieurs aux Juifs, le premier homme s'appelait Adimo ("L'engendreur") et sa compagne avait pour nom Procriti ("La Vie"). En outre, le mot *hawah* est très proche de l'arabe *hayah* et de l'araméen *hivyah* qui désignent le serpent, lequel, chez les anciens, était un symbole lié à la vie et à l'initiation sexuelle. [(4)]

Or, voilà précisément que le serpent intervient dans la version J du texte de la *Genèse*...

La chute originelle

Chacun connaît l'histoire : le serpent incite Eve à manger du fruit défendu, celle-ci succombe, entraîne son époux et, tous deux, au lieu de mourir comme les en avait menacé Dieu, découvrent avec horreur qu'ils sont nus. Ils fuient dans les buissons pour cacher leur honte et se font des pagnes. Passant par là, Dieu découvre leur faute, maudit le serpent, dit à la femme qu'elle engendrera désormais dans la douleur, vêt le couple de tuniques de peau et les chasse du Paradis au devant duquel il fait poster des chérubins brandissant chacun un glaive flamboyant.


Version égyptienne du serpent tentateur. Tiré de G. Ryley Scott, *Phallic worship*, London, Panther, 1970

Aujourd'hui, tout le monde admet que le récit du péché originel est un mythe. Beaucoup ont tenté de trouver son origine dans un tabou sexuel lié à l'initiation. Sans écarter complètement cet aspect des choses, je crois néanmoins qu'il convient de chercher d'abord dans une autre voie, à savoir les mythes astraux. J'ai expliqué plus haut, sans trop donner de détails, l'origine des "signes" que les anciens pouvaient lire dans les astres. J'ai dit qu'ils avaient utilisé des constellations et des groupes d'étoiles comme "repères" pour marquer des phénomènes naturels ou des travaux périodiques. Examinons donc ce qu'on pouvait observer dans le ciel près de trois millénaires av. J.C. quand arrivait l'hiver qui s'opposait à l'été de la même façon que les ténèbres de la nuit s'opposaient à la clarté du jour...

Chaque année, l'hiver auquel étaient associées les puissances maléfiques, était annoncé par la constellation de la Vierge et de l'homme Bouvier qui, en se couchant héliaquement (c'est-à-dire en même temps que le Soleil) à l'équinoxe d'automne, semblaient livrer le ciel aux constellations de l'hiver. La Vierge descendait la première sous l'horizon, semblant entraîner dans sa chute l'homme vers lequel elle tendait un rameau. Et tandis que le couple disparaissait sous l'horizon, on voyait monter, à l'opposé, Persée, le glaive en main qui paraissait les chasser du séjour de l'été, du lieu florissant (Eden et d'autres variantes de ce terme comme *Athènes* ou *Côte d'Aden* en Afrique). En arabe, Persée était appelé *Chelub* ou "chien de garde", un mot très proche des *cherubin* (pluriel de *cherub*, du sumérien *Kherub*, qui donna les "chérubins") que Dieu plaça, glaive flamboyant à la main, aux portes du Paradis. Entortillée près du couple céleste se trouvait la constellation du serpent.

Tels étaient les "signes" que les anciens observaient au moment de l'équinoxe d'automne alors que les premiers froids obligeaient chacun à se couvrir de vêtements... (5)



L'homme, la femme, l'arbre et le serpent
représentés sur un sceau mésopotamien du 3e millénaire av. J.C..

Cette scène mythique est bien plus ancienne que le texte biblique puisqu'elle était déjà représentée sur un sceau mésopotamien du troisième millénaire av. J.C. (voir ci-dessus) et qu'elle est également reproduite partiellement sur le cercueil de Ramsès VI remontant à 1200 av. J.C.

L'identité qui existe entre Eve et la Vierge (à la fois constellation et Vierge-Mère, mère de Jésus -voir plus loin-) trouva sa confirmation et son apothéose à partir du XIIIe sècle quand on commença à représenter la Vierge Marie, tenant d'une main l'enfant Jésus et de l'autre... une pomme. Cette pomme se transformera elle-même, plus tard, dans l'iconographie, en globe du monde.

Cependant, le péché originel n'eut jamais, chez les Juifs, l'importance qu'il acquit chez les chrétiens. Le récit de la chute d'Adam et Eve est en effet ignoré de tout le reste de l'*Ancien Testament*. Aux premiers temps du christianisme, les évangélistes n'en parlèrent pas davantage que les anciens prophètes. Seul Paul parla de la faute originelle et en fit la base de la conception de la Rédemption de l'humanité par Jésus-Christ. (6)

Pendant près de quatre siècles, les chrétiens estimèrent que la faute d'Adam et Eve avait frappé l'Humanité de déchéance : enclins au mal, les hommes sombraient dans le péché dès qu'ils avaient un peu de raison. En revanche, les enfants n'étaient pas entachés du péché en naissant. Saint Augustin changea tout cela : il fit admettre que tout nouveau-né était souillé par le péché et qu'il devait, dès lors, être obligatoirement baptisé. (7)

Le temps passant, une curieuse tradition s'imposa : le fruit défendu dont avait mangé Eve puis Adam était... une simple pomme. Pourquoi ? On pense que cette tradition prit naissance dans un jeu de mot associant les mots *malum* (le mal) et *malus* (le pommier). On associa également vaguement la faute originelle avec une faute sexuelle. Or, il faut dire à ce propos que le jardin d'Eden était certes un jardin de délices, mais aussi un jardin de luxure. Eden avait en effet ce double sens parce que chez les anciens, le Paradis véhiculait généralement une notion de luxure. (8)

Quand Dieu était femme...

Il convient à présent d'expliquer une chose de la plus grande importance et qui est malheureusement ignorée d'un bon nombre de gens.

Au début de l'humanité, quand les hommes virent que seules les femmes pouvaient enfanter et, dès lors, perpétuer la race, ils imaginèrent un dieu féminin de la vie. Ainsi s'explique le culte de la Grande Déesse, probablement le plus ancien de tous, associé à la naissance, à la vie et à la nature. Il n'est donc pas faux de dire que le premier Dieu fut sans doute... une déesse.

Puis vint le temps où les hommes se rendirent compte que pour devenir mères, les femmes avaient besoin d'être fécondées par eux. L'instinct génésique qui les poussait à copuler trouva là sa véritable explication finaliste. Dès lors, tout en continuant à marquer le plus profond respect aux femmes qui portaient les enfants, les hommes estimèrent que le pouvoir principal, dans l'acte de la génération, leur appartenait puisque c'était eux, en quelque sorte, qui décidaient. Ainsi naquit le concept du Dieu masculin associé aux actes les plus virils. En même temps que se produisait cette évolution de la pensée, l'humanité semble être passée du calendrier lunaire assez simple au calendrier solaire. C'est donc tout naturellement que la Lune fut considérée par nombre de peuples anciens comme féminine et que le Soleil fut réputé masculin.[9]

Caïn et Abel

Juste après le récit de la chute originelle, la *Bible* nous propose celui à peine moins connu de Caïn et Abel. De l'avis de certains spécialistes, ce récit qui ne figure que dans la version yahviste (J), serait un mythe ethnographique traduisant l'éviction, par la force, des peuples nomades au profit des peuples agriculteurs, sédentaires. Caïn et Abel ne désigneraient donc pas des personnes mais bien des peuples. Ce système se rencontre en d'autres endroits de la *Bible*.

Le mystérieux Hénok

Le récit de la *Genèse* continue : Caïn connut sa femme qui conçut Hénok (*Genèse* 4, 17). Plus loin (*Genèse* 5, 18), ce même Hénok est dit fils de Yéred et père de Mathusalem. Hénok, apprend-t-on, vécut 365 ans puis il disparut car Dieu l'enleva (*Genèse* 5, 23-24). Voilà qui est bien nébuleux. Le mythe s'éclaire déjà quand on souligne qu'Hénok vécut autant d'années qu'il y a de jours dans l'année solaire et qu'on sait que les Phrygiens avaient une tradition venue des Babyloniens et des Chaldéens disant qu'Anach était l'inventeur de l'astronomie et présidait au premier ou au dernier jour de celle-ci. [10]

Les géants et le déluge

Selon le récit biblique, Mathusalem engendra Lamek qui, à son tour, engendra Noé, lequel eut trois fils : Sem, Cham et Japhet. La Terre s'étant alors fortement peuplée, Dieu décida de réduire le temps de vie de l'homme à 120 ans, ce qui semble à nouveau en rapport avec des spéculations astronomiques (12x10 = 360:3). Et la *Bible* d'ajouter :"*Les Néphilim étaient sur la terre en ces jours-là et aussi dans la suite quand les fils de Dieu s'unissaient aux filles des hommes et qu'elles leur donnaient des enfants ; ce sont les héros du temps jadis, ces hommes fameux*" (*Genèse* 6, 4). Ce très court passage fut à l'origine de rêveries extravagantes au sujet de prétendus extraterrestres qui auraient visité notre planète dans les temps anciens et auraient eu des rapports sexuels avec des terriennes. D'aucuns ont même

voulu démontrer cette idée en citant comme preuve un Livre apocryphe qui, bien qu'apparu assez tardivement, fut attribué mensongèrement au mythique Hénok.

En fait, les géants de la *Bible* font partie d'une mythologie largement répandue dans tout l'Orient ancien. On supposait (comme des naïfs le croient encore aujourd'hui) que certains travaux titanesques (de Titan) avaient été accomplis par des géants. Les anciens Egyptiens disaient que le monde avait été créé par des dieux "forts et puissants" : les 36 décans qui, à l'origine, furent une mesure du temps associée aux douze signes célestes (12x3 = 360:10). Ces décans qui étaient les compagnons de Chronos, furent identifiés par d'anciens auteurs aux Elohim, lesquels sont souvent confondus avec les Nephilim. [(11)]

La *Bible* raconte qu'ensuite Dieu estima que la méchanceté des hommes était devenue trop grande et qu'il résolut en conséquence de nettoyer une grande partie de l'Humanité par un Déluge universel. Quelques auteurs modernes continuent d'affirmer périodiquement que lors de fouilles archéologiques on a retrouvé des traces formelles de ce Déluge. Rien n'est plus faux ! Ici et là on a certes retrouvé des traces d'inondations locales, mais rien qui puisse faire croire que la Terre ait pu être un jour complètement inondée.

En plein milieu du XIXe siècle, on découvrit des tablettes d'argile qui provenaient de la bibliothèque du roi Assurbanipal (668-626 av. JC). Ce dernier avait fait recopier par ses scribes toute l'ancienne littérature religieuse babylonienne. C'est dans ces tablettes, au sein d'une longue épopée dite de Gilgamesh, qu'on découvrit un récit de déluge très antérieur à celui de la *Bible*. Par la suite, on trouva encore d'autres tablettes qui semblaient fournir des récits d'un déluge remontant au début du second millénaire av. JC et qui, elles-mêmes, paraissaient être des copies de récits encore plus anciens. La plus intéressante de ces tablettes fournit une version sumérienne du déluge.

On sait aujourd'hui que les sources directes du récit biblique du déluge sont deux récits babyloniens, l'*Epopée de Gilgamesh* et le *Supersage*. [(12)]

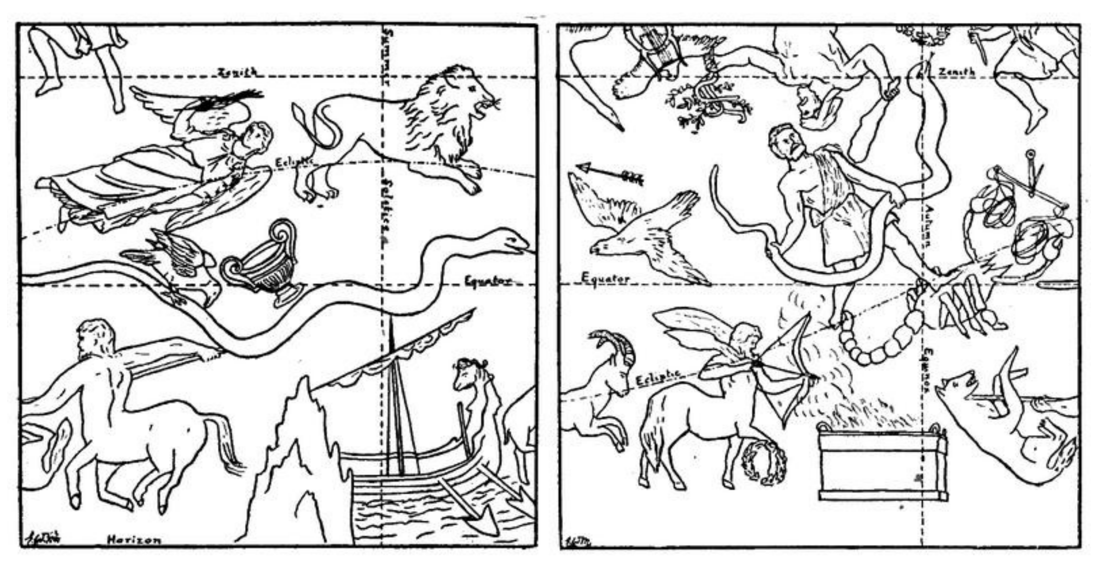
Quelle était donc l'origine de ces récits qui semblaient s'être transmis à travers les siècles ? Une fois encore, pour comprendre, il faut regarder vers le ciel et se le figurer tel qu'il était en ces temps reculés... A l'approche de l'hiver, le Verseau montait dans le ciel où il paraissait alors déverser des torrents d'eau. Il était bientôt suivi par deux poissons puis un troisième et, enfin, le monstre marin Cetus. Tous quatre semblaient indiquer la montée des flots. Ensuite apparaissait le grand vaisseau Argo (l'arche) qui semblait flotter sur la constellation Hydra s'étalant horizontalement un peu comme une mer supportant Argo. Ensuite montait le Corbeau suivi du Centaure qui, alors, était représenté sous la forme d'un homme et non d'un homme-cheval. Cet homme paraissait sortir de l'arche après que le Corbeau fut venu lui ramener un rameau prouvant qu'une terre émergée était proche. L'Homme-Centaure semblait se diriger vers la constellation de l'Autel au-dessus de laquelle scintillait un groupe d'étoiles disposées comme la fumée d'un sacrifice fait aux dieux..

Ainsi, toutes ces constellations, en montant une à une sur l'horizon, paraissaient raconter l'histoire d'un formidable déluge et d'un bateau d'où avait été lâché un corbeau qui avait ramené le signe évident de la décrue. Le pilote de l'arche était alors descendu à terre, avait construit un autel et avait offert un sacrifice à son Dieu.

C'est là toute l'histoire de Noé telle que l'expliqua, au siècle dernier, et bien après le savant Dupuis, le grand astronome britannique Proctor, et que développa plus tard encore son confrère Walter Maunder.

Si l'on examine à présent certains mots utilisés dans le récit du déluge, on ne peut qu'en tirer d'étonnantes conclusions. C'est ainsi, par exemple, que la matière même de l'arche employée par Noé est désignée sous un terme si étrange (*gof'er*) que cela a donné beaucoup de fil à retordre aux différents traducteurs. Les uns ont parlé de bois résineux,

voire même de roseaux et les autres ont opté pour le "bois de gopher" qui n’existe pas. Or, partout ailleurs où il est employé dans la Bible, ce terme renvoie plutôt à une pierre ou de la lave. Et l’on conçoit mal qu’un bateau put être construit en pierre de lave. De même, le terme employé pour désigner le déluge est très particulier (*mab’boul*) et ne se retrouve que dans le *Psaume* 29 où il dépeint non pas le déluge aqueux mais bien le cours ou le flot des étoiles à travers les cieux ! Si le Déluge dépeint donc bel et bien le cours de certains astres dans le ciel, l’arche, elle, pourrait avoir été une enceinte de pierres d’où ce phénomène pouvait être observé. On doit donc songer à un observatoire constitué peut-être d’un simple cercle de pierres levées. (13)



Les constellations de l’hiver et du printemps qui, selon Maunder, donnèrent naissance au récit du déluge universel.

Emile Ferrière, quant à lui, a examiné la chronologie de ces événements tels qu'ils sont rapportés par la *Genèse*. Comparée avec le calendrier des anciens Hébreux, la version Elohiste du Déluge contient quelques points de repère (mois et jours). Ils montrent que la pluie commença à tomber quand le niveau des eaux montait dans le Tigre et l'Euphrate, qu’elle s'arrêta quand le niveau des eaux de ces fleuves commençait à baisser et que la terre commençait à sécher quand les eaux des deux fleuves sont à leur plus bas niveau de l'année. Le même auteur rappela également que selon le récit Elohiste, Noé serait entré dans l'arche le 17ème jour du second mois de l'année pour en sortir le 27ème de l'année suivante. Il serait donc resté une année lunaire complète augmentée de 11 jours, soit 12 x 29,5 jours + 11 jours, ce qui fait 365 jours soit une année solaire complète. Le mythe astral se révèle là dans toute son évidence ! (14)

A l'origine du mythe, il y eut donc probablement les crues et décrues du Tigre et de l'Euphrate. Pour indiquer le moment où elles débutaient et la façon dont elles évoluaient, les anciens se servirent des constellations comme autant de "balises" ou de "signes" célestes. Un groupe d'étoiles devint le Verseau (un homme portant une jarre d'où s'échappaient des flots d'eau), un autre les Poissons etc... Beaucoup plus tard sans doute, le sens réel de ces balises fut perdu et il ne resta plus qu’un récit mnémonique qui n'avait plus qu'un lointain rapport avec les crues du Tigre et de l'Euphrate. Peut-être même que certaines constellations qui n’avaient pas été choisies à l'origine pour "baliser" les crues des deux fleuves furent mêlées à ce récit qui, reproduit à quelques reprises, s'enrichit chaque fois de nouveaux détails de façon à paraître plus vraisemblable... Ainsi l'arc (arc-en-ciel) que Dieu plaça dans les nues à la fin du Déluge ne résulte pas d'un brusque changement des lois de l'optique (ce qui serait

absurde) ; mais provient plus que probablement de l'arc du Sagittaire qui figure à l'opposé des Gémeaux où, dans un lointain passé, se situait ce que l'on appelle, en astronomie, le point vernal.

Qu'est-ce que le point vernal?

Nos lointains ancêtres choisirent d'abord comme début de l'année l'équinoxe du printemps qui est un des deux moments de l'année où la durée du jour est égale à celle de la nuit. Il y a bien longtemps, à ce moment précis de l'année, le Soleil se levait en un point du zodiaque situé juste dans la constellation des Gémeaux. Au fil des générations, les prêtres-astronomes constatèrent que ce point (vernal) se déplaçait. Insensiblement, il passa ainsi des Gémeaux dans le Taureau, puis dans le Bélier et ensuite dans les Poissons. On a calculé que ce point fait un tour complet du zodiaque en un peu moins de 25.800 ans. Ce cycle est appelé "Précession des équinoxes". Il est causé par l'action gravitationnelle conjuguée du Soleil et de la Lune sur le renflement équatorial de notre planète qui est comme "freinée" dans sa course. Ce cycle de 25.800 ans (chiffre approximatif que certains simplifient en disant 26.000 ans) est donc strictement propre à notre planète et n'est en rien un cycle cosmique "universel" comme beaucoup d'auteurs férus d'occultisme l'ont écrit. S'il existait des habitants sur Vénus ou Mars, ils ignoreraient donc tout de ce cycle, leurs planètes respectives n'étant pas concernées par lui. Le déplacement du point vernal n'est pas non plus constant ; il semble fluctuer très légèrement d'une période à l'autre, de telle sorte que des différences existent entre les chiffres utilisés par divers astronomes. Outre ce mouvement lent, le Soleil et la Lune imposent encore à notre planète un mouvement de toupie qu'on appelle la "nutation". Ce mouvement engendre un déplacement des pôles de telle sorte que l'étoile que nous disons aujourd'hui "polaire" n'est pas la même que celle que nos lointains ancêtres avaient repérée dans le même but d'orientation. D'autres mouvements complexes affectent encore notre planète, si bien, par exemple, que les constellations paraissent lentement se déformer.

S'il est exact, comme l'ont soutenu certains auteurs, que le récit du Déluge fait référence à la lointaine époque où le Soleil se levait dans les Gémeaux au moment de l'équinoxe du printemps, cela nous reporterait 7 ou 8000 ans en arrière, ce qui n'a rien d'extraordinaire compte tenu que les premiers "calendriers" gravés sur des os sont bien plus anciens encore et que l'on sait désormais que nos lointains ancêtres de Lascaux étaient déjà astronomes et connaissaient certaines constellations voici 17.000 ans. Ces faits étonnants, qu'avait déjà étudiés, avec une intuition extraordinaire, Charles-François Dupuis voici plus de 200 ans, devraient peut-être pousser certains préhistoriens à envisager désormais une révision déchirante de leurs idées au sujet des plus anciennes civilisations que le monde a pu connaître... [15]

La *Bible* dit que l'arche de Noé se posa non pas sur le mont Ararat, comme cela a souvent été dit, mais sur "les monts d'Ararat", c'est-à-dire, dans l'esprit des rédacteurs bibliques, le pays montagneux mythique où avait échoué le vaisseau du héros babylonien. Ceux qui ont cherché sur l'Ararat actuel, situé en Turquie, les restes de l'arche de Noé, ne risquaient donc vraiment pas de l'y trouver ! Mais à vrai dire, le grand bateau décrit dans la *Bible* n'a aucune chance d'avoir jamais existé. Tant que la science ignora le nombre fabuleux d'espèces animales et végétales qui existent ou ont existé sur notre planète, certains ont évidemment pu croire que Noé put placer dans son arche un couple de chaque espèce animale. Des entêtés ont encore récemment soutenu que la chose était possible et ont proposé des calculs qui feraient sourire les zoologistes. Mais il y a plus démonstratif encore : si toute l'eau du ciel s'était déversée sur la planète, elle n'aurait jamais pu provoquer une inondation capable de porter un bateau sur une haute montagne. D'aucuns ont avancé que le climat de la Terre avait changé et qu'il y avait dans les temps anciens beaucoup plus d'eau

qu'aujourd'hui. Ils ne disent évidemment pas où cette eau s'en serait allée ensuite. Toutes ces explications fantasques montrent assez clairement quelles sont les limites de ce que l'on appelle le concordisme, à savoir le système qui consiste à montrer, à n'importe quel prix, que les faits scientifiques ou historiques avalisent systématiquement les textes bibliques.

Le récit du Déluge me donne une fois de plus l'occasion de montrer à quel point le Dieu biblique est anthropomorphe... Après avoir corrigé une première erreur dans le plan de sa Création en donnant une compagne à Adam, Dieu découvrit que le couple humain lui avait désobéi. Il punit une première fois les humains en les chassant du Paradis. Il corrigea à nouveau le plan de sa Création en abrégeant le temps de vie des humains puis résolut de supprimer la quasi totalité de l'Humanité en provoquant un Déluge. Pendant celui-ci, il oublia Noé, son protégé. Pour introduire le récit de la décrue des eaux, la *Bible* dit en effet : "*Alors Dieu se souvint de Noé et de toutes les bêtes sauvages...*" (*Genèse* 8, 1). Hélas, les humains ne cesseront par la suite de se corrompre et Dieu, déçu de sa Création, ne cessera d'avoir des colères, de punir, puis de s'attendrir et de renouveler des Alliances avec son minuscule peuple élu (les Juifs) lequel a sans cesse été confondu, par les occidentaux, avec l'Humanité toute entière à laquelle, dans les faits, l'*Ancien Testament* ne s'est jamais adressé. C'est à travers toutes ces histoires invraisemblables que se dégage le portrait d'un Dieu aussi maladroitement humain que ceux qui l'ont créé. Un sommet de l'anthropomorphisme sera atteint avec le récit de l'Incarnation et du sacrifice de Jésus ; comme si un Dieu, pour sauver sa Création ratée parce que corrompue, n'avait plus eu d'autre choix que de faire mettre à mort son Fils par ses propres créatures. Aberrant !

La tour de Babel

Le monde se peupla, raconte la *Bible*, et les hommes commencèrent à construire une tour orgueilleuse dans le dessein de toucher le ciel. Dieu, voyant cela, interrompit ce projet en confondant les langues, ce qui empêcha les hommes de s'entendre dorénavant pour réaliser de grands projets communs.

Quand on veut se donner la peine de réfléchir à ce récit où un Dieu sème la discorde pour empêcher les hommes d'atteindre son trône, on mesure assez quel degré d'anthropomorphisme et d'ignorance scientifique ont pu l'engendrer. On peut penser que l'origine de ce texte doit être recherchée, comme dans le cas du Déluge, dans les anciennes chroniques babyloniennes où il était question des ziggourats, à savoir ces célèbres tours astronomiques à sept étages qui avaient sans doute inspiré une si grande terreur à leurs ancêtres que les Hébreux les considérèrent comme autant de manifestations d'un orgueil démesuré. (16)

Abraham

Dieu fit une première Alliance avec Noé dont les trois fils assurèrent le peuplement de toute la Terre (*Genèse* 9, 18). Ces trois fils représentent donc, symboliquement, les trois grandes races que les anciens connaissaient. La *Bible* cite alors un grand nombre de noms qui doivent être compris comme des personnifications de peuples. Ainsi, peu à peu, le récit biblique quitte-t-il la mythologie pure et rejoint-il, partiellement du moins, l'histoire du peuple hébreu.

Vers 1800-1700 av. J-C, le clan de Térah, père d'Abram, quitta Ur et la Babylonie pour remonter vers Haran où l'on adorait, comme à Ur, le dieu Sin (la Lune). C'est là que

Dieu dit à Abram d'aller vers le pays de Canaan, ce qu'il fit, emmenant avec lui sa femme Saraï et son neveu Lot. Saraï était stérile, mais Dieu promit à Abram qu'il engendrerait un grand peuple. Suite à une famine, Abram alla de Canaan en Egypte où il fit passer Saraï pour sa soeur afin que le pharaon s'en éprenne et les comble de faveurs. Grâce à ce stratagème, Abram et Lot acquirent de grands troupeaux et de grandes richesses.

Autres temps, autres moeurs...

Le pharaon ayant découvert la supercherie, il chassa Saraï qui revint en Canaan avec son véritable époux. C'est alors qu'Abram se sépara de Lot qui alla s'installer du côté de Sodome.

Bien entendu, tout ceci n'est pas à prendre à la lettre. La preuve en est que le texte décrit Saraï comme une très belle femme (dont s'éprit le Pharaon) alors que pour pouvoir prétendre être la soeur d'Abram elle devait avoir près de 70 ans. Ce récit doit sans doute être considéré comme un conte symbolique à caractère ethnographique. Abram, devenu plus tard Abraham, est défini par *Genèse* 17, 5 comme le "père d'une multitude." C'est le Grand Ancêtre par excellence. Ainsi, Abram, le Grand Ancêtre, apparaît en fait comme une représentation symbolique derrière laquelle se devine tout le cheminement d'un peuple durant plusieurs générations. A. Van Gennep a écrit à ce propos : "*A considérer les distances parcourues par Abraham et la rapidité de déplacement des nomades, il est évident que la migration soi-disant dirigée par Abraham a duré plusieurs siècles et non pas quelques années seulement. L'oeuvre de plusieurs générations, la Bible la concentre dans une seule vie d'homme.*"

Sir Leonard Wooley, qui dirigea les fouilles à Ur, a reconnu qu'aucun souvenir d'Abraham n'y avait été retrouvé. Il tempéra cette conclusion en faisant remarquer que des multitudes de tablettes étaient sans arrêt détruites pour en refaire d'autres et qu'ainsi le nom d'Abraham avait fort bien pu disparaître très tôt. Mais, jugeant sans doute que cette explication était loin d'être aussi satisfaisante qu'il le prétendait, il reconnut que la question de l'existence de ce personnage se posait réellement. Abraham semble être tout à la fois la personnification d'un peuple, d'une époque et d'une série d'événements survenus dans les temps reculés. Ce mythe aurait été façonné tardivement, du moins après l'exil, soit après 581 av. J-C. En effet, aucun texte pré-exilien (*Juges, Samuel, Amos, Osée, I Isaïe, Michée, Abdias, Nahum, Habaquq et Sophonie*) ne mentionne Abraham. [17]

Chose curieuse, le nom de l'épouse d'Abraham, Saraï, correspond à Sharratu (La Reine), traduction sémitique du sumérien Ningal qui était l'épouse du dieu Sin (La Lune). Le mythe ethnographique rejoindrait donc, d'une certaine façon, le mythe astral, ce qui n'est pas extraordinaire. Mais voici tout aussi curieux : Abram est également très proche du Brahma indien qui, comme Abraham, accepta d'immoler son fils et dont l'épouse, Sara-Souati fut enlevée, comme Saraï. D'aucuns seraient tentés d'ajouter que l'on retrouve dans ces deux noms la racine *ram* qui paraît tout naturellement renvoyer au Bélier céleste. [18]

Toujours selon la *Bible*, c'est âgé de 86 ans, qu'Abraham, suivant les conseils de Saraï, coucha avec sa servante Agar et lui fit un fils qu'il appela Ismaël (*Genèse* 16, 1 et suiv.). Alors qu'il atteignait presque sa centième année, Abraham vit Dieu lui apparaître. Ce dernier bénit Ismaël et affirma que Saraï enfanterait bientôt un fils qui serait appelé Isaac. Dieu proposa à Abraham une Alliance qui serait marquée dans la chair de chaque mâle. Ainsi fut instauré, selon la *Bible*, le rite de la circoncision des mâles le huitième jour après leur naissance (*Genèse* 17, 12). A vrai dire, ce rite semble s'être propagé dans les peuples d'Orient au départ de l'Egypte où il serait apparu d'abord pour des raisons hygiéniques.

Après avoir rencontré Abraham sous un chêne en compagnie d'anges, Dieu s'en alla vers Sodome qu'il détruisit. Je reviendrai plus loin sur ce récit. Ensuite, Abraham partit avec Saraï vers Gérar où vivait le roi Abimélek. Là, il refit à ce roi le mauvais tour qu'il avait déjà

joué au pharaon bien auparavant : il poussa Saraï dans les bras du roi en la faisant passer pour sa soeur. Dieu étant apparu en songe au roi, ce dernier fut informé de cette tromperie. Il convoqua Abraham, l'interrogea et recueillit des explications pour le moins confuses. Pour éviter le scandale, Abimélek offrit à Abraham du bétail, des serviteurs et des servantes et le laissa s'installer là où il le désirerait. Il n'empêche : bien qu'il sut que le roi était innocent, Dieu le punit en rendant stériles toutes les femmes de sa maison ! (*Genèse* 20, 1 à 18)

Alors seulement naquit Isaac. Et Abraham, encouragé par Dieu, renvoya sa servante Agar avec son fils Ismaël d'où devait sortir également un grand peuple...

Autres temps, autres moeurs disais-je plus haut...

Sodome et Gomorrhe

Lorsque Dieu se dirigea vers Sodome et Gomorrhe avec ses deux anges pour en châtier les habitants qui se livraient à la débauche, il était accompagné d'Abraham. Ce dernier intercéda en faveur des habitants de ces deux villes, disant à Dieu que parmi eux il devait bien se trouver quelques justes. Après de longs palabres, Dieu continua seul son chemin, ayant accepté d'épargner les deux villes s'il s'y trouvait seulement dix justes (*Genèse* 18, 16-33). Mais les seuls justes qui vivaient là étaient Lot, son épouse et ses deux filles. Les deux anges de Dieu se rendirent alors chez Lot. Peu après, les habitants de la ville vinrent frapper à la porte de ce dernier afin de sodomiser (de Sodome) ces deux étrangers. Aux brutes qui assaillaient sa maison, Lot proposa alors... ses filles ! Heureusement, les anges sauvèrent ces dernières en s'éclipsant rapidement après avoir frappé la foule de berlue. Dieu résolut donc de détruire complètement les deux villes. Lot, prévenu par les anges, se sauva avec les siens vers la montagne. Sa femme, trop curieuse, fut changée en statue de sel parce qu'elle osa regarder en arrière alors même que le châtiment de Dieu s'abattait sur la région. Tout fut détruit et, le lendemain, Abraham étant venu voir, ne vit plus qu'une colonne de fumée montant comme d'une fournaise (*Genèse* 19, 17-29).

De modernes aigrefins ont soutenu auprès d'une foule de naïfs que cette destruction avait été l'œuvre d'une arme atomique utilisée par de prétendus extraterrestres. La vérité probable est que cette destruction marque le souvenir d'une catastrophe séismique dans la région méridionale de la Mer Morte, là où, précisément, les colonnes de sel abondent. L'une d'elles, bien visible sur un sommet, est encore appelée aujourd'hui *Bint-Scheich-Lut*, c'est-à-dire "fille du chef Lot."

Seules survivantes du terrible cataclysme, avec leur père, les filles de Lot songèrent à assurer une postérité à l'humanité. Elles enivrèrent donc le vieil homme et couchèrent chacune avec lui afin qu'il leur fit un enfant... Fort heureusement, nous sommes là en plein mythe ethnographique. Cette histoire n'a été inventée que pour justifier la haine que les Israélites éprouvaient vis-à-vis des Moabites et des Ammonites. En faisant de leurs ennemis des "enfants incestueux", les Israélites les injuriaient gravement tout en les déshonorant ! (19)

Les anciens avaient peu d'imagination et leurs fantasmes aussi bien que leurs préjugés relevaient d'un petit nombre de schémas très classiques. Aussi l'histoire de Lot se retrouve-t-elle quasi à l'identique dans un tout autre endroit de l'*Ancien Testament*, à savoir le *Livre des Juges*. Là, au chapitre 19, il est raconté qu'un homme avait une concubine et que celle-ci décida un jour de rentrer chez son père. Après quatre mois, son concubin vint l'y rechercher et, après avoir passé quelques jours sous le toit de son beau-père, il s'en retourna donc avec sa concubine et un valet qui l'avait accompagné. Il arriva ainsi dans la ville de Gibea où seul un vieillard voulut bien les accueillir sous son toit. C'est alors que des vauriens de la ville arrivèrent, frappèrent à la porte du vieillard et lui dirent : "*Fais sortir l'homme qui est venu*

chez toi afin que nous le connaissions". Le vieillard sortit et leur proposa sa fille, vierge, en leur disant "*abusez d'elle et faites-en ce que bon vous semble, mais ne commettez pas à l'égard de cet homme une pareille infamie*." Cependant, les vauriens refusèrent. Alors le voyageur sortit et leur proposa sa propre concubine. Les vauriens acceptèrent enfin et en abusèrent toute la nuit puis la laissèrent morte, sur le seuil de la maison. C'est là que son concubin la trouva le matin suivant. Il chargea donc le cadavre sur son âne et rentra chez lui. Quand il fut arrivé, il découpa le cadavre en douze morceaux et en envoya un aux quatre coins du territoire d'Israël pour en quelque sorte mieux illustrer l'infamie des habitants de Gibea. Les chefs des tribus d'Israël, consternés par ce qu'avaient osé faire les habitants de Gibea, partirent alors en guerre contre eux.

Ce récit, comme celui de Lot et ses filles, n'avait évidemment pour but que de salir la réputation des Benjaminites qui occupaient la ville de Gibea. Cette fiction permet également de bien cerner la manière dont la femme était alors considérée par les hommes.

Le sacrifice d'Isaac

Après le départ d'Agar, Abraham, à son tour, conclut une Alliance avec Abimélék. Puis Dieu éprouva Abraham : il lui demanda de sacrifier son fils Isaac, en le lui offrant en holocauste, sur un autel au sommet d'une montagne. Aussitôt, Abraham sella son âne et partit avec son fils et deux serviteurs. Arrivé au lieu du sacrifice, il prépara le bois et ligota la future victime. Au moment où, de son couteau, il allait tuer l'enfant, un ange de Dieu arrêta sa main et constata qu'Abraham craignait Dieu plus que tout au monde. Alors Abraham vit un bélier qui s'était pris les cornes dans un buisson proche. Il le libéra et le sacrifia à la place de son fils. A nouveau, par la bouche de l'ange, Dieu confirma à Abraham qu'il aurait une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel (*Genèse* 22, 1-18).

Ce récit, qui est à la source du principe du "bouc émissaire", a souvent été commenté mais rarement comme il devait l'être. En aucun cas il n'illustre la magnanimité de Dieu. Au contraire, il fut certainement inventé tardivement pour abolir les sacrifices humains que ce Dieu passait pour avoir longtemps exigés. En effet, tout premier-né appartenait à Dieu et devait lui être donné (livré), au même titre que la première tête de bétail d'un troupeau (*Exode* 13, 2; et 22, 28-29). Je citerai, à titre d'exemple, *Exode* 3, 13 : "*Car tout premier-né m'appartient. Le jour ou j'ai frappé (tué) tous les premiers-nés en terre d'Egypte, je me suis consacré tous les premiers-nés en Israël, depuis ceux des hommes jusqu'à ceux du bétail. Ils sont à moi ; je suis Yahvé.*"

Une première tentative de suppression de cette coutume sanglante consista en un rachat pur et simple de l'enfant premier-né. C'est ce qui est expliqué en *Exode* 13, 13 et suivants. De cette tentative dériva plus que probablement le rite de substitution tel qu'il apparaît dans le récit du sacrifice d'Isaac par Abraham.

Il n'empêche : la *Bible* a conservé les traces indélébiles des sacrifices humains faits pour attirer les bonnes grâces de l'Eternel. Ainsi, pour avoir gagné une guerre, Jephté immola sa fille unique (*Juges* 11, 30 et suiv.), le doux Daniel fit empaler 7 jeunes gens (2 *Samuel* 21, 1 et suiv.), Hiel de Béthel sacrifia son premier-né et son dernier-né pour rebâtir Jéricho (1 *Rois* 16, 34), Achaz fit passer son fils par le feu (2 *Rois* 16, 3) de même que Manassé (2 *Rois* 21, 6) etc.

Le Dieu anthropomorphe des anciens Hébreux était forcément aussi cruel qu'eux. Au point même d'encourager l'anthropophagie ! Ainsi lit-on en *Deutéronome* 7, 16 : "*Tu dévoreras donc tous ces peuples que Yahvé ton Dieu te livre...*" et en *Deutéronome* 20, 13 : "*Tu mangeras les dépouilles de tes ennemis que Yahvé ton Dieu t'aura livrés*". [20]

Les tribus d'Israël

Quand Saraï fut morte, Abraham l'enterra et prit une nouvelle femme qui lui donna d'autres enfants. Mais il laissa tous ses biens à Isaac pour lequel il avait chargé un de ses serviteurs de trouver une femme. Cette femme, comme Saraï, était stérile ; mais grâce aux prières d'Isaac auprès de Yahvé, elle enfanta des jumeaux : l'un tout poilu qu'on appela Esaü et l'autre qui naquit en tenant le talon de son frère qu'on appela Jacob. Ismaël, autre fils d'Abraham, eut pour sa part douze enfants qui devinrent chefs d'autant de tribus. Jacob, de son côté, eut aussi douze enfants qui devinrent les chefs des douze tribus d'Israël.

Le "songe de Jacob", qui est raconté en *Genèse* 28, 10-22 a inspiré une multitude d'artistes. Voici en quoi consista ce songe : Jacob arriva en un lieu et choisit une pierre pour s'y allonger et passer la nuit. Il fit alors un rêve au cours duquel il vit une échelle plantée en terre et dont le sommet atteignait le ciel. Tout au long de celle-ci des anges montaient et descendaient. Puis Dieu lui apparut et lui promit une si grande postérité que la nation qui en sortirait serait une bénédiction pour toutes les nations du monde. Jacob s'étant réveillé conclut que l'endroit où il se trouvait était sacré et il dressa aussitôt la pierre sur laquelle il avait reposé afin d'en faire, dit la Genèse, une stèle qu'il consacra en l'oignant d'huile. Puis il appela ce lieu Bethel alors que jusque-là il s'appelait Luz.

L'échelle dont il est question dans ce songe comporte sept barreaux. Elle était la même que celle qu'on trouva bien plus tard dans les temples de Mithra. Elle symbolisait les sept cieux (sept planètes) qu'il fallait franchir un à un pour arriver au trône de Dieu. Cette échelle fut également adoptée par les alchimistes. Chacun de ses barreaux, symbolisant une planète et le métal qui y était rattaché, signalait les différentes mutations que le plomb (au plus bas de l'échelle) devait connaître pour enfin devenir de l'or (le plus haut des barreaux). La pierre que dressa Jacob n'était pas autre chose qu'un menhir ou bétyle, d'où le nom Bethel qu'il choisit pour nommer dorénavant ce lieu qui s'appelait jusque-là Luz, un nom qui évoque clairement la lumière. On voit à quel point la symbolique astrale est nécessaire pour comprendre de tels récits qui, autrement, resteraient complètement opaques à la raison.

Jacob tel que nous le dépeint la *Genèse* en 25, 29 et suiv. puis en 27, 1 et suiv. est un personnage peu reluisant : il s'empara du droit d'aînesse de son frère par chantage et recourut au mensonge et au trucage pour recevoir, à sa place, la bénédiction paternelle grâce à laquelle il régna sur tous ses frères. C'est d'un tel homme que la *Bible* fait descendre, fièrement, les douze tribus d'Israël !

James B. Hannay a soutenu, non sans arguments intéressants, qu'Isaac et son fils Jacob n'étaient pas autre chose, au départ, que des divinités phalliques empruntées à d'autres peuples. Ce qui est certain en tout cas, c'est que les récits de filiations et les nombres des tribus dont il vient d'être question sont purement légendaires et symboliques.

L'encyclopédie juive et de nombreux érudits établissent une correspondance formelle entre les douze tribus d'Israël et les signes du zodiaque. La *Bible* raconte que, sur son lit de mort, Jacob bénit ses douze fils (*Genèse* 49, 1 et suiv.). A cette occasion, il les nomma non pas dans l'ordre chronologique de leur naissance, mais dans un ordre symbolique qu'on pourrait appeler "astronomique".

H. de Charency a résumé cela en un tableau reproduit à la page suivante.

La suite astronomique du texte de la *Genèse* se compose d'une série de sept noms suivie d'une autre de cinq, toutes deux étant séparées par l'exclamation "*En ton salut j'espère Yahvé*". Dans la première série, les noms des patriarches correspondent aux époques principales de l'année, c'est-à-dire aux signes indiquant le retour des solstices et équinoxes. Dans la seconde, ils sont en rapport avec les cinq points de l'espace, le centre étant considéré comme distinct.

	ORDRE CHRONOLOGIQUE Liste des fils de Jacob par ordre de primogéniture (*Genèse*, ch. 29, 30, 35)	ORDRE ASTRONOMIQUE Prophétie de Jacob (*Genèse*, ch. 49) et correspondant aux signes du zodiaque	
Fils de Lia, 1re épouse de Jacob.	Ruben	Ruben...	Verseau
	Siméon	Siméon... et Levi.....	Gémeaux
	Lévi		
	Juda	Juda.....	Lion
Fils de Bala, servante de Rachel, 2me épouse de Jacob.	Dan	Zabulon..	Cancer
	Nephtali	Issachar..	Ane ou Taureau
	Gad	Dan......	Balance et Scorpion
Fils de Zelpha, servante de Lia.	Aser	Gad	Sagittaire
	Issachar	Aser.....	Poissons
	Zabulon.......	Nephtali.	Cerf ou Bélier
Fils de Rachel.	Joseph........	Joseph ..	Vierge
	Benjamin	Benjamin.	Loup ou Capricorne

Tableau de H. De Charency
reproduit par P. Saintyves in *Deux mythes évangéliques*, Paris, Nourry, 1938

Cette correspondance entre les tribus d'Israël et le zodiaque éclate dans toute son évidence quand on examine le quadrilatère de seize cases que formait le camp des Hébreux. Au centre, quatre cases représentaient les quatre éléments autour desquels les tribus étaient disposées. Aux quatre coins figuraient les tribus liées aux quatre signes zodiacaux associés aux quatre étoiles royales qui annonçaient les équinoxes et les solstices. Ces quatre étoiles étaient symbolisées respectivement par un homme, un taureau, un lion et un aigle. La tribu de Ruben, qui avait été comparée par Jacob dans sa bénédiction à de l'eau qui s'écoule, correspondait à l'homme du Verseau. Celle de Juda, comparée au lion, correspondait évidemment au Lion. Issachar, comparé par Jacob à un âne, correspondait au Taureau. Enfin, selon les Hébreux, l'Antéchrist devait naître de la tribu de Dan que Jacob avait comparé au serpent ou céraste. Pour cette raison, on substitua au serpent de Dan la lyre ou Aigle céleste qui monte avec le Scorpion qui se trouve à l'Orient, un peu plus au nord. Ainsi le drapeau de la tribu de Dan portait-il un serpent auquel on substitua plus tard un scorpion, celui de la tribu de Ruben un homme, celui de Juda un lion et celui d'Issachar un boeuf.

C’est un peu selon le même principe que les Athéniens avaient été répartis eux aussi, selon leur Constitution, en quatre tribus, chacune divisée en trois parties qu’on appelait Tritties et Phratries. Dans la Phratrie on trouvait trente familles, comme les jours du mois, et dans chaque famille il y avait trente hommes. (21)

Analysant davantage les correspondances qu'il y avait entre l'astronomie, les temples

et les rites juifs, Flavius Josèphe, qui naquit en 37-38 de notre ère, a écrit ce qui suit dans les chapitres VI à VIII du troisième livre de ses *Antiquités Judaïques* (texte présenté ici de manière résumée): "*... ces trois parties, dans lesquelles la longueur du tabernacle est divisée, les deux où il est permis aux sacrificateurs d'entrer, figurant la terre et la mer, qui sont ouvertes à tous les hommes ; et la troisième partie, qui leur est inaccessible, est comme le ciel réservé pour Dieu seul parce que le ciel est sa demeure. Les douze pains de proposition signifient les douze mois de l'année. Le chandelier, composé de septante parties, représente les douze signes par lesquels les sept planètes font leur cours ; et les sept lampes représentent les sept planètes. Ces voiles, tissus de quatre couleurs, marquent les quatre éléments. La tunique du souverain sacrificateur signifie aussi la terre : l'hyacinthe qui tire sur la couleur de l'azur, représente le ciel. L'éphod, tissu de quatre couleurs, représente de même toute la nature, et j'estime que l'or a été ajouté pour représenter la lumière. Le Rational, qui est au milieu, représente aussi la terre, qui est au centre du monde. Les deux sardoines qui servent d'agrafes marquent le soleil et la lune, et les douze autres pierres précieuses, les mois ou les douze signes figurés par le cercle que les Grecs appellent le zodiaque.*" Clément d'Alexandrie, Philon et Macrobe jugèrent de même. Longtemps, plusieurs de ces symboles perdurèrent, y compris dans les rites de la messe catholique. (22)

Joseph vendu par ses frères

Des douze fils de Jacob, Joseph, vendu par ses frères, fut sans doute à l'origine de l'histoire la plus attachante de tout l'*Ancien Testament*. Mais avant de parler de cette histoire, je voudrais signaler le rêve dans lequel Joseph vit onze étoiles (ses frères) ainsi que le Soleil et la Lune (son père et sa mère) se prosterner devant lui. Ce rêve qui montre clairement à quels symboles nous avons affaire, est conté en *Genèse* 37, 9.

J'en arrive à l'histoire de Joseph et ses frères. Il y est question d'un personnage qui, après avoir été vendu par ses frères à des marchands d'esclaves, devient un des plus hauts dignitaires de la Cour d'un pharaon et aide ensuite les siens à survivre à une terrible famine. Cette histoire n'est pas autre chose qu'un conte oriental. Et ce conte a une origine fortement composite. Une partie fut extraite d'un conte égyptien très connu dit "des deux frères" tandis que d'autres emprunts furent faits à la légende de Djoser (28 siècles avant notre ère), à l'épopée de Gilgamesh (20 siècles avant notre ère), à l'aventure de Dana'el le Cananéen (14 siècles avant notre ère), etc.

Rien, dans l'histoire de Joseph, n'est vraisemblable. Qui pourrait croire que Joseph, devenu l'homme de confiance du pharaon, se soit occupé personnellement de distribuer le blé ? Qui pourrait croire aussi que ses frères s'en retournèrent chacun avec un seul sac de blé pour lutter contre la famine de tout un peuple ? Sous sa forme enfantine, ce récit renferme simplement le souvenir édulcoré de l'implantation des sémites en Egypte. Car, et il me faut insister sur ce point, aucun papyrus ni aucune inscription monumentale n'a gardé le souvenir d'un dénommé Joseph, d'origine sémitique, grand vizir d'un pharaon. Le même silence existe au sujet de Moïse dont je vais bientôt parler. (23)

Mais auparavant, qu'il me soit permit de rappeler ce que j'ai mis en évidence jusqu'ici...

J'ai montré que la *Genèse* contient toute une série de mythes, de légendes et de symboles visant à expliquer l'origine du monde et à alimenter un puissant sentiment nationaliste, chez ceux qui se considérèrent, un jour, comme formant le "peuple élu". J'ai montré que ce Livre et d'autres qui s'y rapportent sont essentiellement composites et qu'il ne sont en aucune façon divinement inspirés. Ils nous montrent un dieu anthropomorphe conçu

à l'image des Hébreux et tentant sans cesse, mais en vain, d'améliorer sa Création. J'ai montré, enfin, que ces textes contiennent des principes moraux très différents de ceux que nous pourrions accepter comme venant d'un Dieu qui nous aurait créés et qui serait, selon la formule, "*infiniment parfait et souverainement aimable*".

REFERENCES :

1) ARAGO (F), *Astronomie populaire*, Paris, Gide, 1857, Tome IV pp. 652-655
ROY (S.B.), *Prehistoric lunar astronomy*, New Dehli, Institute of chronology, 1976
WOOLEY (L), *Abraham*, Paris, Payot, 1936, p. 138-139
2) VERRIER (H), *L'Eglise devant les témoins de Jéhovah*, Liège, éd. Polyglottes, 1957, p. 32
WOLFF (W), *Naissance du monde*, Neuchatel, Baconnière, 1956, p. 48
3) AUDIN (A), *La légende des origines de l'humanité,* Paris, Rieder, 1930
Science et Avenir, Paris, janvier 1967, pp. 13-14
4) SENDY (J), *Les cahiers de cours de Moïse*, Paris, J'ai Lu, 1970, p. 234
RENNES (J), *Clartés sur la Bible*, Paris, Ed. Rationalistes, 1961, p. 29
PLUCHE, *Histoire du ciel*, La Haye, Chez Jean Neaulme, 1740, Tome I, pp. 62-63
VOLTAIRE, *Oeuvres complètes, Dictionnaire Phil.,*, Paris, Siècle, 1867, Tome I, p. 58, article Adam
EVANS (B), *Histoire naturelle des sottises*, Paris, Plon, 1961, pp. VV-VIII
AL-ASSIOUTY (S), *Et les dieux montèrent au ciel*, Paris, Letouzey, 1992, pp. 40-41 et 84
DUCHE (J), *Le premier sexe*, Paris, Laffont, 1972, p. 171
5) DUPUIS (C-F), *Origine de tous les cultes*, Paris, Rosier, 1835, T. II p. 397 et T. VII pp. 67, 73-74, 81-82
VOLNEY, *Les Ruines*, Paris, Courcier, 1808, pp. 305-306
6) ROGER (H), *Les religions révélées*, Paris, Oeuvres représentatives, 1929, T. I p. 21
DAANSON (E), *Mythes et légendes*, Bruxelles, Librairie Moderne, 1913, p. 68
CLEMENT (J), *La représentation de la Madone à travers les âges*, Paris, Bloud, 1909, pp. 30-32
AL-ASSIOUTY (S), *Et les dieux montèrent au ciel*, Paris, Letouzey, 1992, p. 43
7) COULANGE (L), *Catéchisme pour adultes*, Paris, Rieder, 1929, Tome I pp. 152-169
8) Revue *En ce temps là...*, Paris-Bruxelles, 1969, n° 8, p. VII
AL-ASSIOUTY (S), *Et les dieux montèrent au ciel*, Paris, Letouzey, 1992, p. 40
9) STONE (M), *Quand Dieu était femme*, Montreal, L'Etincelle, 1992
10) VOLTAIRE, *Oeuvres complètes, Dictionnaire Philosophique*, Paris, Siècle, 1867, Tome I, p. 332, article Elie
11) RENAND (P), *Nouvelle symbolique*, Paris-Bruxelles, Treuttel, 1861, p. 215
12) DEMEUSE (P), *La Bible a-t-elle dit vrai?*, Bruxelles, De Meyere, 1969, pp. 13-18
RACHET (G), *La Bible-Mythes et réalités*, Monaco, Ed. Du Rocher, 2003, pp. 295-297
JEAN (C.-F.), *La Bible et les récits babyloniens*, Paris, Grasset, 1933, pp. 153-162
PARROT (A), *Déluge et arche de Noé*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1953, pp. 15-42
DOANE (T.W.), *Bible myths and their parallels*, Montana, Kessinger Reprint, s.d. (1882), p. 22 et suiv.
13) PROCTOR (R), *Myths and marvels of astronomy*, London, Chatto, 1878, pp. 343-345
DUPUIS (C-F), *Origine de tous les cultes*, Paris, Rosier, 1835, Tome VIII pp. 59-63
Fortean Times, London, April 2014, p. 55
RENAND (P), *Nouvelle symbolique*, Paris-Bruxelles, Treuttel, 1861, p. 234
MAUNDER (W), *The astronomy of the Bible*, New York, 1908, pp. 162-165
14) FERRIERE (E), *Les erreurs scientifiques de la Bible*, Paris, Alcan, 1891, pp. 204-207
15) MARSHACK (A), *Les racines de la civilisation*, Paris, Plon, 1972
LE COUR (P), *L'Ere du Verseau*, Paris, Dervy, 1989, pp. 88-89
LIMA (P), *Lascaux*, in *Science et Vie*, Paris, décembre 2000, pp. 76-83
16) DELEURY (G), *Les fêtes de Dieu*, Paris, Lebaud, 1994, p. 183 et suiv.
17) VAN GENNEP (A), *La formation des légendes*, Paris, Flammarion, 1917, p. 167
WOOLLEY (L), *Abraham*, Paris, Payot, 1936, p. 7
AL-ASSIOUTY (S. A.), *Origines égyptiennes du christianisme...*, Paris, Letouzey, 1989, pp. 120-121
18) DEMEUSE (P), *La Bible a-t-elle dit vrai?*, Bruxelles, De Meyere, 1969, p. 24
19) FERRIERE (E), *Les mythes de la Bible*, Paris, Alcan, 1893, pp. 156-157
20) TIERNEY (P), *L'autel le plus haut-Le sacrifice humain de l'Antiquité à...*, Paris, Laffont, 1991, pp. 348-380
FERRIERE (E), *Paganisme des Hébreux*, Paris, Félix Alcan, 1884, chapitre XII + Appendice 1
21) SAINTYVES (P), *Deux mythes évangéliques*, Paris, Nourry, 1938, p. 160-162
HANNAY (J), *Sex symbolism in religion*, California, Health Research Reprint, s.d. (1922), Vol I, p. 132
DUPUIS (C-F), *Origine de tous les cultes*, Paris, Rosier, 1835, T. I, pp. 169-172 et T. VIII pp. 190 et 400
MARCHIANI (F), *La géographie secrète de la Corse*, Paris, Dervy, 1996, pp. 11-12
DRUMMOND (W), *Oedipus judaicus - Allegory in the Old Testament*, London, Bracken, 1996, pp. 1-43
GLEADOW (R), *Les origines du zodiaque*, Paris, Stock, 1971, pp. 151-161

MAUNDER (W), *The astronomy of the Bible*, New York, 1908, pp. 188-190
STEWART (G.), *The hierophant or gleanings from the past*, New York, Ross & Toucey, 1859, ch. 8
22) DUPUIS (C-F), *Origine de tous les cultes*, Paris, Rosier, 1835, Tome I, pp. 141-145
DRUMMOND (W), *Oedipus judaicus - Allegory in the Old Testament*, London, Bracken, 1996, pp. 121-152
RAGON (J-M), *La messe et ses mystères*, Paris, Dentu, 1882
23) DEMEUSE (P), *La Bible a-t-elle dit vrai?*, Bruxelles, De Meyere, 1969, p. 28
AL-ASSIOUTY (S), *Et ainsi naquirent les dieux*, Paris, Letouzey, 1991, pp.



Le passage de la Mer Rouge
selon le célèbre illustrateur Holbein dans *Icones historiarum veteris testamenti* paru en 1538.
Au centre, la colonne de nuée qui guidait Moïse et son peuple dans leur longue marche...

DE MOISE A JOSUE

Résumé du récit biblique

Selon la *Bible*, Jacob conduisit les tribus d'Israël en Egypte. Là, compte tenu de leur grande fécondité, les Hébreux pullulèrent et remplirent le pays à tel point qu'un nouveau pharaon qui n'avait point connu Joseph dut prendre des mesures. Il réduisit les Hébreux en esclavage et ordonna que tous leurs enfants mâles fussent désormais noyés. Un jour, un couple issu de la tribu de Lévi eut un enfant mâle. Pour lui sauver la vie, sa mère le mit dans une corbeille étanche qu'elle déposa sur la rive du fleuve en priant sa fille de faire bonne garde... La fille du pharaon, passant par là, découvrit le bébé, s'émut et le recueillit. La soeur du bambin, ingénument, se proposa pour trouver une nourrice et présenta, bien entendu, sa mère. Le petit fut donc confié à sa vraie mère jusqu'à ce qu'il fut sevré, puis la fille du pharaon s'en occupa comme d'un fils. En souvenir du jour où elle l'avait tiré des eaux, elle lui donna pour nom Moïse (Moshé) en s'inspirant du verbe hébreu *mâshâ* qui signifie "tirer". Moïse, qui connaissait ses origines, prit un jour la défense d'un esclave en tuant un Egyptien dont il cacha le cadavre. Son crime étant connu des Hébreux, il prit peur et s'enfuit chez les bédouins du Sinaï. Là, il fit la connaissance des sept filles du prêtre des Madianites et en épousa une dont il eut rapidement un enfant. Il vécut ainsi durant quarante ans, tandis que l'oppression du peuple esclave s'accentuait en Egypte. Dieu ayant entendu les gémissements des esclaves et s'étant souvenu de son Alliance avec Abraham, apparut à Moïse dans un buisson ardent, lui confia la mission d'aller sauver son peuple et lui donna un bâton (une verge) grâce auquel, lui dit-il, il pourrait réaliser de grands prodiges.

Moïse partit donc vers l'Egypte avec sa femme Cippora et son fils. Alors qu'ils faisaient halte pour la nuit, Dieu se souvenant que Moïse n'était pas circoncis, tenta de le tuer. Aussitôt, Cippora saisit un silex, circoncit leur enfant et toucha le sexe de son époux avec le lambeau de chair en s'écriant : "*En vérité, tu es pour moi un époux de sang*." Alors Dieu laissa Moïse poursuivre sa mission et se porta au devant d'Aaron, le Lévite, pour lui dire d'aller à la rencontre du couple. Quand Aaron rejoignit Moïse, ce dernier lui raconta sa vision et lui demanda de lui servir de porte-parole car, personnellement, il s'exprimait fort mal. On a dit qu'il était bègue. Plus probablement, le rédacteur du récit conçut logiquement que Moïse ne parlait pas correctement l'Hébreu et qu'il lui fallait donc un interprète pour s'exprimer. Aaron fut donc l'interprète de Moïse auprès du peuple esclave qui fut convaincu

d’avoir trouvé un guide quand le nouveau venu eut réalisé quelques prodiges à l'imitation des prêtres égyptiens (*Exode*, chapitres 1 à 4).

Moïse et Aaron s'en allèrent trouver le pharaon et lui demandèrent de libérer les esclaves, ce que le souverain refusa. Pour faire plier ce dernier, Moïse menaça les Egyptiens de grandes calamités. Ce furent les célèbres plaies d'Egypte. Mais le pharaon resta inflexible, aucun des prodiges provoqués par Moïse ne lui paraissant être une preuve de sa mission divine puisque les mages égyptiens pouvaient en faire autant (*Exode* chapitres 7 à 10). Les neuf premières plaies d'Egypte n'ayant pu convaincre le pharaon, Dieu annonça à Moïse qu'à l'occasion d'une prochaine fête juive qui deviendrait dès lors une grande fête religieuse du calendrier, il ferait mourir tous les premiers-nés de toutes les maisons sur la porte desquelles ne figurerait pas une grande croix faite du sang d'un mouton sacrifié. Ainsi donc, durant la nuit de la Pâque, Dieu frappa tous les Egyptiens grâce au bras de son Ange Exterminateur. Consterné, le pharaon accepta enfin l'offre de Moïse et lui demanda de quitter au plus tôt l'Egypte avec tout son peuple. Suivant le conseil de Dieu, les Hébreux pressèrent les Egyptiens de leur donner toutes sortes de bijoux, de l'argent et des vêtements puis, les ayant ainsi dépouillés, ils suivirent Moïse. Avant que l'Exode ne commence, Dieu rappela à Moïse l'Alliance par la circoncision et exigea que chaque premier-né lui fut, dorénavant, sacrifié. Guidés par Dieu sous la forme d'une colonne de nuée le jour et d'une colonne de feu la nuit, Moïse et tous les siens partirent dans le désert (*Exode* chapitres 11 à 13). Tandis que Moïse se dirigeait vers le désert de la Mer des Roseaux, Dieu endurcit le coeur du pharaon qui finit par regretter d'avoir libéré ses esclaves. Il rassembla donc toute son armée et partit à la poursuite des fuyards qu'il rejoignit alors qu'ils arrivaient devant la mer. Moïse étendit son bâton sur les eaux et celles-ci se séparèrent, laissant un passage à sec dans lequel les Hébreux se précipitèrent. Le pharaon qui passa derrière eux, fut englouti avec toute son armée par les eaux qui reprirent leur place aussitôt que Moïse et les siens eurent traversé la mer (*Exode* chapitre 14).

Dans le désert, Dieu s'occupa de son peuple non seulement en le guidant, mais aussi en lui fournissant une nourriture miraculeuse : la manne céleste. Il y eut encore d'autres prodiges : celui des cailles qui tombèrent du ciel pour nourrir le peuple et celui de la source d'eau pure jaillie d'un rocher que Moïse frappa de son fameux bâton.

Les Hébreux errèrent ainsi quarante ans dans la péninsule sinaïtique, le temps pour Moïse d'organiser son peuple au demeurant assez disparate. Le temps aussi de l'aguerrir pour de futures conquêtes. Le temps, enfin, de lui donner une conscience nationale en lui imposant un Dieu unique et un cérémonial religieux avec ses rites, ses fêtes et son mobilier du culte. Ce cérémonial complexe est détaillé dans le Livre intitulé Le *Lévitique* qui fait suite au Livre de l'*Exode*.

Le point d'orgue de la longue pérégrination des Hébreux dans la péninsule sinaïtique fut le moment où Dieu remit à son peuple les "tables de la Loi" que l'on appelle plus communément les "dix commandements" ou "Décalogue". Ces tables de pierre que Dieu grava de son propre doigt furent remises à Moïse sur le mont Sinaï. La *Bible* précise que, pendant ce temps, le peuple élu ne voyant pas revenir son chef, sombra à nouveau dans le paganisme et fit un veau d'or qu'il adora. Dès qu'il redescendit du Sinaï, Moïse découvrit l'hérésie et détruisit l'idole. Mais comme dans sa colère il avait brisé les tables de la Loi, il dut retourner sur la montagne, à la rencontre de Dieu qui lui confia deux nouvelles tablettes de pierre. Celles-ci furent alors déposées dans un coffre précieux qu'on appela l'Arche d'Alliance (*Exode* chapitres 16 à 40).

Les Hébreux quittèrent enfin le massif du Sinaï et se dirigèrent vers Canaan. Arrivés à Cadès, leur belle unité commença à se démanteler et des révoltes éclatèrent, ce qui provoqua une fois de plus le courroux de Yahvé. Des Hébreux désorganisés tentèrent de

prendre Canaan mais ils furent taillés en pièces. Alors, à nouveau, le peuple élu fut rejeté dans le désert. Après qu'une nouvelle génération eut grandi, le projet de conquête fut repris. Cette fois, la guerre fut rondement menée et la Transjordanie tomba aux mains des Hébreux.

Agé de cent vingt ans, Moïse acheva la troisième partie de sa vie (3 x 40 ans) en mourant avant même d'entrer dans la "Terre promise", puni par Yahvé pour ne pas avoir assez cru en lui en toutes circonstances. Avant de mourir, Moïse laissa à son peuple un véritable testament spirituel qui constitue la plus grosse partie du Livre appelé *Le Deutéronome*. Il se choisit également un successeur en la personne de Josué et lui confia pour mission d'entrer dans la Terre Promise, au-delà du Jourdain. Au commandement de Yahvé, Moïse monta sur le mont Nebo d'où il put voir la Terre Promise. C'est là qu'il mourut, comme son frère Aaron était précédemment mort au sommet de la montagne de Hor. Son cadavre, précise la *Bible*, fut enterré dans la vallée, au pays de Moab, en un lieu qui restera à jamais inconnu (Les *Nombres* et Le *Deutéronome*).

La date de l'Exode

Les spécialistes ne s'accordent pas sur les dates auxquelles se seraient passés les événements que je viens de résumer. Selon certains, l'Exode se serait produit au XV^e siècle av.J-C, ce qui cadre avec la chronologie biblique qui signale 480 ans de l'Exode à Salomon qui, lui, se situa de 970 à 931 av.J-C. D'autres penchent pour le XIII^e siècle parce que cela cadre mieux avec les données de l'archéologie et l'histoire connue de l'Egypte et de la Palestine. La datation de ces événements prétendus est encore rendue plus difficile du fait que le pharaon dont il est beaucoup question n'est jamais nommé, pas plus que ceux dont il fut précédemment question à propos de Saraï et Joseph. Il est bien évident qu'il s'agit là d'une volonté évidente des auteurs qui visaient ainsi à empêcher que l'on puisse vérifier l'authenticité réelle des histoires qu'ils racontaient. (1)

Ce qui est certain, c'est qu'aucun texte ou monument égyptien ne mentionne le départ massif des Hébreux dans les circonstances ô combien tragiques rapportées plus haut. D'aucuns ont tenté d'expliquer ce silence en affirmant que les Egyptiens avaient volontairement occulté ces événements. Dans ce cas, ils auraient plus que parfaitement réussi puisque même leurs voisins les plus proches, en dehors des Hébreux, n'eurent jamais connaissance de ces faits prétendus et n'en tirèrent aucun profit politique et militaire !

Outre ce silence embarrassant, la prétendue vérité biblique se heurte à un fait aujourd'hui bien établi : c'est que l'esclavage, au sens qu'on lui donne habituellement, n'existait pas dans l'Egypte pharaonique. Il y avait bien des prisonniers de guerre réduits à l'état de servitude ; mais la plupart des travailleurs étrangers, bien qu'on put les vendre et les léguer, n'étaient pas sans droits. Ils pouvaient par exemple se marier. En fait, ils étaient des serviteurs à moitié libre seulement. Les connaissances historiques qui ont pu être accumulées peu à peu au sujet de l'Egypte pharaonique s'accommodent donc mal avec les affirmations de la *Bible*. Si vraiment il y eut jamais une sorte d'exode, au lieu des 600.000 mâles accompagnés de leur famille et d'immenses troupeaux dont la *Bible* parle (*Exode* 12, 37-38), c'est peut-être seulement une petite troupe d'Hébreux qui quitta l'Egypte. Et au lieu de toute l'armée du pharaon avec ses 600 meilleurs chars engloutis dans les flots (*Exode* 14, 7), c'est peut-être à quelques gardes-frontière que les Hébreux se heurtèrent victorieusement. (2)

Que penser de Moïse ?

La *Bible* affirme que Moïse (*Moshé* en hébreu) reçut son nom de la fille du pharaon

et que celle-ci s'inspira du verbe hébreu *mâshâ* (tirer) pour le forger (*Exode* 2, 10). Mais qui peut croire que la fille d'un pharaon connaissait la langue des serviteurs étrangers demi-esclaves et qu'elle aurait songé un seul instant à s'en servir pour donner un nom à l'enfant qu'elle venait de recueillir ? Des critiques ont prétendu que, contrairement à ce qu'affirme le texte sacré, Moshé provient de l'égyptien *môou* (eau) et *sa* (naître). On a également proposé *ouseï* (sauver). En fait, toutes ces propositions tendent à avaliser l'histoire de l'enfant sauvé des eaux. Or, cette histoire fut plus que certainement inspirée de la légende du roi Sargon qui fonda la ville d'Akkad au nord-ouest du pays de Sumer vers - 2235. Dans cette légende, il était dit que né d'un père inconnu et d'une prêtresse, Sargon avait été abandonné dans une corbeille au fil de l'eau. Recueilli par un jardinier, il avait gagné les faveurs de la déesse Ishtar qui l'avait fait entrer à la cour du roi de Kish. Devenu échanson, Sargon s'était révolté contre son maître et avait fondé Akkad. Cette légende était largement répandue bien avant l'apparition supposée de Moïse. Quant au mythe de l'enfant trouvé dans une corbeille dérivant au fil de l'eau, il est si ancien qu'on le retrouve jusque dans les vieilles chroniques de Germanie et du Japon.

On a également dit que Moïse signifiait "Le Libérateur", un nom qu'on n'aurait jamais donné à un bébé. On a aussi soutenu que ce nom pourrait venir de l'égyptien *Ah-mos* désignant le fils de la Lune ou d'Isis. Plus sérieusement, le nom viendrait d'un verbe hébraïque signifiant "qui tire dehors" et n'aurait été utilisé pour désigner Moïse que par rapport à la légende selon laquelle il aurait libéré son peuple en le tirant hors d'Egypte. (3)

Mais voici mieux : des légendes antérieures à Moïse disaient que Bacchus, qui fut représenté avec des cornes comme Moïse, avait possédé un bâton qu'il pouvait changer à volonté en serpent et au moyen duquel il avait fait jaillir de l'eau hors d'un rocher ou avait divisé les eaux de deux rivières pour les passer à sec. Ces légendes précisaient que ce dieu solaire avait été appelé "le Législateur" et que ses lois avaient été écrites sur deux pierres. Elles disaient encore qu'il avait été sauvé des eaux alors qu'il dérivait dans un panier et elles ajoutaient qu'il avait eu deux mères, l'une naturelle et l'autre adoptive. Enfin, elles disaient que Bacchus avait marché la nuit éclairé par une colonne de lumière... (4)

Que peut-on penser vraiment de Moïse quand on sait que sa naissance est légendaire, que sa tombe fut toujours inconnue et qu'une grande partie des épisodes de sa vie sont parfaitement incroyables, en désaccord avec la réalité historique ou visiblement copiés sur des légendes relatives à un ancien dieu solaire?

Dans un ouvrage à la fois peu connu et trop tendancieux, l'astrologue Alexandre Volguine a analysé les textes bibliques ainsi que les légendes apocryphes qui concernent Moïse. Il a ainsi conclu que ce héros antique avait tout du mythe solaire, sa carrière semblant tout entière calquée sur la symbolique astrologique. Pour soutenir sa démonstration, l'auteur s'est manifestement inspiré de la méthode de Dupuis, mais avec beaucoup moins de discernement que son illustre prédécesseur. Si donc tout n'est pas à rejeter dans son ouvrage, rien n'y est cependant totalement convaincant. (5)

Si l'on cherche à situer Moïse par rapport à ses proches, on rencontre de nouveaux mystères : selon *Exode* 2, 18 le beau-père de Moïse s'appelle Réuel, mais ce dernier devient Jethro quelques lignes plus loin (*Exode* 3, 1). Selon *Exode* 2, 16 la femme de Moïse aurait été Madianite, c'est-à-dire descendante d'Abraham et de Qetura (*Genèse* 25, 2). Or, dans *Nombres* 12, 1 une dispute éclate parce que la femme de Moïse est Kushite, c'est-à-dire descendante de Kush qui était fils de Cham, second fils de Noé. Abraham descendant de Sem, premier fils de Noé, il s'ensuit que les origines de l'épouse de Moïse sont elles-mêmes nébuleuses.

Si l'on examine les textes des Prophètes dans l'ordre chronologique, on fait une découverte encore plus singulière. Le *Livre de Joël* qui vécut au IX[e] siècle av. J-C, ne dit pas

un mot de Moïse. Celui d'Amos, qui vécut dans la première moitié du VIII^{e} siècle av. J-C, parle de la sortie d'Egypte et dit, sans jamais nommer Moïse, que pendant 40 ans dans le désert les Hébreux adorèrent des divinités babyloniennes (*Amos* 5, 25-26). Dans le *Livre d'Osée* qui vécut dans la première moitié du VIII^{e} siècle, il est simplement dit : *"Mais par un prophète Yahvé fit monter Israël d'Egypte ; c'est par un prophète qu'il fut gardé"* (*Osée* 12, 14). Michée, qui vécut dans la seconde moitié du VIII^{e} siècle dit la même chose, mais précise : *"Je t'ai racheté de la maison de servitude ; j'ai envoyé devant toi Moïse, Aaron et Myriam"* (*Michée* 6, 4). Ainsi apparaît, pour la première fois, le nom de Moïse. Après avoir présenté ces textes et quelques autres, Emile Ferrière conclut jadis ceci : "*Le chant de Beër et l'épisode de Balaam qui sont, avec le Cantique de Deborah, regardés comme les plus antiques monuments de la littérature hébraïque, sont muets à l'égard de Moïse ; et cependant ils ont pour objet des faits qui appartiennent à la phase même où Moïse est dit avoir tenu la nation dans sa main toute-puissante. Lorsque le nom de Moïse apparaît pour la première fois, c'est dans un recueil de légendes populaires recueillies sept siècles après l'entrée d'Israël en Canaan.* (...) *Nous savons enfin comment* (...) *Ezra a parachevé l'apothéose de Moïse, douze siècles après le séjour d'Israël au désert. C'est-à-dire qu'en premier lieu tout est légende dans la prétendue histoire de Moïse ; qu'en second lieu, la grandeur du personnage, devenue colossale dans les siècles qui ont suivi le retour de la Captivité de Babylone, est l'oeuvre profondément calculée de deux hommes éminents, à savoir Jérémie et Esra."* [(6)]

La création d'un nouveau Dieu...

Moïse semble être, plus que tout autre chose, la personnification d'un ensemble de guides qui, lentement, imposèrent aux Hébreux en lieu et place d'une série de divinités régionales, un Dieu Unique Créateur et Souverain de toutes choses. Ce passage du polythéisme au monothéisme s'accompagna d'un changement profond des mentalités et des croyances et ne put être réalisé qu'avec l'aide d'un puissant appareil sacerdotal s'appuyant sur un nouveau code moral et rituel d'origine prétendument céleste. La *Bible* fourmille de détails qui montrent le changement des croyances qui s'effectua alors. Ainsi, par exemple, si dans *Genèse* 2, 7 le principe de la vie est identifié au souffle, il est par contre identifié au sang dans *Lévitique* 17, 11. C'est là un signe d'évolution des mentalités. On n'en restera pas là, puisque plus tard apparaîtra l'idée beaucoup plus subtile et abstraite de l'âme.

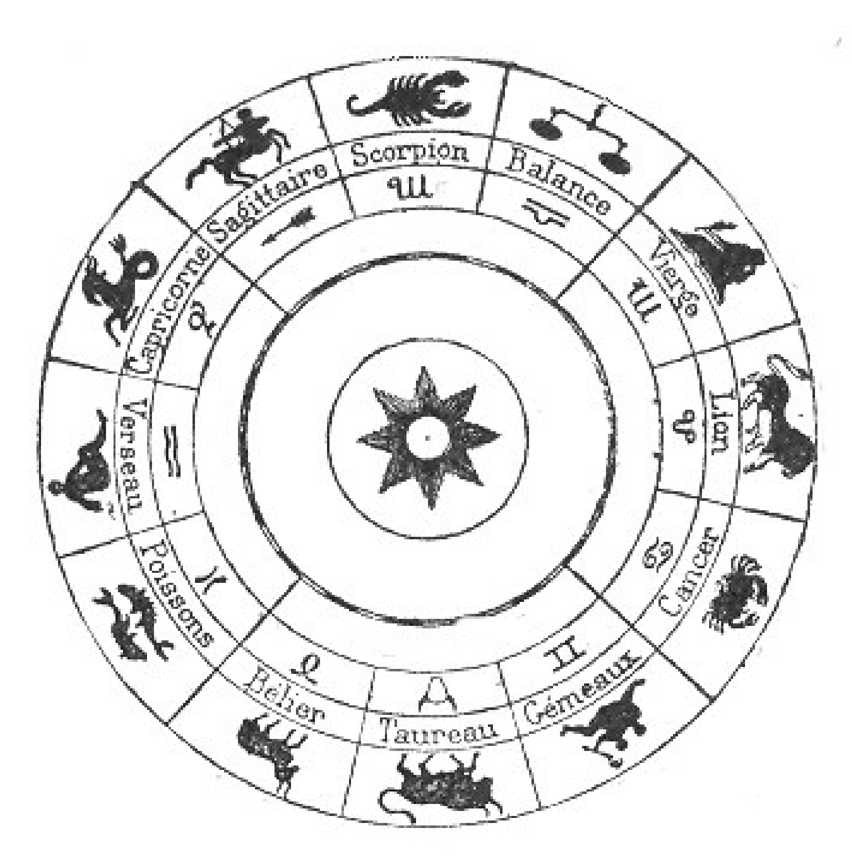
En Egypte, sous le nom d'Apis, comme dans bien d'autres contrées orientales, on rendait alors un culte fameux au taureau qui symbolisait à la fois la force et la fertilité. On avait précédemment dessiné cet animal dans le ciel en lieu et place d'une constellation dans laquelle le Soleil se levait alors au moment de l'équinoxe du printemps. Par suite d'une confusion bien compréhensible, on finit par identifier la constellation du Taureau à l'animal objet d'un culte spécial lié au renouveau de la nature. Le Taureau qui présidait au commencement de l'année (fixé alors à l'équinoxe du printemps) fut donc considéré comme un dieu de grande importance.

La trace de ce culte antique a persisté dans le langage. En effet, quand on compare les mots qui en sanscrit, en sumérien et en iranien désignent le Taureau (*Go, Gud* et *Gaw*) on s'aperçoit qu'il y a identité de racine avec différents mots qui désignent Dieu dans d'autres langues (par exemple *Gud, Guth, Gott, God*...). [(7)]

Or, ainsi que je l'ai expliqué plus haut, le point vernal se déplaça progressivement et quitta finalement le Taureau pour entrer dans le Bélier. Dès lors, il apparut nécessaire de changer, en quelque sorte, l'emblème du Dieu, ce qui ne peut se concevoir sans un profond

remaniement religieux.

L'émergence du monothéisme juif coïncida avec un tel remaniement. Ce veau d'or que Moïse brûla et que les Hébreux avaient construit parce qu'ils étaient retournés à leur ancien culte, n'était autre que le Taureau céleste. Je montrerai plus loin que l'apparition du christianisme coïncida avec le passage du point vernal dans le signe des Poissons, raison pour laquelle les premiers chrétiens parlèrent de Jésus comme de l'agneau immolé mais adoptèrent bientôt comme signe de ralliement un poisson...



La visualisation du zodiaque permet de mieux comprendre comment se déplace le point vernal. Pour un observateur situé sur la Terre (au centre) regardant le Soleil se levant à l'équinoxe du printemps, il semblait que le point où se situait alors l'astre du jour reculait peu à peu, passant successivement du Taureau, au Bélier, puis dans les Poissons. Il se situe désormais dans le Verseau.

Les récits relatifs à l'Exode

De nombreux savants ont prétendu expliquer les célèbres "plaies" d'Egypte en recourant à toutes sortes de phénomènes naturels. Cet effort intellectuel paraît bien inutile puisque ces prétendues catastrophes n'ont laissé aucune trace dans les écrits des anciens Egyptiens ni même dans le *Deutéronome*. Elles doivent donc être, en conséquence, considérées comme purement légendaires. En outre, cette succession de récits est rigoureusement absurde puisque, par exemple, il aurait été impossible de distinguer les sauterelles de Moïse de celles des mages du pharaon et il en aurait été de même pour les taons, les moustiques, les grenouilles, l'eau changée en sang etc. La *Bible* elle-même se contredit au sujet des plaies d'Egypte puisque dans les *Psaumes* 78 et 105 il n'est plus question de dix plaies mais de sept, qu'elles sont présentées là dans un ordre différent de

celui de l'Exode et que l'une d'entre elle, les gelées, est nouvelle par rapport aux dix signalées en *Exode* 7, 8 à 12, 34.

J'ai dit plus haut dans quelles circonstances Dieu instaura la Pâque. L'étymologie de ce mot est très discutée : les uns pensent que ce mot signifie "passage" ou "phase", d'autres penchent pour "saut" (ou "sauté"). Retenons que ces différentes origines s'appliquent toutes à l'action de Dieu qui par l'intermédiaire de l'Ange Exterminateur, passa sur toutes les maisons d'Egypte mais sauta celles qui portaient la marque de l'agneau immolé. C'est ce que la *Bible* souligne ainsi : "*...c'est une Pâque en l'honneur de Yahvé. Cette nuit-là je passerai dans tout le pays d'Egypte et je frapperai tous les premiers-nés dans le pays d'Egypte, ceux des hommes et ceux des bêtes, et à tous les dieux d'Egypte j'infligerai des châtiments, moi Yahvé! Le sang vous servira à désigner les maisons où vous vous tenez. A la vue de ce sang, je passerai outre et vous échapperez au fléau destructeur.*" (*Exode* 12, 12-14).

La notion de "passage" est encore renforcée par le franchissement ou passage de la Mer Rouge ainsi que par le passage d'une vie d'esclave à celle d'hommes libres. On saisit là que la Pâque juive symbolise un changement, une coupure, le passage d'un état à un autre ou d'un moment à un autre.

A l'origine, cette fête signalait un changement climatique, à savoir le passage de l'hiver au printemps. Elle se célébrait à la pleine lune de printemps, au moment où, chez les nomades, le petit bétail mettait bas et où l'on prenait la route vers les pâturages d'été. Pour conjurer le démon destructeur Mashhit (*Exode* 12,23) on immolait alors un agneau qu'on mangeait après en avoir recueilli le sang afin d'en enduire les piquets des tentes. A partir de Moïse, cette fête prit une signification plus subtile : au signal du retour à une période d'abondance se juxtaposa celui du retour à la liberté après une période de privations. Puis, par un lent processus de glissement, l'origine première de la fête s'estompa et sa seconde signification s'imposa en même temps que s'enracinaient les détails de l'Exode. Tout porte à croire qu'il y eut un parfait synchronisme entre l'enrichissement du mythe de l'Exode mosaïque et l'appauvrissement de la signification première de la Pâque au profit de sa signification seconde. Bien plus tard, les premiers chrétiens changèrent encore le sens de la Pâque. A cette fête juive, ils juxtaposèrent la notion de renouveau déterminée par la résurrection de Jésus et substituèrent au sacrifice et à la manducation de l'agneau le sacrifice de Jésus lui-même, devenu agneau mystique, et sa manducation symbolique dans le rite eucharistique. (8)

Le passage de la Mer Rouge tel qu'il est conté dans la *Bible* a suscité, de la part des érudits, de nombreux commentaires et toutes sortes d'explications incluant ou non la nécessité de recourir au miracle. Certains ont suggéré que Moïse avait su profiter d'une marée exceptionnelle qu'il avait pu calculer à l'avance grâce aux lunaisons. D'autres ont pensé qu'un grand vent, une sorte de bourrasque ou de tornade, avait pu faire reculer légèrement les flots dans un endroit où l'eau était peu profonde. D'autres encore ont dit qu'un léger séisme ou un effondrement de terrain avait pu engendrer, un court moment, un retrait des eaux. Ces explications font la part belle à des hypothèses que rien ne vient étayer. Elles n'ont, à mon avis, pas d'autre mérite que d'être moins fantaisistes que celles de quelques fumistes qui n'hésitent pas à recourir à un mystérieux "rayon" projeté par une soucoupe volante ou à des connaissances scientifiques ou technique (une horloge atomique selon l'écrivain Jean Sendy !) que les malheureux Hébreux ne pouvaient absolument pas posséder à l'époque. Il me semble vain de vouloir chercher l'explication d'un prodige qui, de toute évidence, n'eut jamais d'autre consistance que celle des rêveries humaines. Depuis l'aube des temps, les hommes ont espéré pouvoir défier les éléments, soit en volant dans les airs, soit en se riant des flammes, soit, enfin, en passant à sec des fleuves ou des torrents tumultueux. Le folklore de tous les peuples et les vies des saints abondent en prodiges de ce genre.

Comme aucune des circonstances de la fuite prétendue du peuple hébreux hors d'Egypte n'est vérifiée par le moindre document égyptien et contredit même les données les mieux établies de l'histoire (voir plus haut), il paraît hors de doute que le passage à pied sec de la Mer Rouge n'eut jamais aucune réalité historique, pas plus que l'engloutissement de toute l'armée du pharaon. Cet événement aurait laissé l'Egypte sans aucun moyen de défense durant de longues années et aurait immanquablement provoqué son envahissement par des troupes ennemies. Je montrerai en outre plus loin que la légende du passage de la Mer Rouge à pied sec fut reprise, en d'autres circonstances, quand il s'agit pour Josué de franchir le Jourdain.

Un ancien dieu lunaire

La Pâque étant une fête nettement déterminée en fonction de données astronomiques faisant intervenir principalement les lunaisons, on sait que les Hébreux fuirent théoriquement l'Egypte après la pleine Lune de Pâque. Au quinzième jour du second mois qui suivit cette fuite, précise clairement *Exode* 16, 1, les Hébreux se trouvaient dans le désert de Sin, situé entre Elim et le Sinaï. C'était donc à nouveau la pleine Lune. Le texte sacré ajoute alors, un peu plus loin :"*Comme Aaron parlait à toute la communauté des enfants d'Israël, ils se tournèrent vers le désert et voici que la gloire de Yahvé apparut en forme de nuée.*" Or, pour des gens venant d'Egypte, le désert était du côté de l'est. Et c'est à l'est, précisément, que se situait la pleine Lune, identifiée donc à la "gloire de Yahvé".

Au moment où Moïse bénit son peuple, juste avant de gravir le mont Nebo où il allait mourir, la *Bible*, dans un vocabulaire assez archaïque, lui met ces paroles en bouche : "*Yahvé est venu du Sinaï. Pour eux, depuis Séïr, il s'est levé à l'horizon, il a resplendi depuis le mont Parân. Pour eux il est venu des multitudes* (les étoiles innombrables - NDA) *depuis son midi jusqu'aux Montées*" (*Deutéronome* 33, 2). Avant de recevoir le Décalogue, sur un sommet du Sinaï, Moïse prévient les Hébreux : "*... qu'ils se tiennent prêts pour après-demain, car après-demain Yahvé descendra, à la vue de tout le peuple, sur la montagne du Sinaï*" (*Exode* 19, 11). Or, Sin qui donna son nom au désert de Sin et au Sinaï était en fait un dieu lunaire vénéré à Ur d'où venait Abraham.

Que la Lune ait fait partie du panthéon des dieux que les Hébreux adoraient avant d'adopter définitivement YHVH ne fait aucun doute. Qu'il y ait eu glissement, une fois encore, de ce dieu lunaire vers ses diverses apparences ("gloire", "nuée ardente", "colonne lumineuse", "face de Yahvé", etc.) puis de celles-ci vers un dieu unique, maître de toute la création et des créatures -que, par respect, on définit finalement par le tétragramme sacré YHVH- est plus que probable.

D'autres textes bibliques ont conservé les traces de ce culte lunaire que les Hébreux observèrent dans le désert. Ainsi, en *Isaïe* 60, 1 lit-on : "*Debout ! Rayonne, car voici ta lumière et sur toi se lève la gloire de Yahvé tandis que les ténèbres s'étendent sur la terre et l'obscurité sur le peuple.*" De même, dans les *Psaumes*, il est souvent fait allusion à la *face de Yahvé qui éclaire le peuple.* [9]

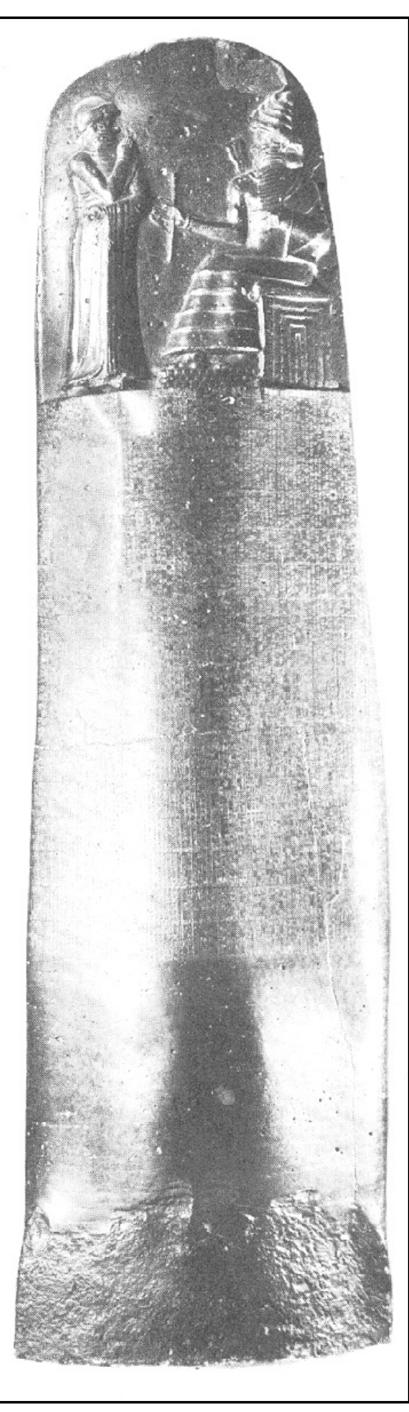
Le Décalogue

Cent ans à peine après que le peuple d'Abraham eut quitté Ur en Chaldée, un puissant roi, Hammourabi, régna sur tout l'empire de Babylone d'où son influence se répandit largement. Après s'être imposé par les armes, Hammourabi conçut un code moral qui fut gravé sur d'énormes blocs de pierre destinés aux temples. On disait que ce code lui avait été

donné par les dieux. De même, chez les Crétois, un dieu dicta la loi à Minos...

Selon la *Bible*, Moïse reçut de même de son Dieu le Décalogue gravé sur des pierres.

La comparaison entre le code d'Hammourabi et le Décalogue mosaïque a été faite. Elle montre que le premier a sans aucun doute inspiré le second. Dans les deux cas, il s'agit de trancher des cas d'espèce qui sont chacun suivis d'une solution juridique. Dans plus d'un cas, les termes sont identiques, de même que les peines encourues. Parfois, les cas envisagés sont les mêmes, mais les peines diffèrent. Le Décalogue est d'autant moins original qu'on a observé qu'en bien des endroits il reprenait également textuellement les injonctions contenues dans le *Livre des Morts* égyptien qui lui est bien antérieur. [10]


Le code d'Hammourabi, gravé sur une stèle phallique

J'ai dit plus haut que pendant que Moïse recevait les tables de la Loi, son peuple était retombé dans les erreurs du paganisme et avait forgé un veau d'or.

C'est une chose pourtant impensable. En effet, qui croira que tandis que son Dieu apparaît au sommet d'une montagne à grands renforts d'éclairs et de tonnerre, un peuple puisse l'oublier et se détourner de lui? Cet épisode a donc un sens caché. Plus que probablement, il constitue un alibi nécessaire à la suite du récit. En effet, comme je l'ai déjà signalé, Moïse, dans sa colère, brisa les tables de la Loi et fut obligé d'aller en chercher d'autres. Ce geste, assez incompréhensible de prime abord, s'explique pourtant. Il était d'abord le décalque d'un vieux mythe originaire de Sumer. Dans les anciens textes sumériens, il était en effet signalé que le héros Gilgamesh brisa les deux stèles *shut abnê* lorsqu'il rencontra deux êtres-scorpions au pied du mont Masha (On notera, en passant, la ressemblance entre Masha et Moshé (Moïse). [11]

Mais le geste de Moïse s'expliquait surtout par la nécessité dans laquelle on se trouva d'introduire un nouveau Décalogue, bien différent du premier. La comparaison du premier Décalogue avec le second s'avère édifiante... Je vais la présenter de façon lapidaire en juxtaposant, article par article, chacun des deux codes. Le premier, que j'appellerai "A" se lit en *Exode* 20, 3-17. Le second, que j'appellerai "B" se lit en *Exode* 34, 14-26.

1A) DÉFENSE D'AVOIR UN AUTRE DIEU QUE YHWH
1B) DÉFENSE D'AVOIR UN AUTRE DIEU QUE YHWH, CELUI-CI ÉTANT JALOUX

2A) DÉFENSE DE FAIRE DES IMAGES SCULPTÉES DE TOUT CE QUI EST AU CIEL
2B) DÉFENSE DE FAIRE DES DIEUX EN MÉTAL FONDU

3A) DÉFENSE DE PRONONCER LE NOM DE L'ÉTERNEL A TORT ET A TRAVERS
3B) OBLIGATION DE CÉLÉBRER LA PÂQUE

4A) DÉFENSE DE TRAVAILLER LE SEPTIÈME JOUR
4B) OBLIGATION DE SACRIFIER LE PREMIER-NÉ OU DE LE RACHETER

5A) OBLIGATION D'HONORER PÈRE ET MÈRE
5B) DÉFENSE DE TRAVAILLER LE SEPTIÈME JOUR

6A) DÉFENSE DE TUER
6B) OBLIGATION DE CÉLÉBRER LES FÊTES DE LA MOISSON ET DES RÉCOLTES

7A) DÉFENSE DE COMMETTRE L'ADULTÈRE
7B) OBLIGATION DE TROIS PÈLERINAGES ANNUELS POUR LES MÂLES

8A) DÉFENSE DE VOLER
8B) DÉFENSE DE SACRIFIER AVEC DU PAIN LEVÉ

9A) DÉFENSE DE PORTER FAUX TÉMOIGNAGE
9B) OBLIGATION D'OFFRIR A L'ÉTERNEL LES PRÉMICES DES CHAMPS

10A) DÉFENSE DE CONVOITER LES BIENS OU L'ÉPOUSE D'AUTRUI
10B) DÉFENSE DE FAIRE CUIRE LE CHEVREAU DANS LE LAIT DE SA MÈRE

Il saute aux yeux que le second Décalogue est davantage un code sacerdotal qu'un code moral. Il fut sans doute l'oeuvre tardive de prêtres qui voulurent substituer au premier Décalogue un autre qui servirait davantage leurs intérêts personnels. J'ajoute que la meilleure preuve que ce second Décalogue apparut tardivement est que le *Deutéronome* cite la première version mais ignore totalement la seconde (*Deutéronome* 5, 6-21).

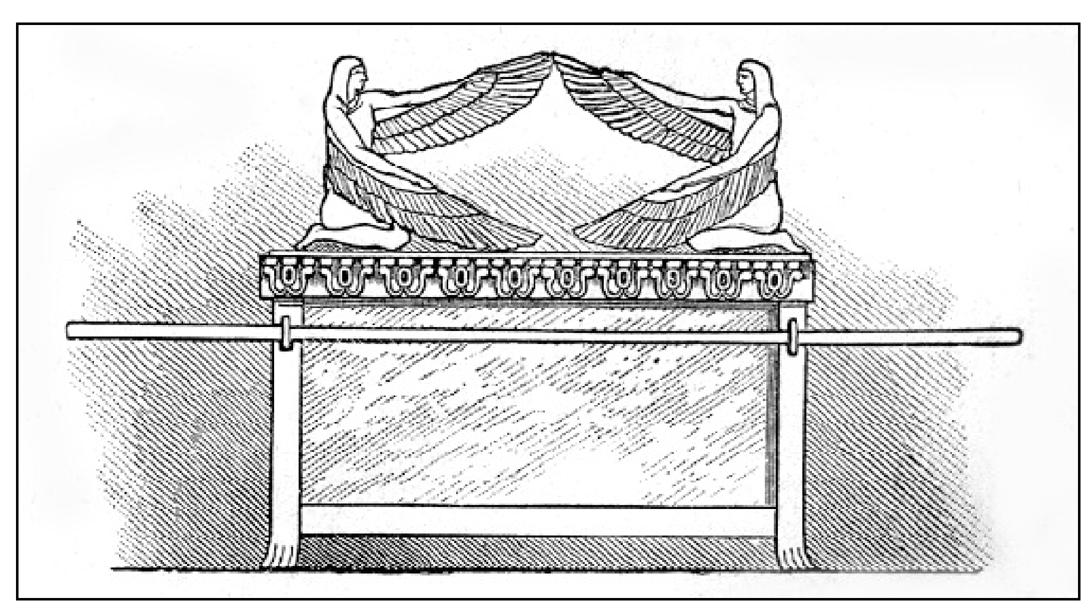
L'Arche d'Alliance

Pour mettre à l'abri le Décalogue qui constituait la nouvelle Alliance entre Dieu et son peuple, Moïse fit construire l'Arche d'Alliance.

Cet objet est sans doute le mobilier rituel juif qui inspira le plus de commentaires et de rêveries. On a dit en effet que l'Arche d'Alliance était une véritable machine électrique et quelques mystificateurs ont même affirmé qu'il s'agissait d'un énorme émetteur-récepteur grâce auquel Moïse pouvait communiquer avec des extraterrestres.

La description de cet objet sacré figure en *Exode* 25, 10 et suivants. En gros, il s'agissait d'un coffre portable fait de matériaux précieux et destiné à être aisément transporté grâce à des barres engagées dans des anneaux. Le coffre lui-même était surmonté par deux chérubins, ailes déployées, qui se faisaient face, exactement comme ces dieux qui, ailes déployées également, protégeaient les barques solaires égyptiennes. Si l'on a dit que l'Arche constituait une machine électrique, c'est parce que la *Bible* semble indiquer que dans certains cas ceux qui s'en approchèrent sans respecter d'apparentes consignes de sécurité furent comme foudroyés. Il n'est certes pas interdit de penser qu'avec l'Arche d'Alliance les Hébreux aient réalisé un condensateur d'électricité statique dont les manifestations surprenantes pouvaient servir à impressionner les fidèles dans les temples et lors des

processions. L'Antiquité nous a légué bien d'autres exemples de "machines" utilisées dans les temples pour faire grosse impression sur les naïfs. Il faut cependant se garder de confondre quelques "trouvailles" de physique amusante, souvent dues au hasard, avec de réelles connaissances scientifiques ou technologiques.



Reconstitution sommaire de l’Arche d’Alliance

Il ne sera malheureusement jamùais possible de vérifier si l'Arche avait réellement des propriétés électriques ainsi que sa conception et ses effets sur les humains le laissent augurer. En effet, après de longues pérégrinations, ce précieux coffret ambulant disparut ! Quelques archéologues le cherchent encore. [(12)]

Tout indique en tout cas que l'Arche fut inspirée par des objets cultuels égyptiens. Les égyptiens possédaient des coffres de bois précieux recouverts intérieurement et extérieurement d’or et munis d’anneaux dans lesquels on pouvait glisser des barres pour le transport. Sur certains de ces coffres il y avait des divinités aux ailes largement déployées en signe de protection. Cet emprunt que les Hébreux auraient fait à la religion et au clergé des Egyptiens n'aurait été qu'un parmi beaucoup d’autres dont quelques auteurs ont dressé une liste qui paraît loin d'être exhaustive (emblèmes divers, vêtements sacerdotaux, Urim et Tummim, danses et musiques sacrées, rites divers...). Les Hébreux firent également des emprunts aux rites religieux des Phéniciens qu’ils connurent à Babylone.

Selon la *Bible*, l’Arche fut construite pour contenir les deux pierres sur lesquelles la Loi avait été gravée. Des pierres sacrées eurent toujours un rôle important dans les religions anciennes et, souvent, ce rôle avait un rapport avec des cultes sexuels. La *Bible* dit que les Tables de la Loi furent les témoins de l’Alliance, et donc les témoins de Dieu. Or, "témoins" vient d’une racine qui désigne les testicules (en latin *testis* : témoin et testicule, ce dernier pouvant aussi se dire *testiculus*). Les anciens hébreux prêtaient d’ailleurs serment en plaçant leur main sur leurs propres "témoins" ou sur ceux de l’homme avec lequel il prêtaient serment. "*Pose ta main sur ma cuisse pour que je te fasse jurer...*" dit Abraham (*Genèse* 24, 2) ou "*...pose ta main sous ma cuisse et promets-moi...*" dit Jacob à son fils (*Genèse* 47, 29). Dans les deux cas, on l’aura compris, la "cuisse" était un euphémisme employé pour désigner l’entre-jambe et plus particulièrement les parties viriles. Cette pratique était également commune en Egypte et elle le fut dans la Rome antique. Elle est même encore employée de nos jours dans certaines régions d’Italie. Dans le *Livre d’Amos* (5, 25-26) il est écrit que les

Hébreux, dans le désert, transportèrent (dans l'Arche) l'idole Molok-khioun, laquelle n'était autre que le principe générateur égyptien Ammon-Khem représenté généralement sous la forme d'un obélisque, symbole viril assez évident. Comme l'a fait remarquer J. B. Hannay, de tout ce qui précède il découle que les Hébreux transportaient sans doute une représentation des principes mâles de leur dieu, enfermés dans un coffre symbolisant peut-être la matrice sacrée, à savoir la Mère nature. (13)

La marche dans le désert et la naissance d'un sentiment national

Beaucoup de recherches et de commentaires furent inspirés par la longue marche des Hébreux dans le désert. Rien ne l'atteste vraiment ; mais rien non plus ne la relègue au rang des légendes. Les érudits s'accordent pour dire qu'il fallut au moins une génération sinon deux pour transformer complètement les mentalités et faire d'Israël une nation plus ou moins soudée par quelques conceptions religieuses et nationalistes nouvelles.

Quand apparut la volonté d'écrire l'histoire du peuple d'Israël, on peut supposer qu'à des faits réels furent mêlées de nombreuses légendes. Le temps ayant passé, on prit pour des prodiges ce qui n'était que des symboles. L'imagination des conteurs et des écrivains fit le reste.

Selon Salomon Reinach, c'est vers 1550 av. J-C que les pharaons thébains firent prévaloir le culte du Bélier en lieu et place de celui du Taureau, le point vernal s'étant déplacé. Ensuite, du temps d'Aménophis IV, vers 1370 av. J-C, il y eut un remarquable effort dans le sens d'une religion monothéiste, les Egyptiens imaginant alors un dieu extérieur à la création et antérieure à celle-ci. Ce sont ces préoccupations qui inspirèrent les réformateurs Juifs qui conçurent le monothéisme mosaïque, lequel resta longtemps pétri des croyances aux dieux les plus divers, chacun d'entre eux étant cependant estimé inférieur à YHWH. (14)

Pour arriver à leurs fins, ces réformateurs n'hésitèrent pas à employer la force, comme Hammourabi l'avait fait bien auparavant. Ainsi, par exemple, les adorateurs du veau d'or furent tués, sans pitié, Moïse ayant ordonné aux fils de Lévi qui s'étaient groupés autour de lui : "*Circulez dans le camp, d'une porte à l'autre, et tuez, qui son frère, qui son ami et qui son proche*" (*Exode* 32, 27). Ce jour-là, ajoute la *Bible*, il périt environ trois mille hommes.

En ce qui concernait les idolâtres, le *Deutéronome* était très clair : "*Si ton frère, fils de ton père ou fils de ta mère, ton fils, ta fille, l'épouse qui repose sur ton sein ou le compagnon qui partage ta vie, cherche dans le secret à te séduire en disant : "Allons servir d'autres dieux", dieux que tes pères ni toi n'avez connus, parmi les dieux des peuples proches ou lointains qui vous entourent, d'un bout du monde à l'autre, tu ne consentiras pas à sa parole, tu ne l'écouteras pas, ton oeil sera sans pitié, tu ne l'épargneras pas et tu ne cacheras pas sa faute. Oui, tu devras le tuer, ta main sera la première contre lui pour le mettre à mort, et la main de tout le peuple continuera l'exécution. Tu le lapideras jusqu'à ce que mort s'ensuive : car il a cherché à t'égarer loin de Yahvé ton Dieu, qui t'a fait sortir du pays d'Egypte, maison de servitude. Tout Israël en l'apprenant sera saisi de crainte, et cessera de pratiquer ce mal au milieu de toi.*" (*Deutéronome* 13, 7-12)

Voilà qui est très éloigné de la notion de "Bon Dieu" infiniment miséricordieux et de celle des "religions de paix" que prétendent être les trois grandes religions monothéistes, toutes sorties du même creuset.

REFERENCES

1) ROBERT (A) et TRICOT (A), *Initiation biblique*, Paris, Desclée, 1939, pp. 498-499
2) DEMEUSE (P), *La Bible a-t-elle dit vrai?*, Bruxelles, De Meyere, 1969, p. 34
BUCAILLE (M), *La Bible, le Coran et la science*, Paris, Seghers, 1976, pp. 224-240
3) REINACH (S), *Orpheus*, Paris, Librairie de l'Education Nationale, 1930, p. 280
BOKOR (C), *Prince Moses d'Egypte et son peuple*, Edmonton, Beauport Publ., s.d., pp. 62-64
BASTIN (M), *Histoire de la foi d'Israël*, Liège, Institut Sup. De catéchèse et de pastorale, 1988, p. 3
4) FERRIERE (E), *Les mythes de la Bible*, Paris, Alcan, 1893, pp. 276-277
HALEVY (M), *Moïse dans l'histoire et dans la légende*, Paris, Rieder, 1927, pp. 18-21
DOANE (T.W.), *Bible myths*, Montana, Kessinger Reprint, s.d. (1882), pp. 51-52 + 59
5) VOLGUINE (A), *Le symbolisme de la vie légendaire de Moïse*, Nice, Cahiers Astrologiques, 1933
6) FERRIERE (E), *Les mythes de la Bible*, Paris, Alcan, 1893, pp. 273-274
7) DUCHAUSSOY (J) : *Le bestiaire divin*, Paris, Le Courrier du Livre, 1972, p. 57
8) BASTIN (M), *Histoire de la foi d'Israël*, Liège, Institut sup. De catéchèse et de pastorale, 1988, p. 19
9) DULIERE (W), *De la dyade à l'unité par la triade*, Paris, Maisonneuve, 1965, pp. 264-265
Revue *En ce Temps là...*, Paris-Bruxelles, 1969, n° 8 p. V
10) Revue *En ce Temps là...*, Paris-Bruxelles, 1969, n° 7, pp. II-III
DEMEUSE (P), *La Bible a-t-elle dit vrai?*, Bruxelles, De Meyere, 1969, pp. 50-51
BASTIN (M), *Histoire de la foi d'Israël*, Liège, Institut sup. De catéchèse et de pastorale, 1988, p. 5
11) DULIERE (W), *De la dyade à l'unité par la triade*, Paris, Maisonneuve, 1965, pp. 110-111
12) Revue *En ce temps là...*, Paris-Bruxelles, 1969, n° 28 p. VII
HANCOCK (G), *Le mystère de l'Arche perdue*, Paris, Pygmalion, 1993
Fortean Times, London, May 1996, n° 86, p. 54
13) FERRIERE (E), *Les mythes de la Bible*, Paris, Alcan, 1893, pp. 240-241
FERRIERE (E), *Paganisme des Hébreux*, Paris, Félix Alcan, 1884, pp. 174-175
DEMEUSE (P), *La Bible a-t-elle dit vrai?*, Bruxelles, De Meyere, 1969, pp. 70-71
HANNAY (J.B.), *Sex symbolism in religion*, London, Oakeshott, 1922, Vol. I, pp. 44-45
LAGRANGE (M-J), *Etudes sur les religions sémitiques*, Paris, Lecoffre, 1903, pp. 187-195
14) REINACH (S), *Orphéus*, Paris, Librairie de l'Education Nationale, 1930, p. 41
DEMEUSE (P), *La Bible a-t-elle dit vrai?*, Bruxelles, De Meyere, 1969, p. 55



Le Rouleau de Josué, dont une petite partie est reproduite ci-dessus, est conservé au Vatican. Il date, selon les experts, de la moitié du X^{e} siècle. Héritier probable d'une longue tradition, il montre les douze représentants des tribus d'Israël portant, chacun, une pierre. Ce qui fait douze pierres -ou bétyles- nécessaires pour former, au sol, un cercle zodiacal... (Source : *En Ce Temps-là, La Bible*, Bruxelles, Femmes d'Aujourd'hui, 1969, n° 17)

DE JOSUE A LA RESTAURATION

Résumé des textes bibliques

Selon la *Bible*, avant de mourir, Moïse se choisit un successeur en la personne de Josué. Ce dernier, en renouvelant le miracle du passage de la Mer Rouge, fit franchir aux Hébreux le Jourdain qui était alors en crue et il profita de l'effet de surprise sur ses ennemis pour prendre Jericho et Haï. Excellent chef guerrier, Josué mena les Hébreux au combat pendant plus de sept années au terme desquelles une bonne partie du pays de Canaan tomba entre leurs mains. Alors, les terres conquises furent partagées entre les diverses tribus en tenant compte des mérites de chacune. (*Livre de Josué*)

Après la mort de Josué, le pouvoir revint aux Anciens, l'autorité centrale ayant disparu. Ici et là, les Hébreux élevèrent des sanctuaires consacrés à Yahvé. Mais, sous l'influence des contacts sociaux avec les peuples de Canaan qui ne s'étaient pas soumis, ils retournèrent encore au polythéisme qui se manifesta, cette fois, par un syncrétisme religieux, à savoir une synthèse entre les croyances anciennes et la nouvelle. Dans cette synthèse, Yahvé conservait le premier rang parmi les dieux. Si on avait laissé aller les choses plus avant, le peuple élu aurait fini par être totalement assimilé par ses anciens ennemis. Des voix s'élevèrent donc pour appeler à la guerre sainte. Il y eut alors de nouvelles batailles, de nouvelles tueries, et ce, pendant de longues années. Ce fut la période des Juges. (*Livre des Juges*)

Puis apparurent de nouveaux ennemis : les Philistins. Venus des montagnes, ces derniers conquirent peu à peu le pays. Les espoirs d'Israël s'envolèrent lors de la terrible bataille d'Aphec où les Philistins leur prirent même la précieuse Arche d'Alliance qui, jusque-là, n'avait pas quitté les élus.

C'est alors qu'un saint homme, Samuel, entreprit une action en profondeur, à la fois politique et religieuse, pour créer la véritable union nationale dont les tribus d'Israël avaient tant besoin. Cette unification devint finalement possible grâce à l'instauration de la royauté qui fut demandée à Samuel par les Anciens d'Israël et qu'il accepta bien qu'il considérât que le seul roi d'Israël fut Yahvé. Aussi cette royauté fut-elle déclarée d'essence divine et théocratique à l'image de la plupart des autres royautés antiques.

Le premier roi choisi fut Saül. Il s'occupa aussitôt de l'oeuvre de libération nationale qui l'attendait. Mais comme il ne s'en tenait pas seulement aux ordres de Samuel, ce dernier

se détourna de lui. Pour calmer la fureur de Saül, on fit venir à lui un jeune berger de Bethléem, habile joueur de harpe : David. Quand David tua le géant Goliath, Saül devint si jaloux de lui que le jeune homme s'enfuit pour mener plusieurs années de suite une vie errante. Alors que ses troupes allaient être écrasées par les Philistins, Saül se donna la mort. David, secrètement choisi par Samuel pour succéder à Saül, revint alors au pays et fut proclamé roi. (*Premier Livre de Samuel* et *Second Livre de Samuel* chapitre 1)

David fut, à son tour, un roi guerrier. Malgré ses hautes vertus morales, il commit l'adultère avec Bethsabée et fit tuer le mari gênant. Encouragé par les remontrances du prophète Nathan, il fit pénitence et fut pardonné par Yahvé. Absalon, son fils, qui avait tué son frère pour le punir d'avoir violé sa demi-soeur, intrigua contre son père. Il se fit proclamer roi et marcha sur Jérusalem, obligeant son père à s'enfuir au-delà du Jourdain. Mais Absalon mourut peu de temps après et fut pleuré par son père qui revint parmi ceux qui l'avaient pourtant trahi. (*Second Livre de Samuel* chapitres 2 à 24)

A la fin de sa vie, David désigna son fils Salomon pour lui succéder. Salomon commença par se débarrasser de ses adversaires, dont un était son propre frère, puis assura le plein essor de l'œuvre entamée par David. Pendant tout son règne, le pays ne connut aucune invasion. Salomon fut surtout un roi bâtisseur. Il engagea de la main d'oeuvre étrangère et fit ériger le Temple dont Yahvé, sous forme d'une nuée, vint lui-même prendre possession devant tout le peuple. Puis Salomon fit construire son Palais, juste à côté du Temple. Mais ce grand roi eut une conduite peu en rapport avec les préceptes mosaïques : son harem était peuplé de centaines de femmes et, pour leur plaire, il fit même construire des sanctuaires aux dieux que certaines d'entre elles adoraient. Ces dépenses excessives, qui appauvrissaient les Hébreux, provoquèrent un énorme mécontentement et il y eut une tentative de révolte qui cependant échoua. (*Premier Livre des Rois* Chapitres 1 à 11 inclus)

Après la mort de Salomon (qu'on situe en 932 av. J-C) les discordes latentes jusque-là éclatèrent au grand jour et la belle unité des Hébreux vola en éclats. Dix tribus formèrent un premier royaume schismatique qui s'appela Israël tandis qu'un second royaume naquit au départ des tribus de Juda et de Benjamin restées fidèles à la maison de David. Ces deux tribus conservèrent le Temple.

Mais le paganisme réapparut une fois de plus, Yahvé étant même à nouveau honoré sous la forme d'un taureau d'or. Alors vint le prophète Elie qui provoqua et vainquit les prêtres du dieu solaire Baal. Menacé par Jézabel, Elie s'enfuit jusqu'au Sinaï où Dieu lui apparut pour le réconforter. Elie repartit alors vers son pays et, en chemin, il engagea comme aide et successeur Elisée. Revenu au pays, il poursuivit sa lutte contre les idolâtres puis fut emporté au ciel sur un char de feu. (*Premier Livre des Rois*, chapitres 12 à 22 et *Second Livre des Rois* chapitre 1)

Il y eut alors une longue période de troubles marquée par un retour important de l'idolâtrie contre laquelle luttèrent des prophètes comme Elisée, Amos ou Osée.

En 738 av. J.C. apparut Isaïe, le plus grand de tous les prophètes. (*Second Livre des Rois*, chapitres 2 à 21 inclus)

En 722, le royaume d'Israël fut attaqué et vaincu par Sargon II. Les dix tribus furent déportées et se fondirent probablement avec d'autres peuples. On les appelle les "tribus disparues".

En 640 av. J.C. naquit Josias qui monta sur le trône à peine âgé de huit ans. Contrairement à beaucoup de ses prédécesseurs, il fut un roi très pieux. Il fit briser les autels et les idoles du paganisme et prit des mesures énergiques pour épurer les mœurs et la religion. La dix-huitième année de son règne, le grand-prêtre Hilqiyyahu découvrit par hasard dans le Temple "Le Livre de la Loi" (*Deutéronome*) qu'il fit remettre à Josias. Ce dernier, en lisant l'ouvrage, fut épouvanté car il y découvrit des préceptes auxquels on n'avait

pas obéi jusque-là. (*Second Livre des Rois* chapitre 22)

Josias mourut en 608 au cours d'une bataille. C'est peu après que Nabuchodonosor commença à régner sur Babylone qui connut alors une renaissance extraordinaire.

Les successeurs de Josias, beaucoup moins pieux que lui, provoquèrent Babylone, au grand dam du prophète Jérémie qui annonça alors de grands malheurs. Et, de fait, en 586 av. J.C., les Babyloniens s'emparèrent de Jérusalem et les Juifs furent déportés à Babylone. Mais cet exil fut loin d'être épouvantable puisqu'ils purent acquérir des biens, y compris des maison, et même réussir à obtenir des postes importants. Réaction bien compréhensible : c'est alors, plus que jamais, que les Israélites s'attachèrent à Yahvé. Ils reconnurent leurs fautes et résolurent de suivre désormais strictement sa Loi. On put enfin parler, pour la première fois, du judaïsme. C'est à cette époque que le prophète Ezéchiel exerça sur le peuple une influence considérable.

Voilà, du moins, les récits que propose la *Bible*. Mais quelle est leur part de vérité ?

Josué

La critique historique sérieuse a permis d'établir que le long récit résumé que je viens de faire comporte un fond de vérité mais reste noyé dans un magma d'exagérations, de légendes et de mythes.

Ainsi, Josué, au même titre que Moïse ou Abraham, n'a probablement pas existé. La *Bible* explique que sa première grande action d'éclat fut le passage miraculeux du Jourdain (dont les eaux s'écartèrent devant l'Arche d'Alliance) suivi de la prise de Jéricho (dont les murailles s'écroulèrent au son des trompettes). Or, il apparaît clairement que le franchissement miraculeux du Jourdain n'est qu'un décalque du passage de la Mer Rouge par Moïse et les archéologues estiment que Jéricho fut détruite par un tremblement de terre vers 1500 av. J.C. alors que la prise de la ville par Josué serait intervenue, en principe, bien plus tard. En outre, la *Bible* associe la prise de Jéricho avec celle de Haï et il est certain que Haï fut détruite au moins mille ans avant Josué. Haï signifie d'ailleurs "*ruines*", ce qui laisse augurer que le nom primitif de cette ville était depuis longtemps oublié quand elle fut "prise" par Josué. (1)

Ce dernier est crédité d'un autre grand miracle : il aurait fait arrêter le Soleil dans sa course afin de pouvoir terminer une bataille qui avait tourné en sa faveur. En fait, la *Bible* dit ceci : "*C'est alors que Josué s'adressa à Yahvé, en ce jour où Yahvé livra l'Amorite aux Israélites. Josué s'écria : Soleil, arrête-toi sur Gabaôn, et toi, Lune, sur la vallée d'Ayyalôn ! Et le Soleil s'arrêta et la Lune se tint immobile jusqu'à ce que le peuple eût tiré vengeance de ses ennemis. Cela n'est-il pas écrit dans le Livre du Juste ? Le Soleil se tint immobile au milieu du ciel et près d'un jour entier retarda son coucher. Il n'y eut pas de journée pareille ni auparavant ni depuis, où Yahvé ait obéi à la voix d'un homme.*" (*Josué* 10, 12-14)

Ce passage a été discuté par un grand nombre de théologiens, d'historiens et même d'astronomes. La première chose qu'on peut remarquer, c'est que, contrairement à ce qu'en dit la tradition populaire, ce n'est pas Josué qui arrêta le Soleil, mais bien Yahvé. Certains critiques peu sérieux ont soutenu que le texte n'est pas clair sur le point de savoir si le Soleil s'arrêta complètement ou ralentit seulement sa course. Dans ce dernier cas, ont-ils prétendu, tout s'expliquerait (!) par un ralentissement impromptu de la révolution de la Terre sur elle-même. Inutile de dire qu'un pareil ralentissement (dont il faudrait encore expliquer l'origine) aurait provoqué un cataclysme terrestre d'une importance si considérable qu'il aurait laissé de nombreuses traces. Emile Caillet propose encore une autre solution : l'auteur du texte aurait été mal compris ; son intention aurait été purement poétique : le soleil aurait été invité

à suspendre sa course non pour prolonger la journée mais pour marquer son admiration, son émerveillement, comme quelqu'un restant bouche bée.

Plus sérieusement, on peut déjà objecter à l'affirmation biblique que ce récit ne fut pas le seul du genre. La *Bible* elle-même contient en effet la relation d'un autre prodige du même tonneau qui, bien que nettement plus extraordinaire encore, est pourtant moins connu. Dans ce second cas, c'est le prophète Isaïe qui fit personnellement rétrograder de dix degrés l'ombre du Soleil sur le cadran solaire d'Achaz. Je cite le texte : "*Voici de la part de Yahvé, le signe qu'il fera ce qu'il a dit. Je vais faire reculer l'ombre de dix degrés que le Soleil a déjà descendus sur les degrés d'Achaz. Et le Soleil recula de dix degrés, de ceux qu'il avait déjà descendus*" (*Isaïe* 38, 8). Selon l'auteur de ce texte, le Soleil donna donc l'impression non seulement d'arrêter sa course, mais de reculer. C'est facile à imaginer pour des gens croyant que la Terre est immobile et que c'est le Soleil qui tourne autour d'elle ; mais pour nous qui savons que c'est le contraire, ce prodige suppose que la Terre se serait arrêtée de tourner sur elle-même, aurait tourné dans le sens contraire un moment, se serait arrêtée de nouveau et aurait redémarré enfin dans le sens premier. La fin du monde se serait produite pour bien moins que cela !

Il faut donc considérer ces prodiges solaires comme des légendes inspirées par l'ignorance des réalités astronomiques. Tout au long de l'Antiquité et même de l'histoire plus récente, de telles légendes furent nombreuses et partout répandues. Au Tibet, on raconta que Padma Sambhava arrêta le Soleil sept jours durant. Mâtanga, un disciple de Bouddha, empêcha le soleil de se lever et coupa la Lune en deux. Saint Ludwin et saint Copras ne l'auraient arrêté qu'un jour, mais au cours des fêtes funèbres qui suivirent la mort de saint Patrice, l'astre du jour ne se serait pas couché pendant douze jours et douze nuits ! D'autres prodiges du genre se rencontrent encore dans les textes attribués à Homère, Ovide et Lucien, ou dans d'anciennes chroniques chinoises et arabes. Même Charles-Quint prétendit que lors de la bataille de Muhlberg le soleil s'était arrêté pour lui donner le temps d'en terminer avec ses ennemis. Interrogé par le roi de France sur ce grand miracle dont on parlait déjà dans toute l'Europe, le duc d'Albe répondit simplement qu'il était alors si occupé de ce qui se passait sur terre qu'il ne s'occupa pas de ce qui pouvait se passer dans le ciel. Sage réponse s'il en fut ! (2)

Certains critiques ont soutenu qu'à l'origine du célèbre récit de Josué il n'y avait eu qu'une sorte d'imprécation, d'invocation à Dieu afin que le Soleil "suspende son vol" le temps que la bataille se termine. Cette invocation aurait commencé après "*Josué s'écria*" et se serait terminée juste avant "*Cela n'est-il pas écrit dans le Livre du Juste ?*" qui est un livre perdu. Par la suite, on aurait confondu l'invocation elle-même et le fait dont elle demandait la réalisation. L'astronome Jean Bosler a cru pouvoir expliquer qu'à l'origine de l'événement il y avait sans doute eu une abondante chute de météorites qui aurait engendré une de ces "nuits claires" maintes fois signalées lors de grandes chutes météoritiques ou d'explosions volcaniques. Certes, juste avant le miracle solaire, le Livre de *Josué* mentionne une pluie extraordinaire ; mais il précise qu'il s'agissait de grêlons énormes qui assommèrent et tuèrent les ennemis des Hébreux (*Josué* 10, 11). Vouloir transformer une chute de grêle en pluie météoritique semble ici plus que hasardeux, d'autant plus que les "nuits claires" décrites lors des phénomènes météoritiques ou volcaniques de grande ampleur n'ont rien de commun avec la véritable lumière du jour. (3)

A l'évidence, donc, les plus hauts faits de la carrière du héros Josué sont strictement légendaires ou se confondent avec certains mythes largement répandus. J'ai dit que le passage miraculeux du Jourdain qui lui était attribué n'était qu'un décalque du passage miraculeux de la Mer Rouge par Moïse. Josué a bien d'autres points communs avec le légendaire Moïse. C'est Arthur Drews qui a fait remarquer qu'à la façon de Moïse, Josué se

choisit douze hommes, grava la loi sur des pierres et renouvela le rite de la circoncision. C'est assez pour songer qu'une bonne partie des épisodes de la vie de Josué fut calquée sur la vie légendaire de Moïse. Mais il y a mieux. D'une part, le début de la carrière de ce héros tombe sur le dixième jour du mois de Nisan, jour où, précisément, on choisissait l'agneau pascal ; et d'autre part, la fin de sa carrière coïncide avec la fête de Pâque elle-même. Enfin, Josué signifie "Yah-aide", ce qui aurait indiqué, de façon assez absurde, dès sa naissance, qu'il serait un sauveur envoyé par Dieu. Autant d'éléments qui semblent indiquer que Josué fut, au départ, un dieu solaire qu'on humanisa de plus en plus : d'abord en faisant de lui un doublet de Moïse, puis en lui rapportant toute une série de hauts faits mythiques ou légendaires. (4)

Samson et Dalila

Durant la période des Juges, il est fait mention de deux personnages hors du commun : la prophétesse Débora et Samson.

Selon Salomon Reinach, Débora, dont le nom signifie *abeille*, était sans doute, comme les prêtresses de la Diane d'Ephèse -dites également *abeilles* (en grec *melissai*)- l'hiérodule d'un culte totémique de cet insecte.

Le nom de Samson semble quant à lui dérivé de celui du dieu solaire babylonien Shamash. Comme ce dieu, Samson tua des lions et porta une véritable crinière de lion qui l'identifiait au Lion céleste, symbole solaire par excellence. Sa vie comporta deux phases bien distinctes : la première durant laquelle il était plein de force et de vie, semblant correspondre à l'été ; et la seconde où, après que ses cheveux furent coupés, il connut le déclin de la même façon que le Soleil décline en hiver. Nombreux sont les érudits qui ont comparé les hauts faits de Samson aux douze travaux d'Hercule et qui ont conclu que l'histoire du héros Hébreux avait été inspirée par celle de ce dieu solaire dont les travaux, comme le montra Dupuis, correspondaient à la course du Soleil par devant les douze signes du zodiaque. (5)

David

Comme Jésus, David aurait commencé sa carrière héroïque à trente ans. Il aurait ensuite régné pendant quarante ans (2 *Samuel* 5, 4). Ce sont là, évidemment, des nombres strictement symboliques. Le plus grand exploit qui est imputé à David est tout aussi incertain. En effet, selon 1 *Samuel* 17, 40-50, c'est David qui tua le géant Goliath ; mais selon 2 *Samuel* 21, 19, c'est Elhanân, le fils de Yaïr qui accomplit cette prouesse. Si la Bible conte que David fut, à l'origine, un berger et s'il fut assimilé, plus tard, au berger des brebis (le peuple) d'Israël, comme on peut le constater en 2 *Samuel* 5, 2 et 7, 8, c'est sans doute parce que le grand monarque babylonien Hammourabi était lui-même appelé par son peuple le "*berger bienfaiteur*". Bien plus tard, les premiers chrétiens suivirent la même idée avec Jésus. (6)

Toutes ces choses ne pouvaient qu'encourager les critiques rationalistes à penser que David n'était qu'un mythe, comme bien d'autres personnages bibliques. Néanmoins la critique historique et l'archéologie ont démontré qu'il avait bel et bien existé... mais sous une forme toute différente de celle racontée par les textes sacrés des juifs.

En 2001, pour alerter le grand public à propos de certaines vérités bouleversantes, l'archéologue Israël Finkelstein eut l'excellente idée de publier un livre d'archéologie grand

public co-signé avec Neil Asher Silberman, un collaborateur de la revue *Archeology*. L'ouvrage connut un succès foudroyant et fut publié à Paris, chez Bayard, dès 2002 sous le titre *La Bible dévoilée*. Il connut ensuite bien d'autres éditions puis inspira une série de documentaires télévisés. Après cela, les deux auteurs publièrent un autre livre qui parut à Paris, chez Gallimard, en 2006 sous le titre *Les rois sacrés de la Bible*. Enfin, les éditions Bayard publièrent encore, dès 2008, un livre d'Israël Finkelstein seul, intitulé cette fois *Un archéologue au pays de la Bible*. Dans ces livres, Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman présentaient les résultats des investigations scientifiques du premier d'entre eux, enfin mises à portée de l'homme de la rue. Et que disaient-ils ? Par exemple que l'armure du géant Goliath, telle qu'elle était décrite dans la *Bible*, appartenait à un type qui n'existait pas encore à l'époque où aurait vécu David. Ou que les fouilles archéologiques menées en certains centres habités démontraient qu'ils étaient toujours bien moins développés et nettement moins anciens que ce qu'avaient dit d'eux les textes sacrés. Ainsi, expliquaient les deux auteurs, la Jérusalem du temps de Salomon n'était qu'un simple piton rocheux fortifié de faible étendue, fief d'une dynastie locale de chefs tribaux tandis que les principaux faits de la vie de Salomon avaient été grossièrement exagérés ou inventés de toutes pièces. David, quant à lui, n'aurait été au départ qu'une sorte de bandit dont la vie et les exploits auraient été fortement enjolivés au fil des siècles. En conclusion, c'était au fil d'un processus de réinterprétation historique au service d'une création légendaire orientée d'un point de vue nationaliste que s'était bâtie la réputation formidable de Jérusalem, David et Salomon. Prudents, les deux auteurs précisaient que leur but n'était pas de contredire les récits de la Bible, mais plutôt "*...de mieux saisir le véritable génie de l'histoire biblique de David et Salomon, et d'apprécier son immémoriale perception de la nature profonde du pouvoir royal et de l'identité nationale*." (7)

C'était admirablement bien dit, mais quiconque avait un cerveau pouvait se rendre compte qu'il ne s'agissait là que de précautions oratoires pour se mettre à l'abri des foudres des intégristes religieux. Finkelstein résumait sa pensée en ces quelques phrases : "*Je pense que la notion de grand Etat pan-israélite au Xe siècle av. J.C. est une invention des historiens deutéronomistes et a été dictée par l'idéologie de Juda pendant la monarchie tardive. Je ne veux pas dire que ni David ni Salomon n'ont existé ; ils ont très probablement existé, mais ont régné sur un misérable petit clan dimorphique dans les hautes terres du sud*." (8)

Accablant.

La publication des ouvrages de Finkelstein et Silberman déclencha un torrent d'articles et de commentaires dans les médias. Tom Harpur explique avoir trouvé le compte-rendu le plus incisif dans le numéro de mars 2002 de la célèbre revue *Harper*. Il fut écrit par Daniel Lazare et présenté sous le titre provocateur "False Testament." Cet article, a-t-on dit, mit à mal la foi de nombreux fidèles. Il y était dit que les anciens israélites n'avaient pas été un grand peuple de conquérants, mais bien une culture indigène qui s'était développée à l'ouest du Jourdain à partir de 1200 av. J.C. et qui n'avait adopté le monothéisme que vers le VIIe siècle avant notre ère. Lazare continuait en disant qu'Abraham était un mythe, que l'Exode n'avait jamais eu lieu, que David n'avait été qu'un obscur pirate dont le nom n'apparaissait que sur une seule stèle. Exit également du grand Salomon, de la chute des muraille de Jéricho et de la destruction de Canaan. D'où ce "Faux Testament" désigné dans le titre de l'article... (9)

Toutes ces révélations ne faisaient que prouver, expertise archéologique à l'appui, ce que les critiques rationalistes soupçonnaient depuis bien longtemps au départ du seul examen des textes. On peut cependant gager que la force de l'habitude et des traditions est telle qu'il faudra encore longtemps pour que les jeunes générations se libèrent tant ici qu'en Israël du

carcan de mensonges, d'exagérations et de sottises qui, au départ de livres déclarés sacrés, ont fait la part belle aux trois grandes religions monothéistes et au sionisme.

Mais revenons un moment encore au "roi" David.

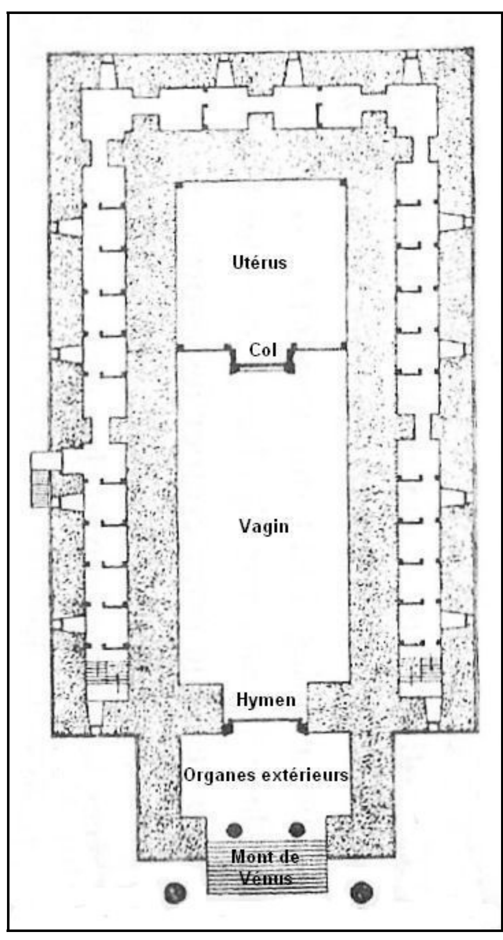
En Israël, les rois étaient réputés tenir leur royauté de Dieu, à la manière de la plupart des rois de l'Antiquité. Là encore, les Hébreux copièrent les peuples étrangers qu'ils avaient fréquentés. Pourtant, à en croire la *Bible,* les choix de l'Eternel furent peu judicieux. En effet, Saül, choisi par Dieu, se montra désobéissant envers Samuel, le grand inspiré. Quant à David, il se complut dans l'adultère et la violence au point qu'il n'hésita pas à tuer les maris des femmes qu'il désirait mettre dans son harem. En mourant, il recommanda encore à son fils, Salomon, d'exécuter pour lui quelques crimes odieux. La *Bible* loue néanmoins sa douceur, sa piété et sa justice ! Les traducteurs eux-mêmes n'ont pas hésité à masquer la brutalité de David, comme l'a montré Sarwat Anis Al-Assiouty qui, ayant retraduit certains textes originaux (2 Samuel 13, 31 et I Chronique 20, 3) a montré qu'ils ne disaient pas que David fit travailler des gens à l'aide de scies ou dans des fours à briques, mais bien qu'il les fit scier en morceaux et les fit brûler dans des fours ! Ce ne sont pas là de simples nuances de traduction... (10)

Salomon et le Temple de Jérusalem

Selon Alfred Weysen, Salomon qui fut le fils de David et Bethsabée, aurait été inspiré par le Sulum assyrien qui désignait le Soleil couchant. (11)

Le Temple de Salomon, dont il ne reste rien aujourd'hui, fut probablement édifié sur les ruines d'un ancien temple solaire et alignés sur le lever du Soleil. Il comportait un grand nombre de décorations relatives aux cultes astraux en faveur à Babylone et en Egypte. Ces représentations étaient évidemment en contradiction formelle avec les principes du monothéisme mosaïque. C'est là une preuve supplémentaire que chez les Hébreux le monothéisme ne triompha pas brusquement du polythéisme.

Construit par des ouvriers spécialisés envoyés par le roi de Tyr à la demande de Salomon, le Temple comportait à son entrée deux colonnes de bronze qui ne soutenaient rien et qui étaient nommées *Yakhin* (il établit) et *Booz* (en lui est la force), deux noms qui exprimaient la force génératrice divine du phallus qu'elles représentaient chacune. Ces colonnes, qui chez les Tyriens étaient consacrées au dieu solaire Baal, avaient chacune 12 coudées de tour à l'image des douze signes du zodiaque (1 *Rois* 7, 15). Le Temple lui-même était divisé en trois parties qui pouvaient certes représenter la Terre, la mer et le ciel, comme l'a expliqué Flavius Josèphe, mais qui représentaient surtout un sexe féminin dans lequel le Grand Prêtre pénétrait vêtu d'un couvre-



Le Temple à l'image du sexe féminin

chef en forme de gland pénien. A l'entrée, un escalier figurait le mont de Vénus. Passé celui-ci, on arrivait au vestibule, correspondant au vestibule de la vulve, c'est-à-dire des organes extérieurs. Puis, un rétrécissement figurait l'hymen, ouvrant sur une partie longue correspondant au vagin. Enfin, il y avait le Saint des Saints, correspondant à l'utérus et qui était fermé au public par un court escalier qui correspondait au col de l'utérus.

Ouvrons ici une courte parenthèse... Beaucoup d'églises chrétiennes comportent des structures en forme de voûtes s'appuyant sur des piliers et qui, en architectures, s'appellent "fornix". C'est de ce terme que dérive "fornication", la structure en question, en "U" renversé étant en rapport direct avec la forme de l'utérus. Dans le vocabulaire médical, le cul-de-sac vaginal est d'ailleurs désigné sous le terme fornix.

Juste en face du Temple s'élevait la Mer d'airain, à savoir un grand réservoir d'eau lustrale (l'ancêtre de l'eau bénite) dont la forme et les dimensions indiquent qu'elle était censée reproduire le monde entouré des dieux astraux. Douze boeufs, représentant les douze signes du zodiaque, soutenaient la Mer ; or, chez les Tyriens, les boeufs étaient consacrés à Ishtar, la Vierge céleste, l'Astarté des Grecs.

C'est aussi à Salomon qu'on impute l'introduction de l'usage des noms des quatre mois qui entourent, de part et d'autre, les équinoxes. Or, ces quatre mois, Abib, Ziv, Etanim et Bul, furent empruntés aux Phéniciens dont le calendrier était entièrement régi par les divinités astrales. [(12)]

Après que le Temple fut construit, Manassé y fit encore réaliser des décorations s'inspirant des divinités astrales. Voici ce qu'en dit la *Bible* : "*Il rebâtit les hauts lieux qu'avait détruits Ezéchias son père, il éleva des autels aux Baals et fabriqua des pieux sacrés, il se prosterna devant toute l'armée du ciel (*les êtres et les choses que semblaient dessiner les constellations - NDA*) et lui rendit un culte. Il construisit des autels dans le Temple de Yahvé, dont Yahvé avait dit : "C'est à Jérusalem que mon Nom sera à jamais." Il construisit des autels à toute l'armée du ciel dans les deux cours du Temple de Yahvé...*" (2 *Chroniques* 33, 3-7)

Le *Livre d'Ezéchiel* est lui-même riche en informations sur ce sujet. J'en cite quelques extraits : "*J'entrai et je regardai : c'étaient toutes sortes d'images de reptiles et d'animaux répugnants et toutes les idoles de la maison d'Israël, représentées sur le mur tout autour. Et 70 hommes, des anciens de la maison d'Israël, étaient debout devant les idoles, -et Yaazanyahu fils de Shaphân était debout parmi eux- ayant chacun son encensoir à la main. (...) Il m'emmena vers le parvis intérieur du Temple de Yahvé. Et voici qu'à l'entrée du sanctuaire de Yahvé, entre le vestibule et l'autel, il y avait environ 25 hommes, tournant le dos au sanctuaire de Yahvé, regardant vers l'orient. Ils se prosternaient vers l'orient devant le Soleil.*" (*Ezéchiel* 8, 10-16)

Ces textes témoignent évidemment de la longue persistance d'anciens cultes stellaires et solaires chez les Hébreux.

La grande réforme de Josias

C'est Josias, au VII^e siècle avant notre ère, qui fit détruire toutes ces choses et qui le fit sans doute parce qu'il fut le véritable créateur du monothéisme juif. Voici ce qu'en dit la *Bible* : "*Le roi ordonna à Hilqiyyahu, au prêtre en second et aux gardiens du seuil de retirer du sanctuaire de Yahvé tous les objets de culte qui avaient été faits pour Baal, pour Ashéra et pour toute l'armée du ciel ; il les brûla en dehors de Jérusalem, dans les champs du Cédron, et porta leur cendre à Béthel. Il supprima les faux prêtres que les rois de Juda avaient installés et qui sacrifiaient dans les hauts lieux, dans les villes de Juda et les*

environs de Jérusalem, et ceux qui sacrifiaient à Baal, au Soleil, à la Lune, aux constellations et à toute l'armée du ciel (...) Il profana le brûloir de la vallée de Ben-Hinnom pour que personne ne fît plus passer son fils ou sa fille par le feu en l'honneur de Moloch. Il fit disparaître les chevaux que les rois de Juda avaient dédiés au Soleil à l'entrée du Temple de Yahvé, près de la chambre de l'eunuque Natân-Mélek, dans les dépendances, et il brûla au feu le char du Soleil. (...) Les hauts lieux qui étaient en face de Jérusalem, au sud du Mont des Oliviers, et que Salomon roi d'Israël avait bâtis pour Astarté, l'horreur des Sidoniens, pour Kemosh, l'horreur des Moabites, et pour Milkom, l'abomination des Ammonites, le roi les profana. (...) De plus, les nécromants et les devins, les dieux pénates et les idoles, et toutes les horreurs qu'on pouvait voir dans le pays de Juda et à Jérusalem, tout cela fut éliminé par Josias, en exécution des paroles de la Loi inscrites au livre qu'avait trouvé le prêtre Hilqiyyahu dans le Temple de Yahvé." (2 *Rois* 23, 4-24)

Selon le texte biblique, en effet, le Grand-Prêtre Hilqiyyahu découvrit un jour fortuitement dans le Temple un exemplaire du *Livre de la Loi* qu'il s'empressa de faire remettre au pieux Josias. Ce dernier aurait été consterné de découvrir que les prescriptions divines contenues dans cet ouvrage n'avaient pas été respectées et il aurait aussitôt pris les mesures décrites ci-dessus (2 *Rois* 22, 13).

Il n'est pas dit clairement si le Livre dont il est question était le *Deutéronome* ou tout le *Pentateuque*. A ce sujet, les spécialistes ont des opinions divergentes.

Le récit de la découverte providentielle d'un Livre perdu qui bouleverse l'ordre des choses établi est toujours suspect. Dans le cas présent, la plupart des critiques pensent qu'une bonne part des textes du *Deutéronome* et même peut-être du *Pentateuque* fut fabriquée du temps de Josias. Ce dernier aurait prétendu que ces textes avaient été retrouvés par un providentiel hasard dans l'unique but de les faire prendre pour très anciens et d'origine divine. En s'appuyant ensuite sur ces textes, il lui fut alors aisé d'imposer une modification profonde des principes religieux. Après avoir mené à bien ses réformes, Josias aurait encore instauré la Pâque sous l'aspect qu'on lui connaît aujourd'hui et qui est pourtant censé dater de l'époque de Moïse (2 *Rois* 23, 21-23).

Beaucoup d'efforts furent faits pour tenter d'effacer à jamais les origines sidérales des anciens cultes célébrés par les Hébreux. C'est ainsi que furent édictées des lois sévères dans le genre de celle-ci : "*S'il se trouve au milieu de toi, dans l'une des villes que Yahvé ton Dieu t'aura données, un homme ou une femme qui fasse ce qui déplaît à Yahvé ton Dieu, en transgressant son alliance, qui aille servir d'autres dieux et se prosterner devant eux, et devant le Soleil, la Lune ou quelque autre de l'armée des cieux, ce que je n'ai pas commandé, et qu'on te le dénonce ; si, après l'avoir entendu et fait une bonne enquête, le fait est avéré et s'il est bien établi que cette chose abominable a été commise en Israël, tu feras sortir aux portes de ta ville cet homme ou cette femme et tu le lapideras jusqu'à ce que mort s'ensuive. On ne pourra être condamné à mort qu'au dire de deux ou trois témoins, on ne sera pas mis à mort au dire d'un seul témoin. Les témoins mettront les premiers la main à l'exécution du condamné, puis tout le peuple y mettra la main. Tu feras disparaître le mal du milieu de toi.*" (*Deutéronome* 17, 1-7)

Tout ce que la critique textuelle et l'archéologie ont mis en évidence s'explique parfaitement si l'on considère qu'une bonne partie des textes de l'*Ancien Testament* fut forgée au VII^e siècle avant notre ère puis imposée au peuple de la manière qui vient d'être expliquée.

Samuel et les Prophètes

Selon une tradition bien ancrée, Samuel aurait organisé de véritables écoles de

prophètes où des inspirés auraient appris l'art de pérorer en public et d'effectuer toutes sortes d'exercices leur permettant de tomber en extase, ces dernières pouvant également être favorisées par certaines drogues.

Il faut savoir que, dans l'Antiquité, la folie était l'objet d'un respect quasi superstitieux. Les exaltés et certains déséquilibrés étaient en effet considérés comme des "possédés" grâce auxquels la divinité faisait connaître ses oracles. [13]

Edouard Dujardin a défendu, au sujet des prophètes, une thèse assez radicale. Ayant remarqué que dans l'ensemble des textes bibliques qui forment le corpus des institutions politiques, religieuses, civiles, morales, ecclésiastiques et rituelles du peuple élu il n'y a pas l'ombre d'une règle pouvant s'appliquer à une prétendue institution prophétique, il soutint qu'il n'y eut jamais une telle institution et que le terme "prophète" fut simplement associé primitivement à de grands meneurs religieux. Ensuite, toujours selon Dujardin, le terme "prophète" aurait finalement été adapté à des personnages légendaires. De fait, certains prophètes paraissent inconsistants. A commencer par le plus célèbre d'entre eux : Elie.

Un grand nombre de critiques ont fait remarquer qu'Elie ou Héli, fut enlevé au ciel sur un char de feu qui ressemble furieusement au char d'Hélios, le char qui entraînait le Soleil dans sa course céleste. Dès lors, il est tentant de supposer que ce prophète aurait été un mythe inspiré par le dieu solaire des Babyloniens, des Egyptiens et des Grecs.

Elie fit de grands miracles ; les mêmes, précisément, que Jésus fit beaucoup plus tard. Par exemple, Elie ressuscita le fils d'une veuve, comme Jésus ressuscita le fils de la veuve de Naïn (1 *Rois* 17, 17-23 et *Evangile de Luc* 7, 11-17). Elie multiplia également de la farine et de l'huile comme Jésus, plus tard, multiplia de petits pains et des poissons (1 *Rois* 17, 10-15). Chose curieuse, Elisée, le successeur d'Elie, refit pratiquement les mêmes miracles : il multiplia l'huile d'une veuve (2 *Rois* 4, 1-7) et ressuscita l'enfant d'une femme en usant du même procédé qu'Elie (2 *Rois* 4, 32-36). On est forcément en droit de conclure qu'Elisée n'est qu'un décalque d'Elie. Quant à tous ces miracles, ils appartiennent aux croyances folkloriques qui se sont propagées de l'Antiquité jusqu'à nous. Le saint curé d'Ars ne fut-il pas lui aussi crédité de voyances, de multiplications du blé ou de la pâte à pain et de quasi-résurrections ? Encore ne revendiquait-il personnellement aucun prodige puisqu'il prétendait que toutes les grâces qu'il obtenait provenaient de sainte Philomène dont on sait aujourd'hui qu'elle n'exista jamais ! [14]

Le prophète Tobie paraît tout aussi inconsistant qu'Elie. Son Livre est, pour le fond, essentiellement emprunté à un vieux conte babylonien et ne fait même pas partie du Canon hébraïque. [15]

Jonas est tout aussi inconsistant que les précédents. Selon la *Bible*, au lieu d'aller à Ninive comme le lui avait ordonné Yahvé, il se serait embarqué à Joppé et aurait navigué vers le couchant à destination de Tarsis qui, pour les Hébreux, représentait le bout du monde. En route, une tempête se serait levée et Jonas aurait été jeté par-dessus bord. Un grand poisson l'aurait alors avalé ; mais, sur l'ordre de Yahvé, il l'aurait recraché trois jours plus tard en direction de l'Orient. Or, Ninive avait été fondée par Ninus et était consacrée au Poisson parce que c'est là également qu'était apparu le dieu-poisson babylonien Oannès. D'autre part, selon les fables antiques, au couchant le Soleil était avalé par un grand poisson et il était ensuite vomi à Ninive, à l'Orient, le matin suivant. La fable de Jonas n'eut jamais d'autre but que de rappeler que lors de la captivité, Israël (Jonas) était devenue la proie de Babylone symbolisée par le dieu-poisson Oannès auquel était consacrée Ninive. L'histoire de Jonas fut sans doute également inspirée par des fables grecques qui disaient qu'Hercule, le dieu solaire, avait été avalé par une baleine et y était demeuré durant trois jours. [16]

Tout les prophètes ne furent pourtant pas des inventions pures ou des dieux qui auraient été personnifiés. Néanmoins, si certains eurent une existence humaine, leur vie n'en

fut pas pour autant particulièrement édifiante. C'est ainsi qu'une étude fouillée a montré que le *Livre d'Osée* doit toutes ses caractéristiques aux nombreux problèmes matrimoniaux et sexuels que le prophète, trompé par sa femme, accumula durant une bonne part de son existence ! A en croire le livre qu'écrivit Osée, Yahvé lui aurait ordonné de prendre pour femme une prostituée dont il aurait eu, successivement, trois enfants. Ensuite l'Eternel lui aurait commandé de coucher avec une femme adultère. La *Bible*, on le voit une fois de plus, n'est pas l'ouvrage édifiant que décrivent les prêtres... [17]

Je me dois d'ajouter, même si ce n'est pas extrêmement important, que les plus grands doutes ont été émis sur la date de rédaction de certains ouvrages attribués aux prophètes. On a soutenu qu'ils seraient beaucoup plus récents que ce qui est habituellement retenu et que leurs auteurs pourraient donc ne pas être ceux qui passent pour les avoir écrits.

Plutôt que de m'attarder à examiner tous ces textes qui, par rapport au présent ouvrage, ne présentent guère d'intérêt, je souhaiterais m'intéresser plus particulièrement à un prophète qui, dans la seconde moitié du XXe siècle, a bénéficié d'un regain de popularité auprès d'une masse de gens ignorant tout -ou presque- de son oeuvre.

Je veux parler d'Ezéchiel (VIe siècle avant notre ère) et, plus spécialement, de ses fameuses "visions".

En 1953, dans un ouvrage qu'il écrivit pour démystifier les soucoupes volantes, l'astrophysicien Donald Menzel montra que la *Bible* contenait déjà la description de phénomènes célestes qui, de nos jours encore, étaient souvent pris pour des soucoupes volantes par des gens peu au fait des phénomènes atmosphériques. A titre d'exemple, il cita la vision d'Ezéchiel relatée dans le premier chapitre du Livre du même nom. [18]

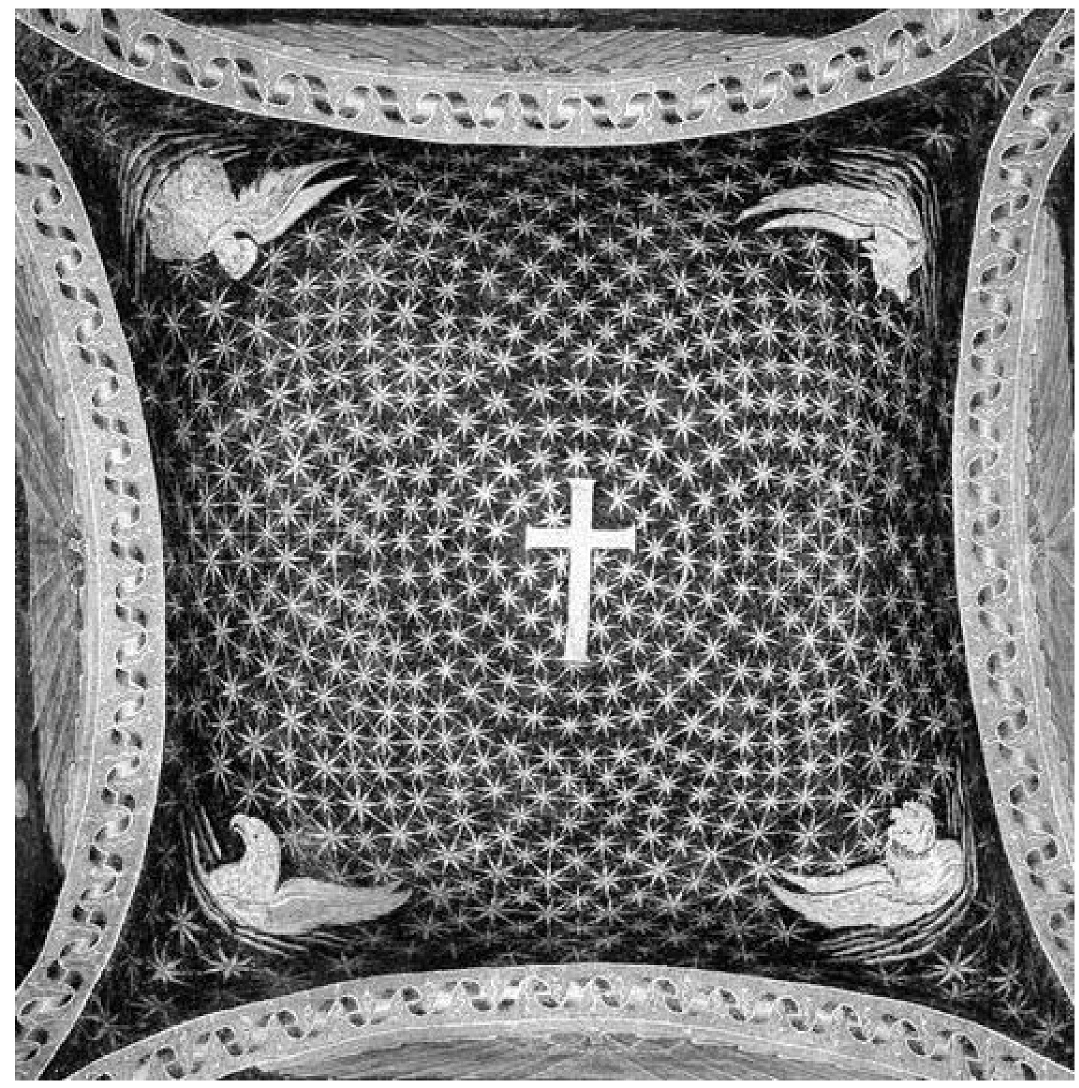
Hélas, non seulement Menzel avait mal choisi cet exemple, mais il n'avait pas songé que des exaltés pourrait déformer ses propos au point d'imaginer que le prophète avait réellement observé une soucoupe volante ! Pendant bien des années ensuite, on vit paraître sur ce sujet toute une série de commentaires épars tendant à "prouver" que le *Livre d'Ezéchiel* nous avait conservé le plus ancien témoignage précis d'une "rencontre du troisième type". En 1974, un ingénieur attaché à la NASA publia même un livre entier dans lequel il tenta de reconstituer l'astronef (!) décrit par le prophète... [19]

Dès 1977, dans une publication spécialement adressée à ces amateurs d'ovnis, j'ai démontré que la "vision" d'Ezéchiel, riche en images symboliques et en couleurs, ne dépeignait pas autre chose que le système cosmographique des Babyloniens. Cette publication n'arrêta pourtant pas ces rêveurs mal informés ou malhonnêtes assez pour continuer à écrire et diffuser leurs fadaises à propos du célèbre prophète. [20]

A la base de la vision d'Ezéchiel, il y a les quatre "animaux" fabuleux d'origine chaldéenne qui étaient représentés sous la forme d'un homme, d'un lion, d'un taureau et d'un aigle. Ces quatre "animaux" symbolisaient les quatre étoiles dites "royales" qui, 2500 ans avant notre ère, annonçaient les équinoxes et les solstices. Ces étoiles furent identifiées en fonction de la place qu'elles occupaient par rapport aux autres "signes" de la voûte céleste. Ainsi, l'étoile Fomahaut qui, par sa position particulière sur la voûte céleste, annonçait le solstice d'hiver et qui était située à l'extrémité du Verseau, fut associée à un homme (homme du Verseau). L'étoile Régulus, qui annonçait le solstice d'été et qui était située dans le coeur du Lion fut associée au Lion. Aldébaran qui signalait l'équinoxe du printemps et constituait l'oeil droit du Taureau fut associée au Taureau. Enfin, Antares, qui présidait à l'équinoxe d'automne et se situait dans le coeur du Scorpion fut associée à un aigle parce que l'Aigle était l'animal céleste lui-même déjà associé au Scorpion. Les figures d'Homme, de Lion, de Taureau et d'Aigle ont, depuis, été attribuées aux quatre évangélistes et sont souvent représentées entourant le Christ à la manière dont les quatre étoiles royales étaient disposées sur la roue zodiacale qui entoure le Soleil.



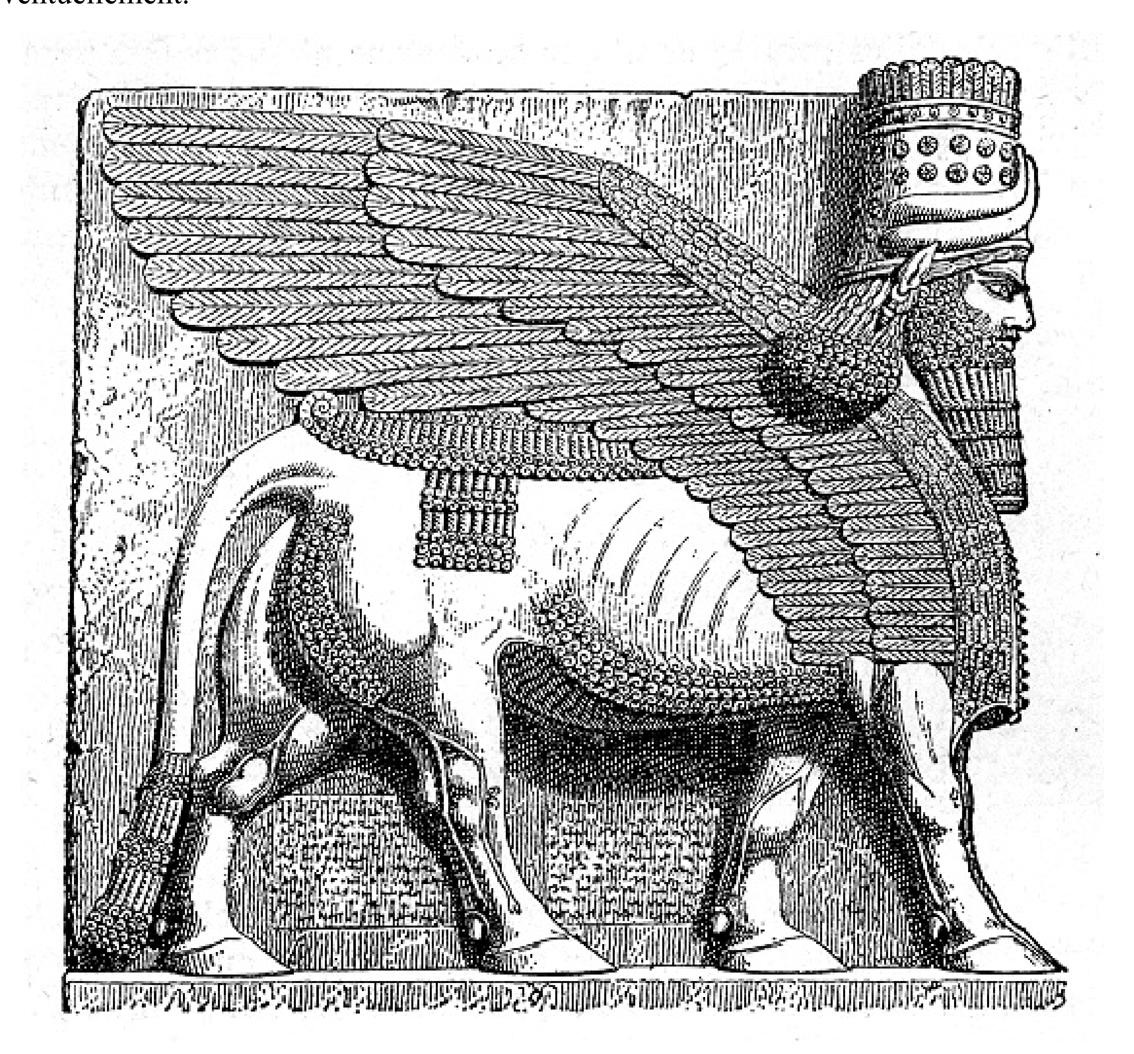
Portail de la cathédrale d’Arles, montrant Jésus, dans un nimbe ou ellipse (faisant songer à l’orbite de la Terre autour du Soleil) avec les quatre animaux à l’extérieur de celle-ci.



Dome du mausolée que l'impératrice Galla Placidia s'était fait construire à Ravenne (Italie) vers l'an 430. On y voit les quatre "animaux" entourant une croix solaire située en plein centre de la voûte céleste étoilée.

Dans la vision d'Ezéchiel, les quatre "animaux" à figure d'Homme, de Lion, de Taureau et d'Aigle sont accolés à des roues garnies d'yeux tout autour. Ces yeux, se sont les sept planètes qui se déplacent sur la bande du zodiaque (roue) et qui, dans *Zacharie* 4, 10 sont identifiées aux yeux de l'Eternel parcourant toute la Terre.

Au-dessus de cet ensemble en mouvement (le mouvement apparent des corps célestes tel qu'il était observé de la Terre), le Livre d'*Ezéchiel* décrit une voûte de cristal surmontée elle-même d'un trône. Cette voûte est celle des étoiles fixes au-dessus de laquelle se dresse le trône de l'Eternel. J'ai déjà parlé de ce système cosmographique ancien dans le chapitre consacré à la création du monde par Yahvé-Elohim et j'invite mes lecteurs à s'y reporter éventuellement.



Taureau ailé assyrien

Le *Livre d'Ezéchiel* contient une précision primordiale : il y est dit que les roues s'appelaient *galgal*. Les traducteurs précisent que ce terme est incertain et peut désigner un tourbillon. Or, chez les Hébreux, les crommlech, ou cercles de pierres, étaient nommés *guilga*l ou *galgala* observa jadis Emile Ferrière. A propos d'un lieu dénommé *Gilgal*, le professeur Halbwachs a précisé qu'on voyait là jadis d'énormes blocs de pierre qui, d'après *Josué* 4, 1-3, avaient été pris dans le Jourdain par douze hommes appartenant chacun à une des tribus d'Israël. Ces douze pierres faisaient évidemment référence à un cercle zodiacal (voyez également l'illustration page 64). Or, le cercle du zodiaque est désigné en hébreu par *galil* tandis qu'en chaldéen *galgal* désigne la sphère astronomique dans son ensemble. Je dois

donc préciser que c'est en Chaldée qu'Ezéchiel eut sa "vision" et que toutes les couleurs qu'il donna à celle-ci sont précisément celles des quatre animaux tels qu'ils étaient représentés sous la forme des célèbres “taureaux ailés” dans la céramique assyrienne. Ces animaux avaient en effet un visage d'homme, des ailes d'aigle, un corps de lion et des pattes de taureau. (21)

Deux bénédictins qui ont particulièrement bien analysé les visions d'Ezéchiel sous son angle symbolique ont précisé ce qui suit quant aux dates qui figurent dans le texte attribué au prophète : "*De remarquables coïncidences ne s'expliquent que par une référence implicite mais voulue à un calendrier liturgique en rapport avec les points majeurs du cycle saisonnier. Une difficulté vient du fait que non seulement plusieurs calendriers transparaissent simultanément dans le texte, plus ou moins décalés, mais encore que le livre est composite, formé de passages rédigés à des époques différentes. Ezéchiel date ses visions par mois et par jours. La grande vision inaugurale de la gloire de Dieu, qui ouvre le livre, est datée du cinquième jour du quatrième mois, qui semble bien indiquer le solstice d'été : il se trouve juste à mi-chemin entre le premier jour du premier mois (équinoxe de printemps) et le dixième jour du septième mois qui est celui de l'équinoxe d'automne dans ce système. De même, la grande vision du nouveau temple, racontée aux chapitres 40 et suivants, surprend le poète au moment du nouvel An, le dixième jour du mois : l'année commençant alors à l'automne, cette date est celle de l'équinoxe d'automne. La vision du chapitre 3 (versets 16 et suiv.) au cours de laquelle Yahvé établit son prophète comme sentinelle sur son peuple, est un passage plus tardif et l'on a de sérieuses raisons de croire que le décalage de sept jours mentionnés par l'auteur ("au bout de sept jours") par rapport à la première vision (celle du chapitre premier) est dû à un décalage dans le comput : la date serait la même, celle du solstice d'été, mais une autre année. Si le 5e jour du 4e mois peut ainsi être assimilé au 12e jour du même mois (12 = 5 + 7), les 5e et 12e jours du dixième mois correspondent à leur tour au solstice d'hiver, deux dates mémorables où Yahvé s'était manifesté à Ezéchiel (chap. 29, verset 1 et chap. 33, verset 21). Yahvé se manifeste au prophète aux points cardinaux -solstices et équinoxes- de l'année, dans le cadre d'une révélation cosmique.*" (22)

Je terminerai à propos de la vision d'Ezéchiel en précisant que saint Jerôme lui-même, dans ses explications des cérémonies de l'ancienne loi et de l'habillement des prêtres insistait longuement sur le symbolisme zodiacal et astrologique des ornements des habits des anciens prêtres pour ensuite remarquer : "*Je pense aussi que les mêmes choses nous sont représentées sous d'autres noms par les quatre chérubins et par les quatre animaux d'Ezéchiel...*"

Dans la droite ligne de Josias, Ezéchiel dénonça les cultes païens dont peut-être le plus ancien de tous : le culte du phallus et des divinités de la fertilité. Voici, entre autres choses, ce qu'on peut lire dans son livre : "*Vous avez pris les splendides joyaux faits avec mon or et mon argent que je vous avais donné et vous en avez fabriqué des figures d'organes sexuels masculins et vous avez forniqué avec ces figures*" (*Ezéchiel*, 16, 17). Il est important de savoir que dans les temps anciens les objets phalliques n'étaient pas seulement des godemichés servant au plaisir sexuel ; beaucoup étaient considérés comme des amulettes porte-bonheur ou des objets cultuels réservés à des rites ou des pratiques religieuses touchant au pouvoir générateur de certaines divinités. Nombreuses sont les traces de ce culte dans l'*Ancien Testament*. Ainsi, dans le *Premier Livre des Rois*, aux versets 12 à 13 du chapitre 15, il est question des prostituées sacrées et d'une statue représentant un simulacre des organes génitaux qui fut brisée et brûlée dans la vallée du Cédron. Bien sûr, les traductions modernes de ces textes cachent complètement le sens originel. Dans le *Second Livre des Rois*, au chapitre 10 où il est question des prêtres de Baal, il est dit, au verset 22, que Jéhu

demanda aux gardiens du vestiaire de préparer des vêtements pour les donner aux fidèles de Baal. C'est qu'en effet les prêtres de Baal officiaient nus, tout comme leurs fidèles. Ce dieu Baal n'était autre que le Baal-Phegor, le terrible dieu phallique des Moabites et des Madianites auquel on offrait des sacrifices sanglants et notamment celui de la circoncision. En *Nombres* 25, 1-5 il est dit que Yahvé exigea que soient exécutés, par le pal, tous ceux qui s'étaient livré à la débauche et qui avaient sacrifié au Baal de Peor (autre nom du Baal-Phegor). Le type même de supplice dont il était question faisait directement référence à certaines des pratiques sexuelles des dévots de ce dieu. L'idée était que l'on devait être châtié par là où l'on avait fauté. (23)

La Restauration

La période de l'Exil marqua le sommet de l'histoire ancienne du judaïsme. C'est en effet durant cette période que, sous l'influence des prophètes, la foi du peuple s'affermit et que naquit une véritable conscience nationale religieuse.

En 538 av.J-C., Cyrus s'empara de Babylone et les Juifs purent retrouver leur liberté et rentrer chez eux par vagues successives. Il y aurait eu trois retours importants : dès 538 av. J.C sous Cyrus, en 445 av. J.C. et en 398 av. J.C.

Cette époque fut considérée comme celle de la Restauration durant laquelle le Temple de Jérusalem, qui avait été détruit par les babyloniens, fut rebâti.

Les Juifs furent encore occupés, ensuite, par les Perses, les Grecs et, enfin, les Romains.

Depuis leur exil à Babylone, ils s'étaient pris à rêver du jour où leur viendrait un Messie qui restaurerait définitivement le Royaume de Yahvé et qui verrait la réunification de toutes les tribus d'Israël, y compris les dix "disparues". Ce contexte très particulier permet de comprendre qu'au temps de l'occupation romaine, nombreux furent les exaltés qui essayèrent de se faire passer pour des Messies ou qui crurent avoir réellement rencontré ce dernier... (24)

REFERENCES

1) DEMEUSE (P), *La Bible a-t-elle dit vrai?*, Bruxelles, De Meyere, 1969, p. 65
Revue *En ce Temps-là...*, Paris-Bruxelles, 1969, n° 17, p. IV
AL-ASSIOUTY (S), *Jésus le non-Juif*, Paris, Letouzey, 1987, p. 69
2) ROGER (H), *Les miracles*, Paris, J. Crès, 1934, pp. 88-90
SAINTYVES (P), *Le discernement du miracle*, Paris, E. Nourry, 1909, p. 265
CAILLET (E), *La prohibition de l'occulte*, Paris, Félix Alcan, 1930, pp. 42-43
MAUNDER (W), *The astronomy of the Bible*, New York, 1908, pp. 351-392
MORRIS (C), *Aryan sun-myths - the origin of religion*, Montana, Kessinger Reprint, s.d. (1899), pp. 49-50
AGENOR DE GASPARIN (E), *Des tables tournantes et du surnaturel...*, Paris, Dentu, 1855, T. I, p. 275
Ciel et Terre, Bruxelles, 1886, pp. 361-367 et 468-486
3) CAILLET (E), *La prohibition de l'occulte*, Paris, Presses Univ. de France, 1930, pp.42-43
Compte Rendus de l'Académie des Sciences, Paris, 1943, Volume 216, pp.597-599
4) DREWS (A), *Le mythe de Jésus*, Paris, Payot, 1926, pp. 45-46
5) REINACH (S), *Orphéus*, Paris, Librairie d'Education Nationale, 1930, pp. 268-269
ROGER (H), *Les religions révélées*, Paris, Oeuvres Représentatives, 1929, pp. 97-98
DOANE (T.W.), *Bible myths and their parallels in...,* Montana, Kessinger Reprint, s.d. (1882), pp. 62-76
STRANGE (T), *The legends of the Old Testament*, London, Trübner, 1874, p.239
6) HANI (J), *La royauté sacrée*, Paris, G. Trédaniel, 1984, p. 122
7) FINKELSTEIN (I) & SILBERMAN (N), *Les rois sacrés*, Paris, Gallimard, 2006, p. 38
8) FINKELSTEIN (I), *Un archéologue au pays de la Bible*, Paris, Bayard, 2008, p. 53
9) HARPUR (T), Le Christ païen, Montreal, Boreal, 2005, pp. 159-165

10) Al ASSIOUTY (S), *Jésus l'égyptien d'après les monuments*, Chez l'Auteur, 1999, T. I, p. 102
11) WEYSEN (A), *L'Ile des veilleurs*, Paris, Arcadie, 1972, p. 462
12) SAINTYVES (P), *Deux mythes évangéliques*, Paris, Nourry, 1938, p. 165
FERRIERE (E), *Paganisme des Hébreux*, Paris, Félix-Alcan, 1884, pp. 175-176
SAURAT (D), *Histoire des religions*, Paris, Denoël, 1933, p. 188
13) CABANES (Dr), *Moeurs intimes du passé (3ème série)*, Paris, A. Michel, s.d., p. 283
RENAN (E), Histoire des origines du christianisme, Paris, Laffont, 1970, p. 13
14) DUJARDIN (E), *La source du fleuve chrétien*, Paris, Mercure de France, 1906, pp. 412-415
TROCHU (F), *Le curé d'Ars*, Paris, Vitte, 1932, chapitres IX, XXVI, XXVII et XXVIII
15) SAINTYVES (P), *Le discernement du miracle*, Paris, Nourry, 1909, p. 44
16) SEPP (J.N.), *Jésus-Christ, études sur sa vie et sa doctrine*, Bruxelles, Flatau, 1866, pp. 12-19
DOANE (T.W.), *Bible myths and their parallels*..., Montana, Kessinger Reprint, s.d., (1882), p. 78
SIMPSON (W), *The Jonah legend*, London, Grant Richards, 1899
17) LODS (A), *Les prophètes d'Israël et les débuts du judaïsme*, Paris, Renaissance du Livre, 1935, pp. 102-111
18) MENZEL (D), *Flying Saucers*, Cambridge, Harvard University Press, 1953, chapter 10
19) BLUMRICH (J.F.), *The spaceships of Ezéchiel*, London, Gorgi, 1974
20) *La Revue des soucoupes volantes*, Regusse, juin-juillet 1977, n° 1, pp.18-23
21) DUPUIS (C-F), *Origine de tous les cultes*, Paris, Rosier, 1835, T. I, pp. 169-172 et 286; T. VIII, p. 190
PEUCKERT (W.E.), *L'astrologie*, Paris, Payot, 1965, p. 80
GLEADOW (R), *Les origines du zodiaque*, Paris, Payot, Stock, 1971, chapitre IX
HOURTICQ (L), *L'art et la science*, Paris, Flammarion, 1943, pp. 149-151 et 201
MAUNDER (W), *The astronomy of the Bible*, New York, 1908, pp. 160 + 166-167
FERRIERE (E), *Paganisme des Hébreux*, Paris, Félix Alcan, 1884, p. 82
HALBBWACHS (M), *La topographie légendaire des Evangiles*, Paris, PUF, 1941, p.53
STEWART (G.), *The hierophant or gleanings from the past*, New York, Ross & Toucey, 1859, chapt. 8
22) De CHAMPEAUX (G) & STERCKX (S), *Intr. Monde des symboles*, Paris, Zodiaque, 1989, pp. 430-434
23) RYLEY SCOTT (G), *Phallic worship*, London, Panther, 1970, pp. 123-136
24) BALEDENT (J), *L'Orient antique*, Paris, Hachette, 1965, p. 58

CONCLUSIONS PRELIMINAIRES

L'*Ancien Testament* n'est pas un recueil de faits historiques, mais bien un ensemble de textes d'origines diverses qui expliquent comment un peuple nomade polythéiste devint, en l'espace d'un grand nombre de générations, un peuple sédentaire monothéiste. Il abrite une grande quantité d'histoires qui ont parfois un fond de vérité mais qui, le plus souvent, relèvent de la légende, du folklore, de la symbolique ou du mythe.

Une fois ceci reconnu, l'*Ancien Testament* cesse d'être absurde, même et surtout s'il comporte un grand nombre d'incohérences, d'erreurs, de contradictions et d'exagérations. Je n'en ai pas dressé un long catalogue (ce que d'autres que moi ont fait) afin de ne pas trop m'éloigner du cadre précis de la présente étude. Ce sont là, néanmoins, les marques d'une fabrication d'origine toute humaine qui s'étala sur de nombreuses générations.

J'ai montré que le monothéisme mosaïque ne s'imposa pas d'un seul coup ; bien au contraire. Au départ, les Hébreux croyaient aux dieux les plus divers car, comme tous les peuples anciens, ils expliquaient tous les "prodiges" de la création par l'intervention de divinités aussi nombreuses que diverses. A l'époque mosaïque, quand fut édicté chez eux un premier code moral inspiré de celui du grand Hammourabi, ils vénéraient principalement le dieu-Lune Sin. Le *Livre de Job* en a conservé une trace précise : "*Qui me fera revivre les mois* (lunaires - NDA) *d'antan, ces jours où Dieu veillait sur moi, où sa lampe* (la Lune - NDA) *brillait sur ma tête et sa lumière me guidait dans les ténèbres...*" (*Job* 29, 1-3)

Le code mosaïque, réputé d'origine divine, aurait dû se suffire à lui-même. Le *Deutéronome* avait d'ailleurs stipulé : "*Vous n'ajouterez rien à ce que je vous ordonne et vous n'en retrancherez rien, mais vous garderez les commandements de Yahvé votre Dieu tels que je vous les prescris*" (*Deutéronome* 4, 2). Pourtant, comme je l'ai montré, bien plus tard sans doute, on fit un second Décalogue, à caractère plus sacerdotal que le premier. Et si Josué, de son côté, passe pour avoir écrit à nouveau la loi mosaïque sur deux tables de pierre, il s'est agi cependant une fois encore d'autres lois et statuts (*Josué* 8, 32 et 24, 25 et suiv.). Les Hébreux troquèrent ainsi peu à peu leur polythéisme contre un monothéisme de plus en plus rigoureux. C'est sous l'impulsion du roi Josias que furent probablement écrits et mis en forme (en les antidatant) les chapitres constituant l'actuel *Deutéronome* et c'est pendant l'Exil que la foi d'Israël en son Dieu s'affermit définitivement en même temps que se forgea l'esprit nationaliste.

Considérés les uns par rapport aux autres et sous l'angle de la stricte vérité historique

et scientifique, les Livres de l'*Ancien Testament* apparaissent extraordinairement hétérogènes. Non seulement ils se contredisent entre eux, mais ils contiennent maintes erreurs scientifiques et historiques. Cependant, il faut moins s'attacher aux erreurs de ces textes qu'aux renseignements qu'ils nous fournissent sur l'évolution religieuse des Hébreux par rapport au moment où ils furent rédigés. Ainsi, dans le *Livre des Nombres*, on trouve le récit suivant : Yahvé, l'épée à la main, se poste sur le chemin que doit emprunter Balaam, monté sur son ânesse. Balaam ne le voit pas, mais son ânesse fait un écart. Alors, Balaam frappe son ânesse. Par trois fois, la même chose se reproduit. Enfin, l'ânesse prend la parole pour faire des reproches à son maître et ce dernier aperçoit alors Yahvé à qui il demande pardon (*Nombres* 22, 22-35). A l'époque où ce récit fut écrit, on imaginait donc encore qu'un animal pouvait parler, même par miracle. Mais surtout, Dieu était encore conçu d'une façon très anthropomorphique exactement comme dans les récits qui le décrivaient occupé à se promener dans le Paradis Terrestre (*Genèse* 3, 8) ou parlant à Abraham sous un chêne. Dans la plupart des traductions, il est précisé que Balaam ne rencontra pas Dieu mais son ange. Le même procédé littéraire fut utilisé dans le cas du combat entre Jacob et Dieu ; mais comme Jacob fut surnommé "Fort contre Dieu" (*Israël*), on peut en conclure qu'il s'était battu physiquement non contre un ange, mais contre Dieu lui-même.

Ceux qui rédigèrent les Livres aujourd'hui contenus dans la *Bible* se rendirent parfaitement compte que, dans certains cas, le rôle attribué à Dieu était pour le moins équivoque. Dès lors choisirent-ils une bien étrange solution qui consista à dire que, parfois, Dieu trompait sciemment son peuple pour l'éprouver. En voici un exemple : "*Et j'allai jusqu'à leur donner des lois qui n'étaient pas bonnes et des coutumes dont ils ne pouvaient pas vivre, et je les souillai par leurs offrandes, en les faisant sacrifier tous leurs premiers-nés, pour les punir, afin qu'ils sachent que je suis Yahvé*" (*Ezéchiel* 20, 25-26). Ce texte et une partie de ce qui le précède dans le *Livre d'Ezéchiel*, montre Yahvé sous le jour d'un être cruel, despotique, vindicatif et rancunier ; c'est-à-dire animé de sentiments bassement humains. De nombreux exemples du genre abondent. C'est donc très lentement que Yahvé devint d'abord l'être qu'il est impossible de regarder en face sans mourir, puis enfin le Dieu d'amour qui peut être partout à la fois (omniprésent) et qui veille sur toute l'humanité plutôt que sur un petit nombre d'élus.

Dans une longue étude qu'ils ont consacrée à l'érotisme en Orient et au Moyen-Orient, A. Edwardes et R.E.L. Masters ont donné un nombre considérable d'exemples de textes bibliques qui, sous un aspect voilé ou déguisé, parlaient de pratiques sexuelles très diverses et discouraient à propos des proportions et des qualités réciproques des organes génitaux mâles et femelles des Hébreux et des étrangers. [(1)]

Il est important de savoir que les moeurs sexuelles des anciens Hébreux étaient très libres et débridées avant que ne soient édictées toute une série de prescriptions les concernant. On passa ainsi, comme souvent, d'un extrême à l'autre. Le *Lévitique* interdit formellement à un homme de pratiquer le coït avec sa soeur consanguine ou utérine, sa tante ou sa belle-soeur et bien d'autres proches parentes (*Lévitique* 18, 6-18). Plutôt que d'employer le terme "coït", le *Lévitique* use de la périphrase "*tu ne découvriras pas la nudité de...*", et ajoute parfois, pour qu'on ne puisse s'y tromper, "*car ce serait un inceste*". Or, Sarah semble bien avoir été à la fois l'épouse et la soeur d'Abraham (voir précédemment) et Jacob, époux de Léah, épousa aussi Rachel, soeur de Léah ! En vertu des lois édictées dans le *Lévitique*, ces deux grands patriarches auraient donc dû être "*retranchés du peuple*" pour avoir commis une abomination (*Lévitique* 18, 29). Amram, père de Moïse, épousa sa tante Jokabed, de telle sorte que Moïse serait né, lui aussi, d'une abomination.

Mais je préfère laisser conclure Voltaire qui fit jadis la pénible constatation que voici : "*La race d'Onan a de très grandes singularités. Le patriarche Juda, son père, coucha,*

comme on sait, avec sa belle-fille Thamar la Phénicienne dans un grand chemin. Jacob, père de Juda, avait été à la fois le mari de deux soeurs, filles d'un idolâtre, et il avait trompé son père et son beau-père. Loth, grand-oncle de Jacob, avait couché avec ses deux filles. Salomon, l'un des descendants de Jacob et de Juda, épousa Rahab la Cananéenne, prostituée. Booz, fils de Salomon et de Rahab, reçut dans son lit Ruth la Madianite et fut bisaïeul de David. David enleva Bethsabée au capitaine Uriah, son mari, qu'il fit assassiner pour être plus libre dans ses amours. Enfin, dans les deux généalogies de Notre Seigneur Jésus-Christ, si différentes en plusieurs points, mais entièrement semblables en ceux-ci, on voit qu'il naquit de cette foule de fornications, d'adultères et d'incestes. Rien n'est plus propre à confondre la prudence humaine, à humilier notre esprit borné, à nous convaincre que les voies de la Providence ne sont pas nos voies." [2]

REFERENCES

1) EDWARDES (A) & MASTERS (R.E.L.), *L'érotisme*, Anvers, W. Beckers, 1969, Tomes I et II
2) VOLTAIRE, *Oeuvres complètes,* Paris, Ed. du Siècle, 1867, Tome I, *Dictionnaire Philosophique*, p. 556

AUTOUR DE L'AN UN...

Jésus, tel qu'il est considéré actuellement

Quand, en 1794, parut l'*Origine de tous les cultes* de Charles-François Dupuis, où l'auteur prétendait démontrer que Jésus-Christ n'était pas autre chose qu'un mythe solaire, il y eut dans les milieux intellectuels une tempête dont on ne saurait plus se faire une idée exacte aujourd'hui. L'ouvrage, bien que condamné plusieurs fois, fut cependant souvent réédité, tant sous sa forme complète que sous celle d'un petit traité bien différent, malencontreusement titré "abrégé". Depuis lors, une quantité phénoménale d'ouvrages ont repris les idées de Dupuis ou en ont développé d'autres pour arriver toujours aux mêmes conclusion : Jésus n'a pas existé ou, s'il a existé, il n'a pas pu vivre les événements racontés par les *Evangiles*, la plupart de ces épisodes étant de nature mythique ou légendaire.

En dépit des très nombreux ouvrages qui traitent de ces choses, le grand public reste plongé dans une certaine forme d'ignorance les concernant. Jésus demeure, aux yeux d'un grand nombre de nos contemporains, un personnage sacré, intouchable au point qu'il n'est pas de bon ton de le critiquer ou d'en rire.

Pourtant, les juifs, auxquels les chrétiens ont emprunté la plus grosse partie de la *Bible*, n'ont jamais reconnu Jésus comme un véritable prophète, ni surtout comme le Fils de Dieu ou le Messie qu'ils attendent d'ailleurs toujours. Les musulmans, de leur côté, ne le reconnaissent pas non plus comme dieu ou demi-dieu, mais comme un homme qui aurait été un prophète bien moins important que Mohammed, lequel fut, pour eux, le plus grand des prophètes de Dieu (Allah). Seuls les chrétiens prétendent donc que Jésus fut le Fils de Dieu, à savoir le Messie annoncé par plusieurs textes de l'*Ancien Testament.* Tout naturellement, ces chrétiens pensent que les enseignements du Christ se situent dans le droit fil des enseignements mosaïques ; Jésus, selon eux, étant venu préciser la Loi et non l'abroger. Or, j'ai souligné auparavant que Yahvé, le Dieu de l'*Ancien Testament*, était un Dieu cruel et vindicatif, à l'image de ses créateurs humains de l'époque. Le Dieu dont il est question dans le *Nouveau Testament* est différent : c'est le "bon Dieu"qui n'est qu'Amour. Ce Dieu-là se présente donc sous une forme nettement plus moderne, plus évoluée que celui de Moïse. A quelqu'un qui l'avait appelé "Bon Maître", Jésus répondit : "*Pourquoi m'appelles-tu bon ? Nul n'est bon que Dieu seul*" (*Marc* 10, 18). Cette parole suffit à démontrer que le Dieu de Jésus et des chrétiens n'est donc clairement plus le même que le Dieu des juifs ni même des

musulmans ; un dieu auquel on sacrifie encore et toujours des moutons et des prépuces...

Le creuset socio-culturel dans lequel naquit le christianisme

Comme je l'ai dit précédemment, le judaïsme proprement dit se forgea pendant l'exil du peuple élu. Une importante littérature rabbinique vit alors le jour et ne fut mise en forme définitive qu'à partir de la fin du second siècle de notre ère. Cette littérature était composée de sentences et d'enseignements de Maîtres reconnus qui formèrent finalement les *Talmuds* de Jérusalem (Ve siècle) et de Babylone (VIIe siècle) auxquels il faut encore ajouter les *Midrasim*, plus récents (du Ve au Xe siècle).

Entre les derniers siècles de l'ère ancienne et le premier siècle de notre ère exista également une abondante littérature apocryphe formée de Livres attribués avec beaucoup de légèreté à des auteurs tels que Salomon, Moïse, Hénoch et même Adam et Eve. Tous ces textes religieux mêlés de spéculations et de rêveries bizarres exercèrent une grande influence sur les masses populaires : tout le monde attendait avec impatience le Messie qui viendrait instaurer le Royaume de Dieu sur la Terre, ce Royaume devant être constitué, bien entendu, par et pour le peuple élu...

Selon certains textes, le Messie attendu serait un héros triomphant qui expulserait tous les étrangers de Jérusalem. Oint du Seigneur, c'est-à-dire roi mandé par le Très-Haut, il serait issu de la souche de David et rassemblerait la nation sainte au triomphe de laquelle assisterait alors le monde entier. Selon d'autres textes, comme par exemple le *Livre d'Isaïe*, le Messie serait l'Homme de Douleurs qui souffrirait pour racheter les péchés du peuple élu. La première version était inspirée par la haine des occupants romains et la seconde par les nombreux cultes de divinités suppliciées (Osiris, Attis, Adonis, Dionysos, Héraclès, Prométhée...), la croyance en l'efficacité de la souffrance pour le rachat des péchés étant alors universellement répandue.

Les textes de *l'Ancien Testament* firent plus d'une fois mention de "Messies" qui, en raison de leur onction sacrée, pouvaient être qualifiés de "Christ". En aucun cas cependant ces "Messies" n'étaient alors considérés comme des divinités. Ce sont les premiers chrétiens qui modifièrent profondément le sens du terme dérivé de l'Hébreu "mesha" (oindre) pour faire de leur Christ un être divin. [(1)]

Autour de l'an premier de notre ère, trois groupes politico-religieux cohabitaient tant bien que mal : 1°) les Sadducéens, gardiens de l'orthodoxie qui étaient des prêtres ou des familles riches qui régnaient sur le Temple 2°) les Pharisiens qui interprétaient les textes religieux et créèrent les synagogues 3°) les Zélotes qui étaient en quelque sorte des fanatiques en état permanent de rébellion contre les occupants romains.

En l'an 63 avant notre ère, profitant de ce qu'on les avait appelés pour régler un conflit de couronne, les romains avaient en effet envahi la Palestine, pris le Temple et installé un nouveau Grand-Prêtre. Ainsi, le petit royaume des Juifs était devenu vassal de Rome. Il conserva une liberté de culte totale, mais ses sujets n'en développèrent pas moins une rancœur à l'égard de l'envahisseur païen.

Après bien des péripéties, Hérode le Grand, qui avait su se concilier les faveurs des romains, devint l'homme fort de toute la région. Mu sans doute par le désir d'immortaliser son nom, il fut un grand bâtisseur. Il fit reconstruire Jéricho, les murs et les défenses de Jérusalem et, surtout, le Temple. Ce dernier travail ne fut achevé qu'en 63 de notre ère, soit bien longtemps après la mort du despote. Pour réaliser tous ces travaux, dont certains destinés à des païens, Hérode dut lever de lourds impôts. Il n'en fallut pas davantage pour que le peuple se mît à haïr ce "valet des romains". Bien que soucieux de garantir la liberté

des croyances, Hérode ne se comporta pas moins en maître absolu. Les prêtres, s'estimant humiliés, ruminèrent dès lors également contre lui. Et les Pharisiens dirent tout haut qu'ils attendaient le jour où le tyran serait frappé par la main de Dieu. Dans un tel climat, les conspirations et les complots se multiplièrent. Pour se protéger ou se venger, selon le cas, Hérode recourut à la terreur. Il fit exécuter des gens par centaines, y compris des membres de sa propre famille. Il mourut en l'an 4 avant notre ère, dans un climat d'agitation sociale qu'il est aisé de deviner. Une fois de plus, les légions romaines durent intervenir pour mater des insurrections locales. En Galilée, où serait né Jésus, un certain Judas mena une lutte acharnée avec une troupe de rebelles qui s'étaient agglutinés autour de lui. La répression fut sanglante là plus qu'ailleurs. En tout, deux mille Juifs furent crucifiés. A Rome, pendant ce temps-là, Auguste prit la décision de respecter, dans son principe, le testament d'Hérode et divisa son royaume en trois parties qui furent placées, chacune, sous le contrôle d'un des enfants du tyran disparu. Archélaüs reçut la Samarie, l'Idumée et la Judée. Son règne ne dura que huit années après lesquelles il fut destitué sur plainte de ses sujets auprès de Rome. Il fut remplacé par un Procurateur. Philippe régna paisiblement pendant une trentaine d'années sur les districts de Batanée, Trachonitide, Gaulanitide et Auranitide. Enfin, Hérode Antipas, que les *Evangiles* appellent tout simplement Hérode, régna jusqu'en l'an 39 sur la Galilée et la Pérée. Il fit construire une capitale sur la rive du lac de Génésareth et lui donna le nom de Tibériade en l'honneur de Tibère. Ensuite, il répudia sa femme et épousa Hérodiade, la femme de son demi-frère. Ce mariage adultère fit scandale chez les juifs (voir plus loin l'épisode de Jean-Baptiste). Sur les conseils de l'ambitieuse Hérodiade, Hérode Antipas se rendit à Rome pour obtenir la faveur de devenir roi. Trahi par un agent d'Agrippa, frère d'Hérodiade, il fut au contraire destitué et exilé.

J'ajouterai à ce qui précède qu'en l'an 70, après bien d'autres vicissitudes, Jérusalem fut prise par Titus. Le Temple, qui venait à peine d'être reconstruit, fut à nouveau détruit. Du coup, tous les espoirs du peuple Juif semblèrent s'évanouir. C'était comme si le sort lui avait infligé un cruel démenti et il y avait là de quoi perdre la foi. Ce fut le temps de la Diaspora (Dispersion). [2]

Les cultes païens d'alors

Il me faut dire à présent quelques mots au sujet des cultes religieux qui étaient alors célébrés dans les régions où naquit le christianisme.

A Antioche, un des premiers foyers du christianisme, on célébrait chaque année la mort et la résurrection du dieu Thammuz ou Adonis, ce nom signifiant "Le Seigneur". Ce dieu, contre lequel avait déjà combattu Ezéchiel, passait pour avoir connu une mort cruelle, être descendu aux enfers, puis être ressuscité. Chaque année, on célébrait ce retour à la vie qui avait été suivi par l'ascension du dieu dans le ciel. Dans diverses contrées, ces festivités avaient lieu en été, mais dans les environs de la Palestine, elles semblent s'être déroulées au moment de la Pâque juive. Adonis était un dieu de la végétation et sa résurrection annonçait le réveil de la nature au printemps.

A la même époque et dans les mêmes contrées, on adorait également Attis, le "bon berger", fils de la Vierge Nana, laquelle avait conçu son enfant sans s'être unie à un homme. Encore jeune, ce dieu se serait blessé au pied et serait mort sous un sapin. On célébrait sa mort en mars en abattant un sapin auquel on attachait une effigie du dieu qui était ainsi "pendu au bois". On ensevelissait cette effigie dans un tombeau en date du 22 et trois jours plus tard, le 25, les prêtres de ce culte venaient au tombeau qui avait au préalable été vidé et déclaraient que le dieu était ressuscité. Alors était célébré un grand repas au cours duquel

de nouveaux initiés étaient baptisés avec du sang et déclarés "nés de nouveau". Ces cérémonies païennes avaient lieu à Rome sur la colline du Vatican dans un sanctuaire au-dessus des ruines duquel on construisit plus tard Saint-Pierre-de-Rome.

A Rome et en bien d'autres endroits, on célébrait également le culte d'Osiris et Isis qui était d'origine égyptienne. Comme les précédents, Osiris était un dieu mort et ressuscité. On célébrait l'événement en suspendant son effigie à un sapin. Isis était souvent représentée tenant dans ses bras son fils Horus ou pleurant Osiris. Dans ce dernier cas, elle était assimilée à une autre Mater Dolorosa : Cybèle, mère d'Attis. Horus fut aussi identifié à Râ, le dieu solaire égyptien qui fut de même confondu avec Mithra.

Les Grecs avaient associé Osiris et Dionysos. Ce dernier qui était fils de Dieu et d'une mortelle avait prêché la paix et inspiré les arts avant d'être victime d'une mort violente. Il était alors descendu aux enfers puis après être ressuscité il était monté au ciel. Selon certaines légendes, il avait pris successivement l'apparence d'un taureau puis d'un bélier. Les adeptes de son culte communiaient ensemble en absorbant la chair et le sang d'un taureau ou d'un bélier qu'ils sacrifiaient au cours de rites sacrés.

Le mithracisme, qui fut introduit à Rome vers l'an 68, fut longtemps le plus grand rival du christianisme. D'origine persane, le dieu Mithra avait été mis à mort et était ressuscité peu après. Il était né d'un rocher le 25 décembre et avait aussitôt été adoré par des bergers venus lui apporter des cadeaux. Afin de commémorer sa naissance, son culte se pratiquait dans des grottes ou des cavernes. Comme il était un dieu solaire, Mithra était fêté le dimanche, jour du soleil, qui avait été appelé "jour du Seigneur" bien avant le christianisme parce que Mithra était également nommé "Dominus" ou "Seigneur". Primitivement, le principal acte de sa vie fut son combat avec un taureau auquel il fut ensuite identifié ; de telle sorte que le dieu passait pour s'être sacrifié personnellement et avoir donné son sang afin que triomphent la paix et la richesse dans le monde. Plus tard encore, le taureau fut substitué au bélier qui, dans le zodiaque persan, avait été remplacé par un agneau. Le sacrifice de Mithra étant célébré à Pâques, ce dieu devint dès lors l'agneau pascal sacrifié pour le bonheur du monde. Ses fidèles étaient appelés "soldats de Mithra" tout comme les chrétiens s'appelèrent, plus tard, "soldats du Christ". Le culte de Mithra avait non seulement ses prêtres mais aussi ses nonnes. Son chef suprême était appelé le Pater Patrum (Père des Pères) et siégeait à Rome. Les premiers papes chrétiens furent coiffés d'une tiare, ce qui était une coiffure persane, et leur siège, supposé être celui de Pierre, était orné de sculptures qui rappelaient curieusement le culte mithraïque. Le mithracisme présentait de si singuliers parallèles avec la religion chrétienne que Tertullien [160 - 240] écrivit qu'il fallait voir là l'oeuvre du diable qui avait dû imiter les traits principaux des divins mystères du christianisme afin d'égarer les hommes. (3)

Bien d'autres dieux mythiques, d'origine astrale ou solaire pour la plupart, étaient encore l'objet de cultes divers dans l'Orient ancien, en Grèce et en Italie. Les guerres et les conquêtes romaines avaient favorisé la dispersion de ces cultes que les romains toléraient tant qu'ils estimaient que leurs adeptes ne menaçaient pas la paix publique et ne s'opposaient pas aux lois de l'Empire. Je n'ai fait que citer les principaux de ces cultes qui, comme je le montrerai plus loin, influencèrent le christianisme de multiples façons.

REFERENCES

1) WEIGALL (A), *Survivances païennes dans le monde chrétien*, Paris, Payot, 1934, pp. 97-98
FABRY (F), *Les origines du judaïsme et du christianisme*, Paris, Debresse, 1933, pp. 97-99
2) ROBERT (A) & TRICOT (A), *Initiation biblique*, Paris, Desclée, 1939, pp. 543-553
RENAN (E), *Les Evangiles et la seconde génération chrétienne*, Paris, Calmann-Lévy, 1906, pp. 1-6
3) WEIGALL (A), *Survivances païennes dans le monde chrétien*, Paris, Payot, 1934, pp. 101-127 + 201

LES LIVRES DU NOUVEAU TESTAMENT

Le Canon

Le *Nouveau Testament* qui est la partie de la *Bible* qui concerne la vie de Jésus et les débuts du christianisme, contient un ensemble de textes qui ne sont absolument pas proposés dans l'ordre chronologique de leur rédaction ou de leur apparition. Arbitrairement donc, le *Nouveau Testament* commence par les quatre *Evangiles* qui sont présentés dans l'ordre suivant : *Matthieu, Marc, Luc et Jean*. Ensuite viennent les *Actes des Apôtres* que l'on attribue traditionnellement à Luc. Ils sont suivis par les *Epîtres* (lettres) *de Saint Paul* elles-mêmes suivies d'*Epîtres* attribuées à *Jacques, Pierre, Jean* et *Jude*. Le *Nouveau Testament* se termine par l'*Apocalypse* dite de *Jean*.

On a longtemps raconté aux chrétiens qu'en l'an 325, au Concile de Nicée, 318 évêques avaient eu à choisir entre quarante *Evangiles* différents sur la véracité desquels on ne savait pas se départager. Les évêques auraient déposé ces ouvrages sur l'autel et auraient attendu que le vent les fasse tomber l'un après l'autre, selon la volonté de Dieu, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que trois. Comme un quatrième se coinça dans l'un d'eux on le conserva aussi. Une autre version de cette histoire dit que ce fut l'inverse qui se passa : on aurait placé les textes sur le sol et on aurait demandé à Dieu qu'il fit sauter les bons sur l'autel. C'est évidemment une légende dont Marius Lépin, professeur au Grand Séminaire de Lyon, retrouva l'origine au début du XX^{e} siècle dans un texte jusque-là oublié.

Parlant de la raison pour laquelle il y a quatre *Evangiles*, Saint Irénée a donné une explication très différente : pour lui, ils ne pouvaient être que quatre parce qu'il y a quatre régions dans le monde, quatre vents principaux ou quatre chérubins et que l'Eglise, soutien et vie du monde, devait donc avoir quatre piliers et quatre souffles inspirateurs.

Le Canon du *Nouveau Testament* ne résulte ni d'une certitude miraculeuse ni de certitudes humaines. Il s'affirma tout simplement peu à peu, au gré des événements, pour être enfin défini, *ne varietur*, en 405. Encore que... Car il faut signaler qu'il y eut disputes à ce sujet jusqu'en 691 et qu'à un moment donné sept listes différentes se partageaient des partisans.

Nul mieux que le jésuite Pigghe, en 1538, n'a souligné ce que représentait exactement le Canon de l'Eglise romaine. Voici ce qu'il écrivait alors : "*Qui nous assure, en dehors de l'Eglise, que Matthieu et Jean, les évangélistes, n'ont pas menti ou n'ont pas fait erreur de*

souvenir ? Tout homme peut se tromper ou tromper les autres. C'est l'Eglise seule qui a investi de l'autorité canonique certains livres et les plus considérables, les Evangiles, qui ne tenaient cette autorité ni d'eux-mêmes ni de leurs auteurs." (1)

On peut difficilement être plus clair...

L'âge de l'Apocalypse

Rien n'est moins certain que l'âge exact de chacun des textes contenus dans le *Nouveau Testament*. Aujourd'hui encore, les spécialistes n'ont pu se mettre d'accord et proposent des fourchettes de temps assez larges. Il faut donc prendre garde de vouloir se montrer trop précis.

De tous les écrits du *Nouveau Testament*, l'*Apocalypse* paraît être celui qu'on peut dater avec le plus de facilité et de certitude. En effet, son auteur n'eut pas connaissance de la destruction du Temple intervenue en 70. D'autre part, il semble bien avoir partagé la croyance selon laquelle Néron, après sa mort, reviendrait sous la forme de l'Antéchrist. Or cette idée se répandit après la mort de l'empereur qui se produisit en 68. Si les allusions relatives à Néron ne sont pas des interpolations, c'est-à-dire des additions postérieures à la rédaction originale, on peut raisonnablement penser que l'*Apocalypse* fut écrite autour de 69. Elle est de toute façon antérieure à 70.

Ernest Havet a cependant soutenu que le Temple dont il est question dans l'*Apocalypse* est un Temple idéal qu'il ne faut pas confondre avec le Temple détruit en 70. Et il a prétendu à la suite de cela que l'*Apocalypse* fut rédigée bien après 70, à une époque où certaines communautés chrétiennes étaient déjà bien implantées. L'argumentation ne peut être écartée d'un revers de main. Cependant, même si le Temple dont question dans l'*Apocalypse* est un Temple idéal, il serait surprenant que l'auteur de l'*Apocalypse* se soit abstenu de souligner que le Temple de pierre avait été détruit au moment où il écrivait. En outre, même s'il faut reculer sa date de création, l'*Apocalypse* reste certainement le plus ancien des écrits chrétiens contenus dans la *Bible* puisqu'elle ignore tout des *Evangiles* et ne fait référence à aucun écrit de Paul ou de l'un des douze. (2)

Cette datation assez précise est extrêmement importante. En effet, il résulte de ce qui va suivre que l'*Apocalypse* est un des plus anciens textes contenus dans le *Nouveau Testament*. Or, s'il y est effectivement question d'un Messie qui viendra du ciel pour punir les méchants et récompenser les bons et s'il y est question d'une Vierge céleste, il n'y est pas fait la moindre allusion à un Dieu s'étant fait homme, né d'une jeune fille vierge nommée Marie et ayant souffert ici-bas pour racheter les péchés du monde !

L'âge et l'origine des Evangiles

Trois des *Evangiles*, ceux de *Matthieu, Marc et Luc* sont dits "synoptiques" parce que les faits qu'ils relatent sont relativement semblables. Le quatrième, celui de *Jean*, qui présente les faits d'une façon très différente, est considéré comme plus symbolique que les précédents et il est donc classé à part de ceux-ci.

En ce qui concerne les sources évangéliques, deux grandes thèses comptent chacune des partisans. Les premiers s'en tiennent aux idées de l'allemand Griesbach, décédé il y a plus de deux siècles, qui soutenait que le plus ancien des *Evangiles* synoptiques était *Matthieu*. Luc s'en serait ensuite inspiré pour composer le sien en y incluant des thèmes empruntés à la tradition orale. Marc aurait enfin rédigé son texte en s'inspirant des deux précédents qu'il

aurait fortement abrégés. Les autres spécialistes, héritiers de recherches remontant seulement à la fin du dix-neuvième siècle, soutiennent que *Marc* est le plus ancien des synoptiques et que *Matthieu* et *Luc* furent construits en s'inspirant de *Marc* et d'un autre manuscrit malheureusement disparu qu'on a nommé, pour une question de facilité, "Q".

La thèse de Griesbach vise à justifier l'ordre arbitraire dans lequel les *Evangiles* se succèdent dans le *Nouveau Testament*. Elle n'y réussit qu'au prix d'affirmations insoutenables. En effet, si Marc avait réellement voulu résumer ses prédécesseurs, il n'aurait tout de même pas supprimé purement et simplement tout ce qu'ils avaient dit concernant la généalogie, la naissance et l'enfance de Jésus.

L'autre thèse, quant à elle, s'appuie sur une analyse et une comparaison systématique des idées, des mots, des expressions et des phrases que l'on rencontre dans chacun des *Evangiles*. D'un strict point de vue méthodologique, elle est plus rigoureuse, plus scientifique que celle de Griesbach et ne résulte d'aucune idée a priori. Elle s'est par conséquent imposée petit à petit auprès des érudits. Néanmoins, si cette thèse a en sa faveur le sérieux de la méthode, elle n'a pas balayé celle de Griesbach qui garde un bon nombre de partisans du côté des chercheurs croyants. On comprend aisément pourquoi. [(3)]

La date de rédaction de chacun des *Evangiles* est l'objet de nombreuses discussions. Le problème est en effet nettement plus compliqué que celui posé par l'*Apocalypse*. Les éléments de réponse sont même si complexes et controversés que les spécialistes avancent des dates comprises dans fourchette d'années fort large et élastique. Pour essayer d'y voir clair, il faut examiner chaque cas en particulier.

Eusèbe de Césarée qui naquit en Palestine en 265 et qui mourut en 340, a écrit ce qui suit : "*... sur la rédaction des Evangiles, nous ne savons à peu près rien de certain, si ce n'est qu'ils sont quatre seulement et qu'ils ont été écrits par quatre.*" [(4)]

Essayons tout de même d'en savoir davantage...

Papias, qui mourut martyr en 161, aurait cité, le premier, l'*Evangile de Marc*. Du moins s'il faut en croire Eusèbe. En effet, c'est Eusèbe qui affirma la chose en citant un ouvrage de Papias qu'on n'a jamais retrouvé et qui se serait intitulé *L'explication des sentences du Christ*. Selon Eusèbe, donc, Papias aurait écrit ce qui suit : "*Un ancien disait ceci : Marc, devenu l'interprète de Pierre, a soigneusement écrit tout ce dont il se souvenait, cependant il n'a pas écrit avec ordre ce qui a été dit ou fait par le Christ, car il n'avait pas entendu le Seigneur et ne l'avait pas suivi, mais plus tard, il avait suivi Pierre qui, selon le besoin, donnait des enseignements, mais sans exposer avec ordre les discours du Seigneur ; en sorte que Marc n'a fait aucune faute en écrivant ainsi certaines choses de mémoire, car il avait soin de rien omettre de ce qu'il avait entendu et de n'y introduire aucune erreur.*" [(5)]

S'il faut en croire ce qui précède, l'*Evangile de Marc* primitif n'avait donc rien de commun avec celui que nous connaissons puisqu'il était composé de souvenirs présentés sans ordre. Les spécialistes pensent d'ailleurs que Marc connut deux rédactions successives, l'une beaucoup plus ancienne que l'autre et qui pourrait avoir été beaucoup plus sommaire.

Eusèbe a cité un autre témoignage : celui de Clément d'Alexandrie, postérieur de 50 ans à celui de Papias où il n'est encore question que de paroles rapportées par Pierre. Enfin, Eusèbe a cité un troisième témoin : Irénée [130 - 205] qui disait que Marc n'avait jamais eu l'approbation de Pierre puisque ce dernier était mort avant lui. Or, Eusèbe fit mourir Marc en 62, c'est-à-dire avant Pierre. [(6)]

Voilà tout ce dont on dispose comme témoignages "anciens" relatifs à l'*Evangile de Marc*. Selon eux, il aurait donc été connu, sous une forme à peine ébauchée, par Papias, mort en 161.

Prosper Alfaric qui a livré au monde savant une étude pénétrante de cet *Evangile*, y a mis en évidence une mise en scène régie par une règle déconcertante faisant appel à des

marches et contre-marches. C'est ainsi que Jésus, après être allé d'un endroit A à un endroit B retourne toujours en A avant de partir vers C. On mesure aisément à quel point pareille structure complexe s'éloigne du texte qu'aurait connu Papias. (7)

L'*Evangile de Matthieu* aurait été cité pour la première fois dans l'histoire par Papias, du moins s'il faut à nouveau en croire Eusèbe que certains critiques ont surnommé "le faussaire" tant il avait coutume de dénaturer volontairement les faits pour le plus grand bénéfice de ses démonstrations. Selon Eusèbe, donc, Papias aurait été on ne peut plus laconique : "*Matthieu a écrit en langue hébraïque les sentences du Christ et chacun les a traduites comme il a pu.*" (8)

On remarquera qu'il n'est encore question que de "sentences" et non du récit chronologique auquel nous sommes habitués. En outre, quand c'est nécessaire, l'*Evangile de Matthieu* cite la *Bible* dans sa version grecque, ce qui semble indiquer que l'original de cet *Evangile* était également en langue grecque. Papias se serait donc trompé ou aurait connu un *Evangile* très différent du nôtre. A moins que cette citation de Papias ne soit rien d'autre qu'une invention d'Eusèbe...

Tout indique que l'*Evangile de Matthieu* est postérieur à Marc et s'en est inspiré en magnifiant les faits rapportés par son prédécesseur. Comme l'a bien fait remarquer le Dr Binet-Sanglé, "*Là où l'Evangile selon Markos parle d'un malade guéri, il (Matthieu) en signale deux. Là où Markos dit "beaucoup", il dit "tous". De la fille endormie de Naïm il fait une morte...*" (9)

Papias qui, je le rappelle, mourut en 161, n'est pas cité par Eusèbe comme ayant connu l'*Evangile de Luc*. En fait, cet *Evangile* ne fut cité pour la première fois dans l'histoire qu'en 185, dans le Canon de Muratori. Saint Irénée, décédé en 202, Clément d'Alexandrie, décédé en 220 et Origène, décédé en 254, en ont parlé, mais en termes contradictoires. En effet, Irénée et Origène le datent d'avant *Marc* et *Matthieu* alors que Clément le fait composer avant *Marc* seulement. Or ces deux possibilités sont formellement démenties par la critique la plus savante, comme je l'ai indiqué plus haut. Cela semble montrer que ces trois témoins ne savaient eux-mêmes pas grand chose des origines des *Evangiles* synoptiques.

L'*Evangile de Luc,* tel que nous le connaissons, commence par un prologue qui mérite d'être cité in-extenso : "*Puisque beaucoup ont entrepris de composer un récit des événements qui se sont accomplis parmi nous, tels que nous les ont transmis ceux qui furent dès le début témoins oculaires et serviteurs de la Parole, j'ai décidé, moi aussi, après m'être informé soigneusement de tout depuis les origines, d'en écrire pour toi l'exposé suivi, illustre Théophile, afin que tu te rendes bien compte de la solidité des enseignements que tu as reçus.*" De son propre aveu, Luc ne fut donc pas un témoin oculaire et son *Evangile* n'est pas autre chose qu'une compilation mise en forme des différentes traditions et textes qu'il avait pu recueillir aux sources qu'il jugea sans doute les meilleures en fonction de ce qu'il tenait pour être la vérité. En d'autres mots, Luc n'a rien fait d'autre que synthétiser à la fois sa vérité personnelle et celle de son époque.

Selon Eusèbe, Papias était un témoin si rapproché des temps apostoliques -il mourut pourtant en 161- qu'il rapportait comme les tenant de Jean en personne les dits de Jésus qui ne se retrouvent nulle part dans les *Evangiles*. Or, si Papias connut bien Jean, il est pour le moins surprenant qu'il ignora tout d'un *Evangile* écrit par celui-ci ! Saint Justin [100 - 165], quant à lui, attribua l'*Apocalypse* à Jean, mais ignora cependant tout d'un *Evangile de Jean*. La critique textuelle a par ailleurs montré que ces deux ouvrages attribués à Jean ne peuvent avoir été écrits par un même auteur, tant les styles et le vocabulaire sont différents.

Irénée, mort en 202, avait été disciple de Polycarpe, lui-même disciple de Jean. Certains exégètes rappellent qu'Irénée, à un âge avancé, se rappelait que Polycarpe lui avait fait forte impression lorsqu'il enseignait la parole de Jean. Or, comme Irénée attribua le

quatrième *Evangile* à Jean, ces exégètes soutiennent qu'on est là en présence d'un témoignage qui, bien qu'indirect, remonte néanmoins aux sources. Cependant, Pierre Victor a montré que ce raisonnement ne peut être retenu pour la simple raison qu'Irénée était un tout jeune enfant quand Polycarpe enseignait et qu'il lui aurait donc été impossible de retenir -voire même de comprendre- des discours dont il ne pouvait avoir conservé qu'un souvenir vague. D'ailleurs, dans une Epître de Polycarpe aux Philippiens que l'on possède encore, on ne trouve aucune mention de Jean et encore moins de son prétendu *Evangile*. Une autre lettre de Polycarpe, conservée dans un ouvrage d'Eusèbe, contient ce passage à propos de Jean : "*Celui qui a reposé sur la poitrine du Christ, qui a été Grand-Prêtre, portant le Pétalum, qui a été martyr et qui a enseigné.*" Aucune mention, une fois de plus, d'un *Evangile de Jean*, bien que certains faussaires persistent à ajouter dans le dernier membre de cette phrase : "*qui a écrit un Evangile*". (10)

Ainsi donc, rien n'indique avec certitude que le quatrième *Evangile* fut bien écrit par Jean. Au contraire même, puisque le Canon de Muratori (qui semble dater du VIII^e siècle et qui est le plus ancien Canon connu de l'Eglise) précisait encore nettement qu'il s'agissait d'une oeuvre collective dont les auteurs s'étaient entendus pour prendre le nom de Jean. Le dernier paragraphe de cet *Evangile* semble d'ailleurs accréditer cette idée d'un ouvrage collectif ; on y lit en effet ceci : "*C'est ce disciple qui témoigne de ces faits et qui les a écrits et nous savons que son témoignage est véridique*. (*Jean* 21, 25).

J'ajoute encore que selon les exégètes, Jean était Juif. Or, dans l'*Evangile* qu'on lui attribue, Caïphe est dit "Grand-Prêtre de cette année" alors que n'importe quel Juif savait qu'un Grand-Prêtre était élu à vie et non d'année en année. Enfin, à Ephèse, où cet *Evangile* aurait été écrit, il était encore inconnu en 196 alors qu'il avait été cité seize ans plus tôt par Théodose, l'évêque d'Antioche. (11)

* * *

Je résume quelques éléments importants : l'*Evangile de Luc*, le plus tardif des synoptiques, ne fut pas signalé avant l'an 185. *Marc* et *Matthieu* auraient été signalés par Papias qui mourut en 161, mais dans une version très différente de celle que nous connaissons. Enfin, *Jean* fut signalé pour la première fois en 170. A titre de curiosité, je précise que l'ouvrage de Papias fut encore aperçu au IX^e siècle en Angleterre et peut-être en 1218 à Nîmes. (12)

En 1924, l'abbé Turmel compara les *Evangiles de Luc et Matthieu* et découvrit que dans de nombreux cas le second semblait corriger une tradition plus ancienne alors que le premier la suivait à la lettre. Ainsi, quand *Luc* disait : "*Heureux, vous les pauvres, parce que le royaume de Dieu est à vous. Heureux, vous qui avez faim, parce que vous serez rassasiés*" (*Luc* 6, 20-21), *Matthieu* transcrivait : "*Heureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux est à eux... Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés*." (*Matthieu* 5, 3-6). Quelle pouvait donc être l'origine de cette tradition plus ancienne ? Se confondait-elle avec le manuscrit "Q" dont je parlais plus haut ?

En 1931, Paul-Louis Couchoud suggéra que *Matthieu* et *Luc* avaient puisé dans l'*Evangélion* que Marcion avait apporté à Rome autour de l'an 138. Avant d'être exclu de l'Eglise de Rome comme hérétique, en 144, Marcion, qui ne connut aucun de nos Evangiles, avait recommandé la lecture de cet *Evangélion* qu'il disait être l'ouvrage des apôtres et qui a malheureusement été perdu. (13)

Tout ceci étant précisé, il semble à présent possible de dater approximativement les quatre *Evangiles*.

Marcion arriva à Rome en 138, date à laquelle existait déjà l'*Evangélion* qu'il

apportait dans ses bagages. En 144, il fut exclu de la communauté romaine. On ignore quand il est décédé. Dans ses *Apologies*, écrites peu après 150, Justin faisait référence aux "Mémorables" des apôtres qui semblent bien désigner les *Evangiles* qui nous occupent et auxquels il empruntait quelques citations. Les *Evangiles de Luc et Matthieu* auraient donc été rédigés entre 144 et 155 au plus tard en s'inspirant tous deux de l'*Evangélion* qui pourrait correspondre à ce que l'on a appelé le manuscrit "Q". Quant à l'*Evangile de Jean,* il fut rédigé probablement peu avant l'an 150 mais ne connut une réelle diffusion qu'après 166 puisqu'il resta inconnu de Papias et de Justin respectivement décédés en 161 et 165. Cette date relativement précise peut être avancée au départ du papyrus Rylands, dont il sera question plus loin, et qu'on date d'une période située entre 100 et 150.

Reste l'*Evangile de Marc*, le plus ancien des quatre *Evangiles* canoniques. Si l'on tient compte que Marcion ne le connut pas et compte tenu qu'il présente d'évidentes analogies avec l'*Evangélion* qui, selon Prosper Alfaric, existait depuis une bonne dizaine d'années avant l'arrivée de Marcion à Rome, on peut penser que *Marc* apparut vers 144.

Les *Evangiles* seraient donc beaucoup moins anciens que ce qu'on aurait tendance à imaginer logiquement en partant du principe purement théorique que Jésus serait né autour de l'an un.

A propos de leur relative "jeunesse", on peut également citer le témoignage du manichéen Fauste qui s'exprimait ainsi au III^{e} siècle : "*Tout le monde sait que les Evangiles n'ont été écrits ni par Jésus-Christ ni par ses apôtres, mais longtemps après par des inconnus qui, jugeant bien qu'on ne les croirait pas sur des choses qu'ils n'avaient pas vues, mirent à la tête de leurs récits des noms d'apôtres ou d'hommes apostoliques et contemporains assurant que ce qu'ils avaient écrit, ils l'avaient écrit sur leur témoignage*". Et ceci indique, bien entendu, que l'on a toujours su, à l'origine, que les *Evangiles* n'avaient pas été écrits par ceux dont ils portent les noms. [14]

En se basant sur le fait que les *Evangiles* semblent n'avoir pas connu la destruction du Temple intervenue en l'an 70, certains exégètes chrétiens négligent ou contournent tout ce qui précède et affirment que ces textes sont beaucoup plus anciens que ce que je viens de montrer. Et de citer, pour l'apparition des synoptiques, des dates comprises entre 50 et 65. D'autres critiques, également chrétiens, sont moins optimistes et avancent encore d'autres dates, situées cette fois entre 75 et 110 environs.

Le débat, chacun l'aura compris, est loin d'être clos. Cependant, en se basant sur le fait patent qu'aucune *Epître* (authentique ou non) ne semble apporter le moindre indice de l'existence de textes pouvant être assimilés à des *Evangiles*, on reste en droit d'estimer que de tels textes ne virent le jour qu'après que ces Epîtres fussent écrites ; et cela indique une fois encore que les *Evangiles* sont des textes assez tardifs. Mais comment expliquer alors l'ignorance de la destruction du Temple chez les auteurs des *Evangiles* ? Surtout en considérant qu'ils furent souvent l'objet d'additions postérieures à leur rédaction primitive... La solution du problème ainsi posé pourrait être que cette ignorance n'aurait été en fin de compte qu'un artifice destiné à faire croire que ces textes étaient beaucoup plus anciens que ce qu'ils étaient réellement. Dans cette hypothèse, ladite destruction du Temple aurait même pu être purement et simplement gommée a posteriori...

Marius Lepin a fait observer que l'*Evangile de Marc* renferme un nombre de latinismes plus élevé que n'importe quel écrit du *Nouveau Testament*. Son auteur utilisait cependant de nombreux hébraïsmes et citait les paroles du Sauveur dans la langue araméenne. Marius Lepin a d'autre part montré que certains détails de l'ouvrage s'adressent spécifiquement à des lecteurs issus du milieu romain. D'où cette conclusion : l'*Evangile de Marc* fut rédigé par un Juif d'origine probablement palestinienne qui vivait à Rome et s'adressait plus particulièrement à des citoyens de cette ville.

Il s'agit là d'un renseignement d'autant plus précieux pour celui qui veut cerner le milieu dans lequel naquit le christianisme qu'en s'appuyant sur le seizième chapitre du second livre de l'*Histoire Ecclesiastique* d'Eusèbe de Césarée -qui disait que Marc avait été le premier à créer des églises à Alexandrie où il avait prêché son *Evangile*- et en rappelant ce que Philon avait dit des communautés dont s'était occupé Marc, le Révérend Taylor avait soutenu, en plein milieu du XVIII^e siècle, que les véritables inspirateurs, sinon les rédacteurs mêmes de l'*Evangile de Marc* avaient été des moines égyptiens ayant appartenu à des communautés païennes ! La thèse de Taylor avait l'avantage d'expliquer très aisément le fait que nombre de choses dites dans les *Evangiles* semblaient avoir été inspirées par des croyances et des rites propres aux cultes égyptiens (voir plus loin). [15]

A partir de 1991, un débat considérable vit le jour à propos d'une découverte qui avait été publiée pour la première fois en 1972 mais qui, à l'époque, n'avait pas vraiment attiré l'attention des spécialistes. En 1972, donc, un jésuite espagnol qui était professeur à l'Institut Biblique Pontifical, affirma qu'un fragment d'un manuscrit découvert dans la grotte 7 de Qumrân et qui avait été numéroté 7Q5 contenait un passage qui ne pouvait appartenir qu'à l'*Evangile de Marc*. Quand, en 1991, on réalisa la portée qu'une telle découverte pouvait avoir sur la datation de l'*Evangile de Marc*, une formidable controverse éclata. Comme toujours il y eut les "pour" et les "contre" et, comme toujours, chacun de ces deux camps proposa des arguments paraissant, de loin, "en béton". On a cependant tellement discuté sur ce sujet qu'on en oublie bien souvent l'essentiel, à savoir la petitesse du fragment en question : 3,9 x 2,7 cm ! Et comme l'a fait remarquer Daniel B. Wallace, professeur au Séminaire Théologique de Dallas, toute la controverse ne repose en fin de compte que sur ce minuscule bout de parchemin sur lequel sont écrits des signes dont l'identité elle-même est contestée. Vouloir remettre en question tous les raisonnements ci-dessus tirés de l'examen des anciens auteurs en s'appuyant sur ce confetti est si conjectural que ce n'est ni sérieux ni même véritablement honnête, intellectuellement parlant. [16]

Mais voici encore autre chose... En 1973, le professeur Morton Smith publia la photographie d'une lettre de Clément d'Alexandrie qu'il avait, disait-il, découverte dans un monastère en 1958. Cette lettre faisait référence à une version de l'*Evangile de Marc* plus longue que la version ordinaire du fait qu'elle contenait des passages qui devaient rester "secrets" pour le commun des lecteurs. Clément d'Alexandrie disait que les parties cachées rapportées par l'*Evangile Secret de Marc* n'étaient qu'un tissus d'affabulations libertines propagées par la secte des carpocratiens, lesquels existèrent du second au sixième siècle mais dont on sait très peu de choses sinon qu'ils furent parmi les premiers à faire des images du Christ et qu'ils furent accusés de libertinage parce qu'ils recherchaient tous les plaisirs du monde. Les passages "secrets" que Clément d'Alexandrie citait, jetaient une étrange lumière sur la personne du Christ. Il y était en effet suggéré que Jésus avait eu des relations charnelles avec un jeune homme riche qui ne portait qu'un drap sur lui et qui l'avait reçu chez lui pendant plusieurs jours. Partant du détail du drap, Morton Smith expliquait qu'il devait s'agir d'un vêtement cérémoniel attaché à un rite baptismal magique de type orgiaque que pratiquait Jésus et au cours duquel il s'unissait charnellement aux nouveaux adeptes. Pour l'érudit professeur, il ne faisait aucun doute que la lettre était authentique et que cet *Evangile secret* dont parlait Clément d'Alexandrie était bel et bien de la main de Marc. On peut comprendre le remue-ménage que l'ouvrage de Morton Smith fit dans les milieux spécialisés. En dépit du fait que l'auteur en écrivit ensuite deux autres traitant du même sujet mais qui s'adressaient à un public plus large, sa thèse ne dépassa pas beaucoup les milieux érudits, puisque seulement quelques sites internet crurent pouvoir proclamer sur de telles bases que Jésus avait été un gay !

Dans un premier temps, certains ne virent pas de solution plus simple que de crier

au faux. Le fait que Smith ne proposait que des photos du document original avait en effet de quoi faire peser sur lui d'horribles soupçons. D'aucuns allèrent jusqu'à plaider en faveur de l'hypothèse du faux en disant que Smith était un homosexuel et qu'il avait usé de ce stratagème pour appuyer ses pratiques ou pour régler quelques comptes personnels. Cependant, en 2000, deux éminents chercheurs expliquèrent qu'ils s'étaient rendus dans le même monastère que Smith et qu'ils y avaient retrouvé la fameuse lettre, glissée, comme l'avait expliqué Smith, dans un ouvrage ancien. D'un commun accord avec les moines, il avait été décidé qu'elle serait transférées en un autre endroit plus sûr. Mais c'est au cours de ce transfert, précisément, que la lettre disparut, sans doute subtilisée et mise au secret par quelqu'un qui pouvait la négocier auprès d'un collectionneur ou qui ne souhaitait pas qu'on en parle davantage. Il n'en restait désormais que les photos en noir et blanc prises par Morton Smith en 1958 et les plus récentes photos couleurs prises par ses re-découvreurs.

Le débat à propos de cet *Evangile Secret* n'est toujours pas clos, aucune preuve décisive et définitive n'ayant pu être avancée par les parties en présence. André Mehat, qui croit à l'authenticité du document, a bien résumé le problème que la thèse de Smith pose : "*D'un côté un monument d'érudition, disons mieux de science : à partir d'une belle découverte, quinze ans de recherches avec consultation ou collaboration des meilleurs spécialistes, l'utilisation de plusieurs disciplines dont la possession est rarement réunie dans une seule personne, tout cela est impressionnant et inspire une crainte révérentielle. D'un autre côté, mal soutenue par cet appareil imposant, une thèse insoutenable.*" [17]

On verra par la suite que la thèse de Morton Smith n'est peut-être pas aussi "insoutenable" que l'a dit André Mehat...

Les Actes des Apôtres

Certains miracles, dont il est question dans l'*Evangile de Marc,* ont une ressemblance frappante avec ceux qui sont racontés dans les *Actes des Apôtres*. Ainsi, par exemple, la guérison d'un paralytique (*Actes* 9, 33-34 et *Marc* 2, 3-12) ou la résurrection d'une jeune femme morte (*Actes* 9, 36-42 et *Marc* 5, 35-43). Les circonstances sont exactement les mêmes et les paroles sont semblables, à cette exception près que dans les *Actes* c'est Pierre qui procède au nom de Jésus-Christ et que dans l'*Evangile* c'est Jésus lui-même qui effectue les miracles. A l'évidence, donc, les *Actes des Apôtres* ont copié sur l'*Evangile de Marc*, car ils sont postérieurs à cet *Evangile*, ainsi que tous les critiques le reconnaissent.

Mentionnés pour la première fois dans le Canon de Muratori, les *Actes des Apôtres* furent rejetés par les gnostiques. Ils n'inspirèrent pas davantage confiance aux premiers Pères de l'Eglise qui ne leur ont fait aucun emprunt ou qui les ont contredits sur divers points. [18]

L'auteur des *Actes* s'exprime tantôt à la troisième personne du singulier, comme s'il relatait impartialement des faits observés, et tantôt à la première du pluriel, comme s'il y avait lui-même participé. En réalité, cet auteur n'en est pas un, car l'ouvrage est composite. Et ceci se remarque à certains noms propres qui sont orthographiés de deux façons différentes. Par exemple : *Hierosolymes* et *Iérousalem* ou *Lystre* et *Lystres*. Un peu à la manière dont Astruc avait procédé bien avant eux avec la Genèse, MM. Stahl et Couchoud se sont servis de ces particularités pour décomposer l'ouvrage en deux textes originaux qui témoignent chacun de points de vues nettement différents. [19]

J'ajouterai que la critique a relevé dans les *Actes des Apôtres* un ensemble de contradictions, de répétitions et d'erreurs historiques qui leur ôte toute valeur en tant que témoignages véridiques sur la vie de Jésus et les origines du christianisme. [20]

Les Epîtres

La critique indépendante a rejeté depuis longtemps plusieurs *Epîtres* (c'est-à-dire des lettres) prétendument pauliniennes. Citons par exemple l'*Epître aux Hébreux*, les *Première* et *Seconde Epîtres à Timothée* et l'*Epître à Tite*. D'autres sont considérées comme très douteuses comme par exemple l'*Epître aux Ephésiens*. Plus récemment, l'analyse informatique du vocabulaire des *Epîtres de Paul* a encore réduit le nombre de celles qui peuvent être considérées comme authentiques. Guy Fau cite, en passant, l'*Epître aux Romains*, l'*Epître aux Galates* et les deux *Epîtres aux Corinthiens*.

Certains critiques ont dit leur conviction qu'aucune des *Epîtres* de Paul n'était vraiment de lui. De fait, il est curieux que nulle part dans les *Actes* ou ailleurs il ne soit dit que Paul ait écrit des lettres à diverses communautés chrétiennes. Et comment ces lettres seraient-elles finalement tombées dans des mains qui les auraient rassemblées pour en faire un corpus ? Mystèrte ! On le voit, la prudence est de mise... (21)

Si les trois ou quatre *Epîtres de Paul* que je viens de citer sont authentiques, comme un bon nombre de critiques sont disposés à l'admettre, alors elles datent de plus ou moins 50 à 64, soit les dernières années de la vie de l'Apôtre. Elles seraient donc, avec l'*Apocalypse*, les plus anciens témoignages concernant les origines du christianisme. Les autres *Epîtres*, inauthentiques, seraient nettement postérieures mais sans doute quand même plus anciennes que que les *Evangiles* puisqu'aucune *Epître*, je le rappelle, ne fait la moindre allusion à l'existence de textes évangéliques. (22)

Résumé chronologique

Chronologiquement, donc, l'*Apocalypse* apparut en premier lieu, suivie par les *Epîtres* attribuées à Paul (les authentiques d'abord et d'autres ensuite). Puis apparurent les *Evangiles* : celui de Marc d'abord, suivi par ceux attribués à Matthieu et Luc et, un peu plus tard sans doute, par celui de Jean. Les *Actes des Apôtres,* quant à eux, apparurent sans aucun doute après l'*Evangile de Marc* ou beaucoup plus tard encore.

Voilà tout ce que l'on peut dire quant aux origines des textes du *Nouveau Testament*. Il convient à présent d'examiner plus en détails leur contenu et leur degré de fiabilité.

Paroles d'Evangile : témoignages fragiles...

Aux premiers temps du christianisme, le respect de l'intégrité des écrits fut plutôt mince. Chaque copiste modifiait les textes et opérait des additions au gré de ce qu'il estimait être les nécessités du moment.

Origène [184 - 254] dans ses *Epîtres aux Alexandrins et aux Africains*, signala que très souvent on ajoutait aux textes des chrétiens de quelques mots à quelques phrases. Au second siècle, Deny, l'évêque de Corinthe, se plaignit même que l'on falsifiait ses propres lettres presque sous ses yeux. (23)

Vint enfin le moment où on se préoccupa de rationaliser les corrections des textes importants dont les copies étaient en train de devenir toutes différentes. Vers la fin du troisième siècle, les *Evangiles* furent ainsi revus et amendés par Hésychius et Lucien le Martyr. Ensuite, en 386, le pape Damase chargea saint Jérôme de les traduire en les accommodant à la vérité grecque. Je dois, à ce propos, citer plusieurs commentaires de saint Jérôme. Je commencerai par une lettre qu'il écrivit au pape Damase : "*D'un ouvrage, vous*

m'obligez à en faire un nouveau. Vous voulez que je me place en quelque sorte, comme arbitre entre les exemplaires des Ecritures qui sont dispersés dans tout le monde et comme ils sont différents entre eux, que je distingue ceux qui sont d'accord avec la vérité grecque. C'est là un pieux labeur, mais c'est aussi une pieuse hardiesse de la part de celui qui doit être jugé par tous, de juger lui-même les autres, de vouloir changer la langue d'un vieillard et de ramener à l'enfance le monde déjà vieux. Quel est, en effet, le savant ou même l'ignorant qui, lorsqu'il aura en main un exemplaire nouveau, après l'avoir parcouru seulement une seule fois, voyant qu'il est en désaccord avec celui qu'il est habitué de lire, ne se mette aussitôt à pousser des cris, prétendant que je suis un sacrilège, un faussaire, parce que j'aurais été ajouter, changer, corriger quelque chose dans les livres anciens. Un double motif me console de ces accusations. Le premier, c'est que vous qui êtes le souverain pontife, m'ordonnez de le faire ; le second c'est que la vérité ne saurait exister dans des choses qui diffèrent, alors qu'elles auraient pour elles l'approbation des méchants (...) *Cette courte préface s'applique seulement aux quatre Evangiles, dont l'ordre est le suivant : Matthieu, Marc, Luc et Jean. Après avoir comparé un certain nombre d'exemplaires grecs, mais des anciens, qui ne s'éloignent pas trop de la vérité italique, nous les avons combinés de telle manière que corrigeant seulement ce qui nous paraissait en altérer le sens, nous avons maintenu le reste tel qu'il était.*" (24)

Ailleurs, saint Jérome dit encore : "*Voici en effet une grande cause d'erreur qui a pris corps dans nos manuscrits : ce qu'un évangéliste a dit de plus qu'un autre sur le même sujet, on l'a ajouté dans cet autre où l'on croyait que cela manquait ; ou bien, quand chacun d'eux a exprimé une même chose d'une façon différente, le lecteur qui avait commencé par lire tel ou tel des quatre, a cru qu'il devait corriger les autres d'après celui-là. D'où il résulte que chez nous tout est mêlé, que dans Marc on trouve bien des choses qui appartiennent à Marc et à Jean et dans les deux qui restent bien des choses qui appartiennent à chacun des autres.*" (25)

Tout cela est à ce point effarant que je n'ose rien y ajouter !

Saint Victor, évêque de Tumonès, rapporte qu'au VI^e siècle, l'empereur grec Anastase fit à nouveau examiner, critiquer et expurger les Saintes Ecritures qui semblaient avoir été "*composées par des évangélistes idiots*" (*Sancta evangelia, tanquam ab idiotis evangelistis composita, repréhenduntur et emendantur*). Charlemagne fit lui-aussi réaliser le même travail. Il fut suivi par Sixte-Quint qui menaça d'anathème quiconque oserait encore exécuter pareille besogne... après quoi le même fit encore corriger de nombreux passages ! Clément VIII ordonna une nouvelle révision ; la dernière car l'imprimerie venait de naître et il devint dès lors impossible de se livrer impunément à la correction des textes anciens. (26)

Contrastant avec tout ceci, on dispose d'intéressants commentaires de saint Augustin, mort en 430 : "*Il convient que les Evangiles soient exempts de toute inexactitude, non seulement de celle qui provient de la fraude, mais même de celle qui se commet par oubli* (...) *J'ai appris à révérer les livres canoniques jusqu'au point de croire qu'aucun de leurs auteurs n'a commis la moindre erreur. Si j'y trouve quelque chose qui semble contraire à la vérité, je me tiens pour assuré que l'exemplaire est fautif ou que le traducteur n'en a pas bien pris le sens ou que je ne l'ai pas entendu.*"

Ailleurs, saint Augustin écrivit encore : "*Je ne croirais pas à l'Evangile si je ne tenais compte de l'autorité de l'Eglise.*" Cette déclaration fut reprise au XVII^e siècle par le père Malebranche, de l'Oratoire, qui en son nom personnel, ajouta : "*Les ignorants n'ont aucune preuve que les Evangiles sont des auteurs qui portent leur nom et qu'ils n'ont point été corrompus dans les choses essentielles ; et je ne sais si les savants en ont des preuves bien sûres.*" (27)

Sans commentaire.

Contradictions, erreurs historiques, erreurs géographiques etc.

Les Livres du *Nouveau Testament* fourmillent de contradictions et d'erreurs historiques ou géographiques. Si je m'en tiens aux seuls *Evangiles*, je puis dire que Dalman y a trouvé vingt erreurs ou difficultés qui démontrent que les évangélistes ne connaissaient pas bien le pays et n'agissaient pas en témoins oculaires. Par exemple, *Luc* cite Naïm en Judée alors qu'elle est en Galilée, Matthieu parle d'une "mer de Galilée"(*Matthieu* 15, 29) et Marc, en 4, 37, y situe une forte tempête alors qu'il ne s'agit que d'une petite étendue d'eau. Mais voici mieux : aucun des quatre *Evangiles* ne cita une seule fois la plus grande ville de Galilée, Sepphoris (Zippori pour les Juifs) qu'Herode avait choisie comme capitale de son gouvernement. Tout indique que les évangélistes ne la connurent pas. René de Lervily, de son côté, a montré qu'ils parlaient sans cesse de la Galilée à propos d'une région où ce terme n'aurait pu s'appliquer qu'à partir de l'an 34, date de son rattachement à l'Empire. L'*Evangile de Jean*, nous dit Guy Fau, ne connaît pas Sichem et l'appelle Sychar qui aurait signifié "mensonge". Quant à Luc, il imaginait que les maisons juives étaient couvertes de tuiles, que là-bas on transportait les morts dans des cercueils et que c'était le vent du sud qui y était le plus chaud. M. Moutier-Rousset, qui a particulièrement étudié cette question, rapporte que les évangélistes ne connaissaient pas davantage les mesures juives ni la valeur des monnaies qui avaient cours là-bas. Parmi d'autres exemples, en voici un qui est péremptoire : selon *Matthieu 18, 24* Jésus aurait parlé d'un roi qui, pour recouvrer la dette de dix mille talents que lui devait un de ses serviteurs, l'aurait vendu ainsi que sa femme et tous ses biens. On peut mesurer l'extravagance de la somme avancée par l'Evangile quand on sait que cette somme était le double de ce que le plus riche empereur romain, Auguste, laissa à ses héritiers.

Tout ceci montre que les rédacteurs des *Evangiles* semblent avoir été totalement étrangers aux lieux et à l'époque à propos desquels ils rendirent témoignage.

Georges Ory, de son côté, a rassemblé une surprenante collection de contradictions au sein même des enseignements de Jésus. Ce qui lui a permis de conclure : "*Ou bien il a existé deux Jésus absolument différents l'un de l'autre. Ou bien les évangélistes ont rassemblé pèle-mêle des traits appartenant à un dieu et à plusieurs hommes.*" [28]

Je citerai plus loin de nombreuses contradictions relatives à des faits touchant la vie de Jésus. Pour l'instant je rappellerai simplement (voir page 28) que John Remsburg a construit son livre *The Christ* sur base d'une grande quantité de questions précises dont il a été chercher les réponses dans l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*. Sur base des réponses très diverses qu'il a ainsi récoltées, il a mis en évidence des contradictions de toutes sortes tout au long des *Evangiles*. Pourtant, celles-ci n'empêchèrent pas saint Irénée d'écrire : "*Le Verbe nous donna un quadriforme Evangile qu'embrasse un seul et même esprit* (...) *Dictées par le Verbe et par son Esprit, les Ecritures sont sans faute.*" [29]

Saint Augustin, de son côté, a donné la recette à qui veut trouver le moyen d'expliquer les erreurs que la critique a débusquées dans les Saintes Ecritures : "*Comme il ne peut rien y avoir de faux dans les Evangiles, ni par mensonge, ni par oubli, il n'y a pas de supposition à laquelle on ne doive recourir, plutôt que d'admettre que les évangélistes ont altéré la vérité.*" [30]

Suivant à la lettre cette recommandation, certains Compendii de théologie, en usage dans les séminaires, disent que l'imperfection des preuves des Ecritures Saintes a été aménagée par Dieu lui-même afin d'occasionner la perte de ceux qui sont destinés à être damnés ! [31]

Certains théologiens vont plus loin encore, car, citant l'historien Seignobos, ils affirment que ce sont les points de concordance des affirmations divergentes qui constituent

les faits historiques scientifiquement établis. Ce à quoi Georges Las Vergnas, ancien prêtre, a répliqué : "*Je n'en crois absolument rien. D'abord l'histoire n'est pas science mais érudition : qui confond les mots confond les idées. Ensuite, deux faux témoins peuvent se contredire en tout et se rencontrer soudain, par hasard, sur un même mensonge : le "fait" est-il alors scientifiquement établi ?* " (32)

Se référant aux *Evangiles*, Charles Guignebert, professeur d'histoire du christianisme à la Sorbonne, a écrit : "*Trop fréquentes et trop graves sont les contradictions entre les trois synoptiques. C'est une plaisanterie de soutenir qu'elles ne portent que sur des détails et que les évangélistes s'accordent sur l'essentiel. L'essentiel, c'est qu'ils empruntent à une source commune, et leurs trois témoignages n'en font qu'un ; la liberté avec laquelle chacun d'eux exploite le fond commun est terriblement inquiétante quant à la fixité de la tradition et à sa solidité. Une étude attentive des textes synoptiques révèle un travail de légende que chaque évangéliste accomplit à sa façon.*" (33)

Les apocryphes

La plupart des chrétiens ignorent qu'en même temps qu'apparaissaient les textes qui devinrent canoniques, beaucoup d'autres voyaient le jour. Ces textes, qui ont été rejetés, sont appelés "apocryphes". Aux débuts du christianisme, plusieurs *Apocalypses* furent diffusées en même temps qu'une multitude d'*Evangiles*. Parmi les plus célèbres, je citerai l'*Evangile des Egyptiens*, très puritain, l'*Evangile des Hébreux* où la Vierge Marie et le Saint-Esprit ne sont qu'un seul et même personnage, l'*Evangile de Pierre*, l'*Evangile de Barnabé*, l'*Evangile de Judas*, l'*Evangile de Marie-Madeleine*, l'*Evangile de Thomas* et surtout les *Evangiles de l'enfance* qui racontaient les miracles que Jésus, enfant, avait réalisés.

Aux premiers temps du christianisme, n'importe quoi pouvait s'écrire et être diffusé. C'était l'époque où les faussaires pouvaient le mieux profiter de leur art...

Les plus anciens exemplaires arrivés jusqu'à nous

J'ai dit plus haut à quelles dates on peut penser que furent forgés les textes du *Nouveau Testament* au départ de recueils de sentences et de traditions orales. Cependant, il faut distinguer ces dates de celles des plus anciens écrits que nous possédons.

A ma connaissance, les quatre manuscrits complets les plus anciens du *Nouveau Testament* dont nous disposons aujourd'hui sont les suivants : le *Codex Vaticanus* et le *Codex Sinaïticus*, datant chacun du quatrième siècle (le premier étant légèrement plus ancien que le second) ainsi que le *Codex Alexandrinus* et le *Codex Rescriptus* qui appartiennent déjà tous deux au cinquième siècle. On possède aussi des fragments de textes du *Nouveau Testament* sur papyrus ou parchemin; mais aucun, à ce que je sache, ne date du premier siècle. Le plus ancien texte (sur papyrus) contenant des extraits de l'*Evangile de Jean* a été daté d'une période située entre 100 et 150. C'est le Papyrus John Rylands, de la John Ryland University Library. Et cette fourchette de datation concorde avec ce que je disais précédemment sur l'époque où semble être apparu cet *Evangile*. Enfin, toujours selon ce que j'en sais, le plus ancien document contenant des *Epîtres* de Paul fut découvert en 1931 et daterait de l'an 200 à peu près. (34)

REFERENCES

1) LEPIN (M), *Evangiles canoniques et Evangiles apocryphes*, Paris, 1907, p. 9
VICTOR (P), *Les Evangiles et l'histoire*, Paris, Charpentier, 1879, p. 99
LE CLEMENT DE St-MARCQ, *Hist. générale des religions*, Waltwilder, éd. Du Sincériste, 1928, pp. 21-22
COURDAVEAUX (V), *Comment se sont formés les dogmes?*, Paris, Fischbacher, 1889, pp. 12-14
2) STRAUSS (D), *Nouvelle vie de Jésus*, Paris, Hetzel, vers 1864, Tome 1, pp. 93-94
CHALLAYE (F), *Le christianisme et nous*, Paris, Rieder, 1932, p. 108
REVILLE (A), *Essais de critique religieuse*, Paris, Cherbuliez, 1869, p. 123
HAVET (E), *Le christianisme et ses origines*, Paris, Calmann Levy, 1884, Tome 4, pp.316
3) *Le Figaro Magazine*, Paris, 24 septembre 1988, pp. 102-105
4) VICTOR (P), *Les Evangiles et l'histoire*, Paris, Charpentier, 1879, p. 104
5) VICTOR (P), *Les Evangiles et l'histoire*, Paris, Charpentier, 1879, p. 17
6) VICTOR (P), *Les Evangiles et l'histoire*, Paris, Charpentier, 1879, pp. 19-22
MESSADIE (G), *L'homme qui devint Dieu - Les sources*, Paris, Laffont, 1989, p. 57
RENAN (E), *Les Evangiles*, Paris, Calmann-Lévy, 1906, p. 123
7) ALFARIC (P), *L'Evangile selon Marc*, Paris, Rieder, 1929, pp. 18-20
8) VICTOR (P), *Les Evangiles et l'histoire*, Paris, Charpentier, 1879, pp. 25-26
STRAUSS (D), *Nouvelle vie de Jésus*, Paris, Hetzel, vers 1864, Tome I, pp. 58-59
9) BINET-SANGLE (Dr), *La folie de Jésus*, Paris, Maloine, 1908, pp. 38-40
10) VICTOR (P), *Les Evangiles et l'histoire*, Paris, Charpentier, 1879, pp. 56-62
11) FAU (G), *La fable de Jésus-Christ*, Paris, Union Rationaliste, 1967, p. 95
PEYRAT (A), *Histoire élémentaire et critique de Jésus*, Paris, Lévy, 1864, p. 67
12) DUNKERLEY (R), *Le Christ*, Paris, Gallimard, 1962, p. 114
13) WEIL-RAYNAL (E), *Une thèse nouvelle...* in *Janus*, Paris, n°1, Avril-mai 1964, pp. 19-20
14) DUPUIS (C-F), *Origine de tous les cultes*, Paris, Rosier, 1835, Tome VII, p. 416
VOLNEY, *Les ruines*, Paris, Courcier, 1808, p. 201
15) LEPIN (M), *Jésus-Christ, sa vie, son oeuvre*, Paris, Beauchesne, 1912, pp. 29-31
TAYLOR (R), *The Diegesis*, London, Dugdale, 1845, chap. 18
16) WALLACE (BD.B.), *7Q5-The earlierst NT papyrus ?*, Internet, http://www.bible.org, 2000
Contre-Réforme Catholique au XXe siècle, juillet-août 1991, janvier 1992, août-sept. 1993, etc.
17) MEHAT (A), in *Revue de l'histoire des religions*, T. 190 n°2, 1976, pp. 196-197
SMITH (M), *Clement of Alexandria nd a secret gospel of Mark*, Harvard, Univ. Press, 1973
SMITH (M), *The secret gospel,* London, Gollancz, 1974
CARLSON (S), *The Gospel hoax - Morton Smith's invention...*, Waco, Baylor Univ. Press, 2005
Internet : http://gnosis.org et autres sites du genre
18) COURDAVEAUX (V), *Comment se sont formés les dogmes?*, Paris, Fischbacher, 1889, pp. 79-81
19) COUCHOUD (P) & STAHL (R), *Premiers écrits du christianisme*, Paris, 1930, chap. VII
20) GOGUEL (M), *La naissance du christianisme*, Paris, Payot, 1955, pp. 108-110 et 493-494
FERRIERE (E), *Les apôtres*, Paris, Germer, 1879, p. 85
21) GUIGNEBERT (C), *Le Christ*, Paris, Albin Michel, 1948, pp. 141-142
GUIGNEBERT (C), *Jésus*, Paris, Renaissance du Livre, 1933, p. 25
FAU (G), *La fable de Jésus-Christ*, Paris, Union rationaliste, 1967, p. 69
VAN DEN BERGH VAN EYSINGA (G), Radical views about the New Testament, Chicago, Open Court, 1912, chap. III
22) WEIGALL (A), *Survivances païennes dans le monde chrétien*, Paris, Payot, 1934, p. 30 et 34
23) DAANSON (E), *Mythes et légendes*, Bruxelles, Librairie Moderne, 1913, p. 218
STAP (A), *Etudes hist. et critiques sur les origines du christianisme*, Paris, Fischbacher, 1891, p. 21
24) DAANSON (E), *Mythes et légendes*, Bruxelles, Librairie Moderne, 1913, pp. 219-220
25) VICTOR (P), *Les Evangiles et l'histoire*, Paris, Charpentier, 1879, pp. 102-103
26) DAANSON (E), *Mythes et légendes*, Bruxelles, Librairie Moderne, 1913, pp. 220-221
27) VICTOR (P), *Les Evangiles et l'histoire*, Paris, Charpentier, 1879, p. 13
STAP (A), *Etudes hist. et crit. sur les origines du christianisme*, Paris, Fischbacher, 1891, p. 20 et 206
28) ORY (G), *Le christ et Jésus*, Paris, Edition du Pavillon, 1968, pp. 108-118
FAU (G), *Le puzzle des Evangiles*, Paris SER, 1970, pp. 258-259
LAS VERGNAS (G), *Jésus a-t-il existé?*, Paris, Chez l'Auteur, 1958, p. 79
PHILLIPS (G), *The marian conspiracy*, London, Pan, 2001, p. 38
MOUTIER-ROUSSET (E), *Le Christ a-t-il existé ?*, Paris, Soc. Mutuelle d'Edition, 1922, chap. VII
DE LERVILY (R), *Qui était Jésus?*, Paris, Editions du Centre, 1950, pp. 40-41
29) STAP (A), *Etudes hist. et critiques sur les origines du christianisme*, Paris, Fischbacher, 1891, p. 205
30) VICTOR (P), *Les Evangiles et l'histoire*, Paris, Charpentier, 1879, p. 119
31) VICTOR (P), *Les Evangiles et l'histoire*, Paris, Charpentier, 1879, p. 13

32) LAS VERGNAS (G), *Jésus a-t-il existé?*, Paris, Chez l'Auteur, 1958, p. 77
33) GUIGNEBERT (C), *Jésus*, Paris, Renaissance du Livre, 1933, p. 502
34) *Le Vif-L'Express*, Paris-Bruxelles, n° 163/1813, 4-10 avril 1986, p. 85
LENZMAN (I), *L'origine du christianisme*, Moscou, Ed. Langues étrangères, 1961, p. 47
LISSNER (Y), *Ainsi vivaient nos ancêtres*, Paris, Club Livre d'Histoire, 1957, pp. 132-133
Free Inquiry, New York, spring 1985, p. 50
PRINGENT (P), *Peut-on connaître l'histoire de Jésus?* In *Les Dossiers de l'Archéologie*, Paris, mai 1975
BUCAILLE (M), *La Bible, le Coran et la science*, Paris, Seghers, 1976, pp. 86-87

D'AUTRES TEMOIGNAGES SUR JESUS ?

Les textes contenus dans le *Nouveau Testament* ainsi que les "apocryphes" du même genre constituent ce que l'on appelle couramment les "témoignages chrétiens". Il est cependant évident qu'on ne peut retenir uniquement ces témoignages pour être assuré de l'existence historique de Jésus, de sa prédication, de son supplice et de sa résurrection. En effet, à supposer que Jésus ne soit qu'un mythe ou que sa vie fut totalement différente de celle que racontent les *Evangiles*, on ne pourrait compter sur les écrits de ceux qui auraient forgé le mythe ou les légendes pour déterminer l'exacte part de la vérité historique. Il faut donc examiner ce que l'on appelle "les témoignages non chrétiens" ou "profanes".

De quelle nature pourraient être ces témoignages?

On devrait par exemple retenir tous les textes mentionnant Jésus ou les chrétiens et qui auraient été écrits par des auteurs non chrétiens ayant vécu à l'époque de Jésus ou aux débuts du christianisme. Une fois ces témoignages rassemblés, il faudrait évidemment en examiner la valeur intrinsèque avant de les comparer aux "témoignages chrétiens". On pourrait également retenir d'autres "preuves matérielles" comme par exemple des objets. On en a proposé beaucoup. Avant de les accepter comme preuves incontestables de l'existence de Jésus, il faut évidemment en examiner avec prudence l'origine et, d'une manière générale, la valeur testimoniale.

C'est à ce travail d'analyse critique que j'invite à présent mes lecteurs...

En ce qui concerne les écrits, j'examinerai successivement les textes profanes grecs, latins et syriaques et je terminerai par quelques mots au sujet des écrits religieux destinés plus particulièrement aux Juifs. Je parlerai ensuite des autres "preuves matérielles".

Thallus

Le plus ancien témoignage "profane" sur Jésus serait celui d'un certain Thallus, conservé indirectement par une citation de Jules l'Africain. Selon ce dernier, Thallus aurait parlé d'une éclipse de soleil qui aurait causé une grande obscurité au moment de la Passion. Pour des raisons astronomiques sur lesquelles je reviendrai plus loin, une éclipse était impossible au moment de la Passion, ce qui rend d'emblée ce témoignage suspect. D'autre part, on n'a pu identifier exactement ce Thallus, ni déterminer l'époque précise à laquelle il

aurait vécu, mais d'aucuns trouvent commode de considérer qu'il devait être antérieur à l'historien Flavius Josèphe dont je parlerai plus loin.

Peu de critiques se sont penchés sur ce témoignage. Cependant, Richard Carrier en a fait une étude approfondie dont il ressort qu'on a fait dire à Thallus des choses qu'il n'a jamais dites. En fait, il n'associa jamais un quelconque tremblement de terre à la Passion ou à Jésus. Cette association fut faite par Jules l'Africain ou même Eusèbe dont il semble qu'il fut un faussaire en plusieurs occasion (voir plus loin).

On peut tenir pour certain que les chrétiens désirèrent ardemment fournir au moins un témoignage profane à l'appui des événements extraordinaires qu'ils disaient s'être produits au moment de la mort de Jésus. S'ils avaient connu un témoignage de Thallus réellement favorable à leurs idées, ils auraient donc tout fait pour le préserver et le propager, ce qui ne fut à l'évidence pas le cas. Dès lors, la conclusion s'impose d'elle-même... [1]

A propos de quelques faux

Etrangement, comme s'il fallait combler un vide, certains des premiers chrétiens tentèrent de démontrer l'existence de Jésus en usant de faux documents divers.

Au trente-cinquième chapitre de sa *Première Apologie* écrite vers 150 pour démontrer à l'empereur Antonin le Pieux le bien-fondé des croyances chrétiennes, Justin affirma que l'empereur pouvait lire tous les faits relatifs à la condamnation et à la crucifixion de Jésus dans les *Actes de Pilate*. A l'évidence, il ne disposait alors de rien de mieux pour soutenir ses dires. Or, aujourd'hui, du fait même de certaines incohérences en rapport avec ces textes, l'Eglise elle-même, après bien des critiques, admet que les *Actes de Pilate* sont des faux grossiers. On pense qu'ils furent forgés par un chrétien dépité du fait que, de son temps déjà, personne n'avait pu mettre la main sur une véritable pièce officielle relative à la condamnation et au supplice de Jésus. La chose est d'autant plus troublante qu'on sait avec quelle minutie les romains consignaient tous les faits touchant à la justice, aux finances et à la défense du territoire...

Dans le même genre, on a jadis mentionné une lettre relative à Jésus que le gouverneur de Jérusalem, Lentunus, aurait adressée au Sénat et au peuple romain. Malheureusement il s'agissait là encore d'un faux grossier puisqu'il n'y eut jamais de gouverneur à Jérusalem. On pense aujourd'hui que cette lettre fut probablement forgée de toutes pièces durant la période médiévale.

Au rang des faux grossiers que plus personne n'admet aujourd'hui, on peut encore citer une correspondance entre Paul et Sénèque. Ce philosophe était si proche des idées chrétiennes que saint Jérôme n'hésita pas à prétendre qu'il était un Père de l'Eglise. Or, Sénèque, contemporain de Jésus [vers 2 - 65], n'a rien dit du Christ ou des chrétiens. C'est pour combler son silence -lourd de conséquence- que fut fabriquée sa prétendue correspondance avec Paul.

Un autre faux célèbre est une lettre du roi Abgar à Jésus suivi de la réponse que ce dernier lui aurait adressée. Inutile d'insister car tous les historiens sérieux sont d'accord sur ce point. [2]

Parmi les témoignages rarement cités, on trouve une lettre du syrien Mara bar Sérapion à son fils Sérapion. Compte tenu de certains faits qu'elle mentionne, on sait avec certitude qu'elle est postérieure à 73, mais on ignore quand exactement elle fut écrite. On hésite à ce propos entre le second et le troisième siècle. Cette lettre contient une allusion au "sage roi des Juifs" que ces derniers exécutèrent avant d'être chassés de leur pays et de connaître la dispersion. En fait, cette lettre ne nous apprend rien de précis puisqu'il ne s'y

trouve même pas les mots "Christ" ou "Jésus". L'auteur, qui ne se présente même pas comme un témoin des événements auxquels il fait allusion, considérait simplement que ces derniers s'étaient bien produits comme il l'avait entendu dire. Sans plus. Son témoignage, déjà tardif, ne porte donc que sur une opinion qu'il faisait sienne et n'apporte aucune démonstration quant à la véracité des faits sur lesquels elle paraissait fondée. (3)

Flavius Josèphe

Flavius Josèphe, qui naquit en 37-38 dans une famille noble sacerdotale de Jérusalem, écrivit deux ouvrages qui couvrent la période durant laquelle Jésus fut censé vivre. Le premier, publié entre 75 et 79 et intitulé *La Guerre des Juifs*, ne contient rien sur Jésus. C'est d'autant plus étonnant que, dans le second, intitulé *Antiquités juives*, on peut lire ce passage : "*C'est en ce temps que parut Jésus, homme sage, s'il faut l'appeler homme. Car il fut l'artisan d'oeuvres étonnantes, le maître de ceux qui reçoivent avec joie la vérité, et il entraîna beaucoup de Juifs, et beaucoup d'autres venus de chez les Grecs. Il était le Christ. Et Pilate l'ayant condamné à la croix sur la dénonciation des premiers de notre nation, ceux qui l'avaient aimé d'abord ne cessèrent pas pour autant, car il leur apparut derechef vivant, le troisième jour, ainsi que l'avaient dit, entre bien d'autres merveilles à son sujet, les prophètes divins. Et jusqu'à présent subsiste le groupe appelé de son nom les Chrétiens.*"

Origène [184 - 254] a écrit que Josèphe ne croyait pas à la messianité de Jésus. Par conséquent, il ne connaissait pas encore la petite phrase "*Il était le Christ*" au sujet de laquelle tous les critiques sérieux s'accordent pour dire qu'elle est une interpolation évidente, à savoir une addition postérieure faite par la main d'un copiste zélé. Ce qui suit cette phrase est également très suspect car Josèphe, s'il avait écrit ces choses sans y apporter la moindre restriction, aurait logiquement dû se convertir, ce qu'il ne fit pas. En bonne logique, donc, la plupart des critiques rejettent également ces phrases qu'ils considèrent interpolées. Il reste le début du texte qui pourrait s'appliquer à n'importe quel thaumaturge ou magicien qui étaient alors nombreux. Flavius Josèphe aurait pu écrire cela sans croire que Jésus fut le véritable Messie. Cependant, ce bout de texte a également été l'objet des plus graves suspicions. En effet, si on examine plus largement le passage des *Antiquités* dans lequel il se trouve, on remarque qu'il brise non seulement le rythme de l'ensemble, mais également l'agencement de chacun des thèmes abordés et qui concernent des répressions ordonnées par Pilate. Si l'on supprime ces quelques phrases, le texte retrouve son homogénéité et sa cohésion. Une autre hypothèse, destinée à sauver partiellement le témoignage de Josèphe, voit dans son "testimonium" un texte original qui aurait été profondément remanié postérieurement par des changements de termes et des insertions diverses afin d'en renforcer l'impact. Telle quelle, cette hypothèse ressemble davantage à un *credo* qu'à une démonstration. D'autres arguments viennent en effet à l'appui de la thèse qui fait du "testimonium" une interpolation totale. Au XVIe siècle, par exemple, Vossius possédait encore un vieux manuscrit des *Antiquités juives* qui ne contenait rien au sujet de Jésus.

D'aucuns ont usé d'une argumentation pour le moins spécieuse. Ayant constaté que Flavius Josèphe n'avait rien dit des chrétiens, qu'il avait très peu parlé du messianisme juif et s'était également tu au sujet de rabbins aussi célèbres que Hillel ou Jochanan ben Sakkai, ils soutinrent que la raison de ces silences et de cette discrétion était simple : à titre strictement personnel, Josèphe voulait par tous les moyens se concilier les faveurs des Romains. Aussi aurait-il toujours cherché à éviter de parler des choses qui auraient pu leur déplaire. Dès lors, même s'il avait entendu parler de Jésus il n'en aurait pas dit un mot afin de ne pas raviver des souvenirs qui auraient pu excéder les Romains. Cette argumentation

ne résiste pas dès lors qu'on rappelle que toute l'histoire hébraïque que raconta Josèphe dans son livre *La Guerre des Juifs Contre les Romains* ne fut qu'une série de révoltes et de soulèvements d'inspiration messianique. Quant au fait qu'il ne cita même pas les chrétiens, c'est peut-être tout simplement parce qu'il n'existait pas encore de son temps des gens qu'on appelait ainsi...

Compte tenu de tout ce qui précède, il découle que tout le texte de Flavius Josèphe cité plus haut fut interpolé par une main chrétienne bien longtemps après que l'original fut écrit. On a d'ailleurs soutenu avec beaucoup de succès que la majeure partie de l'oeuvre de Josèphe est apocryphe tant les retouches et les additions y auraient été nombreuses. Etant donné qu'avant Eusèbe de Césarée [264 - 340] personne ne cita un texte de Josèphe à l'appui de la divinité ou même de l'existence terrestre de Jésus, on est en mesure de conclure que l'interpolation daterait, au plus tôt, du troisième siècle et certains ont même soutenu qu'Eusèbe en aurait été l'auteur.

Lié au "testimonium" précédent, un autre texte de Josèphe, nettement plus court, est souvent cité : "*Jugeant que la mort de Festus et le fait qu'Albinus était encore en route lui procuraient une occasion favorable, il réunit le sanhédrin en conseil judiciaire, et fait comparaître devant lui le frère de Jésus, surnommé le Christ -Jacques était son nom- avec quelques autres. Il les accuse d'avoir violé la loi et les livres pour être lapidés*."

Pour la raison majeure citée plus haut, il est douteux que Josèphe aurait pris la peine de préciser que Jacques était frère de Jésus surnommé le Christ (ce qui signifie *Oint* qui désigne l'envoyé direct de Dieu). On peut donc raisonnablement penser que ce texte fut également "arrangé" par une main pieuse. (4)

Vers 710, saint André, métropolitain de Crête, écrivit ce qui suit : "*C'est aussi de cette façon (d'après le type des portraits du Christ attribués à saint Luc) que le Juif Josèphe raconte que Jésus a été vu : avec des sourcils se rejoignant, de beaux yeux, le visage allongé, légèrement courbé, une bonne taille...*" Or, ces précisions ne figurent dans aucune des versions des œuvres de Josèphe qui soient arrivées jusqu'à nous. Elles étaient de même ignorées des anciens Pères de l'Eglise. Saint André a donc donné là un témoignage isolé qui ne peut être qu'une invention de son cru destinée à alimenter son argumentation polémique contre les iconoclastes. (5)

Les textes de Josèphe que j'ai cités jusqu'à présent appartenaient tous à une version grecque de ses écrits. Or, en 1906, le monde savant fut secoué par la publication de huit fragments de textes appartenant à une version slave de Josèphe qui était connue depuis 1866 mais qui n'avait pas encore retenu assez l'attention. Chose étonnante, la version slave contenait des précisions sur Jean-Baptiste, le Christ et les débuts de la propagande chrétienne. En voici le plus long passage : "*En ce temps-là apparut un homme, si on peut l'appeler ainsi. Sa nature était humaine, mais son apparence plus qu'humaine et ses œuvres étaient divines. Il faisait des miracles étonnants et puissants. C'est pourquoi il m'est impossible de l'appeler un homme. Pourtant, vu la nature qu'il avait en partage avec tous, je ne l'appellerai pas un ange. Tout ce qu'il réalisait par une puissance cachée, l'était par la parole et par le commandement. Quelqu'un disait : "Notre premier législateur -Moïse- est ressuscité des morts, il a opéré nombre de guérisons et de prodiges". D'autres disaient qu'il était un envoyé de Dieu. Pourtant, en bien des choses, il désobéissait à la Loi et n'observait pas le sabbat suivant la coutume des ancêtres. D'autre part, il ne faisait rien de honteux et n'agissait pas avec ses mains ; la parole était son seul instrument. Bien des gens du peuple le suivaient et écoutaient son enseignement ; bien des âmes étaient émues dans la pensée que les tribus juives pourraient, par lui, être affranchies du joug romain. Il se tenait d'ordinaire devant la ville, sur le mont des Oliviers, et c'était là qu'il opérait des guérisons. Autour de lui il avait cent cinquante disciples et une multitude de peuple. Ceux-ci,*

voyant qu'il pouvait accomplir ce qu'il voulait par la parole lui révélèrent leur désir : qu'il entrât dans la ville, tuât les soldats romains et Pilate et régnât sur eux. Mais lui ne nous méprisa pas (lacune dans le texte - N.d.A). *Quand les chefs des juifs furent informés de ce qu'il se passait, ils se réunirent avec le Grand-Prêtre. "Nous sommes, dirent-ils, sans puissance et trop faibles pour résister aux Romains. Mais puisque l'arc est bandé, allons, communiquons à Pilate ce que nous avons appris et nous pourrons être sans souci. Qu'il n'apprenne pas cela par d'autres; car alors nous serions dépouillés de nos biens et nos enfants seraient dispersés". Ils allèrent donc et firent un rapport à Pilate. Celui-ci envoya des soldats et fit tuer nombre de gens. Il fit amener devant lui le thaumaturge et, après enquête, prononça le jugement : " C'est un bienfaiteur et non un malfaiteur ou un rebelle ni un aspirant à la royauté". Et il le laissa partir car il avait guéri sa femme mourante. Et il revint là où il se tenait d'habitude et fit ses oeuvres accoutumées. Et plus de gens encore s'assemblèrent autour de lui, il se glorifia encore plus par ses actes. Les docteurs de la Loi dévorés d'envie, donnèrent trente talents à Pilate pour qu'il le mit à mort. Il prit l'argent et les laissa libres d'agir comme ils le voulaient. Ils mirent la main sur lui et le crucifièrent contre la loi des Pères.*"

Ce texte se heurte évidemment à quelques-unes des objections que j'ai formulées pour les précédents. Une première lecture, sommaire, pourrait faire croire qu'il est nettement pro-chrétiens. Cependant, son contenu apparaît beaucoup plus subtil. Il est évident que son auteur connaissait certains détails de la vie supposée de Jésus qui appartenaient au domaine des légendes qui s'étaient développées dans les milieux chrétiens des second et troisième siècles. Or, par certains détails, on sent bien que l'auteur de ces lignes s'écarte aussi résolument de la figure christique qui s'était alors imposée. Son Christ n'est pas un fils de Dieu, n'est pas le Messie, mais bien un thaumaturge strictement humain. Dès lors, on peut penser que ce texte n'est pas de Josèphe mais bien d'un croyant appartenant à une secte où à un groupuscule religieux marginal. Il aurait été écrit à une date indéterminée dans le sillage logique des polémiques qui foisonnèrent dans les temps qui virent s'imposer le christianisme. Ce long texte n'est donc pas un témoignage historique concernant la vie de Jésus ; il indique simplement les polémiques que l'existence prétendue de celui-ci souleva dans certains milieux à une époque déjà lointaine par rapport à l'apparition des premiers textes chrétiens.

Les autres passages de la version slave de Josèphe, que je ne citerai pas et qui concernent Jean-Baptiste et les premiers chrétiens, appellent les mêmes remarques que le long passage qui précède.

En 1971, le professeur Shlomo Pinès, de l'Université Hébraïque de Jérusalem, annonça qu'il avait peut-être retrouvé la version originelle du "Testimonium Flavianum" dans un ouvrage arabe du X^e^ siècle attribué à Agapius, évêque d'Hiérapolis en Syrie, et intitulé *Histoire universelle*. Le texte, différent de celui qu'on connaissait jusque-là, était dit originel parce qu'il ne contenait pas la fameuse profession de foi "*Celui-là était le Christ*". Certes ; mais il se terminait par la phrase tout aussi suspecte que voici : "*Sans doute était-il le Messie sur qui les prophètes ont raconté tant de merveilles.*" S'il avait écrit cela, Josèphe aurait certainement été chrétien. (6)

Pline le Jeune

Le plus ancien texte latin qui concerne notre sujet est un rapport, sous forme de lettre, que Pline le Jeune, alors gouverneur de Bithynie, écrivit à l'empereur Trajan. Vers 110, ce dernier avait chargé son ami de réorganiser l'administration de la province où il avait été nommé. Pline, manquant peut-être un peu de confiance en lui-même et en ses décisions,

avait coutume d'écrire à Trajan pour justifier ses actes et lui demander conseil. La lettre dont il va être question a été contestée un certain temps car elle manquait dans d'anciens exemplaires des oeuvres de Pline ou figurait dans d'autres qu'on estimait tardivement falsifiés. Cette opinion n'est plus vraiment soutenue actuellement et les spécialistes s'accordent pour estimer que cette lettre est sans doute bien le texte original, non interpolé ou retouché, que Pline écrivit à l'époque. Pline y explique l'attitude qu'il a adoptée à l'égard des chrétiens et sollicite, comme à son habitude, conseils ou approbation de Trajan. Il écrit que des gens lui sont parfois déférés comme chrétiens. Or, le christianisme lui semble être une folie punissable. Dès lors, quand ces gens persistent à se proclamer chrétiens, ils sont torturés. S'ils nient et acceptent de maudire publiquement Christus, ils sont alors relâchés. Voici ce que Pline rapporte que les chrétiens disaient pour assurer leur défense : "*Or, ils affirmaient que toute leur faute, ou toute leur erreur, s'était bornée à tenir des réunions à jour fixe, avant le lever du soleil, pour réciter entre eux alternativement un hymne à Christus comme à un dieu (Christo quasi deo), et pour s'engager par serment, non à tel ou tel crime, mais à ne point commettre de vols, de brigandages, d'adultères, à ne pas manquer à la foi jurée, à ne pas nier un dépôt quand il leur était réclamé ; que cela fait ils avaient coutume de se retirer, puis de se réunir de nouveau pour prendre ensemble une nourriture, mais une nourriture tout ordinaire et innocente ; que cela même, ils avaient cessé de le faire depuis l'édit par lequel, conformément à vos instructions, j'avais interdit les hétéries. Ces déclarations m'ont fait regarder comme d'autant plus nécessaire de procéder à la recherche de la vérité, par la torture même, sur deux femmes esclaves, qu'ils appelaient des ministrae. Je n'ai rien trouvé qu'une superstition absurde, extravagante.*"

Cette lettre ne nous apprend pratiquement rien au sujet de Christus, sinon que Pline le situait un peu à part des autres dieux reconnus comme tels. Il utilisa en effet l'expression *quasi deo*. Dans ses commentaires, Pline n'affirme pas explicitement que ce Christus ait existé, ait été crucifié ou soit ressuscité ; et il dit, au contraire, clairement que la croyance des chrétiens est une superstition absurde et extravagante. Point question donc sous sa plume d'un Christ historique ; mais plutôt d'une superstition, ce qui est tout le contraire. Ce témoignage que des exégètes chrétiens ont souvent cité à l'appui de l'existence historique de Jésus se retourne donc contre eux puisqu'il semble bien qu'en 110 Pline considérait ce que racontaient les chrétiens comme un tissu d'extravagances. Ce qu'on apprend là des chrétiens n'est guère précis, hélas : ils se réunissaient pour chanter et ensuite manger, de façon assez ordinaire. C'est assez cependant pour se rendre compte qu'au début du second siècle, soit plus de 70 ans après la mort supposée de leur Messie, les chrétiens ne disposaient pas encore d'un appareil cultuel ou rituel complexe. Comment comprendre cela s'il faut en outre croire les *Actes des Apôtres* selon lesquels la nouvelle religion se serait répandue comme traînée de poudre ? La réponse à cette interrogation semble être que la naissance de la religion chrétienne et son développement n'eurent pas pour origine la vie et la mort de Jésus, mais bien des événements qui furent largement postérieurs à ces faits prétendus. Pour rappel, l'activisme chrétien de Paul est situé par les historiens vers l'an 54 au plus tôt. [7]

Tacite

Dans l'oeuvre de l'historien latin Tacite qui naquit vers 54 et mourut vers 120, on peut lire ceci au sujet du grand incendie de Rome (en l'an 64) : "*Mais aucun moyen humain, ni les largesses du prince, ni les satisfactions offertes aux dieux ne dissipaient les soupçons et n'empêchaient de croire l'incendie allumé par ordre. Donc, pour faire taire ces rumeurs, Néron présenta des accusés et fit subir les tortures les plus raffinées à des individus détestés*

pour leurs abominations, que le vulgaire appelait chrétiens. Ce nom leur vient de Christ, qui, sous Tibère, avait été livré au supplice par le procurateur Ponce Pilate. Réprimée un instant, cette exécrable superstition débordait de nouveau, non seulement en Judée, berceau de ce fléau, mais dans Rome même, où tout ce que l'on connaît d'horreurs et d'infamies afflue de toutes parts et trouve du crédit..."

George Ory, avec quelques autres, dénie toute valeur à ce texte pour plusieurs raisons. Il constate par exemple qu'il est en totale contradiction avec un autre du même auteur, dans lequel on lit "*sous Tibère, la nation fut tranquille*". Il s'étonne aussi que Tacite, en d'autres endroits de ses écrits où il aurait été fort à-propos de parler du Christ, n'en a pas dit un seul mot. Il fait remarquer, enfin, que ce texte fut longtemps ignoré par ceux qui, précisément, y auraient trouvé un argument de poids pour leurs démonstrations, comme par exemple Cyrille d'Alexandrie qui défendit la cause du christianisme au IVe siècle.

En dépit du poids certain des arguments ici résumés, beaucoup de spécialistes considèrent pourtant que le texte de Tacite ci-dessus est bien de sa main. Il ne peut pourtant l'être, car son auteur n'aurait pu ignorer que Pilate n'était pas procurateur mais bien préfet, ce dont a attesté formellement une inscription retrouvée en 1961 sur une pierre de l'amphithéâtre de Césarée qui est aujourd'hui exposée au Musée national de Jerusalem. Un tel élément de preuve est incontournable, mais certains l'ignorent ou feignent de l'ignorer.

Retenons simplement de ce texte qu'à l'époque (ignorée) où il fut probablement écrit par une main pieuse qui voulait écarter d'elle tout soupçon, on pouvait dire que les chrétiens étaient détestés à cause de leur abominable superstition. Une superstition, c'est encore une fois tout le contraire d'un élément en faveur de l'historicité de Jésus.

Une analyse objective de tous les documents disponibles montre qu'en ce qui concerne la responsabilité éventuelle de Néron dans l'incendie de Rome, on se dirige plutôt dans le sens d'un non-lieu qu'on devrait rendre en sa faveur. Quant au rôle que les chrétiens auraient tenu dans cette catastrophe, Georges Ory a fait remarquer que les *Actes des Apôtres* montrent que lorsque Paul arriva à Rome, postérieurement à l'incendie, il fut accueilli par des gens qui ignoraient tout du Christ et des chrétiens (*Actes* 28, 14-29). Il ajoute que si Pline l'Ancien, Suétone et Dion Cassus accusèrent indirectement Néron d'être responsable de l'incendie de Rome, ils ne dirent pas un mot d'une éventuelle persécution chrétienne qui aurait suivi. Tout ceci jette un très sérieux doute sur une partie du texte de Tacite sans laquelle ce qu'il faut bien appeler la légende des chrétiens persécutés n'aurait pas existé. Cette légende fut ignorée de Lactance, d'Origène, d'Eusèbe et de saint Augustin et n'a pas davantage trouvé place dans l'*Apocalypse*. On sait que, depuis toujours, les idéologies nouvelles se sont plus facilement imposées quand elles avaient eu leurs martyrs. Le plus simple, dans le cas présent, n'était-il pas de les inventer ? C'est à cela, avant tout, qu'aurait servi ce bout de texte glissé dans les oeuvres de Tacite. [(8)]

Suétone

Contrairement à Tacite, Suétone qui lui est postérieur [vers 75 - vers 160], avait accès aux archives de la chancellerie d'Hadrien. Son témoignage doit donc être considéré avec beaucoup d'intérêt. Pour ce qui touche au sujet du présent chapitre, on n'a pas pu découvrir dans ses écrits plus que deux passages assez courts. Le premier se trouve dans une notice qu'il a consacrée à Néron. Je cite : "*...on livra au supplice les chrétiens, sorte de gens adonnés à une superstition nouvelle et malfaisante.*" Le second passage apparaît dans un texte consacré à la vie de Claude : "*Il chassa de Rome les Juifs qui, à l'instigation de Chrestos, se livraient à de continuelles séditions.*"

Ce Chrestos-là (= *Le Bon*) n'est pas un Christos (= *Oint*) comme d'aucuns ont voulu le faire croire. Ce second passage ne mentionne donc pas Jésus mais quelqu'un d'autre. On ne voit d'ailleurs pas comment il pourrait concerner Jésus puisque Suétone place l'activité de ce personnage sous Claude, que ce dernier régna seulement à partir de 41 et que Jésus aurait été crucifié sous Tibère plus de dix ans auparavant. En outre, cette prétendue expulsion des Juifs fut ignorée de Flavius Josèphe et de Dion Cassius.

Le premier passage de Suétone que j'ai cité est encore plus douteux. Pour s'en convaincre, il suffit de le citer en le présentant dans son contexte exact. Voici : "*On imposa des bornes au luxe ; on réduisit les festins publics à des distributions de vivres ; il fut défendu de vendre dans les cabarets aucune denrée cuite en dehors des liqueurs et des herbes potagères alors qu'on y servait auparavant toutes sortes de plats ; on livra aux supplices les Chrétiens, sorte de gens adonnés à une superstition nouvelle et malfaisante ; on interdit les ébats des conducteurs de quadrige,...*" L'allusion aux chrétiens entre des considérations culinaires et des cochers du cirque rompt le rythme du texte et dénonce l'interpolation. Mais même si on devait accepter cette phrase comme authentique, que nous apprendrait-elle ? Qu'il y avait alors des gens qu'on appelait chrétiens. Sans plus.

Ainsi donc, même en faisant l'effort de retenir pour authentiques les deux courts témoignages de Suétone, il apparaît qu'ils ne nous fournissent aucun renseignement utile sur Jésus et, plus particulièrement, sur son existence terrestre. (9)

Le silence des autres historiens

Bien que le volume des écrits religieux destinés spécialement aux juifs soit important, on y trouve très peu de chose concernant la personne ou la divinité de Jésus. C'est à tort, par exemple, que les docteurs de Tibériade ont voulu identifier à Jésus un certain Ben Stada dont il est question dans le *Talmud*. Ce Ben Stada semble avoir été un faux prophète et un trublion local considéré comme dangereux. Le Talmud contient également quelques moqueries tardives contre Jésus, basées sur des jeux de mots. Mais ce n'est même pas un début de légende (la mère de Jésus aurait alors été considérée comme une coiffeuse). Tout cela est sans aucun intérêt, sauf au point de vue de l'histoire de l'antagonisme qui apparut entre chrétiens et juifs dès les premiers siècles de notre ère. D'autres passages existent encore ; mais ils semblent bien, à chaque fois, avoir été écrits pour répondre, en quelque sorte, aux affirmations des premiers chrétiens. En fait, tous les commentaires qui figurent dans les textes religieux juifs concernant Jésus visent à dénigrer les prédications des premiers chrétiens et ne s'intéressent pas réellement à examiner l'historicité réelle ou non du fondateur de ce qui devait alors être regardé comme une "secte concurrente". Ce n'est donc pas dans ces textes, partisans, qu'il faut espérer trouver des informations sûres relatives à la vie terrestre prétendue de Jésus-Christ. Jacques Moreau qui s'est longuement penché sur ces témoignages, a conclu qu'ils établissent tout de même l'existence d'un homme qui accomplit des miracles et qui enseigna en se moquant des docteurs sans toutefois avoir voulu rien changer à la Loi. Cet homme, toujours selon Jacques Moreau, avait cinq disciples et aurait été crucifié à la veille de Pâques. Ensuite, ses disciples auraient opéré des guérisons en son nom. Ces textes, dit Jacques Moreau, ruinent définitivement les thèses des mythologues qui affirment que Jésus n'a pas existé en tant qu'homme. Jacques Moreau n'oublie qu'une chose : c'est le poids écrasant du silence qu'un grand nombre d'auteurs ont gardé au sujet de Jésus et des faits contés par les textes chrétiens dont ils furent contemporains. Avant de parler de ces "auteurs silencieux", je voudrais dire encore un mot d'un texte juif : le *Tol'doth Yeshou* (littéralement : *La généalogie de Jésus*). Sous sa forme hébraïque la plus ancienne, ce texte

n'est pas antérieur au X^e siècle. C'est dire que sa valeur, en guise de témoignage historique sur l'existence de Jésus, est nulle. Si j'en parle, c'est uniquement pour préciser qu'il contient un tissu de fables sur Jésus, lesquelles furent empruntées aux écrits religieux juifs plus anciens pour être ensuite démesurément enflées. Au XVIII^e siècle, on imaginait encore que cet ouvrage était très ancien et l'on était même tout près d'admettre qu'il contenait des choses plus sensées que les *Evangiles*. [10]

J'ai dit plus haut que le philosophe Sénèque, né vers l'an 2 et mort en 65, n'avait pas dit un mot au sujet de Jésus et des chrétiens alors que ses idées se rapprochaient à ce point de celles des premiers chrétiens que saint Jérôme n'hésita pas à affirmer qu'il avait été un Père de l'Eglise. S'il avait été unique en son genre, le silence de Sénèque aurait peut-être pu s'expliquer par un éventuel conflit doctrinal entre lui et les premiers chrétiens. Or, il s'en faut de beaucoup pour que ce mutisme absolu soit unique.

Le Juif Philon, mort en 54 à l'âge de 74 ans et qui fut un membre influent du Sanhédrin, se montra curieux de tout et laissa une cinquantaine de traités dans lesquels il s'intéressa aux Esséniens et à la venue supposée proche du Messie. Or, nulle part il ne parla de Jésus ou des chrétiens. Les doctrines philosophiques de Philon étaient pourtant si proches de celles de Saint Jean et des Pères de l'Eglise que l'historien Ernest Havet, dans *Le Christianisme et ses Origines,* a dit de lui qu'il aurait pu être le premier des Pères de l'Eglise. Au moins Philon aurait-il pu dénoncer Jésus comme un faux prophète et citer son procès dont je montrerai plus loin qu'il aurait du être considéré comme un cas exemplaire dans les annales judiciaires du temps. Même pas. Rien. Et c'est d'autant plus surprenant encore qu'Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique* (Livre 2, chap. 17), nous assure que Philon eut des contacts avec Pierre puisqu'il l'aurait rencontré à Rome ; ce qui, on le verra plus loin, fut certainement impossible puisque Pierre ne vint jamais à Rome.

Juste de Tibériade né en Galilée au temps de la mort et de la résurrection supposées de Jésus et qui signa une longue chronique s'étendant de Moïse jusqu'à l'année 100 aurait dû dire un mot des chrétiens s'il les avait connus. Mais selon Photius, qui au IX^e siècle put lire la totalité de l'*Histoire de la guerre des Juifs* de Juste de Tibériade, aujourd'hui perdue, rien ne s'y trouvait concernant la personne de Jésus ou ses actes prétendus. Or les *Evangiles* nous parlent de foules considérables ayant suivi le Christ, de miracles nombreux opérés aux yeux de tous, de résurrections diverses... Comment Juste de Tibériade aurait-il pu ignorer ces choses ?

Même silence de la part de Plutarque, né en 47 et qui arriva à Athènes vers 65-66 où, dix ans auparavant, selon les *Actes des Apôtres* (17, 16-33), Paul vint prêcher. Envoyé à Corinthe auprès du proconsul romain, Plutarque n'entendit même pas parler de la communauté chrétienne à laquelle Paul aurait adressé ses *Epîtres* bien auparavant. Enseignant à Rome en 78-79, il n'entendit pas davantage parler des chrétiens, de Paul, du successeur de Pierre et encore moins de Jésus.

Juvénal, mort en 140, dénonça toutes les superstitions de son temps, mais ne dit pas un mot non plus de Jésus ou des chrétiens. Silence total, aussi, de la part de Valérius Maximus, mort en 37, de Perse mort en 62, de Martial mort en 63, de Pétrone et de Lucain morts en 65, de Pline l'Ancien mort en 79, de Quintillien mort en 95, de Stace mort en 96, de Silius Italicus et de Valérius Flaccus tous deux morts en 100, de Dion Chrysostome mort en 117, d'Epictète mort en 120 et qui parla pourtant des Galiléens, de Tite mort également en 120, d'Apulée mort vers 170, de Pausanias mort vers 185 et de Dion Cassius dont je parlais plus haut à propos de l'incendie de Rome et qui mourut vers 200 de notre ère. John Remsburg a ainsi cité 42 (quarante-deux !) écrivains qui vécurent au temps de Jésus ou alentours et dont aucun ne dit un seul mot de lui et des foules considérables qui l'auraient suivi. Tous ces silences ne peuvent s'expliquer que d'une seule façon : le christianisme naquit

sans doute assez tardivement (vers l’an 55 ?), longtemps les chrétiens furent extrêmement peu nombreux et longtemps ils organisèrent leur culte de façon fort discrète. Bien plus tard, certains d'entre eux forgèrent quelques légendes où il était question de leurs nombreux martyrs. On en plaça par exemple un grand nombre du temps de Galien alors qu’à cette époque l’Eglise jouissait d’une paix profonde. Il s’agissait là d’une manière comme une autre de canaliser la paranoïa latente d'un grand nombre de gens crédules afin de les transformer en missionnaires zélés prêts à mourir, eux-aussi, pour une cause juste qui leur vaudrait le Paradis. L'Histoire a connu beaucoup d'exemples illustrant cette technique.

Si le silence relatif aux premiers chrétiens peut se comprendre, celui concernant leur fondateur, Jésus, paraît cependant beaucoup plus inquiétant.

A la longue liste des auteurs silencieux ou interpolés, qui dit qu'il ne faudrait pas ajouter certains de ceux dont les oeuvres disparurent purement et simplement ? On peut citer ainsi le *Commentarium de vita sua* de l'empereur Tibère rédigé vers l'an 37, les *Annales* et le *De vita sua* de l'empereur Claude rédigés vers 54, *l'Histoire romaine* de Servilius Nonianus mort en 60, l'*Histoire Générale* d'Aufiduius Bassus (vers 65) ainsi que d'autres ouvrages historiques, aux titres ignorés, de Cluvius Rufus et de Fabius Rusticus... On déplore enfin la disparition ô combien opportune d'une partie d'une *Histoire Romaine* de Velleius Paterculus, partie qui commençait juste en l'an 29. Il n'en reste que ce qui précédait cette année-là. Certes, on dira que toutes ces oeuvres disparurent malencontreusement et non volontairement. C'est possible ; mais c'est loin d'être sûr car certaines d'entres elles, au lieu de comporter des silences difficiles à expliquer, pouvaient peut-être même contenir des témoignages négatifs, accablants.

Parmi les témoins silencieux, on peut et on doit encore citer les célèbres manuscrits de la Mer Morte. Depuis les premières découvertes en 1947, on a exhumé des dizaines de milliers de fragments et l'on a pu reconstituer ainsi des centaines de textes, plus ou moins complets. La thèse selon laquelle ces rouleaux appartenaient à une bibliothèque d'un couvent essénien et qui avait été combattue très tôt par H. E. Del Medico, ne tient plus aujourd'hui. On pense désormais que ces rouleaux appartenaient à la communauté juive et qu'ils furent cachés vers 60 ou 70 de notre ère dans ce qui était alors une sorte de forteresse, afin de leur éviter de disparaître, la période étant fort troublée. Enfuis depuis lors dans des grottes, ils ont forcément échappé au zèle des moines chrétiens qui auraient pu être tentés de détruire ou d'ajouter là des choses au gré de ce qui aurait pu être leur logique de la nécessité. Or, ces documents qui sont d'âges divers mais dont beaucoup sont contemporains du temps où Jésus aurait pu vivre, ne parlent pas de ce dernier. Pas la moindre allusion ! En revanche, ils parlent de Jacques, celui qui, dans les écrits chrétiens, fut toujours présenté et considéré comme le "frère de Jésus"...

D'aucuns ont tenté d'assimiler Jésus au "Maître de Justice" dont il est question plusieurs fois dans les manuscrits de la Mer Morte. Mais ce Maître de Justice, à l'origine de la communauté essénienne, fut bien antérieur à la naissance supposée de Jésus. Par contre, il n'est pas impossible que les premiers chrétiens se soient inspirés des enseignements et de la personnalité du Maître de Justice pour forger la personnalité et les discours de leur propre Maître. On a même suggéré que les chrétiens auraient copié certains rites de la communauté essénienne et l'on a cité, le plus souvent, le partage du pain au repas.

Le silence des manuscrits de la Mer Morte sur Jésus est si grave, si accablant, qu'une nouvelle manière de présenter les choses s'est peu à peu imposée. Ici et là, divers auteurs expliquent doctement qu'en son temps Jésus passa inaperçu, son ambition n'étant pas de convertir des foules mais d'assurer la rédemption du genre humain par son sacrifice. Ce discours est désormais bien rodé, mais il néglige les nombreux récits des *Evangiles* qui nous décrivent un Jésus drainant derrière lui des foules et faisant des miracles en grand nombre

aux yeux de tous, y compris en ressuscitant des gens qu'on portait en terre ou qui l'avaient déjà été. Et, surtout, il fait l'impasse sur quelqu'un qui aurait forcément attiré l'attention sur lui en chassant les marchands du Temple et dont le décès aurait été salué par diverses merveilles.

Les contestations

Il a existé des ouvrages anciens qui, par leur contenu ou même leur sujet, constituaient des témoignages accablants contre la réalité historique de Jésus ou contre les pratiques ou les allégations nombreuses des premiers chrétiens. Au premier rang de ceux-ci, il faut citer le *Discours vrai* de Celse, rédigé vers l'an 176, et que les chrétiens firent ensuite disparaître. Grâce aux citations qu'en proposèrent certains chrétiens contemporains de Celse pour réfuter les démonstrations de ce dernier, l'ouvrage a heureusement pu être en grande partie reconstitué. Voici, entre autres choses, ce qu'écrivit donc Celse au début du livre second de son *Discours vrai* : "*Il n'y a rien au monde de si ridicule que la dispute des Chrétiens et des Juifs au sujet de Jésus* (...) *Il n'y a rien de fondé dans ce débat où les deux parties conviennent que des prophètes inspirés par un esprit divin ont prédit la venue d'un Sauveur du genre humain, mais ne s'entendent pas sur le point de savoir si le personnage annoncé est venu effectivement ou non*." A tout le moins, cela indique qu'au début du second siècle tous les chrétiens ne savaient pas encore avec certitude si Jésus était réellement venu sur terre en tant qu'homme fait de chair ou de sang ou s'il n'avait été qu'un être strictement surnaturel, comme tant d'autres avant lui et dont on avait pourtant conté les aventures et les prodiges comme s'ils avaient vécu ici-bas.

Ailleurs encore dans ce *Discours vrai*, Celse expliquait : "*La vérité est que tous ces prétendus faits ne sont que des mythes que vos maîtres et vous-mêmes avez fabriqués, sans parvenir seulement à donner à vos mensonges une teinte de vraisemblance, bien qu'il soit de toute notoriété que plusieurs parmi vous, semblables à des gens pris de vin qui portent la main sur eux-mêmes, ont remanié à leur guise, trois ou quatre fois et plus encore, le texte primitif de l'Evangile, afin de réfuter ce qu'on vous objecte.*" Terribles constats.

Avant Celse, déjà, dans un dialogue que Justin prétendait avoir eu avec le Juif Tryphon [vers 100 - vers 165], ce dernier aurait dit : "*Vous suivez un vain on-dit ; vous vous êtes façonné à vous-mêmes un Messie*". Justin rapporta cette déclaration pour la combattre. Or, chose curieuse, pour ce faire, il ne fit appel à aucun témoignage historique, mais bien à des prophéties de l'*Ancien Testament*. C'est donc qu'en son temps, Justin ne disposait pas d'autre chose, c'est-à-dire d'aucun témoignage incontestable validant l'existence historique de Jésus. (11)

Avant Celse encore, le rhéteur africain Fronton, maître de Marc Aurèle, avait écrit un ouvrage pour réfuter le christianisme. On ignore tout de son contenu car on le fit sans doute disparaître promptement. Il ne nous est donc plus connu que par sa mention dans l'*Octavius* de Minucius Felix et par le plaidoyer que ce dernier fit en faveur des chrétiens pour y répondre. Curieusement, dans ce plaidoyer, Jésus n'était même pas mentionné !

D'autres ouvrages proposant une critique du christianisme, comme le *Cœcilius* du second siècle ou le *Contre les chrétiens*, de Porphyre de Tyr [234 - vers 300], furent impitoyablement pourchassés pour être détruits, généralement par le feu. De l'ouvrage de Porphyre (que d'aucuns, récemment, ont voulu aventureusement identifier à un autre qui se serait intitulé "*De la Philosophie des Oracles*") il ne subsiste désormais que quelques fragments retrouvés grâce aux critiques qui en furent faites par d'anciens auteurs chrétiens. Tout juste peut-on en conclure que leur auteur, pas plus que Celse, ne contestait l'existence

de Jésus ; mais qu'il soulignait en revanche déjà le manque total de valeur historique des *Evangiles*. (12)

Ainsi donc, non seulement certains chrétiens fabriquèrent-ils des faux pour étayer leurs affirmations ; mais d'autres -ou les mêmes- déployèrent aussi un zèle extraordinaire pour détruire tous les ouvrages de leurs contradicteurs. On ne s'étonnera donc pas, compte tenu de cela, que subsistent bien des incertitudes...

Hermas et Hermès

On a dit que le silence d'une quantité de contemporains au sujet du Christ ne signifiait pas pour autant que Jésus n'avait pas existé. Et l'on a versé à l'appui de cet argument le fait qu'Hérodote parla de la religion des Perses sans citer Zoroastre, que Dion Cassius parla de la révolte des Juifs sans citer Barkochba et que, sans Philolastre, nous ne saurions probablement rien d'Apollonius de Tyane. (13)

Peut-être... Mais comment expliquer qu'Hermas, l'auteur du *Pasteur*, un apocryphe du premier ou du second siècle, dans lequel il était beaucoup question de l'Eglise, n'a pas davantage cité Jésus ni son titre de Christ que Minucius Félix dont il a été question plus haut à propos de son plaidoyer en faveur des chrétiens ? Plutôt que de parler de Jésus incarné, Hermas annonçait un Messie qui ressemblait à une sorte d'archange ! (14)

Comment expliquer, également, que les écrits du pseudo Hermès Trismégiste apparus au IIe siècle de notre ère et qui sont incontestablement apparentés au courant copte de la gnose christiano-égyptienne, ne fassent pas une seule fois référence à la personne de Jésus ? Plusieurs spécialistes estiment que l'idéologie gnostique fut, en quelque sorte, le berceau du christianisme. Le silence des livres attribués à Hermès indiquerait-il que Jésus n'avait pas encore été... inventé ? Louis Ménard a proposé une comparaison, sur deux colonnes, entre l'*Evangile de Jean* et le *Poimandres* attribué à Hermès Trismegiste. Elle met en évidence que ces deux textes sont très probablement apparus à une même époque et dans un milieu où circulaient des idées philosophiques semblables. Seule différence, mais elle est de taille ; selon Jean : "*...et le Verbe (Logos) s'est fait chair et il a habité parmi nous*" (Jean 1, 14). (15)

L'affirmation (gratuite ?) de Tertullien

Nul doute que, lassés des critiques qu'on leur opposait, certains des Pères de l'Eglise tentèrent d'y répondre d'une manière définitive. C'est ainsi qu'en 197, en écrivant son *Apologétique*, Tertullien affirma une chose essentielle, destinée sans doute à répondre de manière définitive à certaines critiques. Parlant de la crucifixion de la mort de Jésus, voici ce qu'il dit : "*A l'instant le jour disparut en plein midi. Ceux qui ignoraient que ce phénomène avait été prédit pour marquer la mort du Christ le prirent pour une éclipse ; mais dans la suite, ne pouvant en découvrir la raison, ils l'ont nié. Mais vous le trouverez rapporté dans vos archives. Le troisième jour la terre trembla tout à coup ; la pierre qui fermait le tombeau fut renversée, les gardes furent saisis de frayeur* (...) *Enfin il monta au ciel, environné d'une nuée qui le déroba aux yeux de ses disciples. Ce prodige est plus sûr que celui de Romulus dont vous n'avez que des Proculus pour garants. De tout ce que je viens de dire, en effet, au sujet de Christ, Pilate, chrétien dans le cœur, fit un rapport au César qui était alors Tibère* (*Apologétique* 21 ; 19-24). Tertullien proposait là la preuve ultime et irréfragable de la condamnation, de la mort et de la résurrection de Jésus : un rapport officiel, dressé par Pilate et adressé à Tibère. Longtemps on a cru à l'existence de ce

rapport. On en invoquait encore l'autorité au concile de Trente (1545-1563) et à la fin du XVII^e le savant Lenain de Tillemont y croyait toujours. Mais il faut bien constater aujourd'hui que ce rapport n'a jamais existé et qu'il ne fut qu'une invention dont Tertullien fut probablement l'auteur ou, au mieux, une des nombreuses dupes. Et, plus que probablement, c'est ce témoignage qui suscita une correspondance de Pilate et Tibère qu'on annexa dans certaines éditions de l'*Apologie* et qui est reconnue depuis longtemps comme une fraude littéraire. (16)

L'étonnant témoignage de l'Apocalypse

On ne peut pas faire un tour d'horizon complet des témoignages historiques sur l'existence ou non de Jésus sans citer l'*Apocalypse*, livre reconnu canonique par l'Eglise, et dont l'auteur annonça un Messie céleste, né de la Vierge céleste (constellation) et dont l'époux était le Soleil (voir plus loin). Au moment où il écrivit, c'est-à-dire vers l'an 69 de notre ère, l'auteur de l'*Apocalypse* ignorait donc encore que Jésus, Fils de Dieu, était censé s'être incarné dans le corps d'un homme près de 70 ans plus tôt ! Non seulement il n'avait jamais encore entendu parler des chrétiens, mais il ne pouvait encore imaginer qu'un jour viendrait où on raconterait que ce Jésus était né d'une jeune fille vierge appelée Marie, qu'il aurait eu pour père adoptif Joseph, qu'il descendait de la race de David par ce père adoptif -ce qui est extravagant- et qu'il avait fait de nombreux miracles avant d'être mis à mort et de ressusciter trois jours plus tard pour ensuite monter au ciel... comme tant d'autres dieux mythiques l'avaient fait avant lui.

L'auteur de l'Apocalypse ayant ignoré toutes ces choses en 69 de notre ère, c'est ce qui m'autorise à écrire que le témoignage le plus clair et le plus accablant CONTRE l'existence historique de Jésus se trouve dans la *Bible* elle-même !

Les reliques

Mais n'allons pas trop vite. J'ai en effet promis d'examiner dans ce chapitre toutes les preuves matérielles, autres que des écrits, qui ont été avancées pour prouver le passage, sur Terre, du Fils de Dieu.

Il existe un grand nombre de reliques de Jésus ou d'objets ayant joué un rôle important dans sa vie ou celle de ses parents. Parmi les objets, citons des plumes de l'archange Gabriel, perdues par ce dernier en entrant chez Marie pour lui annoncer qu'elle enfanterait bientôt un fils sans avoir jamais connu d'homme. On possède encore un morceau du bois de la fenêtre par laquelle Gabriel se glissa dans la maison. On a gardé les pantoufles de Joseph et aussi son bâton et quelques poils de sa barbe. On a conservé des cheveux et du lait de la Vierge, y compris des larmes qu'elle versa tandis qu'elle se tenait au pied de la croix. Les reliques de la croix sont si nombreuses qu'on a dit, en exagérant tout de même, qu'à l'origine elles avaient dû former toute une forêt et non un seul arbre. On posséderait encore le fer de la lance qui fut plongée dans le côté du Dieu supplicié et ce fer serait crédité d'un pouvoir magique au départ duquel on a bâti une légende ésotérique dans laquelle Adolf Hitler n'avait pas le plus mauvais rôle. Beaucoup plus précieuses sont les reliques de Jésus lui-même : du sang recueilli sur la croix, des larmes du jardin des Oliviers mais aussi son nombril et... plusieurs prépuces, un Père de l'Eglise ayant d'ailleurs assuré que celui de Jésus avait repoussé à plusieurs reprises. Il est vrai qu'en matière de relique, rien n'est impossible ; à preuve, en France, dans une église, une empreinte des fesses de Dieu. (17)

Ai-je besoin d'insister sur la valeur réelle de toutes ces reliques ?

Chacun devrait avoir lu le fameux traité des reliques de Luther. Il serait toujours d'actualité si l'Eglise n'avait mis une sourdine à cette forme particulièrement extravagante de glorification du sacré.

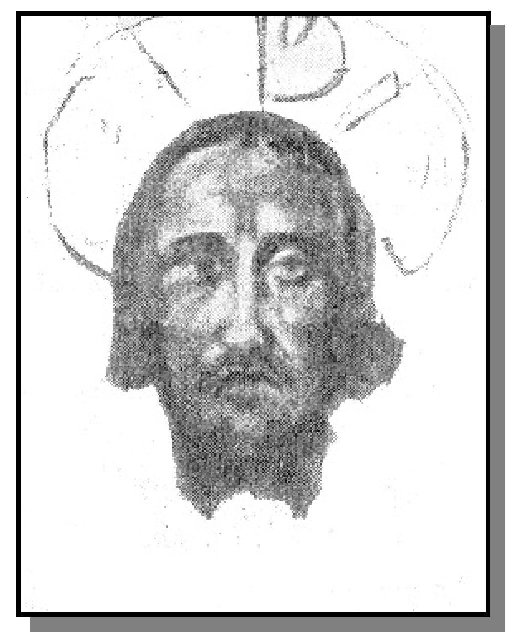
Les “portraits” du Christ

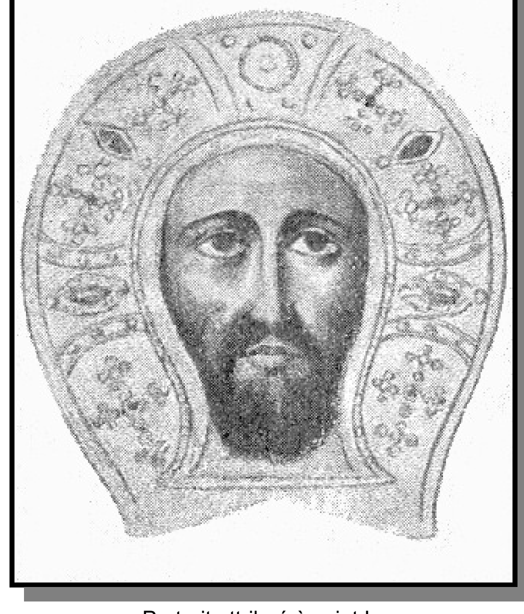
Le suaire de Turin est sans doute la relique qui a suscité le plus de polémiques et de curiosité ces dernières années. On a été jusqu'à dire que ce linge avait matérialisé le "flash" de la résurrection. Des chercheurs scientifiques peu sérieux -cela existe, hélas- écrivirent sur ce sujet une foule d'articles et de livres qui purent convaincre les naïfs. Aujourd'hui, le verdict est tombé : le suaire est un faux, fabriqué à l'aide d'une étoffe tissée bien longtemps après la naissance du christianisme. Les résultats des analyses faites indépendamment dans plusieurs laboratoires n'ont cependant pas encore convaincu un quarteron de fanatiques. L'Eglise, de son côté, a fait un commentaire ambigu. Qu'importe ! Pour établir une vérité scientifique il n'est point besoin de recueillir la majorité absolue des voix. Elle s'impose par la qualité de l'expérimentation et/ou du raisonnement.

Point n'était besoin cependant d'analyses chimiques et physiques poussées pour prouver l'inauthenticité du suaire de Turin. Ce linge se présente comme une longue bande de tissus qui aurait d'abord été placée sous le supplicié (tout au long, depuis ses pieds) puis l'aurait ensuite recouvert complètement en passant par-dessus sa tête. Il est clair cependant que dans un tel cas les points d'appui dorsaux du corps (fesses et omoplates) auraient du se marquer sur le suaire comme de larges zones planes et sans relief car aplaties par le poids du corps lui-même. Or il n'en est rien, ce qui démontre déjà que les choses ne se sont pas du tout passées comme on aurait voulu faire croire qu'elles se passèrent. La partie du linge posée sur la partie supérieure du corps devrait en présenter, quant à elle, une image déformée dans le sens de la largeur, du fait de l'incurvation du tissus. Encore une fois, il n'en est rien : le tissus nous présente une image d'un corps telle qu'elle se serait projetée sur lui si ce tissus avait été tendu à l'horizontale à une certaine distance au-dessus du corps. Rien à voir, donc, avec un vrai suaire. Il faut ajouter à cela que la position des bras n'est pas naturelle. Pour que les mains du supplicié (en principe allongé) aient recouvert ses organes génitaux (les bras étant tendus, comme le montre l'image du suaire), elles auraient du être liées ensemble. En effet, en l'absence de cette entrave, les coudes, du fait de leur poids, auraient glissé contre le sol, faisant ainsi plier les bras et remonter nettement plus haut les deux mains. Tendus, comme ils le sont sur l'image du suaire et sans entrave aux mains, les bras sont donc dans la position qu'ils auraient occupée si le corps avait été en position verticale. On note encore que la face dorsale n'a pas la même longueur que la face ventrale, que la tête est disproportionnée par rapport au reste du corps et qu'elle semble comme "posée" sur un cou trop long. Cela fait beaucoup de détails anatomiques pour le moins étranges. Enfin, l'observation rapprochée du tissus montre que l'image n'en occupe que des couches superficielles. Tous ces faits et d'autres détails trop longs à exposer ici, suggèrent une hypothèse selon laquelle le suaire aurait été obtenu par un procédé photochimique primitif qui aurait nécessité plusieurs expositions du sujet dans des positions telles que son corps put être idéalement illuminé par la lumière solaire à travers une fenêtre étroite s'ouvrant dans une pièce maintenue pour le reste dans l'obscurité (principe de la *camera obscura*). Il y aurait eu trois expositions successives : une pour la partie ventrale, une pour la partie dorsale et une dernière pour la tête. [18]

Apparenté à ces suaires, il y a le "voile de Véronique" dont je reparlerai dans le

chapitre consacré à la crucifixion de Jésus. Je dois aussi citer un portrait de Jésus réalisé pour le roi Abgar et qui a la même authenticité que la lettre de Jésus à ce roi. Je ne dirai pas davantage d'un prétendu portrait de Jésus peint par saint Luc en personne... Aucun de ces portraits n'est aujourd'hui considéré comme authentique par les autorités religieuses elles-mêmes. On pourrait presque dire qu'ils font partie d'un folklore révolu.


Portrait pour le roi Abgare


Portrait attribué à saint Luc

Enfin, il faut citer un objet peu connu : la statue en airain de Jésus-Christ. Elle aurait été commandée par une femme qui aurait été guérie en touchant seulement le bord de la robe du Sauveur. Elle aurait été érigée devant sa demeure avec la permission d'Hérode qui, en la circonstance, se serait montré bien bon. Dans son *Histoire Ecclésiastique*, Eusèbe [vers 265 - vers 340] raconta qu'il avait vu cette statue et qu'au pied de son socle croissait une herbe inconnue qui, lorsqu'elle atteignait en hauteur le bord de la robe du Seigneur, acquérait la propriété de guérir toutes sortes de maladies. Or, avant Eusèbe, ni Justin le Martyr, ni Origène, ni Clément d'Alexandrie qui parlèrent pourtant du miracle de l'hémoroïsse, ne mentionnèrent l'existence de cette statue que les opposants au christianisme n'auraient sans doute pas laissé perdurer bien longtemps. Il faut donc bien en conclure qu'Eusèbe inventa l'avoir vue et qu'il mérite parfaitement, en la circonstance, le sobriquet de "menteur" dont l'ont affublé certains critique modernes. Selon Sozomène et Theophylacte, dont les récits sont assez contradictoires, c'est l'empereur Julien qui aurait finalement ordonné la destruction de cette statue en la faisant traîner jusqu'à la place publique où elle aurait ensuite été brisée. Les morceaux, dont la tête, auraient cependant été pieusement récupérés par des chrétiens et une partie du corps aurait été déposée dans la sacristie d'une église. On parla longtemps de la tête de cette statue et on affirma même que Léonard de Vinci l'utilisa comme modèle. Mais, à mesure que les ténèbres de l'ignorance se dissipèrent, la statue d'airain -ou du moins ses débris- parut, quant à elle, fondre comme neige au soleil. Plus personne, aujourd'hui, n'oserait soutenir l'existence de cet objet qui eut pourtant en sa faveur, dans les siècles passés, des "témoins considérables" comme on disait alors...

C'est encore Eusèbe qui affirma qu'à l'époque de cette pseudo statue d'airain il était fréquent de rencontrer des portraits de Jésus ou des apôtres Pierre et Paul. Or, saint Clément d'Alexandrie, Origène et Tertullien déclarèrent que la défense faite autrefois aux Juifs de faire des images de leur Dieu s'appliquait tout autant aux chrétiens et saint Epiphane signala

avec étonnement que les gnostiques vénéraient des portraits de Jésus qu'ils cachaient. Irénée, ayant appris la même chose, les en blâma et déchira même une draperie d'une image de Jésus exposée dans une église en affirmant hautement que cet objet était scandaleux et contraire à la religion. (19)

Puisque j'ai parlé de faux et de mensonges, il me faut encore dire un mot de cet ossuaire dont on parla tant à la fin de l'année 2002. L'objet paraissait remonter au début de notre millénaire et on pouvait y lire l'inscription suivante : "*Jacques, fils de Joseph, frère de Jésus*". De l'avis de certains, cette inscription semblait ne pouvoir concerner que Jésus Christ lui-même. Il ne fallut pas longtemps, cependant, pour que quelques spécialistes démontrent que cet ossuaire était aussi faux qu'une série d'autres pièces qui polluent désormais gravement l'archéologie biblique. Les faux archéologiques, en Palestine, font hélas partie d'une longue tradition puisqu'en 1885 Clermont-Ganneau avait déjà écrit un livre entier sur ce sujet. (20)

Conclusions préliminaires

Telles sont toutes les "preuves" de l'historicité de Jésus-Christ. Il n'y en a pas d'autres, sinon quelques conjectures tirées par les cheveux que même les historiens catholiques sérieux ne peuvent admettre.

Il n'empêche ; dans la majorité des ouvrages traitant aujourd'hui des origines du christianisme, il est affirmé que la thèse selon laquelle Jésus n'aurait été qu'un mythe a été abandonnée par tous les historiens sérieux. Weddig Fricke a expliqué pourquoi. Il suffisait pour cela, a-t-il dit, de confronter des données précises entre les textes chrétiens que l'on possède. Si cette confrontation ou ce croisement des données disponibles aboutissait à mettre en évidence des concordances, ont pouvait conclure à une véracité de ces textes et des faits rapportés et donc, par voie de conséquence, à une historicité de Jésus. Cette méthode qui peut paraître logique quand on n'y réfléchit pas trop fut donc celle qui permit aux "historiens sérieux" d'acquérir la certitude que Jésus a existé. Or, quelles furent par exemple les concordances qui ont été trouvées ? Weddig Fricke en cite quelques exemples : "*Nous ne citerons pour exemple que le goût prononcé de Jésus pour la bonne chère et la boisson, sa fréquentation des pécheurs et le simple fait qu'il y ait eu des femmes dans son entourage.*" Je prie mes lecteurs de croire que je n'invente rien et les invite d'ailleurs a aller vérifier ces extraordinaires aveux. Car je ne puis appeler cela autrement. Ainsi donc, l'historicité de Jésus serait prouvée par de telles concordances entre les textes ? Il ne me reste qu'à plaindre des "historiens sérieux" de pouvoir se contenter de cela et de ne pas se focaliser davantage sur les nombreuses discordances que je citerai tout au long des pages qui suivront ! (21)

Je crois l'avoir montré amplement : aucune des "preuves" proposées pour attester de l'existence véritable de Jésus n'est capable d'emporter la conviction. Beaucoup sont même d'évidentes fabrications. Mais surtout il y a les silences d'un grand nombre de contemporains des événements prétendus et les témoignages négatifs dont celui, incontournable, de l'*Apocalypse* elle-même.

Chacun peut juger. Si ma conviction intime est faite et si je ne m'en cache pas, je ne prétends cependant pas l'imposer à mes lecteurs car, en ce domaine, trop d'incertitudes, trop d'inconnues subsistent et peuvent fausser les conclusions. Gardons-nous, en de telles matières, de jugements définitifs !

Dans son monumental ouvrage intitulé *Jésus-Christ, sa personne, son message, ses preuves*, qui parut en 1928, le père jésuite Léonce De Grandmaison analysa les sources de l'histoire de Jésus. A l'en croire, le silence des historiens Juifs au sujet du Christ s'expliquait

par une consigne destinée à faire oublier un être haï. C'est une opinion. Cependant, j'observe que bien souvent, pour entretenir la haine d'une foule de gens contre quelqu'un, il convient de jeter périodiquement de l'huile sur le feu. Qu'on songe par exemple à Salman Rushdie qui vit toujours dans la crainte de la sentence de mort prononcée contre lui par Khomeiny. Or, les chefs religieux iraniens prennent grand soin de rappeler périodiquement cette sentence car rien ne s'émousse plus vite que la mémoire d'une population vis-à-vis de choses qui la dépassent.

Léonce de Grandmaison poursuivait son argumentation en disant qu'à l'inverse, les récits fabuleux et irrespectueux contenus dans le *Talmud* devenaient autant de preuves de l'existence historique de Jésus, car, selon ce jésuite, "*on ne poursuit pas de parti-pris un être légendaire*". J'ai fait remarquer que le *Talmud* n'attaquait la personne de Jésus que pour nuire, de façon détournée, aux chrétiens qui étaient sa véritable cible puisqu'ils représentaient une religion concurrente. Pour les auteurs du *Talmud*, il importait donc peu que Jésus eût existé ou non ; là n'était pas vraiment le problème.

Après avoir reconnu que Josèphe avait sans doute été interpolé, que les historiens païens n'avaient pas dit grand chose permettant d'asseoir la croyance en l'existence réelle de Jésus-Christ ; après avoir même reconnu que les textes chrétiens non canoniques étaient eux-mêmes peu fiables, le R.P. De Grandmaison concluait par ces mots : "*Les sources véridiques et pures de l'histoire du Christ sont donc à rechercher, presque exclusivement dans la collection d'anciens écrits chrétiens réunis ordinairement sous le nom de Nouveau Testament...*" (22)

Je trouve que cette conclusion, présentée sur un ton quasi victorieux, ressemble fort à un terrible constat d'échec. Car enfin, si pour prouver l'existence historique du fondateur de leur religion, les chrétiens ne disposent que de leurs propres textes, reconnus souventefois "corrigés", autant dire qu'ils n'ont rien.

C'est cette absence terrible de preuves positives qui, parfois, pousse certains prêtres à mentir honteusement. Ainsi, dans un ouvrage collectif paru en 1971, François Refoulé, O.P., écrivait-il : "*Ces recherches se sont-elles donc soldées par un échec ? Indubitablement, elles sont apparues décevantes. Cependant, elles ne furent pas vaines. Un résultat au moins demeure acquis : jamais, aux temps les plus anciens, l'existence même de Jésus ne fut mise en doute.*" Et après cette honteuse affirmation il ajoutait quelques lignes plus loin : "*Celui qui se propose d'écrire une histoire de Jésus ne dispose donc pour réaliser son dessein que des quatre évangiles canoniques*." (23)

Le vide de preuves en faveur de l'existence de Jésus devient véritablement vertigineux quand on sait que, malgré l'envergure extraordinaire des fouilles archéologiques dans la vaste région qui aurait vu naître et croître à une vitesse surprenante le christianisme, il n'a jamais été possible de retrouver un seul monument d'origine nettement chrétienne remontant à quelques dizaines d'années seulement après le crucifiement supposé de Jésus. Plusieurs fois annoncée, une telle découverte, qui serait capitale, n'a jamais été confirmée dans la réalité. (24)

Et je rappelle ce que je disais à la fin du chapitre précédent : c'est au British Museum que se trouve le plus ancien texte -sur papyrus- qui soit arrivé jusqu'à nous et dans lequel on trouve à la fois des données relatives au Christ et la mention des quatre *Evangiles*. Or, ce document date d'une période située entre 100 et 150. (25)

Si Jésus n'eut jamais aucune réalité terrestre, s'il ne draina pas derrière lui des foules considérables, si les chrétiens ne furent au premier siècle qu'une poignée d'individus se réunissant discrètement pour célébrer dans des endroits ténébreux quelques rites sans aucune originalité, si le christianisme ne se structura réellement qu'au second siècle et ne connut qu'à cette époque son véritable essor; alors s'expliquent les silences dont j'ai souligné

précédemment l'importance considérable.

Je ne peux clore le présent chapitre sans dire un mot de l'argument que j'ai relevé si souvent et qui consiste à affirmer ceci : "*Si Jésus n'avait pas existé, alors on ne pourrait expliquer la naissance puis le triomphe du christianisme. Car rien de si grandiose n'aurait pu être bâti sur le néant.*" De beaux et grands esprits ont souvent repris ce raisonnement à leur compte ou l'ont même développé peu ou prou. Il n'empêche ; il est et restera toujours une simple affirmation gratuite. Une affirmation que dément en outre de plus en plus l'archéologie puisqu'elle a désormais démontré que nombre de personnages aussi célèbres et d'aussi grande importance qu'Abraham ou Moïse n'ont jamais existé. Pourtant, leur existence même et leurs enseignements prétendus sont à la base des trois grandes religions monothéistes. Dès lors, contrairement à ce qu'affirment certains, c'est un fait historique désormais reconnu qu'une grande religion peut fort bien naître, non pas suite à l'intervention d'un être divin ou supposé tel ; mais bien, tout simplement, par la volonté d'un petit nombre d'humains d'imposer à d'autres leurs idées et leurs imaginations.

REFERENCES :

1) MOREAU (J), *Les plus anciens témoignages profanes sur Jésus*, Bruxelles, Off. Publ., 1944, pp. 7-9
GOGUEL (M), *La vie de Jésus*, Paris, Payot, 1932, pp. 70-72
CARRIER (R), *Thallus, an analysis*, Internet, 1999
2) GUIGNEBERT (C), *Jésus*, Paris, Renaissance du Livre, 1933, p. 17
FAU (G), *La fable de Jésus-Christ*, Paris, Union Rationaliste, 1967, p. 46 et 38
MOREAU (J), *Les plus anciens témoignages profanes sur Jésus*, Bruxelles, Off. Publ., 1944, pp. 53-67
PAUTIGNY (L), *Justin - Apologies*, Paris, Picard, 1904, pp. XIII et 72-73
BOISTIER (P), *Jésus-Anatomie d'un mythe*, Paris, A l'Orient, 2000, pp. 11-12
3) MOREAU (J), *Les plus anciens témoignages profanes sur Jésus*, Bruxelles, Off. Publ., 1944, pp. 9-10
4) MOREAU (J), *Les plus anciens témoignages profanes sur Jésus*, Bruxelles, Off. Publ., 1944, pp. 11-24+36
GOGUEL (M), *La vie de Jésus*, Paris, Payot, 1932, pp. 54-60
DREWS (A), *Le mythe de Jésus*, Paris, Payot, 1926, p. 1563
BOURGEOIS (N), *Une invention nommée Jésus*, Bruxelles, Aden, 2008, pp.14-16 et 169-173
DOANE (T.W.), *Bible myths and their parallels in other religions*, Montana, Kessinger Pub., s.d., pp. 564-565
5) MOREAU (J), *Les plus anciens témoignages profanes sur Jésus*, Bruxelles, Off. Publ., 1944, pp. 24-25
6) MOREAU (J), *Les plus anciens témoignages profanes sur Jésus*, Bruxelles, Off. Publ., 1944, pp. 25-36
MESSORI (V), *Hypothèses sur Jésus*, Paris, Mame, 1978, pp. 202-203
GOGUEL (M), *La vie de Jésus*, Paris, Payot, 1932, pp. 61-69
7) MOREAU (J), *Les plus anciens témoignages profanes sur Jésus*, Bruxelles, Off. Publ., 1944, pp. 37-43
GOGUEL (M), *La vie de Jésus*, Paris, Payot, 1932, pp. 72-73
MOUTIER-ROUSSET (E), *Le Christ a-t-il existé ?*, Paris, Soc. Mut. D'Edition, 1922, pp. 60-61
8) MOREAU (J), *Les plus anciens témoignages profanes sur Jésus*, Bruxelles, Off. Publ., 1944, pp. 44-49
GOGUEL (M), *La vie de Jésus*, Paris, Payot, 1932, pp. 73-75
PICHON (J-C), *Néron ou le mystère des origines chrétiennes*, Paris, Laffont, 1971
MESSADIE (G), *4000 ans de mystifications historiques*, Paris, L'archpel, 2011, chap. Néron
ORY (G), *Le Christ et Jésus*, Paris, éd. du Pavillon, 1968, pp. 46-49
BOISTIER (P), *Jésus-Anatomie d'un mythe*, Paris, A l'Orient, 2000, pp. 20-21
BOURGEOIS (N), *Une invention nommée Jésus*, Bruxelles, Aden, 2008, p. 14
HOCHART (P), *Etudes au sujet de la persécution des chrétiens sous Néron*, Paris, Leroux, 1885, 69-71
DOANE (T.W.), *Bible myths and their parallels in other religions*, Montana, Kessinger Pub., s.d., pp. 566-567
9) ORY (G), *Le Christ et Jésus*, Paris, éd. du Pavillon, 1968, pp. 50-51
FAU (G), *La fable de Jésus-Christ*, Paris, Union rationaliste, 1967, p. 39
MOREAU (J), *Les plus anciens témoignages profanes sur Jésus*, Bruxelles, Off. Publ., 1944, pp. 50-53
10) MOREAU (J), *Les plus anciens témoignages profanes sur Jésus*, Bruxelles, Off. Publ., 1944, pp. 69-85
GOGUEL (M), *La vie de Jésus*, Paris, Payot, 1932, pp. 52-54
11) ORY (G), *Le Christ et Jésus*, Paris, éd. du Pavillon, 1968, pp. 40, 52-53
ORY (G), *Analyse des origines chrétiennes*, Paris, Ed. Rationalistes, 1963, pp.34-39
FAU (G), *La fable de Jésus-Christ*, Paris, Union rationaliste, 1967, pp. 44-45
LIPMAN (A) et consorts, *Jésus a-t-il vécu?*, Paris, Messein, 1912, p. 96
BOISTIER (P), *Jésus-Anatomie d'un mythe*, Paris, A l'Orient, 2000, pp. 13-14

JALLIFER (A), Le mensonge, maître du monde, La Tronche, Chez l'auteur, 1939, p. 72
LENZMAN (I), *L'origine du christianisme*, Moscou, Ed. langues étrangères, 1961, pp. 67-68
MOUTIER-ROUSSET (E), *Le Christ a-t-il existé ?*, Paris, Soc. Mut. D'Edition, 1922, pp. 40-43
ROUGIER (L), *Celse*, Paris, Delpeuch, 1925, p. 361
REMSBURG (J), *The Christ - A critical review...*, New York, Truth Seeker Cy, s.d., pp.24-25
MORIN (A.S.), *Dissertation sur la légende Virgini Pariturae*, Paris, impr. Martinet, 1863, p. 3
COUCHOUD (P), *Le mystère de Jésus*, Paris, Rieder, 1924, pp. 33-34
DOHERTY (E), *The Jesus Puzzle* - The second century Apologists, Internet, p. 7
12) DE GRANDMAISON (L), *Jésus-Christ*, Paris, Beauchesne, 1928, Tome II, p. 131
LENZMAN (I), *L'origine du christianisme*, Moscou, Ed. langues étrangères, 1961, pp. 73-74
GOULET (R), *Hypothèses récentes sur le Traité de Porphyre...* , Internet, 2004
13) GOGUEL (M), *La vie de Jésus*, Paris, Payot, 1932, p. 77
14) DAANSON (E), *Mythes et légendes*, Bruxelles, Librairie moderne, 1913, p. 215
15) SAINTYVES (P), *Deux mythes évangéliques*, Paris, Nourry, 1938, p. 186
MENARD (L), *Hermès Trismégiste*, Paris, Trédaniel, 1977, pp. LIV-LVI
16) HOCHART (P), *Etudes au sujet de la persécution des chrétiens sous Néron*, Paris, Leroux, 1885, pp. 65-69
17) BOUSSEL (P), *Des reliques et de leur bon usage*, Paris, Balland, 1971
RAVENSCROFT (T), *La lance du destin*, Paris, Albin Michel, 1973
BIBLIOTHECAIRE (Un Ancien), *Recherches hist. sur la personne de J-C*, Dijon, Lagier, 1829, p. 74
SAINTYVES (P), *Les reliques et les images légendaires*, Paris, Mercure de F., 1912, pp. 111-140 et 169-184
MORIN (A.S.), *Le prêtre et le sorcier*, Paris, Dist. Ed. Prov., 1988, pp. 130-141
Histoire pour Tous, Paris, Rouff, juillet 1963, pp. 226-228
18) *Science et Vie*, Paris, Excelsior, n° 886, juillet 1991, pp. 6-17
19) BIBLIOTHECAIRE (Un Ancien), *Recherches hist. sur la personne de J-C*, Dijon, Lagier, 1829, pp. 85-95
DE MELY (F), *Le Saint Suaire de Turin est-il authentique?*, Paris, Poussielgue, s.d., pp. 1-10
MORIN (A.S.), *Dissertation sur la légende Virgini Pariturae*, Paris, impr. Martinet, 1863, pp.85-86
ANONYME, *Recherches sur les miracles*, Londres, 1773, pp. 27-29
20) *Revue de l'Histoire des Religions,* Paris, PUF, Tome CLXXX, octobre-décembre 1971, pp. 196-197
JEAN-BAPTISTE (P), *L'affaire des fausses reliques*, Paris, Albin Michel, 2005
CLERMONT-GANNEAU (Ch), *Les fraudes archéologiques en Palestine*, Paris, E. Leroux, 1885
21) FRICKE (W), *Chronique du procès de Jésus*, Paris, Liana Levi, 1989, p. 32
22) DE GRANDMAISON (L), *Jésus-Christ*, Paris, Beauchesne, 1928, Tome I, pp. 6-19
23) COLLECTIF, *Jésus*, Paris, Hachette, 1971, p. 63 et 65
24) LENZMAN (I), *L'origine du christianisme*, Moscou, Ed. langues étr., 1961, pp. 55-62
25) LISSNER (Y), *Ainsi vivaient nos ancêtres*, Paris, Club Livre Hist., 1957, p. 132

SUPPLEMENT BIBLIOGRAPHIQUE :

Des arguments en faveur de l'existence du Christ, proposés par des auteurs chrétiens (catholiques) au départ des "témoignages" que j'ai examinés ici peuvent être trouvés dans les trois ouvrages ci-dessous dont je ne vois pas la moindre raison de taire l'existence puisque, malgré l'autorité de leurs auteurs, ils ne me paraissent pas capables de renverser les conclusions qui précèdent :

- R.P. DE COLONIA (D) {S.J.}, *La religion chrétienne autorisée par le témoignage des anciens auteurs païens*, Paris, Gauthier, 1826
- FILLION (L. Cl), *L'existence historique de Jésus et le rationalisme contemporain*, Paris, Bloud et Cie, 1909
- TRILLING (W), Jésus devant l'Histoire, Paris, Cerf, 1968

JESUS N'EST PAS VENU SAUVER LES CHRETIENS

Avant de poursuivre plus avant l'étude de la vie prétendue de Jésus, il me faut souligner une particularité de sa mission ici-bas qui est généralement si bien passée sous silence que les chrétiens eux-mêmes l'ignorent complètement. Viendraient-ils d'ailleurs à en être informés, qu'ils cesseraient peut-être aussitôt d'être chrétiens puisqu'ils ne verraient plus aucune utilité à la chose...

La religion chrétienne est si bien implantée, historiquement et politiquement dans les pays occidentaux, qu'il semble évident que Jésus soit venu pour sauver tous ceux qui croiront en lui et suivront ses préceptes. Il semble tout aussi évident que son Père céleste soit le Dieu de tous les humains.

Eh bien pas du tout ! Quand il s'adressa aux douze pour leur dire à qui ces derniers devaient apporter sa parole, Jésus dit : "*Ne prenez pas le chemin des païens et n'entrez pas dans une ville des Samaritains ; allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël*" (*Matthieu*, 10, 5). "Les brebis perdues de la maison d'Israël" : voilà qui restreint considérablement le nombre de ceux qui étaient, selon Jésus, visés par son message !

Une autre fois, une Cananéenne vint implorer Jésus. Il ne la regarda même pas. Quelques-uns de ses apôtres ayant intercédé pour elle auprès de lui, il leur répondit carrément : "*Je n'ai été envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël*" (*Matthieu*, 15, 24).

On ne peut vraiment être plus clair.

Quand Jésus parlait du "prochain", auquel il ne faut faire aucun mal, il se référait au *Lévitique*, 19, 18 qui disait : "*Tu ne te vengeras pas et tu ne garderas pas de rancune envers les enfants de ton peuple. Tu aimeras ton prochain comme toi-même*." D'où il ressort clairement que le "prochain" ne peut appartenir qu'au peuple élu, c'est-à-dire à la maison d'Israël. Le célèbre rabbin et médecin du XII^e siècle, Moïse Maimonide, a d'ailleurs expliqué le sens de l'interdit : "*Celui qui tue un seul Israélite transgresse un interdit, car l'Ecriture dit* Tu ne tueras pas. *S'il le tue volontairement en présence de témoins, il est mis à mort par l'épée. Il va sans dire qu'il n'est pas mis à mort s'il tue un païen*."

Le fait est là : Yahvé, le Père de Jésus, ne s'intéressa qu'à son peuple élu et dit en de multiples circonstances à ses prophètes et ses envoyés des choses semblables à celles-ci : "*C'est moi Yahvé, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Egypte, de la maison de servitude. Tu n'auras pas d'autres dieux que moi*" (*Exode*, 20, 2). La formule est claire : il existe certes d'autres dieux ; mais Yahvé n'aspire qu'à être celui du peuple qu'il a élu, celui qu'il a fait sortir d'Egypte. Il ne veut pas être le dieu des autres. Dès lors il n'a envoyé -et ne pouvait envoyer- son Fils que pour les brebis perdues

de la maison d'Israël.

S'il se trouve des chrétiens qui songent qu'à la fin des temps Jésus reviendra pour emporter avec lui les corps des ressuscités, qu'ils sachent que cette idée, inspirée d'*Ezéchiel* 37, 11, ne concernait une fois encore que la maison d'Israël : "*Fils d'homme, ces ossements, c'est toute la maison d'Israël.*"

Que nul ne s'étonne ou se scandalise : tous ces textes que je viens de citer sont typiques d'une époque et des idées que leurs auteurs pouvaient avoir alors. Ce sont des textes écrits par des hommes, des textes qui sont donc marqués par l'ignorance que peut engendrer un certain fanatisme. Ce ne sont fort heureusement pas des paroles inspirées par une divinité quelle qu'elle fut ou qu'elle soit. Si donc le Messie Jésus n'est censé être venu, d'après tout ce que peut en dire la Bible, que pour les seules brebis égarées de la Maison d'Israël, c'est parce que ceux qui écrivirent à l'origine ces textes conçurent ainsi les choses. Et c'est très différent de ce qui est cru par des centaines de millions de personnes à travers le monde...

REFERENCES :

DAWKINS (R), *Pour en finir avec Dieu*, Paris, Laffont, 2008, p. 264
HOCHART (P), *Etudes d'histoire religieuse*, Paris, Thorin, 1890, pp. 187-197

NAISSANCE DE JESUS

AVERTISSEMENTS

Dans la suite du présent ouvrage, pour éviter d'alourdir le style, je ferai référence aux différents *Evangiles* en les nommant par les noms des auteurs censés les avoir écrits, ce qui m'évitera de préciser, à chaque fois, "selon saint...". Dans le même but, il m'arrivera de faire référence à un *Evangile* en citant uniquement le nom de son auteur supposé qui, dans ce cas, s'inscrira en italiques. "Dans *Luc*..." ou "*Luc* dit..." fera donc référence à l'*Evangile de Luc* et non à l'individu ayant ou non porté ce nom
En outre, pour faciliter la compréhension des explications et démonstrations qui suivront, je ferai bien souvent comme si Jésus avait bel et bien existé, même si, comme je l'ai indiqué précédemment, cette possibilité semble très peu probable..

Où et quand Jésus serait-il né?

La date de naissance de Jésus n'a été donnée à aucun endroit du *Nouveau Testament*. L'*Evangile de Marc* ne dit rien de la naissance de Jésus et donne comme précision à propos de son baptême que cela se passa "*en ce temps là*" ce qui veut simplement dire "à une certaine époque" (*Marc* 1, 9). *Jean* n'est pas plus complet puisqu'il commence par parler de l'activité de Jean-Baptiste en disant que "*cela se passa en Béthanie au-delà du Jourdain*" et présente ensuite Jésus en ajoutant "*le lendemain...*", ce qui, étant donné le contexte, n'indique évidemment rien de précis (*Jean* 1, 28 et 1, 35).

Si l'on compare les renseignements fournis par *Matthieu* et *Luc* qui paraissent plus précis, on n'est pourtant guère plus avancé. En effet, l'*Evangile de Matthieu* dit simplement que Jésus naquit "*dans les jours du roi Hérode*" (*Matthieu* 2,1). Dans *Luc*, il est précisé qu'Elisabeth conçut "*au temps du roi Hérode*" six mois avant Marie et que cette dernière alla à Bethléem pour satisfaire au recensement de Quirinus (*Luc* 1, 5 / 1, 26 et 2, 2). Dans *Luc*, toujours, il est écrit que Jean-Baptiste commença à prêcher dans la quinzième année du règne de Tibère et que Jésus, quand il se présenta devant le Baptiste, avait trente ans environs (*Luc* 3, 1-2 et 3, 21-23).

Comme Hérode mourut en 4 avant notre ère, Jésus serait donc né, selon *Matthieu*, avant cette date. Or, la quinzième année du règne de Tibère au cours de laquelle, selon *Luc*,

le Baptiste commença à prêcher, tombe entre 28 et 29. S'il était né sous Hérode, Jésus aurait donc dû avoir, à ce moment-là, au moins 33 ans accomplis, ce qui peut encore cadrer avec ce que dit *Luc*, à savoir que lorsque Jésus se présenta devant le Baptiste, il avait une trentaine d'années. Hélas! Le même *Evangile de Luc* situe la naissance de Jésus au moment du recensement de Quirinus qui n'eut lieu qu'en 6 ou 7 de notre ère. Si cela est juste, Jésus aurait alors été beaucoup plus jeune.

Une autre tradition plaçait la naissance de Jésus vers l'an 9 de notre ère et sa mort sous Néron, en 58. Basées sur des textes non canoniques et peu fiables, ces dates ne peuvent être retenues ; mais elles sont précieuses en ce sens qu'elles témoignent qu'aux origines du christianisme rien de certain n'était connu quant aux dates des faits principaux de la vie de Jésus. D'où le dilemme : si Jésus fut conçu sous Hérode soit quatre ans avant notre ère, et s'il naquit lors du recensement de Quirinus, soit au plus tôt en 6 de notre ère, il faut admettre que les *Evangiles* se trompent ou que la grossesse de Marie dura plus de dix ans. (1)

Je m'en voudrais, en la circonstance, de ne pas rappeler les intéressantes considérations de saint Augustin : "*Comme il ne peut rien y avoir de faux dans les Evangiles, ni par mensonge, ni par oubli, il n'y a pas de supposition à laquelle on ne doive recourir, plutôt que d'admettre que les évangélistes ont altéré la vérité.*" (2)

Il faut savoir que le recensement de Quirinus fut un événement strictement local et que l'édit de César Auguste dont il est question en *Luc* 2, 1 et qui aurait concerné "*le recensement de toute la terre*" n'exista jamais. Il faut également savoir que les recensements que faisaient les Romains avaient toujours lieu -très logiquement- là où les gens avaient leur résidence et qu'ils n'exigeaient donc pas de grands déplacements de foules. Il faut enfin savoir que les dénombrements de population organisés tant par les Romains que par les Juifs n'obligeaient jamais les femmes à se présenter devant les autorités ; il suffisait que les hommes les déclarent. Le voyage de Marie, enceinte, à Bethléem, aurait donc été, à plus d'un titre, inutile et absurde. (3)

Comme l'a fait remarquer David Strauss, tandis que *Luc* précise que Marie et Joseph demeuraient à Nazareth et que Jésus naquit à Bethléem, *Matthieu*, au contraire, semble indiquer que le couple vécut toujours à Bethléem puis alla s'établir à Nazareth après la naissance du Sauveur. (4)

Pourquoi ces contradictions et ces absurdités ? Tout simplement parce qu'en ce qui concerne les lieux où Jésus serait né et aurait passé son enfance, rien n'était sûr quand les *Evangiles* furent écrits. Cependant, il existait des traditions... David était né à Bethléem. Il était donc logique de faire naître le Messie qui devait descendre de David, au même endroit. En outre, il existait une prophétie de Michée qui disait : "*Mais toi, Bethléem, Ephrata, le moindre des clans de Juda, c'est de toi que me naîtra celui qui doit régner sur Israël...*" (*Michée*, 5, 1). Bien que cette prophétie annonçait un roi guerrier qui écraserait l'Assyrie, les premiers chrétiens voulurent y voir l'annonce du Messie. Et c'est donc pourquoi l'*Evangile de Matthieu* la cita en l'améliorant comme suit : "*Et toi Bethléem, terre de Juda, tu n'es nullement le moindre des clans de Juda ; car de toi sortira un chef qui sera pasteur de mon peuple d'Israël*" (*Matthieu* 2, 6). (5)

Jésus fut parfois qualifié de Nazaréen. Maintes hypothèses ont été échafaudées à ce sujet. Certains critiques ont soutenu que cette expression désignait un Nazir, à savoir le membre d'une secte qui fut signalée uniquement par Epiphane. Mais cette opinion est loin d'avoir emporté les suffrages. Il semble plus probable que ce terme fut tiré de l'araméen *Nazôraios* qui aurait désigné un "envoyé de Dieu". Les scribes hellénistes auraient transcrit *Nazarenos* puis auraient interprété ce mot, selon l'usage grec, comme faisant référence à un nom de lieu. D'où Nazareth. Nazareth semblant s'imposer comme le lieu où avait longtemps résidé Jésus, les *Evangiles* firent en sorte de concilier cette donnée avec la tradition qui

faisait de Bethléem son lieu de naissance. J'ai dit comment les *Evangiles de Luc et Matthieu* avaient résolu le problème. Dans l'*Evangile de Jean*, on trouve une discussion au sujet de la messianité de Jésus. Aux uns qui s'écrient que Jésus est le Christ, d'autres répondent : "*Le Christ viendrait-il de Galilée?*" et d'autres de rappeler que, selon les Ecritures, le Christ doit venir de Bethléem et descendre de David (*Jean* 7, 41-42). *Jean* ne mentionne donc pas Nazareth, mais bien la Galilée. Dans l'*Evangile de Marc*, il n'est pas du tout question de Bethléem, mais on trouve en revanche cette phrase que certains critiques estiment avoir été interpolée tardivement : "*En ce temps-là Jésus vint de Nazareth de Galilée et il fut baptisé...*" (*Marc* 1, 9).

De nombreux critiques ont soutenu que Nazareth n'avait jamais existé avant que la tradition en fit le lieu de résidence de Jésus. Leur argument principal est que ce village n'est pas cité une seule fois dans l'*Ancien Testament*, dans le Talmud ou même dans les manuscrits de la Mer Morte et dans l'oeuvre si considérable de Flavius Josephe. Selon eux, Nazareth aurait commencé à prendre corps sous la plume des anciens Pères de l'Eglise puis on lui aurait assigné un lieu de façon arbitraire. A l'opposé, d'autres chercheurs soutiennent que Nazareth existait bien avant la naissance de Jésus mais qu'elle ne fut pas citée simplement parce qu'elle était une toute petite bourgade sans importance particulière. Une seule mention ancienne de Nazareth existerait, selon Joseph Klausner ; elle figurerait dans ce qui fut appelé la complainte de Kalir. Mais pourquoi, si cela est vrai, les spécialistes restent-ils divisés et ne reprennent pas en choeur ce fait prétendu ? En 1962, on crut que l'archéologie avait définitivement tranché en faveur de l'existence de Nazareth. A cette date, en effet, on découvrit dans les sables de Césarée deux fragments d'une épigraphe en hébreu qui semblaient avoir appartenu à une liste des 24 familles sacerdotales associées chacune aux villages de Galilée où elles s'étaient établies en 135 après JC. Surprise : un des fragments contenait, distinctement, le mot "Nazareth". La preuve semblait donc faite que ce village existait déjà au moins au second siècle. Cependant, la force de cette "preuve archéologique" commença peu à peu à pâlir au point qu'on finit par parler, une fois de plus, d'une fraude. On s'avisa en effet que le père de la découverte était plus que probablement un universitaire qui avait définitivement terni sa réputation en inventant de toutes pièces d'autres pseudo-preuves archéologiques afin de pouvoir soutenir que Jésus était né en l'an -12.

Il semble qu'on en soit resté là jusqu'à présent. Que Nazareth ait existé ou non n'a, en fait, pas grande importance puisqu'il découle de l'examen des *Evangiles* que cet endroit ne fut assigné comme lieu de résidence de Jésus qu'à la suite d'une tradition basée sur une difficulté de traduction d'un terme mal reproduit par les scribes hellénistes. [6]

La généalogie de Jésus

Les *Evangiles de Matthieu et Luc* proposent une généalogie de Jésus. Celle de *Matthieu* remonte jusqu'à Abraham (*Matthieu* 1, 1-16) tandis que celle de *Luc* remonte jusqu'à Adam présenté lui-même comme "Fils de Dieu" (*Luc* 3, 23-38). En comptant le nombre de générations que *Luc* signale entre Adam et Jésus, on peut calculer que le premier homme serait apparu à peine 2500 ans avant notre ère. Ces deux généalogies, qui en plusieurs endroits se contredisent, sont évidemment de pures fictions théologiques. Celle de *Matthieu*, par exemple, est divisée par l'auteur lui-même en trois cycles de quatorze générations chacun pour des raisons en rapport avec la mystique des nombres et des lettres formant le nom David. En hébreu, les mots n'avaient pas de voyelles et les chiffres étaient transcrits sous forme de lettres. David s'écrivait donc en trois lettres dont l'équivalent numérique était 4+6+4 = 14. Les trois cycles des 14 générations conduisant de David à Jésus

insistaient donc sur le fait que Jésus descendait physiquement de David et totalisait également toutes les vertus et les pouvoirs de ce roi. [7]

La généalogie de Jésus qu'on trouve dans *Matthieu* a encore ceci de particulier qu'on y rencontre quatre femmes, ce qui était inconcevable dans la culture hébraïque. Et quelles femmes ! Ce sont Thamar qui se prostitua, Rahab une courtisane qui trahit sa ville, Ruth la païenne qui s'offrit à Booz pour le forcer à l'épouser et enfin Bethsabée, l'épouse adultère qui poussa David à tuer son mari.

La généalogie proposée par *Luc* a été arrangée plus intelligemment car si Jésus descend de David, c'est par Nathan au lieu de Salomon. On évite ainsi la lignée royale, pour contourner la malédiction de Jérémie contre Jéchonias : "*aucune postérité de toi ne régnera sur le trône de David*" (*Jérémie* 22, 30). [8]

Ces deux généalogies font donc descendre Jésus de David, comme le voulait la tradition ; mais elle le font par Joseph qui, à en croire les Saintes Ecritures, ne fut en aucun cas le père de Jésus ! L'*Evangile de Luc* se tire à peine de ce mauvais pas en précisant "*il était, croyait-on, fils de Joseph...*" (*Luc* 8, 23). En 178, quand il rédigea son *Discours vrai*, Celse ignorait encore ces généalogies, car celle dont il avait connaissance, et qui est aujourd'hui perdue, se faisait par Marie. Il commentait également : "*La généalogie que vous lui avez fabriquée et qui, partant du premier homme, fait descendre Jésus des anciens rois, est un chef-d'oeuvre d'orgueilleuse fantaisie. La femme du charpentier, eut-elle de pareils aïeux, ne l'eut pas ignoré*" (*Discours vrai*, Livre I, II-23). Trente ans plus tôt, Justin ne connaissait aussi que cette généalogie perdue. On peut donc tenir pour assuré que les généalogies figurant actuellement dans *Matthieu* et *Luc* datent de la fin du second siècle au plus tôt. Mais voici le point d'orgue en ce qui concerne ce sujet : en Marc 12, 35 Jésus passe pour avoir reproché aux juifs de prétendre que le Messie naîtrait de David. Paroles semblables se trouvent également en Matthieu et Luc.

Les deux généalogies différentes de Jésus ainsi que d'autres points particuliers touchant les récits de la Nativité ont fait que certains ont développé l'idée bizarre selon laquelle Marie aurait eu non pas un enfant (Jésus) mais deux faux jumeaux. D'où le fait que Thomas fut parfois appelé “le jumeau du Christ”. Cette idée fut reprise par le mystique Rudolf Steiner, qui a soutenu -non sans réécrire parfois l'histoire de l'art- qu'elle inspira de nombreux artistes peintres ou sculpteurs du passé. [9]

L'Annonciation

L'*Evangile de Marc*, qui commence au moment de la prédication de Jean-Baptiste, ne dit pas un mot de l'Annonciation. *Jean*, qui commence presque de même, n'en dit pas davantage.

Dans *Matthieu*, la conception virginale de Jésus suit directement sa généalogie. Dans ce récit, l'évangéliste raconte que Marie, qui était fiancée à Joseph, se trouva enceinte par le fait de l'Esprit Saint. Apprenant l'état de Marie, Joseph estima qu'il valait mieux la répudier discrètement. C'est alors que l'ange de Dieu (Gabri-El signifie "homme de Dieu") lui apparut et lui apprit que cet événement accomplissait la prophétie d'Isaïe qui disait : "*Voici : la jeune fille est enceinte et va enfanter un fils qu'elle appellera Emmanuel (Dieu avec nous)*" (*Isaïe* 7, 14). Alors, Joseph prit chez lui celle que l'évangéliste appelle dès lors son épouse (*Matthieu* 1, 18-25). Ce récit suggère plusieurs remarques. D'une part, Marie passe, en quelques lignes, de fiancée à épouse de Joseph. D'autre part, la prophétie d'Isaïe annonçait non pas le Messie, mais le roi Ezéchias, fils d'Achaz. En outre, cette prophétie employait originellement le terme *almah* qui peut désigner aussi bien une jeune fille vierge qu'une jeune femme récemment mariée. L'auteur de l'*Evangile de Matthieu* qui disposait d'une

version grecque de l'*Ancien Testament*, y lisait cependant "la vierge". Dès lors, on doit conclure que c'est assez maladroitement que cet *Evangile* tente de justifier la virginité de Marie en utilisant un texte d'*Isaïe* où il était question d'un "Emmanuel" et non de Jésus.

L'*Evangile de Luc* est beaucoup plus prolixe. Il commence par raconter que l'ange Gabriel apparut à Zacharie, l'époux d'Elisabeth qui était elle-même cousine de Marie. Il lui apprit qu'Elisabeth, bien qu'âgée, allait concevoir un fils -qu'il faudrait appeler Jean- qui aurait l'esprit et la puissance d'Elie et qui précéderait le Messie. Zacharie, n'ayant pas cru immédiatement l'ange, fut rendu muet par celui-ci. Quelque temps plus tard, Elisabeth, stérile jusque-là, se retrouva enceinte. Six mois plus tard, Gabriel apparut à Marie, une jeune fille vierge fiancée à Joseph. Après l'avoir saluée, il lui dit qu'elle concevrait et enfanterait un fils qu'elle appellerait Jésus. Etonnée, du fait qu'elle était encore vierge, Marie questionna l'ange qui lui répondit que l'Esprit Saint la prendrait sous son ombre, raison pour laquelle l'enfant serait appelé Fils de Dieu. A quelque temps de là, Marie rendit visite à Elisabeth dont l'enfant tressaillit alors dans son sein. Elle resta trois mois chez sa cousine puis s'en revint chez elle avant même que Jean fut né. (*Luc* 1, 5-56)

Ici, aucune prophétie ne vient étayer toutes les précisions données, comme si l'auteur ne ressentait aucun besoin de justifier son long récit miraculeux. On peut en déduire que ce récit fut écrit à une époque où nul ne doutait plus de ce qu'il rapportait. N'oublions pas, en effet, que dans son prologue, l'évangéliste avait précisé qu'il avait en quelque sorte fait la synthèse de tout ce qu'on disait, à son époque, à propos de Jésus.

En résumé donc, seuls *Matthieu* et *Luc*, nettement plus récents que Marc, affirment que Marie conçut Jésus du Saint-Esprit alors qu'elle était encore vierge.

Il est intéressant de comparer cette idée à ce que l'on trouve dans des textes plus anciens, à savoir les *Epîtres* attribuées à Paul. Dans l'*Epître aux Romains*, il est précisé que Jésus descendait de David selon la chair, ce qui semble exclure l'intervention du Saint-Esprit dans la conception du Christ (*Romains* 1, 3). Dans l'*Epître aux Galates*, la conception virginale est totalement ignorée car il est clairement dit : "*Dieu envoya son Fils, né d'une femme...*" (*Galates* 4, 4). Plus troublant : nulle part Paul ne fait la moindre allusion à Nazareth ou à Bethléem comme étant les lieux où Jésus aurait vécu ou serait né. Nulle part il ne dit quand il est né et nulle part il ne parle de Marie comme étant la mère de Jésus. Ainsi donc, lui qui reconnaissait n'avoir pas connu Jésus mais qui prétendait avoir connu des proches de celui-ci, semble ne s'être jamais préoccupé des circonstances de la naissance du Messie ni de ses parents. Il le présenta simplement, sans aucune autre explication, comme un descendant de David selon la chair.(10)

Tout ceci indique qu'aux premiers temps du christianisme il y eut plusieurs courants idéologiques concernant la naissance de Jésus. Les uns crurent qu'il était né de façon très ordinaire, d'un couple probablement inconnu dont l'homme descendait de David. Les autres le firent naître d'une vierge et tentèrent de justifier la chose par des détails destinés à crédibiliser le récit ou des prophéties tirées de leur contexte. C'est ainsi, par exemple, que dans la partie la plus ancienne (postérieure à 130 de notre ère) d'un *Evangile apocryphe* appelé, depuis le XVIe siècle, *Protévangile de Jacques*, il est question d'une femme qui, n'ayant pas cru qu'une vierge venait d'accoucher, voulut vérifier en glissant les doigts dans l'intimité de l'intéressée. Elle constata la virginité, mais aussitôt sa main se dessécha. Miraculeusement guérie par le nouveau-né, elle s'en fut répandre la nouvelle. (11)

Les Pères de l'Eglise avaient une bien étrange manière de concevoir la virginité de Marie. Voici comment Origène expliqua les choses : "*Ce qui ouvre la vulve de toutes les femmes ce n'est pas l'enfantement, c'est l'acte conjugal. Mais la vulve de la mère du Seigneur n'a été ouverte qu'au moment de l'enfantement*." Et Justin précisa nettement, en 384, que le Christ était "*sorti ensanglanté*". Athanase, expliquant le besoin qu'avait eu Marie de se présenter au Temple pour se purifier, déclara à peu près la même chose qu'Origène :

"*Les mamelles qui l'ont allaité ont été proclamées bienheureuses et un sacrifice a été offert parce que, quand il fut enfanté, il ouvrit la vulve.*"

Bien après les premiers temps du christianisme, on continua à chercher dans les Ecritures des origines diverses à la conception virginale. C'est ainsi que saint Thomas d'Aquin trouvait cette preuve dans *Ezéchiel* 44, 2-3 où il était question du porche du Temple : "*Et Yahvé me dit : Ce porche sera fermé. On ne l'ouvrira pas, on n'y passera pas car Yahvé le Dieu d'Israël y est passé. Aussi sera-t-il fermé. Mais le prince, lui, s'y assiéra pour y prendre son repas en présence de Yahvé. C'est par le vestibule du porche qu'il entrera et par là qu'il sortira.*" Le raisonnement suivi par saint Thomas d'Aquin peut paraître curieux au néophyte ; mais pour comprendre ce qui précède, il suffit d'avoir à l'esprit, comme je l'ai expliqué précédemment dans le chapitre "*De Josué à la Restauration*" du présent ouvrage, qu'il exista jadis une relation symbolique particulière entre les organes génitaux féminins, les diverses parties du Temple, et le prêtre qui y pénétrait en quelque sorte déguisé en phallus. (12)

Les anciens Pères de l'Eglise expliquèrent aussi comment le Saint-Esprit s'y était pris pour féconder Marie. Tertullien qui se souvenait sans doute que selon Hérodote la vache-mère Apis avait été fécondée par un rayon lumineux, imagina le Saint-Esprit sous cette forme. Saint Augustin, se basant sans doute sur Plutarque qui affirmait qu'en Egypte les chats concevaient par l'oreille et enfantaient par la bouche, soutint que la Vierge avait été visitée par l'oreille.

Chose curieuse, le Saint-Esprit fut toujours représenté dans l'iconographie chrétienne sous la forme d'une colombe. C'est aussi ainsi qu'il apparut au-dessus de Jésus lors de son baptême (*Marc* 1, 10). Or, *El-Hhemameh*, la colombe, est le sobriquet que les Arabes sémitiques et les Juifs emploient pour désigner le pénis, tandis que la partie circulaire du prépuce, après circoncision, est appelée "anneau de la colombe". Ce n'est donc pas sans raison que la colombe reste associée, de nos jours, au mariage. (13)

Pourquoi donc fit-on naître Jésus d'une jeune fille vierge? Parce que dans l'Antiquité il était courant de faire naître d'une vierge tous les personnages considérables. C'est ainsi que Jules César fut parfois appelé "*fils de la vierge*" ou que Pythagore, Platon, Auguste et d'autres furent réputés nés d'une vierge. On faisait de même naître d'une vierge la plupart des dieux... (14)

J'expliquerai plus loin, de façon très approfondie, l'origine de ce mythe. Mais avant cela, il faut encore examiner ce qui a été dit au sujet de la Nativité proprement dite...

La Nativité

Encore une fois, seuls les *Evangiles de Matthieu et Luc* parlent de cet épisode. *Matthieu* signale en une phrase lapidaire que Jésus naquit à Bethléem de Judée et continue en rapportant le récit que voici...

Des mages, venus d'orient, s'arrêtèrent à Jérusalem pour demander où était le roi des Juifs récemment né. Ils s'étaient jusque-là orientés grâce à une étoile particulière. Hérode, inquiet, les fit mander et, après les avoir entendus, leur conseilla d'aller à Bethléem pour se renseigner sur l'enfant. Les mages sortirent, virent à nouveau l'étoile et découvrirent, grâce à elle, un logis où se trouvaient Marie et Jésus. Ils donnèrent à Jésus des présents puis, avertis par un songe de ne pas repasser chez Hérode, ils s'en retournèrent par un autre chemin. Joseph, à son tour, eut un songe au cours duquel l'ange Gabriel lui ordonna de fuir en Egypte, Hérode étant sur le point de faire tuer tous les nouveaux-nés. La sainte famille s'enfuit donc en Egypte et Hérode fit massacrer, en vain, tous les enfants n'ayant pas atteint deux ans. Marie et Joseph restèrent en Egypte jusqu'à ce qu'Hérode fut mort, après quoi ils

revinrent au pays d'Israël. Mais apprenant que le fils d'Hérode régnait sur la Judée, Joseph préféra se rendre en Galilée et s'installa, avec Marie, à Nazareth. Le récit se termine par la phrase : "*Ainsi devait s'accomplir l'oracle des prophètes : on l'appellera Nazaréen*" (*Matthieu* 2, 23). Je précise immédiatement que cet oracle n'existe pas et que ce bout de phrase a toutes les chances d'avoir été interpolé par un scribe qui voulait ainsi justifier le terme dont j'ai parlé plus haut.

Luc fait précéder le récit de la naissance et de la circoncision de Jésus de celles propres à Jean. Il avait utilisé le même système pour l'épisode de l'Annonciation. En ce qui concerne la naissance de Jésus, *Luc* signale le voyage de Marie et Joseph à Bethléem, en le justifiant par le recensement de Quirinus, puis précise que Jésus naquit et qu'il fallut le déposer dans une crèche, aucun hôtelier n'ayant accepté le couple. Ensuite, l'ange apparut à des bergers qui gardaient leurs troupeaux et, accompagné d'une troupe nombreuse de l'armée céleste, leur annonça la naissance du Sauveur dans la cité de David. Aussitôt les bergers se rendirent à Bethléem pour adorer le nouveau-né.

La tradition chrétienne repose sur une combinaison de ces deux récits qui, il faut bien le dire, sont pourtant nettement différents. Le récit de *Matthieu* n'offre aucun caractère rustique, bien au contraire : Marie semble bien accoucher chez elle et trois rois viennent offrir de coûteux présents au Sauveur. A l'inverse, Luc propose un scénario invraisemblable dans lequel l'accent est mis sur le pathétique : la vierge, enceinte, doit accompagner Joseph pour se faire recenser ; on lui refuse un toit alors qu'elle est sur le point d'accoucher, le nouveau-né est déposé dans une crèche et ce sont de simples bergers qui viennent adorer le Sauveur...

Loin d'être complémentaires, ces deux récits manifestent des préoccupations théologiques qui sont aux antipodes, l'une par rapport à l'autre. Selon certaines prophéties, *Matthieu* annonce un Christ vengeur, destiné à régner sur Israël après avoir éliminé ses ennemis ; tandis que selon d'autres prophéties, *Luc* annonce un Messie humble et discret qui souffrira pour racheter les péchés des hommes. La Nativité qu'on lit dans *Matthieu* correspond au courant de pensée qui véhiculait l'idée d'une Victoire finale d'Israël sur tous ses ennemis tandis que le récit de Luc s'inscrit dans un autre courant de pensée qui concevait le rachat des péchés du monde par la souffrance.

La tradition chrétienne relative à la Nativité résulte non seulement d'une combinaison de ces deux récits évangéliques -qui n'ont pas plus l'un que l'autre le cachet de la vérité historique-, mais aussi d'emprunts faits à des symboles sur lesquels je reviendrai plus loin, comme par exemple l'âne et le boeuf entourant Jésus, la grotte dans laquelle aurait été située la crèche, etc.

Les Mages, leur étoile et le massacre des Innocents

On a beaucoup écrit au sujet de la fameuse "étoile des rois mages", un grand nombre d'auteurs ayant cru qu'il s'agissait là d'un phénomène astronomique particulier au moyen duquel on aurait pu dater avec certitude la naissance du Christ. Or, cette étoile qui se déplaçait et s'arrêtait périodiquement pour indiquer le chemin aux mages n'est pas autre chose qu'un symbole basé sur le principe astrologique que chaque être est né "sous une étoile" qui peut être bonne ou mauvaise. Dans l'Antiquité, on pensait qu'à la naissance des personnages importants une étoile apparaissait et qu'à leur mort elle s'éteignait. Dans l'*Ancien Testament*, un roi vengeur avait été annoncé en ces termes : "*Un astre issu de Jacob devient chef, un sceptre se lève, issu d'Israël*" (*Nombres* 24, 17). Et, de fait, dans le monde juif, on savait par tradition que le Messie serait annoncé par une étoile d'origine surnaturelle.

Les mages appartiennent, eux-aussi, à la légende symbolique. Selon Platon [429 -

347 av. J-C], trois mages vinrent saluer la naissance de Socrate et lui offrirent (comme ceux qui vinrent s'incliner devant Jésus) de l'or, de l'encens et de la myrrhe, c'est-à-dire les trois cadeaux que les adorateurs de Mithra offraient au Soleil. L'or était traditionnellement associé, de par son éclat, à l'astre du jour. Quant à la myrrhe, on sait que, selon la mythologie, les dieux avaient transformé la nymphe Myrrha en arbre à myrrhe et que c'est de l'écorce de cet arbre qu'était né le dieu solaire Adonis. L'encens et la myrrhe étaient des résines odoriférantes qui étaient habituellement brûlées lors des cérémonies solaires. Pareillement à celle de Socrate, la naissance de Mithra avait également été saluée, disait-on, par des mages. On raconta la même chose au sujet de Confucius [551 - 479 av. J-C] et l'on dit qu'au même moment on vit des anges et on entendit une musique céleste.

L'Evangile de Matthieu parle uniquement de mages venus d'Orient. Il ne dit pas combien ils étaient, ni quels étaient leurs noms, ni qu'ils étaient des rois. Au début de la chrétienté, le nombre des mages n'était donc pas fixé et on n'en comptait bien souvent que deux. S'ils devinrent trois, ce fut sans doute pour personnifier les trois races et les trois âges de la vie et aussi tout simplement parce qu'il y avait trois présents différents. Si l'on fit de ces mages des rois, ce fut très probablement pour confirmer la tradition qui disait que les rois des pays les plus éloignés du monde se prosterneraient devant le Roi des rois. Ce n'est qu'à partir du XIIe siècle que les mages furent nettement différenciés, reçurent leurs noms (Balthasart, Melchior et Gaspard) et furent dotés systématiquement d'attributs royaux.

L'itinéraire des trois rois mages, qui vinrent par un chemin et s'en retournèrent par un autre, rappelle la course des étoiles. La tradition populaire a donné à chacun d'entre eux un nom et une couleur de vêtement : noir, blanc et rouge. Or, ces couleurs, qui sont aussi celles que la symbolique donne au Grand Œuvre alchimique, a fini par distinguer les trois rangs de la hiérarchie catholique : le noir pour les prêtres, le rouge pour les cardinaux et le blanc pour le pape. La tradition populaire associe encore aux rois mages une "fête des rois" au cours de laquelle on se partage un gâteau ou une galette dans laquelle est cachée une graine. Cette fête se situe dans le droit fil des mystères osiriens touchant la fécondité et au cours desquels on attendait la germination d'une graine enterrée à la fin de l'année.

Le massacre des Innocents, auquel la visite des mages à Hérode est étroitement associée, n'a jamais eu aucune réalité historique, ainsi que tous les critiques le soulignent. S'il avait été perpétré par Hérode, ce dernier aurait aussitôt été démis de ses fonctions et exécuté par les Romains, lesquels déposèrent son fils Archelaos, en l'an 6, pour bien moins que cela. En fait, ce prétendu massacre des Innocents est une interpolation tardive rappelant la dernière grande plaie d'Egypte qui annonça la délivrance du peuple élu de Dieu. Ce massacre fut sans doute également inspiré par d'autres faits relatés dans l'*Ancien Testament* comme par exemple le massacre ordonné par Joab auquel Hadad n'échappa qu'en fuyant en Egypte (I *Rois* 11, 15) ou même par la légende de Krischna comme l'a souligné Pierre Saintyves.

La preuve que le récit du massacre des Innocents est tardif est que cet événement que nul n'aurait pu oublier fut ignoré des fresques des catacombes et ne fut représenté pour la première fois qu'au début du Ve siècle. Le massacre des Innocent soulève en outre une question à laquelle l'évangéliste n'a pas fourni de réponse : s'il avait eu lieu, comment Jean-Baptiste, qui n'avait alors que six mois, aurait-il survécu ? (15)

Ni l'*Evangile de Matthieu* ni celui de *Luc* et, a fortiori, ni ceux de *Marc* et de *Jean* ne donnent la moindre indication quant au moment exact de l'année où serait né Jésus. Les bergers gardant leurs troupeaux dont il est question dans *Luc* pourraient faire songer au printemps ; mais il est évident que cet indice, où il est également question d'une armée d'anges, relève de l'invention à but théologique. En outre, dans l'Antiquité gréco-romaine, on se plaisait à raconter que des héros tels que Cyrus ou Romulus avaient été élevés parmi des bergers, ce qui devait, en principe, les rendre plus sympathiques au peuple. La grande

clarté qui accompagna les anges et que virent les bergers, selon *Luc*, fut sans doute inspirée par un texte du *Livre d'Isaïe* qui stipulait : "*Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière, sur les habitants du sombre pays une lumière a resplendi*" (*Isaïe* 9, 1).

Le symbolisme astronomique de la Nativité

Longtemps, les premiers chrétiens ne célébrèrent pas la Nativité ; Pâques étant, pour eux, la principale fête de leur calendrier qui, au départ, était fort rudimentaire. Puis, à la suite de calculs divers, on proposa pour la Nativité plusieurs dates comme les 18 ou 19 avril, le 29 mai, le 28 mars etc. Dans le courant du quatrième siècle, on célébra ensemble la Nativité, l'adoration des mages (Epiphanie) et même le baptême de Jésus. La date du 25 décembre apparut pour la première fois dans un calendrier dressé à Rome en 336. Ce fut d'abord une fête propre à l'église latine qui fut introduite à Antioche vers 375 puis à Alexandrie en 430. Elle se répandit, ensuite, progressivement, dans la plus grande partie de la chrétienté. (16)

Presque tout le monde reconnaît que le 25 décembre s'imposa parce qu'à la même date était célébrée la naissance du dieu solaire Mithra dont le culte fut longtemps le principal rival du christianisme. Très intelligemment, les principaux organisateurs de la religion nouvelle estimèrent que la meilleure façon de diminuer l'influence de ce culte païen était de confondre ses fêtes avec celles de leur culte. Ainsi, ils "diluaient", en quelque sorte, les pratiques mithraïques au sein des rites chrétiens plus récents. De la même façon, plus tard, les chrétiens "colonisèrent" les monuments, les autels et en général tous les lieux de culte païens en y dressant des crucifix ou des églises et en y célébrant les rites chrétiens.

Il est évident qu'en procédant de la sorte, les chrétiens adoptèrent à leur tour des pratiques païennes qu'ils sacralisèrent peu à peu. C'est pourquoi la plupart des spécialistes parlent du christianisme comme d'une religion syncrétique, ce qui signifie qu'elle puise ses origines et ses rites à toutes sortes de sources, païennes pour la plupart.

Pour bien comprendre les mystères de la Nativité, il faut revenir un peu en arrière...

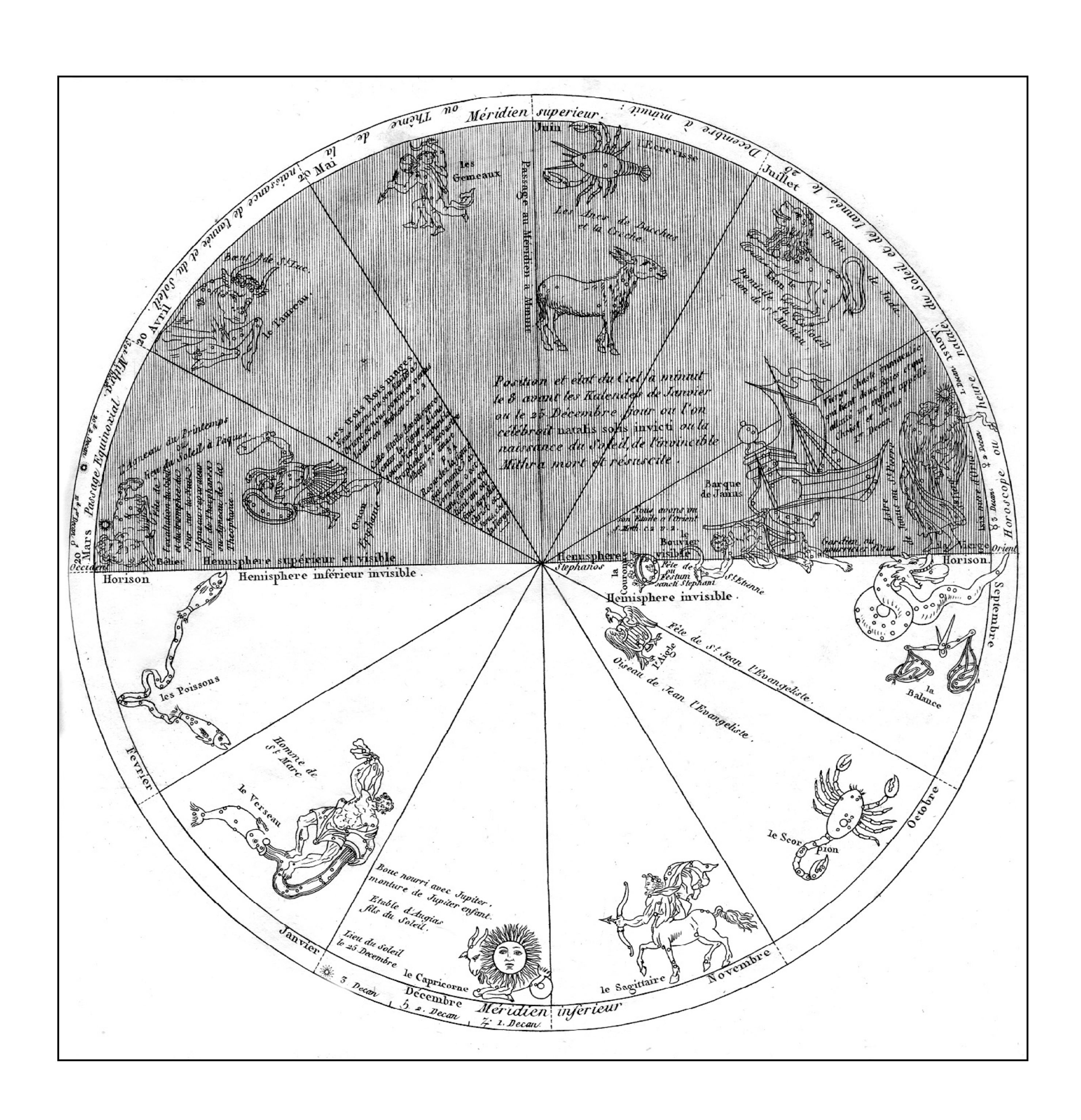
Parlant des rois mages (astrologues), voici ce que disait le savant Dupuis il y a plus de deux siècles : "*Regardons avec eux à l'orient au moment précis de cette naissance. Qu'y verrons-nous? La vierge mère du Christ, et dans ses bras l'image d'un jeune enfant nouveau-né qu'elle allaite. En effet, si l'on monte un globe de manière à mettre le Capricorne, dans lequel entrait le Soleil au solstice d'hiver, sous le méridien inférieur, on verra que le premier signe du zodiaque qui se trouve alors monter sur l'horizon à l'orient, et fixer l'heure du moment natal du jour ou du Dieu-soleil, dont on fête la naissance à cette époque, c'est le signe de la Vierge. Elle est nommée Cérès, et Cérès elle-même s'appelait la sainte vierge, et donnait naissance au jeune Bacchus des mystères. C'est cette constellation dans laquelle Proclus place le siège de Minerve qui, dans son inscription du temple de Saïs, se dit mère du Soleil, sans perdre son titre de chaste vierge. C'est cette Vierge que le savant garde de la bibliothèque d'Alexandrie, Eratosthène, dit s'appeler Isis, la mère du jeune Horus ou du Soleil ; Vierge dont on fêtait les couches à ce même solstice.*" (17)

De fait, dans l'Antiquité, la naissance des dieux solaires se fêtait au solstice d'hiver qui, dans le calendrier romain, tombait le 25 décembre (la période solsticiale s'étendant, en réalité, sur quatre jours). C'est à ce moment précis, en effet, que le Soleil remontait dans le ciel et que la durée des jours recommençait à croître. L'astre du jour semblait avoir vaincu les ténèbres. On fêtait alors le *Sol Invictus*, c'est-à-dire le Soleil Invaincu. Le père jésuite Karl Rahner a écrit à ce propos : "*Une chose, en tout cas, est établie par tous les textes servant de sources et qui proviennent du IVe siècle : c'est que l'on a toujours considéré la fête de la Nativité du 25 décembre comme une fête solaire chrétienne*." Pas étonnant, dès lors, si Clément d'Alexandrie parla de Jésus comme il l'aurait fait d'Hélios ou de Zeus : "*Car*

Celui qui, SUR SON CHAR SOLAIRE, *passe à côté de toute chose en traversant l'Univers, le Soleil de Justice, visite sans distinction l'humanité tout entière. En cela il suit son Père qui fait aussi lever le soleil et tomber la rosée de la vérité sur tous les hommes*." Et l'on comprend en conséquence qu'à l'occasion de la Noël, le pape Léon le Grand (440-461) se soit adressé aux fidèles en ces termes (Sermon 22) : "*Il y a des gens pour lesquels cette fête qui est nôtre serait honorée non pas tant en raison de la naissance du Christ que bien plutôt en raison du lever, comme ils disent, d'un soleil nouveau*."

On comprend également d'autant mieux l'insistance avec laquelle on a souvent représenté Jésus enfant quand on sait que Macrobe [né vers 370] a écrit ce qui suit (*Saturnales*, Livre I, chap. 18) à propos de la manière dont on représentait le Soleil à ses différents âges par rapport à sa course annuelle : "*Ces diversités d'âges se rapportent au soleil. Il est en effet considéré comme un enfant au solstice d'hiver, époque à laquelle les Égyptiens le portent sous cette figure hors de son temple. Alors en effet, à cause de la brièveté du jour, le soleil parait être dans son enfance. Ensuite, lorsque, vers l'équinoxe du printemps, les journées augmentent, semblable à un adolescent, il acquiert des forces, et on le représente sous la figure d'un jeune homme. Enfin, au solstice d'été, il entre dans la plénitude de l'âge, figurée par la barbe ; et alors aussi le jour est parvenu à son plus grand accroissement. Les diminutions des jours le font ensuite ressembler à un homme qui vieillit; ce qui est la quatrième figure sous laquelle on représente le dieu*."

Dupuis a donné la description très complète de la sphère céleste telle qu'elle se présentait à minuit au solstice d'hiver. La voici : "*Ce planisphère est partagé en deux par une ligne qui aboutit aux points orient et occident, et qui représente l'horizon. La partie qui est au-dessous de la ligne horizontale comprend l'hémisphère inférieur et invisible ; celle qui est au-dessus comprend l'hémisphère supérieur et visible. Au bas du planisphère est placé le signe du Capricorne, qui, à minuit, ce jour-là, est au méridien inférieur, tandis que le Cancer occupe le méridien supérieur et visible. (...) Dans la partie supérieure et visible du planisphère, on voit à l'horoscope ou au point d'orient la Vierge céleste qui, par son ascension, préside à l'ouverture de l'année. Elle a sous ses pieds, dans l'horizon inférieur, le Dragon des Hespérides, qui monte après elle avec la Balance, et qui semble la poursuivre. De même le dragon de l'Apocalypse poursuivait la femme ailée qui allait mettre au jour le dieu qui devait régner sur l'Univers, et, comme le serpent Python dont il porte le nom, il poursuivait Latone, mère du Soleil ou d'Apollon. Cette vierge portait le nom d'Isis, mère d'Horus ou du Dieu-lumière, et celui de Cérès, mère du jeune Dieu des mystères, et qu'on appelait la sainte vierge. Son premier décan était celui du Soleil ou du Dieu dont on fêtait la naissance le vingt-cinq décembre, et dont les prêtres consultèrent l'heure natale. Nous avons en conséquence fait graver l'image du Soleil sur ce décan, ce qui met le Soleil sur sa tête. Le premier décan de la Balance était celui de la Lune. Ainsi, elle avait, comme la femme de l'Apocalypse, le Soleil sur sa tête et la Lune sous ses pieds. (...) Dans l'horizon même, on voit Stephanos, ou le premier paranatellon, dont on a fait saint Stephanos, ou Etienne, premier témoin que l'on fête le lendemain de la naissance de Christ, ou le 26 décembre. Il est suivi par l'aigle de saint Jean l'évangéliste que l'on fête le 27 du même mois. (...) Au méridien on trouve le Cancer qui renferme la Crèche de Jupiter naissant et les Anes de Bacchus, ou du Dieu-soleil, que l'on représentait sous l'emblème de l'enfant, au solstice d'hiver. Ainsi, au méridien inférieur, on trouve l'étable d'Augias, fils du Soleil ; au méridien supérieur, l'Ane et la Crèche ; à l'orient, la Vierge et son fils nouveau-né ; et au couchant, l'agneau dont il prend la forme dans les mystères, au moment de sa résurrection et de l'exaltation du Soleil. C'est l'agneau de la théophanie ou de la manifestation de Dieu. Il a, au-dessus, Orion qui renferme les trois belles étoiles connues, encore aujourd'hui, par le peuple, sous le nom des Trois Rois Mages, qui, avertis par l'étoile vue à l'orient, vinrent adorer l'agneau réparateur ou Christ. (...) Au-dessus des Trois Rois est le Taureau ou boeuf,*



Planisphère montrant la position des astres au moment de la naissance du dieu solaire
Tiré de : Dupuis, *Origine de tous les cultes*



Planisphère explicatif de l'Apocalypse de Saint Jean
Tiré de : Dupuis : *Origine de tous les cultes*

animal symbolique affecté à un des évangélistes, et dont un des chérubins prend la forme. Telle est l'exacte position de la sphère, au moment précis de minuit, le 25 décembre ou le 8 avant les calendes de janvier, époque à laquelle
on fait naître Christ, et à laquelle on célébrait la naissance de Mithra, Dieu de la lumière et du jour, qui, comme Christ, mourait, ressuscitait, et par ses souffrances sauvait les initiés à ses mystères." (18)

En lisant tout ce qui précède, on comprend d'où sont venues certaines traditions qui ne trouvent pas leur origine dans les *Evangiles*. C'est le cas, par exemple, pour la crèche et les animaux, ces derniers n'apparaissant que dans un apocryphe du VIe siècle, *l'Evangile de l'enfance du Pseudo-Matthieu*. Selon Pline, la Crèche était la nébuleuse qui s'étendait entre deux étoiles du Cancer appelées Les Anes, ceux-ci paraissant entourer celle-là. Si la tradition a remplacé un des ânes par un boeuf, c'est sans doute pour associer le premier au Taureau ou boeuf qui est affecté, symboliquement, à Luc. (19)

Inspirée des croyances astrolâtriques anciennes, l'*Apocalypse de Jean*, qui est, comme je l'ai signalé plus haut, un des plus anciens textes chrétien, décrivait ceci : "*Un signe grandiose apparut au ciel : c'est une Femme! le Soleil l'enveloppe, la Lune est sous ses pieds et douze étoiles couronnent sa tête; elle est enceinte et crie dans les douleurs et le travail de l'enfantement. Puis un second signe apparut au ciel : un énorme Dragon rouge feu, à sept têtes et dix cornes, chaque tête surmontée d'un diadème. Sa queue balaie le tiers des étoiles du ciel et les précipite sur la terre. En arrêt devant la Femme en travail, le Dragon s'apprête à dévorer son enfant aussitôt né. Or la Femme mit au monde un enfant mâle, celui qui doit mener toutes les nations avec un sceptre de fer ; et l'enfant fut enlevé jusqu'auprès de Dieu et de son trône, tandis que la femme s'enfuyait au désert, où Dieu lui a ménagé un refuge pour qu'elle y soit nourrie mille deux cent soixante jours. Alors une bataille s'engagea dans le ciel : Michel et ses anges combattirent le Dragon. Et le Dragon riposta, appuyé par ses anges, mais ils eurent le dessous et furent chassés du ciel. On le jeta donc, l'énorme Dragon, l'antique Serpent, le Diable ou le Satan, comme on l'appelle, le séducteur du monde entier, on le jeta sur la terre et ses anges furent jetés avec lui. Et j'entendis une voix clamer dans le ciel : Désormais, la victoire, la puissance et la royauté sont acquises à notre Dieu, et la domination à son Christ, puisqu'on a jeté bas l'accusateur de nos frères, celui qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu...*" (*Apocalypse de Jean* 12, 1-10).

Cette vision annonçait donc la naissance du Sauveur qui devrait être le maître de toutes les nations. Mais quel Sauveur ! Un Messie céleste, né d'une Femme céleste. Cette Femme céleste, enveloppée -nimbée- du Soleil, c'était la constellation de la Vierge telle qu'elle apparaissait quand le Soleil passait devant elle. Elle semblait alors véritablement "enceinte du soleil" et son rejeton, c'était le Soleil lui-même, seul capable de s'opposer aux puissances des ténèbres. Cette constellation de la Vierge, c'était également l'Eve antique dont la postérité, selon la tradition, écraserait la tête du Serpent.

Dès lors que ceci est compris, beaucoup de passages des Ecritures offrent un sens absolument nouveau. Par exemple lorsque Zacharie, père de Jean-Baptiste, dit : "*... oeuvre de la miséricordieuse tendresse de notre Dieu qui nous amènera d'en haut la visite du Soleil levant, afin d'illuminer ceux qui se tiennent dans les ténèbres et l'ombre de la mort...*" (*Luc* 1, 79). Je n'insisterai pas ici sur les nombreux autres qualificatifs de Jésus : Lumière du monde, Soleil de justice etc.

Dans les premiers temps du christianisme, on identifia la Vierge céleste à Marie, et c'est pourquoi l'Eglise plaça la naissance de Marie le 8 septembre et son Assomption le 15 août. C'était en effet aussi le 15 août que les grecs et les romains célébraient l'assomption d'Astrée, la vierge céleste. Or, le 29 septembre 1936, au planétarium de Dusseldorf, Richard Hennig démontra que les 15 août et 8 septembre correspondaient jadis aux levers et couchers

héliaques de l'étoile Spica qui est l'étoile principale de l'Epi que la Vierge céleste, jadis associée également aux moissons, tenait en main. Et Paul Le Cour ajoute que si l'astrologie profane fait débuter son zodiaque par le signe de l'équinoxe du printemps, l'astrologie religieuse, elle, le fait débuter par le signe de la Vierge, dont un des noms qui s'appliqua à Cybèle fut Bérécynthe, lequel est très proche de Bérésith, le premier mot de la Bible qui signifie “Au commencement”. (20)

Il convient, sur ce point, de citer à nouveau Charles-François Dupuis : "*Le calendrier romain de Columelle marque à cette époque la mort ou disparition de la Vierge. Le Soleil, dit-il, passe dans la Vierge le 13 avant les Kalendes de septembre. Les chrétiens y placent l'Assomption, ou la réunion de la vierge à son fils. Les anciens Grecs et Romains y fixaient l'assomption d'Astrée qui est encore cette même vierge. Au bout de trois semaines ou environ, le calendrier marque la naissance de cette même Vierge-constellation, ou son dégagement des rayons solaires. Le 3 avant les ides, dit-on, le milieu de la Vierge se lève. Nous fixons à la même époque la naissance ou la nativité de la mère du Christ, en sorte que la même constellation qui naît en septembre préside à minuit à la naissance de Christ, le 25 décembre, ou semble l'enfanter, et se trouve réunie à lui et éclipsée dans sa gloire au milieu d'août. Ainsi, sans rien changer, cette Vierge éprouve absolument tout ce qu'éprouve la mère de Christ, et aux mêmes époques du temps où sont fixées les fêtes dans lesquelles on célèbre ces divers événements.*" (21)

Les "coïncidences" astronomiques singulières ne s'arrêtent pas là. Si l'on se reporte à nouveau au calendrier des saints, on constate que le 23 décembre, alors que le *Sol Invictus* va naître et vaincre ainsi les ténèbres, on fête... sainte Victoire, laquelle était annoncée dans l'*Apocalypse* que je citais plus haut. Peu auparavant, on fête sainte Lucie, c'est-à-dire Luce ou la lumière. Enfin, le matin même du 25 décembre, on fête sainte Anastasie. Voici ce qu'en a dit le docteur Dulière : "*Dans la liturgie romaine, jusqu'au début de ce siècle tout au moins, il existait trois messes au jour de Noël. Celle de l'aurore contenait à l'Introït une invocation à sainte Anastasie. C'était évidemment reporter à une sainte imaginaire la commémoration de l'anastase, du relèvement sur l'horizon du Sol Invictus, qui n'avait cessé de décliner et de faiblir, et qui, triomphant de la mort, redevenait jeune et fort.*" (22)

Un critique est allé plus loin encore. Ils a fait remarquer que la mère de Marie qui, selon certains apocryphes, s'appelait Anne, ne serait pas autre chose que le symbole de l'année ou une déesse nourricière comme l'Anna Pournada indienne ou l'Anna Perena, nourrice de Jupiter. (23)

Le moment me paraît opportun de citer les explications que Dom Flicoteaux, un moine bénédictin, donna dans une brochure qu'il consacra au Mystère de Noël. Il commençait par reconnaître l'identité de la fête de Noël avec celle de la naissance de Mithra : "*Déjà, en ce même jour, la Rome Païenne célébrait à l'occasion du solstice d'hiver une fête du Soleil qui, de par son titre glorieux de Natalis Invicti, semblait providentiellement destinée à devenir la fête du Christ naissant. Nous ne pensons pas, pour notre part, que la coïncidence des deux solennités ait été purement fortuite. Tout porte à croire que le choix de l'Eglise lui fut inspiré par le très légitime désir de transformer et de consacrer à la louange du Sauveur une fête dont le symbolisme paraissait si bien convenir à la naissance de celui qui s'est appelé lui-même la lumière du monde. (...) Déjà les prophètes avaient désigné le Messie futur comme devant être le "soleil de justice" (Malachie 4, 2), la "grande lumière" qui luit dans les ténèbres (Isaïe 9, 2). Pour le psalmiste c'est l'astre qui répand sur le monde sa chaleur (Ps 18, 6). Le Christ s'est appelé lui-même "la lumière du monde" (Jean 8, 12) et tout l'Evangile de saint Jean ne parle que de lumière. Quant à la tradition chrétienne elle a toujours vu dans le Soleil le symbole du Christ. Saint Cyprien appelle le Sauveur le "vrai soleil" (De oratione dominica, 35). Saint Ambroise, "notre nouveau soleil",*

etc..."

Parlant des messes qui étaient célébrées à Noël, Dom Flicoteaux ajoutait : "*La première messe, celle de minuit, honore la naissance même du Sauveur qui est racontée dans l'Evangile : Et (Maria) peperit Filium suum primogenitum. Elle répond à cet instant décisif de la nuit où le Soleil lui-même renaît dans les ténèbres et reprend sa course pour porter jusqu'aux hommes le bienfait de sa lumière. Le moment est bien choisi pour célébrer ce que l'Eglise appelle si justement les "mystères de la lumière" : Lucis mysteria. Dans la seconde messe, qui porte l'aimable nom de "messe de l'aurore", nous chantons le lever de notre divin Soleil. Il se montre d'abord aux bergers de Bethléem, et tel est déjà en cette circonstance l'éclat de ses premiers rayons, que nous pouvons entrevoir l'extraordinaire magnificence de sa clarté future et dire : Lux fulgebit hodie super nos, "la lumière brillera aujourd'hui sur nous" (Introït de la messe de l'Aurore). Enfin, la troisième et dernière messe de Noël, la messe du jour, nous représente le Christ parvenu jusqu'au sommet de sa course. Dans l'Epître comme dans l'Evangile, nous le voyons siégeant au plus haut des cieux, entouré de gloire, répandant sur toute la surface de la terre le reflet de sa splendeur, si bien que nous pouvons redire après l'évangéliste : Et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre, "Et nous avons vu sa gloire, c'est la gloire que le Fils unique tient de son Père*".

Ce que dit ce Bénédictin, sous couvert d'*Imprimatur* et de *Nihil Obstat* obtenus de sa hiérarchie, est si surprenant que je ne crois pas devoir commenter. Je pourrais multiplier les citations du genre. Mais je préfère ajouter qu'une période de quatre semaines précédent Noël est appelée l'Avent. Durant celle-ci, jadis, dans les maisons, on suspendait au plafond ou on posait sur la table une couronne faite de feuillage (if, sapin ou laurier) et sur laquelle on fixait quatre bougies. Cette couronne, ou cercle, avec ses bougies, était évidemment en relation avec le calendrier et la période de temps durant laquelle on aspirait au retour de la lumière.

Pour en terminer avec cette question, je me bornerai à rapporter ce que Dom Leclercq a écrit dans son dictionnaire d'archéologie chrétienne : "*Le Christ étant considéré comme le Vrai Dieu de la Lumière et le Créateur du Soleil dans lequel il a établi sa demeure, on voit dans les premiers siècles de l'ère chrétienne le Dieu Sol devenir le Christ.*" On ne peut vraiment être plus clair... [24]

Tout ce qui précède explique pourquoi la Nativité fut fixée au 25 décembre et d'où vient précisément le dogme de la virginité de Marie. Ce dogme fut proclamé au concile de Nicée, au IVe siècle. Il tombait à point que Nicée passait pour avoir été fondée par le dieu solaire Bacchus, là où il aurait possédé la nymphe Nicê ou Victoire! Il fallut ensuite attendre jusqu'au XIXe siècle pour que fut promulgué le dogme de l'Immaculée Conception qui affirme que Marie, contrairement à tous les êtres humains nés avant et après elle, vint au monde sans le péché originel. Ce faisant, l'Eglise la hissait déjà un peu au-dessus du genre humain. Puis, en 1964, Paul VI éleva Marie au titre de Mater Ecclesia, c'est-à-dire Mère de l'Eglise. Dès lors, elle devenait, pour la chrétienté, ce qu'avait été Isis pour les anciens Egyptiens.

Saint Jerôme, qui mourut en 420 à Bethléem, écrivit ce qui suit à propos de la grotte de la Nativité : "*Bethléem, qui est pour nous aujourd'hui le lieu le plus auguste du monde entier, fut ombragé jadis par un bois sacré de Thammouz, c'est-à-dire d'Adonis ; et dans la grotte où le Christ, petit enfant, a vagi, l'amant de Vénus fut pleuré.*" [25]

Marie, Joseph, Zacharie, Anne...

Mais, dira-t-on, si la Vierge Marie ne fut qu'un mythe inspiré par les croyances

astrolâtriques des anciens et que l'on développa au moyen d'emprunts faits aux cultes païens, qu'en est-il des autres personnages cités plus haut : Joseph, Elisabeth, Zacharie, Jean-Baptiste... et pourquoi avoir choisi le prénom de Marie plutôt qu'un autre?

Marie ou Myriam n'était pas un prénom Juif. Dans toute la littérature juive apocryphe et pseudépigraphique couvrant dix-sept siècles, ce prénom n'apparaît pas une seule fois. Dans l'*Ancien Testament*, il désigne uniquement deux femmes : la soeur de Moïse l'Egyptien et la fille du pharaon. En fait, donc, ce prénom était égyptien et dérivait du verbe "aimer". On retrouve, une fois de plus, l'Egypte, et avec elle, bien entendu, la vierge Isis. Chose étonnante, si l'on s'en tient à la descendance davidique de Jésus, on peut estimer que le Christ n'aurait pas été Juif mais Arabe. A l'origine, en effet, David n'était absolument pas un prénom Juif, mais bien Arabe. Aucun autre David n'apparaît d'ailleurs dans l'*Ancien Testament*. En outre, il descendait d'une femme Moabite, Ruth, épouse de Booz et grand-mère de Jessé. Or, Booz et Jessé sont également des noms d'Arabes. Une tradition semble avoir existé comme quoi Jésus n'était pas Juif mais descendait d'un mélange de nations. En effet, lors d'une discussion rapportée en *Jean* 8, 48, les Juifs passent pour avoir rétorqué à Jésus : "*N'avons-nous pas raison de dire que tu es un Samaritain?*" Or, la population de la Samarie était alors composée d'Egyptiens, d'Arabes et de Syro-phéniciens. Plus étrange encore : les plus anciennes représentations artistiques chrétiennes montrent Jésus en tenue de prêtre d'Isis : torse nu et portant pagne. Il était certes représenté avec des cheveux, mais son visage était rasé ; ainsi qu'Horus était représenté dans le culte d'Isis hellénisé. C'est ensuite que Jésus sera représenté tel que nous y sommes habitués aujourd'hui, et ce, après avoir été décrit petit, laid et difforme. Autre élément troublant : dans *Jean* 5, 1-10, Jésus guérit un infirme dans une piscine thermale qui n'était autre qu'un sanctuaire osirien. Et cela, le jour du sabbat. Or il était inconcevable qu'un Juif entrât dans un temple osirien, encore moins un tel jour.

Le prénom de Marie présentait également des analogies avec les prénoms d'autres mères de dieux solaires. La mère d'Hermès passait pour s'être appelée Maïa et celle de Thot, Maït ou Ma-ât. La mère d'Agni, en Inde, était Maya. D'autres correspondances du même genre pourraient être signalées, mais j'en resterai là. [26]

Joseph est sans doute le personnage le plus évanescent des *Evangiles*. Mis à part qu'il exerçait le métier de charpentier et qu'il était nettement plus âgé que Marie, on ne sait rien de lui. Comme on ne signale même pas sa présence au pied de la croix, lors de la mort de Jésus, certains critiques ont suggéré que le père adoptif de Jésus serait mort bien auparavant. En fait, il semble bien que ce personnage ait été créé de toutes pièces parce qu'il fallait bien que la mère de Jésus ne fut point présentée comme une fille-mère. Cette création aurait été assez tardive puisque ni les *Actes des Apôtres*, ni les *Epîtres*, ni l'*Evangile de Marc* ne mentionnent ce personnage et qu'en plusieurs endroits des autres *Evangiles* Jésus est appelé simplement "fils de Marie". C'est cette expression que les Arabes utilisèrent longtemps, comme en témoigne encore le *Coran* au début du VII^e siècle.

Mais pourquoi fit-on de Joseph un charpentier et lui donna-t-on ce prénom? Les charpentiers ou menuisiers étaient alors réputés très instruits à tel point qu'on les appelait parfois pour trancher une discussion entre plusieurs personnes. Mais il faut aussi tenir compte du fait qu'en hébreu le terme qui sert à désigner le charpentier peut également désigner un magicien. Enfin, l'Agneau-Bélier Agni de la mythologie hindoue, avait non seulement pour mère Maya, mais pour père Twasti ou Tvashtar, le forgeron-charpentier. Joseph pourrait venir de *Eousziph*, le poisson d'Eous, Eous étant un dieu ancien et le poisson faisant penser au signe astrologique des Poissons. De même, Zacharie, le père de Jean-Baptiste, viendrait du chaldéen *Zach* ou *Zachou* qui aurait désigné le Verseau, lequel précède les Poissons de la même façon que Zacharie fut père avant Joseph.

Bien que Joseph ne soit sans doute qu'une invention utile pour la crédibilité du récit de la Nativité et bien qu'on ne lui rendit aucun culte particulier durant tout le Moyen-Age, le pape Pie IX en fit le saint patron de l'Eglise en 1870, l'élevant ainsi au-dessus des apôtres Pierre et Paul qui, eux, passent tout de même pour être les fondateurs du christianisme. (27)

Le symbolisme astronomique du Baptiste

Jean-Baptiste, dans l'histoire, n'a laissé aucune trace, sinon dans Flavius Josèphe en un passage qu'on s'accorde à estimer remanié. On a également cité le témoignage de la version slave de Josèphe ; mais dans celle-ci le passage concernant Jean-Baptiste est si rempli d'erreurs historiques qu'il n'a pu qu'être ajouté tardivement par un scribe mal informé.

Saint Justin [100-165] n'a pas signalé le Baptiste dans sa liste des prophètes qui annoncèrent le Messie et, quand il parla de Jésus sortant du Jourdain, il fit comme s'il était seul. Ce qui a conduit plusieurs critiques à penser que l'épisode du baptême de Jésus par Jean-Baptiste fut une invention tardive. A ce propos, Guignebert a fait remarquer que Marcion, en son temps, rejetait cet épisode et plaçait le début de la vie publique de Jésus au moment de sa descente à Capharnaüm. (28)

Il n'empêche ; en son temps, Tertullien (vers 155 - 220) attribuait déjà une si grande importance au Baptiste qu'il affirma (*Contre Marcion*, Livre IV, chap. 33) : "*Jean est une sorte de limite placée entre le passé et le présent, à laquelle finit la loi mosaïque et commence le christianisme...*" Il confirmait ainsi ce qu'on peut lire en *Matthieu* 9, 11 : "*...il ne s'est jamais levé parmi les fils des femmes un plus grand que Jean.*"

Jean Baptiste est donc un personnage à part ; si à part même qu'au début du christianisme certains purent le confondre avec le Messie réel. Ainsi *Matthieu*14, 1-2 fait-il tenir à Herode un bien étrange discours : "*En ce temps-là, la renommée de Jésus parvint aux oreilles d'Herode le tétrarque, qui dit à ses familiers : Cet homme est Jean-Baptiste ! Le voilà ressuscité des morts, d'où les pouvoirs miraculeux qui se déploient en sa personne*." Bien sûr, de telles paroles n'auraient jamais pu sortir de la bouche d'Herode ; mais elles témoignent du fait qu'à une certaine époque le Baptiste fut pris pour le véritable Messie et qu'il fut même en partie confondu avec Jésus. La même confusion entre Jean et Jésus persistait encore au temps où Paul professait ses doctrines sur le baptême de Jésus au nom de l'Esprit Saint. En effet, Paul découvrit à sa grande surprise qu'Apollos, qui annonçait tout comme lui le Christ, ne baptisait encore que du baptême de repentance de Jean des personnes qui n'avaient jamais entendu parler par lui du Saint-Esprit (*Actes* 12, 3) !

Ernest Havet a bien souligné l'étonnant rapport existant entre Jésus et Jean lorsqu'il a écrit ceci : "*...le culte même que l'Eglise rend à Jean le Baptiste garde la trace de cette situation à part, puisqu'il est le seul entre tous les saints (avec la mère de Jésus) dont elle célèbre non pas seulement la mort, mais aussi la naissance ; la fête qu'on appelle par excellence la Saint-Jean est celle de sa nativité. Et cette fête était d'une antiquité immémoriale, au témoignage d'Augustin. On a donc traité Jean comme le Christ lui-même, si ce n'est qu'on fête l'un au solstice d'été et l'autre au solstice d'hiver*." (29)

J'ai dit en effet plus haut que, selon l'*Evangile de Luc*, le Baptiste avait été conçu six mois avant Jésus. La tradition, s'appuyant sur *Matthieu* 17, 9-13, voit en lui Elie, revenu sur terre pour annoncer le Messie. Or, j'ai fait remarquer auparavant qu'Elie ressemblait fort à un mythe solaire (Helios). Si la naissance de Jésus et tous les détails se rapportant à celle-ci furent inspirés par des croyances astrolâtriques, comme j'ai commencé à le montrer, Jean-Baptiste pourrait être, lui-aussi, une personnification du Soleil. Si tel est le cas et compte tenu du décalage de six mois existant entre Jésus et le Baptiste, la phrase de ce dernier "*Il*

faut que lui grandisse et que moi je décroisse" (*Jean* 3, 30) aurait un double sens astronomique. Le théologien Van Goudoever a observé que les naissances et les conceptions de Jésus et du Baptiste s'inscrivent ainsi sur le cercle du calendrier en quatre points équidistants, lesquels, ajouterais-je, forment une croix de saint André ajustée sur les équinoxes et les solstices. Il a également fait remarquer que les termes croître et décroître semblent se rapporter à la Lune, ce qui pourrait renvoyer à un calendrier lunaire tel que celui utilisé par les juifs dans leur liturgie.

Les seules caractéristiques humaines prêtées à la personne du Baptiste sont incontestablement légendaires et proviennent en droite ligne de l'*Ancien Testament*. Comme Elie, Jean Baptiste est couvert de poils et porte une ceinture de cuir à la taille. En cela, il ressemble aussi à l'Ebani de l'épopée de Gilgamesh. L'endroit où il aurait baptisé, Béthanie, fut recherché en vain par Origène [184-254]. Ce lieu n'existait donc pas ! Même les circonstances de l'annonce de la naissance du Baptiste à Zacharie ne peuvent être retenues. On est en effet en présence d'une évidente transposition des récits concernant les naissances d'Isaac, Samson et Samuel. Ainsi donc, la conception, la naissance et l'activité du Baptiste semblent former le corps d'une légende populaire. On pourrait, cependant, admettre que cette légende fut tissée au départ de quelqu'un ayant réellement existé. Cela ne changerait cependant pas grand chose au fait patent que le personnage de Jean-Baptiste, tel qu'il est décrit dans les *Evangiles*, appartient à la légende populaire. (30)

Salomon Reinach a précisé que sur toute une série d'oeuvres d'art d'origine chrétienne remontant au IVe siècle de notre ère, Jean-Baptiste est toujours représenté comme un homme d'une cinquantaine d'années baptisant Jésus enfant. C'est un indice comme quoi le récit légendaire contenu dans l'*Evangile de Luc* au sujet du Baptiste y fut sans doute introduit après cette époque. (31)

Je terminerai, provisoirement, au sujet du Baptiste, en disant que certains critiques ont soutenu que ce personnage avait été inspiré par la secte des Mandéens dont le rite essentiel était le baptême. Il faut signaler, à propos de cette thèse intéressante, que les Mandéens s'appelaient entre eux *Nâsôrâjê* ou Nazaréniens, un terme qui aurait pour racine *nsr* qui signifie secourir. Chacun aura remarqué la troublante analogie avec le terme qui fit dire de Jésus qu'il provenait de Nazareth... (32)

Autres curiosités et symboles touchant la Nativité

J'ai montré, jusqu'ici, que la plupart des éléments touchant la conception et la naissance de Jésus relevaient du mythe ou de la légende. De même en ce qui concerne Jean-Baptiste. Plus précisément, j'ai montré que les parents de Jean-Baptiste et de Jésus avaient très probablement été inventés de toutes pièces pour donner une certaine consistance à des récits fondés sur l'attente d'un Messie annoncé par les prophètes de l'*Ancien Testament* et l'*Apocalypse*. J'ai montré également que les premiers chrétiens avaient conçu de supplanter les anciens cultes païens en accaparant, en quelque sorte, leurs fêtes et leurs rites ; faisant ainsi du christianisme une religion syncrétique.

Je voudrais à présent reparler de Marie dont j'ai montré que son origine probable était un mythe véhiculé par les cultes astrolâtriques.

Tertullien, qui décéda en 220, considérait que la conception de Jésus s'était faite de manière spirituelle (voir précédemment) et alors que Marie était encore vierge ; mais il précisa qu'ensuite cette dernière se maria et n'eut qu'un seul époux (*De la Monogamie*, chap. 8). Ainsi aurait-elle pu avoir d'autres fils et filles que Jésus. C'est, du moins, une idée qui ne choquait pas du tout du temps de Tertullien. L'Antiquité a d'ailleurs offert d'autres exemples

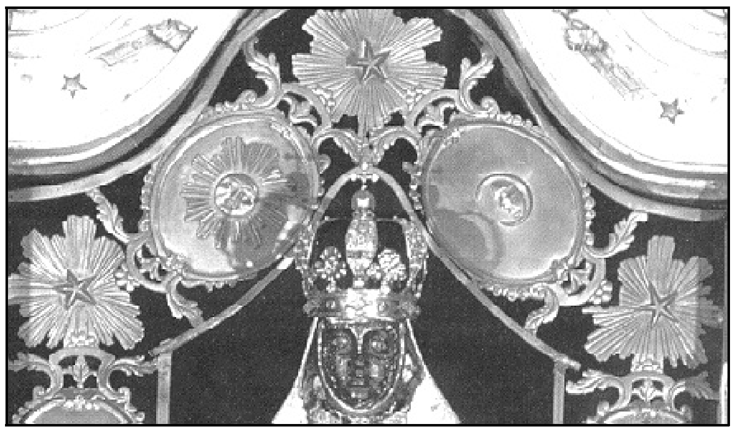
de vierges qui furent mères de plusieurs enfants, comme Junon, Minerve et Diane par exemple. En ces temps-là, *Vierge-Mère* était un terme qui qualifiait une conception d'ordre divin dans laquelle l'homme n'intervenait pas. Précédemment, cette expression avait même servi à qualifier la femme qui avait eu des relations avec des hommes mais n'avait voulu en épouser aucun.

L'Evangile de Marc fait intervenir Marie dans un épisode où elle se présente avec ses autres enfants pour faire taire Jésus qui, selon eux, est hors de sens (*Marc* 3, 21 et 31-35). Ce texte donna lieu à de nombreux commentaires, certains théologiens n'ayant pas hésité à admettre qu'après avoir conçu virginalement Jésus, Marie avait eu d'autres enfants avec Joseph. D'autres avancèrent que ces enfants étaient ceux que Joseph avait eus d'un précédent mariage et que Marie avait adoptés. D'autres encore parlèrent d'une difficulté de traduction et soutinrent que ces "frères et soeurs" étaient plutôt des "cousins et cousines". Enfin, on a remarqué que les "frères" de Jésus pourraient n'avoir été que purement symboliques puisque leurs noms se lisaient déjà dans la célèbre bénédiction de Jacob (*Genèse* 49, 1-28) dans laquelle Joseph était dit *nazir* (consacré) entre ses frères. On a soutenu également que ce texte avait certainement été interpolé par un scribe qui se serait inspiré d'un récit beaucoup plus ancien dans lequel Marie, soeur de Moïse, jouait le rôle attribué ici à la mère de Jésus (*Nombres* 12, 12-14). Enfin, des critiques peu sérieux on utilisé ces quelques phrases pour "démontrer" que Jésus était soit un fou reconnu, soit un agitateur politique dont la violence des propos effrayait jusqu'à ses proches.

En dehors de cet épisode curieux, Marie n'intervient pratiquement pas dans les *Evangiles*. Dans les *Actes des Apôtres*, elle n'est mentionnée qu'une seule fois dans un passage que certains critiques estiment interpolé. Paul, dans ses *Epîtres*, ne s'y est pas davantage intéressé, ce qui est étrange pour un homme qui, n'ayant pas connu Jésus, aurait dû avoir quelques curiosités à propos de ses origines.

Tout cela montre que l'actuelle Mère de l'Eglise n'eut, aux débuts du christianisme, qu'un rôle peu important, voire même pas de rôle du tout. Ensuite, compte tenu de son origine astrolâtrique, elle fut représentée à la façon d'Isis, tenant son enfant nu dans ses bras et même, parfois, l'allaitant. C'est plus tard que l'enfant fut représenté emmailloté et que Joseph fut associé à la scène. Au début, la ressemblance entre Marie et Isis était telle que l'on confondait leurs statues. Sarwat Anis Al-Assiouty fait même remarquer que le titre de *Madonna* se révèle être une traduction littérale de l'ancien nom d'Isis *ya-sit* (O Dame). Autre ressemblance encore : selon certaines légendes rapportées par Plutarque, Isis aurait exercé le métier de coiffeuse. Or, dans les quelques textes juifs où l'on se moque de Jésus et de Marie (voir précédemment), on dit de Marie qu'elle était une coiffeuse en faisant un jeu de mot à partir de Magdala qui concerne Marie Madeleine dont je reparlerai et qui semble avoir été confondue, à une certaine époque, avec la mère de Jésus (voir plus loin).

Les fameuses Vierges noires, ces statues qui montrent Marie au visage et aux bras noirs, ont évidemment pour origine Isis l'Egyptienne et même Cybèle. En général, l'Eglise s'est emparée de sanctuaires païens où étaient adorée la Grande Mère, dispensatrice de la fécondité et Mère du Dieu Soleil (comme l'était également Ishtar chez les



La Vierge noire de la cathédrale Notre-Dame du Puy (France), entourée de la Lune, du Soleil et d'étoiles...

Syriens) et a reconverti ceux-ci en temples chrétiens. L'exemple le plus célèbre, en France, est Notre-Dame de Chartres dont la Vierge noire, qui fut brûlée en 1793, trônait dans une crypte placée sous la cathédrale qui l'avait recouverte. La légende selon laquelle elle aurait été une vierge-mère druidique est cependant à écarter. Un autre exemple célèbre est la Vierge du Puy. Chacune de ces Vierges, selon la tradition, avait été chargée d'un pouvoir (magique) grâce auquel on pouvait obtenir des guérisons miraculeuses. (33)

Je voudrais à présent revenir au lieu de naissance de Jésus tel que la tradition l'a défini.

L'événement se serait produit à Bethléem pour les raisons que j'ai données plus haut. La grotte que l'on montre aujourd'hui dans cette ville comme ayant été l'endroit où serait né Jésus, était auparavant, selon saint Jérome [347-420], un lieu où l'on célébrait le culte de Tammouz ou Adonis dont la naissance était fêtée au solstice d'hiver et la mort, suivie de résurrection et d'une descente aux enfers, à Pâques. A cette date et dans les jours qui suivaient, les fidèles de Tammouz célébraient de grandes réjouissances en s'exclamant "*Le Seigneur est ressuscité*". L'acte final de ces fêtes était la commémoration de l'Ascension du dieu. Tammouz, en Syrie, était également l'esprit du blé et Bethléem signifiait "*la maison du pain*". Jésus, pour sa part, fut comparé au "*pain de vie*".

Dans l'Antiquité, on avait coutume d'adorer les dieux solaires dans des grottes où on plaçait leurs idoles. C'était le cas d'Adonis, bien sûr ; mais aussi d'Apollon, d'Hermès, de Poséidon, de Mithra, et bien d'autres. Selon la légende, la plupart des dieux étaient nés dans des grottes. C'était le cas d'Esculape, de Bacchus, d'Apollon, d'Attis, d'Hermès, de Krishna. Abraham lui-même, le père de la nation juive, était né dans une grotte. Mithra, quant à lui, naquit d'un rocher avant d'être adoré par des bergers et de recevoir la visite de mages qui avaient suivi une étoile particulière. On comprend dès lors que les grottes aient tenu une place extrêmement importante dans le christianisme naissant. C'est ainsi qu'Anne et Joachim, les parents de Marie, auraient habité une grotte à Jérusalem, au-dessus de laquelle on construisit la basilique Sainte-Anne, devenue plus tard Sainte-Marie de la Nativité. A Nazareth, c'est dans une habitation troglodyte qu'on raconte que Jésus aurait grandi. Vers 360, Constantin fit bâtir une basilique sur cette demeure dont il ne subsistait que la partie la plus souterraine. Ce sanctuaire fut détruit et reconstruit plusieurs fois. Cependant, sous le maître-autel, un escalier donne toujours accès à la grotte. La grotte de la Nativité est elle-aussi enclose dans la crypte d'une basilique, depuis 327. Quoi d'étonnant dès lors, si à Chartres, dont je parlais plus haut, il existe dans la crypte une chapelle dédiée à Notre-Dame de sous-terre. Cybèle, Déméter et d'autres avaient été vénérées de la même façon bien auparavant.

L'idée que Jésus naquit dans une grotte semble avoir été longtemps inconnue puisqu'elle contredit les deux *Evangiles* qui ont parlé de la Nativité. *Matthieu* 2, 11 dit clairement que les mages pénétrèrent dans une maison. Et si l'on s'en réfère à *Luc*, on peut penser que Jésus naquit dans une étable. En effet, selon *Luc* 2, 7-16, le petit Jésus fut enveloppé dans des langes et couché dans une crèche, c'est-à-dire une vulgaire auge dans laquelle on mettait l'avoine. Or, comme l'a écrit le R.P. de Ligny, "*...on aura de la peine à croire que ce qui s'appelle simplement la maison ait pu être une étable.*" C'est, semble-t-il, Eusèbe qui, au concile de Nicée [327], affirma que Jésus n'était né ni dans une maison, ni dans une étable, mais bien dans une grotte. Et cette idée fut à ce point acceptée que pour masquer la contradiction avec *Matthieu*, beaucoup de traducteurs préfèrent écrire "logis" plutôt que "maison" . Bien avant la naissance supposée de Jésus, Maïa avait enveloppé Hermès dans des langes et l'avait également couché dans une auge. Ce fut également le cas pour Dionysos ou Ion, l'ancêtre des Ionyens. (34)

Aujourd'hui, pour la plupart des gens, le mot crèche n'évoque plus du tout une auge,

mais semble désigner une sorte d'abri de jardin dont on fait des modèles réduits dans lesquels on place des personnages miniatures en plâtre, en argile ou en plastique. A vrai dire, ces "crèches" apparurent fort tardivement. Longtemps on célébra les Mystères de la Nativité dans les églises ; mais comme ces cérémonies attiraient une grande foule et engendraient un brouhaha indescriptible, on les refoula sur les parvis. En 1548, le parlement de Paris interdit ces célébrations qui dégénéraient souvent. En même temps, en Italie, apparurent les premières crèches constituées de statues grandeur nature. Sous l'impulsion des jésuites et des oratoriens, cette coutume se répandit un peu partout pour enfin donner naissance aux petites constructions décoratives que nous connaissons. Quant au sapin de Noël, il fit son apparition dans les maisons allemande au XVI^{e} siècle où, sous l'appellation d' "arbre du paradis", auquel on accrochait des pommes, il célébrait à l'origine Adam et Eve. Ce sont ces pommes qui ont ensuite donné naissance aux boules de Noël puis aux guirlandes. Le sapin de Noël est également en rapport avec des cultes antiques qui faisaient des cyprès pyramidaux un symbole phallique associé au Soleil et à la Lune. Quant aux pétards et feux d'artifices devenus désormais inséparables, chez nous, des réveillons ; ils doivent leur origine à la coutume qu'on avait, en Europe centrale, de chasser les démons les jours de la fête de St Thomas (21 décembre) et suivants en faisant un vacarme assourdissant à l'aide de sonnettes, de cloches et d'explosifs. (35)

Pas de Noël sans Père Noël, bien entendu. Mais quelle est donc l'origine de ce personnage ? Pour l'expliquer, il me faut commencer par dire un mot de saint Nicolas.

En Belgique et en Hollande, saint Nicolas est sans doute le saint le plus populaire puisque des rues et des villages portent son nom et que le 6 décembre il est attendu avec une extrême impatience par tous les enfants sages à qui il vient apporter des jouets. Mais ce saint qui était, dit-on, un évêque, est curieusement ambigu : il est toujours accompagné d'un personnage noir portant fouet, chargé de frapper les enfants méchants et même de les enlever. On ne sait même pas trop si l'évêque Nicolas a sauvé des enfants du saloir d'un boucher pour les rendre heureux ou les manger à son tour. Derrière cette légende ambigüe dans laquelle semblent se mêler diverses superstitions, se cache le dieu Thor germanique qui était un dieu qui se déplaçait en char (comme Helios) et qui était associé à la virilité, à l'orage et au feu. Ce dieu débonnaire cherchait toujours à aider les humains. C'est parce qu'il était dieu du feu qu'il était réputé descendre dans les maisons par les cheminées pour prendre place devant l'âtre et c'est au bruit de son char qu'on identifiait le tonnerre. On le représentait comme un vieillard jovial, vêtu de rouge, couleur du feu, et portant une grande barbe blanche. Aucun rapport direct, donc, entre tout ceci et la naissance du Messie. On pense, car il n'y a pas de réelle certitude en ce domaine très complexe, que saint Nicolas fut importé par les colons hollandais en Amérique et qu'il revint de là sous forme d'un Père Noël à barbe blanche et costume rouge par la magie d'une publicité Coca-Cola, firme dont il porta désormais tout naturellement les couleurs.

Ce qui est certain, c'est que Nicolas n'est pas le seul saint qui, à l'époque où les romains célébraient jadis les Saturnales, venait apporter des cadeaux aux enfants. On pourrait encore citer saint Martin, sainte Catherine, sainte Barbara, saint Thomas et même sainte Lucie laquelle, en Rhénanie, distribue des pâtisseries en forme de roues solaires. Pareil cadeau est évidemment bien indiqué à l'approche de Noël, puisque Noël, contrairement à ce qu'on dit souvent, semble venir du gaulois *noio* (nouveau / neos en grec) et de hel (soleil / helios en grec), ce qui signifierait donc "nouveau soleil". (36)

Pour en terminer avec la Nativité, j'aimerais citer Mgr Duchesne qui, à propos de la date choisie par l'Eglise pour célébrer la naissance du Christ, a écrit ceci : "*Sozomène mentionne une secte de montanistes qui célébraient la Pâque le 6 avril au lieu du 25 mars, en vertu de cette considération que, le monde ayant été créé à l'équinoxe, c'est-à-dire, selon*

eux, le 24 mars, la première pleine lune du premier mois avait eu lieu quatorze jours plus tard, le 6 avril. Or, entre le 6 avril et le 6 janvier, il y a juste neuf mois, comme entre le 25 mars et le 25 décembre. La date grecque de la Nativité, le 6 janvier, se trouve ainsi en rapport avec un comput pascal fondé sur des considérations symboliques et astronomiques, tout-à-fait semblables avec celui d'où l'on paraît avoir déduit la date du 25 décembre. En somme, il est possible que l'on soit arrivé à fixer la date de la naissance du Christ en partant de la date présumée de sa Passion. Parmi les solutions proposées, celle-ci me paraît préférable ; mais je ne voudrais pas dire que en ce qui regarde le 25 décembre, la coïncidence du Sol novus n'ait exercé aucune influence, directe ou indirecte, sur les décisions ecclésiastiques qui sont nécessairement intervenues en cette affaire." (37)

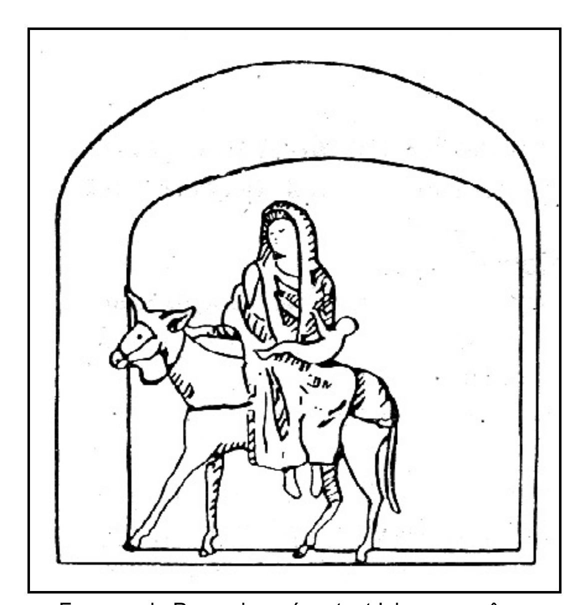
Que Mgr Duchesne soit arrivé à mettre en évidence un rapport astronomique de neuf mois entre la Nativité et la Passion m'apparaît pour le moins significatif. Chacun fera bien de s'en souvenir quand, plus loin, j'aborderai le chapitre de la mort et de la résurrection du Christ.

Mais laissons là la Nativité, et voyons ce que les *Evangiles* nous apprennent ensuite.

La fuite en Egypte, l'enfance de Jésus, et les "années obscures"

Matthieu, après avoir dit que Marie et Joseph vinrent s'établir à Nazareth pour fuir le courroux éventuel du fils d'Hérode, passe directement au baptême de Jésus dans le Jourdain. Les *Evangiles de Marc et Jean* s'ouvrent, pour ainsi dire, sur le même événement. *Luc*, en revanche, raconte la circoncision de Jésus au huitième jour, sa présentation au Temple et, enfin, son entretien avec les docteurs de la Loi à l'âge de 12 ans.

Voyons cela de plus près.



Fresque de Pompei représentant Isis, sur un âne, emportant son nouveau-né.

Luc ne dit pas un mot de la fuite en Egypte. Et, pour une fois, il a bien raison ; car cet événement, lié au massacre des Innocents dont il ne parle pas davantage, est une légende inspirée par Isis qui, selon les anciens, avait fui avec son fils sur un âne. Déjà l'*Ancien Testament* s'en était inspiré : "*Moïse prit donc son épouse et son fils, les mit sur un âne et reprit le chemin du pays d'Egypte.*" (*Exode* 4, 20). (38)

Luc fait donc suivre immédiatement la Nativité par la circoncision de Jésus à Jérusalem, à un moment où *Matthieu* place la sainte famille sur le chemin de l'Egypte. L'un des deux Evangiles ou tous les deux se trompe(nt) évidemment.

Les premiers chrétiens nièrent la nécessité de la circoncision. Pour eux, le baptême la remplaçait avantageusement. Je dois rappeler que la circoncision ne fut pas une invention juive ; elle était déjà pratiquée en Egypte bien avant Abraham. Jésus, dans les *Evangiles*, ne fait pas une seule fois allusion à ce sujet pourtant capital pour les Juifs, même quand il discute avec les pharisiens. Il y a là un silence que des nécessités idéologiques expliquent certainement. Néanmoins, bien plus tard, apparurent des reliques du saint prépuce. Celle qui paraissait la plus authentique était

-et reste- conservée dans l'Eglise de Latran. Elle dégageait, dit-on, une odeur suave. Le jésuite Sanchez (1550-1610), habitué aux questions délicates, s'est demandé si le corps de Jésus était remonté au ciel dans son intégrité. Voici sa réponse : "*Le corps du Christ est ressuscité entier et parfait, en ce qui était ses parties solides : à savoir la chair, les os, la tête, les mains, les pieds, etc., ainsi que les cheveux, la barbe, les dents, les ongles etc. Tout cela, en effet, constitue l'intégrité du corps humain. Théophylacte, Bonnaventure, Gabriel etc., sont d'avis d'y joindre le prépuce. Mais, puisque la tradition romaine fait conserver celui-ci dans l'église de Latran, on peut supposer que le Christ, en ressuscitant, avait un prépuce formé de quelque fragment de la matière qui faisait autrefois partie de son corps, et s'était développée par une continuelle nutrition ; tandis que la parcelle coupée lors de la circoncision du Christ était restée sur la terre à la dévotion des fidèles, et qu'ainsi s'était conservée l'intégrité du corps de Jésus ressuscité.*"

Ceux qui trouveraient que ce texte ne dépasse pas encore toutes les bornes du bon sens et de la décence seront sans doute davantage satisfaits par cet extrait d'une lettre que sainte Catherine de Sienne écrivit à une jeune fille qui venait d'entrer en religion (et qui avait donc célébré ses épousailles avec le Christ) : "*Tu sais que Jésus t'a épousée, non pas avec un anneau d'argent, mais avec l'anneau de sa chair, car, au jour de la circoncision, il lui fut précisément enlevé, de son très saint corps, la valeur d'un anneau.*" (39)

Difficile de faire mieux... ou pire.

Après l'épisode de la circoncision, l'*Evangile de Luc* raconte que Marie et Joseph se rendirent au Temple de Jérusalem pour être purifiés selon la loi de Moïse. Hélas, celui qui a écrit cela ne connaissait qu'approximativement les prescriptions mosaïques. En effet, seule la mère devait être purifiée, et ce, quarante jours après la naissance. Or, Marie étant censée n'avoir pas perdu sa virginité n'avait pas à être purifiée. En outre, *Luc* associait à ce rite celui de la consécration du premier-né qui devait avoir lieu huit jours seulement après la naissance comme précisé en *Exode* 13, 11-15. Et il n'avait pas fini de se tromper : le rite de la consécration signifiait immolation du bébé, sauf rachat, dans le mois de la naissance, au prix de cinq sicles d'argent. Or, au lieu de parler de ce rachat, l'*Evangile de Luc* mentionne l'offrande de deux tourterelles ou de deux colombes alors que cette offrande ne pouvait concerner que le rite de purification de la mère. Une seule échappatoire à tout ce cafouillage : soutenir que Jésus fut consacré en tant que Lévite, en considérant qu'Elisabeth était une descendante d'Aaron. Mais dans ce cas, l'origine davidique de Jésus s'effondre. (40)

Après cet épisode pour le moins embrouillé, l'*Evangile de Luc* rapporte qu'un homme juste, appelé Siméon, prit Jésus dans ses bras et prophétisa à son sujet. Anne, une vieille femme qui se trouvait également dans le Temple, se mit ensuite à louer l'enfant et à en parler à tout qui attendait la délivrance de Jérusalem.

Après avoir dit que Jésus grandit en sagesse, *Luc* le fait venir avec ses parents à Jérusalem où ils avaient coutume de se rendre chaque année. Il précise que Jésus était alors âgé de 12 ans. A cette occasion, l'évangéliste dit que le jeune garçon s'entretint avec les docteurs de la Loi et que ces derniers furent stupéfaits de son intelligence et de ses connaissances. Dans l'Antiquité, il était courant de dire d'un homme exceptionnel que dès l'enfance il avait manifesté des dons extraordinaires. D'aucuns usent encore du même procédé de nos jours. Or, le *Talmud* nous apprend que les Juifs considéraient que l'adolescence commençait à douze ans. Traditionnellement, ils racontaient que Salomon et Daniel avaient rendu leurs premiers jugements à cet âge. Samuel, lui aussi, avait commencé très jeune sa carrière au service de Dieu. Le récit de *Luc* n'a donc rien qui puisse étonner. Il est, cependant, parfaitement légendaire car inspiré de toute évidence d'un conte égyptien vieux de plusieurs siècles avant notre ère et qui était fort répandu au premier siècle. Il y était question d'un enfant de douze ans, Si-Osiris, que Satme, son père, se plaisait à conduire au-

devant des savants du pharaon auxquels il était capable de tenir tête ; aucun scribe ni aucun savant ne sachant l'égaler dans la lecture et l'interprétation des livres sacrés. [41]

C'est par ce récit légendaire que l'*Evangile de Luc* comble le vide de ce que l'on a coutume d'appeler "les années obscures de Jésus". Ce vide, qui s'explique mal si Jésus fut un personnage réel fait de chair et de sang, a été à ce point ressenti comme troublant dès les origines du christianisme qu'on rédigea plusieurs *Evangiles de l'enfance* dont l'extravagance des miracles qu'ils imputaient à Jésus enfant fit qu'ils ne purent être reçus parmi les textes canoniques. Ce n'étaient en effet que des contes orientaux.

Les années obscures de Jésus furent également comblées par un ouvrage curieux qui parut à la fin du XIX^e siècle et dont l'auteur fut Nicolas Notovitch. On y apprenait, (faux) documents à l'appui, que durant son adolescence et jusqu'au moment où il avait commencé sa prédication, Jésus s'était rendu au Tibet où il avait étudié la sagesse antique en compagnie des lamas. Cette fumisterie compta longtemps beaucoup d'adhérents. Il y eut d'autres extravagances du genre, des auteurs comme le rosicrucien Spencer Lewis ayant même prétendu que Jésus avait été initié dans la Grande Pyramide... [42]

REFERENCES

1) GUIGNEBERT (C), *Jésus*, Paris, Renaissance du Livre, 1933, pp. 102-108
FAU (G), *La fable de Jésus-Christ*, Paris, Union Rationaliste, 1967, p. 99
AL-ASSIOUTY (S), *Origines égyptiennes du christianisme et de l'islâm*, Paris, Letouzey, 1989, pp. 14-19
REMSBURG (J), *The Christ - A critical review...*, New York, Truth Seeker Cy, s.d., pp. 66-69
2) VICTOR (P), *Les Evangiles et l'histoire*, Paris, Charpentier, 1879, p. 119
3) WEIGALL (A), *Survivances païennes dans le monde chrétiens*, Paris, Payot, 1934, p. 47
STRAUSS (D.F), *Nouvelle vie de Jésus*, Paris, Hetzel, vers 1865, Tome I, p. 55 et Tome II, pp. 25 et 26
4) STRAUSS (D.F), *Nouvelle vie de Jésus*, Paris, Hetzel, vers 1865, Tome II, p. 19
5) GUIGNEBERT (C), *Jésus*, Paris, Renaissance du Livre, 1933, pp. 95-96
TURMEL (J), *Jésus, sa seconde vie*, Herblay, Idée Libre, 1936, p. 33
6) GOGUEL, *La vie de Jésus*, Paris, Payot, 1932, pp. 172-177
GUIGNEBERT (C), *La vie cachée de Jésus*, Paris, Flammarion, 1921, pp. 60-78
BRILLANT (M), *Le village de la Vierge*, Paris, Spes, 1934, pp. 146-148
MESSORI (V), *Hypothèses sur Jésus*, Paris, Mame, 1978, pp. 196-197
BOISTIER (P), *Jésus-Anatomie d'un mythe*, Paris, A l'Orient, 2000, pp. 41-42
KLAUSNER (J), *Jésus de Nazareth*, Paris, Payot, 1933, pp. 338-339
Cahiers du Cercle Ernest Renan, Paris, n° 252, pp. 35-63
7) ALBERTI (A), *Le message des Evangiles*, Marabout, Verviers, 1961, p. 16
8) MESSORI (V), *Hypothèses sur Jésus*, Paris, Mame, 1978, pp. 159-160
BUCAILLE (M), *La Bible, le Coran et la science*, Paris, Seghers, 1976, pp. 90-98
REMSBURG (J), *The Christ - A critical review...*, New York, Truth Seeker Cy, s.d., pp. 76-95
9) ROUGIER (L), *Celse*, Paris, Ed du Siècle/Delpeuch, 1925, p. 236
KRAUSE-ZIMMER (H), *Le problème des deux enfants Jésus et sa trace dans l'art*, Paris, Triades, 1977
10) LIPMAN (A), *Jésus a-t-il vécu?*, Paris, Messein, 1912, p. 91
WEIGALL (A), *Survivances païennes dans le monde chrétien*, Paris, Payot, 1934, p. 39
COULANGE (L), *La Vierge Marie*, Paris, Rieder, 1925, pp. 18-19
RANKE-HEINEMANN (U), *Des eunuques pour le royaume des cieux*, Paris, Laffont, 1990, pp. 37-39
11) AMIOT (F), *Les Evangiles apocryphes*, Paris, Fayard, 1952, pp. 61-62
12) AUGSTEIN (R), *Jésus fils de l'homme*, Paris, Gallimard, 1975, p. 318
COULANGE (L), *La Vierge Marie*, Paris, Rieder, 1925, pp. 28-29
13) AUGSTEIN (R), *Jésus fils de l'homme*, Paris, Gallimard, 1975, p. 317
EDWARDES (A) & MASTERS (R.E.L), *L'Erotisme*, Anvers, Beckers, 1969, T. I, p. 82
14) PICHON (J-C), *Néron et le mystère des origines chrétiennes*, Paris, Laffont, 1971, p. 206
GUIGNEBERT (C), *Jésus*, Paris, La Renaissance du Livre, 1933, p. 135
15) CANSELIET, (E), *L'alchimie*, Paris, Pauvert, 1978, pp. 131-135 et 142
BLANQUART (H), *Les mystères de la nativité christique*, Paris, Laffont, 1973, pp. 79-81
STRAUSS (D-F), *Nouvelle vie de Jésus*, Paris, Hetzel, vers 1865, pp. 70-75
GRAVES (K), *The world's sixteen crucified saviors*, Montana, Kessinger Reprint, s.d., p. 64 et 66
DOANE (T.), *Bible myths*, Montana, Kessinger Reprint, s.d., pp. 152-153 + 173-174

HILL (J.H.), *Astral worship*, Montana, Kessinger Reprint, s.d., p. 42
LETELLIER (A), *Si le Christ n'a pas vécu?*, Paris, Gründ, 1927, p. 129
MAURY (A), *Essai sur les légendes pieuses du Moyen-Age*, Paris, Ladrange, 1843, pp. 202-206
SOISSON (P), *Un avatar du paganisme-Un Christ nommé Jésus*, Internet-Cercle E. Renan
URLIN (E), *Festivals, holy days and saints'days...* , London, Simpkin, 1915, pp. 10-15
SAINTYVES (P), *Les Vierges-Mères et les naissances miraculeuses*, Paris, Nourry, 1908, pp. 247-249
16) DUCHESNE (L), *Origines du culte chrétien*, Paris, Thorin, 1889, pp. 247-249
STRAUSS (D-F), *Nouvelle vie de Jésus*, Paris, Hetzel, vers 1865, p. 50
17) DUPUIS (C-F), *Origine de tous les cultes*, Paris, Rosier, 1835, T. VII, pp. 106-107
18) DULIERE (W), *De la dyade à l'unité par la triade*, Paris, Maisonneuve, 1965, pp. 302-303
CLEMENT D'ALEXANDRIE, *Exhortation aux Grecs*, *in Protreptikos*, XI, 114, 2-3
RAHNER (H), *Mythes grecs et mystère chrétien*, Paris, Payot, 1954, p. 168
DUPUIS (C-F), *Origine de tous les cultes*, Paris, Rosier, 1835, T. VII, pp. 215-218
HAVET (E), *Le christianisme et ses origines*, Paris, Calman Levy, 1884, T. IV, ^. 328
19) ORY (G), *Le Christ et Jésus*, Paris, Pavillon, 1968, p. 171
BOURGEOIS (N), *Une invention nommée Jésus*, Bruxelles, Aden, 2008, p. 79
MORRIS (C), *Aryan Sun-myths - The origin of religion*, Montana, Kessinger Reprint, s.d., Appendix A
20) HENNIG (R), *Les grandes énigmes de l'Univers*, Paris, Laffont, 1957, pp. 141-147
DUBOIS (P), *Le croyant détrompé*, Paris, Fournier, 1835, T. I, p. 287
LE COUR (P), L'Ere du Verseau, Paris, Dervy, 1989, pp. 82-83
21) DUPUIS (C-F), *Origine de tous les cultes*, Paris, Rosier, 1835, T. VII, p. 113
22) DULIERE (W.L.), *De la Dyade à l'unité par la triade*, Paris, Maisonneuve, 1965, p. 274
McCRICKARD (J), *Eclipse of the Sun*, Glastonbury, 1990, pp. 214-215
L'Astronomie, Paris, Soc. Astronomique de France, 1931, pp. 523-528
23) RENAND (P), *Nouvelle symbolique*, Bruxelles-Paris, Lacroix, 1861, p. 97
24) FLICOTEAUX (E), *Le Mystère de Noël*, Bruges-Paris, Desclée, 1930, pp. 6-7 et 27-28
WEISER (F), *Fêtes et coutumes chrétiennes*, Paris, Mame, 1961, p. 62
MERCIER (R), *Le retour d'Apollon*, Paris, La Colombe, 1963, p. 129
25) DUPUIS (C-F), *Origine de tous les cultes*, Paris, Rosier, 1835, T. IV, p. 61
CORDONNIER (J), *Mythologies païennes et christianisme*, Lyon, Chronique Sociale, 2003, p. 86
GASQUET (A), *Essai sur le culte et les mystères de Mithra*, Paris, A. Colin, 1899, p. 129
26) DAANSON (E), *Mythes et légendes*, Bruxelles, Librairie Moderne, 1913, pp. 222-223 et 239
AL-ASSIOUTY (S), *Jésus le non-Juif*, Paris, Letouzey, 1987, pp. 120-121, 135-136, 142, 145, 165
AL-ASSIOUTY (S), *Origines égyptiennes du christianisme...*, Paris, Letouzey, 1989, pp. 68-69 et 132
27) DAANSON (E), *Mythes et légendes*, Bruxelles, Librairie Moderne, 1913, p. 239
AL-ASSIOUTY (S), *Jésus, le non-Juif*, Paris, Letouzey, 1987, p. 150
AUGSTEIN (R), *Jésus fils de l'homme*, Paris, Gallimard, 1975, p. 359
MASSE (D), *L'énigme de Jésus-Christ*, Paris, Siècle, 1926, p. 74
REINACH (S), *Orpheus*, Paris, Librairie d'Education Nationale, 1930, p. 562
28) GUIGNEBERT (C), *Jésus*, Paris, Renaissance du Livre, 1933, pp. 168-171
MASSE (D), *L'énigme de Jésus-Christ*, Paris, Siècle, 1926, pp. 24-26
GOGUEL (M), *Au seuil de l'Evangile/Jean-Baptiste*, Paris, Payot, 1928, pp. 16-33
29) HAVET (E), *Le christianisme et ses origines*, Paris, Calman Levy, 1884, Tome 4, p. 6
30) GOGUEL (M), *Au seuil de l'Evangile/Jean-Baptiste*, Paris, Payot, 1928, pp. 70 et 79
VAN GOUDOEVER (J), *Fêtes et calendriers bibliques*, Paris, Beauchesne, 1967, pp. 359-363
31) GOGUEL (M), *Jésus de Nazareth, mythe ou histoire?*, Paris, Payot, 1925, p. 237
32) REINACH (S), *Orpheus*, Paris, Librairie d'Education Nationale, 1930, pp. 107-108
33) AL-ASSIOUTY (S), *Origines égyptiennes du christianisme et de l'islâm*, Paris, Letouzey, 1989, pp. 41-45
HERZOG (G), *La Sainte Vierge dans l'histoire*, Paris, Nourry, 1908, chap. 2
RIBON (P), *Pierres qui guérissent*, Le Coteau, Horvath, 1988, pp. 69-77
LAFARGUE (P), *Le mythe de l'immaculée conception*, internet
MORIN (A.S.), *Dissertation sur la légende Virgini Pariturae*, Paris, impr. Martinet, 1863
COMTE Louis : *Notre-Dame du Puy, Notre-Dame de France*, Le Puy, Chez l'Auteur, 1988, pp. 10-21
34) FRAZER (J.G.), *Le rameau d'or*, Paris, Laffont, 1983, Tome II, p. 348
WEIGALL (A), *Survivances païennes dans le monde chrétien*, Paris, Payot, 1934, pp. 48-49, 102 et 126
CASTERET (N), *Exploration*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1954, pp. 162 et 171-173
DOANE (T.W.), *Bible myths and their parallels...*, Montana, Kessinger Reprint, s.d., pp. 154-157 et 364-365
De LIGNY, *Histoire de la vie de Jésus-Christ*, Liège, Duvivier, 1824, T. I, p. 39
SAINTYVES (P), *Porphyre-l'antre des nymphe*, Paris, Nourry, 1918, pp. 183-202 et 122
LUBKE (A), *L'homme dans les profondeurs de la Terre*, Paris, Plon, 1955, pp. 50-52
SCHOFF (W), *Tammuz, Pan and Christ*, Chicago, Open Court Publ. Cy, 1912
35) *Historama*, Paris, Loft International, décembre 1986, pp. 51-55
LAJARD (F), *Recherches sur le culte du cyprès pyramidal*, Paris, Imprimerie Impériale, 1854

WEISER (F), *Fêtes et coutumes chrétiennes*, Paris, Mame, 1960, pp. 66-67
36) DE KERDELAND (J), *L'antique histoire de qq. inventions modernes*, Paris, F.-Empire, 1980, pp. 139-150
WEISER (F), *Fêtes et coutumes chrétiennes*, Paris, Mame, 1960, p. 100
Histoire Magazine, Paris, Soc. d'Ed. Historiques, janvier-février 1981, pp. 98-102
Historama, Paris, Loft International, décembre 1985, pp. 86-91
37) DUCHESNE (L), *Origines du culte chrétien*, Paris, Thorin, 1889, pp. 253-254
38) DAANSON (E), *Mythes et légendes*, Bruxelles, Librairie Moderne, 1913, p. 56 et 381
39) ORY (G), *Le Christ et Jésus*, Paris, Pavillon, 1968, pp. 90-91
AL-ASSIOUTY (S), *Origine égyptienne du christianisme et de l'islâm*, Paris, Letouzey, 1989, p. 120
LAGRANGE (M-J), *Etudes sur les religions sémitiques*, Paris, Lecoffre, 1903, pp. 239-243
BOUSSEL (P), *Des reliques et de leur bon usage*, Paris, Balland, 1971, pp. 110-111
BOLOGNE (J-C), *Histoire de la pudeur*, Paris, Orban, 1986, p. 280
GAZAL (E), *Sainte Thérèse*, Paris, Libr. Ollendorff, 1921, p. 254
40) AL-ASSIOUTY (S), *Origine égyptienne du christianisme et de l'islâm*, Paris, Letouzey, 1989, pp. 34-49
DELEURY (G), *Les fêtes de Dieu*, Paris, Lebaud/Félin, 1994, p. 55
COULANGE (L), *La Vierge Marie*, Paris, Rieder, 1925, p. 21
41) AL-ASSIOUTY (S), *Jésus, le non-Juif*, Paris, Letouzey, 1987, p. 164
42) NOTOVITCH (N), *La vie inconnue de Jésus-Christ*, Toulouse, Basileus, 1991 (réédition moderne)
SPENCER-LEWIS (H), The mystical life of Jesus (nombreuses éditions, y compris en langue française)

LA VIE PUBLIQUE DE JESUS

Combien d'années ?

On a coutume de dire que la vie publique de Jésus s'étala sur trois années. Mais les choses sont très loin d'être aussi simples et claires. Ainsi, par exemple, le théologien Van Goudoever a montré que *Marc* semble disposer toute la vie publique de Jésus sur une seule année d'un véritable calendrier liturgique. D'autre part, le même théologien a fait remarquer qu'il existait une tradition ancienne, véhiculée notamment par Irénée, selon laquelle Jésus n'avait quitté cette terre qu'une année et demie après sa résurrection, ce qui aurait allongé considérablement le temps de sa vie publique. (1)

Le baptême de Jésus et la mort de Jean-Baptiste

Les quatre *Evangiles* canoniques racontent l'épisode du baptême de Jésus par Jean-Baptiste, au cours duquel une colombe venue du ciel et identifiée à l'Esprit-Saint aurait déclaré : "*Celui-ci est mon Fils bien aimé, qui a toute ma faveur.*"

Cette dernière précision est, évidemment, légendaire ; car on devine qu'un tel miracle, devant une foule prétendument nombreuse, aurait aussitôt fait grand bruit et n'aurait pas manqué d'être signalé par les historiens du temps : au mieux Jésus aurait été emmené immédiatement auprès des autorités romaines pour un interrogatoire serré et, au pire, les juifs étant alors assurés que leur Messie était enfin arrivé, ils se seraient aussitôt révoltés contre les romains. Mais tout l'épisode du baptême n'est-il pas légendaire puisque, comme l'a indiqué Charles Guignebert, Marcion, dans son *Evangile*, n'en parla pas ? D'aucun diront évidemment qu'il s'est agi d'une omission guidée par des nécessités théologiques.

Mais voici une question élémentaire qu'on n'a pas assez souvent posée : à quoi aurait bien pu servir le baptême de Jean pour le Fils de Dieu, conçu, nécessairement, sans péché ? Saint Jérome [347 - 420] a rapporté que l'*Evangile des Hébreux*, qu'on considérait très proche de l'*Evangile de Matthieu* (peut-être même l'avait-il inspiré), contenait l'épisode suivant : sa mère et ses frères proposaient à Jésus d'aller se faire baptiser par Jean ; ce qui entraînait, de la part de Jésus, la réplique très vive que voici : "*Quel péché ai-je commis pour aller me faire baptiser par lui ? Croyez-vous que je ne sache pas qui il est ?*" Au moins, ce

récit-là était-il plus logique que ceux qui nous sont restés. (2)

En quoi consistait le baptême pratiqué par Jean-Baptiste ?

Les *Evangiles* ne le disent pas exactement. Il faut donc s'en tenir aux traditions. Valentin, un des premiers gnostiques qui vécut à Rome de 136 à 165, a donné tous les détails du baptême de Jean dans sa *Pistis Sophia*. A l'en croire, il s'agissait d'une série d'invocations magiques adressées aux divers signes du zodiaque excepté le Verseau et les Poissons !

Plus que probablement, le baptême pratiqué par Jean-Baptiste était une cérémonie très classique inspirée de rites païens très anciens auxquels l'eau et les ablutions étaient toujours associées. Montrant bien cependant que pour lui le baptême de Jésus relevait du symbolisme et avait un rapport étroit avec des rites astraux, Meliton de Sardes, un des plus renommés apologistes grecs de la seconde moitié du second siècle, s'exprima ainsi : "*Si le soleil, la lune et les étoiles se plongent dans l'océan, pourquoi le Christ ne se serait-il pas plongé dans le Jourdain ?*" (3)

Dès la fin du second siècle, les Basilidiens de l'Egypte, de la Syrie et de la Palestine fêtèrent la cérémonie du baptême de Jésus le 6 janvier, c'est-à-dire à la même date que la fête des rois mages. Or, à cette date, en pleine saison des pluies, il n'aurait pas du tout été possible d'effectuer des baptêmes dans le Jourdain. Le Dr Sepp qui a voulu tenter l'expérience en fut fortement dissuadé par les indigènes. Pourquoi, dès lors, avoir choisi cette date ? Il semble bien que c'est parce que ce moment correspondait au solstice d'hiver chez les égyptiens qui fêtaient alors leur grand dieu solaire Osiris associé au Nil. Cette fête elle-même avait déjà été associée à une fête de Dionysios, au cours de laquelle on recueillait de l'eau destinée à diverses cérémonies. Longtemps, les fêtes de la naissance de Jésus, de la visite des mages et du baptême furent combinées ensemble et fixées au 6 janvier. En les dissociant, on marqua le passage d'un contexte cosmique (naissance du 25 décembre) à un contexte plus historique (manifestation christique baptismale du 6 janvier). (4)

Après son baptême supposé, Jésus, quant à lui, ne baptisa jamais. On a cependant voulu faire croire qu'il aurait ordonné à ses apôtres ce qui suit : "*Allez donc, et de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit*" (*Matthieu* 28, 19). Cette injonction, qui clôture presque l'*Evangile de Matthieu*, est, de l'avis de tous les critiques sérieux, une interpolation tardive. On y voit en effet poindre le concept de la Sainte Trinité, lequel, ainsi que je le montrerai plus loin, fut une création nettement postérieure à la rédaction des *Evangiles*.

Pour les chrétiens, le baptême est donc un sacrement qui tire son origine d'un commandement donné par Jésus. Mais de quel sorte de baptême aurait-il pu s'agir ? Selon *Marc* 1, 8, Jean-Baptiste aurait affirmé : "*Je vous ai baptisé avec de l'eau, mais lui vous baptisera avec l'Esprit-Saint.*" Ce qui semble signifier que Jésus ne ferait ni n'organiserait de rite dans lequel interviendrait de l'eau. Le baptême des chrétiens n'est donc même pas celui que Jésus est censé avoir demandé à ses apôtres de pratiquer.

A quoi sert le baptême chrétien, tel qu'il est aujourd'hui organisé ? A laver l'enfant de la tache originelle, ce qui lui ouvre les portes du Paradis. Car en l'absence de baptême, un enfant mort en bas âge ne peut accéder qu'aux Limbes qui sont une invention chrétienne dont il n'existe aucune trace dans la *Bible*. "*Quelle étrange idée tirée de la lessive...*" écrivait Voltaire dans son *Dictionnaire Philosophique* à l'article "Baptême". Ce que les chrétiens ignorent généralement, c'est que le baptême d'un nouveau-né s'accompagne, selon la liturgie, de trois exorcismes destinés, en principe, à faire sortir du corps de l'enfant, le diable qui s'y trouverait. Voilà donc un Sacrement qui tire ses origines dans d'antiques croyances aujourd'hui complètement dépassées. (5)

J'aimerais revenir sur la personnalité du Baptiste. J'ai dit toutes les raisons qui pouvaient faire croire qu'il n'avait jamais existé ou qu'il avait été un personnage totalement

étranger à Jésus-Christ et dont les premiers chrétiens se seraient inspirés pour composer leurs légendes. J'ai également dit que la mère de Marie, Marie elle-même et Jésus ensuite avaient été associés, dans leurs prétendues vies terrestres, à des grottes au même titre que certaines divinités antiques. Il en est de même pour Jean-Baptiste et ses parents. Selon la tradition, en effet, le Baptiste naquit dans une grotte à Aïn Karem, à sept kilomètres de Jérusalem. Cette cavité est recouverte par une chapelle dite de la Nativité de Saint-Jean-Baptiste. On raconte aussi qu'Elisabeth se serait retirée dans une caverne avec son enfant pour échapper au légendaire Massacre des Innocents. Quant à Zacharie, il aurait été tué pour avoir refusé de donner l'emplacement de ce refuge aux autorités. Dans le lieu appelé "Desert de Saint Jean", on montre une autre cavité, la grotte de Sapsa, où le Baptiste aurait vécu en ermite. Enfin, d'après la Légende Dorée, la tête du Baptiste aurait été enterrée dans une caverne où elle aurait ensuite été retrouvée miraculeusement. (6)

La mort du Baptiste par décapitation est impossible à dater, les *Evangiles* ne fournissant à ce propos aucun renseignement utile. C'est une habitude bien commode quand il s'agit de faire passer des légendes pour des vérités. Comme je l'ai rapporté précédemment, en *Matthieu* 14, 1-2, on lit cependant ceci : "*En ce temps-là, la renommée de Jésus parvint aux oreilles d'Hérode le tétrarque, qui dit à ses familiers : Cet homme est Jean-Baptiste ! Le voilà ressuscité des morts : d'où les pouvoirs miraculeux qui se déploient en sa personne !* " Ce court texte, qui fait mourir le Baptiste au moins trente ans avant Jésus, est le témoin direct d'une époque où l'on considérait donc que Jésus et le Baptiste avaient vécu à des périodes bien différentes et que Jésus n'avait pu être baptisé par Jean . Sans doute n'avait-on même pas encore inventé la parenté entre ces deux personnages et le symbolisme zodiacal des quatre saisons qu'ils constituaient. On pourrait croire que ce petit texte fut une erreur d'un copiste ou d'un interpolateur distrait ; mais la meilleure preuve qu'il n'en est rien est qu'il figure également dans le plus ancien des *Evangiles*, à savoir en *Marc* 6, 14 ; et ce, avant même qu'il y soit question de l'exécution du Baptiste, ce qui provoque là une formidable contradiction temporelle.

Ici, je dois ouvrir une parenthèse.

Forts des contradictions et des interpolations que j'ai souvent signalées jusqu'ici dans les *Evangiles*, mes lecteurs pourraient commencer à se demander comment un tel ramassis d'erreurs fut possible.

Ils doivent absolument comprendre que chaque *Evangile*, comme la plupart des textes bibliques, est un peu à l'image d'un mille-feuilles. De loin, la structure a l'apparence d'un ensemble homogène ; mais vue de près, on constate qu'elle n'est qu'un empilement précaire, un peu comme des couches rocheuses qui se superposent et s'interpénètrent par endroits. Chaque couche de la "structure" des textes bibliques correspond à une idée théologique ou à une croyance soutenue à une époque précise. Les idées et les croyances varient, se modifient, sous diverses influences. Chaque "couche" se superpose ainsi aux précédentes ou les interpénètre pour former, enfin, un ensemble qui n'a d'homogène que l'apparence, pour peu du moins qu'on n'y regarde pas de trop près...

Les femmes des *Evangiles*

Les *Evangiles de Marc et Matthieu* (*Marc* 6, 17-29 / *Matthieu* 14, 3-12) racontent ce qui suit : à l'instigation d'Hérodiade, femme de Philippe, Hérode fit emprisonner le Baptiste sans oser le mettre à mort. Or il arriva qu'à l'occasion d'un festin, Salomé, la fille d'Hérodiade, dansa si bien devant Hérode que ce dernier lui proposa tout ce qu'elle pourrait désirer, fût-ce la moitié de son royaume. Salomé exigea alors la tête du Baptiste qui lui fut

apportée sur un plateau. Le corps du défunt fut ensuite enseveli par ses disciples qui s'en allèrent prévenir Jésus.

L'*Evangile de Luc* n'entre pas dans tous ces détails ; il précise simplement que Jean fut arrêté et, un peu plus loin, fait dire à Hérode qu'il a ordonné sa décapitation. *Jean* est encore moins loquace ; tout au plus signale-t-il en un court passage que le Baptiste n'avait pas encore été mis en prison.

Les récits de *Marc* et *Matthieu* sont, historiquement, totalement inacceptables. En fait, Hérode-Philippe était l'époux de Salomé et non d'Hérodiade, laquelle s'était unie à Hérode Antipas après que ce dernier se fut séparé d'Arétas et qu'elle-même se fut unie à Hérode le Grand. Hérodiade qui était la petite-fille d'Hérode le Grand était, par conséquent, également la nièce de son second époux Hérode Antipas. Dans le douteux témoignage de la version slave des *Oeuvres de Flavius Josèphe* au sujet du Baptiste, il est d'ailleurs question des reproches qui auraient été faits par l'ermite à Hérode Antipas au sujet de ce mariage qui violait les lois de Moïse. A ces graves erreurs historiques que les *Evangiles de Marc et Matthieu* soutiennent au sujet de la famille des Hérode, il faut en ajouter une autre, de taille : il est impensable que Salomé, qui était une princesse, ait pu danser en public à la façon d'une courtisane de telle sorte qu'Hérode put en être troublé. A l'évidence, donc, cet épisode est parfaitement légendaire et fut forgé de cette façon pour salir autant que possible les Hérode dont j'ai dit précédemment en quelle horreur ils étaient des Juifs. (7)

Ce n'est pourtant pas tout. En effet, bien que la chose soit ignorée de la quasi totalité des chrétiens, Salomé intervint également dans la vie de Jésus. Et d'une façon qui a de quoi surprendre...

Dans l'*Evangile de Bathélémy*, un apocryphe, Salomé est appelée "la séductrice". Pourquoi ? Peut-être en raison de cet épisode où elle se trouva dans le même lit que... Jésus ! Voici en effet ce qu'on lit dans le pseudo *Evangile de Thomas* qu'on découvrit dans les sables de Khénoboskion en plein XXe siècle : "*Salomé dit : qui es-tu, homme, de qui es-tu issu pour être monté sur mon lit et avoir mangé à ma table ? Jésus lui dit : Je suis celui qui s'est produit de Celui qui m'est égal : on m'a donné de ce qui est à mon Père.*"

Il serait tentant, évidemment, de soutenir que ce lit n'était autre que les coussins disposés autour d'une table basse au moment du repas. Cependant, autour des "lits de table", seuls les hommes se couchaient de leur propre volonté ; et c'était à leur invitation que les femmes, à leur tour, pouvaient s'allonger. Le ton employé par Salomé dans l'extrait cité ci-dessus montre assez qu'elle n'était ni une femme du peuple ou qu'elle se sentait inférieure devant Jésus. Nous ne sommes donc pas dans la situation d'un banquet avec ses "lits de table" comme l'indique de surcroît l'expression "*monté sur mon lit*".

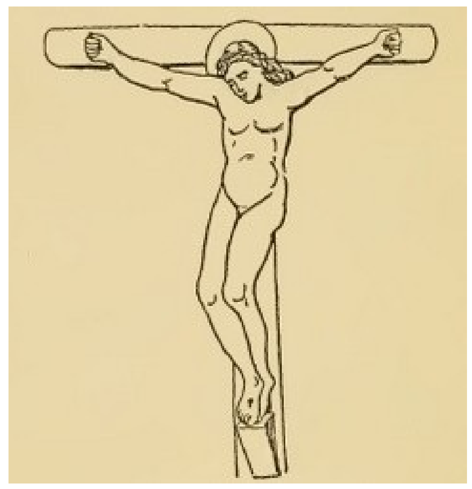
Dans l'*Evangile des Egyptiens* dont parla Clément d'Alexandrie et qu'il ne faut pas confondre avec un texte gnostique titré de même, on lit un autre dialogue : "*Salomé dit : combien de temps la mort régnera-t-elle ? Et le Seigneur répondit : aussi longtemps que les femmes enfanteront. Et lorsque Salomé dit : Alors j'ai bien fait de ne pas enfanter ? Le Seigneur répondit : Mange de toutes les plantes, mais ne mange pas de celle qui a de l'amertume. Lorsque Salomé demanda quand seraient connues les choses sur lesquelles elle interrogeait, le Seigneur dit : Lorsque vous aurez piétiné le voile de la pudeur, et que les deux deviendront un, et l'homme avec la femme, ne sera ni homme ni femme.*"

Propos subversifs et scabreux s'il en était puisqu'ils condamnaient les pratiques les mieux établies chez les juifs : le mariage et la conception sans réserve ("*Croissez et multipliez...*"). Pire, Jésus ne voulait en aucun cas exclure les femmes des réunions; non en fonction d'une égalité prétendue des sexes, mais bien en vertu d'un concept gnostique s'appuyant sur l'androgynat primitif : "*Simon Pierre leur dit : Que Marie sorte de parmi nous, car les femmes ne sont pas dignes de la vie. Jésus dit : Voici, moi je l'attirerai pour*

que je la rende mâle afin qu'elle aussi devienne un esprit vivant pareil à vous, les mâles ! Car toute femme qui sera faite mâle entrera dans le royaume des cieux. (...) Si nous sommes petits, entrerons-nous dans le Royaume ? Jésus leur dit : Lorsque vous ferez les deux êtres un, et que vous ferez le dedans comme le dehors et le dehors comme le dedans, et le haut comme le bas ! Et si vous faites le mâle et la femelle en un seul, afin que le mâle ne soit plus mâle et la femelle ne soit plus femelle... " Ainsi s'exprimait Jésus dans un apocryphe appelé souvent *Pseudo Evangile de Thomas*.

Dans un ouvrage perdu intitulé "*Les questions de Marie*"" attribué à Marie Madeleine et que cita Saint Epiphane, il était écrit que Marie Madeleine et Jésus se trouvant un jour ensemble, Jésus entra en prière. Alors, au grand ahurissement de Marie Madeleine, une femme sortit du corps de Jésus et, aussitôt, ce dernier lui fit l'amour. Mais, au moment ultime, il s'en retira, recueillit son sperme et le présenta en offrande à Dieu. Le choc fut si violent pour Marie Madeleine qu'elle défaillit et tomba à terre. Alors Jésus la "réveilla" en lui disant : "*Il faut faire ainsi pour avoir la vie*." Avec cette femme sortant du corps de Jésus, on retrouve le concept de l'androgynat primitif. Mais que signifie le reste, à savoir Jésus recueillant son sperme et disant qu'il faut faire ainsi pour avoir la vie ? On retrouvera la même idée lorsqu'il sera question, plus loin, des repas communautaires eucharistiques des premiers chrétiens...

Le concept gnostique de l'androgynat lié au Christ a longtemps perduré. En voici deux exemples peu connus. Le premier montre un Christ en quelque sorte asexué tel qu'il est visible dans l'église St Antoine, à Tours, en France. Le second, beaucoup plus extraordinaire, est une huile sur bois de la fin du XVIe siècle qui montre un Christ gisant ayant un large bassin et portant le doigt sur le mamelon de sa poitrine féminine. Ce Christ se trouve à Lessines, en Belgique, dans ce qui était alors un couvent de religieuses et qui est devenu, aujourd'hui, l'hôpital Notre-Dame à la Rose.




Christ asexué de Tours



Christ androgyne de Lessines

On ne peut manquer de rapprocher le récit d'Epiphane et ce qui précède du fait que Marcion prétendit transmettre à sa femme son don prophétique en s'unissant à elle. Voici la prière qu'il récita à cette occasion : "*Je veux que tu aies part à ma grâce. Le lieu de ta grandeur est en moi. Nous devons devenir Un. Reçois dans la chambre nuptiale la semence de la Lumière. Reçois de moi ton époux, fais-lui place et prends place en lui*." (8)

On aura remarqué que dans le texte du *Pseudo Evangile de Thomas* que j'ai cité, Jésus semblait indiquer qu'il pourrait avoir des relations sexuelles avec Marie. Mais de quelle Marie pouvait-il s'agir puisque ce prénom, ainsi que je l'ai expliqué précédemment, ne

pouvait guère s'appliquer qu'à la mère supposée de Jésus?

Il faut ici parler d'un sujet rarement abordé par les critiques : Jésus et les femmes...

Avant que paraisse le fameux roman *Da Vinci Code*, la plupart des occidentaux considéraient que Jésus vécut sans femme et resta vierge toute sa vie. Or, les juifs soucieux de suivre la loi de Moïse considéraient comme une faute grave de ne pas être marié. Les prescriptions du Talmud étaient sur ce point formelles : "*Celui qui se refuse au mariage manque au commandement de multiplication des hommes et doit être considéré comme un meurtrier qui diminue le nombre des êtres créés à l'image de Dieu.*" "*Celui qui n'est pas marié n'est pas un homme*" déclarait le code talmudique de Maimonide ; et la Cour rabbinique allait jusqu'à frapper d'amendes et de coups de fouet ceux qui se refusaient au mariage. (9)

Les épisodes ci-dessus, dans lesquels intervenait Salomé, pouvaient très bien être considérés, pour certains chrétiens des premiers temps, comme la preuve indirecte que Jésus avait eu des rapports charnels avec des femmes ou une femme en particulier.

Certains écrivains récents, dont Dan Brown, l'auteur du *Da Vinci Code*, ont cité l'*Evangile* (apocryphe) *de Philippe*, de tendance gnostique, pour dire que ce fut Marie-Madeleine qui fut l'amante de Jésus. Voici ce qu'on peut y lire : "*Le Seigneur aimait Marie plus que tous les disciples, et il l'embrassait souvent sur la bouche.*" Ce verset ne peut cependant convaincre que ceux qui ignorent que ce baiser sur la bouche avait, chez les gnostiques, un sens allégorique désignant la transmission des connaissances secrètes. Mais dans un autre endroit du même *Evangile*, on peut lire tout autre chose qui montre dans quelle confusion on est plongé dès qu'on cherche à comprendre le rôle exact des femmes proches de Jésus : "*Trois marchaient toujours avec le Seigneur. Marie sa mère, et la soeur de celle-ci, et Myriam de Magdala, que l'on nomme sa compagne, car Myriam est sa soeur, sa mère et sa compagne.*" Ce dernier membre de phrase peut également être traduit : "*Sa soeur, sa mère et sa compagne étaient chacune Marie.*" On ne sait plus qui est quoi !

Rien de bien certain ne s'impose au sujet de Marie de Magdala. Elle aurait été une pécheresse ; mais cette "qualité" aurait pu résulter d'un quiproquo, comme l'a souligné Rudolf Augstein. La tradition dit en effet qu'elle aurait versé de l'huile parfumée sur la tête de Jésus, conférant ainsi, dans l'intimité d'un petit cercle d'amis, l'investiture royale au Messie. Mais le texte qu'on peut lire en *Marc* 14, 3 et qui concerne cet événement, ne dit absolument pas que la femme dont question était Marie-Madeleine ; il dit simplement "une femme". L'*Evangile de Jean* fait à peine mieux puisqu'il dit "Marie" (*Jean* 12, 3). (10)

Et voici qui va encore augmenter la confusion...

Dans l'*Evangile des Douze Apôtres* qu'Origène considérait comme très ancien, Jésus sortant du tombeau était accueilli par une femme s'écriant : "*Maître, Mon Seigneur et mon Dieu, Mon fils ! Tu es ressuscité*". Cette femme voulait ensuite prendre Jésus dans ses bras, mais ce dernier refusait, disant que rien de charnel ne devait encore le toucher. Puis il confirmait : "*Ce corps est cependant celui avec lequel j'ai passé neuf mois en ton sein. Sache ces choses, ô ma mère...*". Deux autres *Evangiles* apocryphes d'origine copte confirment la présence de Marie, mère de Jésus, au tombeau juste après la résurrection : ce sont les *Evangiles de Barthélémy et de Gamaliel*. Pourtant, dans les *Evangiles* canoniques, Marie est absente, bien qu'elle fut au pied de la croix ; et c'est Marie-Madeleine qui, la première, rencontre le ressuscité. Le célèbre critique Alfred Loisy avait déjà eu des doutes en parcourant les écrits de saint Ephrem : une tradition plus ancienne que celle de nos canoniques signalait en effet Marie au tombeau de Jésus et non pas Marie-Madeleine.

Enfin, il existe un *Evangile* copte de tendance gnostique qui est dit de Marie et qui est en fait attribué à Marie-Madeleine. Dans cet *Evangile,* qui remonte au second siècle, Marie Madeleine passe pour une initiée ayant reçu de Jésus un enseignement supérieur à

celui de tous les autres apôtres. Parlant des gnostiques primitifs, Robert Bauval signale qu'ils assimilèrent Marie-Madeleine à la déesse double Isis-Hathor, laquelle était la patronne des courtisanes mais aussi des femmes mariées. Et ce n'est dès lors sans doute pas un hasard, ajoute Bauval, si la fête de Marie-Madeleine fut fixée au 22 juillet, jour du lever héliaque de Sirius.

Vers 200 de notre ère, Tertullien se rendit dans la ville de Magadala d'où provenait, selon les Saintes Ecritures, Marie de Magdala. Là, il enquêta au sujet de la célèbre pécheresse, mais il ne trouva pas la moindre trace de son existence. Marie-Madeleine est tout autant inconnue des *Epîtres de Paul*, des *Actes des Apôtres*, des *Epîtres de Jude*, de *Jacques*, de *Pierre* et, enfin, le célèbre Eusèbe de Césarée [265 - 340] n'en souffla mot dans son "*Histoire Ecclésiastique*". (11)

Dès lors, il est permis de se demander si Marie et Marie-Madeleine ne sont pas des doublets d'un seul et même personnage légendaire. C'est d'autant plus probable que, selon une ancienne tradition, la mère de Jésus fut également confondue avec l'Esprit-Saint. C'est elle, par exemple, qui, prenant Jésus par les cheveux, l'aurait conduit dans le désert où il aurait été tenté par le diable. (12)

Mais revenons à Salomé. La présence de cette princesse auprès de Jésus s'explique mal. D'autant plus qu'elle n'est pas seule : Jeanne, femme de Chouza, l'intendant d'Hérode, suivait également Jésus ; comme une certaine Suzanne dont il n'est rien précisé. Toutes, dit *Luc* 8, 1-3, assistaient Jésus et ses apôtres de leurs biens. Stupeur : que faisait là la femme de l'intendant d'Hérode ? Accompagnait-elle la princesse Salomé ? Et à quel titre ces femmes entretenaient-elles tous ces hommes ?

On l'aura compris, on est là en plein conte oriental. Ces femmes riches et titrées ne sont là que pour "servir" l'Oint du Seigneur, le roi des Juifs et mettre ainsi en valeur son importance.

La tentation fut grande, pour certains auteurs, d'utiliser toutes les failles et les curiosités que je viens de signaler pour forger autour du Christ de nouvelles légendes. En citant adroitement certains textes et en reléguant d'autres au fond des tiroirs, il n'était pas difficile de faire de Marie-Madeleine la mère de Jésus, de transformer celle-ci en princesse, de faire de Salomé la maîtresse ou l'épouse du Messie et de déclarer ce dernier prince de sang. Robert Ambelain, s'inspirant de Daniel Massé qui avait lui-même plagié Arthur Heulhard et qui fut plagié à son tour par Edmond Bordeaux (quel beau monde !), n'y ont pas résisté. Michaël Baigent et consorts, s'inspirant des travaux de W.E. Phipps, ont défendu une thèse un peu différente : partant du principe que Jésus avait souvent été appelé "rabbi" et que la loi précisait qu'un homme non marié ne pouvait prétendre à enseigner, ils soutinrent que Jésus était nécessairement marié. Et même, ils conclurent qu'aux noces de Cana, c'était Jésus l'époux puisque, avec sa mère, ils semblait organiser la fête et distribuer des ordres aux serviteurs. La mariée, quant à elle, aurait été Marie-Madeleine, laquelle, selon ces auteurs, fut confondue avec une certaine Marie de Béthanie qu'on rencontre dans le cadre du récit de la résurrection de Lazare, lequel, pour sa part, aurait été le beau-frère de Jésus ! (13)

Il n'est pas possible de passer à un autre sujet sans citer le document le plus contesté à l'heure actuelle. Je veux parler d'un fragment de papyrus de 3,8 x 7,6 cms, d'une provenance probablement syrienne et sur lequel on peut lire, en langue copte : "*Jésus leur a dit, ma femme...*" puis, ensuite, "*elle pourra être ma disciple*." C'est peu de chose, mais c'est assez, chacun peut le comprendre, pour provoquer actuellement de grandes controverses dans les milieux universitaires. Ce fragment de papyrus fut signalé pour la première fois en septembre 2012 par Madame le professeur Karen King de la Harvard Divinity School à Cambridge (Massachusetts). Selon Mme King, il serait issu de la traduction copte (datée du IVe siècle) d'un original grec du IIe siècle. Ce fragment

démontrerait que dans certains milieux chrétiens de ce second siècle on croyait Jésus marié. Bien entendu, nombre d'experts, dont ceux du Vatican, estiment qu'il s'agit d'un faux, peut-être agencé maladroitement au départ de mots extraits de *l'Evangile de Thomas*. D'autres experts se prononcent pour son authenticité. Une étude basée sur des analyses approfondies de la grammaire, de l'écriture, de l'encre et du support a été publiée en avril 2014 dans la très sérieuse *Harvard Theological Review* et a conclu en ces termes : "*Toutes ces analyses et le contexte historique indiquent que ce papyrus est presque certainement le produit des chrétiens anciens et non un faux d'aujourd'hui.*" Voilà qui aurait pu trancher définitivement le débat, mais il n'en a rien été, hélas. (14)

Les diverses théories qui s'évertuent, au départ de textes lacunaires et contradictoires, à reconstituer une vie terrestre à Jésus et ses proches, montrent assez, à la façon d'une démonstration par l'absurde, qu'il existe un fossé immense entre les récits évangéliques et une quelconque évidence en faveur de l'existence terrestre de Jésus et de son entourage. Tous les personnages cités par les évangélistes, y compris ceux dont l'histoire a retenu les noms à cause de l'horreur ou de la crainte qu'ils inspirèrent, sont imbriqués de façon très artificielle dans un récit protéiforme n'ayant aucune valeur historique, ni même le moindre souci de véracité. Nous sommes là en présence de contes orientaux revus, corrigés et amplifiés par des scribes hellénistes n'y comprenant rien ou presque et mélangeant un peu tout comme par exemple la mère, la soeur et l'amante (ou la femme) de Jésus. Il ne faut donc pas s'étonner de toutes les choses contradictoires que je viens de rapporter au sujet de certaines des femmes dont il est question dans les *Evangiles*.

La tentation de Jésus dans le désert

Personne, en lisant l'épisode de la tentation de Jésus dans le désert, ne peut en admettre la réalité historique. Le diable ne saurait corrompre le Fils de Dieu, c'est une évidence ; et pourtant le diable qui n'ignore pas à qui il a affaire tente sa chance. C'est une première absurdité. Plutôt que de fuir devant le Fils de Dieu comme on dit qu'il fuit devant un peu d'eau bénite ou un simple crucifix, le diable, ici, s'entête. C'est une seconde absurdité. Il transporte ensuite Jésus, sans doute par la voie des airs, d'un sommet à un autre. Il le pose même au faîte du toit du Temple de Jérusalem ! Cette fois, c'est tout bonnement ridicule. Mais nous sommes encore et toujours en plein conte oriental. Un conte dont l'auteur n'avait même pas beaucoup d'imagination ; car il s'est en effet inspiré à la fois du récit de la tentation dans le désert de Zoroastre -âgé de trente ans- par Angra Mainyu/Arhriman et de la légende païenne dans laquelle le jeune Jupiter fut conduit par le dieu Pan aux pattes de bouc sur le sommet d'une montagne appelée *le pilier du ciel* d'où l'on pouvait voir le monde entier. (15)

Par quels chemins tortueux un tel récit s'est-il finalement glissé là où il se trouve à présent, et pour quelles raisons ? Il est bien difficile de répondre précisément à ces questions...

Les noces de Cana

Toutes les tournures d'esprit des orientaux apparaissent également clairement dans les miracles qui sont imputés à Jésus. Je vais en passer un bon nombre en revue afin de montrer qu'aucun ne peut être retenu comme un fait s'étant réellement produit, même sous une forme beaucoup moins "exagérée"...

Selon Jean, en l'espace d'une seule nuit, Jésus se déplaça pédestrement des rives du

Jourdain à Cana, où se célébraient des noces. Or, entre ces deux lieux il faut compter une bonne centaine de kilomètres. Passons sur cette impossibilité.

C'est à Cana que, selon les *Evangiles* canoniques, Jésus fit son premier miracle. Le vin étant sur le point de manquer, cédant aux demandes pressantes de sa mère, il changea de l'eau en excellent vin. Au fil des siècles, des quantités de saints chrétiens furent par la suite crédités du même miracle qui, du coup, paraît déjà moins grand. Et pour cause : dans l'Antiquité, on était coutumier de ce genre de prodige qui était parfois exécuté devant les foules au moyen de trucs de prestidigitation. Pline a rapporté que chaque année, le 5 janvier, une fontaine du temple de Bacchus sur l'île d'Andros se changeait en vin. Le lendemain, selon le témoignage de saint Epiphane, de l'eau se changeait également en vin à Cybire, en Carie et à Gérase en Arabie. Il précisait aussi qu'à l'occasion des fêtes de Dionysos et du Nil qui se célébraient ce jour-là, on mettait en réserve de l'eau qui, plus tard, se changeait en vin.

Le miracle de Cana semble, de l'avis de nombreux spécialistes, inspiré des rites et cérémonies de Bacchus et Dyonisos ; mais il rappelle aussi l'Eucharistie. A ce propos, lors d'une session de recyclage théologique qui se tint en Belgique en 1968, le Père Charlier conclut formellement que le récit du miracle de Cana n'avait rien d'historique mais qu'il était seulement une construction théologique relative à l'Eucharistie et à la Résurrection, comprenant plusieurs passages empruntés à divers textes. Il ajoutait : "*Il est indispensable de comprendre cette page comme une catéchèse imagée et non comme un récit de miracle*". [16]

Les grands miracles de Jésus

Le plus grand miracle accompli par Jésus aurait sans aucun doute été la résurrection de son ami Lazare dont le corps avait déjà commencé à se corrompre. Or, ce grand prodige n'est raconté que dans l'*Evangile de Jean*. Comment les trois synoptiques auraient-ils pu l'ignorer s'il s'était réellement produit ?

Selon toute la tradition chrétienne (cf *Actes des Apôtres* 26, 23), Jésus fut le premier qui ressuscita d'entre les morts. Outre que cette tradition fait fi des dieux païens qui auraient fait de même, elle ignore pourtant superbement Lazare. Etonnant, non ? Et où habitait Lazare ? A Béthanie, ce lieu situé au bord du Jourdain où Jean aurait baptisé et qu'Origène ne trouva jamais. N'est-il pas logique que des personnages qui n'ont pas existé soient censés avoir résidé ou ressuscité en des lieux qui n'existaient pas ?

Strauss a fait remarquer que le rédacteur de cet épisode miraculeux s'inspira très probablement de l'*Evangile de Luc* où, dans une parabole, il était question d'un pauvre homme malade qui s'appelait Lazare et qui était mort. Bien décidé à créditer Jésus d'un miracle bien plus grand que ceux dont je vais parler dans un instant, un copiste du quatrième *Evangile* se serait emparé du mort de *Luc* pour en faire un ressuscité. Il aurait même emprunté à *Luc* les membres de la famille de Lazare, créant ainsi de toutes pièces un récit ayant l'apparence du réel et dont plusieurs personnes semblaient pouvoir témoigner. Le choix de Lazare put en outre être guidé par certaines cérémonies juives qui étaient célébrées chaque année à la fête hivernale du Renouveau et au cours desquelles on commémorait la résurrection du juif légendaire Eleazar.

D'autres critiques ont cru pouvoir suggérer que cet épisode avait une origine égyptienne. En effet, dans les mystères égyptiens il était dit qu'après avoir suivi la divine Meri jusqu'à la tombe d'Osiris, Horus avait ramené ce dernier à la vie. Or Jésus suivit bel et bien Marie jusqu'à la maison de Lazare et Lazare pourrait n'avoir été que le Seigneur Osiris, El-Asar que les romains écrivaient El-Asar-us (Lazarus). En Egypte, la ville où les rites

annuels de mort et de résurrection d'Osiris s'accomplissaient était Anu (l'abîme du vide), l'Héliopolis grecque. Or, si l'on veut désigner, en hébreu, la maison d'Anu, on a Beth-Anu, c'est-à-dire cette Béthanie inexistante géographiquement et historiquement où Horus-Jésus aurait ramené à la vie le Seigneur Osiris-Lazarus. Est-ce assez pour prouver que tout l'épisode relève de l'invention pure ? Non ? Alors on peut ajouter que Marthe et Marie, qui dans le récit évangélique pleuraient toutes deux dans la maison de Lazarre à Béthanie n'étaient autres qu'Isis et sa soeur Nephthys, pleurant dans la Beth-Anu de l'histoire égyptienne, un lieu connu comme étant "le lieu des pleurs." Car Isis, en Egypte, portait aussi le nom de Meri. Et si le pluriel égyptien de Meri était Merti, dans sa forme féminine latine il devenait Mertae, ce qui, en passant par l'Hébreu, donna Marthe. Est-ce assez cette fois pour vous convaincre ? Pas encore ? Alors il me reste à vous préciser que si Jésus déclara que Lazare n'était pas mort mais dormait c'est parce que dans les anciens textes osiriens il était écrit : "*Voici Osiris qui n'est pas mort, mais qui dort à Anu, le lieu de son repos, en attendant le commandement qui lui ordonne de se lever aujourd'hui*."

Je m'en voudrais cependant de ne pas signaler que le révérend Robert Taylor a proposé ce qui peut paraître à première vue être une interprétation différente de cet épisode alors, qu'en fait, elle s'interpénètre avec elle. Pour Taylor, Jésus est le soleil tandis que Lazare est l'année sur le déclin ; les deux soeurs, Marthe et Marie, représentant les deux mois d'hiver décembre et janvier.

Afin de donner plus de panache au miracle, il est précisé que Jésus prit son temps pour se rendre à Béthanie ; temps durant lequel le corps de Lazare pouvait se corrompre (*Jean* 11, 6). Or, juste avant ce récit il avait été signalé que Jésus se trouvait précisément à Béthanie où il s'était retiré (*Jean* 10, 40). Cette contradiction est un indice qui trahit l'interpolation par un copiste maladroit. [(17)]

Je n'abandonnerai pas à son triste sort cette pseudo résurrection avant d'avoir signalé que peu après celle-ci Jésus revint à Béthanie pour y participer à un repas festif. Or, à ce moment, ulcérés de constater que tant de gens se détournaient d'eux pour venir voir le ressuscité, les prêtres juifs décidèrent de mettre à mort ce dernier (Jean 12, 10-11). Ainsi, Lazare n'aurait été ressuscité des morts par le Fils de Dieu (censé tout savoir de l'avenir) que pour périr à nouveau quelques heures plus tard. L'absurdité de toute cette histoire saute aux yeux !

En *Luc* 7, 11-17, Jésus ressuscite le fils de la veuve de Naïn. Un miracle moins important que celui de la résurrection de Lazare, puisque la mort remontait à moins longtemps ; mais un miracle extraordinaire, pourtant, car effectué devant la foule pendant les funérailles. Et cependant, une fois de plus, il n'y a pas la moindre trace historique de ce fait dans aucun texte des historiens contemporains. Seul *l'Evangile de Luc* a conservé le souvenir de cette résurrection, en dépit du fait que les *Actes des Apôtres* (que la tradition attribue au même Luc) précisent bien en 26, 23 que Jésus fut le premier à ressusciter des morts. Le Père Charlier a très probablement raison de voir dans ce "miracle" une simple allégorie dans laquelle la veuve joue le rôle de la fille de Sion, Jérusalem.

Jésus aurait également ramené à la vie la fille de Jaïre. Cela est raconté par les trois synoptiques. Mais, dans chacun des récits, Jésus précise que l'enfant est endormie et non pas morte. Miracle ? Certes non ; plutôt un récit fondé sur le souvenir d'événements qui devaient parfois se produire en ces temps où il n'y avait guère de médecine et sous des cieux où on procédait souvent très rapidement aux inhumations. Quant à la preuve qu'il ne s'agissait là néanmoins que d'un récit fictif, on la trouve dans le patronyme même de l'enfant endormie qui signifie "éveil". [(18)]

Dans l'Antiquité, on ne savait rien, non plus, de certaines maladies mentales ou nerveuses. Un grand nombre de personnes agitées étaient considérées comme possédées par

de bons ou de mauvais esprits. Les *Evangiles* racontent comment Jésus expulsa, à plusieurs reprises, des démons hors du corps de personnes possédées. Tous les mages et sorciers de l'Antiquité passaient pour pouvoir réaliser pareil prodige. Les trois synoptiques relatent que, s'adressant à un possédé, Jésus lui demanda quel était son nom. En procédant ainsi, il s'adressait en fait au(x) démon(s) qui étai(en)t entré(s) dans cet homme. "*Légion*" fut la réponse. Et les synoptiques de commenter que ce nom faisait allusion au grand nombre de démons qui possédaient l'homme. Alors, Jésus permit aux démons d'entrer dans des porcs dont il y avait là un "troupeau considérable". Et le Sauveur fit en sorte que tout ce troupeau se dirigea vers un escarpement et se jeta dans un lac. La présence d'un "troupeau considérable" d'animaux impurs qu'on n'élevait forcément pas ne s'explique pas dans la ville de Gérasa où cet épisode fut censé se dérouler. Mais voilà : Gérasa n'a jamais existé car ce terme signifie simplement "*il expulse*". Dès lors, tout devient clair : "*Légion*", ce sont non pas des démons mais les Romains que les Juifs considéraient comme des porcs et qu'ils auraient aimé expulser en les jetant dans la mer... (19)

Voilà donc un miracle qui s'explique uniquement par une sorte de calembour. Il y en a d'autres du genre. Ainsi, en *Marc* 8, 16, Jésus s'en prend à la foule et cite *Ezéchiel* : "*Avez-vous donc l'esprit bouché, des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne rien entendre ?*" Aussitôt après, il rencontre un aveugle. Cela se passe à Bethsaïde, ce qui signifie "la maison du péché." Cet aveugle représente certainement les gens que Jésus vient de sermonner. Il le guérit, ainsi qu'avait prophétisé *Isaïe* 35, 5 : "*Alors les yeux des aveugles se dessilleront, les oreilles des sourds s'ouvriront...*" Mais cet aveugle n'est pas nommé et il n'est donc qu'un piètre témoin face à l'histoire. Aussi, un peu plus loin, l'*Evangile de Marc* signale une autre guérison d'un aveugle. Cette fois il est nommé : Bartimée (*Marc* 10, 46). Eusèbe et St Jérome ne s'y trompèrent pas ; ils écrivirent "Barsemie" et firent remarquer que cela signifiait... "l'aveugle", tout simplement ! (20)

A noter que là où l'*Evangile de Marc* signale un aveugle et un possédé, *Matthieu*, un peu moins ancien, en signale deux. Cette inflation caractérise bien la façon dont les rumeurs et les légendes se colportent.

D'autres miracles s'inspirèrent simplement de prodiges signalés dans l'*Ancien Testament* ou dans des textes prophétiques.

C'est ainsi que la multiplication des pains avait déjà été réalisée à la fois par Elie et par Elisée. D'autres multiplications de diverses denrées alimentaires furent communément signalées dans l'Antiquité et de nombreux saints chrétiens en furent à leur tour crédités au fil des siècles. Pierre Saintyves a fait remarquer que les multiplications des pains d'Elie et Elisée avaient un rapport reconnu avec un rite qu'on appelait l'offrande des prémices et que si l'on suivait ce que dit *Jean* de la multiplication des pains opérée par Jésus, elle se plaça à l'époque de l'année où ce rite se pratiquait. Jésus calmant la tempête est un miracle qui, pour sa part, est tout droit tiré du *Psaume* 107 : "*Descendus en mer sur des navires, ils faisaient négoce parmi les grandes eaux (...) Il dit et fit lever un vent de bourrasque et il souleva les flots (...) Et ils criaient vers Yahvé dans la détresse ; de leur angoisse il les a délivrés. Il ramena la bourrasque au silence et les flots se turent.*" Dans une petite plaquette fort érudite, le professeur de sanscrit William Norman Brown démontra jadis que l'épisode de la marche de Jésus sur les eaux provenait plus que probablement d'une légende relative à Bouddha elle-même inspirée de très vieilles légendes indiennes dont la plus ancienne remontait à 800 avant notre ère. En ce qui concerne l'ensemble des "miracles de lac" (pêche miraculeuse, tempête apaisée, marche sur les eaux), le Père Charlier, que j'ai déjà cité, précisa nettement ceci à l'attention des prêtres : "*Dans la prédication, il y aura lieu de présenter franchement ces pages (...) comme des paraboles (...). En aucun cas il ne sera permis ici de rien réifier et de transformer gratuitement en fait historique ce qui est*

composition savante, littéraire et théologique." Quel dommage que si peu de prêtres et de dames catéchistes ignorent de pareilles mises au point ! Remarquons, en passant, une nouvelle contradiction de taille : Luc situe la pêche miraculeuse lors de la première rencontre de Jésus avec Pierre (*Luc* 5, 1) alors que Jean la situe après la résurrection (*Jean* 21, 3). C'est loin d'être un détail. (21)

Les *Evangiles de Marc et Matthieu* racontent tous deux l'épisode que voici : Jésus, sortant de l'inexistante Béthanie, vit un figuier qui portait des feuilles mais pas des fruits car ce n'était pas la saison. Selon *Marc*, Jésus s'adressa au figuier en lui disant : "*que jamais plus personne ne mange de tes fruits*" (*Marc* 11, 14). Selon *Matthieu*, après l'admonestation de Jésus, le figuier se dessécha immédiatement (*Matthieu* 21, 19). Dans l'*Evangile de Luc*, ce récit assez étrange est transformé en une parabole : un vigneron décide de couper l'arbuste ; mais son serviteur le prie d'attendre jusqu'à l'année suivante et s'offre pour y mettre du fumier (*Luc* 13, 6-9). Si le texte de *Luc* est parfaitement compréhensible et logique, ceux de *Marc* et *Matthieu* ne le sont pas. Tout miracle suppose une transgression des lois naturelles et donc des lois de Dieu, ce qui est déjà étonnant ; mais qu'une malédiction soit lancée par un Dieu parce qu'une plante vivait en conformité avec ses lois a de quoi surprendre. Tout s'explique cependant quand on consulte l'*Ancien Testament*. Le peuple juif avait été comparé à des figues dans *Jérémie* 24, 1-10. Le figuier de *Marc* et *Matthieu* symbolise donc le peuple juif. La malédiction, quant à elle, s'inspire d'*Osée* 9, 10-16 : "*Tel un fruit précoce sur un figuier, je vis vos pères (...) Ephraïm est abattu, ses racines desséchées, ils ne porteront plus de fruit.*" Le *Psaume* 37 parlait aussi des impies qui seraient extirpés et retranchés... Telle est donc l'origine de la malédiction du figuier, qui reste, pour la plupart des chrétiens, le plus incompréhensible des prodiges de Jésus au point de vue de sa motivation.

Je m'arrêterai là car je pense qu'il est inutile de passer en revue d'autres miracles. J'ajouterai simplement que l'Antiquité est une source inépuisable de prodiges et de miracles. Tous les érudits le savent. Cela correspondait à une certaine tournure d'esprit déterminée par l'attrait pour le merveilleux qui semble être une caractéristique fondamentale de l'esprit humain. Ainsi, Tacite et Suétone signalèrent chacun les nombreux miracles que l'empereur Vespasien fit lui-même un peu à la manière dont aurait pratiqué Jésus comme par exemple lorsqu'il faisait voir des aveugles en mettant un peu de sa salive sur leurs paupières. Songeons que la plupart des saints furent également crédités de grands miracles. Et je pourrais citer sans peine des quantités de prodiges qu'aujourd'hui encore des mages, des "messies" ou des parapsychologues prétendent avoir réalisés ou vus de leurs propres yeux. Une vaste littérature existe sur ce sujet. Il en découle que pas plus aujourd'hui qu'hier les prodiges et les miracles ne prouvent la messianité, l'existence de pouvoirs surnaturels ou de forces inconnues. D'ailleurs, les juifs, s'ils admettaient les miracles, leur refusaient le pouvoir d'imposer l'erreur, l'injuste ou l'absurde. En *Deutéronome*13, 2-4 on trouve à ce propos cette mise en garde remarquable : "*S'il s'élève au milieu de toi un prophète ou un songeur de songes, et qu'il accomplisse devant toi un signe ou un miracle ; si, lorsque le signe ou le miracle dont il t'a parlé s'est accompli, il te dit : Allons auprès de Dieux que tu n'as pas connus ni toi ni tes pères ; n'écoute pas les paroles de ce prophète.*" Et c'est pourquoi, dans les *Evangiles*, on montra à juste titre que le scepticisme à l'égard de Jésus resta bien ancré chez certains malgré les prétendus miracles qu'il semblait accomplir. Seuls les chrétiens eurent l'idée absurde ou la vanité de prouver la messianité de Jésus en tirant argument des prodiges qu'ils lui attribuèrent. Et, de même, on les a vus défendre au fil des temps l'idée folle de ne canoniser que ceux pour lesquels ils pouvaient trouver des témoignages certains (!) de miracles.

A mesure que le temps passait, des légendes de plus en plus absurdes se greffèrent sur les événements de la vie prétendue de Jésus. Les apocryphes nous en livrent des

quantités, surtout les *Evangiles* dits *de l'enfance de Jésus*. On y apprend, par exemple, que Jésus ressuscita des oiseaux qui avaient été cuits à la broche. Mieux : on crédita tout l'entourage de Jésus de la capacité de faire des miracles, à commencer par les apôtres, puis les disciples et même sa mère. Dans l'*Evangile arabe de l'Enfance de Jésus*, Marie guérit un homme qui avait été changé en mulet. Ainsi, elle fit exactement la même chose qu'avait fait Isis dans un conte très répandu dans l'Antiquité et dont Apulée parla dans ses *Métamorphoses*. (22)

Beaucoup plus récemment, des auteurs qui se basaient sur ces textes apocryphes ou sur certaines réflexions des anciens Pères de l'Eglise, soutinrent que Jésus, dans sa vie quotidienne, réalisait un autre prodige : il ne mangeait pas et ne déféquait pas. En fait, comme l'a souligné Camille Flammarion, il s'agit là d'une vieille idée déjà exprimée dans l'*Iliade* : "*Une vapeur éthérée coule dans le sein des dieux fortunés ; ils ne se nourrissent point des fruits de la terre, et ne boivent point de vin pour se désaltérer*". (23)

D'autres auteurs ont prétendu que Jésus était végétarien. N'insistons pas sur cette affirmation contredite par les *Evangiles* qui montrent Jésus mangeant comme tout le monde et buvant du vin. Les *Evangiles* semblent aussi indiquer que Jésus ne pratiquait pas des jeûnes et ne les recommandait pas. En tout cela, il est donc décrit bien différemment de Jean-Baptiste dont il n'aurait pu être, pour la cause, comme certains l'ont soutenu, un disciple.

Les paroles et discours de Jésus

Après avoir montré que la plupart des miracles de Jésus s'expliquent aisément quand on veut tenir compte de leur signification symbolique et des prophéties qu'ils sont censés accomplir, j'aimerais expliquer la façon dont les discours de Jésus furent formés.

Charles Guignebert a jadis écrit ceci : "*Il ne saurait subsister aucun doute : les discours que les Evangiles lui prêtent, Jésus ne les a jamais prononcés.*" (24)

Il appuyait cette certitude sur une analyse comparative des textes des *Evangiles* qui montrait que les discours de Jésus avaient été artificiellement combinés au départ de déclarations ou de "dits" qui avaient dû se transmettre longtemps de bouche à oreille.

On a souvent affirmé que les discours de Jésus étaient absolument nouveaux et tranchaient avec tout ce qui avait été dit jusque-là. La parole de ce Dieu-vivant aurait effectivement dû être résolument profonde et novatrice. Il n'en fut rien. La plupart des enseignements de Jésus, considérés par beaucoup comme les plus riches en matière morale ou philosophique, furent en effet empruntés à des textes antérieurs ou à la tradition juive. "*Tu aimeras ton prochain comme toi-même*", qu'on présente souvent comme un merveilleux résumé de la Loi, se trouve déjà, mot pour mot, dans le *Lévitique* en 19, 18. Hillel, longtemps avant Jésus, avait déjà dit : "*Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît, c'est toute la Loi, le reste n'est qu'un commentaire.*" Exactement la même chose se retrouve dans les enseignements d'Aristote [385 av. J-C], de Pythagore [406 av J-C], Thalès [464 av. J-C], Confucius [500 av J-C] Ciceron [-106 - -43] et quelques autres moins anciens. Hillel avait également dit : "*Tu ne jugeras pas ton prochain sans te mettre à sa place*". Et l'on a fait dire à Jésus : "*Ne jugez point pour que vous ne soyez pas jugé*". En Egypte, de nombreuses inscriptions témoignaient : "*J'ai donné du pain aux affamés, j'ai donné à boire à ceux qui avaient soif, j'ai vêtu ceux qui étaient nus...*" On reconnaît là encore une sentence célèbre attribuée à Jésus.

Mais voici encore plus étonnant... La très célèbre sentence de Matthieu 29, 24 "*Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des Cieux*" repose en fait sur une erreur de traduction sans cesse répétée pour

aboutir à une image forte. Comme l'écrivaient dès le XIXe siècle des gens de lettre : "*L'ignorant qui a translaté cet Evangile du grec en latin a confondu les deux mots* kamëlos *(chameau) et* kamilos *(câble). Le chameau doit donc être remplacé par câble, ce qui alors offre un sens tout à fait raisonnable*." (25)

Selon les théologiens, les deux plus beaux passages des *Evangiles* sont l'instauration du *Pater Noster* et le Sermon sur la Montagne. Edouard Daanson a comparé ce dernier texte au sermon que Krishna prononça à Ardjouna et qui est, historiquement, bien plus ancien. Les ressemblances sont plus que troublantes. Remarquons que si Matthieu situe ce sermon sur une montagne (*Matthieu* 5, 1), Luc, quant à lui, le situe en plaine (*Luc*, 6, 17). Quant au *Pater Noster*, il a été démontré qu'il est un plagiat fait d'emprunts à un écrit juif, le *Kodisch*, et à des invocations égyptiennes.

Dans un remarquable petit livre paru en 1927, Albert Bayet a prouvé, par une multitude de comparaisons textuelles, qu'il n'y avait pas une morale évangélique censée s'accorder avec la pensée de Jésus, mais bien plusieurs morales correspondant à des auteurs différents. Ces morales étaient parfois légèrement différentes entre elles mais quelquefois, pourtant, foncièrement contradictoires. Il en concluait que les *Evangiles* avaient été créés de toutes pièces par des gens qui avaient fondu leurs différentes morales respectives dans un être divin qu'ils avaient eux-mêmes imaginé. Au départ de cette étude systématique fort originale, cet auteur constatait que l'hypothèse de l'existence de Jésus était non seulement gratuite, mais encombrante pour l'exacte compréhension de la littérature chrétienne. (26)

Le moment est bien choisi pour souligner à quel point le Dieu dont les Evangiles parlèrent était éloigné de la conception moderne du Créateur de l'Univers que les religions chrétiennes ont fait leur aujourd'hui. En effet, Jésus plaçait ce Créateur dans "le Ciel" ou "les Cieux" ou même il l'enfermait dans le Temple. En *Matthieu* 18,10 il précisa que les anges voyaient sa face et en *Matthieu* 5, 34-35 il ajouta même "*le ciel est son trône et la terre l'escabeau de ses pieds.*" Il décrivait donc un être semblable aux humains, assis sur un trône, avec un visage et des pieds. Pourquoi pas avec une longue barbe et des lunettes comme Saint Nicolas ou le Père Noël ! C'est une conception surannée de la divinité qui était proposée là. Une conception qui n'avait de la valeur qu'aux temps où furent écrits les Evangiles. Tout le génie des religions chrétiennes aura été de s'adapter au fil des siècles en proposant une vision toujours plus moderne de ce Dieu, ce qui nécessitait tout de même de faire fi des écrits sacrés !

Jésus passe pour avoir souvent parlé en paraboles. Cependant, certaines de ces paraboles n'ont pu être racontées par lui puisque les Pères du premier et du second siècle ne les connaissaient pas. Tel est, par exemple, le cas de la parabole des filles sages qui mettaient de l'huile dans leurs lampes. (27)

De même, d'autres épisodes fameux n'apparurent que très tardivement. Ainsi, le récit relatif à la femme adultère ne se trouvait dans aucun des plus anciens manuscrits de l'*Evangile de Jean* et il était inconnu des Pères grecs. La chose est si certaine qu'il a été définitivement exclu de certaines éditions de la Bible (dont la célèbre Revised Standard Edition anglo-saxonne) où le 8ème chapitre de Jean commence désormais directement au verset 12. (28)

La Transfiguration

Un autre épisode fameux relatif à la vie publique de Jésus est la Transfiguration qui aurait eu lieu sur le mont Thabor. A cette occasion, Elie et Moïse seraient tous deux apparus aux côtés de Jésus. Selon les *Actes de Jean* -un apocryphe- c'est le visage de Jésus lui-même

qui aurait pris, successivement, les traits de ces personnages. Dans ce dernier texte, Jésus est décrit comme ayant la taille d'un géant et son corps prend plus ou moins l'apparence d'un fantôme.

Tout cela n'a rien d'historique. La meilleure preuve en est qu'à l'époque où Jésus est supposé avoir vécu, le mont Thabor était couronné par une forteresse. On imagine mal, dès lors, que Jésus se soit retiré là pour initier ses apôtres dans le cadre d'une vision restreinte à un petit nombre d'élus. Ce récit est, selon les propres mots de Maurice Goguel, "*le terme d'une évolution assez complexe*". Doux euphémisme. En fait, bien longtemps avant la naissance supposée de Jésus, Krishna et Bouddha furent eux-mêmes transfigurés. Pour Krishna, cela se passa devant son fidèle disciple Arjuna. Pour Bouddha, cela se passa sur le mont Pandava. Une flamme descendit du ciel et encercla sa tête qui devint lumineuse. Puis son corps tout entier devint glorieux et se divisa en trois parties desquelles des rais de lumière jaillirent. On doit également noter de grandes ressemblances entre le récit de la Transfiguration et celui qui figure dans *l'Ancien Testament* et qui est relatif à Moïse montant sur le Sinaï. Dans les deux cas il y a une montagne au sommet de laquelle le héros est couvert d'une nuée qui a pour effet de rendre son visage irradiant de lumière. Dans les deux cas une voix sort de la nuée. Dans les deux cas le héros est accompagné de trois disciples et une période de six jours est signalée. Nul doute, dès lors, que le récit de la Transfiguration ne soit également un décalque du récit mosaïque. (29)

Les Douze

Deux évangélistes associent les douze apôtres aux douze tribus d'Israël en disant que chacun d'eux siégera sur un trône pour juger les tribus d'Israël (*Matthieu* 19, 28 et *Luc* 22, 30). L'occasion est belle de rappeler ce que je disais précédemment : c'est donc bien uniquement de la Maison d'Israël que Jésus s'occupait et non de tout le genre humain ou même de tous les chrétiens.

Dans la partie relative à l'*Ancien Testament*, j'ai montré que les douze tribus d'Israël étaient elles-mêmes associées aux douze signes du zodiaque. A la fin du second siècle, déjà, Théodose écrivit ceci : "*Les douze apôtres tiennent dans l'Eglise la place que les douze signes du zodiaque tiennent dans la nature ; parce que, comme ces signes gouvernent les êtres sublunaires et président à la génération des êtres, de même les douze apôtres président à la régénération des âmes.*" Sur d'anciens sarcophages chrétiens, les figures des apôtres sont surmontées d'une étoile, exactement comme l'étaient auparavant les divinités astrales. De même, il existe des quantités de représentations de Jésus-Soleil entouré de ses douze apôtres ou, plus clairement encore, des douze signes du zodiaque (voir également plus loin, dans le chapitre "Pierre et Paul").

En 325, en présence de tous les évêques de la chrétienté d'alors, l'empereur Constantin ouvrit le Concile de Nicée en assimilant implicitement le Christ au Soleil et les douze apôtres, colonnes de l'Eglise, aux douze signes du zodiaque. L'année suivante, à Constantinople, il dédia un temple à la Sagesse (Sophia ou Sainte-Sophie). On pouvait y voir la figure des douze signes du zodiaque. En même temps, il faisait dresser une statue antique d'Apollon portant la couronne de rayons et plaçait sur son socle une inscription dans laquelle le Christ était identifié au Soleil.

Saint Augustin, qui fut longtemps manichéen et qui savait donc que ces derniers professaient que le Christ était le Soleil, a écrit ceci : "*Il y a douze apôtres parce que l'Evangile devait être prêché aux quatre coins du monde au nom de la Trinité, or quatre fois trois font douze.*" C'est une raison qui en vaut une autre. Je préfère l'explication de l'abbé

Maistre : "*La nature a préfiguré prophétiquement le mystérieux nombre des apôtres dans les douze signes du zodiaque, lesquels gouvernent le monde par leur mouvement régulier dans les douze principales sphères du firmament, dans les douze mois qui se partagent l'année, dans les douze heures qui divisent le jour et les douze qui divisent la nuit.*" La nature n'a rien préfiguré du tout ; ce sont les hommes qui l'ont organisée, à leur façon, et selon le degré de leur intelligence.



Façade de la cathédrale d'Ostuni (Italie). On y distingue le Christ solaire, au centre. Il est directement entouré de sept angelots (ailés) qui représentent les sept planètes (errantes) des anciens. La tête du Christ étant située sur le cercle des angelots signifie que le Christ fait partie de ces sept planètes mais les commande. Tout autour il y a une structure formée de douze parties identiques qui représente les Douze. Plus à l'extérieur encore on observe un cercle divisé en 24 parties identiques qui sont les 24 vieillards-constellations de l'Apocalypse (voir plus loin dans le texte)

Je pourrais multiplier les citations sur ce sujet. A quoi bon ?

Contrairement à ce qu'il est possible de faire pour les douze tribus d'Israël, il semble vain de chercher une correspondance entre chaque signe du zodiaque et un apôtre en particulier. Robert-Jacques Thibaud a tenté de le faire, mais au prix d'une jonglerie qui n'est guère acceptable que par des astrologues patentés. [30]

Paul n'a mentionné les douze qu'une seule fois, en *I Corinthiens* 15, 5 ; et de l'avis de plusieurs critiques, ce passage est une interpolation. Il aurait donc ignoré ce qui doit être considéré comme un mythe fondé sur la symbolique astrologique. Le nombre douze qui s'est

imposé est d'autant plus symbolique que si l'on veut se donner la peine de dénombrer les apôtres en tenant compte des noms qui leur sont donnés dans les *Evangiles*, on en découvre non pas douze, mais quatorze. Leurs noms varient, cependant, comme s'il y en avait eu encore davantage à une époque et qu'ils avaient été regroupés sous un même nom ou comme si certains avaient porté plusieurs noms provenant de traditions différentes. D'un *Evangile* à l'autre, les apôtres sont généralement présentés par groupes de quatre, le premier nommé étant le même partout. Dans *Matthieu*, cependant, les noms vont deux par deux, chaque fois un grec et un araméen. Tout ceci indique évidemment des règles très artificielles.

Outre le mythe des douze apôtres, il y a celui des 72 disciples, soit 6 x 12. Pierre Saintyves a fait remarquer qu'en voulant dresser la liste de ces 72 disciples, il était arrivé sans peine à plus de 140. Et de conclure : "*En fixant le nombre des apôtres à 12 et celui des Disciples à 72, on a voulu mettre ces envoyés de Jésus en relation avec le ciel, les premiers par le moyen des douze signes du zodiaque, les seconds avec les constellations extra-zodiacales. On admettait alors que le gouvernement des peuples était dans une étroite dépendance des astres.*"



Portion d'un manuscrit du XIe siècle conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris et dans lequel le Christ est représenté entouré des douze signes du zodiaque.

A ce propos, il est intéressant de faire remarquer que Confucius eut lui aussi 12 compagnons principaux mais en tout 72 disciples. [31]

Les douze ont été associés à une prière célèbre : le *Symbole des Apôtres*, commençant par : "*Je crois en Dieu...*". Selon la légende, au départ, cette prière était constituée de 12 articles, un seul ayant été composé par chacun des apôtres. Ce texte a été examiné en détail par Charles Guignebert qui en a montré l'évolution dogmatique. [32]

Les Marchands du Temple

Je ne voudrais pas clôturer ce chapitre sans dire un mot d'un événement considérable qui serait intervenu durant la vie publique de Jésus. Je veux parler du jour où il aurait chassé les marchands du Temple. Cette scène, qu'on imagine aisément, ressemble comme deux gouttes d'eau à un scénario destiné à l'industrie cinématographique. Je n'en soulignerai pas l'aspect théâtral ; je dénoncerai simplement son historicité. Il faut savoir, en effet, que les marchands ne se trouvaient jamais dans le Temple, mais bien sur le parvis. Il aurait donc été impossible de les chasser "hors" du Temple. A supposer que Jésus s'en soit pris (avec quelques comparses, nécessairement) aux marchands qui se trouvaient sur le parvis, l'affaire aurait fait grand scandale. Jésus aurait certainement été arrêté immédiatement, sur plaintes diverses et pour avoir causé des troubles. Le souvenir de ce scandale aurait été conservé. Or, une fois encore : rien ! Ni chez les historiens du temps ni dans les archives romaines. Mieux : après un tel coup d'éclat, on voit Jésus poursuivre ses activités et ses discours sans que plus personne ne semble se souvenir des troubles qu'il aurait causés. Et on ne dit nulle

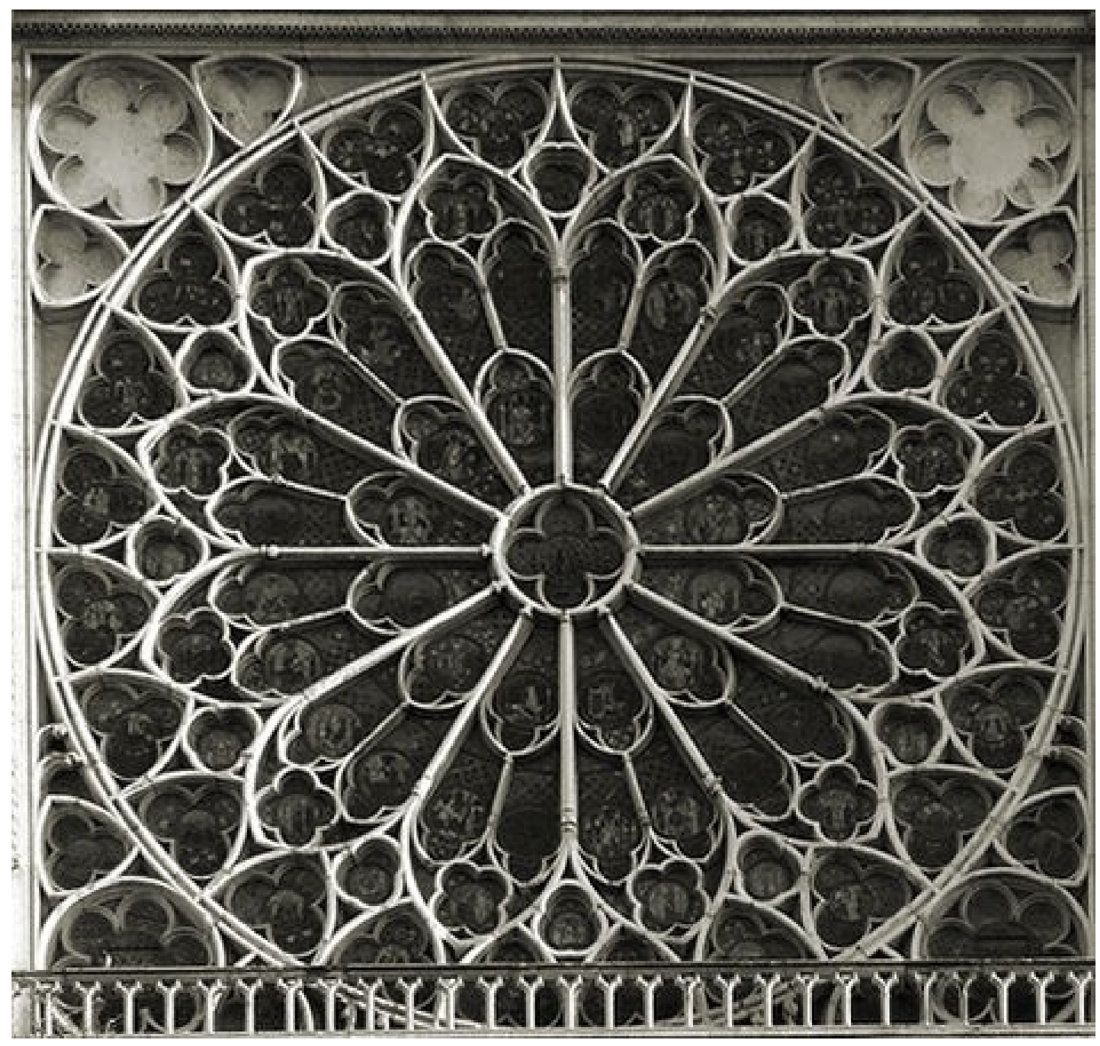
part si les marchands revinrent ou non. Il faut rétablir la vérité : cet épisode, parfaitement invraisemblable, comme certains miracles et comme certaines prédications, fut une invention inspirée par un texte prophétique qu'elle fut censée "accomplir". En l'occurrence, *Zacharie* 14, 21 : "*... et il n'y aura plus de marchands dans le Temple de Yahvé en ce jour-là*".

Il est navrant et consternant à la fois de constater que c'est cet épisode totalement fictif qui servit d'argument principal à Arthur Heulhard et Daniel Massé pour "démontrer" que Jésus était une sorte de brigand-révolutionnaire à la tête d'une troupe de séditieux...

REFERENCES

1) VAN GOUDOEVER (J), *Fêtes et calendriers bibliques*, Paris, Beauchesne, 1967, chap. V = p. 263 et 371
2) AMIOT (F), *Evangiles apocryphes*, Paris, Fayard, 1952, p. 39
GUIGNEBERT (C), *Jésus*, Paris, Renaissance du Livre, 1933, pp. 168-171
GOGUEL (M), *Au seuil de l'Evangile : Jean-Baptiste*, Paris, Payot, 1928, p. 176
AL-ASSIOUTY (S), *Origines égyptiennes du christianisme et de l'islâm*, Paris, Letouzey, 1989, p. 51
3) DAANSON (E), *Mythes et légendes*, Bruxelles, Librairie Moderne, 1913, p. 71
LEWIS (A), *Paganism surviving in christianity*, New York, Putnam, 1892, chap. 3-6 incl.
GASQUET (A), *Essai sur le culte et les mystères de Mithra*, Paris, A. Colin, 1899, p. 119
4) SEPP (J.N.), *Jésus-Christ, études sur sa vie et sa doctrine*, Bruxelles, Flateau, 1866, T.I, p. 168
WEIGALL (A), *Survivances païennes dans le monde chrétien*, Paris, Payot, 1934, pp. 203-205
MASSE (D), *L'énigme de Jésus-Christ*, Paris, Siècle, 1926, p. 26
DELEURY (G) : *Les fêtes de Dieu*, Paris, P. Lebeau/Félin, 1994, pp. 42-43
AL-ASSIOUTY (S), *Origines égyptiennes du christianisme et de l'islâm*, Paris, Letouzey, 1989, p. 113
5) TURMEL (J), *Histoire du diable*, Paris, Rieder, 1931, pp. 205-208
6) CASTERET (N), *Exploration*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1954, pp. 207-208
7) GOGUEL (M), *Au seuil de l'Evangile : Jean-Baptiste*, Paris, Payot, 1928, pp. 15-26
8) DORESSE (J), *L'Evangile selon Thomas*, Paris, Plon, 1959, pp. 95, 103 et 110
KASSER (R), *L'Evangile selon Thomas*, Neuchâtel, Delachaux, 1961, pp. 59, 87 et 119
MAUPERTUIS (A), *Le sexe et le plaisir avant le christianisme*, Paris, Celt, 1977, p.157
LEPIN (M), *Evangiles canoniques et Evangiles apocryphes*, Paris, Bloud, 1895, pp. 82-83
DUNKERLEY (R), *Le Christ*, Paris, Gallimard, 1966, p. 150
MANGASARIAN (M), *The truth about Jesus - Is he a myth ?*, Chicago, Ind. religious society, 1909, p. 44
DE BECKER (R), *Rêve et sexualité*, Paris, La Table Ronde, 1965, pp. 75-76
9) RANKE-HEINEMANN (U), *Des eunuques pour le royaume des cieux*, Paris, Laffont, 1990, p. 55
PROUTEAU (G), *Les miroirs de la perversité*, Paris, Albin Michel, 1984, p. 44
JANSSENS (Y), *Evangiles gnostiques*, Louvain-La-Neuve, Centre d'Histoire des religions, 1991, p. 253
10) TURMEL (J), *Jésus, sa vie terrestre*, Herblay, Idée Libre, 1936, p. 32
AUGSTEIN (R), *Jésus fils de l'homme*, Paris, Gallimard, 1975, p. 269
VERLINDE (J), *Les impostures antichrétiennes*, Paris, Presses de la Renaissance, 2006, pp.304-310
COLLECTIF, *Nag Hammadi, les écrits gnostiques*, Internet, pp. 89 et 91
11) AMBELAIN (R), *Les lourds secrets du Golgotha*, Paris, Laffont, 1974, pp. 189-193
BAUVAL (R), *Le code mystérieux des pyramides*, Paris, Pygmalion, 2008, pp. 292-293
LELOUP (J-Y), *L'Evangile de Marie - Myriam de Magdala*, Paris, Albin Michel, 1997, pp. 11-28
12) AMIOT (F), *Evangiles Apocryphes*, Paris, Fayard, 1952, p. 38
GOGUEL (M), *Au seuil de l'Evangile : Jean-Baptiste*, Paris, Payot, 1928, p. 183
13) BAIGENT (M)/LEIGH (R) & LINCOLN (H), *L'énigme sacrée*, Paris, France Loisirs, 1984, pp. 294-309
MESSADIE (G), *L'homme qui devint Dieu*, Paris, Laffont, 1989, pp. 120-122
14) Voir nombreuses pages sur internet
15) GUIGNEBERT (C), *Jésus*, Paris, Renaissance du Livre, 1933, pp. 183-184
CORDONNIER (J), *Mythologies païennes et christianisme*, Lyon, Chronique Sociale, 2003, p. 62
16) DE LERVILY (R), *Qui était Jésus?*, Paris, Ed. Du Centre, 1950, p. 121
SAINTYVES (P), *Le discernement du miracle*, Paris, Nourry, 1909, p. 310
SAINTYVES (P), *Essai de folklore biblique*, Paris, Nourry, 1923, pp. 205-229
WEIGALL (A), *Survivances païennes dans le monde chrétien*, Paris, Payot, 1934, p. 204
ROGER (H), *Les religions révélées*, Paris, Oeuvres représentatives, 1929, T. II, p. 270
CHARLIER (J-P), *Les miracles de l'Evangile*, La Sarte - Couvent Dominicains, 1968, pp. 40-44
17) STRAUSS (D.F), *Nouvelle vie de Jesus*, Paris, Hetzel, vers 1865, T. II, pp. 216-219
COUCHOUD (P), *Jésus, le Dieu fait homme*, Paris, Rieder, 1937, p. 184
HARPUR (T), *Le Christ païen*, Montreal, 2005, pp. 178-180

ACHARYA (S), *Suns of God*, Kempton, Adventures Illimited Press, 2004, p. 461
TAYLOR (R), *The resurrection of Lazarus*, in *The Devuil's pulpit*, Aug. 26, 1831
18) CHARLIER (J-P), *Les miracles de l'Evangile*, La Sarte - Couvent dominicain, 1968, pp. 74-77
FAU (G), *Le puzzle des Evangiles*, Paris, SER, 1970, p. 259
19) LAS VERGNAS (G), *Jésus-Christ a-t-il existé?*, Paris, Chez l'auteur, 1958, pp. 80-81
20) ALFARIC (P), *Pour comprendre la vie de Jésus*, Paris, Rieder, 1929, pp. 81-82 et 116
21) CHARLIER (J-P), *Les miracles de l'Evangile*, La Sarte - Couvent dominicain, 1968, pp. 30-39
BROWN (W.), *The indian and the christian miracles of walking on the water*, Chicago, Open Court, 1928
SAINTYVES (P), *Essai de folklore biblique*, Paris, Nourry, 1923, pp. 231-252 et 299-305
22) AL-ASSIOUTY (S), *Théorie des sources*, Paris, Letouzey, 1987, p. 34
LARROQUE (P), *Examen critique des doctrines de la rel. chrétienne*, Paris, Bohné, 1860, T.I, pp. 237-240
COLLECTIF, *Les miracles de l'Evangile*, Paris, Cerf - Cahiers Evangile, mai 1974, pp. 16-18
23) FLAMMARION (C), *La pluralité des mondes habités*, Paris, Flammarion, 1917, p. 283
24) GUIGNEBERT (C), *Jésus*, Paris, Renaissance du Livre, 1933, p. 280
25) ROUGIER (L), *La genèse des dogmes chrétiens*, Paris, Albin Michel, 1972, p. 209
ALFARIC (P), *L'Evangile selon Marc*, Paris, Rieder, 1929, p. 83
REINACH (S), *Orpheus*, Paris, Librairie d'Education Nationale, 1930, p. 302
BULTMANN (R), *Le christianisme primitif*, Paris, Payot, 1950, p. 57
NEYTON (A), *Les clefs païennes du christianisme*, Paris, Belles Lettres, 1979, p.42
GRIMBERG (C), *De l'aube des civilisations aux débuts de la Grèce ant.*, Verviers, Gérard, 1974, p. 27
GRAVES (K), *The world's sixteen crucified saviors*, Montana, Kessinger Reprint, s.d., pp. 348-349
ANONYME (Société de gens de lettres), *Curiosités littéraires*, Paris, Paulin, 1845, p. 205
DELEURY (G), *Les fêtes de Dieu,* Paris, Lebeau/Félin, 1994, p. 244
AUGIAS (C) & PESCE (M), *Enquête sur Jésus*, Monaco, Rocher, 2008, pp. 88-89
26) DAANSON (E), *Mythes et légendes*, Bruxelles, Librairie Moderne, 1913, pp. 391-394
RAGON (J-M), *La messe et ses mystères*, Paris, Dentu, 1882, pp. 234 et 254
AUGIAS (C) & PESCE (M), *Enquête sur Jésus*, Monaco, Ed. Du Rocher, 2008, pp.37-39
AL-ASSIOUTY (S), *Origines égyptiennes du christianisme...*, Paris, Letouzey, 1989, pp. 267-269
BAYET (A), *Les morales de l'Evangile*, Paris, Rieder, 1927
27) VOLTAIRE, *Oeuvres complètes*, Paris, Siècle, 1868, , T. IV, Critique religieuse, p. 135
28) ALBERTI (A), *Le message des Evangiles*, Verviers, Marabout, 1961, pp. 296-297
DEEDAT (A), *Crucifixion ou cruci-fiction?*, Beyrouth, Ed. Baker, 1992, pp. 38-39
29) GOGUEL (M), *Jésus de Nazareth*, Paris, Payot, 1925, p. 209
DAANSON (E), *Mythes et légendes*, Bruxelles, Librairie Moderne, 1913, p. 221
REMSBURG (J), *The Christ - A critical review...*, New York, Truth Seeker Cy, s.d., pp. 178-180
MORRIS (C), *Aryan Sun-myths - The origin of religion*, Montana, Kessinger Reprint, s.d., pp. 39 et 54
30) SAINTYVES (P), *Deux mythes évangéliques*, Paris, Nourry, 1938, pp. 190, 196, 198, 200-201
DE LERVILY (R), *Qui était Jésus?*, Paris, Ed. Du Centre, 1950, p. 42
MESSADIE (G), *L'homme qui devint Dieu*, Paris, Laffont, 1989, Tome II, pp. 164-184
THIBAUD (R-J), *Symbolique des Apôtres - Itinéraire initiatique de la Légende Dorée*, Paris, Dervy, 1993
31) SAINTYVES (P), *Deux mythes évangéliques*, Paris, Nourry, 1938, pp. 128 et 146
DOANE (T.W.), *Bible myths and their parallels in other religions*, Montana, Kessinger Reprint, s.d., p. 121
KLAUSNER (J), *Jésus de Nazareth*, Paris, Payot, 1933, p.415
32) GUIGNEBERT (C), *L'évolution des dogmes*, Paris, Flammarion, 1920, p. 208 et suiv.



Une des rosaces de Notre-Dame de Paris.
Autour du centre, symbolisant Jésus-Soleil, quatre divisions représentant les quatre évangélistes (quatre étoiles royales ou "Vivants"). Autour de cet ensemble, douze divisions représentant les apôtres-signes du zodiaque. Plus à l'extérieur, plusieurs structures divisées chaque fois en 24 parties représentant les 24 vieillards-constellations de l'Apocalypse. Le dernier anneau est formé de structures divisées chacune en trois parties, ce qui donne 3x24 = 72, soit le nombre des disciples, lui-même multiple des trente-six décans de l'astronomie-astrologie égyptienne.

MORT ET RESURRECTION DE JESUS

Ce que disent les Evangiles...

La tradition, basée sur une synthèse des quatre *Evangiles*, raconte les événements suivants que je vais très brièvement résumer...

Après être entré triomphalement à Jérusalem peu avant la Pâque, Jésus convia ses apôtres à un repas pascal au cours duquel il institua l'Eucharistie et annonça qu'il allait être trahi par Judas. Jésus se retira ensuite au jardin des Oliviers où il pria et pleura sur son sort tandis que ses apôtres s'étaient endormis. C'est là qu'il fut arrêté. Il fut ensuite jugé, condamné et crucifié. Une fois mort, il descendit aux enfers tandis que son corps était déposé dans un tombeau d'où il sortit trois jours plus tard, méconnaissable car glorifié. Après être apparu en plusieurs endroits à ses fidèles apôtres, il monta au ciel en leur présence.

Je vais à présent examiner, de façon détaillée, chaque épisode de cette tradition.

L'entrée à Jérusalem

Selon *Marc* 11, 1-11 et *Luc* 19, 28-38, avant d'entrer à Jérusalem, Jésus envoya deux de ses disciples dans un village afin qu'ils y prennent un ânon que personne encore n'avait monté et qu'ils le lui ramènent. Selon *Matthieu* 21, 1-11, Jésus envoya deux de ses disciples pour aller chercher non plus un ânon, mais bien une ânesse et son ânon, ce qui est justifié par la nécessité d'accomplir l'oracle prophétique suivant : "*Dites à la fille de Sion : Voici que ton Roi vient à toi ; modeste, il monte une ânesse et un ânon, petit d'une bête de somme*". Cette citation est erronée, car en *Zacharie* 9, 9 on lit ce qui suit : "*Exulte de toutes tes forces, fille de Sion ! Pousse des cris de joie, fille de Jérusalem ! Voici que ton roi vient à toi : il est juste et victorieux, humble et monté sur un âne, sur un ânon petit d'une ânesse*".

Ici apparaît, une fois de plus, la mentalité rabbinique des différents auteurs qui ont contribué à forger, peu à peu, les textes des *Evangiles*. Pour eux, étant donné que les textes sacrés étaient la parole de Dieu, chaque phrase qu'on y trouvait avait un sens propre indépendant du contexte. Dès lors, grande était la tentation de raconter les événements relatifs au Messie non comme ils auraient pu se passer, mais bien comme il était souhaitable qu'ils se soient passés afin qu'ils paraissent avoir confirmé divers passages des écritures

généralement sortis de leur contexte. Dans son livre "*Jésus réduit à sa juste valeur*" publié sous le pseudonyme de Miron, André Saturnin Morin, a consacré à ce sujet une longue étude qui mérite d'être lue. J'y renvoie mes lecteurs désireux d'approfondir le sujet. Je montrerai d'autre part plus loin qu'un grand nombre de détails de la Passion de Jésus n'ont pas d'autre origine que des phrases tirées de l'*Ancien Testament*. Pour l'instant, je me bornerai à constater que *Matthieu* ne diverge de *Luc* et *Marc* que parce qu'un de ses rédacteurs traduisit mal le texte prophétique censé accompli par le Sauveur.

Quant à Jean, généralement différent des trois précédents, il confirme la règle en précisant que Jésus trouva seul un ânon et qu'il le monta pour entrer à Jérusalem "*selon le mot de l'Ecriture : Sois sans crainte, fille de Sion : voici venir ton roi, monté sur le petit d'une ânesse*" (*Jean* 12, 12-16).

Dionysos qui naquit d'un Dieu et d'une mortelle, qui enseigna le bien, qui mourut d'une mort violente, qui descendit aux enfers, qui ressuscita puis monta au ciel, passait également pour avoir chevauché deux ânes dont il avait ensuite fait une constellation. Dans le zodiaque babylonien, le Cancer, qui marquait le zénith, point culminant de la puissance du Soleil, était figuré par un âne et un poulain. Or, aux débuts du christianisme, les gnostiques identifièrent d'une certaine façon Jésus au Cancer puisqu'on a retrouvé une intaille de l'époque représentant un âne, un ânon et un crabe (Cancer) accompagnée d'une inscription latine abrégée signifiant *N.S.J.C. le Fils de Dieu*. (1)

Les *Evangiles* précisent que lorsque Jésus entra à Jérusalem, il fut acclamé par la foule qui vint à sa rencontre en tapissant son chemin de rameaux coupés aux arbres et en chantant un hymne. Cet épisode qui a inspiré la fête chrétienne des Rameaux fut calqué sur les cérémonies qui commémoraient la Passion d'Osiris et qui se déroulaient au printemps. Elles se caractérisaient par des processions multiraciales durant lesquelles des femmes répandaient des pétales de fleurs et des parfums précieux tout en chantant des hymnes. Dans le Temple d'Isis, les gens apportaient des rameaux et baisaient les pieds de la déesse.

A cette occasion comme en d'autres, les *Evangiles* donnent à Jésus le titre de "Seigneur" qui n'est pas un titre juif mais bien osirien. (2)

Le repas pascal

Après avoir annoncé de terribles châtiments et avoir prédit sa fin prochaine, Jésus convia ses disciples à préparer le repas pascal. Selon *Matthieu* 26, 18 il les envoya chez quelqu'un (qui ne fut pas nommé) afin de requérir sa demeure pour y célébrer la Pâque. Selon *Marc* 14, 13-15 et *Luc* 22, 10-12 il dit à ses disciples de suivre un homme portant une cruche d'eau jusqu'à la première demeure où il entrerait et de demander au propriétaire de celle-ci qu'il mette à leur disposition une grande pièce à l'étage. Jean ne dit rien de tout cela. Dans son essai historique sur la Passion de Jésus, le R.P. Ollivier a tenté d'identifier le mystérieux porteur d'eau à "*quelque disciple secret dont il (Jésus) s'était assuré le concours*". Cette explication ressemble fort à une pure fiction romanesque et je lui pense qu'il vaut mieux identifier ce porteur d'eau au Verseau. Mais j'avoue ne pas très bien savoir ce qu'il peut bien venir faire là. (3)

Selon les trois synoptiques, c'est au cours du dernier repas pascal pris en commun, également appelé Dernière Cène, que Jésus institua la sainte Eucharistie. En revanche, dans *Jean* 6, 22-59, on apprend que celle-ci fut accomplie deux ans auparavant, à Capharnaüm, au cours d'un long discours dans lequel Jésus se compara au pain de vie, venu du ciel et destiné à y remonter après être ressuscité d'entre les morts. Or Capharnaüm n'était pas une ville ni un bourg, mais le nom d'une source qui fut sans doute copié dans Flavius Josèphe.

Dans la Dernière Cène telle qu'elle est décrite dans *Jean*, on trouve un épisode complètement ignoré des synoptiques et au cours duquel Jésus, humblement, lave les pieds de ses disciples (*Jean* 13, 1-15). Il résulte donc des synoptiques que la Dernière Cène fut le repas pascal et que Jésus mourut après la Pâque alors que d'après *Jean* il mourut avant la Pâque et avant d'avoir célébré le repas pascal.

Ce sont là d'importantes contradictions que des critiques modernes ont tenté d'expliquer en faisant état de deux calendriers différents en usage à l'époque. Ces considérations, pour intéressantes qu'elles soient, n'expliquent pourtant pas qu'un même événement d'aussi grande importance puisse être raconté de manières si différentes ; à moins, bien sûr, qu'il ne soit imaginaire.

Dans un livre passionnant, Henri Stierlin a montré que bien avant l'ère chrétienne, il avait existé une cérémonie rituelle de divinisation des souverains, fondée sur l'astrologie, et au cours de laquelle des souverains-dictateurs partageaient un repas avec douze autres personnes et parfois même dans une salle où se trouvaient douze statues de dieux et une treizième représentant le souverain. Ce repas ressemblait si fortement à la Dernière Cène durant laquelle le Christ-roi s'était réuni avec ses douze apôtres, qu'on comprend que les premiers chrétiens aient tout fait pour que cette cérémonie antique tombe dans l'oubli le plus total.

Plusieurs critiques ont montré que la description du repas pascal proposée par les *Evangiles* est absolument contraire aux traditions juives de l'époque et, par là-même, dénuée de sens. Mais il y a plus étonnant encore : la phrase "*faites ceci en mémoire de moi*" qui organise véritablement la répétition du sacrement de la Communion, n'apparaît que dans l'*Evangile de Luc*. Elle s'y est glissée, probablement tardivement, inspirée par la *Première Epître aux Corinthiens* de Paul qui, dans son chapitre 11, versets 23 à 26, nous propose une troisième version du repas pascal, plus dépouillée, et qui fut, sans doute, la première en date.

A propos de l'institution de l'Eucharistie, Charles Guignebert s'est livré à une comparaison rigoureuse des synoptiques et des différents manuscrits au départ desquels ceux-ci ont été traduits. Tous ces textes disent des choses différentes et il n'y a aucun accord sur rien ! Non seulement l'ordre des phrases varie, mais des passages entiers sont omis ici et ajoutés là. Et pour comble, au second siècle, Marcion utilisait un texte qui ne contenait que les actuels versets 15, 18 et 19 de *Luc* qui ignorait tout de la coupe, du sang de l'Alliance et de l'ordre de réitérer.

Le chevalier Le Clément de St-Marcq passe pour être le premier qui osa suggérer que lors de leurs réunions secrètes dans les catacombes, les chrétiens adoptèrent rapidement des rites magiques qui furent pratiqués ici et là depuis l'aube des temps. Partant d'un texte de l'*Evangile de Jean*, ce chercheur franc-maçon se demanda comment on avait pu suggérer qu'il était possible de manger à la fois le sang et la chair d'un être masculin sans attenter à sa vie. Il n'y avait en fait qu'un seul moyen : la spermophagie. L'idée fut reprise plus tard par G. De Cetremoy qui, dans un ouvrage peu connu, expliqua que les fidèles se masturbaient réciproquement, recueillaient leur sperme dans leurs mains et l'offraient ensuite à boire aux autres en prononçant les paroles sacramentelles. Il ajoutait que des femmes qui avaient leurs règles s'étendaient sur des lits et accueillaient ainsi des hommes qui venaient tremper leur langue dans leur sang. Appelant à ce propos à la barre des témoins Saint Epiphane, Théodoret, Procus et même saint Paul, cet auteur disait encore que, parfois, le coït entre hommes et femmes était réalisé de manière ordinaire, le mâle s'écriant alors "*Ceci est mon corps, ceci est mon sang.*" C'est contre de telles débauches, expliquait-il, que Paul se serait révolté dans sa *Première Epître aux Corinthiens* et c'est à propos de ces rites secrets que les premiers chrétiens auraient été accusés de manger des nouveaux-nés.

Dans son Panarion, qu'il écrivit aux alentours de 374, saint Epiphane avait décrit

ainsi les repas en commun des Phibionites, une secte à caractère gnostique : " *Quand ils se sont bien repus et se sont, si je puis dire, rempli les veines d'un surplus de puissance, ils passent à la débauche. L'homme quitte sa place à côté de sa femme et dit, à celle-ci :* 'Lève-toi et célèbre l'union d'amour avec le frère'. *Les malheureux se mettent alors à forniquer tous ensemble* (...) *Une fois qu'ils se sont unis, comme si ce crime de prostitution ne leur suffisait pas, ils élèvent vers le ciel leur propre ignominie : l'homme et la femme recueillent dans leur main le sperme de l'homme, s'avancent les yeux au ciel et. leur ignominie dans les mains, l'offrent au Père en disant :* 'Nous t'offrons ce don, le corps du Christ'. *Puis ils mangent et communient avec leur propre sperme. Ils font exactement de même avec les menstrues de la femme. Ils recueillent le sang de son impureté et y communient de la même manière. Et, disent-ils, c'est le sang du Christ. Car quand on lit dans l'Apocalypse :* 'J'ai vu l'arbre de vie, avec ses douze sortes de fruits, rendant son fruit chaque mois' *(Apocalypse 22:2), ils l'interprètent comme étant une allusion aux périodes mensuelles des femmes.* (...) *Lorsque, dans leurs réunions, ils entrent en extase, ils barbouillent leurs mains avec la honte de leur sperme, l'étendent partout, et les mains ainsi souillées et le corps entièrement nu, ils prient pour obtenir, par cette action, le libre accès auprès de Dieu*".

Citant l'historien Robert Briffault, Elton Shaw a signalé que non seulement les gnostiques mais aussi les manichéens communiaient au moyen de sperme mélangé à d'autres sacrifices eucharistiques. (4)

C'est le moment de rappeler ce que j'ai dit plus haut dans le chapitre consacré à la vie de Jésus, sous le sous-titre "les femmes des *Evangiles*" : dans un ouvrage perdu intitulé "Les questions de Marie" attribué à Marie Madeleine et que cita Saint Epiphane, il était écrit que Marie Madeleine et Jésus se trouvant un jour ensemble, Jésus fit l'amour à une femme qui était sortie de son côté et qu'au moment ultime il s'en retira, recueilli son sperme et le présenta en offrande à Dieu.

Ce qui précède se situe dans le droit fil des Mystères de la Grande Mère, d'Attis, de Mithra, des Baals syriens, de Dionysos et des dieux égyptiens : là aussi les fidèles participaient à des repas sacrés censés renouveler l'union entre eux. Parfois ils s'y unissaient charnellement (ce rite ayant été conservé dans les célèbres "messes noires") ; mais parfois aussi ils y dévoraient la chair d'un animal considéré comme divin, de façon à s'identifier au Dieu en incorporant sa substance. La mémoire de ces sacrifices rituels a été conservée dans le mot "hostie" qui vient du latin *hostia* désignant la victime immolée.

Sans doute de telles cérémonies de débauche expliquent-elles que les premiers chrétiens pratiquaient leurs rites dans le plus grand secret. Celse, dans son *Discours Vrai* avait dénoncé la chose en ces termes : "*Leurs agapes sont le prétexte d'une débauche contre nature. Dira-t-on que ce ne sont là qu'injurieux commérages ? Pourquoi alors, seuls de leur espèce, n'ont-ils ni autels, ni temples, ni simulacres connus ? Pourquoi ne parlent-ils et ne se réunissent-ils qu'en secret, si ce qu'ils adorent et veulent dérober aux regards n'était punissable et honteux ?*" Or, si le terme "agape" a pris aujourd'hui le sens de "festin entre amis" il avait aussi le sens d'affection amoureuse et d'amant jadis. (5)

Plus que probablement, alors qu'au début les premiers chrétiens se réunissaient pour se livrer ensemble à des rites du genre de ceux qui viennent d'être décrits, c'est Paul qui, vers 150, modifia profondément ces choses en instituant un repas commun dépouillé de ses relents magiques. Pour ce faire, il ne conserva que certains emprunts aux religions païennes. C'est ainsi que dans le *Livre des Morts Egyptiens*, parmi les offrandes sépulcrales, sont mentionnés "*le pain et le vin de la communion*". Dans des papyrus égyptiens bien antérieurs à notre ère, il est également question de vin devenant le sang d'Osiris et ce sang est donné à boire à Isis et Horus afin qu'ils se souviennent d'Osiris après sa mort. Dans la Cène propre

aux sectateurs de Mithra, la phrase suivante était prononcée : "*Celui qui ne mangera point mon corps et ne boira point mon sang de façon à se confondre avec moi et moi avec lui, n'aura point part au salut.*"

L'identité de l'Eucharistie chrétienne avec les rites antiques de manducation du dieu n'ayant évidemment échappé à personne, il s'éleva très tôt de vives critiques quant à l'institution de ce rite par Jésus. Justin de Naplouse [Début du second siècle - 165] dans le 66e chapitre de sa *Première Apologie* puis Tertullien [vers 160 - vers 240] dans le quarantième chapitre de ses *Prescriptions contre les Hérétiques* ont tous deux cru pouvoir répondre à ces critiques en prétendant que c'était le diable qui, volontairement, avait instillé préalablement de semblables rites dans les religions païennes afin de ridiculiser par avance la sainte Eucharistie. Chacun peut penser ce qu'il veut de cette argumentation ; mais au moins constitue-t-elle l'aveu évident que ces rites existaient antérieurement au christianisme. (6)

Durant la Messe, dans le cadre des rites eucharistiques, le prêtre élève l'hostie, puis une coupe, puis enfin l'hostie et la coupe ensemble. On a cru discerner dans ces gestes un symbolisme égyptien : élévation du disque solaire, suivi du croissant lunaire et, enfin, élévation de la barque solaire portant le disque de Râ. (7)

On a beaucoup discuté, d'un strict point de vue théologique, de la présence réelle du corps de Jésus dans l'hostie. On s'est même demandé s'il y était nu ou habillé ! Au Concile de Trente, Pie IV rédigea une bulle dans laquelle on pouvait lire ceci : "*Dans le sacrement de l'Eucharistie, il y a véritablement, réellement, et en substance, la chair et le sang combinés avec l'âme et la divinité de N.S. J.-C. et lors de cette cérémonie, l'entière substance du pain est convertie en chair, de même que l'entière substance du vin est convertie en sang.*" En 1566, dans la Confession Helvétique, il était encore clairement stipulé qu'il y avait "*mastication sacramentelle du corps du Seigneur*". Il est donc bien certain qu'au départ l'Eucharistie correspondait rigoureusement aux anciens repas sacrés au cours desquels le dieu était incorporé physiquement dans le corps des adeptes des Mystères par la manducation d'un animal sacrifié censé possédé par le dieu. Or, bien avant la naissance supposée de Jésus, Cicéron s'était déjà étonné de l'étrangeté de ce rite et s'était exclamé : "*comment peut-on être assez stupide pour s'imaginer que ce qu'on mange est un dieu ?*"

Au fil des siècles, le Sacrement eucharistique évolua peu à peu tant dans sa forme que dans ses conceptions mêmes. Ceux que le sujet intéresse pourront utilement se reporter à l'ouvrage très complet que Jules Steeg a consacré au sujet. (8)

La trahison de Judas

C'est au cours de la dernière Cène que Jésus aurait désigné parmi les douze apôtres celui qui allait le trahir, à savoir Judas. Après avoir vendu Jésus pour 30 pièces d'argent, pris de remords, Judas aurait jeté cette somme dans le Temple puis se serait suicidé.

En fait, tout ce qui touche à Judas, dans les *Evangiles*, relève de l'invention pure et n'a même aucune vraisemblance. En *Matthieu* 19, 28 Jésus avait promis à ses douze apôtres qu'ils trôneraient un jour dans le ciel sur douze sièges pour juger les douze tribus d'Israël. A ce moment-là, il n'excluait donc pas Judas. Or, le Fils de Dieu pouvait-il ignorer alors que ce Judas le trahirait et serait remplacé par un autre apôtre après sa disparition ? En *Jean* 12, 6 on peut lire que Judas tenait la bourse des douze, mais que parce qu'il était un voleur il y dérobait de l'argent. Encore une fois, le Fils de Dieu pouvait-il ignorer que Judas était un voleur avant de lui confier une responsabilité de trésorier ? Et si Judas avait réellement été un trésorier indélicat, pourquoi ne se serait-il pas enfui tout simplement avec la caisse

commune plutôt que de dénoncer son Maître pour trente malheureuses pièces d'argent ? A moins de supposer que Judas était un voleur qui ne savait pas compter...

Ces anomalies constituent des indices que Judas fut inventé "après-coup" pour satisfaire à la logique de la mentalité rabbinique qui exigeait que tout ce qui toucherait au Messie serait conforme aux prophéties. Dans le *Psaume* 41, 10 on pouvait lire : "*Même le confident sur qui je faisais fond et qui mangeait mon pain, se hausse à mes dépens*". Dans *Zacharie* 11, 12-13 il était écrit : "*Alors je leur dis : Si cela vous paraît bon, octroyez-moi mon salaire ; sinon laissez. Et ils pesèrent mon salaire : trente sicles d'argent. Mais Yahvé me dit : jette-le au trésor, le beau prix auquel ils m'apprécièrent. Et je pris les trente sicles d'argent et les jetai dans le Temple de Yahvé, dans le trésor.*" En *Matthieu* 27, 7 on peut lire que les prêtres refusèrent que l'argent de Judas fut incorporé au trésor du Temple puisqu'il était le prix du sang. Ils décidèrent donc d'utiliser cette somme pour acheter un terrain destiné à devenir un cimetière pour les étrangers. Et *Matthieu* ajoute (27, 9) : "*Alors s'accomplit l'oracle du prophète Jérémie : Et ils prirent les trente pièces d'argent, le prix du Précieux qu'ont apprécié des fils d'Israël, et ils les donnèrent pour le champ du potier, ainsi que me l'a prescrit le Seigneur.*" Ici, *Matthieu* confond : ce texte, qu'il cite imparfaitement, n'appartient pas à *Jérémie* mais à *Zacharie*.

Ni l'*Apocalypse*, ni Paul ne parlent de la trahison de Judas. Paul parle même des douze comme d'un groupe d'individus dont personne ne fut jamais retranché. Dans sa *Première Epître aux Corinthiens* il précise, sans aucune remarque particulière, qu'après sa résurrection Jésus apparut "aux douze" (I *Corinthiens* 15, 5). En outre, quand il parle de l'arrestation de Jésus, il emploie les même termes que *Marc* et *Matthieu* utilisèrent pour décrire celle de Jean-Baptiste. Rien n'indique donc que Paul eut jamais connaissance d'un récit relatif à la trahison de qui que ce fut. Dans l'*Evangile apocryphe de Pierre* qui fut mentionné pour la première fois en 190, il est signalé que les douze pleurèrent Jésus. Ainsi donc, peu avant 190, il n'était pas encore question du récit de la trahison de Judas. (9)

Pour beaucoup de critiques, Judas fut simplement la personnification des Juifs, censés être responsables de la mort de Jésus. Le nom même de Judas semble les désigner. Mais que désigne le mot Iscarioth, associé à Judas ? Ce terme signifie simplement "traître". On mesure immédiatement la signification première de ces choses : Jésus aurait été à la fois trahi puis condamné par le peuple juif. Sous la pression de nombre de conciles de l'Eglise catholique, le "peuple déicide" fut longtemps stigmatisé et cela eut des conséquences historiques dramatiques qu'il serait trop long de rappeler ici.

Une autre théorie, beaucoup moins connue, fait appel, encore une fois, à la symbolique astrologique. Les Israélites utilisaient comme signes du zodiaque les douze noms des tribus d'Israël. Or, ainsi que cela a été précédemment expliqué, la tribu de Juda correspondait au Lion. Comme une position particulière de la constellation du Lion pouvait servir à déterminer avec précision le commencement de la Pâque, fête au cours de laquelle Jésus serait crucifié, un scribe aurait pu identifier le Lion-Juda annonciateur en Judas traître-dénonciateur... (10)

Après avoir mangé avec ses apôtres et avoir désigné celui d'entre eux qui le trahirait, Jésus se serait rendu sur le Mont des Oliviers dans une sorte de grand jardin appelé Gethsémani (le pressoir à huile) où il aurait prié son Père céleste tandis que ses apôtres se seraient endormis. Seul *Luc* dit qu'un ange serait venu réconforter Jésus ; mais il est vrai que si le terme "ange" n'apparaît pas une seule fois dans l'*Evangile de Marc*, il apparaît plus d'une dizaine de fois dans *Luc* !

On a suggéré, mais ce n'est pas convaincant, que cet épisode et ce lieu auraient été inspirés par *Isaïe* 63, 3-5 où il est question d'un homme abandonné des siens dans un pressoir à vin. Plus simplement, on peut penser que le thème du héros abandonné par les siens fut

toujours un thème littéraire largement exploité.

Un moment donné, Judas serait arrivé à la tête d'une bande de nombreux soldats, aurait embrassé Jésus selon un signal convenu et, aussitôt, Jésus aurait été mis aux arrêts. Alors, un des apôtres aurait dégainé son arme et en aurait frappé le serviteur du Grand-Prêtre, lui coupant l'oreille. Seul *Luc* ajoute que Jésus recolla aussitôt l'oreille. Une fois encore, cet épisode semble avoir été inspiré par des textes considérés comme prophétiques. Dans les *Proverbes*, en 27, 6 on peut en effet lire : "*Loyales sont les bourrades d'un ami, menaçants les embrassements d'un ennemi.*" En outre, dans 2 *Samuel* 20, 9-10 on trouve : "*Joab demanda à Amasa : Tu vas bien mon frère? Et, de la main droite, il saisit la barbe d'Amasa pour l'embrasser. Amasa ne prit pas garde à l'épée que Joab avait en main, et celui-ci l'en frappa au ventre et répandit ses entrailles à terre.*"

Il faut encore ajouter à ceci qu'une coutume juive de purification qui avait été instaurée par Moïse, prévoyait que chaque année une génisse fut conduite au Mont des Oliviers et que là elle fut embrassée par celui qui allait ensuite la sacrifier. [11]

Uniquement dans le récit de l'arrestation de Jésus tel qu'on peut le lire en *Marc*, on trouve le curieux passage que voici : "*Un jeune homme le suivait, n'ayant pour tout vêtement qu'un drap et on le saisit, mais lui, lâchant le drap, s'enfuit tout nu*" (*Marc* 14, 51). Nombreux sont ceux qui ont essayé de mettre un nom sur cet inconnu et de comprendre pourquoi il se trouvait là vêtu seulement d'un drap. On a suggéré qu'il sortait tout droit d'un texte supposé prophétique qu'on peut lire dans *Amos* 2, 16 : "*Et le plus brave d'entre les vaillants s'enfuira tout nu ce jour-là, oracle de Yahvé.*" Néanmoins, on ne peut s'empêcher aujourd'hui de tracer un parallèle entre ce jeune homme qui ne portait qu'un drap sur lui et l'autre -le même sans doute- dont question dans l'*Evangile Secret de Marc* et qui avait inspiré au professeur Morton Smith l'hypothèse selon laquelle Jésus pratiquait des rites orgiaques au cours desquels il s'unissait charnellement aux nouveaux adeptes pour leur transmettre certaines connaissances secrètes.

Tandis que Jésus était emmené et jugé, Judas se serait repenti. Après s'être débarrassé des trente pièces d'or, il se serait pendu dit *Matthieu* 27, 5. Au contraire, les *Actes des Apôtres* affirment en 1, 18 qu'avec son argent le traître se serait acheté un champ, qu'il y aurait trébuché et que dans sa chute il se serait tué en s'ouvrant le ventre. Papias rapporta une légende selon laquelle Judas se serait mis à enfler dans des proportions monstrueuses puis aurait éclaté en répandant une odeur affreuse restée longtemps perceptible. Une autre légende dit encore qu'il se précipita dans la mer après s'être attaché une meule au cou. [12]

Toutes ces morts différentes ne doivent pas étonner si l'on considère, comme cela a été montré plus haut, que Judas n'exista jamais et qu'il fut inventé "*afin que s'accomplît l'Ecriture*" comme le précisent les *Actes des Apôtres* en 1, 16.

Arthur Heulhard, Daniel Massé, Eisler et quelques autres ont absolument voulu voir, dans l'épisode de l'arrestation de Jésus, une échauffourée au cours de laquelle des soldats romains arrêtèrent un agitateur politique qui s'était retranché là avec une petite troupe armée. On peut leur répondre d'une seule phrase : s'il y avait effectivement eu des agitateurs à Gethsémani, ce n'est pas un seul crucifié qu'il y aurait eu ; mais des dizaines !

Jésus devant ses juges

Mgrs A. et J. Lémann, qui se sont particulièrement penchés sur le procès de Jésus, ont expliqué, en citant pour preuve le Talmud lui-même, qu'en dépit de pouvoirs extrêmement étendus, le Sanhedrin (qui était un tribunal religieux juif), s'était vu retirer, par l'autorité romaine, tout pouvoir de prononcer une sentence de mort depuis l'an 23 av. J.C. S'il

l'avait fait, il l'aurait fait en violant la loi romaine. En supposant que cette violation avait été accomplie, Mgrs A. et J. Lémann précisaient encore, en citant cette fois tant le Talmud que Maïmonide, qu'un tel jugement n'aurait pu être valablement rendu que si le Sanhedrin avait été réuni au complet dans la seule salle appropriée, c'est-à-dire la salle dite des pierres taillées (gazith) qui se trouvait dans une des dépendances du temple. Poussant très loin leurs analyses quant à la valeur du jugement rendu par le Sanhedrin, Mgrs A. et J. Lémann comptèrent vingt-sept irrégularités par rapport au droit criminel hébraïque de l'époque. Pour ces deux auteurs, qui raisonnaient en prêtres, tous ces faits invalidaient complètement le procès intenté à Jésus par la juridiction juive.

Or, si l'on ne raisonne pas comme un prêtre, une autre interprétation des faits se fait jour : si les évangélistes ont raconté les faits du procès sans tenir compte de l'interdiction faite au Sanhédrin de rendre une sentence de mort et en passant par-dessus la nécessité de rassembler pour la cause septante-deux personnes dans une salle bien précise dont ils ne semblèrent même pas connaître l'existence ; et si, enfin, ils ont commit tant d'autres erreurs en rapportant les faits prétendus, c'est tout simplement parce qu'ils racontèrent des choses auxquelles ils n'avaient tout simplement pas assisté et qui étaient sorties tout droit de leur imagination ou de celle d'autres personnes dont ils rapportèrent les récits.

Le juriste Weddig Fricke a de son côté fait observer que si l'on devait en croire les divers récits des *Evangiles synoptiques*, la comparution de Jésus, à la fois devant le Sanhédrin (juridiction juive) et devant Pilate (autorité romaine) aurait été un fait si exceptionnel et sans précédent que la condamnation de Jésus serait devenue un sujet de curiosité et de référence historico-juridique pour nombre de juristes et d'historiens de l'époque. Or, il n'en fut rien. Bien mieux : Flavius Josèphe qui avait un père prêtre qui officiait certainement au Sanhedrin, aurait forcément été personnellement intéressé par la chose et en aurait donc parlé longuement. Or mes lecteurs savent que Flavius Josèphe n'a rien fait de tel. Enfin, il faut savoir, comme l'a souligné Polydore Hochart, que les procurateurs romains se rendaient rarement dans la cité sainte des Juifs qui ne pouvait leur offrir aucun divertissement. Cette ville était donc placée sous l'autorité d'un tribun militaire qui occupait la citadelle avec une cohorte. Pilate, pendant ce temps, résidait à Césarée, une très belle ville où était implanté le siège administratif de la Palestine. Jésus ne put donc comparaître devant Pilate à Jérusalem. Et l'aurait-il même fait, comment les évangélistes auraient-ils pu connaître le dialogue qui avait eu lieu entre les deux hommes ? Seul Pilate ou un de ses proche auraient pu le leur communiquer, ce qui est parfaitement impensable.

En ne s'en tenant qu'à ce qui précède, on est forcément conduit à conclure que le procès de Jésus, tel que l'ont raconté les *Evangiles*, est une pure fiction.

Mais regardons-y de plus près encore...

Selon *Matthieu*, Jésus fut d'abord emmené devant le grand-prêtre Caïphe qui présidait le Sanhédrin. Au moins ne commet-il pas d'erreur historique sur la personne du grand-prêtre. *Marc*, lui, parle du grand prêtre mais il a l'air d'en ignorer le nom. *Jean* dit que Jésus fut conduit devant Anne qui était grand-prêtre cette année-là. Or, Anne n'assuma cette fonction que de l'an 6 à l'an 15. En outre, *Jean* ne cite même pas le mot Sanhédrin. *Luc*, à l'inverse, parle seulement du Sanhédrin, mais sans citer le nom de celui qui le présidait. *Marc*, *Matthieu*, *Luc* et *Jean* sont d'accord pour dire que Jésus fut ensuite conduit devant le gouverneur Pilate. *Marc*, *Matthieu* et *Jean* qui présentent Pilate comme un homme bon et intègre, disent que ce gouverneur proposa au peuple de choisir de relâcher soit Jésus soit un bandit notoire, selon une certaine coutume annuelle. Le peuple aurait choisi la liberté pour Barrabas et la mort pour Jésus. *Luc* s'écarte complètement de ce récit. Il prétend que Pilate s'étant assuré que Jésus était Galiléen, l'adressa à Hérode qui avait la Galilée dans sa juridiction. Toujours selon *Luc*, après un bref interrogatoire, Hérode aurait renvoyé Jésus à

Pilate. Alors seulement serait intervenu l'épisode avec Barrabas. Selon les quatre évangélistes, Pilate se serait enfin lavé les mains "*de ce juste*" dont le peuple réclamait la mort et l'aurait remis aux bourreaux.

Ici, plusieurs remarques s'imposent : arrêter Jésus, le juger, le condamner, le supplicier et, enfin, le crucifier en si peu de temps (une dizaine d'heures a calculé Sarwat Anis Al-Assiouty) et pendant la période festive que signalent les *Evangiles synoptiques*, était rigoureusement impossible. En effet, outre que de tels déplacements auraient sans doute nécessité plusieurs jours en temps ordinaire, le Sanhédrin qui était un tribunal religieux juif, ne pouvait en aucun cas se réunir la nuit et encore moins procéder à une instruction à la veille ou le jour d'une fête religieuse. Enfin, pour le blasphème dont il était accusé (se prétendre le Messie), Jésus ne pouvait en aucun cas être condamné à mort.

Les Juifs lapidaient et décapitaient, mais ne crucifiaient pas. D'un strict point de vue logique, il est donc doublement invraisemblable que le peuple juif (subitement devenu hostile à Jésus) ait demandé aux occupants romains qu'ils détestaient, un supplice païen pour un Galiléen, c'est-à-dire un Juif !

Selon les historiens contemporains, Pilate fut de tous les procurateurs romains l'un des plus cruels et des plus inhumains. Il avait la hantise des agitateurs et portait une haine particulière aux Galiléens. Le rôle que lui attribuent les *Evangiles* est donc globalement insoutenable. L'*Evangile de Luc* est le seul à prétendre que Pilate envoya Jésus à Hérode en croyant le sauver. Or, Hérode Antipas était grand admirateur des romains : il vivait comme eux et détestait les Juifs qui, pour leur part, le considéraient comme une bête sauvage. L'*Evangile de Luc* propose donc là un épisode supplémentaire particulièrement absurde. Il le termine de surcroît en soulignant que "*ce jour-là, Hérode et Pilate devinrent amis*" (*Luc* 23, 12). On se demande bien pourquoi ces deux hommes qui se détestaient se seraient ainsi réconciliés sur le dos d'un personnage qui aurait dû leur paraître insignifiant.

Matthieu seul dit que, devant la foule, Pilate prit de l'eau, se lava les mains et déclara : "*Je suis innocent du sang de cet homme ; cela vous regarde*." Or, cette coutume de montrer que ses mains sont innocentes du sang versé est strictement juive et décrite comme telle dans *Deutéronome* 21, 6-9.

On a aussi soulevé l'impossibilité d'un dialogue entre Pilate, la foule et Jésus, Pilate ne connaissant pas l'araméen et l'opinion de la foule n'étant pas sondée dans des villes non libres comme Jérusalem. Ces difficultés ont été en partie levées par certains critiques qui ont soutenu que Jésus, assez paradoxalement, semblait s'exprimer en grec. De fait, quand les évangélistes citent Jésus se référant aux Ecritures, ils le font puiser dans la version grecque et plusieurs passages dans *Jean* (7,1; 7, 13; 9, 22 et 11, 54 entre autres) nous présentent le Christ comme étranger aux Juifs et risquant d'être mis à mal par eux. La solution de ces problèmes connexes semble être que la légende de Jésus pris naissance dans un milieu hellénisé et que son procès fut primitivement conçu selon la procédure romaine (avec participation d'une foule déchaînée réclamant, comme dans les jeux du cirque, que le sang fut versé). Ensuite seulement, pour donner de la consistance au personnage et le rattacher plus fortement à la tradition messianique juive, on lui aurait donné un caractère de plus en plus sémitique et on aurait dédoublé son procès afin que Jésus fut également confronté au Sanhédrin sur lequel on voulait que repose tout le poids de sa condamnation.

L'insignifiance d'un prophète d'essence populaire est une preuve supplémentaire contre l'authenticité des récits évangéliques. En effet, jamais un homme du peuple n'aurait été traduit devant Pilate pour un délit aussi mineur qu'un blasphème. Certains critiques ont donc supposé qu'en réalité Jésus était d'essence noble et ont argumenté en faveur de cette idée en rappelant qu'une princesse l'assistait de ses biens (voir précédemment). (13)

Un autre indice de l'origine non juive du procès de Jésus est le célèbre épisode du

triple reniement de Pierre que les quatre *Evangiles* racontent. Il le font avec tant de contradictions, les interlocuteurs de Pierre étant généralement différents, qu'au lieu de trois reniements successifs, on devrait en considérer facilement sept ! Selon la tradition, cependant, avant que le coq eut chanté pour la première fois, Pierre, interrogé par des curieux, avait déjà prétendu par trois fois ne pas connaître Jésus. Or, l'élevage de la volaille était interdit à Jérusalem au temps de Jésus parce qu'en grattant le sol ces animaux faisaient apparaître des bêtes impures. Si le reniement de Pierre est un récit concevable dans une ville romaine, il ne l'est pas dans la ville sainte des juifs, à moins de concevoir, comme l'ont prétendu certains critiques, que la prescription rituelle interdisant l'élevage de la volaille à Jérusalem n'était guère suivie. (14)

L'épisode de Barrabas est lui aussi très instructif si l'on s'interroge à propos de l'origine du récit du procès de Jésus. La coutume dont il est question dans les *Evangiles* et qui aurait consisté à relâcher un prisonnier choisi par la foule n'a en effet jamais existé car aucun texte, hormis les *Evangiles*, n'en a jamais parlé. Il est donc difficile de concevoir que des Juifs auraient conçu un tel récit. En revanche, des étrangers connaissant un peu les coutumes juives l'auraient pu. En effet, le récit relatif à Barrabas semble calqué sur la coutume du bouc émissaire. Celle-ci consistait à prendre deux boucs ; le premier, chargé rituellement des fautes d'Israël était relâché dans le désert, tandis que le second, innocent, était sacrifié. Je signalerai en passant que dans un livre où il démontra l'influence considérable que le culte égyptien de Tryphon avait exercé sur les coutumes juives, W. Pleyte expliqua, entre autres choses, que celle du bouc émissaire avait été empruntée, comme d'autres, aux égyptiens. Philon le Juif qui vécut au temps de Jésus à Alexandrie, a laissé pour sa part dans ses écrits le témoignage d'une coutume pratiquée là-bas par les juifs : après avoir intronisé un pseudo-roi, ils le couvraient d'honneurs puis ensuite le maltraitaient. Ce roi, ils l'appelaient Karabas... (15)

Le nom même du prisonnier relâché éclaire nettement le pourquoi du récit évangélique. En effet, la plupart des critiques s'entendent pour admettre que ce nom, diversement orthographié dans les manuscrits parvenus jusqu'à nous, a pour signification primitive "fils de leur père". Saint Jérôme en son temps [vers 347 - 420] trancha déjà définitivement le véritable sens de ce mot en écrivant *Bar-Rabban, filius magistri eorum*, c'est-à-dire "fils du maître des Juifs", à savoir : Satan. Le récit faisant intervenir un pseudo Barrabas n'a donc pas d'autre origine que la volonté de gens étrangers au judaïsme de faire endosser aux Juifs la responsabilité de la mort du Messie. Responsabilité d'autant plus écrasante que ces Juifs, ayant eu à choisir entre le fils de Dieu et Satan, leur maître, auraient une fois de plus choisi Satan. Néanmoins, très tôt, les manuscrits parlèrent non pas de Barrabas, mais de Jésus-Barrabas, un peu comme si le mauvais était lui-même un décalque du bon. Un indice supplémentaire que ce personnage fut strictement symbolique. (16)

En résumé, le procès de Jésus tel qu'il figure dans les *Evangiles* est une pure invention de gens qui ne savaient même pas que le Sanhédrin ne pouvait rendre un jugement sans appeler des témoins dignes de foi et irréprochables, le Talmud précisant qu'amis et ennemis étaient inaptes à porter témoignage. Cette fiction qui ne visait même pas à être vraisemblable d'un strict point de vue légal n'avait qu'un seul but : nuire aux Juifs en prétendant qu'ils avaient condamné le Messie. (17)

La Passion de Jésus

Dans le traité "*Contre les chrétiens*" écrit par Porphyre de Tyr entre 271 et 300, on pouvait lire, à propos de la Passion : "*Chacun des évangélistes a écrit le compte-rendu de la Passion non pas en plein accord, mais en pleine dissonance avec les autres.* (...) *D'après*

cette histoire banale et contradictoire, on pourrait croire qu'il s'agit non pas d'un seul patient, mais de plusieurs (...) *Il est clair que cette fiction incohérente, ou bien représente plusieurs crucifiés, ou bien représente un seul qui meurt si mal qu'il ne donne à ceux qui sont là aucune idée nette de ce qu'il souffre. Mais si ces gens-là n'étaient pas capables de dire véridiquement de quelle façon il était mort et n'ont fait que de la littérature, c'est que sur tout le reste ils n'ont rien raconté non plus qui mérite confiance*." Ainsi donc, dès ce temps-là, on avait constaté les incohérences et les fictions dont il va être bientôt question...

Si l'on s'en tient aux *Evangiles*, Pilate aurait été contraint, par la volonté du peuple, à livrer Jésus aux bourreaux. Cette idée, bien qu'absurde, témoigne d'une idéologie qui fut sans doute très en vogue dans certains milieux du christianisme primitif puisque les Eglises coptes et grecques sanctifièrent le romain, lui donnant ainsi rang de martyr chrétien ! Jusqu'au Ve siècle, sur les lieux de l'ancien prétoire de Pilate, s'éleva même une "église de Pilate".

Retenons de tout ceci que si Jésus avait été condamné par le Sanhédrin, il aurait subi un supplice juif, comme la strangulation ou la lapidation. En aucun cas il n'aurait été crucifié puisque ce supplice était spécifiquement païen et que les Juifs l'avaient en horreur, leurs lois prohibant d'ailleurs pour les hommes toutes les formes de mise à mort lente. En *Deutéronome* 21, 23 on peut même lire qu'un homme pendu à un arbre est une malédiction de Dieu. On comprendrait donc mal que Dieu aurait voulu racheter les péchés des hommes en faisant mourir son propre Fils d'une manière semblable à celle qu'Il avait définie comme une malédiction. Comment une malédiction surajoutée aux fautes de l'humanité aurait-elle pu effacer ces fautes?

Si Jésus avait été condamné par Pilate, il aurait certes été crucifié ; mais Pilate n'aurait pu le condamner que pour un délit, une atteinte à la puissance romaine. Et, à l'évidence, il n'en était rien. [18]

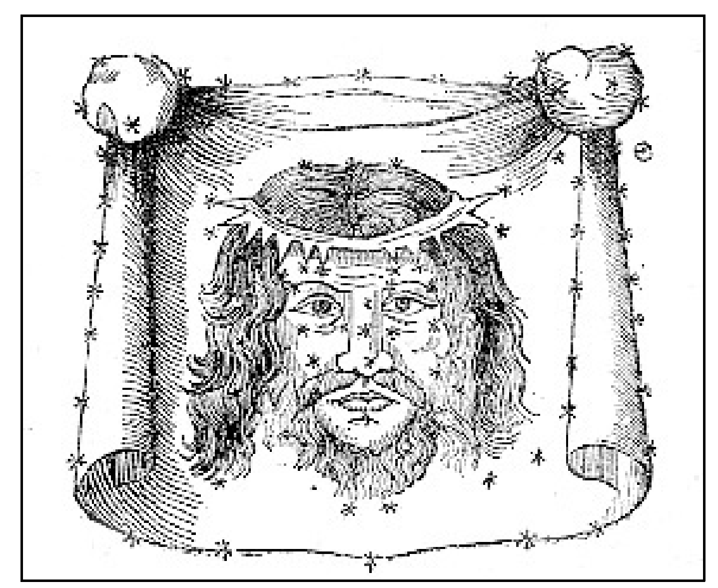
Avant d'être crucifié, Jésus aurait été humilié de diverses façons puis flagellé. Ensuite, il aurait porté sa croix jusqu'au lieu où il devait être crucifié. Chemin faisant, il se serait écroulé à plusieurs reprises. On aurait requis un certain Simon de Cyrène pour l'aider.

Autant de détails qui, lorsqu'ils sont examinés à la loupe, révèlent de bien curieuses choses...

La flagellation précédant la mise à mort était une coutume strictement romaine qui, en conséquence, n'aurait pas dû être appliquée en la circonstance. Elle paralysait les forces du condamné qu'on épuisait encore davantage en le faisant porter jusqu'au lieu de son dernier supplice une partie de l'instrument de mise à mort. Ce n'était pas en effet toute la croix que le supplicié devait porter, mais uniquement la partie horizontale de celle-ci qui était sculptée d'une mortaise de telle sorte qu'elle puisse s'emboîter sur un pieux vertical solidement fiché en terre sur le lieu habituel des supplices. [19]

Pour ceux qui conçurent le récit de la Passion, le supplice préalable à la crucifixion avait l'avantage de satisfaire la mentalité rabbinique, car elle y trouvait une justification du texte qu'on peut lire en *Isaïe* 50, 6 : "*J'ai tendu le dos à ceux qui me frappaient, les joues à ceux qui m'arrachaient la barbe, je n'ai pas soustrait ma face aux outrages et aux crachats.*"

Les trois synoptiques racontent qu'alors qu'il cheminait vers le calvaire, Jésus fut aidé par Simon de Cyrène qui fut requis d'office à cet effet par les soldats. Seul *Marc* précise, dans une addition qui pourrait être nettement postérieure au reste, que ce Simon était le père d'Alexandre et de Rufus. Etrange. En effet, ce père qui porte un prénom hébreu a donné à un de ses fils un prénom grec et à l'autre un prénom romain. C'est trop beau pour être vrai dit-on dans pareil cas. Ne faut-il pas voir là un symbole de l'Eglise, née juive et ayant enfanté la gentilité grecque et romaine? [20]


Le voile de Ste Véronique, selon le jésuite Reitha.
Tiré de : Flammarion (C), *Les étoiles et curiosités du ciel*, Paris, 1882

A partir du XV^e siècle commença à se répandre une légende qui fut, semble-t-il, inventée par un chanoine mayençais. Selon celle-ci, alors que Jésus montait vers le Calvaire, une femme pieuse s'appelant Véronique se serait avancée vers le Messie et lui aurait essuyé le visage à l'aide d'un linge. Miraculeusement, le visage du Christ se serait imprimé sur le linge et ce dernier, plus tard, aurait été à l'origine de divers miracles. Le "voile de Véronique" serait toujours conservé à Saint-Pierre de Rome, mais on ne sait pas exactement où.

Cette légende, très largement répandue, ne trouve pas sa source dans les *Evangiles* (seul *Luc* 23, 27-30 parle de femmes éplorées sans citer leur nom) mais bien dans un prétendu portrait de Jésus. Ce portrait ayant été considéré par certains comme une véritable image de Jésus fut appelé *vera icona* d'où l'on tira Véronique. Cette sainte née d'une expression fut ensuite créditée d'une vie remplie de miracles et de voyages. L'imagination aidant, au XVII^e siècle, le jésuite Reitha s'imagina apercevoir dans le signe du Lion tout un groupe d'étoiles reproduisant fidèlement le visage du Christ tel qu'il apparaissait sur le voile de Véronique. Le même jésuite comparait également la constellation d'Orion à la tunique de Joseph toute maculée de sang... (21)

Le symbolisme cosmique de la croix et de la crucifixion

Les quatre *Evangiles*, avec une rare unanimité pour une fois, disent que la croix fut plantée sur le Golgotha, ce qui signifie (selon eux) "lieu du crâne". Or, c'est dans la littérature chrétienne primitive que le Golgotha fut mentionné pour la première fois dans l'Histoire. Avant cela, il était ignoré de tous. Les premiers chrétiens, priés de préciser l'exacte position de ce mont, proposèrent plusieurs solutions, signe évident de leur ignorance en la matière. On peut en déduire que le lieu du supplice de Jésus n'existait pas et que le mot Golgotha désigne tout autre chose qu'un endroit tirant son nom d'une circonstance banale (la forme ou la découverte d'un crâne). Edouard Dujardin a jadis proposé une solution que le maître sémitisant Halévy n'écarta point comme inadmissible. Golgotha, suggéra Dujardin, venait probablement de *Guilgal* qui, au même titre que *galgal*, pouvait désigner à la fois un cercle de pierres levées (ou cromlech) et le cercle du zodiaque, lui-même représenté par les cromlechs. Dès lors, la croix, au lieu d'être un simple instrument de torture, devenait la croix des équinoxes et des solstices. Or, jusqu'au V^e siècle, les chrétiens utilisèrent comme symbole non une croix dite "latine" semblable à celle à laquelle nous sommes aujourd'hui habitués et qui est un instrument de torture ; mais une croix à branches égales dite croix grecque ou de saint André. Cette croix, depuis la plus haute antiquité, symbolisait la marche du Soleil sur la voûte céleste ou les quatre points cardinaux de la Terre et du firmament.

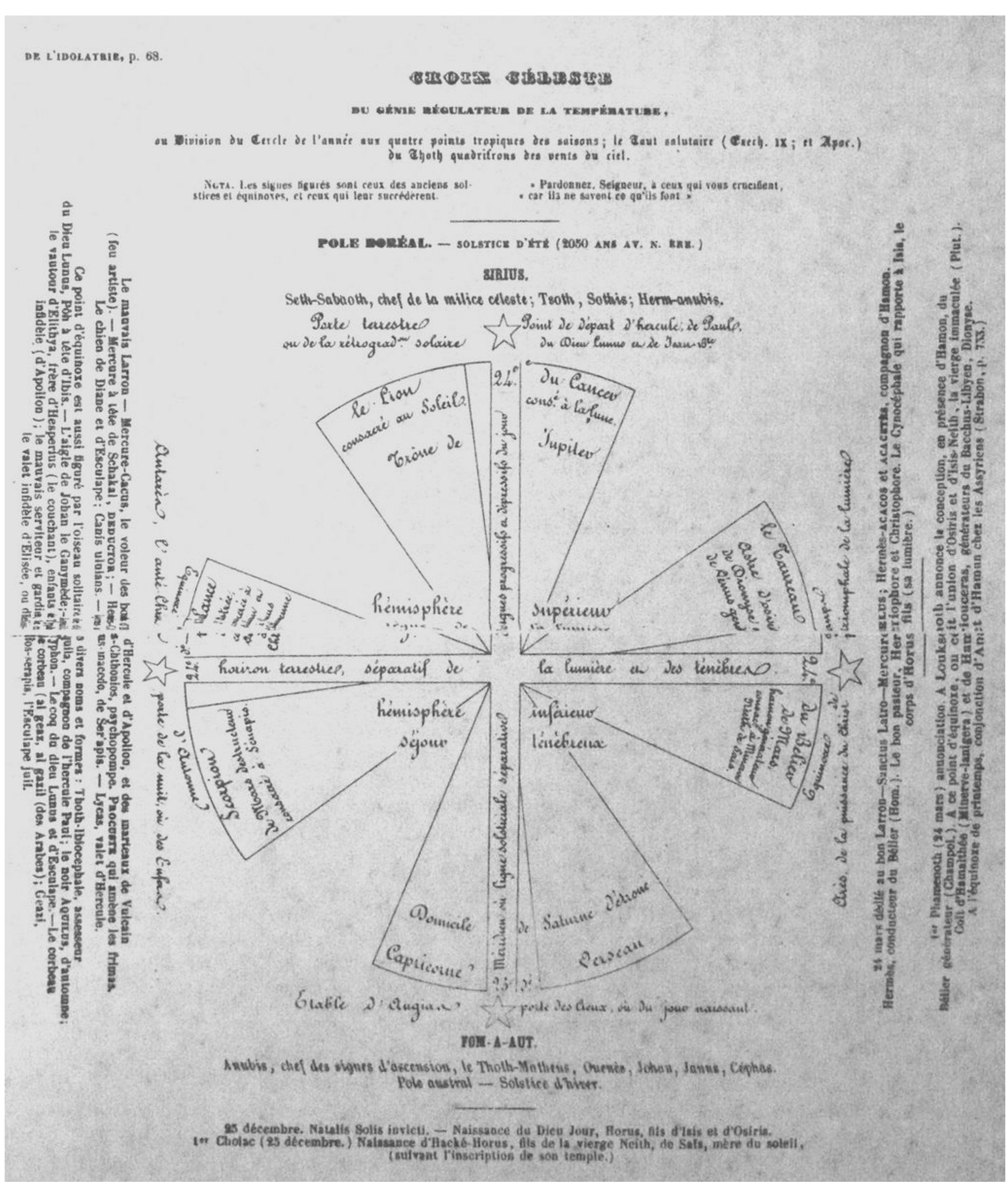
Le milieu dans lequel naquit le christianisme avait subi ce que R. Turcan a appelé une hellénisation philosophique. On y connaissait sans doute les conceptions de Platon qui,

évoquant la création de l'Ame du Monde par le Démiurge, distingua dans le ciel deux révolutions. La première révolution, apparente, concernait le ciel des étoiles fixes autour de la Terre, toutes les étoiles restant parallèles à l'équateur céleste. La seconde révolution, apparente également, concernait le Soleil et les planètes mais s'effectuait en suivant le cercle de l'écliptique ou bande du zodiaque, incliné(e) par rapport à l'équateur céleste (cette inclinaison étant, je le rappelle, à l'origine des saisons). Le théologien catholique Rahner a montré qu'une interprétation symbolique et mystique de la Croix s'était organisée dans le monde chrétien primitif au départ de la pensée de Platon pour aboutir à ce que : "*les deux grands cercles du ciel, l'équateur et l'écliptique, qui se coupent sous forme d'un* chi *couché et autour desquels tourne dans un rythme merveilleux toute la voûte céleste, deviennent pour le regard chrétien la croix du ciel.*" Georges Ory, se référant également aux idées exprimées par Platon dans son Timée, précise : "*Cette croix est semblable à la lettre grecque* Chi*, c'est-à-dire à un X ; les deux jambages de cette lettre placés sur la sphère du monde se courbent en se prolongeant et se rejoignent en un point opposé à leur première intersection ; ils forment ainsi deux cercles qui, en tournant comme l'armature d'un jouet, dessinent la sphère céleste double ou âme du monde (Timée 36/b). Cette âme du monde, engendrée par Dieu, est son enfant ; antérieure au monde, elle est le Vivant-modèle, le Vivant éternel dont l'homme avec les bras étendus n'est qu'une image insuffisante. Le X cosmique est constitué par le croisement sur l'écliptique de la sphère des planètes et de la sphère des fixes ; cette croix marque la limite entre le monde planétaire et le ciel des étoiles. Justin le savait ; selon sa 1ère Apologie, le* Chi *ou X signifiait le Premier Principe ou le Fils de Dieu, seconde personne de la sainte Trinité. (...) Justin écrivait : Platon... dit du Fils de Dieu que Dieu l'a étendu dans l'univers sous la forme d'un X... Il n'a pas vu que ce signe était une croix; il a cru que c'était un X et il a dit que la vertu après le premier dieu était étendu en X dans l'univers.*"

Georges Ory n'a pas rapporté cet étonnant commentaire de Justin, qui, parlant de la croix dans sa 1ère Apologie, disait, en s'adressant aux païens : "*Quand vos empereurs sont morts, c'est sous cette forme que vous divinisez leurs images et que vous les divinisez dans les inscriptions.*" Justin identifiait donc formellement la croix au Sauveur, en fusionnant en quelque sorte l'une dans l'autre...

Dans un ouvrage au demeurant quasi ésotérique, F.V. Vincent a représenté cette croix en indiquant les étoiles et les personnages mythiques qui y étaient associés (voir page suivante).

Il y a des textes selon lesquels, au tout début du christianisme, les chrétiens se scandalisaient de l'usage abondant de croix que les païens faisaient dans leurs Mystères. Au début du troisième siècle, le chrétien Minucius Felix raillait encore ces païens qui adoraient des croix et écrivait à leur adresse : "*Vos trophées victorieux non seulement représentent une simple croix, mais une croix sur laquelle est fixé un homme*." Ceci indique que la croix et la crucifixion ne signifièrent longtemps pas grand chose pour les premiers chrétiens alors qu'elles faisaient partie intégrante des religions anciennes. Un moment vint où les chrétiens représentèrent la croix en association avec l'Agneau, puis, en 692, au sixième Synode de Constantinople, il fut décidé ceci : "*...nous décidons qu'à l'avenir il faudra représenter dans les images le Christ notre Dieu sous la forme humaine à la place de l'antique agneau. Il faut que nous puissions contempler toute la sublimité du Verbe à travers son humilité. Il faut que le peintre nous mène comme par la main au souvenir de Jésus vivant en chair, souffrant, mourant pour notre salut et acquérant ainsi la rédemption du monde.*"
Ainsi essaya-t-on de masquer tant bien que mal les origines réelles des symboles et des croyances du christianisme. Loin de représenter un instrument de supplice, la croix était désormais un symbole de triomphe ou de gloire et ne montrait pas encore l'image d'un Christ souffrant.



Croix céleste vue par F.V. Vincent

Le même Concile de Constantinople interdit d'ailleurs de peindre ou de sculpter des croix sur le pavé des temples, et ce, afin que "*les pieds des passants ne profanent le trophée de notre victoire*" fut-il dit.

Le crucifix proprement dit, n'apparut pas dans l'art avant la fin du VIe siècle. Sur ces premiers crucifix, Jésus était représenté les yeux grands ouverts et, en lieu et place d'une couronne d'épines, il portait le diadème royal. La croix, alors, était encore un trône de majesté et il fallut attendre le XIe siècle pour voir les premières représentations d'un Christ

souffrant, mourant ou mort.

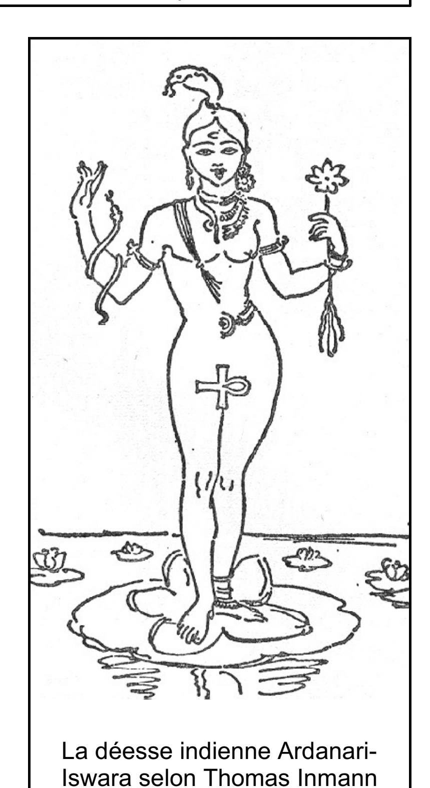
La couronne d'épines est un symbole sur lequel on doit s'attarder un instant. En effet, le géographe Dalman a expliqué qu'au lieu d'avoir pour objet de faire souffrir le supplicié, elle n'avait d'autre vocation que de le moquer. En effet, elle était faite d'une ronce très commune, *centaurea pallescens*, qui aux alentours de Pâques n'avait pas encore la consistance du bois et se tressait donc aisément. Ce détail peut paraître de mineure importance, mais il souligne néanmoins qu'un bon nombre d'images du Christ au visage sanglant, blessé par les épines de la ronce -tel qu'il apparaît sur le suaire de Turin, par exemple-, sont des images très éloignées de ce qu'aurait pu être la réalité.

L'image de l'Agneau associé à la croix mérite qu'on s'y attarde car elle semble également témoigner d'un riche symbolisme. Cet Agneau (le signe zodiacal du Bélier étant appelé l'Agneau chez les Perses et l'*Apocalypse* ayant identifié Jésus à l'Agneau-Bélier) fut souvent représenté avec la tête entourée d'un nimbe divisé en quatre parties, à la manière du cercle de l'orbite terrestre et des saisons. Souvent, cet Agneau porte une houlette ou un étendard incliné qui rappelle l'inclinaison de l'axe terrestre sur l'écliptique qui est à l'origine des saisons. Sur l'illustration ci-contre, l'Agneau est en outre entouré d'étoiles, ce qui renforce encore le symbole cosmique qu'il semble représenter.



Représentation moderne de l'Agneau
D'après le *Dictionnaire du symbolisme* par les Bénédictines de St Louis du Temple, Paris, 1934

Dans l'Antiquité, la croix en elle-même n'eut pas seulement une signification d'ordre astronomique ; elle fut également un symbole sexuel mâle très répandu qu'une représentation de la déesse hermaphrodite indienne Ardanari-Iswara permet d'expliciter clairement. La partie gauche de cette déesse est mâle, tandis que sa partie droite est femelle. Au niveau de ses organes génitaux, on remarque une croix en "T" accolée au "yoni" (sexe féminin), l'ensemble formant une croix ansée (couchée) de type égyptien. Telle était, en effet, la signification de la croix ansée : l'union du sexe mâle avec le féminin. Dans cette croix, la partie inférieure, en forme de "T", représentait le pénis associé à ses deux testicules. Et c'est encore ainsi, qu'aujourd'hui, le sexe masculin est représenté dans certains graffitis obscènes qu'on peut trouver dans divers lieux publics. C'est pour ces raisons que les représentations de divinités ou de personnages antiques qui arborent, en main, une croix en signe de fertilité, sont assez nombreuses. [22]



La déesse indienne Ardanari-Iswara selon Thomas Inmann
(D'après Ryley Scott, Phallic Worship, London, 1970)

Ainsi donc, selon les traditions les plus anciennes, la croix fut à la fois un symbole cosmique triomphal et un symbole sexuel de fertilité. Associée au Messie, rien n'indiquait, au départ, qu'elle avait été un instrument de

torture érigé sur une colline de Jérusalem.

Or, selon des traditions anciennes, Jérusalem était regardée, au même titre que Babylone ou Rome, comme une ville à sept collines, représentant en petit sur Terre le monde des sept planètes dont le Soleil et la Lune faisaient partie. Si les auteurs des *Evangiles* ont choisi de situer la croix du supplice de Jésus sur le Golgotha et non sur une des collines connues de Jérusalem, c'est qu'ils voulaient insister sur le sens précis, très particulier, qu'ils avaient donné au mot Golgotha. Et, si Golgotha désigna primitivement un cromlech ou la roue du zodiaque partagée depuis son centre par la croix cosmique identifiée à Jésus, on ne peut manquer d'être troublé par ce que l'érudit Edouard Dujardin mit en évidence, à savoir qu'il y a identité linguistique entre Iehoshou-Jésus et Iehoshoua-Josué. Car Josué s'était établi en un lieu mythique nommé Guilgal et j'ai dit plus haut qu'il semblait bien avoir été un dieu solaire. (23)

L'historien Sepp a, de son côté, fait la remarque suivante : "*C'est à trois Josué que le peuple de Dieu dut successivement son salut : le premier le conduisit du désert dans le pays de Canaan ; le second le ramena de la captivité de Babylone ; le troisième enfin a été le Sauveur proprement dit.*" (24)

La Passion de Jésus et ses rapports avec d'autres religions plus anciennes

Avant de poursuivre, je crois bon de résumer tout ce que j'ai expliqué jusqu'ici dans le présent chapitre.

J'ai montré que les récits de la Dernière Cène, du Procès de Jésus et de la première partie de sa Passion sont des fictions basées sur des rites anciens, des récits légendaires ou des textes de l'*Ancien Testament* considérés comme prophétiques. J'ai montré également que les premiers chrétiens semblaient considérer la croix tout autrement qu'actuellement puisqu'elle était pour eux un symbole de triomphe et qu'elle était également identifiée au Sauveur lui-même. Or, tant cette croix que ce Sauveur semblent allégoriquement rattachés à une mystique solaire plongeant ses racines dans la philosophie grecque, dans des traditions hébraïques (elles-mêmes fortement inspirées par les principes astrolâtriques d'origine babylonienne et égyptienne) et dans d'anciens rites en rapport avec le culte de la fertilité.

Ainsi, tout concourt à conclure que le Jésus de la Passion fut, au départ, inspiré par la symbolique solaire et qu'il ne s'humanisa, si l'on peut dire, qu'au fil des temps ; étant d'abord non Juif condamné par les romains, puis, enfin, Juif trahi par un homme représentant le peuple juif, et ensuite condamné par le Sanhédrin et tout le peuple juif désigné pour la cause comme "peuple déicide" dont le père aurait été Satan lui-même. Chacun aura entrevu le glissement entre le symbolisme et l'idéologie politique, voire raciste.

Que disent de la Passion les critiques appartenant à ce qu'on a appelé "l'école mythologique" ?

Salomon Reinach a longuement recherché, chez les anciens auteurs, des éléments relatifs au rapport officiel que n'auraient pas manqué de rédiger les autorités romaines au sujet de la crucifixion de Jésus. Il constata que les premiers chrétiens avaient fait de même mais n'avaient forcément rien trouvé puisqu'ils avaient alors tenté d'en créer des faux. L'inexistence d'un tel rapport, affirmée en quelque sorte par celle des faux qui n'avaient d'autre vocation que de combler un vide, démontre à elle seule que la crucifixion n'eut aucune réalité historique. (25)

D'autres critiques appartenant à l'école mythologique ont constaté qu'il y a, entre la Passion de Jésus et la mort d'un grand nombre de dieux solaires, de si singulières similitudes que celles-ci indiquent incontestablement que les mythes antérieurs au christianisme sont à la base même des récits de la Passion et de la Résurrection de Jésus. Kersey Graves a

d’ailleurs pu écrire jadis sur ce sujet un gros ouvrage dans lequel il dénombra au moins quinze autres dieux qui avaient connu, avant l’époque de Jésus, un supplice et une résurrection similaires...

Voici quelques exemples...

Le Sauveur babylonien Marduk avait été, selon les légendes, arrêté puis conduit sur la montagne. Comme Jésus, il avait été vêtu d'un manteau pourpre et couronné (d'acante). Après avoir reçu un roseau en guise de sceptre, il avait été interrogé et condamné à mort. Transpercé d'un coup de lance, il était mort et avait été mis au tombeau où il était resté trois jours. Durant ce temps, il était descendu aux enfers puis, ensuite, il était ressuscité. (26)

Osiris, le dieu solaire égyptien, fut, comme Jésus, victime d'un complot destiné à le faire disparaître. Il connut d'atroces souffrances puis périt, noyé, tandis qu'à distance, des femmes éplorées regardaient. Osiris mourut en poussant un grand cri et, alors, la foule commença à se frapper la poitrine de douleur. Trois jours plus tard, après être devenu dieu des morts, il ressuscita face aux femmes qui avaient assisté à sa passion. Ensuite, il monta au ciel et s'assit en gloire sur le trône de Râ-Atum. Dans un de ses ouvrages, Gerald Massey est entré dans une foule de détails sur les concordances entre la Passion de Jésus et celle d'Osiris-Horus. J'y renvoie volontiers le lecteur passionné. (27)

Le dieu Thammuz, dont Ezéchiel combattit le culte, fut également adoré sous le nom d'Adonis, ce qui signifiait "Le Seigneur". Ce dieu subit une mort cruelle, descendit aux enfers, ressuscita puis monta au ciel. Dans les environs de la Palestine, on fêtait sa mort au moment de Pâques. Comme il était aussi un dieu de la végétation, sa résurrection symbolisait le réveil de la nature au printemps. On célébrait cette résurrection dans de grandes réjouissances et l'on disait alors "*Le Seigneur est ressuscité*". En Sicile et dans certaines parties de la Grèce, ces cérémonies furent confondues, tant en ce qui concernait les dates que le rituel, avec celles qui célébraient le retour à la vie de Jésus. La descente aux enfers de Jésus, qui n'a aucun fondement biblique mais qui est affirmée par le *Symbole (ou Credo) des Apôtres*, semble avoir été empruntée au culte d'Adonis à partir du IVe siècle. Mais elle a pu tout aussi bien être inspirée par la descente aux enfers d'autres dieux tels que Balder, Dionysos, Orphée, Hermès, Bacchus, Hercule... Le culte de Thammuz-Adonis était pratiqué à Antioche, un des premiers foyers du christianisme. (28)

Le dieu Attis, tantôt considéré comme fils de la Grande Mère Cybèle, tantôt comme fils de la Vierge Nâna, mourut, d'une blessure accidentelle, au pied d'un sapin. L'anniversaire de sa mort, et de sa résurrection qui suivit, était célébré chaque année du 22 au 25 mars. Or, en Phrygie, en Gaule, en Italie et dans d'autres pays où ce culte était bien implanté, on commença par adopter le 25 mars comme date anniversaire de la Passion de Jésus. La nuit du 24 mars, lors des cérémonies commémorant la mort et la résurrection d'Attis, des prêtres pénétraient dans un sépulcre qui était illuminé de l'intérieur et, le trouvant vide, proclamaient la résurrection du dieu. Plus que probablement, ce rite aura inspiré le récit de la découverte du tombeau vide de Jésus au seuil duquel se trouvait un ange resplendissant. Le culte d'Attis était jadis célébré dans un sanctuaire situé à l'endroit exact de l'actuelle église Saint-Pierre de Rome. (29)

De tous les cultes païens, c'est celui de Mithra qui inspira sans doute le plus le christianisme naissant, à tel point que les premiers Pères de l'Eglise durent à plusieurs reprises se défendre à ce propos d'accusations de plagiat. Le dieu solaire Mithra naquit au solstice d'hiver et fut alors adoré par des bergers qui lui apportèrent des cadeaux. Cette naissance était célébrée le 25 décembre. Le dimanche était le jour de la semaine qui lui était consacré et comme il portait le titre de "*Dominus*" (Le Seigneur), le dimanche dût être appelé "jour du Seigneur" bien avant l'ère chrétienne. A l'inverse d'autres dieux antiques, Mithra n'eut pas d'épouse divine. Dans les écrits primitifs persans, il était identifié au Taureau et se sacrifiait lui-même. Plus tard, Le Taureau fut changé en Bélier et, dans le

zodiaque persan, ce Bélier était figuré sous forme d'Agneau. La Pâque était aussi une fête mithriaque au cours de laquelle on semble avoir commémoré la résurrection du dieu. A cette occasion, les adeptes de ce culte sacrifiaient un agneau et s'aspergeaient de son sang. Vainqueur de la mort, Mithra assurait à ses fidèles l'immortalité bienheureuse et l'on disait qu'à la fin des temps il reviendrait sur son char solaire, dominant les nuées, pour assurer le triomphe définitif du Bien sur le Mal. Alors, les morts ressusciteraient dans la chair.


Mithra sacrifiant le Taureau (British Museum)

Le clergé de Mithra avait ses prêtres mais aussi ses nonnes. Le chef du mithracisme était appelé le *Pater Patrum* (Père des Pères) ; il siégeait à Rome et était expert en astrologie. Curieusement, le pape, chef de l'Eglise fondée sur la pierre (*tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise*) porte une tiare qui est une coiffure persane et son trône, à en juger par les sculptures qui l'ornent, est indiscutablement le trône de Mithra, le dieu né d'une pierre. Les adeptes de Mithra étaient appelés "soldats de Mithra" et composaient "l'armée du Seigneur". Les temples de Mithra étaient toujours souterrains et leur plafond était généralement voûté et décoré d'étoiles, comme certaines vieilles églises chrétiennes. Les deux cérémonies les plus connues du culte de Mithra étaient un baptême d'initiation et un repas de communion durant lequel le dieu était mangé sous forme de pain et de vin. Ce repas était censé commémorer la "dernière cène" de Mithra.

Jusqu'au VII^e siècle, l'Eglise tenta en vain de supprimer la représentation de Jésus par un agneau à cause de son origine mithriaque connue de tous. Mais les textes surabondaient où Jésus était identifié à l'Agneau ou même était appelé "le bon berger", comme Apollon, Hermès et d'autres dieux solaires.

C'est contre le mithracisme, leur principal adversaire, que les premiers Pères de l'Eglise luttèrent le plus activement. La pseudo conversion intéressée de Constantin au christianisme (voir plus loin) leur permit enfin d'acquérir l'autorité et le pouvoir nécessaires pour supplanter le culte de Mithra ; en l'interdisant d'abord, puis en le détruisant ensuite. Ce travail de destruction fut tel que la plupart de nos contemporains ignorent que la religion de Mithra s'étendit jadis à l'Espagne, à la France, à l'Angleterre, à l'Allemagne, mais aussi à la Syrie, à la Cappadoce, à la Mauritanie... [30]

Le symbolisme de la mort de Jésus et les circonstances prétendues de celle-ci

Ceci étant dit, je puis à présent expliquer le symbolisme de la Passion de Jésus.

Le Golgotha est donc, selon ce qu'a montré Edouard Dujardin, le cercle du zodiaque au milieu duquel est plantée la croix des solstices et des équinoxes. Cette roue zodiacale symbolise l'année et ses douze mois, placés, chacun, sous la "domination" d'un signe. Le

symbolisme s'éclaire lorsqu'on remplace les "heures" dont il est question dans l'*Evangile de Marc*, par les mois ou les signes de la roue zodiacale.

Selon *Marc*, Jésus fut crucifié à la troisième heure. Depuis la sixième jusqu'à la neuvième heure, il y eut des ténèbres "*sur tout le pays.*" Enfin, à la neuvième heure, Jésus expira (*Marc* 15, 25 et 15, 33-34). Or, à la troisième heure cosmique, le Soleil est cloué sur la croix des solstices et des équinoxes. De la sixième à la neuvième heure, le Soleil décroît dans le ciel et entre dans les mois de ténèbres hivernales. Il meurt symboliquement pour bientôt (re)naître, invaincu, au solstice d'hiver.

La Passion et la Résurrection résument donc, symboliquement, toute l'année solaire.

Revenons à présent aux détails de cette Passion. Ceux-ci furent, pour la plupart, empruntés, selon la méthode rabbinique, aux textes de l'*Ancien Testament*. Deux textes semblent avoir profondément influencé les auteurs du récit : ce sont le 53ème chant d'*Isaïe* et le *Psaume* 22 que certains critiques ont même appelé le *proto-évangile de la Passion*.

Voici une partie de la traduction du 53ème chant d'*Isaïe*, présentée ici selon la version de Renan qui parut la meilleure, en la circonstance, au professeur Louis Rougier : "*...Et c'étaient nos maladies qu'il portait, malheureux touché, frappé de Dieu, humilié. Et c'est pour nos péchés qu'il a été meurtri, pour nos iniquités qu'il s'est vu écrasé ; le châtiment qui nous vaut la paix a pesé sur lui et c'est par ses blessures que nous sommes guéris. Nous étions comme des brebis errantes, chacun engagé dans son chemin, et Yahvé a jeté sur lui notre iniquité à tous. Maltraité, injurié, il n'ouvrait pas la bouche ; comme un agneau qu'on mène à la boucherie, comme une brebis silencieuse devant celui qui la tond. Les angoisses, les prisons l'ont tué. De son temps, qui s'aperçut qu'il venait d'être enlevé de la terre ? Qui sut voir que les coups qui le frappaient avaient pour cause les péchés de son peuple ? On a mis sa sépulture avec celle des impies, son tombeau parmi ceux des méchants, quoiqu'il n'ait rien fait de mal et qu'il n'y ait jamais eu de fraude en sa bouche. Yahvé a voulu le briser par la souffrance ; mais parce qu'il s'est offert lui-même en sacrifice expiatoire, il verra une postérité qui comptera de longs jours, et les affaires de Yahvé prospéreront en sa main.*" (31)

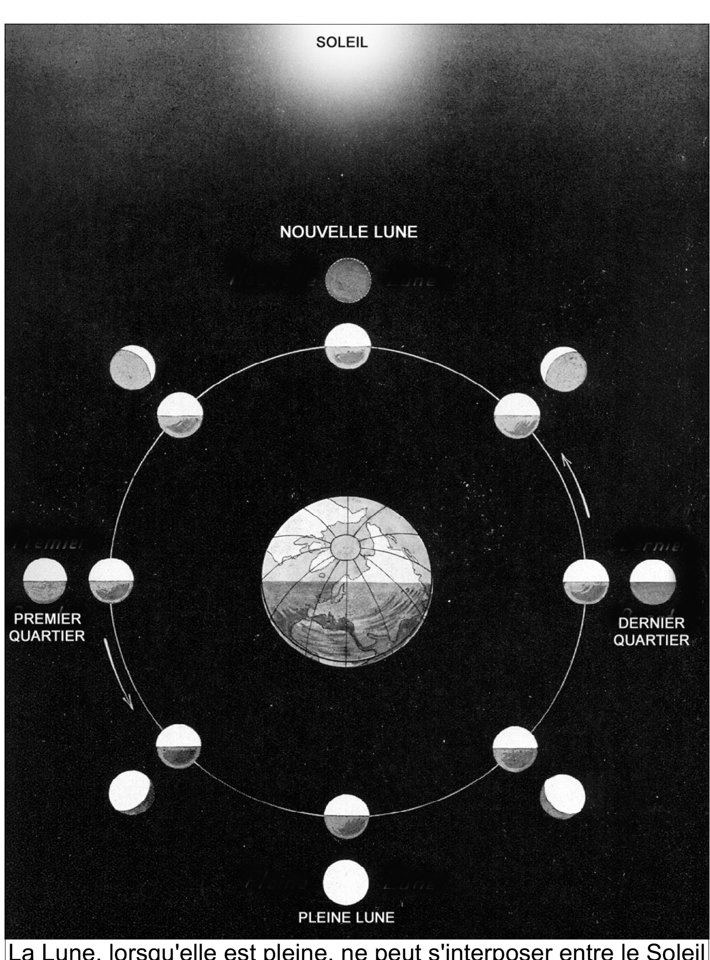
Voici à présent quelques extraits du *Psaume* 22 : "*Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? (...) Tous ceux qui me voient me bafouent, leur bouche ricane, ils hochent la tête : il s'est remis à Yahvé, qu'Il le libère ! qu'Il le délivre puisqu'Il est son ami ! (...) Je suis comme l'eau qui s'écoule et tous mes os se disloquent ; mon coeur est pareil à la cire, il fond au milieu de mes viscères; mon palais est sec comme un tesson, et ma langue collée à la mâchoire. (...) ils me lient les mains et les pieds et me couchent dans la poussière de la mort (...) ils partagent entre eux mes habits et tirent au sort mes vêtements.*"

Le *Psaume* 69 fut également utilisé : "*Je suis un étranger pour mes frères, un inconnu pour les fils de ma mère (...) Pour nourriture ils m'ont donné du poison, dans ma soif ils m'abreuvaient de vinaigre.*"

Arrêtons-nous un instant sur ce vinaigre... *Matthieu* 27, 34, *Jean* 19, 29, et *Luc* 23, 36 parlent tous les trois de vinaigre ; mais *Marc* 15, 23 parle de vin mêlé de myrrhe et précise que Jésus n'en but pas. En 36 il parle cependant d'une éponge trempée dans du vinaigre qui aurait été tendue vers Jésus. En fait, *Marc* semble le mieux renseigné : il fait la différence entre le vinaigre utilisé en guise de moquerie et le vin mêlé de myrrhe qui était une sorte de soporifique. En mentionnant que Jésus n'en prit pas, il voulait insister sur la volonté qu'avait Jésus de souffrir pour les pêcheurs. Mais ces détails importants restèrent ignorés de la plupart des commentateurs qui discutèrent bien plus tard de la Passion. (32)

D'autres détails de la Passion furent encore puisés dans l'*Ancien Testament* comme par exemple l'anecdote du bon larron qui provient de l'histoire de Joseph, ou la résurrection des cadavres, sortant de leurs tombeaux au moment même où Jésus rendait l'esprit, qui fut tirée du 37ème chapitre du *Livre d'Ezéchiel*. Est-il besoin de dire qu'un événement aussi

considérable qu'un grand tremblement de terre s'accompagnant de la résurrection d'une masse de défunts aurait laissé un souvenir impérissable dans tous les écrits des historiens du temps ? Or, aucun n'en parla. Aucun ne parla non plus de l'obscurcissement du Soleil qui semble avoir été inspiré par *Amos* 8, 9 : "*En ce jour-là, oracle de Yahvé, je ferai coucher le soleil en plein midi et je couvrirai la terre de ténèbres en plein jour.*"



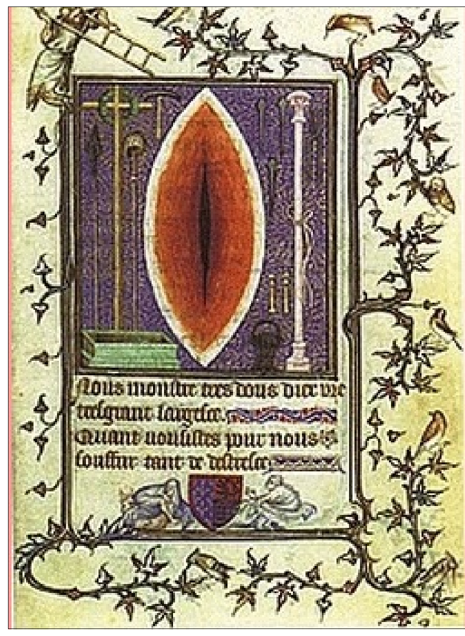
La Lune, lorsqu'elle est pleine, ne peut s'interposer entre le Soleil et la Terre

Certains auteurs ont prétendu expliquer ces ténèbres par une éclipse solaire. Ceux-là ne connaissaient pas assez l'astronomie pour savoir qu'une éclipse solaire n'aurait jamais pu se produire durant la Pâque juive compte tenu que cette fête se déroulait TOUJOURS à un moment de pleine lune. La Lune n'aurait pu éclipser le Soleil que si elle s'était trouvée entre lui et la Terre, c'est-à-dire dans la position qu'elle occupe alors qu'elle est dite "nouvelle" ; position qui est à l'opposé même de celle occupée par la Lune quand elle est dite "pleine". Pour se tirer d'affaire, d'autres critiques chrétiens ont prétendu que le Soleil aurait été obscurci par le passage d'un essaim de corps célestes ou par un autre phénomène dont l'Histoire, faut-il le dire, n'a connu aucun exemple. En fait, les rédacteurs des *Evangiles* jugèrent sans doute opportun de parler de ténèbres et d'un tremblement de terre au moment de la mort de Jésus pour la simple raison que, dans l'Antiquité, la mort de personnages considérables était toujours censée s'accompagner de prodiges et de cataclysmes planétaires ou cosmiques. Ainsi en avait-il été, par exemple, pour Prométhée et Hercule, mais aussi pour Romulus, Alexandre le Grand ou le Bouddha. Quelques décades avant la mort prétendue de Jésus, au moment de l'assassinat de Jules César, le Soleil, selon Virgile, se couvrit d'un voile sanglant, les Alpes ressentirent des secousses jusque-là inconnues, des fantômes se montrèrent à l'entrée de la nuit, des fleuves s'arrêtèrent de couler, du sang sortit des fontaines publiques et des animaux se mirent à parler. La mort de César offrit peut-être même aux chrétiens la source d'une légende selon laquelle la femme de Pilate aurait eu un songe prémonitoire qui l'aurait persuadée de conseiller à son époux de ne rien tenter contre le juste que la foule voulait mettre à mort. Cette légende ressemble fort à celle de Calpurnie, femme de César, qui à la suite d'un songe aurait conseillé à son époux de ne pas sortir de toute la journée où il fut trucidé. [33]

L'*Evangile de Jean* qui raconte qu'un soldat, voyant que Jésus était déjà mort, renonça à lui briser les os mais lui donna un coup de lance, cite lui-même, à propos de ces deux précisions, *Zacharie* 12, 10 et *Exode* 12, 46, ce dernier texte stipulant que les os de

l'agneau pascal ne devront pas être brisés. *Jean* identifie donc formellement Jésus à l'Agneau pascal, de même que Paul qui dira "*Christ est notre Pâque*".

Cet épisode du coup de lance est ignoré des trois *Evangiles* synoptiques. Lors de l'apparition de Jésus aux Onze qui, dans les synoptiques, n'est signalée qu'en *Luc* 24, 36-40, Jésus ne parle que des plaies de ses mains et de ses pieds, et nullement d'une plaie au côté comme *Jean* le précise en 20, 19-29. Totalement ignoré des synoptiques, l'épisode du coup de lance est donc une évidente addition tardive. Il n'en fut pas moins à l'origine de nombreuses légendes et même de reliques touchant la lance et son porteur auquel la tradition, confondant l'objet (la lance) et l'individu, donna le nom de Longinus.



Cinquième plaie du Christ telle qu'elle est représentée dans le Bréviaire de Bonne de Luxembourg (source : internet)

Ces dernières années, un débat nouveau s'est ouvert à propos de cette "cinquième plaie du Christ." Des esprits critiques ont en effet signalé ce qui pourrait être un symbolisme sexuel passé jusqu'ici inaperçu du grand nombre. Ils se sont avisés que la plaie du Christ avait un temps été représentée comme une vulve et que le coup de lance (la lance = symbole sexuel mâle par excellence) pouvait être assimilé à un viol, une pénétration de cette vulve. Ils ont remarqué que ce sang, que des peintres de jadis montrèrent coulant directement vers le pubis de Jésus, pouvait être assimilé au sang menstruel et donc à un écoulement périodique en rapport avec le sacrifice périodique de la Messe. Des recherches faites dans des représentations anciennes des plaies de Jésus conduisirent ainsi à un tableau du Caravage où, pour montrer Thomas l'incrédule touchant la cinquième plaie, l'artiste avait en fait représenté Thomas introduisant son doigt dans la plaie comme il l'aurait fait dans une vulve s'il avait eu une intention masturbatoire ! Poussant plus loin cette réflexion, d'aucuns ont cru discerner dans le schémas même formé par le crucifié une représentation des organes génitaux féminins dans lesquels les jambes représenteraient le vagin, le tronc l'utérus et les bras inclinés les deux trompes de faloppe conduisant aux ovaires formés par les mains.



L'incrédulité de Thomas, par Le Caravage

Je n’entends pas ouvrir, ici, le dossier de l’érotisme savamment dissimulé dans les peintures ou sculptures religieuses de certains grands artistes de jadis. Cela nous conduirait loin en dehors du sujet du présent ouvrage. Aussi laisserais-je à chacun le soin de réfléchir aux idées novatrices à propos desquelles je viens à peine de soulever un voile. Je laisse donc à chacun le soin d’y réfléchir et de s’informer sous les différents angles selon lesquels elles méritent d’être envisagées. [34]

Le passage le plus célèbre de la Passion est celui où Jésus prononce ses dernières paroles puis expire après avoir poussé un grand cri. Or, la crucifixion consistait à faire

mourir par asphyxie lente et un grand cri ou des paroles au moment de la mort était donc une chose impossible. Le supplice était parfois augmenté grâce à une cale placée sous les pieds : le supplicié cherchait grâce à elle à soulever légèrement son corps, au prix de vives douleurs, pour reprendre un peu sa respiration, mais celle-ci faiblissait inexorablement compte tenu de la position dans laquelle était maintenue la cage thoracique. Pour faire mourir plus vite un condamné, on pouvait lui retirer cette cale ou lui briser les jambes. Sinon, il pouvait agoniser de très longues heures ; beaucoup plus longtemps, en réalité, que ce que les *Evangiles* disent que Jésus agonisa. Mais les auteurs de la légende chrétienne cherchaient moins la vraisemblance qu'une approche aussi précise que possible d'une certaine symbolique cosmique...

Les quatre *Evangiles* donnent des versions différentes au sujet des derniers mots que Jésus fut censé avoir prononcés. Selon *Matthieu* 27, 46 Jésus aurait crié "*Mon Dieu, mon dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* ", une expression tirée du *Psaume* 22 (voir plus haut). *Marc* dit exactement la même chose en 15, 34 et rapporte, comme *Matthieu*, l'incompréhension des témoins qui crurent comprendre que Jésus appelait Elie alors qu'il s'exprimait tout simplement en araméen (*Eli Eli, lamma sabacthani* au lieu de *azabtani* en hébreu). Comme s'il n'y avait eu personne autour de la croix qui eut été capable de comprendre l'araméen ! Certains ont cru pouvoir expliquer cette sottise en affirmant que la réaction de la foule était faite de dérision. Cependant, une lecture attentive du texte dément cette possibilité. Des écrivains peu sérieux ont été jusqu'à prétendre que Jésus s'était exprimé en langue maya qu'il aurait apprise lors d'un voyage lointain. Plus que probablement, les incertitudes qui existent au sujet de cette phrase indiquent que cette scène supposée fut imaginée ailleurs qu'à Jérusalem et dans un milieu juif... [35]

Selon *Luc* 23, 46, Jésus se serait écrié : "*Père, je remets mon esprit entre tes mains*", soit exactement ce qu'on peut lire dans le *Psaume* 31 au verset 6. Enfin, selon *Jean* 19, 30 Jésus aurait simplement dit : "*Tout est achevé*".

Trois versions différentes pour quatre *Evangiles*. C'est beaucoup pour un "mot historique". Et cependant, ce n'est pas tout...

L'*Evangile apocryphe de Pierre* signale en effet cette phrase beaucoup plus curieuse : "*Ma force, ma force, tu m'as abandonné.*" Sarwat Anis Al-Assiouty qui défend avec d'intéressants arguments l'origine égyptienne de l'esprit qui anima le christianisme primitif, voit dans cette phrase conjecturale un rappel au "ka", cette puissance dont étaient investis les pharaons. L'hypothèse est séduisante, d'autant plus que Jésus avait déjà parlé de cette force qui, à l'évidence, était un "pouvoir" magique. Un jour, dans la foule, une femme avait touché le vêtement du Sauveur et elle avait été instantanément guérie ; aussitôt Jésus s'était écrié : "*Quelqu'un m'a touché, j'ai senti qu'une force était sortie de moi*" (*Marc* 5, 30; *Luc* 8, 46 et, accessoirement *Matthieu* 9, 22). [36]

Sur la croix, Jésus aurait prononcé une autre phrase célèbre : "*Père, pardonne-leur car ils ne savent ce qu'ils font*". Mais ces mots sublimes ne figurent que dans le peu crédible *Evangile de Luc* en 23, 34. Et encore ne sont-ils pas présents dans beaucoup des manuscrits anciens de *Luc* qui sont arrivés jusqu'à nous et ne figurent-ils même pas dans le célèbre *Codex Vaticanus*. Daniel Rops, qui a reconnu la chose, a expliqué sans se démonter : "*...les exégètes, cependant, les tiennent pour authentiques, omis seulement, pensent-ils, dans les premiers siècles, parce qu'ils pouvaient inciter les hérétiques à trop de liberté.*" et d'ajouter, comme en guise de preuve complémentaire : "*...et d'ailleurs, en est-il dans tout l'Evangile qui soient plus totalement dans la ligne où l'on a toujours vu Jésus ?* " Rops ne mérite-il pas ici l'épithète de "Tartuffe académique" que lui décocha jadis Roger Peyrefitte ? On peut dire plus sérieusement que cette phrase qui figure aujourd'hui dans *Luc* fut plus que probablement empruntée au prophète Zarathoustra qui aurait dit à son assassin : "*Puisse Ahura-Mazda vous pardonner comme je le fais*". Or, Zoroastre vécut en Perse autour de 600

av. J.C... [37]

Les quatre *Evangiles* disent qu'une inscription fut placée au sommet de la croix et qu'elle présentait le supplicié par ces mots : "*Jésus, le Nazaréen, le roi des juifs*". Soit, en latin, *Iesus Nazarenus Rex Iudaeorum*, habituellement orthographié *I.N.R.I.* Seul *Jean* explique de façon détaillée que cet écriteau était rédigé en trois langues : en hébreu, en latin et en grec. Seul le latin donnant *I.N.R.I.*, on ne saisit pas bien d'emblée pourquoi c'est cette graphie qui s'est imposée. Aussi certains ont-ils suggéré que cette inscription avait un sens caché et signifiait plutôt *Igne Natura Renovatur Integra* ou *Ignem Natura Regenerando Integrat*, ce qui nous renverrait à des rituels divers sur la régénérescence du corps ou de l'âme. Mais il semble que la véritable interprétation soit à rechercher dans l'usage de l'hébreu. Dans cette langue, on écrit :

I = Iebeschah = Terre
N = Nour = Feu
R = Ruah = Air
I = Iammim = Les eaux

...ce qui nous donne les quatre éléments tels qu'ils étaient définis par les anciens. Or, que les quatre éléments de la Création figurent au sommet de la croix cosmique divisant, rappelons-le, le cercle du zodiaque en quatre parties se rapportant aux quatre saisons n'a vraiment rien qui puisse surprendre d'un point de vue symbolique. [38]

Résurrection

Les quatre *Evangiles* racontent qu'un homme juste, nommé Joseph d'Arimathie, vint réclamer le cadavre de Jésus à Pilate qui le lui accorda. Qui était ce personnage dont nulle part ailleurs il n'avait été question jusque-là ? Sans doute cache-t-il encore un symbole qui semble s'être perdu (je ne crois pas en effet à cette étymologie alambiquée d'un occultiste qui associe le Poisson (*eous*) et le Bélier (Arimathie de *Ram*).

Ce Joseph ensevelit Jésus dans un tombeau vide qu'il possédait, et ce, en présence de deux femmes. *Matthieu* précise en 27, 61 : "*Marie de Magdala et l'autre Marie*" tandis que *Marc* propose, en 15, 47 : "*Marie de Magdala et Marie, mère de Joset*". *Marc* avait déjà parlé de cette seconde femme qui, selon lui, se tenait à distance lors de la Passion en compagnie de Marie de Magdala et Salomé. A cette occasion, Marie, mère de Joset, était dite également mère de Jacques (*Marc* 15, 40). S'agissait-il de Jacques frère de Jésus ? Mais alors pourquoi n'avoir pas écrit plutôt "*Marie mère de Jésus*" ? *Luc*, tout au long, parle "des femmes" sans jamais donner leur nombre exact ni leurs noms respectifs, mais en précisant seulement qu'elles avaient accompagné Jésus depuis la Galilée. *Jean* ne mentionne pas de femmes lors de l'ensevelissement, mais il parle d'un certain Nicodème. En revanche, au pied de la croix, précédemment, il avait fait intervenir Marie, mère de Jésus, Marie de Magdala et Marie, femme de Clopas. A cette occasion, Jésus confia sa mère à son disciple Jean qui, à partir de ce jour, l'aurait prise chez lui (*Jean* 19, 25-26).

Toutes ces femmes, Salomé mise à part, s'appellent Marie, un prénom dont j'ai dit plus haut qu'il était d'origine égyptienne. On dirait bien que les rédacteurs des *Evangiles* se sont plus à brouiller les pistes, à plaisir ! Si la mère de Jésus avait été là, tous les évangélistes en auraient évidemment parlé... sauf, comme je l'ai dit plus haut, s'il y avait eu confusion, au départ, entre différents personnages qui n'auraient été distingués les uns des autres que tardivement, à mesure que la légende prenait corps. D'où peut-être toutes ces Marie. Quant à la présence, là, de la princesse Salomé, elle est invraisemblable, car cette dernière aurait couru un grand danger au milieu de la foule vengeresse puisqu'elle avait pris fait et cause en faveur de Jésus.

Une fois encore, on nage donc en pleine fiction. Et aussi en pleine étrangeté. Car où étaient alors passés Pierre à qui Jésus avait remis la charge de son Eglise ? Et Jacques le frère de Jésus ? Et Jean, le disciple aimé ? Pourquoi ces personnages centraux brillaient-ils par leur absence à ce moment si important ?

Quand le Sabbat fut passé, comme le premier jour de la semaine commençait à poindre, les femmes se rendirent au tombeau. Quelles femmes ? *Matthieu* 28, 1 parle de Marie de Magdala et de "*l'autre Marie*", comme il avait dit plus haut. *Marc* 16, 1 cite Marie de Magdala, Marie mère de Jacques et Salomé, soit les mêmes femmes que celles dont il parla plus haut. Au départ, *Luc* ne cite toujours pas de nom ; il se contente de dire "*elles*" (*Luc* 24, 1-8). Mais plus loin, il ajoute : "*A leur retour du tombeau, elles rapportèrent tout cela aux Onze, ainsi qu'à tous les autres. C'étaient Marie de Magdala, Jeanne et Marie, mère de Jacques. Les autres femmes qui étaient avec elles le dirent aux apôtres, mais ces propos leur semblèrent pur radotage, et ils ne les crurent pas*" (*Luc* 24, 9-11). Voici donc qu'il est question d'une Jeanne qui pourrait bien être la femme de l'intendant d'Hérode dont j'ai parlé précédemment à propos des femmes riches qui assistaient Jésus de leurs biens. Ne nous attardons pas aux "*autres femmes*" qui devaient appartenir au groupe de gens qui n'avaient rien vu et ne voulaient pas croire. Retenons simplement que chez *Jean* 20, 1, il n'est question que de Marie de Magdala.

Une fois encore, les témoignages -sur un fait ô combien important- divergent donc considérablement. Y eut-il une femme (Marie de Magdala), deux femmes (Marie de Magdala et Marie, mère de Jacques et Joset) ou trois femmes (les mêmes et Jeanne) ?

Je dois rappeler ici que dans le chapitre que j'ai consacré à la vie publique de Jésus, j'ai parlé de l'*Evangile des Douze Apôtres*, considéré comme très ancien par Origène, et dans lequel Jésus s'adresse à la femme venue à son tombeau en lui certifiant qu'il est bien son fils né de sa chair. Cette femme, qui n'est point nommée, aurait donc été la mère du ressuscité. J'ai précisé que deux autres apocryphes, d'origine copte, confirmaient la présence de la mère de Jésus au tombeau : l'*Evangile de Barthelemy* et l'*Evangile de Gamaliel*. J'ai aussi dit que des traditions plus anciennes que les *Evangiles* canoniques et qui furent rapportées par saint Ephrem, signalaient la présence de la mère de Jésus au tombeau. Enfin, j'ai signalé que les recherches de Tertullien pour retrouver la trace de Marie-Madeleine étaient restées vaines et j'ai conclu que la mère de Jésus et la "pécheresse" n'étaient probablement qu'un doublet d'un même personnage légendaire.

Les quatre *Evangiles* varient encore considérablement quand ils rapportent ce que les femmes (ou la femme) virent (ou vit) en arrivant au tombeau. Selon *Matthieu* 28, 1-8 il est question d'un ange qui descendit alors du ciel et qui roula la pierre masquant l'ouverture du tombeau. Voyant cela, les gardes romains qui avaient été placés là pour prévenir un enlèvement du corps s'enfuirent sous les yeux des visiteuses. Invitées par l'ange à s'approcher, les femmes virent que le corps de Jésus n'était plus là et coururent annoncer sa résurrection proclamée par l'ange. Ce récit est curieux du fait que le corps de Jésus avait déjà quitté son tombeau avant même que la pierre qui fermait celui-ci fut roulée de côté. *Marc* 16, 1-8 offre un récit plus logique puisque la pierre était déjà roulée quand les femmes arrivèrent. Pénétrant dans le tombeau, elles virent l'ange qui y était assis et qui leur annonça la résurrection. Ce récit est également plus sobre que le précédent puisqu'il n'y est pas question d'un ange descendant du ciel et de soldats s'enfuyant. *Luc* 24, 1-8 se place à mi-chemin entre *Matthieu* et *Marc* : la pierre est roulée quand les femmes arrivent, mais le tombeau dans lequel elles pénètrent est vide. Ensuite seulement, deux anges leur apparaissent et leur apprennent que Jésus est ressuscité. *Jean* 20, 1 est le plus sobre de tous puisque Marie de Magdala, arrivée seule, découvre simplement le tombeau vide. Elle court prévenir Pierre et Jean, croyant qu'on a enlevé le corps. Tous trois accourent au tombeau, découvrent les bandelettes et le suaire et, dès lors, se souvenant de certaines paroles de

Jésus, ils croient d'emblée à sa résurrection (*Jean* 20, 2-10). *Matthieu* 28, 8 précise que les femmes coururent prévenir les disciples, mais ne dit pas comment elles furent accueillies par eux. Aussitôt après, il commence à parler des apparitions du ressuscité qui, dans le langage des spécialistes, sont nommées des "christophanies". *Marc* 16, 8 déclare, contre toute attente, que les femmes, tremblantes de peur, ne dirent rien à personne. Et, aussitôt après, il relate une première christophanie. *Luc* 24, 9-12 raconte que les femmes vinrent trouver les disciples qui ne les crurent pas. Il ajoute cependant que Pierre, pris d'un doute, alla seul au tombeau, n'y vit que les bandelettes et s'en retourna sans comprendre.

Ai-je besoin de conclure qu'il n'y a pas dans ces quatre récits de l'événement le plus extraordinaire qui aurait dû marquer les témoins de l'époque, la moindre ombre de concordance ? C'est à ce point qu'il est rigoureusement impossible d'en tirer une synthèse cohérente. N'est-ce pas là la preuve évidente que ces récits ne sont que le résultat de racontars divers qu'aucun témoignage certain ne vint jamais appuyer ? Et encore n'ai-je point signalé ici tous les détails incohérents. Paul Le Breton les a rassemblés dans un livre remarquable intitulé *LaRéssurection du Christ*, paru à Paris en 1908 à la librairie Critique Emile Nourry. J'y renvoie les lecteurs désireux d'approfondir la question.

Les *Evangiles* affirment que le corps d'un condamné disparut de son tombeau et un évangéliste ajoute même que l'événement eut pour témoins des soldats romains qui virent rien moins qu'un ange. Si de tels faits s'étaient produits, une enquête officielle aurait été exigée par les autorités romaines, ainsi que les prêtres et les pharisiens qui, selon *Matthieu* 27, 62-66 demandèrent et obtinrent de Pilate que le tombeau fut gardé en vue d'éviter précisément que l'on vint dérober le cadavre. Or, non seulement les *Evangiles* ne disent rien d'une pareille enquête, mais les premiers Pères de l'Eglise gardèrent également le silence sur ce sujet. Pire : Justin [vers 100 - vers 165] traitant de la résurrection de Jésus, ne parla même pas des soldats gardiens du tombeau dont, à l'évidence, il n'avait jamais entendu parler de son temps. Une partie du texte de *Matthieu* que je viens de rapporter lui était donc forcément inconnue. [39]

On peut imaginer la sensation qu'aurait produit la résurrection de Jésus. Son tombeau serait aussitôt devenu un célèbre lieu de pèlerinage qui aurait traversé les siècles. Pourtant, durant toute l'Antiquité chrétienne, on ignora complètement où Jésus avait été enseveli ! Cet endroit ne fut "découvert" qu'en 326 "*par l'inspiration du Sauveur et à la suite d'avertissements et de suggestions de Dieu*". On peut imaginer de différentes façons ce que cela veut dire... [40]

Vers 110, saint Ignace, l'évêque d'Antioche, tenta de répondre à des contradicteurs qui disaient qu'ils ne pouvaient admettre ce dont ils ne trouvaient pas trace dans les archives officielles. Au lieu de réfuter cette affirmation par un "témoignage officiel", aussi maigre fut-il, Ignace s'en tint à de vagues formulations pieuses. A l'époque, donc, il n'existait aucune archive officielle au sujet de l'arrestation de Jésus, de sa condamnation, de son supplice et, surtout, d'une éventuelle enquête effectuée après sa résurrection.

Accablantes constatations ! Terribles évidences !

Quand on sait que dans la légende d'Apollon trois femmes vinrent au tombeau du dieu mort, on est bien en droit de penser que la visite des femmes au tombeau de Jésus, la découverte de celui-ci vide et les christophanies n'ont pas d'autres origines que les légendes colportées au sujet des dieux antiques et la nécessité dans laquelle se trouvèrent les premiers chrétiens d'essayer d'apporter une apparente réalité historique à leurs affirmations en les faisant reposer sur des témoignages humains paraissant incontestables. Dans un livre célèbre, J.M. Robertson a pu faire remarquer que seuls les chrétiens osèrent et osent encore faire passer la résurrection de leur Sauveur pour autre chose qu'un symbole d'origine mythique.

C'est en effet la plus grande escroquerie intellectuelle de l'histoire humaine !

Une tradition s'organisa donc en un système d'apparente démonstration susceptible de convaincre ceux qui n'y regarderaient pas de trop près : divers "témoignages" furent inventés et rapportés à propos d'apparitions du ressuscité ; et ces témoignages trouvèrent tout naturellement leur chemin dans les premiers écrits des chrétiens.

Les textes canoniques contiennent tout un choix de ces "christophanies"...

L'*Evangile de Marc* en raconte trois, allant crescendo : d'abord à Marie-Madeleine, qui ne fut pas crue, ensuite à deux apôtres qui marchaient de concert et dont le témoignage ne fut pas davantage retenu ; et enfin aux Onze auxquels le Messie affirma qu'ils feraient des miracles en son nom, comme par exemple boire du poison sans en être affectés. Cet *Evangile* se conclut en deux phrases dont la première dit que Jésus, après avoir parlé aux Onze, fut enlevé au ciel et s'assit à la droite de Dieu. Or, du temps de saint Jérome [vers 347 - 420], *Marc* se terminait en 16, 8 c'est-à-dire à la fuite des femmes. Il en est de même dans le *Codex Sinaïticus* et le *Codex Vaticanus* parvenus jusqu'à nous. (41)

Dans *Matthieu*, on trouve une apparition de Jésus aux mêmes femmes que celles venues, selon lui, au tombeau. Jésus les prévient qu'il apparaîtra aux Onze, ce qu'il fait ensuite. Ainsi s'achève, "en queue de poisson", cet *Evangile* qui ne dit même pas ce que Jésus devint. Toutefois, entre les deux christophanies de Jésus se trouve intercalé un court texte expliquant que les Juifs achetèrent le silence des soldats qui avaient assisté à la descente de l'ange venu rouler la pierre du tombeau. Ce texte est bien entendu une addition destinée à répondre aux critiques semblables à celles que saint Ignace dut affronter. L'explication qu'elle fournit n'est cependant pas du tout crédible.

L'*Evangile de Luc*, comme souvent, est nettement plus prolixe en détails. Dans un premier récit, assez long, il est dit que Jésus rencontra deux de ses disciples qui se dirigeaient vers le village d'Emmaüs. Ils ne le reconnurent pas d'emblée et lui racontèrent que des gens avaient prétendu que le Messie était ressuscité des morts. Enfin, ces disciples invitèrent Jésus à leur table et là, quand il rompit le pain, ils le reconnurent. Alors tous deux coururent annoncer la bonne nouvelle aux Onze. Tandis qu'ils parlaient tous ensemble, Jésus apparut au milieu d'eux, leur montra ses plaies aux pieds et aux mains, puis mangea avec eux pour leur prouver qu'il n'était pas un fantôme. Ensuite, il leur annonça qu'ils seraient prochainement "revêtus d'une force d'En Haut". Enfin, il les emmena à Béthanie d'où, sous leurs yeux, il fut enlevé au ciel. Ainsi s'achève, à son tour, l'*Evangile* de Luc.

Le récit qui apparaît dans *Luc* concernant les disciples d'Emmaüs est écrit dans un style alerte, ménageant le suspense, qui n'a rien de commun avec le style de la plupart des autres morceaux de cet *Evangile*. Ceci trahit évidemment la main d'un interpolateur. De surcroît, cette histoire paraît n'être pas autre chose qu'un récit symbolique. En effet, *Emmaiou* désignait la période des Calendes qui suivait juste Pâques et consacrait le renouveau de la nature engendré par la renaissance du Soleil. C'est le même symbolisme qu'on rencontre dans la légende d'Ulysse qui, rentrant à Ithaque, rencontre son porcher Eumée (*Eumaios* en grec = les bonnes Calendes de mai). (42)

Compte tenu de l'importance du sujet, une dernière remarque doit être faite. A en croire les Evangiles de Marc et Matthieu, il n'y aurait eu qu'une seule apparition aux disciples et elle se serait produite en Galilée où ils se seraient rendus sur ordre d'un ange. Il aurait fallu plusieurs jours aux disciples pour se rendre là-bas ; or, si l'on en croit Luc, c'est dès le dimanche et à Jérusalem même que les disciples conversèrent avec le ressuscité avant que celui-ci monte aussitôt au ciel. Encore une fois, donc, on constate que tous ces récits qu'on voudrait nous faire prendre pour "inspirés" se contredisent tous entre eux !

Inventions de témoins et de témoignages

Je vais à présent examiner plus en détails l'*Evangile de Jean* afin d'en dégager cette "structure en mille-feuille" dont j'ai déjà parlé précédemment ; structure dont les strates successives correspondent à des additions et des interpolations écrites pour convaincre toujours davantage les naïfs en répondant généralement à des objections qui circulaient alors...

Après avoir signalé que Pierre et Jean, prévenus par Marie de Magdala, quittèrent le tombeau convaincus, le texte de *Jean* reprend en ces termes : "*Cependant Marie-Madeleine se tenait près du tombeau et sanglotait.*" Se penchant alors vers le tombeau, elle y vit deux anges à qui elle dit qu'on avait enlevé le Seigneur. Ce récit, en contradiction avec ce qui précède (Pierre et Jean avaient quitté un tombeau vide) constitue déjà une première addition. Mais on lui en a greffé une autre. En effet, se retournant alors, Marie-Madeleine voit Jésus qu'elle prend pour le jardinier. Croyant que c'est lui qui a emporté le corps, elle l'interroge ; mais alors Jésus lui dit "*Marie*" et elle le reconnaît. Jésus lui dit ensuite qu'elle doit aller prévenir les apôtres qu'il monte vers son Père, "*vers mon Dieu et votre Dieu*" précise-t-il même clairement, comme si l'auteur de ces lignes, au moment où il les écrivit, ne savait pas encore que Jésus serait un jour considéré comme le fils de Dieu et non une de ses créatures. Logiquement, on pourrait s'attendre alors à ce qu'intervienne rapidement le récit de l'Ascension. Il n'en est rien. Une nouvelle addition met en scène Jésus apparaissant à ses disciples enfermés dans un local clos. Rien n'indique qu'ils ont été prévenus par Marie-Madeleine, ce qui montre bien que cette addition ne fut pas de la même main que ce qui précède. Jésus salue ses apôtres, puis, tout aussitôt, les salue à nouveau et leur dit : "*Recevez l'Esprit saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus.*" Cette institution de la Confession semble bien être elle-même une addition tardive au sein de l'addition constituée par l'apparition aux apôtres. Elle est repérable par le simple fait qu'elle commence par une salutation de Jésus à ses apôtres alors que, déjà auparavant, il venait de les saluer. Mais la "structure en mille-feuille" se complique : juste après l'addition relative à l'institution de la Confession, un nouveau texte commence ainsi : "*Thomas, l'un des douze, appelé Didyme, n'était pas avec eux quand vint Jésus...*". Et voilà le prétexte à une seconde apparition au milieu des apôtres, laquelle constitue encore une addition interpénétrée dans les précédentes. Il est d'abord dit que Thomas ne crut pas les onze autres apôtres (remarquons que l'*Evangile de Jean* parle ici des douze et non des onze, comme si l'auteur de ce texte n'avait pas encore eu connaissance de la disparition -voire de la trahison- de Judas) puis Jésus apparaît à nouveau aux apôtres un jour où Thomas est présent. Cette addition est l'occasion de mettre dans la bouche de Jésus cette maxime lourde de conséquences : "*Heureux ceux qui croiront sans avoir vu.*" On peut aisément deviner l'usage qui fut fait de cette sentence aux premiers temps du christianisme lorsqu'il fallait répondre à ceux qui disaient qu'ils ne trouvaient, dans les archives officielles, aucune trace de la naissance, de la mort et de la résurrection de Jésus...

Arrivé là, le texte de l'*Evangile* annonce, en titre, la "*conclusion*". Il y est affirmé que Jésus fit encore bien d'autres signes (prodiges) qui n'ont pu être relatés. C'était une porte de sortie commode qui permettait, évidemment, d'ajouter ensuite tout ce qu'on voudrait. Et l'on ne s'en priva pas. En effet, aussitôt après, l'*Evangile* s'ouvre à nouveau sur un titre qui, à lui seul, trahit le remaniement postérieur : "*Appendice*". Dans cet appendice, il est dit que Jésus se montra aux disciples sur les bords de la mer (du lac) Tibériade. Cet épisode est celui de la pêche miraculeuse, refaçonné à la manière christophanique, ce qui ne va pas sans une contradiction de taille puisque l'auteur de cette réadaptation d'un miracle bien connu n'a pas songé à l'incongruité qui consistait à montrer les apôtres désespérés devant leurs filets vides alors qu'ils avaient été investis, par le Christ ressuscité, du pouvoir de réaliser des prodiges

en son nom. Suivant les conseils de Jésus, qu'à nouveau ils n'ont pas reconnu (et ceci trahit l'addition maladroite), ils prennent beaucoup de poissons. Pierre reconnaît alors Jésus et se jette à l'eau pour le rejoindre. Après avoir mangé avec ses disciples, Jésus dialogue longuement avec Pierre et parait prophétiser le genre de mort de ce dernier. Puis, Jean étant arrivé, Jésus déclare non pas que celui-ci ne mourra pas, mais qu'il restera jusqu'à son retour prochain. Ces détails paraissent indiquer que l'auteur de cet "appendice" pensait que le retour du Christ interviendrait assez rapidement et qu'il savait déjà par quelle mort Pierre était censé avoir glorifié Dieu. L'*Evangile* se termine alors réellement sur une nouvelle "*conclusion*" qui reprend la première en l'amplifiant puisqu'il y est dit que si l'on devait relater tous les faits propres à Jésus, le monde même ne suffirait pas à contenir le livre qu'on en écrirait.

Que retenir de toute ces christophanies ?

Qu'elles sont ordonnées selon une sorte de plan logique puisqu'elles sont censées se produire devant un nombre de personnes de plus en plus important : d'abord une femme, ensuite deux apôtres, puis les onze ou les douze. On saisit là la démarche logique que la tradition dut imposer pour convaincre toujours davantage de gens.

Les plus anciennes christophanies ne sont cependant pas contenues dans les *Evangiles*. Elles appartiennent aux écrits attribués à Paul. Ce dernier, chacun le sait, aurait vu Jésus lui apparaître sur le chemin de Damas. Cette vision fut-elle d'origine hallucinatoire ou pure invention attribuée à un des fondateurs du christianisme ? Impossible de trancher. Cette vision aurait été, selon Paul lui-même, la dernière apparition de Jésus.

Mais Paul cita également les apparitions de Jésus à Pierre et aux douze puis à quelques autres, comme Jacques. Il cita encore et surtout une apparition de Jésus à 500 frères dont la plupart, disait-il, vivaient encore (I *Corinthiens* 15, 1-8). Cependant, aucun autre témoignage que le sien ne nous est parvenu à ce sujet. Et comme ce témoignage est nettement antérieur aux *Evangiles* et que ceux-ci ne l'ont pas repris, on est en droit de penser qu'il était fictif lui aussi. [(43)]

Une conclusion s'impose : les christophanies sont bel et bien les seules preuves que les chrétiens ont pu avancer en faveur de la résurrection de Jésus. Et ces preuves sont à l'évidence fausses. La nécessité dans laquelle les premiers chrétiens se trouvaient de prouver l'élément essentiel de ce qu'ils affirmaient fut le ferment, le bouillon de culture dans lequel naquirent ces récits. Toutes sortes de rumeurs circulèrent alors, comme par exemple une apparition à Jacques qui se serait jusque-là laissé mourir de faim et que raconta saint Jérôme dans un de ses ouvrages. [(44)]

Prétendre que Jésus avait été vu par de nombreuses personnes et à de nombreuses reprises après sa mort sur la croix, c'était, pour les premiers annonciateurs de la foi nouvelle, le plus sûr moyen de convaincre. Car Paul en convenait : "*...si le Christ n'est pas ressuscité, alors notre prédication est vide, vide aussi notre foi.*" (*I Corinthiens*, 15, 14)

Lorsque l'on veut examiner avec attention les quatre *Evangiles*, on constate que si à la suite de Paul les synoptiques considèrent que la résurrection fut un acte passif (Jésus fut ressuscité par Dieu) ; elle devient, au contraire, un acte actif (Jésus se ressuscite lui-même) dans l'*Evangile de Jean*. Et puisque le *Credo* confirme la thèse de l'acte actif, force est de constater qu'il s'est produit une extraordinaire évolution sur un point aussi capital que celui-là entre l'époque où Paul enseignait et celle où cette partie de l'*Evangile de Jean* fut rédigée.

On a dit et répété bien souvent que l'apparition du christianisme serait inexplicable s'il n'y avait pas eu, réellement, résurrection de Jésus. Or, tout prouve le contraire ! Il aura suffi, en fait, que des gens croient en un Christ véritablement ressuscité. Et l'on sait qu'un mensonge répété un nombre de fois suffisant finit toujours par paraître être une vérité. Au départ de quelques rumeurs (voire d'hallucinations ?) qu'on aura répétées, amplifiées et déformées, on aura cru dans un premier temps qu'un Messie était vraiment ressuscité des

morts. A force de vouloir convaincre, on aura inventé des témoignages et on aura augmenté sans cesse le nombre des témoins ; on aura, surtout, insisté sur la matérialité du "revenant" qui aurait exhibé ses plaies, aurait marché en compagnie de ses anciens amis, aurait même partagé leur nourriture. Puis ceux qui soutenaient que ce Messie était d'essence divine affirmèrent très logiquement qu'il n'avait pas été ressuscité par Dieu mais avait lui-même vaincu la mort. Seul le Fils de Dieu pouvait évidemment faire cela. La boucle était bouclée.

Synthèse du mythe

Le moment est venu de proposer une synthèse de ce qu'il faut bien appeler le mythe de la mort et de la résurrection de Jésus.

Dans l'Antiquité, on pensait que les souffrances et la mort des dieux profitaient à l'humanité. Généralement, les dieux s'immolaient eux-mêmes puis ressuscitaient. Cette idée trouvait son origine dans le fait que la nature semblait mourir en hiver pour renaître ensuite au printemps. L'idée de Rédemption n'a pas d'autre source.

Chez les Juifs, il existait deux courants de pensée : les uns attendaient un Messie qui souffrirait pour racheter les péchés du monde et les autres espéraient un Sauveur triomphant qui viendrait balayer, même par la force, toutes les formes du mal.

Au II^{e} siècle, saint Irénée transforma la conception du Rachat en soutenant que le Diable avait été, depuis la chute d'Adam, le maître de l'humanité. Pour reprendre ses sujets, Dieu lui aurait offert, en échange, la vie de son propre Fils. Satan aurait accepté ce marché, mais il aurait été joué, car, le Fils de Dieu étant immortel par nature, il ne serait pas mort définitivement mais serait remonté au ciel près de son Père. Cette doctrine qui connut longtemps un grand succès et qui montrait Dieu sous l'aspect d'un roublard, finit par tomber dans les oubliettes de l'Histoire. [45]

Voilà brièvement esquissées certaines conceptions qui étaient en vogue lorsque se formèrent les premières croyances chrétiennes.

Les fondateurs du christianisme, dont certains considéraient que leur Sauveur devait mourir et ressusciter à la manière des anciens dieux, calquèrent tout naturellement la vie, la mort et la résurrection de leur Messie sur les cultes et mythes astrolâtriques antérieurs. Les anciens considéraient qu'après trois jours de mort, la Lune renaissait le quatrième. Telle était leur interprétation des différentes phases de l'astre de la nuit qui servit à l'élaboration des plus anciens calendriers. Aussi faisaient-ils ressusciter leurs dieux solaires le troisième jour après leur mort. [46]

Voici ce qu'avaient encore observé les anciens...

Durant trois "jours zodiacaux" (mois), c'est-à-dire trois signes, la Balance, le Scorpion et le Sagittaire, la longueur de la nuit croissait au détriment de la lumière, comme si le Soleil était vaincu et agonisait. C'était la descente aux enfers du dieu. C'est durant cette période que l'Eglise catholique a placé la fête des morts. Selon J. Bricout (Directeur de la *Revue du Clergé Français)*, cependant, la descente aux enfers des dieux antiques put être suggérée par la descente de Vénus (Ishtar) sous l'horizon et sa réapparition à l'Orient avec le Soleil son frère (Tammouz). Quand le Soleil paraissait complètement mort, sa chute s'arrêtait et, brusquement, au solstice d'hiver, il (re)naissait. Il était le *Sol Invictus* ou Soleil Invaincu. Durant trois nouveaux jours zodiacaux, il croissait, traversant le Capricorne, le Verseau et les Poissons. Au milieu de ces trois signes, l'Eglise catholique a placé la fête de la lumière renaissante, la Chandeleur. La durée du jour n'égalait celle de la nuit qu'à l'équinoxe. Jusque-là, les adorateurs du Soleil étaient prudents et veillaient sur la bonne marche de l'astre en s'imposant des sacrifices et en priant. C'est durant cette période que l'Eglise catholique a institué le carême. Venait enfin l'équinoxe du printemps, moment où

le Soleil était "crucifié" sur la croix des équinoxes et des solstices. Le jour s'allongeait au détriment de la nuit. C'était alors le moment de la Pâque ou "passage" d'un cycle dans un autre. Dans les cérémonies qu'ils célébraient alors pour marquer ce passage, les anciens donnaient une grande place à un culte presque aussi ancien que l'humanité : celui de l'oeuf. L'oeuf symbolisa en effet toujours le principe de la génération et les égyptiens consommaient des oeufs colorés au cours des fêtes qui célébraient la résurrection d'Osiris. Dans son *Dictionnaire de la Fable* (Paris, Lenormant, 1823) Fr. Noël écrivit jadis ceci à propos des cloches : "*On en attribue l'origine aux égyptiens ; on prétend du moins que leur son annonçait toujours les fêtes d'Osiris*." Quoi d'étonnant, donc, à ce que les cloches et les oeufs soient aujourd'hui nécessairement associés à la fête pascale de régénération ? Donc, en cette période de renouveau de la nature, le Soleil, triomphant, s'élançait dans le ciel en traversant le Bélier, le Taureau et les Gémeaux. Au milieu de cette montée victorieuse du *Sol Invictus*, l'Eglise catholique a placé l'Ascension de Jésus. Après le solstice d'été venait le temps des récoltes. C'était l'époque des ultimes transformations résultant de la victoire de la lumière sur les ténèbres. C'est aussi l'époque de la Transfiguration. (47)

Pâques et le calendrier

Il me reste à dire quelques mots de la façon dont on a déterminé Pâques par rapport au calendrier.

D'après les traditions mosaïques, la période de fête de la Pâque juive commençait le dixième jour du mois de l'équinoxe du printemps ; et c'était le jour de la pleine Lune, au moment où le Soleil se couchait, que devait être immolé l'agneau. Au départ, les chrétiens furent tentés d'adopter le même système pour commémorer la mort et la résurrection de Jésus. Néanmoins, sans doute par imitation du culte concurrent de Mithra, ils choisirent pour leurs célébrations le dimanche suivant la pleine Lune. Les années et les siècles passant, ils cherchèrent de plus en plus à se démarquer de la Pâque juive. En outre, la marche des corps célestes entraîna toutes sortes de fluctuations auxquelles le calendrier liturgique finit par devenir totalement étranger. L'Eglise se préoccupa donc de réformer le calendrier et de trouver un système qui est désormais le suivant : Pâques se célèbre le dimanche qui suit le quatorzième jour de la Lune qui atteint cet âge à partir du 21 mars. (48)

L'Ascension

Examinons à présent ce qui se passa après les christophanies.

C'était à l'équinoxe du printemps que les Hyperboréens célébraient le retour du dieu Apollon, c'est-à-dire du bélier équinoxial. C'était là, disaient les anciens, que le Soleil arrivait dans son exaltation (sa dégradation ou dépression était fixée dans la Balance). Selon Diodore, les Hyperboréens prolongeaient les fêtes marquant l'exaltation d'Apollon durant quarante jours, jusqu'au lever des Pléiades ; or c'est pendant quarante jours que Jésus fut censé rester sur Terre après sa résurrection. (49)

Durant toute l'Antiquité, on prétendit que les personnages importants, les grands héros comme les dieux, montaient au ciel corporellement, leur vie terrestre achevée. Les Egyptiens l'avaient affirmé pour leurs pharaons, les Juifs l'avaient dit d'Elie, Jamblique l'avait prétendu au sujet de Pythagore et nombreux étaient ceux qui soutenaient la même chose des empereurs romains. (50)

L'Eglise enseigne que Jésus monta au ciel 40 jours après sa crucifixion. C'est une précision qui ne figure pas dans les *Evangiles* mais uniquement dans *Actes* 1,3. *Jean* ne dit

même rien d'une Ascension de Jésus. *Matthieu* en 28, 20 semble même la contredire puisque son *Evangile* se termine comme ceci (c'est Jésus qui parle) : "*Et moi je suis avec vous pour toujours, jusqu'à la fin du monde*". J'ai dit plus haut que les manuscrits les plus anciens de *Marc* ne contenaient rien au sujet d'événements qui auraient pu concerner Jésus après sa résurrection. Dans le *Marc* actuel, il est dit qu'il monta au ciel alors même qu'il était à table avec les Onze (*Marc*, 16, 19). *Luc*, au contraire, situe l'événement en plein air à Béthanie et affirme ce qui suit en 24, 51 : "*Or, tandis qu'il les bénissait, il se sépara d'eux et fut emporté au ciel*." Certains exégètes ont soutenu que le texte primitif ne contenait que l'expression "*se sépara d'eux*" et que "*et fut emporté au ciel*" fut ajouté plus tardivement. Ce bout de phrase ne figure en effet même pas dans le célèbre *Codex Sinaïticus*. C'est dans les *Actes des Apôtres* que l'on trouve le récit le plus complet de l'Ascension puisqu'il y est précisé que Jésus s'éleva en présence de ses apôtres et qu'une nuée le masqua à leurs yeux tandis que leurs regards restaient attachés au ciel. Mais cet événement est situé cette fois au Mont des Oliviers, en dehors de Jérusalem (*Actes des Apôtres* 1, 9-12).

Voilà bien des contradictions ou des silences pour un événement d'une telle importance. La conclusion la plus logique est une fois encore d'admettre que ce récit est une pure fiction. Elle a pu être inspirée par l'enlèvement d'Elie ou même, plus sûrement encore, par l'élévation d'Adonis en présence de ses disciples. L'épisode est d'autant plus douteux qu'il se serait déroulé, comme beaucoup d'autres tout aussi douteux, dans la ville de Béthanie dont j'ai montré qu'elle n'apparut que sous la plume des chrétiens. [(51)]

La Pentecôte

Les enseignements du christianisme disent qu'après avoir été crucifié à Pâques à la pleine Lune, Jésus serait monté au ciel quarante jours plus tard à la nouvelle Lune. Et, dix jours plus tard, à la pleine Lune suivante, l'Esprit-Saint serait descendu sur les apôtres, sous forme de langues de feu. Aussitôt, les apôtres se seraient exprimés "en langues" devant la foule médusée...

Cet épisode qui s'inscrit dans le droit fil des précédents, semble, lui aussi, purement légendaire. Aucun témoignage historique n'existe au sujet de ce "tumulte". Quant au "parler en langues", il ne signifie pas, comme le pensent la plupart des gens, le don des langues qu'auraient eu, par exemple, les disciples directs de Bouddha ; mais bien la particularité qu'ont certains énergumènes de s'exprimer en faisant des bruits inarticulés parfaitement incompréhensibles. La fête chrétienne de la Pentecôte, qui signifie "le cinquantième jour" et qui remplaça l'antique fête juive des moissons instaurée par Moïse, s'appuie donc davantage sur un épisode légendaire de transes collectives que sur un véritable fait d'origine divine... [(52)]

L'Assomption

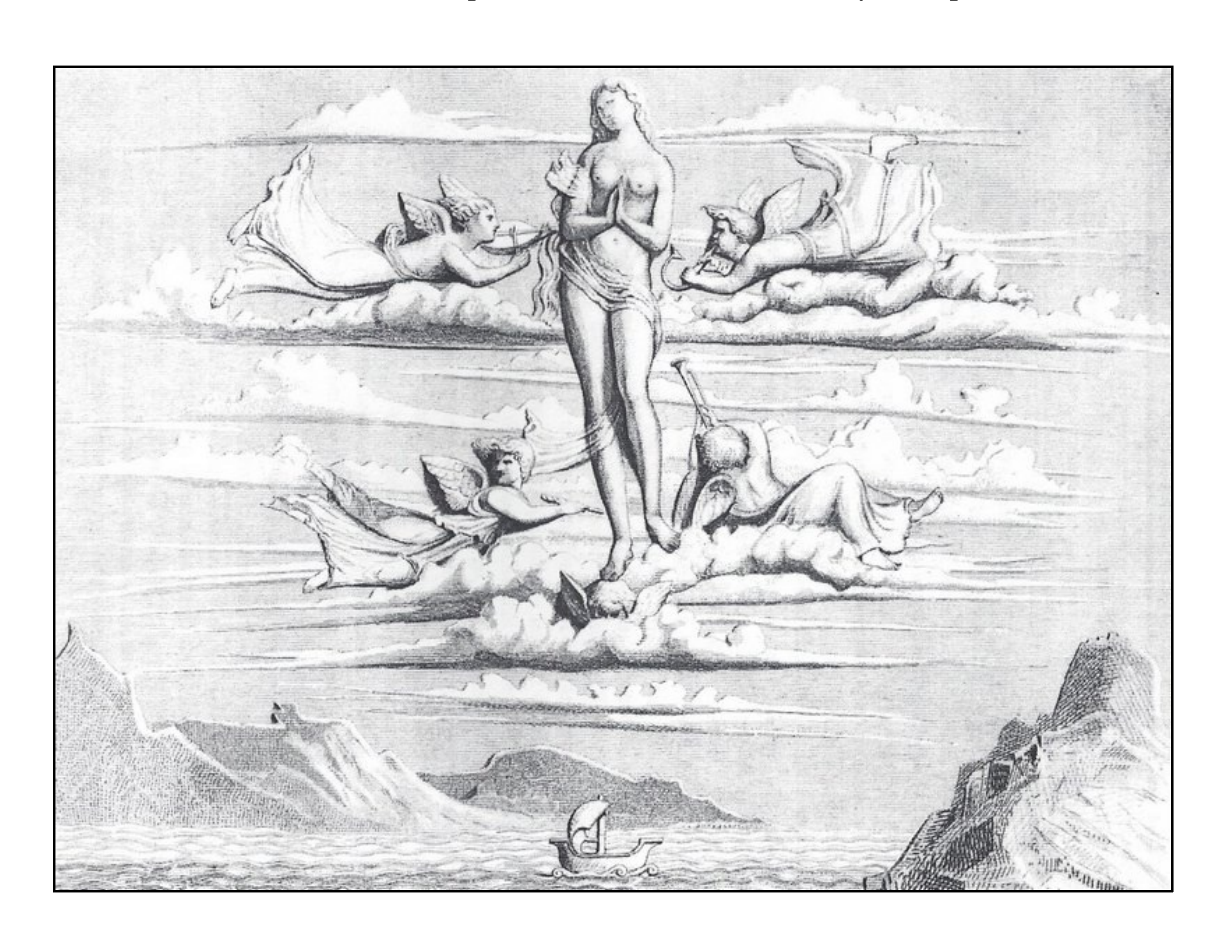
Bien décidée à ne pas s'arrêter en si bon chemin et en quelque sorte prisonnière des rites astrolâtriques anciens, l'Eglise instaura encore une autre fête : celle de l'Assomption de la Vierge, à savoir la commémoration de la montée au ciel de la mère de Jésus dans son corps physique. Cette fête fut placée le 15 août. Or, dans l'Antiquité, on fêtait à cette date la plupart des déesses, des Vierges-mères dont le culte était identique à celui d'Isis l'Egyptienne qui n'était autre que la Vierge Céleste.

Selon la légende, Jean emmena la mère de Jésus à Ephèse où il vécut jusqu'à sa mort. Pourquoi Ephèse ? Sans doute parce que c'est là que se pratiquait le culte de la Grande

Mère, sous la forme du culte d'Artémis qui était fêtée, elle-aussi, le 15 août. C'est à Ephèse que Marie fut pour la première fois représentée non plus comme une femme robuste mais comme une toute jeune femme vêtue d'un grand manteau bleu, dans une attitude de prière et debout sur un croissant lunaire. Or, en 262, suite à une invasion barbare, la plupart des habitants d'Ephèse quittèrent la ville et allèrent s'établir à Rome où ils répandirent bien évidemment cette nouvelle image de Marie. Et c'est en 431, au Concile d'Ephèse, que l'Eglise décerna à Marie le titre de "Mère de Dieu" (*theotokos*). Vous avez dit hasard ? (53)

Mais les coïncidences avec les rites anciens ne s'arrêtent pas là. Aujourd'hui encore, à Chypre, la Vierge Marie reçoit des offrandes en tant que Reine des Cieux dans les ruines mêmes de l'ancien temple d'Astarté et d'Aphrodite. Or, Astarté, selon qu'elle fut considérée comme déesse mère ou déesse vierge fut associée à la Lune ou à Vénus. C'est compte tenu de cela qu'il peut être intéressant d'ouvrir une parenthèse un instant à propos d'un curieux bas-relief signalé par Didron Ainé et qui se trouvait à l'origine dans l'église Saint-Jacques-La-Boucherie à Paris, dont il ne reste aujourd'hui plus que la célèbre Tour Saint Jacques.

Dans sa partie inférieure, qui nous intéresse peu, ce bas-relief montre douze hommes (les apôtres) assistant au décès d'une femme qui ne peut être que la Sainte Vierge. Dans sa partie supérieure, qui est reproduite ci-dessous, ce bas-relief montre l'Assomption de la Vierge, laquelle est accompagnée par quatre anges. Mais cette Vierge est bien étrange car elle est presque nue ! En fait, elle a tout d'une Vénus sortant des ondes, une Vénus qu'on croirait monter au ciel entre les caps Ténare et Malée de l'île de Cythère, patrie de Vénus. (54)



Cette Vierge Marie aux seins nus qui a toutes les caractéristiques de Vénus, la déesse de l'amour, n'est pas moins étrange que la représentation de sainte Foi (ou sainte Foy) d'Agen (voir page suivante) que l'on trouve dans l'église St Laurence, à Norwich. Cette dernière, que l'on voit aussi les seins nus, aurait été une jeune vierge ayant péri, martyrisée, à Agen, à l'âge de treize ans. Y a-t-il eu confusion entre le supplice de cette jeune fille, rôtie

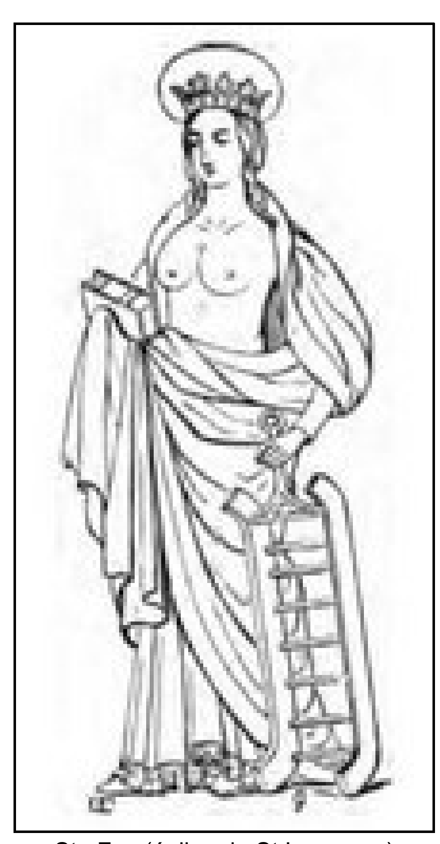
sur un lit d'airain puis décapitée, et sainte Pistis, de Rome, fille de sainte Sophie (Pistis Sophia = Foi et Sagesse) à laquelle on aurait arraché les seins avant de lui couper la tête ? (55)

Mais fermons là cette parenthèse...

L'impossible datation

Il resterait à dater tous les faits prétendus touchant à la mort et à la résurrection de Jésus.

J'ai dit beaucoup plus haut qu'il était impossible de dater la naissance de Jésus (et pour cause s'il est, comme je l'ai montré tout au long des chapitres écoulés, un pur mythe). Il n'est évidemment pas davantage possible de dater son arrestation, son jugement, sa Passion et sa mort. Pilate, en disgrâce, quitta Jérusalem en 35-36. La mort de Jésus devrait donc être située antérieurement à cette date. Or, Irénée a écrit, contrairement à ce qui se dit souvent, que Jésus serait mort proche de la cinquantaine. Il disait tenir ce renseignement de Polycarpe qui avait lui-même connu les apôtres. Une confirmation indirecte existerait en *Jean* 8, 57 où, scandalisé, un interlocuteur apostrophe Jésus en lui disant : "*tu n'as pas 50 ans et tu as vu Abraham !* ". Cela se dit à une personne proche de la cinquantaine, mais rarement à quelqu'un qui n'a que la trentaine. (56)


Ste Foy (église de St Laurence)

Ainsi donc, une fois de plus, le simple bon sens et les faits historiques connus ne peuvent s'accorder avec ce qui fut dit de la date et de l'âge auxquels Jésus serait mort.

Mais voici plus curieux encore...

Les jours et les dates précises auxquels auraient correspondu des épisodes tels que la dernière Cène, la Passion, la mort et la résurrection de Jésus ont donné lieu à d'innombrables publications tant il parut longtemps impossible de concilier entre eux les différents récits évangéliques avec les coutumes et les règles en vigueur à l'époque. Annie Jaubert publia finalement sur le sujet une étude déterminante qui montra que beaucoup de choses s'expliquaient si on appliquait aux récits évangéliques un calendrier biblico-liturgique particulier, quasi ésotérique, dont on retrouva les traces chez les esséniens. Le plus étonnant, c'est que cette auteure montra que non seulement ce calendrier rythma en quelque sorte les hauts faits de la vie de Jésus, mais également tous les faits importants signalés dans l'*Ancien Testament*. Une fois de plus la conclusion qu'on avait affaire là à des récits mythico-symboliques s'imposait... (57)

Quelques conclusions

Il me faut conclure ce très long et difficile chapitre.

Dans un de ses ouvrages, Prosper Alfaric (qui avait été prêtre et professeur de dogme avant d'acquérir la conviction de l'inexistence historique de Jésus) constatait qu'après une étude qui dura environ 50 ans, l'abbé Loisy avait écrit ceci : "*Rien dans les récits évangéliques n'a consistance de fait si ce n'est le crucifiement de Jésus, par sentence de*

Ponce Pilate, pour cause d'agitation".[58]

L'abbé Loisy avait eu le courage de rejeter tous les récits évangéliques, sauf celui de la Passion. Je pense cependant que deux textes contenus dans le *Nouveau Testament* fournissent eux-mêmes de graves preuves contre les récits de la Passion et de la Résurrection. Il s'agit, d'abord, de l'*Epître aux Hébreux* dont on sait qu'elle fut remaniée et corrigée à plusieurs reprises jusqu'en 150 au moins. Or, cette *Epître* semble tout ignorer d'un fondateur du christianisme, de son arrestation, de son procès, de sa condamnation, de sa crucifixion, de sa résurrection, de ses apparitions, de ses miracles, de ses disciples et des saintes femmes. Elle ne parle d'aucun de ces sujets. Autant de silences surprenants. Le second texte, plus important encore à mon avis, est ce qui se lit dans les *Actes des Apôtres* en 25, 19. C'est un certain Festus, gouverneur romain, qui parle, répondant à une question qui lui a été posée au sujet de Paul et des chrétiens : "*Ils avaient seulement avec lui je ne sais quelles contestations touchant leur religion à eux et touchant un certain Jésus, qui est mort, et que Paul affirme être en vie.*" Ce gouverneur romain parlait comme s'il ignorait tout de ce Jésus qui passait pour mort mais dont Paul disait qu'il était vivant. Or, c'est vers 54 que cette déclaration évasive aurait été prononcée. N'est-il pas étrange qu'un gouverneur romain ignora non seulement des faits si récents et si considérables, mais qu'en outre il parut ignorer tout de l'existence même de celui qui en aurait été le principal héros ?

Bref appendice à propos de l'Enfer, du Paradis, du Purgatoire et des Limbes

Avant de clore ce chapitre, je crois devoir revenir sur un dernier sujet que j'ai brièvement abordé précédemment lorsque j'ai parlé de la descente aux enfers de Jésus. J'ai dit que cet épisode, qui ne figure pas dans le *Nouveau Testament*, apparut vers le quatrième siècle, sans doute inspiré par les nombreux "exploits" du genre qui étaient attribués aux dieux païens. A. Neyton a d'autre part fait remarquer que la descente aux enfers, c'est-à-dire, pour les anciens, le passage dans l'autre monde, était alors considérée comme la réalisation d'une transcendance spirituelle. Elle s'imposait donc en quelque sorte à Jésus afin qu'il soit reconnu pour ce qu'on voulait qu'il soit. [59]

Je crois devoir signaler ici que la conception actuelle de l'enfer des chrétiens est totalement étrangère à la *Bible*. Cette dernière ne connaissait que le *Sheol* qui était un lieu souterrain où bons et mauvais reposaient jusqu'à la fin des temps. La *Version des Septante* parle du "*feu de la Géhenne*" ; mais ce lieu, *Gué-ben-Hinnon* (Vallée du fils de Hinnon) qui était situé au sud-ouest de Jérusalem, était en fait un endroit que le roi Josias avait décrété maudit et où les Cananéens avaient brûlé des enfants devant une statue du dieu Moloch. C'est une confusion, entretenue par les écrits des prophètes, qui fit qu'on prit les feux de la Géhenne pour les feux de l'enfer tel qu'il était conçu par les égyptiens. Il est vrai cependant que, dans le milieu juif, certains croyaient à une punition sous forme de tourments éternels et c'est cette conception, très probablement, qui influença les rédacteurs des *Evangiles* à des degrés divers. Néanmoins, Paul ignora tout de l'enfer. Des mots "ruine", "perdition" et "mort" qu'il utilise en rapport avec le châtiment des méchants, on doit conclure qu'il songeait simplement à leur anéantissement. C'était encore l'idée d'Irénée de Lyon, vers 180, et cela indique que ce dernier ignorait toujours certains passages relatifs à l'enfer que nous lisons à présent dans les *Evangiles*.

Il n'empêche : le 8 octobre 1971, Paul VI rappela devant des milliers de touristes que le Concile Vatican II avait confirmé le dogme absolu de l'existence de l'enfer et la véracité de la damnation éternelle dans les flammes.

Décrire ici les particularités de l'enfer chrétien et les idées extraordinaires ou extravagantes que ce lieu a pu inspirer aux théologiens, aux artistes et aux simples citoyens

me conduirait à sortir complètement du sujet principal du présent ouvrage. Aussi vais-je plutôt renvoyer mes lecteurs à un excellent ouvrage sur la question : celui de J.-M. Cayla intitulé "*L'enfer démoli*." (60)

Je dirai cependant un mot du Paradis des chrétiens. Ce concept n'apparaît nulle part dans l'*Ancien Testament*. Il est une invention des premiers chrétiens qui le copièrent peut-être du culte de Mithra. Le mot Paradis apparaît certes plusieurs fois dans l'*Ancien Testament* ; mais toujours pour désigner le jardin magnifique où avaient vécu Adam et Eve et non un séjour où les bienheureux vivraient au contact des anges et de Dieu. (61)

Le Purgatoire est une autre invention des chrétiens qui, elle non plus, n'a aucune base biblique. Elle se concrétisa réellement vers le XIIe siècle et mit bien longtemps encore pour s'imposer auprès des théologiens et dans le peuple. Contrairement à ce que pensent nombre de chrétiens, le Purgatoire n'est pas un lieu mais une sorte de PÉRIODE DE TEMPS durant laquelle une âme doit en quelque sorte patienter pour ensuite pouvoir entrer au Paradis. Les nombreux visionnaires (comme les voya,ts de la Vierge de Fatima ou de Meddjugorjé, par exemple) qui prétendent avoir vu ou même visité le Purgatoire sont donc des menteurs ou des hallucinés (voir à ce sujet mon ouvrage *Les apparitions de la Vierge et la critique historique*). (62)

Enfin, au Concile de Carthage, en 418, il fut décrété qu'un enfant qui n'aurait pas été baptisé n'avait aucune chance d'aller au Paradis. De grands théologiens assurèrent par la suite que ces enfants étaient voués aux flammes de l'enfer. Au XIIIe siècle, cependant, pour diminuer l'horreur de cette sévérité divine, des théologiens inventèrent un lieu, proche des enfers, et réservé aux enfants privés de baptême : les Limbes. Ce lieu ne fut cependant jamais érigé en dogme et ceux qui l'inventèrent ou qui eurent l'audace de protester contre la sévérité divine furent à deux doigts d'être considérés comme des hérétiques. (63)

REFERENCES

1) WEIGALL (A), *Survivances païennes dans le monde chrétien*, Paris, Payot, 1934, pp. 202-203
MIRON, *Jésus réduit à sa juste valeur*, Genève, Impr. Rationaliste, 1864, chap. VI
2) AL-ASSIOUTY (S), *Origines égyptiennes du christianisme et de l'islâm*, Paris, Letouzey, 1989, pp. 154-158
3) OLLIVIER (M-J), *La Passion - Essai historique*, Paris, Lethielleux, 1891, p. 38
4) GUIGNEBERT (C), *Jésus*, Paris, Renaissance du Livre, 1933, pp. 530-548
COULANGE (L), *La messe*, Paris, Rieder, 1927
WEIGALL (A), *Survivances païennes dans le monde chrétien*, Paris, Payot, 1934, pp. 128-134
STIERLIN (H), *Rituels et mystères des rois divinisés*, Arlzes, Actes Sud, 2010
JAUBERT (A), *Un nouveau calendrier lithurgique* (sic), in Les dossiers de l'Archéologie, Paris, juin 1975
DE LERVILY (R), *Qui était Jésus?*, Paris, Editions du Centre, 1950, p. 48
LE CLEMENT DE ST-MARCQ, *L'Eucharistie*, Anvers, Pangenetor, 1907
DE CETREMOY (G), *Religions et sexualisme*, Conflans, Idée Libre, 1928, p. 110-111
SHAW (E. R.), *The body taboo*, Washington, Shaw Publ., 1937, p. 47
5) DERNOZ, *Dieu et religions, servitude des peuples*, Paris, Fischbacher, 1960, p. 211
MAUPERTUIS (A), *Le sexe et le plaisir avant le christianisme*, Paris, Celt, 1977, p. 157
HENRY (L), *Les origines de la religion*, Paris, Ed. Sociales Internationales, 1936, p. 267
6) AMBELAIN (R), *Jésus ou le mortel secret des templiers*, Paris, Laffont, 1973, p. 239
HAVET (E), *Le chrstianisme et ses origines*, Paris, Calmann Levy, 1884, T. 4, pp. 132-133
GOGUEL (M), *L'Eucharistie des origines à Justin le Martyr*, Roche-sur-Yon, Impr. de l'Ouest, 1910
7) KOLPAKTCHY (G), *Livre des morts des anciens égyptiens*, Paris, Omnium Littéraire, 1973, p. 34
8) WEIGALL (A), *Survivance païennes dans le monde chrétien*, Paris, Payot, 1934, pp. 136-137
BOLOGNE (J-C), *Histoire de la pudeur*, Paris, Orban, 1986, p. 279
ROGER (H), *Les religions révélées*, Paris, Oeuvres représentatives, 1929, Tome II, p. 115
DOANE (T.W.), *Bible myths and their parallels...*, Montana, Kessinger Reprint, s.d. (1882), p. 305
GROTON (W), *The christian eucharist and the pagan cults*, New York, Longmans, 1914
STEEG (J), *Le procès de la Fête-Dieu_Histoire de l'Eucharistie*, Paris, Fischbacher, 1877
9) STRAUSS (D-F), *Nouvelle vie de Jésus*, Paris, Hetzel, vers 1865, Tome I, p. 361
GUIGNEBERT (C), *Jésus*, Paris, Renaissance du Livre, 1933, pp. 553-555

VAGANAY (L), *L'Evangile de Pierre*, Paris, Librairie Lecoffre, 1930, p. 1
10) SIMMEL (E), *Comment l'homme forma son Dieu*, Paris, L'Eglantine, 1933, pp. 181-183
ANONYME, *Les conciles de l'Eglise catholique légiférant contre les Juifs*, Montréal, 1990 (Internet)
WEYSEN (A), *L'Ile des veilleurs*, Paris, Arcadie, 1972, p. 483
FAU (G), *Le puzzle des Evangiles*, Paris, SER, 1970, p. 258
11) FAU (G), *La fable de Jésus-Christ*, Paris, Union Rationaliste, 1967, p. 111
12) AUGSTEIN (R), *Jésus*, fils de l'homme, Paris, Gallimard, 1975, p. 157
PIERRE-VICTOR, *Les Evangiles et l'histoire*, Paris, Charpentier, 1879, p. 33
SMITH (M), *The scret gospel*, London, Gollancz, 1974, p80-81
13) LEMANN (A. & J.), *Valeur de l'assemblée...* in Traditie en Toekomst, Gent, Socii Sancti Michaelis, 7 okt. 1975
FRICKE (W), *Chronique du procès de Jésus*, Paris, Liana Levi, 1989, pp. 140-141
WEIGALL (A), *Survivances païennes dans le monde chrétien*, Paris, Payot, 1934, p. 64
HOCHART (P), *Etudes d'histoire religieuse*, Paris, Thorin, 1890, p. 9
AL-ASSIOUTY (S), *Origines égyptiennes du christianisme et de l'islâm*, Paris, Letouzey, 1989, p. 196
MOUTIER-ROUSSET E), *Le Christ a-t-il existé ?*, Paris, Soc. Mutuelle d'Edition, 1922, pp. 146-147
Janus, Paris, NLF/Laffont, n°1, avril-mai 1964, pp. 47-51
ORY (G), *Le Christ et Jésus*, Paris, Le Pavillon, 1968, pp. 101 et 183-185
GRUBER-MAGITOT (C), *Jésus et les pharisiens*, Paris, Laffont, 1964, pp. 26-27
14) AUGSTEIN (R), *Jésus fils de l'homme*, Paris, Gallimard, 1975, p. 160
REFOULE (F), *Comment connaissons-nous Jésus?* In *Jésus*, Paris, Hachette, 1971, pp. 70-71
15) LAS VERGNAS (G), *Jésus-Christ a-t-il existé?*, Paris, Chez l'Auteur, 1958, p. 97
PLEYTE (W), *La religion des pré-israélites-Recherches sur le dieu Seth*, Leide, Hooiberg, 1865, pp. 154-155
NEYTON (A), *Les clefs païennes du christianisme*, Paris, Belles Lettres, 1979, p. 72
16) VAN DEN BERGH/COUCHOUD/STAHL, *Premiers écrits du christianisme*, Paris, Rieder, 1930, p. 139
AMBELAIN (R), *Les lourds secrets du Golgotha*, Paris, Laffont, 1974, pp. 265-266
LEPIN (M), *Evangiles canoniques et Evangiles apocryphes*, Paris, Bloud, 1907, p. 88
WEIGALL (A), *Survivances païennes dans le mondes chrétien*, Paris, Payot, 1934, pp. 67 et 69-70
17) VAGANAY (L), *Initiation à la critique textuelle néotestamentaire,* Paris, Bloud & Gay, 1934, pp. 162-166
Janus, Paris, NLF/Laffont, n°1 avril-mai 1964, p. 50
ISORNI (J), *Le vrai procès de Jésus*, Paris, Flammarion, 1967
18) AMBELAIN (R), *Les lourds secrets du Golgotha*, Paris, Laffont, 1974, p. 353 et 369
DE LERVILLY (R), *Qui était Jésus?*, Paris, Editions du Centre, 1950, p. 194
19) *Janus*, Paris, NLF/Laffont, n°1, avril-mai 1964, p. 50
20) LAS VERGNAS (G), *Jésus-Christ a-t-il existé?*, Paris, Chez l'Auteur, 1958, p. 83
21) SALGUES (J.B.), *Des erreurs et des préjugés*, Bruxelles, Libr. encyc. Perichon, 1836, T. II, pp. 198-200
MIGNE (Abbé), *Dictionnaire des Apocryphes*, Paris, Migne, 1858, T. II, pp. 1065-1066
Science et Vie, Paris, Excelsior, août 1991, p. 10
FLAMMARION (C), *Les étoiles et les curiosités du ciel*, Paris, Marpon, 1882, p. 361
ROOB (A), *Alchimie et mystique*, Köln, Taschen, 1997, p. 88
22) DUJARDIN (E), *Le dieu Jésus*, Paris, A. Messein, 1927, pp. 222-224
Problèmes d'Histoire du Christianisme, Bruxelles, Ed. Univ. Brux., 1975-1976, n°6, pp. 19-21
DAANSON (E), *Mythes et légendes*, Bruxelles, Librairie moderne, 1913, p. 173
ORY (G), *Le Christ et Jésus*, Paris, Pavillon, 1968, pp. 58 et 151-159
VINCENT (F.-V.), *De l'idolâtrie chez les anciens et les modernes*, Paris, s.l., 1850
AL-ASSIOUTY (S), *Origines égyptiennes du christianisme...*, Paris, Letouzey, 1989, pp. 132-133 et 168
MORRIS (C), *Aryan sun-myths - The origin of religion*, Montana, Kessinger repr., s.d. (1899), pp. 111+ 6
BREHIER (L), *Les origines du crucifix dans l'art religieux*, Paris, Bloud, 1908, pp.55-56
DURRAND (A), *Le crucifix - Etudes historiques et religieuses*, Paris, Assoc. De St Luc, 1887, pp. 18-21
HAVET (E), *Le christianisme et ses origines*, Paris, Calmann Levy, 1884, Tome 4, p. 332
DOANE (T.W.), *Bible myths and their parallels...*, Montana, Kessinger Reprint, s.d. (1882), pp. 197-198
RYLEY SCOTT (G), *Phallic worship*, London, Panther, 1970, pp. 89 + 220-222
HILL (J.H.), *Astral worship*, Montana, Kensinger Reprint, s.d., pp. 68-71
MASSEY (G), *Ancient Egypt-The light of the World*, Leeds, Celephaïs Press, 2008, Vol II, chap. 12
23) DUJARDIN (E), *Le dieu Jésus*, Paris, A. Messein, 1927, p. 225 et suiv.
SEPP (J.N.), *Jésus-Christ - Etude sur sa vie et sa doctrine*, Bruxelles, Flatau, 1866, T. I, pp. 132-133
DALMAN (G), *Les itinéraires de Jésus*, Paris, Payot, 1930, pp. 323-324
24) SEPP (J.N.), *Jésus-Christ - Etude sur sa vie et sa doctrine*, Bruxelles, Flatau, 1866, T. I, p. 53
25) REINACH (S), *Cultes, mythes et religions*, Paris, Leroux, 1908, T. III, pp. 16-19
26) FAU (G), *La fable de Jésus-Christ*, Paris, Ed. Union Rationaliste, 1967, p. 156
27) AL-ASSIOUTY (S), *Origines égyptiennes du christianisme et de l'islâm*, Paris, Letouzey, 1989, p. 165
GRAVES (K), *The world's sixteen crucified saviors or christianity before Christ*, Montana, Kessinger, s.d.
28) WEIGALL (A), *Survivances païennes dans le monde chrétien*, Paris, Payot, 1934, pp. 101-106

DOANE (T.W.), *Bible myths and their parallels...*, Montana, Kessinger Reprint, s.d. (1882), pp. 213-214
ACHARYA (S), *Suns of God*, Kempton, Adventures Unlimlited Press, 2004, p. 465
29) WEIGALL (A), *Survivances paîennes dans le monde chrétien*, Paris, Payot, 1934, pp. 107-108 et 113
30) WEIGALL (A), *Survivances païennes dans le monde chrétien*, Paris, Payot, 1934, pp. 118-127
FAU (G), *La fable de Jésus-Christ*, Paris, Ed. Union Rationaliste, 1967, pp. 157-159
VERMASEREN (M), *Mithra, ce dieu mystérieux*, Paris, Sequoia, 1960, pp. 29, 33, 85, 126 et 154-157
CUMONT (F), *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Paris, Leroux, 1929
HENRY (L), *Les origines de la religion*, Paris, Editions Sociales Internationales, 1936, p. 179
AUTRAN (C), *Mithra, Zoroastre et la préhistoire aryenne du christianisme*, Paris, Payot, 1935
31) ROUGIER (L), *La genèse des dogmes chrétiens*, Paris, Albin Michel, 1972, pp. 267-268
32) ROBERTSON (J.M.), *Pagan Christs*, New York, Dorset Press, 1987, p. 28-29
33) DE FONVIELLE (W), *Histoire de la Lune*, Paris, Jouvet, vers 1880-90, pp. 112-113
STRAUSS (D-F), *Nouvelle vie de Jésus*, Paris, Hetzel, vers 1865, Tome II, p. 345
ROGER (H), *Les religions révélées*, Paris, Oeuvres représentatives, 1929, Tome II, p. 60
DOANE (T.W.), *Bible myths and their parallels...*, Montana, Kessinger Reprint, s.d. (1882), pp. 206-208
NEYTON (A), *Les clefs païennes du christianisme*, Paris, Belles Lettres, 1979, p. 73
34) SALGUES (J.B.), *Des erreurs et des préjugés*, Bruxelles, Lib. Encycl. Périchon, 1836, T. 2, p. 200
35) FILLION (L.Cl), *La Sainte Bible commentée*, Paris, Letouzey, 1901, T. VII, p. 186
FABER-KAISER (A), *Jésus a vécu au Cachemire*, Paris, De Vecchi, 1988, pp. 175-178
36) AL-ASSIOUTY (S), *Jésus, le non-juif*, Paris, Letouzey, 1987, pp. 173-174
VAGANAY (L), *L'Evangile de Pierre*, Paris, Lecoffre, 1930, pp. 253-254
37) DANIEL-ROPS, *Jésus en son temps*, Paris, Fayard, 1955, p. 559
WAUTIER (A), *L'Ascension d'Isaïe*, Internet, p. 2
VERMASEREN (M), *Mithra, ce dieu mystérieux*, Paris, Sequoia, 1960, pp. 12 et 16
38) AMBELAIN (R), *La vie secrète de Saint Paul*, Paris, Laffont, 1971, p. 236
LOEFFLER-DELACHAUX (M), *Le cercle - un symbole*, Genève, Mont-Blanc, s.d., p. 67
39) TURMEL (J), *Jésus, sa seconde vie*, Herblay, L'idée libre, 1936, p. 22
40) GUIGNEBERT (C), *Jésus*, Paris, Renaissance du Livre, 1933, p. 604
41) PIERRE-VICTOR, *Les Evangiles et l'histoire*, Paris, Charpentier, 1879, pp. 19 et 253
DUPUIS (C.F.), *Origine de tous les cultes*, Paris, Rosier, 1835, Tome VI, p. 213
ROBERTSON (J.M.), *Pagan Christs*, New York, Dorset Press, 1987, p. 8
42) GOGUEL (M), *La naissance du christianisme*, Paris, Payot, 1955, p. 62
WEYSEN (A), *L'île des Veilleurs*, Paris, Arcadie, 1972, p. 487
43) GOGUEL (M), *La naissance du christianisme*, Paris, Payot, 1955, pp. 54-56
44) GOGUEL (M), *La naissance du christianisme*, Paris, Payot, 1955, p. 57
45) WEIGALL (A), *Survivances païennes dans le monde chrétien*, Paris, Payot, 1934, pp. 140-151
46) BEIGBEDER (O), *La symbolique*, Paris, PUF, 1968, p. 33
PICHON (J-C), *Néron et le mystère des origines chrétiennes*, Paris, Laffont, 1971, p. 209
GUIGNEBERT (C), *Jésus*, Paris, Renaissance du Livre, 1933, p. 656
47) BLANQUART (H), *Le mystère de la nativité christique*, Paris, Laffont, 1973, pp. 61-65
BRICOUT (J*), Où en est l'histoire des religions?*, Paris, Letouzey et Ané, 1931, T. I, p. 161
AL-ASSIOUTY (S. A.), *Origines égyptiennes du christianisme...*, Paris, Letouzeyn 1989, pp. 180-181
Historama, Neuilly, Historama, avril 1975, n° 281, pp. 124-130
48) *Ciel et Terre*, Bruxelles, 1962, pp. 20-30
DE FONVIELLE (W), *Histoire de la Lune*, Paris, Jouvet, vers 1880-90, pp. 127-134
49) DUPUIS (C.F.), *Origine de tous les cultes*, Paris, Rosier, 1835, T. VII, pp. 147-148 et 182
50) SAINTYVES (P), *Le discernement du miracle*, Paris, Nourry, 1909, p. 270
DAANSON (E), *Mythes et légendes*, Bruxelles, Librairie Moderne, 1913, pp. 171 et 181
51) WEIGALL (A), *Survivances païennes dans le monde chrétien*, Paris, Payot, 1934, p. 93
SAINTYVES (P), *Le miracle et la critique historique*, Paris, Libr. E. Nourry, 1907, pp. 51-52 et 136
52) REINACH (S), *Orpheus*, Paris, Libr. d'Education Nationale, 1930, pp. 368-369
RENAN (E), *Histoire des origines du christianisme*, Paris, Laffont, 1970, pp. 312-313
DELEURY (G), Les fêtes de Dieu, Paris, Philippe Lebaud, 1994, pp. 176-177
MORRIS (C), Aryan sun-myths - the origin of religion, Montana, Kessinger Reprint, s.d. (1899), p. 54
53) WEIGALL (A), *Survivances païennes dans le monde chrétien*, Paris, Payot, 1934, pp. 114-116
FRAZER (G), *Le Rameau d'Or*, Paris, Laffont, 1981, Tome I, pp. 21-23
AUGSTEIN (R), *Jésus, fils de l'homme*, Paris, Gallimard, 1975, p. 318
PHILLIPS (G), *The Marian conspiracy*, London, Pan, 2001, pp. 148-149
NEYTON (A), *Les clefs païennes du christianisme*, Paris, Belles Lettres, 1979, chap. VI
54) CORDONNIER (J), *Mythologies païennes et christianisme*, Lyon, Chronique Sociale, 2003, p. 86
DIDRON AINE, *Paganisme dans l'art chrétien*, Paris, Libr. Archéol. V; Didron, 1853, pp. 12-15
55) HACKWOOD (F), *Christ lore*, Milwaukee, The Young Churchman, 1902, p. 284
56) PIERRE-VICTOR, *Les Evangiles et l'histoire*, Paris, Charpentier, 1879, pp. 64-65

AMBELAIN (R), *Jésus ou le mortel secret des Templiers*, Paris, Laffont, 1973, p. 62
57) JAUBERT (A), *La date de la Cène - Calendrier biblique et liturgie chrétienne*, Paris, Gabalda, 1957
58) ALFARIC (P), *Pour comprendre la vie de Jésus*, Paris, Rieder, 1929, p. 8
59) NEYTON (A), *Les clefs païennes du christianisme*, Paris, Belles Lettres, 1979, p. 77
60) DAANSON (E), *Mythes et légendes*, Bruxelles, Librairie Moderne, 1913, pp. 103-104
AMBELAIN (R), *La vie secrète de Saint Paul*, Paris, Laffont, 1972, p. 354
JOLY (R), *Propos pour mal pensants*, Bruxelles, Ed. Du Centre Laïque, 1997, p. 77
JOLY (R), *Petite histoire de l'enfer*, in Problèmes d'Histoire du Christianisme, Bruxelles, 2 / 1971-1972
CAYLA (J-M), *L'enfer démoli*, Paris, Dentu, 1865
61) AUTRAN (C), *Mithra, Zoroastre et la préhistoire aryenne du christianisme*, Paris, Payot, 1935, p. 217
62) LE GOFF (J), *La naissance du purgatoire*, Paris, Gallimard, 1981
63) DUBOIS (P), *Le croyant détrompé*, Paris, Fournier, 1835, T. I p. 265
LARROQUE (P.), *Examen critique des doctrines de la rel. chrétienne*, Paris, De Bohné, 1860, T.I pp. 73-77
Internet (sites divers)

PIERRE ET PAUL

Lequel fut le véritable fondateur du christianisme ?

L'*Evangile de Matthieu* est le seul dans lequel Jésus, bien avant sa mort, est censé déclarer à Pierre : "*Eh bien moi je te le dis : tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'Hadès ne tiendront pas contre elle. Je te donnerai les clefs du Royaume des Cieux : quoi que tu lies sur la terre, ce sera tenu dans les cieux pour lié, et quoi que tu délies sur la terre, ce sera tenu dans les cieux pour délié*" (16, 18-19).

Marc	Matthieu	Luc
Il interrogeait ses disciples, leur disant : Qui disent les hommes que je suis ? Ils lui dirent : Jean le Baptiste, et d'autres Elie, et d'autres un des prophètes.	Il interrogeait ses ses disciples, disant : Qui disent les hommes qu'est le Fils de l'homme ? Ils dirent les uns : Jean le Baptiste, d'autres : Elie, d'autres Jérémie ou un des prophètes.	Il les interrogea, disant : Qui disent les foules que je suis ? Répondant, ils dirent : Jean le Baptiste, d'autres Elie, d'autres qu'un des anciens prophètes s'est levé (de la mort).
Il leur dit : Mais vous, qui dites-vous que je suis ? Répondant, Pierre lui dit : Tu es le Christ.	Il leur dit : Mais vous, qui dites-vous que je suis ? Répondant, Simon-Pierre dit : Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.	Il leur dit : Mais vous, qui dites-vous que je suis ? Répondant, Pierre dit : le Christ de Dieu.
	Or Jésus lui dit : Heureux es-tu, Simon, fils de Jonas, parce que chair et sang ne t'ont pas révélé (cela), *mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi je te dis : tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église, et les portes de l'Hadès ne tiendront pas contre elle. Je te donnerai les clés du royaume des cieux, et ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux.*	
Et il leur enjoignit qu'ils ne parlent à personne de lui.	Alors il recommanda aux disciples qu'ils ne disent à personne qu'il est le Christ.	Et, leur enjoignant, il prescrivit de ne dire cela à personne.

La comparaison des textes des synoptiques à laquelle se livra jadis Guy Fau (voir ci-contre) montre clairement que cette phrase est une interpolation ajoutée pour les besoins de la cause. [1]

Pour des millions de catholiques contemporains, ces paroles semblent signifier que Jésus institua un système cultuel complexe qui aurait à sa tête un Pontife dont Pierre devait être le premier en titre. Or, le terme

"Eglise" qui figure plusieurs fois dans l'*Ancien Testament*, désignait alors l'assemblée du peuple saint et non une organisation cultuelle. En outre, Jésus se révèle ici très mauvais prophète puisqu'il semble comparer Pierre à un roc, c'est-à-dire un homme inébranlable, alors que peu de temps après il devra lui annoncer qu'il sera renié par lui à trois reprises...

Le bout de texte que je viens de citer est précédé, en *Matthieu* 16, 16-17, d'une exclamation de Pierre : "*Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant*", en réponse à quoi Jésus dit : "*Tu es heureux, Simon fils de Jonas, car cette révélation t'est venue, non de la chair et du sang, mais de mon Père qui est dans les cieux.*" Si l'on compare ce texte à un autre de Paul, qui s'attribuait "le souci de toutes les Eglises" (2 *Corinthiens* 11, 28), on découvre le sens profond du texte de *Matthieu*. En effet, selon *Galates* 1, 15-18, Paul aurait prétendu : "*Mais quand Celui qui dès le sein maternel m'a mis à part et appelé par sa grâce daigna révéler en moi son Fils pour que je l'annonce parmi les païens, aussitôt, sans consulter la chair et le sang, sans monter à Jérusalem trouver les apôtres mes prédécesseurs, je m'en allai en Arabie, puis je revins encore à Damas. Ensuite, après trois ans, je montai à Jérusalem rendre visite à Céphas (Pierre) et demeurai auprès de lui quinze jours...*" Clairement, ce texte qui n'attribue aucune importance particulière à Pierre qui y est présenté comme un apôtre de Jésus au même titre que d'autres, donne au contraire à Paul le rôle d'un élu de Dieu, choisi dès le sein de sa mère pour révéler au monde païen la venue du Messie. Il est évident que les deux textes marquent une opposition et qu'ils témoignent d'une époque où devait exister une rivalité entre partisans de Paul et partisans de Pierre en tant que "chef du troupeau des brebis".

Il convient donc d'examiner le rôle que chacun de ces deux personnages a pu jouer dans l'apparition du christianisme.

Pierre, qui ne vint jamais à Rome

Pierre, comme Jésus, n'a été cité par aucun historien qui lui fut contemporain et qui aurait pu apprendre l'institution, par cet apôtre, d'une nouvelle "secte" dont le siège aurait été fixé à Rome sur la colline du Vatican où était alors adoré Mithra, issu lui-même, selon la légende, d'une pierre. Dupuis fut le premier qui prétendit que Pierre, gardien des portes du Paradis, n'avait pas davantage existé que Jésus et qu'il n'était qu'un décalque du dieu Janus, gardien des portes du ciel. En 1910 et 1924, dans *Die Petruslegende*, Arthur Drews, suggéra une analogie entre les deux pêcheurs, Pierre et son frère André, et le signe des Poissons. Si des éléments de la vie de Pierre sont incontestablement légendaires et relèvent même du mythe, il est cependant possible que l'homme sur lequel on aurait greffé ensuite ces légendes et ces mythes a existé ; mais qu'il ne fut jamais qu'un personnage si obscur qu'il ne retint forcément l'attention d'aucun historien du temps.

La tradition selon laquelle Pierre serait venu à Rome s'appuie sur les témoignages tardifs d'Irénée [vers 130 - vers 205] qui n'en précisa pas les circonstances, puis d'Eusèbe [265 - 340] qui prétendit que Pierre vint y combattre Simon le Magicien. Saint Jérôme [vers 347 - 420] déclara, au départ d'Eusèbe : "*Simon Pierre vint à Rome la deuxième année du règne de Claude pour confondre Simon le Magicien. Il y occupa pendant 25 années la chaire pontificale jusqu'à la quatorzième et dernière année du règne de Néron, époque à laquelle il reçut la palme du martyre. Il y fut mis en croix, la tête en bas, se jugeant indigne de mourir de la même manière que son divin maître.*" La deuxième année du règne de Claude est l'an 42 et la quatorzième année du règne de Néron correspond à l'an 68. Or, d'après les *Actes des Apôtres*, en 44 Pierre était emprisonné à Jérusalem et en 54 il était à Antioche où il se faisait réprimander par Paul (*Actes* 12, 3-19 et 15, 7 et suiv.). En 58, selon I Corinth. 9, 5 il était en Asie Mineure. Il faut ajouter à cela que si les *Actes des Apôtres*

parlent du séjour de Paul à Rome jusqu'en 63, ils ne disent pas un mot de la présence de Pierre, là-bas, à ce moment précis. Paul lui-même, dans son *Epître aux Romains*, ne fait pas référence à Pierre. On sait, en outre, que la légende selon laquelle Simon le Magicien vint à Rome repose sur une bévue (intentionnelle ?) de Justin [vers 100 - vers 165] qui prétendit qu'on lui avait élevé une statue dans l'île du Tibre avec l'inscription *Simoni Deo sancto* alors que l'inscription, retrouvée en 1574, portait *Semoni sanco Deo fidio* et s'adressait à un dieu sabin du tonnerre et des éclairs peut-être en rapport avec un temple de Jupiter. Si Justin lut mal l'inscription, a suggéré Loisy, c'est parce qu'il avait eu connaissance d'une tradition ou d'une légende en ce sens.

En ce qui concerne d'autre part le séjour en prison de Pierre, à Jérusalemn, dont il vient d'être question plus haut, et dont Pierre échappa grâce à l'intervention d'un ange, T.W. Doane a cité deux histoires, l'une d'origine chinoise et l'autre hindoue, nettement antérieures, et qui contenaient exactement les mêmes éléments. Cela jette évidemment un doute sérieux sur cet épisode.

Enfin, sur la mort de Pierre, fils de Jonas, crucifié tête en bas selon la tradition, voici ce que F.-V. Vincent en a dit : "*Bar-Jonas, il est comme ce Jounah, Johan ou Janus, le janissaire, porte-clef de la porte céleste. Il fut sur la croix (des solstices et des équinoxes) crucifié tête en bas, à l'opposite de son seigneur, le lion, trône d'Horus, à l'apogée du soleil : Christus est Leo ! Dit l'Apocalypse chrétienne*." (2)

Pierre le criminel...

Il me faut ici ouvrir une longue parenthèse à propos de celui que l'on désigne comme avoir été le premier pape, en quelque sorte choisi par Jésus en personne.

L'épisode qui va suivre est extrêmement peu connu et n'a été analysé de manière approfondie, à ma connaissance, que par Emile Ferrière.

Voici ce qui est raconté dans *Actes* 5, 1-11 : un couple, Ananie et Saphire, vendit une propriété. De connivence avec sa femme, Ananie détourna une partie du prix à leur profit et ils apportèrent le reste aux apôtres. Pierre lui reprocha son détournement et Ananie tomba aussitôt raide, mort. Les jeunes gens de la communauté, pris alors d'une grande crainte, vinrent envelopper le corps et l'emportèrent pour aussitôt l'enterrer. Trois heures plus tard, Saphire, qui ne savait rien de ce qui s'était passé, fut interpellée par Pierre qui lui demanda le prix auquel avait été payé le bien. Découvrant la connivence entre le mari et l'épouse, Pierre en fit le reproche à Saphire et lui dit qu'il entendait les pas de ceux qui revenaient d'être allés enterrer son mari. A ces mots, Saphire tomba elle aussi raide morte et les jeunes gens qui rentraient, voyant ce second cadavre, l'enveloppèrent à son tour et coururent l'enterrer aux côtés du premier. Alors, conclut le texte, une grande crainte s'empara de tous ceux qui apprirent ces choses...

Après avoir rappelé que la condition d'entrée dans la communauté fondée par Pierre était de vendre tous ses biens et d'en verser l'argent dans le pot commun, Ferrière rappela que les faits qui viennent d'être résumés se passèrent deux ans après que la communauté se fut créée autour de Pierre. L'argent que l'on avait cru suffire jusqu'au retour du Messie, que l'on croyait proche, commençait à s'épuiser. Il fallait non seulement recruter de nouveaux adhérents qui avaient de l'argent, mais leur faire également respecter dans toute sa rigueur le principe de base d'adhésion. Entrés vivants dans la salle des apôtres, fit observer Ferrière, Ananie et Saphire en sortirent morts après avoir été accusés par le plus grand des apôtres d'un authentique détournement de fonds à l'encontre de la communauté. "*Comme les lois universelles, constantes et invariables qui régissent la nature excluent absolument le miracle,* précisa Ferrière*, il s'ensuit que la parole de Pierre n'a pu causer leur mort.* (...) *Par*

conséquent, Ananias et Saphira ont péri par un autre procédé ; on peut choisir entre la strangulation, le poignard ou le poison..." Et, tout aussitôt, Ferrière posait la question de savoir si, dans les faits, le couple méritait une sentence de mort aussi immédiate et implacablement appliquée. Il rappelait alors que, selon les coutumes en application dans les associations païennes, la sanction la plus habituelle était l'amende qui doublait le montant réellement dû tandis que la plus grave des sanctions était le doublement de l'amende suivi de l'exclusion. Et d'ajouter que même si Pierre s'en était référé aux sévères prescriptions du *Lévitique*, la peine de mort ne pouvait être appliquée qu'aux grands crimes tels que l'homicide, l'inceste et le blasphème contre Dieu. En conséquence, a conclu Ferrière, l'acte posé par Pierre doit être assimilé à rien moins qu'un assassinat. Assassinat d'autant plus horrible qu'aucun des deux époux n'a même eu le temps de présenter une quelconque défense ou repentir. Mais pourquoi cet assassinat ? Etait-ce une véritable sentence ou autre chose ? L'examen des faits et de leur contexte montrait qu'il s'agissait davantage, pour Pierre, d'imposer la terreur que de châtier, de manière exemplaire, une faute. Saint Jérôme, en son temps, avait d'ailleurs conclu de même dans une lettre écrite en 414 où il disait : "*Ananias et Saphira furent condamnés d'ailleurs plutôt dans le but de les faire servir d'exemple à la tiédeur que dans celui d'un châtiment sévère.*" (3)

Telle semble avoir été la manière dont Pierre administra sa jeune communauté.

L'évolution de la papauté

Toujours selon la tradition, il y aurait eu à Rome, vers la fin du premier siècle, un pape nommé Clément. Compagnon des apôtres selon les uns et membre illustre de la famille des Césars selon les autres, ce Clément ne fut jamais qu'un personnage légendaire inspiré par le Consul Flave Clément, mis à mort après avoir embrassé les coutumes des Juifs.

La vérité exige de dire qu'au premier siècle il n'y eut pas de pape, ni à Rome ni ailleurs ; il n'y eut que des "prêtres" égaux entre eux. L'Eglise catholique prétend pourtant que Pierre eut, dans l'ordre, pour successeurs, Lin, Clet, Clément et Anaclet. Or, d'anciens auteurs comme Tertullien, Jérôme, Augustin, Optat de Milève, Eusèbe, Epiphane ou d'anciens textes comme les *Constitutions apostoliques* se contredisent tous à ce propos. Clet et Anaclet semblent n'avoir désigné qu'un seul et même personnage qui, peut-être, n'exista même jamais. L'existence de Lin (proche de Linus, fils d'Hermès) est encore plus hypothétique. La liste des premiers papes, telle qu'elle est proposée par l'Eglise catholique, est donc purement arbitraire, voire fantaisiste. (4)

A partir du milieu du second siècle, un mouvement de conciliation que l'on mit au crédit du prétendu pape Clément, s'opéra entre les partisans de Pierre et de Paul. Mais il fallut attendre un édit de l'empereur Gratien, en 378, pour que fut réellement reconnu un pouvoir particulier à l'évêque de Rome. Gratien s'exprima ainsi : "*Tous ceux qui auront été condamnés (...) par un jugement de Damase ayant cinq ou sept évêques pour assesseurs (...) devront être tenus à l'écart de la ville dont ils étaient évêques.*" Profitant de ce que la force publique était mise de son côté, Damase, alors évêque de Rome, fit conduire ses adversaires devant les juges afin qu'ils soient exilés. A partir de ce moment, l'habitude se prit donc d'obéir à l'évêque de Rome et cela fonda la papauté. En 778, on fabriqua une fausse donation de Constantin au pape Sylvestre. Grâce à elle, on prétendit que la papauté avait reçu Rome et une partie de l'Italie. On voulait ainsi justifier l'acquisition de nombreux domaines par une papauté qui s'était rapidement enrichie. Vers le milieu du IXe siècle, on fabriqua les fausses *Décrétales*, à savoir 94 lettres prétendument papales qui visaient à fournir à l'Eglise une fausse histoire au moyen de laquelle elle justifiait une extension de la primauté pontificale. En 1198, en montant sur le trône pontifical, Innocent III proclama le pape "*vicaire de Jésus-*

Christ, successeur de Pierre, Christ du Seigneur, Dieu du Pharaon, en deçà de Dieu, plus grand que l'homme". Rien moins ! Mais ce n'était pas tout puisqu'en 1870, pour mieux combattre les idées progressistes, Pie IX fit proclamer, par un concile tenu au Vatican, le dogme de l'infaillibilité papale. Certains évêques présents, constatant l'inutilité de leur opposition, refusèrent de participer jusqu'au bout à ce Concile et se retirèrent après avoir adressé au pontife une lettre dans laquelle ils exposaient leurs motifs. (5)

L'Eglise catholique a osé pousser plus loin encore la duperie des fidèles. Je l'ai dit plus haut, Pierre ne vint sans doute jamais à Rome. Pourtant, le Vatican osa prétendre très sérieusement que les quelques ossements qu'on trouva lors de fouilles effectuées sous Saint-Pierre de Rome étaient ceux de l'apôtre. Robert Ambelain, qui ne cite malheureusement pas ses sources, déclare à ce propos que c'est à la suite de ce scandale archéologique que le R.P. Maxime Gorce, archéologue et provincial des Dominicains, quitta l'Eglise catholique. Rien n'est moins certain. Néanmoins il paraît stupéfiant que si peu d'archéologues professionnels se soient élevés contre les prétentions de Pie XII qui, en 1950, affirma qu'on avait retrouvé les ossements de Pierre dans l'enceinte même de ce qui est l'Etat du Vatican aujourd'hui. (6)

Paul de Tarse

Tarse était une ville dominée par deux divinités solaires : Baal et Sandan. On y célébrait aussi les cultes de Mithra et d'Apollon, autres divinités solaires. Que Tarse ait donné naissance au véritable fondateur du christianisme ne fut pas un hasard, a-t-on dit, mais un résultat logique. Paul aurait été une sorte de carrefour de trois civilisations en ce sens qu'il aurait été Romain d'origine, Grec par son parler et Juif de race. Certains critiques ont estimé que cet "homme-synthèse" avait plutôt tout d'un symbole et qu'il aurait été au *Nouveau Testament* ce que Moïse fut à l'*Ancien* : la personnification d'un groupe d'individus. C'est possible, mais peu probable. Il est plus vraisemblable de conclure que les origines réelles de Paul furent masquées et qu'il n'en reste que quelques détails à propos desquels Gérald Messadié a longuement disserté. Quoi qu'il en soit, pour la facilité de mon exposé, je continuerai à parler de lui comme d'un personnage unique.

Paul, selon son propre témoignage, aurait persécuté les chrétiens jusqu'au jour où, sur le chemin de Damas, Jésus lui serait apparu dans une vision qui aurait bouleversé sa vie. Il n'existe aucune trace historique des persécutions de Paul et celles-ci sont d'autant plus improbables qu'à l'époque les Romains toléraient parfaitement tous les cultes pour autant qu'ils ne fussent pas une menace contre l'ordre public, ce qui n'était pas encore le cas d'un christianisme à l'état larvé. Selon toutes probabilités, les persécutions de Paul n'ont été signalées que pour donner davantage d'éclat à sa prétendue soudaine conversion.

Il existe, dans les *Actes*, trois versions différentes et contradictoires de la vision que Paul aurait eue sur le chemin de Damas. La première qui commence en 9, 3 est contée par l'auteur du texte (prétendument Luc). La seconde et la troisième qui débutent respectivement en 22, 6 et 26, 12 sont des transcriptions de discours prononcés par Paul lui-même. Dans une de ces versions, à l'apparition de la lumière céleste, Paul tombe à terre tandis que ses compagnons restent debout. Dans une autre, tout le monde tombe à terre. Dans un cas les compagnons de Paul entendent une voix mais n'aperçoivent personne; dans l'autre ils voient une lumière éclatante mais n'entendent rien. Le second récit se complique d'une extase dans le Temple de Jérusalem et le troisième contient une addition aux paroles de Jésus. J'ajouterai que lorsque Paul parla personnellement de sa vision, dans sa *Première Epître aux Corinthiens*, en 15, 8, il ne donna sur celle-ci aucun détail précis.

Selon Arthur Drews, tant la vision que la conversion de Paul ne tiennent pas debout et furent inspirées par deux récits de l'*Ancien Testament* : celui de la vision et de la

conversion d'Héliodore (2 *Macchabées* 3, 24-40) et celui de l'histoire du roi Saül (homonyme de Paul/Saül de Tarse) en 1 *Samuel* 28, 3-25. (7)

Drews a évidemment raison quand il dit que les récits de la vision et de la conversion de Paul ne tiennent pas debout. Une comparaison des trois récits des *Actes* montre par exemple que Paul aurait pu amplifier considérablement son récit en l'espace de quelques semaines ; mais cette amplification n'est peut-être imputable qu'au rédacteur des *Actes* lui-même. La vérité pourrait donc être la reconstitution simple que suggéra Léon Herrmann en s'inspirant des traits communs aux trois récits. Selon cette version, il n'y aurait eu ni clarté ni voix céleste : Paul se serait jeté à terre devant ses compagnons, aurait paru avoir une vision extatique, puis se serait relevé et aurait annoncé sa conversion. Il aurait pu se croire ébloui ou même simuler l'éblouissement mais ne serait même pas resté aveugle quelque temps. Ainsi reconstitué, le récit de la conversion de Paul ressemble singulièrement à un "coup monté" tel que certains fondateurs de sectes en ont, de tout temps, réalisés.

Léon Herrmann a relevé un autre trait curieux passé généralement inaperçu. A la suite de sa vision, Paul se serait retiré, aveugle, à Damas, chez un certain Judas. C'est là qu'Ananias, envoyé par Dieu, serait venu imposer les mains à Paul afin qu'il recouvre la vue (*Actes* 9, 10-19). Or, ce Judas devait être celui chez qui Paul devait de toute façon venir se faire accréditer comme persécuteur des Galiléens. Ce Judas devait donc être l'ennemi des disciples de Jésus. N'était-ce pas, dès lors, tout simplement le fameux douzième apôtre ? Si cette identification est correcte, on pourrait en inférer que Judas aurait été un ennemi déclaré des chrétiens, contre lesquels il était peut-être bien informé, et que ceux-ci l'auraient finalement tout naturellement choisi pour personnifier le "traître" ayant "vendu" son Maître. Dans l'hypothèse où ce Judas aurait bel et bien été un ennemi déclaré des chrétiens, Paul aurait pu préméditer à la fois de lui rendre visite et d'annoncer sa conversion préalable afin de donner à cette "soudaine" conversion tout le retentissement possible. Il faudrait alors bel et bien admettre que sa "vision" aurait été non pas réelle mais simulée.

Il est évidemment très difficile de cerner ce qui a pu se passer au niveau des faits ainsi que dans la tête de Paul ou du groupe de gens qu'on nomma ainsi. La seule chose certaine c'est qu'un événement -une vision réelle ou simulée- ayant réussi à frapper les imaginations, permit d'accréditer la Mission dont Paul se chargea à partir de ce moment.

A propos de la vision de Paul, des critiques ont soutenu, avec beaucoup de vraisemblance, que cet homme souffrait d'un problème nerveux qui avait sans doute motivé une bonne part de son comportement et qui aurait même pu engendrer chez lui des phénomènes hallucinatoires. Ces critiques ont relevé dans différentes *Epîtres* pauliniennes des indices semblant indiquer que leur auteur avait eu plus d'une vision extatique, qu'il paraissait en proie à des convulsions et qu'il était d'aspect chétif et maladif. Ils ont même passé au crible les textes réputés pauliniens pour y trouver, au niveau de la construction des phrases, des indices d'un déséquilibre psychologique et d'une pensée délirante. Il faut évidemment se méfier de pareils diagnostics effectués au départ de textes composites ô combien remaniés, retouchés et dont on ne sait même pas toujours s'ils sont d'un seul et même auteur. (8)

Henri Roger a parfaitement résumé le labeur formidable auquel se livra Paul. On me permettra de le citer longuement : "*La vie de Paul peut être reconstituée en utilisant les renseignements que nous trouvons dans les Actes des Apôtres et dans les Epîtres. Bien que l'auteur des Actes ait fait une oeuvre tendancieuse, essayant d'atténuer la rivalité qui sépara Pierre et Paul, on arrive à se rendre compte assez exactement de l'activité prodigieuse dépensée par cet homme, qui fut à la fois un lutteur et un méditatif, un missionnaire et un théologien, un organisateur et un philosophe. Pendant vingt-huit ans, sans se lasser, sans paraître fatigué par un labeur immense ou découragé par les obstacles, il parcourt l'Asie et la Grèce ; il annonce l'Evangile aux chrétiens et, tout en prêchant, il ne cesse de faire un*

métier manuel ; pour subvenir à ses besoins, il travaille comme tapissier ou comme fabricant de tentes. Aidé de quelques disciples fidèles, parmi lesquels se détache la sympathique figure de Barnabas, qui savait calmer la fougue parfois excessive de l'apôtre, il dirige une série de communautés chrétiennes ; il leur envoie des Epîtres qui nous permettent aujourd'hui de dégager sa pensée et de comprendre sa doctrine. (...) Il laissa les anciens disciples semer le nouveau grain sur la terre stérile de Judée. Il se chargea de le répandre sur le sol fécond du paganisme. C'est la mission qu'il prétendait tenir du Christ lui-même. En se faisant l'apôtre des Gentils, il scandalisa les juifs ; il devint l'objet de leur méfiance et de leur haine. Il fut poursuivi, menacé, roué de coups et même lapidé et, plusieurs fois, il ne dut son salut qu'à la fuite. Lors de son troisième voyage à Jérusalem, les Juifs le firent arrêter comme séditieux. Après deux ans de prison préventive, il fut réclamé par le Sanhédrin. Sûr d'être condamné, il invoqua son titre de citoyen romain et demanda à être jugé par l'empereur. Transféré à Rome, il subit une détention assez douce dans une maison qu'il avait louée : il y recevait ses amis et ses disciples et continuait tranquillement son apostolat. A ce moment, nous perdons sa trace. La fin du livre des Actes manque. Nous ne savons pas comment Paul est mort, ni à quelle époque il a succombé. On suppose, sans aucune preuve, qu'il a été tué au moment de la persécution consécutive à l'incendie de Rome en l'an 64, sous le règne de Néron." (9)

Ce résumé de la vie de Paul, sans doute un peu édulcoré, a bien des chances cependant d'être assez proche de la réalité.

Au travers de tous les textes chrétiens qui le concernent, Paul apparaît comme un homme foncièrement convaincu de la véracité de ce qu'il enseignait. Intelligent et habile, de surcroît. Ainsi, l'abbé Turmel a-t-il pu mettre en évidence la manière adroite dont il sollicita de l'argent auprès des romains dans l'Epître qu'il leur adressa en l'an 56 depuis Corinthe où il résidait. (10)

D'où Paul tenait-il ses informations ? Il affirma ceci : "*Sachez-le en effet, mes frères, l'Evangile que j'ai annoncé n'est pas à mesure humaine : ce n'est pas non plus d'un homme que je l'ai reçu ou que je l'ai appris, mais par une révélation de Jésus-Christ*" (*Epître aux Galates* 1, 11-12). Il faut le souligner ici : Paul ne connut aucun de nos quatre *Evangiles*.

Arthur Drews a fait remarquer que le Christ de Paul ne ressemblait en rien à un personnage historique mort depuis peu : nulle part dans les écrits pauliniens il n'est possible de trouver le moindre trait individuel se rapportant à une vie terrestre de Jésus. L'abbé Turmel a également fait remarquer que dans le second chapitre de l'*Epître aux Philippiens*, (versets 6 à 11), plutôt que de dire que le Christ s'était fait homme il était écrit qu'il s'était fait "semblable aux hommes" et s'était "comporté comme un homme." Cette subtile nuance avait suffi à Turmel pour penser que ce passage devait avoir été interpolé par un disciple de Marcion. Mais qui sait si, en fait, il ne trahissait pas la pensée réelle de Paul ? Paul ne parla en effet ni de Joseph, ni de Marie, ni d'Hérode, ni de Pilate, ni de Jean-Baptiste, ni de la patrie du Sauveur, ni même de sa Passion. Les fragments de textes qui laisseraient penser, chez Paul, que Jésus a réellement existé en tant qu'être humain se trouvent dans les textes dont on sait qu'ils furent rajoutés après-coup par des faussaires puisqu'ils ne figuraient pas dans la plus vieille édition de ses lettres réalisée par Marcion sous le titre *Apostolicon* (voir plus loin). L'*Evangelion* de Marcion qui se référait à la doctrine de Paul, précisait d'ailleurs que le Christ, fils de Dieu, descendit du ciel avec l'apparence d'un homme adulte. (11)

D'un strict point de vue psychologique, on peut être assuré que quelqu'un parlant d'un homme-dieu qui serait mort puis ressuscité peu auparavant aurait eu à coeur de le replacer avec précision dans son cadre historique et aurait multiplié à son sujet les anecdotes permettant de vérifier son passage sur notre planète. Au lieu de cela Paul éluda tous les détails relatifs à une vie supposée terrestre de Jésus. Pas une seule fois il n'écrivit que Jésus fut crucifié à Jérusalem et pas une seule fois il ne cita le Golgotha. Il n'aurait pas agi

autrement s'il avait sincèrement cru que Jésus était descendu du ciel sous une apparence humaine, avait brièvement vécu en compagnie de quelques hommes désignés par une faveur spéciale, s'était offert en sacrifice, était revenu à la vie et était aussitôt remonté au ciel, glorieux.

N'utilisant jamais l'expression "Fils de l'Homme", très peu le nom "Jésus" mais plutôt le terme "Christ", Paul prétendait que le Messie avait été ressuscité des morts par Dieu (*Epître aux Galates* 1, 1), ce qui est bien différent de l'opinion selon laquelle Jésus ressuscita lui-même sans autre intervention que la sienne.

Paul affirma seulement que Jésus "fut livré" (1 *Corinthiens* 11, 23) mais ne parla ni du jardin de Gethsemani, ni de la trahison de Judas. Mais voici peut-être le plus intéressant : il ne cita jamais que les noms de trois apôtres : Pierre, Jacques et Jean, comme s'il n'avait jamais entendu parler que d'eux. La seule fois où il cita "les douze" ce fut dans le récit de la christophanies devant cinq cents personnes, un passage qui a pu être ajouté par un copiste pour fournir une preuve de la résurrection du Sauveur (voir précédemment).

L'Apostolicon

L'*Apostolicon*, dont il vient d'être question plus haut, fut rédigé à l'origine par Marcion avant l'an 140. Plusieurs Pères de l'Eglise le connurent et le critiquèrent ou même le combattirent. Puis il disparut. On doit à Adolf von Harnack d'avoir tenté de le reconstituer au départ des mentions critiques ou autres qu'il en retrouva dans les écrits des Pères de l'Eglise, une méthode qui a également été employée pour reconstituer l'ouvrage que Celse écrivit contre les chrétiens. Grâce aux travaux de Harnack, on sait désormais que l'Apostolicon comprenait, dans l'ordre, les dix *Epîtres* suivantes : *Galates, Corinthiens I et II, Romains, Thessaloniciens I et II, Laodicéens (ou Ephésiens), Colossiens, Philippiens, Philémon*. Or, non seulement les autres *Epîtres* ne s'y trouvaient pas, mais celles que je viens de citer étaient moins longues que les textes que nous avons l'habitude de lire dans nos Bibles. Irénée, Tertullien et Epiphane affirmèrent que l'*Apostolicon* de Marcion proposait des *Epîtres* incomplètes, l'auteur ayant ôté des passages qui ne lui convenaient pas parce qu'ils ne cadraient pas avec ses idées. Harnack adopta également cette façon de penser. Or, en 1926, Paul Louis Couchoud publia une étude dans laquelle il expliqua que les Pères de l'Eglise n'auraient pas pu s'exprimer autrement concernant Marcion, puisqu'ils reconnaissaient déjà comme seules valables des *Epîtres* bien plus longues que celles reproduites dans l'*Apostolicon*. Couchoud expliquait que la version courte des *Epîtres* proposée par Marcion était plus que probablement antérieure à la version longue et qu'elle seule devait être considérée comme authentique. Couchoud commença par montrer que les *Epîtres* manquantes dans l'*Apostolicon* se différenciaient des autres tant par le style littéraire que par leurs particularités au niveau de la langue et de la grammaire. Celle de Timotée promulguait, en outre, une condamnation des *Antithèses* de Marcion en 144. Tout indiquait donc que ces *Epîtres* n'étaient pas authentiques. Ensuite, Couchoud se livra à une comparaison fouillée des morceaux qui manquaient dans la version de Marcion et qui figurent dans nos Bibles. Et il montra ainsi que ces morceaux avaient tout l'air d'être des additions par rapport à un texte primitif dont elles n'avaient bien souvent pas les mêmes caractéristiques littéraires et autres.

Au terme de ses comparaisons minutieuses, Couchoud conclut que l'*Apostolicon* était la version originale des *Epîtres* de Paul et que ces dernières avaient, par la suite, subi des remaniements d'ordre doctrinal et historique. Parlant des remaniements doctrinaux des *Epîtres*, Couchoud conclut : "*Le point capital est d'affirmer contre Marcion que le Christ a une chair réelle, un corps de chair et de sang...*" [(12)]

Paul confronté à Pierre, Jacques et Jean

Paul a prétendu avoir rencontré Jean et avoir vécu de longues périodes en compagnie de Pierre et Jacques. Ses silences à propos d'anecdotes ou de simples précisions concernant la vie terrestre de Jésus prennent dès lors toute leur importance. Mais il est aussi extrêmement révélateur qu'il s'opposa à ces trois apôtres sur bien des points touchant la doctrine du Maître, qu'il se vanta de ne leur avoir "*cédé en rien*" et même qu'il put se permettre de critiquer Pierre "*en face de tous*" (*Epître aux Galates* 2, 1-14). Une hypothèse apparemment simple et logique serait de dire que Pierre, Jacques et Jean n'ont pas existé et que Paul inventa sans crainte ses rencontres avec eux puisqu'il ne risquait pas d'être contredit. Son but, en racontant ses divergences avec eux aurait été de renforcer la valeur de ses affirmations. Pourtant, Paul raconta ces controverses dans des lettres qui étaient contemporaines aux faits prétendus et ces lettres furent adressées à des gens qui pouvaient évidemment vérifier assez facilement leur contenu. On est donc amené à conclure que Pierre, Jacques et Jean (et eux seuls) existèrent bel et bien, mais que pas plus que Paul ils n'étaient valablement informés au sujet de Jésus et de sa véritable doctrine. Pierre, Jacques et Jean auraient donc été, comme Paul, des fumistes ou des illuminés qui essayaient de faire triompher leurs idées personnelles concernant la venue d'un Messie qu'ils avaient inventé de toutes pièces en synthétisant des idées et des rumeurs de toutes sortes qui étaient alors largement répandues dans leurs communautés réciproques. D'où, bien sûr, certaines divergences entre eux.

Ceux qui s'intéressent vraiment à ce que fut sans doute le point de départ réel du christianisme aimeront approcher au plus près la personnalité de Jacques, que l'on disait "frère de Jésus". Ils y réussiront grâce au livre de Jeffrey J. Bütz intitulé *Le Frère de Jésus* et qui a été publié à Paris, aux éditions Exclusif, en 2006.

Dans plusieurs de ses lettres, Paul répliqua avec vigueur à Pierre Jacques et Jean et, dans l'une d'elles, il les dénonça purement et simplement comme des faussaires. Je cite : "*Si le premier venu en effet vous prêche un autre Jésus que celui que nous avons prêché (...) vous vous y prêtez fort bien. J'estime pourtant n'être inférieur en rien à ces super-apôtres. Si je suis un ignorant en fait d'éloquence, je ne le suis point en ce qui concerne la connaissance. (...) Car ces gens-là sont de faux apôtres, des ouvriers perfides qui se déguisent en apôtres du Christ. Et rien d'étonnant à cela : Satan se déguise bien lui-même en ange de lumière. (...) Ils sont Hébreux ? Moi aussi. Israélites ? Moi aussi. Postérité d'Abraham ? Moi aussi. Ministres du Christ ? Je vais dire une folie : Moi plus qu'eux. Bien plus par les travaux, bien plus par les emprisonnements, infiniment plus par les coups*" (2 *Corinthiens* 11, 4-6, 13-14, 22-23). Cédant ensuite à une vantardise qu'il croyait sans doute de mise, Paul ajouta, pour se donner une importance que les autres apôtres n'avaient pas, qu'il fut ravi un jour jusqu'au troisième ciel et qu'au Paradis il entendit des paroles ineffables qu'il n'était pas permis à l'homme de répéter (2 *Corinthiens* 12, 1-4). De ce texte révélateur il faut surtout retenir une chose qui semble essentielle : le fait d'être Israélite, Hébreux ou de la postérité d'Abraham était le point important et incontournable qui permettait aux uns et aux autres, en cette affaire, de justifier de leur validité. Et l'on touche ici du doigt cette vérité absolue sur laquelle j'ai précédemment insisté : le christianisme n'était destiné et ne s'adressait, au départ, qu'à la maison d'Israël et non au monde entier !

La seconde chose importante à retenir du texte que je viens de citer, c'est qu'au point de vue de la connaissance des faits touchant à l'existence historique prétendue de Jésus, Paul ne s'estimait en rien inférieur à Pierre, Jacques et Jean qui affirmaient pourtant avoir vécu en compagnie du Sauveur pendant plusieurs années. C'est donc que Paul savait que ces trois-là se vantaient ou mentaient carrément en disant qu'ils avaient bien connu le Christ.

De ce qui précède on pourrait tirer les conclusions historiques suivantes...

Il y eut d'une part trois hommes qui annoncèrent, sans doute avec une certaine exaltation, qu'un Messie, né de la chair d'une créature humaine, prêcha, mangea, but et marcha ici-bas pendant plusieurs dizaines d'années, fut crucifié puis ressuscita et monta au ciel. D'autre part, il y eut un grand mystique, au tempérament batailleur, ne cédant en rien devant ces hommes qu'il considérait, à la limite, comme des envoyés du diable ; un mystique qui prenait peut-être ses visions pour des réalités et qui annonçait un Christ glorieux, ayant pris un corps de chair, certes, mais peut-être seulement d'apparence et sans doute pendant très peu de temps. Ce Christ paulinien était une créature essentiellement céleste qui n'était descendue ici-bas que pour accomplir un grand prodige et qui s'en était allée ensuite rejoindre le Ciel.

Prosper Alfaric a montré que l'*Epître aux Hébreux*, dans ses parties les plus primitives, avait été largement inspirée par les *Psaumes* et quelques autres textes de l'*Ancien Testament*. Jésus y apparaît comme un Fils de Dieu venu parler aux hommes de la part du Très-Haut en un temps de "fin des jours". L'auteur de ce texte, qui n'est pas Paul mais qui refléta ses idées au point sans doute qu'on les lui attribua, estimait que Jésus avait été préfiguré par Melchisédek qui était sans père, sans mère, sans généalogie et n'avait ni commencement de jours, ni fin de vie : "*En effet, ce Melchisédek, roi de Salem, prêtre du Dieu Très Haut* (...) *roi de justice* (...) *roi de la paix, qui est sans père, sans mère, sans généalogie, dont les jours n'ont pas de commencement et dont la vie n'a pas de fin, qui est assimilé au Fils de Dieu, ce Melchisédek demeure prêtre pour toujours*." (*Epître aux Hébreux* 7, 1-3). Alfaric a rapproché ce texte de l'*Apocalypse* où Jésus, l'Agneau céleste, change d'aspect et devient humain en naissant d'une femme qui n'est autre que la Vierge céleste ayant le Soleil pour habit et la Lune pour escabeau. Ce Jésus cosmique descendait du ciel sur une nuée, passait en Palestine comme le moissonneur ou le vendangeur annoncé par Joël, puis, après avoir brièvement parcouru le monde sur un cheval blanc, reprenait sa forme première dans le ciel. (13)

Voilà sans aucun doute quelques-unes des idées qui inspirèrent la doctrine primitive de Paul et des trois prétendus apôtres de Jésus : Pierre, Jacques et Jean.

Contrairement à ce que beaucoup de critiques ont imaginé, il semble donc bien que les véritables inventeur du christianisme ne déifièrent pas un homme qu'ils avaient connu ou rencontré ; mais qu'ils humanisèrent un dieu ou, à tout le moins, une créature céleste définie par certains comme le Logos ou Verbe, émanation directe du Très-Haut d'où toutes choses provenaient et où toutes choses retourneraient.

Certaines idées relatives au Logos, au Verbe incarné, qui influencèrent également profondément l'*Evangile de Jean*, furent puisées par Paul dans les textes de Philon dont il n'hésita pas à imiter un passage dans sa *Seconde Epître aux Corinthiens* et dont il s'inspira encore en d'autres endroits. (14)

Paul, véritable fondateur du christianisme

Léon Herrmann a parfaitement résumé l'évolution de la pensée et des actes de Paul en quelques mots que voici : "*Parti de l'idée de judaïser le paganisme, il fut amené à saisir l'occasion offerte par la secte chrétienne de paganiser le judaïsme. Formé à Tarse et à Jérusalem, puis à Alexandrie auprès de ce Philon qu'il a continué et dépassé, il donne à Antioche au christianisme son nom définitif. Il se détache du formalisme mosaïque pour créer une religion monothéiste plus accessible à la masse des païens et susceptible de s'étendre, comme les religions à mystères, dans l'Occident latin.*" (15)

Le génie de Paul fut effectivement d'avoir assez de souplesse d'esprit pour comprendre, comme le fit Mahomet quelques siècles plus tard, quel type de système

religieux il fallait créer pour encourager et guider un immense mouvement populaire. Paul avait compris qu'une religion monothéiste était évidemment la plus simple au niveau des dogmes et, par conséquent, la plus facile à assimiler par le peuple. Il choisit tout naturellement d'asseoir les bases de son système sur le mosaïsme et, s'inspirant de l'*Apocalypse* et de la certitude des Juifs que l'arrivée du Messie était imminente, il annonça que le Christ était déjà venu. Il trouva de quoi argumenter cette affirmation chez trois sectateurs qui, pour assurer davantage leurs dires, prétendaient avoir vécu avec le Messie que les Juifs n'avaient pas reconnu. Paul dut faire une synthèse de ses conceptions et des leurs, ce qui n'alla pas sans mal et sans disputes probablement violentes. Pendant longtemps, deux camps s'opposèrent : celui des partisans de Paul et celui des disciples des prétendus apôtres de Jésus. Chacun avait ses textes qu'on créait et remaniait évidemment selon les nécessités du moment. Dans un premier temps, comme l'a montré Hugh Schonfield dans son analyse des premiers temps du christianisme, Paul eut le dessous, bien qu'il ait présenté sa rencontre avec Pierre, Jacques et Jean de manière flatteuse pour lui. Enfin, sous le pseudo Clément, une véritable œuvre de conciliation s'amorça et une doctrine plus ou moins précise s'imposa, empruntant cette fois beaucoup aux idées de Paul. Elle continua cependant longtemps encore à évoluer, ce qui nécessita d'autres remaniements textuels ou d'autres inventions.

Tels furent, autant qu'on en puisse juger aujourd'hui, les premiers tâtonnements du christianisme.

Le contexte dans lequel naquit le christianisme

Pour pouvoir imaginer assez correctement quel combat dut soutenir Paul et avec quels matériaux il put forger une nouvelle religion, il faut savoir quel incroyable grouillement d'idées religieuses il y eut au Moyen-Orient et à Rome durant le premier siècle. Nous, occidentaux, avons toujours tendance à croire que les premiers chrétiens vécurent en vase clos, coupés du monde, se reposant sur une doctrine claire reçue de leur Maître avant qu'il ne retourne au Ciel. En fait, toutes sortes de cultes coexistaient alors. La plupart étaient d'origine solaire et cela marqua évidemment profondément le christianisme. Le Moyen-Orient, véritable pépinière de cultes luni-solaires, n'était pas lui-même un territoire isolé. On voyageait beaucoup dans l'Antiquité. On a par exemple relevé des influences complexes entre zoroastrisme, mithracisme, bouddhisme, hindouisme... Chaque peuple empruntant aux autres à l'occasion du passage des grandes caravanes qui, dès la plus haute Antiquité, allaient de l'Egypte en Inde en passant par l'Arabie, la Palestine, la Syrie, la Chaldée et la Perse. De tous les hindous, les Jaïnistes furent les seuls qui sculptèrent des hommes entièrement nus et l'on a pu démontrer que toutes leurs statues étaient inspirées d'un modèle unique dit d'Apollon archaïque datant de plus ou moins 250 av. J.C. On sait qu'en 251 av. J.C. plusieurs centaines de moines bouddhistes quittèrent leurs temples pour aller évangéliser l'Occident. En 70 av. J.C., deux mille personnes partaient régulièrement aux Indes et revenaient six mois après en Egypte. En 22 av. J.C., l'empereur Auguste fit alliance avec des princes hindous puis, à la suite d'un conflit, mena ses légions jusqu'au Gange. Sous son règne, il y eut des hindous à Rome et à Athènes. Porphyre, saint Théophile et le pseudo Clément décrivirent chacun des bouddhistes à Alexandrie. Strabon et Florus ont mentionné des missions diplomatiques hindoues et cinghalaises à Rome en 25 av. J.C. Quant à Ovide, il connaissait des poèmes hindous.

Ce brassage formidable de peuples se traduisit par un brassage des idées, des légendes et des textes religieux. En 150 av. J.C., à Alexandrie, on composait des poèmes orphiques que l'on empruntait directement aux *Védas*. L'école chrétienne d'Alexandrie fut

fondée par Panténus dont Eusèbe a même dit qu'il aurait rapporté des Indes un exemplaire de l'*Evangile de Matthieu* !

En 1874, aux Etats-Unis, le Rev. R. Spence Hardy publia un ouvrage intitulé *Christianity and Buddhism Compared* dans lequel, comme son titre l'indiquait, il comparait les deux grandes religions. En 1881, en France, un auteur anonyme publia à son tour un livre intitulé *Jésus-Bouddha* dans lequel il tentait de démontrer, comparaison des textes à l'appui, que le christianisme descendait en droite ligne des religions de l'Inde et n'était au mieux qu'un schisme bouddhique. En 1897, en Allemagne, parut un livre dans lequel son auteur, S.E. Verus, comparait à son tour la vie de Jésus à celle du Bouddha. Ces livres avaient de quoi frapper les esprits puisque tous les épisodes de la vie de Jésus, y compris ses enseignements, coïncidaient avec des récits empruntés à la vie de Bouddha, dont l'existence présumée était pourtant bien antérieure à celle de Jésus. D'autres auteurs poursuivirent encore ces travaux, relevant à leur tour toujours plus de nouvelles concordances. En fait ces comparaisons ne démontraient pas que les chrétiens avaient tout puisé dans les écrits et traditions relatifs à Bouddha, mais bien que les bouddhistes et les chrétiens s'étaient énormément influencés mutuellement en puisant les uns chez les autres. Il ne faut pas s'étonner davantage d'une comparaison faite jadis par Edouard Daanson et dont il ressortait que non seulement les vies de Jésus et Bouddha comportaient les mêmes épisodes ou les mêmes idées, mais que cela s'étendait également à la vie de Krishna. Nombreux sont en effet les parallèles étonnants qui existent entre Krishna et Jésus, à commencer par certains aspects de leur naissance (virginale), de leur enfance, de leur mort, des prodiges qu'ils réalisèrent et des contes qu'on diffusa à leur propos. Geoffrey Higgins signala jadis maints exemples du genre pour démontrer que les chrétiens avaient puisé dans les mythes relatifs à Krishna, mais on a pu soutenir avec autant de vraisemblance qu'une influence mutuelle était tout aussi possible. (16)

Aux premiers temps du christianisme, toutes sortes de cultes, de légendes, de croyances et de doctrines s'interpénétraient donc du fait de l'énorme brassage culturel qui existait alors grâce aux échanges commerciaux. Différents cultes étaient souvent pratiqués dans un même temple et, dans cette confusion totale, des gens du peuple changeaient même parfois de religion simplement parce qu'ils en trouvaient une autre plus simple ou plus rassurante.

C'est dans ce bouillon de culture religieux que naquit le christianisme.

Mais il y avait encore un autre contexte, que j'ai brièvement résumé auparavant : à la certitude que les juifs partageaient que leur Messie allait arriver pour les délivrer définitivement de tous leurs maux succéda la déconfiture qu'ils connurent quand leur Temple fut détruit, semblant ainsi démentir leurs plus solides croyances religieuses.

Ce mélange d'espoirs et de bouillonnement socio-religieux explique fort bien l'apparition assez soudaine du christianisme. Point n'était besoin, en effet, dans ces circonstances, qu'un individu quelconque -fut-il prophète, sectateur ou autre- naisse surnaturellement, soit condamné, puis ressuscite pour que, dans la foulée, se forge une religion nouvelle. Un petit groupe d'ardents sectateurs, persuadés de la grandeur de leur mission, pouvait y suffire. Ce qui paraissait avoir échappé une fois de plus aux juifs, ils l'annoncèrent à nouveau, sous une forme un peu différente, simplifiée : le Messie allait revenir bientôt, prêchèrent-ils, et il avait déjà préparé ce retour en faisant un bref passage ici-bas au cours duquel il avait réalisé certaines prophéties et organisé ses fidèles.

Plus tard, le nouveau culte étant déjà bien implanté, il fut élargi à une plus vaste population. Le Messie visait cette fois de nouveaux élus, en dehors de la maison d'Israël dont certains dogmes et rites allaient devoir être abandonnés. Paul fut peut-être le premier à amorcer ce grand tournant en niant par exemple la nécessité de la circoncision. Contrairement à cette vieille Alliance entre le peuple élu et Yahvé qui semblait avoir

échoué, il en proposait très logiquement une nouvelle. La séparation devint plus nette encore avec l'abandon du sabbat : c'est ainsi qu'en *Marc* 2, 27, on peut lire aujourd'hui que le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat. Cette condamnation nette du sabbat ne fit cependant pas son chemin dans *Luc* et *Matthieu*. Mais dans *Luc* 2, 14 on lit aujourd'hui cette phrase célèbre : "*Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix aux hommes de bonne volonté.*" C'est une traduction volontairement fautive, destinée à masquer le sens véritable, car celui-ci n'est autre que "*paix sur la terre aux hommes d'élection*", c'est-à-dire aux élus de Dieu et à eux seuls : les Gentils, bien sûr, et non plus les juifs ! De là à rendre ces derniers responsables de la mort du Sauveur, en inventant Judas, il n'y avait qu'un pas qui fut franchi comme je l'ai expliqué précédemment. (17)

L'arrivée du Messie (ou plutôt son retour) avait été jugée si proche au début qu'on avait multiplié les avertissements précis : "*Encore un tout petit espace de temps et Celui qui doit venir viendra et ne tardera pas*" (*Hebreux* 10, 37), "*Nous qui vivrons et qui serons restés, nous serons enlevés sur les nuées...*" (I *Thessaloniciens* 4, 15-17), "*Quelques-uns de ceux qui sont ici présents ne mourront pas avant d'avoir vu le royaume de Dieu*" (*Marc* 8, 39 et Luc 9, 27), etc. Le temps passant, on expliqua qu'il ne fallait pas prendre ces choses à la lettre, Dieu ne comptant pas comme nous... Il compte toujours apparemment !

Telles furent les phases successives d'une lente évolution des idées. Et voilà aussi pourquoi les textes du *Nouveau Testament*, tels que nous les lisons aujourd'hui, semblent comporter des idées si contradictoires. C'est qu'ils sont, en vérité, le résultat de longues disputes entre idéologues qui, chacun, répondirent aux autres, en glissant, ici et là, des bouts de textes explicatifs ou même des phrases “assassines”...

Le Jésus des catacombes

Dans les catacombes, on a découvert de nombreuses peintures chrétiennes inspirées de motifs païens, dont ceux d'Apollon ou de Danaé. Mais on a aussi remarqué, peintes les unes à côté des autres, des scènes de la vie de Jésus et de la vie d'Orphée. André Pératé et le Comte Desbassayns de Richemont, grands spécialistes des catacombes, ont expliqué qu'au fil d'un glissement lent, Orphée qui charmait les animaux en jouant de la lyre, fut ainsi peu à peu christianisé en Jésus devenu Bon Pasteur, ami des animaux. Mais cette image des catacombes, montrant Jésus jouant de la lyre à la manière d'Orphée, ne s'imposa pas. Néanmoins, comme Orphée, on fit descendre Jésus aux enfers, et comme Orphée, Krishna et Horus on lui prêta la capacité de charmer les fauves par le son de sa voix, ainsi qu'il est écrit dans un apocryphe appelé pseudo-Matthieu.

Maspéro a montré que l'orphisme et les mystères d'Eleusis, n'étaient que de tardives retombées des mystères égyptiens. Dans les catacombes d'Alexandrie, on a même retrouvé des représentations qui montrent que pour composer un Jésus enfant on s'inspira d'une image d'Horus enfant. (18)

Grâce aux savantes recherches de De Mely, on a pu établir que jusqu'en 365 Jésus fut toujours représenté imberbe. Le plus souvent, même, il l'était à la manière de certains dieux anciens : comme un adolescent aux cheveux bouclés longs ou courts, vêtu d'une tunique courte et associé, le plus souvent, soit à des animaux représentant le Bélier, soit aux douze signes du zodiaque.

Le thème iconographique du jeune éphèbe habillé à la grecque provenait lui-même d'une image de l'Hermès Criophore largement répandue dans tout l'Empire romain, Criophore venant de krios qui désignait le Bélier puisque, selon la légende, Hermès aurait détourné la peste de Tanagra en portant un bélier sur ses épaules tout autour de cette cité.





Ci-dessus à gauche :
Orphée transformé en Bon Pasteur (Cimetière de Calliste)

Ci-dessus à droite :
Plafond du cimetière de Domitille montrant Orphée entouré de scènes bibliques dont Jésus ramenant à la vie Lazare.

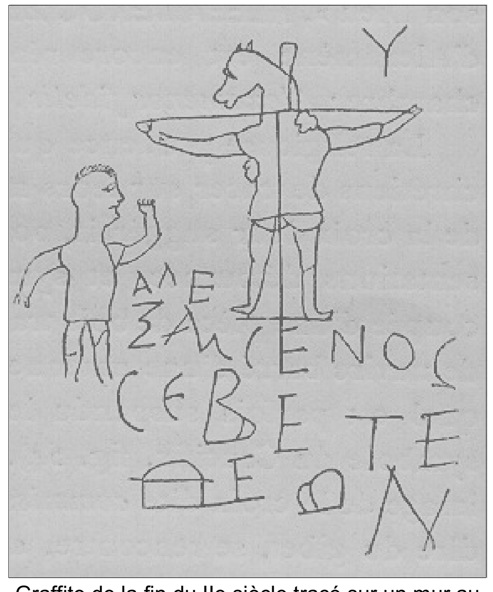




Ci-dessus à gauche :
Fond de coupe en verre, trouvée dans les catacombes, et montrant Jésus, jeune et bouclé, entouré des Douze

Ci-dessus à droite :
Lampe d’argile montrant le Bon Pasteur sous forme d’un adolescent vêtu d’une courte tunique (Catacombes)

La plus ancienne représentation de Jésus crucifié que l'on connaisse, dit-on, est le célèbre graffito du Palatin, le Sauveur y étant représenté avec la tête d'un âne. D'aucuns y ont vu une moquerie scandaleuse inspirée d'une idée selon laquelle les premiers chrétiens adoraient un dieu à tête d'âne. Or ce dieu n'était autre, disent certains critiques, que le dieu égyptien Seth-Typhon, l'ennemi d'Osiris. P. Hochard semble être plus proche de la vérité quand il affirme que le dieu représenté là n'était pas celui des chrétiens mais bien plutôt Anubis, tel qu'on peut le voir représenté sur une médaille ancienne.



Graffito de la fin du IIe siècle tracé sur un mur au Palatin avec l'inscription "*Alexamène adore son Dieu.*"



Anubis à tête d'âne

Pierre Durville propose encore une autre lecture de ce graffito. Selon lui, le symbole de l'âne doit être relié à l'année du fait de l'étymologie (asina-anna-âne-année) et parce que chez l'ânesse la durée de la gestation est très voisine des 365 jours de l'année. L'âne, expliquait encore Durville, était préposé à l'harmonie universelle des corps célestes exprimée par la harpe et le cadran solaire et se retrouvait à la fois dans les plus anciens monuments de l'Egypte et dans la sculpture du Moyen-Age comme par exemple au vieux clocher de Chartres. Que l'âne-année fut crucifié sur la croix des solstices et des équinoxes n'aurait été que pure logique symbolique. [19]

Les premiers chrétiens

Dans une lettre qu'Adrien, alors Empereur [de 117 à 138], adressa à Servianus au sujet de l'Egypte, on apprend que les prêtres chrétiens et les prêtres de Sarapis (on écrit aussi Sérapis) étaient les mêmes personnes. Je cite ce document célèbre : "*L'Egypte, dont tu me disais tant de bien, mon cher Servianus, je l'ai trouvée légère, mobile, changeant de mode à tout instant. Les adorateurs de Sarapis sont chrétiens, ceux qui s'appellent évêques du Christ sont dévôts à Sarapis. Il n'y a pas un chef de synagogue juive, un samaritain, un prêtre chrétien qui ne soit astrologue, aruspice, fabricant de drogues. Le patriarche lui-même, quand il vient en Egypte, est forcé par les uns d'adorer Sarapis, par les autres d'adorer le Christ. Quelle race séditieuse, vaine et impertinente.*" [20]

L'identité ou plutôt le mélange flou entre les chrétiens et les païens persista si longtemps que selon le témoignage d'Eusèbe de Césarée, sous Constantin qui régna de 306

à 337, une même prière servait aux légionnaires pour adorer le Soleil, Mithra, le Christ ou tout autre dieu qu'il leur plaisait de prendre comme divinité suprême. [21]



Médaille d'Antonin montrant Sérapis entouré par les planètes, elles-mêmes entourées par les signes du zodiaque, l'ensemble indiquant le caractère universel de la divinité.

On trouve dans les écrits de Porphyre [233 - 304], philosophe de l'école d'Alexandrie, un passage qui nous apprend comment certains chrétiens manipulaient les textes de toutes provenances pour forger leurs doctrines. Je cite : "*Il y avait en ce temps-là beaucoup de chrétiens. Parmi eux se trouvaient des sectaires qui s'écartaient de l'ancienne philosophie : tels étaient Adelphius et Aquilinus. Ils avaient la plupart des ouvrages d'Alexandre de Lybie, de Philocamus, de Démostrate et de Lydus. Ils montraient les "Révélations" de Zoroastre, de Zostrien, de Nicothée, d'Allogène, de Mésus et de plusieurs autres. Ces sectaires trompaient un grand nombre de personnes, et se trompaient eux-mêmes en soutenant que Platon n'avait pas pénétré la profondeur de l'essence intelligible. C'est pourquoi Plotin les réfuta longuement dans ses conférences et il écrivit contre eux le livre que nous avons intitulé : Contre les gnostiques. Il nous laissa le reste à examiner. Amélius composa jusqu'à quarante livres pour réfuter l'ouvrage de Zostrien ; et moi, je fis voir par une foule de preuves que le livre de Zoroastre était apocryphe et composé depuis peu par ceux de cette secte qui voulaient faire croire que leurs dogmes avaient été enseignés par l'ancien Zoroastre.*" Dans ce texte, Porphyre visait les gnostique dont certains critiques ont soutenu qu'ils avaient été à la base même des mythes chrétiens. Pour les gnostiques, en effet, Jésus qui était le Logos, n'avait vécu ici-bas que sous une apparence matérielle. Il n'était pas mort sur la croix et n'avait même pas été crucifié physiquement puisqu'on n'avait cloué au bois qu'une sorte d'apparence ou d'image. Deux apocryphes célèbres témoignent plus particulièrement de ces idées ; ce sont les *Actes de Jean* et l'*Evangile de Pierre*. Tous deux ont peut-être également inspiré une autre doctrine selon laquelle ce n'est pas une apparence de Jésus qui aurait été crucifiée, mais un sosie du Messie. [22]

La morale paulinienne

Mais revenons à Paul.

Pour bien comprendre les enseignements qu'il répandit, il faut s'être donné la peine

d'essayer de comprendre toutes les influences qui s'exercèrent sur le personnage depuis son enfance. Son milieu social, ses maîtres, voilà qui fournit de précieuses indications. Hugh Schonfield qui s'est penché sur cette question, a montré que Paul était pétri d'enseignements ésotériques et occultes puisés chez des maîtres juifs tels que le célèbre Gamaliel, par exemple. Pas étonnant qu'avec une telle formation il ait eu des visions ! [23]

Quand on se donne la peine d'analyser son influence au niveau des moeurs, on s'aperçoit que ses idées, puisées à de nombreuses sources diverses, n'ont pas toutes triomphé. Si sa volonté de supprimer la circoncision juive a prévalu dans toutes les Eglises chrétiennes, son souhait de permettre aux prêtres de se marier n'a cependant pas été suivi unanimement (voir plus loin). D'une façon générale, Paul considérait le corps humain comme le temple de Dieu et, comme les Grecs, il voyait en lui une merveille représentant l'achèvement ultime de la création. Il conseillait donc d'avoir pour le corps humain le plus grand respect. Ce faisant, il s'opposait totalement aux conceptions des Juifs qui ravalaient le corps au niveau d'un objet méprisable digne de toutes les hontes et les humiliations. Cependant, comme les Juifs, Paul méprisait les femmes. Son influence néfaste, à leur égard, se fit longtemps ressentir au sein de l'Eglise dont les plus hautes autorités adoptèrent le plus souvent un comportement qu'on qualifierait aujourd'hui de machiste. Tertullien disait des femmes qu'elles étaient "*la porte de l'enfer*". Saint Cyprien qualifiait les vierges de "*fleurs de l'Eglise*", mais donnait aux femmes les noms de *peste* et d'*aspic*. Le Concile de Carthage leur refusa même le droit d'enseigner. Il n'est cependant pas vrai que l'Eglise soutint, comme on le dit parfois, que les femmes n'avaient pas d'âme ; elle les considéra simplement longtemps comme très inférieures aux hommes. L'infériorité des femmes par rapport aux hommes telle qu'elle fut (et reste ?) conçue au sein de l'Eglise, trouve son origine dans un texte de saint Paul que les adversaires du "voile islamique" feraient bien de méditer. Voici ce texte, extrait de la *Première Epître aux Corinthiens* (11, 7-15) : "*L'homme, lui, ne doit pas se couvrir la tête, parce qu'il est l'image et la gloire de Dieu ; au lieu que la femme est le reflet de l'homme. Ce n'est pas l'homme en effet qui a été tiré de la femme, mais la femme de l'homme ; et ce n'est pas l'homme, bien sûr, qui a été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme. Voilà pourquoi la femme doit avoir sur la tête, à cause des anges, un signe de sujétion, la marque de la puissance que l'homme à sur elle. D'ailleurs, dans le Seigneur, la femme ne va pas sans l'homme, ni l'homme sans la femme ; car si la femme a été tirée de l'homme, l'homme à son tour naît par la femme, et tout vient de Dieu. Jugez-en par vous-mêmes. Est-il décent que la femme prie Dieu sans avoir un voile sur la tête ? La nature elle-même ne vous enseigne-t-elle pas que c'est une honte pour l'homme de porter les cheveux longs, tandis que c'est une gloire pour la femme de les porter ainsi ? Car la chevelure lui a été donnée en guise de voile.*" [24]

Cela étant, on peut s'amuser en constatant que la tradition a fini par imposer comme apparence du Christ celle d'un homme portant "honteusement" les cheveux longs, à la manière d'une créature soumise aux mâles. Ce Jésus au regard grave, aux longs cheveux et à la barbe bifide, tel qu'il apparaît sur certains portraits, semble bien avoir été inspiré par le culte de Sérapis. [25]

REFERENCES :

1) FAU (G), *Le puzzle des Evangiles*, Paris; SER, 1970, pp.164-167

2) GOGUEL (M), *La naissance du christianisme*, Paris, Payot, 1955, p. 184
GAGEY (R & Ch.), *Histoire scandaleuse des Papes*, Paris, Chez l'Auteur, 1957, pp. 27-28
FERRIERE (E), *Les apôtres*, Paris, Germer, 1879, pp. 150-155
LOISY, *Remarques sur la littérature épistolaire du Nouveau Testament*, Paris, Nourry, 1935, p. 183
STAP (A), *Etudes hist. et critiques sur les origines du christianisme*, Paris, Fischbacher, 1891, p. 24

GUIGNEBERT (C), *Modernisme et tradition catholique en France*, Paris, La grande revue, 1908, pp. 125-131
GRANT (R), *La gnose et les origines chrétiennes*, Paris, Seuil, 1964, p.65
DOANE (T.W.), *Bible myths and their parallels in other religions*, True Seeker Cy, 1882, p. 256
VINCENT (F-V), *De l'idolâtrie chez les anciens et les modernes*, Paris, s.l., 1850, p. 66
Revue de l'Histoire des Religions, Paris, PUF, janvier-mars 1971, pp. 70-71
3) FERRIERE (E), *Les apôtres*, Paris, Germer, 1879, pp. 136-150
4) STAP (A), *Etudes hist. et critiques sur les origines du christianisme*, Paris, Fischbacher, 1891, pp. 178-193
5) CHALLAYE (F), *Le christianisme et nous*, Paris, Rieder, 1932, pp. 135-142
ROGER (H), *Religion et rationalisme*, Paris, Editions Rationalistes, 1937, pp. 249-251
6) AMBELAIN (R), *Les lourds secrets du Golgotha*, Paris, Laffont, 1974, p. 68
CARCOPINO (J), *Les reliques de Saint Pierre à Rome*, Paris, Albin Michel, 1965
7) DREWS (A), *Le mythe de Jésus*, Paris, Payot, 1926, p. 110
MESSADIE (G), *4000 ans de mystifications historiques*, Paris, L'Archipel, 2011, Chap. Paul
HERRMANN (L), *Le treizième Apôtre*, Bruxelles, Office de publicité, 1946, pp. 12-13
8) STRAUSS (D-F), *Nouvelle vie de Jésus*, Paris, Hetzel, vers 1865, pp. 399-400
9) ROGER (H), *Les religions révélées*, Paris, Oeuvres représentatives, 1929, Tome II, pp. 133-134
10) DELAFOSSE (H), *L'Epître aux Romains*, Paris, Rieder, 1926, ch. 2
11) DREWS (A), *Le mythe de Jésus*, Paris, Payot, 1926, p. 139
DELAFOSSE (H), L'Epître aux Philippiens, Paris, Rieder, 1928, pp. 17-19
ORY (G), *Marcion*, Interntet, Cercle E. Renan, 2009, chap. "Jésus descend du ciel..."
COQUET (M), *Jésus-Sa véritable histoire*, Monaco, Alphée-Bertrand, 2008, pp.269-270
12) COUCHOUD (P-L), *La première édition de Saint Paul*, Paris, Leroux, 1926,
13) ALFARIC (P), *A l'école de la raison*, Paris, Union Rationaliste, s.d., pp. 115-116, 164-167
14) HERRMANN (L), *Le treizième Apôtre*, Bruxelles, Office de Publicité, 1946, p. 23
15) HERRMANN (L), *Le treizième Apôtre*, Bruxelles, Office de Publicité, 1946, p. 75
16) DAANSON (E), *Mythes et légendes*, Bruxelles, Libr. Moderne, 1913, pp. 359-363 + 205/232 + 251-253
FABER-KAISER (A), *Jésus a vécu au Cachemire*, Paris, De Vecchi, 1988, pp. 167-172
REINACH (S), *Orpheus*, Paris, Libr. d'Education Nationale, 1930, p. 80
HIGGINS (G), *Anacalypsis*, Montana, Kessinger, reprinted from 1832, Vol. I, pp. 130-131
BRICOUT (J), *Où en est l'histoire des religions?*, Paris, Letouzey, 1931, Vol. I, p. 277
RENAND (P), *Nouvelle symbolique*, Bruxelles, Lacroix, 1861, p. 70
MESSADIE (G), *L'homme qui devint Dieu - Les sources*, Paris, Laffont, 1989, p. 126
BANERJEE (G.N.) *Helenism in ancient India*, Calcutta, Butterworth, 1920
ANONYME, *Jésus-Bouddha*, Auxerre, Rouillé, 1881
WHITNEY (L), *Parallels in the lives of Buddha and Jesus*, Chicago, De Laurence, 1910
EDMUNDS (A), *Buddhist and christian gospels*, Philadelphia, Innes, 1908, 2 volumes
GODDARD (D), *Was Jesus influenced by buddhism?*, California, Health Research Reprint, 1971 (1927)
REMSBURG (J), *The Christ - A critical review...*, New York, Truth Seeker Cy, s.d., pp. 500-511
17) JOLY (R), *Propos pour mal pensants*, Bruxelles, C.A.L., 1997, p. 157
18) DAANSON (E), *Mythes et légendes*, Bruxelles, Librairie Moderne, 1913, pp. 43-44 et 297-299
BOULANGER (A), *Orphée*, Paris, Rieder, 1925, pp. 149-163
19) DE MELY (F), *Le Saint Suaire de Turin est-il authentique?*, Paris, Poussielgue, s.d., p. 31 et suiv + 56 et suiv
MOY (L), *Les adorateurs du soleil-Juifs et chrétiens*, Paris, Buisson, 1903, pp. 35-36
PERATE (A), *L'archéologie chrétienne*, Paris, Picard, 1892, p. 163 et 84
CORDONNIER (J), *Mythologies païennes et christianisme*, Lyon, Chronique Sociale, 2003, p.92
BREHIER (L), *Les origines du crucifix dans l'art religieux*, Paris, Bloud, 1908, pp.14-17
HOCHART (P), *Etudes d'histoire religieuse*, Paris, Thorin, 1890, pp. 354-355
DURVILLE (P), *Essai sur le rythme antique*, Paris, Delpeuch, 1925, pp. 129-130
BOULANGER (A), *Orphée*, Paris, Rieder, 1925, p. 147
20) DAANSON (E), *Mythes et légendes*, Bruxelles, Librairie Moderne, 1913, p. 326
DESBASSAYNS DE RICHEMONT, *Nouv. ét. sur les catacombes*, Paris, Poussielgue, 1870, p. 477 et suiv.
PERATE (A), *L'archéologie chrétienne*, Paris, Picard, 1892, pp. 60-66 + 43
MENARD (R) & SAUVAGEOT (C), *L'Egypte et l'Asie*, Paris, Flammarion, s.d., p. 71
21) ROUGIER (L), *Celse*, Paris, Ed. du Siècle, 1925, p. 318
22) DAANSON (E), *Mythes et légendes*, Bruxelles, Librairie Moderne, 1913, p. 204
23) SCHONFIELD (H), *Jésus, Messie ou Dieu?*, Paris, Pygmalion/Watelet, 1991, pp. 265-280
24) RANKE-HEINEMANN (U), *Des eunuques pour le royaume des cieux*, Paris, Laffont, 1990, p.
JACOBUS (Dom), *L'Eglise et la morale*, Bruxelles, Van Buggenhoudt, 1858, Tome I, pp. 142-143
Traductions diverses de la Bible dont la meilleure, ici, est peut-être celle de Le Maistre de Saci
25) DUNKERLEY (R), *Le Christ*, Paris, Gallimard, 1966, p. 86
GUIGNEBERT (C), *Le Christ*, Paris, Albin Michel, 1948, p. 195

EVOLUTION DES DOGMES ET DES DOCTRINES

Du Logos au Fils de Dieu né d'une vierge

A l'inverse des religions à Mystères, qui se composaient de deux doctrines complémentaires dont une réservée à un petit nombre d'initiés, le christianisme proposa d'emblée une doctrine assez simple qui évolua cependant lentement vers une grande complexité métaphysique que peu de fidèles contemporains sont à même de cerner.

Au départ, Paul présenta Jésus comme le souffle divin, le Verbe ou Logos, descendu du ciel sous forme humaine pour y accomplir un grand prodige destiné à libérer l'humanité de l'emprise du Mal. Paul limita le passage de Jésus sur la Terre à un strict minimum et ne parla même pas de ses nombreux miracles supposés.

Dans un second temps, pour donner force et vraisemblance à ce qu'il enseignait, Paul tenta de se rapprocher de Pierre, Jacques et Jean qui prétendaient avoir connu un Messie nommé Jésus. La fusion du Logos avec le Messie Jésus prit quelque temps et engendra des conflits divers. Mais peu à peu le Logos se matérialisa, s'humanisa même. On créa ainsi un Jésus avec une mère terrestre, inspirée d'autres mères de dieux antiques associées à la constellation de la Vierge et considérées dès lors comme vierges-mères. On inventa à Jésus non seulement une famille, mais une naissance, une enfance et un temps de prédication de plusieurs années au cours desquelles on multiplia ses miracles de toutes sortes empruntés aux religions païennes et, d'une façon générale, à toutes les croyances surnaturelles qui étaient alors répandues. Ainsi, par petits bouts, en puisant ici et là, une légende syncrétique plus ou moins cohérente se forma. C'est ce processus de création, par bourgeonnements successifs et par additions, qui explique que les *Evangiles* sont constitués, comme je l'ai indiqué précédemment, de "strates" entremêlées.

En 269, au Concile d'Antioche, on rejeta l'idée que Jésus était consubstantiel au Père, c'est-à-dire formé de la même substance. En 325, l'empereur Constantin convoqua un Concile, à Nicée. C'est là que Jésus devint enfin un Dieu à part entière. Un bon nombre d'évêques furent d'accord avec cette opinion, mais dix-sept refusèrent d'y souscrire. Leur nombre tomba ensuite à cinq puis à trois, l'empereur menaçant d'exil ceux qui ne se plieraient pas à l'opinion devenue majoritaire. Seuls Théonas et Second conservèrent une opposition ferme et furent donc condamnés. Il semblerait même que deux des derniers évêques qui se rallièrent à l'opinion majoritaire le firent en usant d'un stratagème : ils

auraient inséré un *iota* dans le mot *homoousios* afin d'en faire *homoiousios* c'est-à-dire "semblable en substance" au lieu de "de même substance" que Dieu. L'abbé Claraz, qui raconte cette anecdote en puisant dans la célèbre *Histoire Ecclésiastique* de l'abbé Fleury, conclut : "*C'est donc sur un iota que repose la prétendue divinité du Christ ! Pour un point Martin perdit son âne ; pour un point, l'Eglise fit l'acquisition d'un Dieu !*" Le Concile de Nicée ne mit cependant pas un point final à cette affaire car la divinité de Jésus fut encore combattue, bien plus tard, lors d'autres Conciles comme le souligna l'abbé Claraz. Mais passons sur ces démêlées qui prouvent qu'en cette affaire essentielle comme en d'autres les gens d'Eglise furent bien moins inspirés par Dieu que par diverses nécessités politiques ou financières. Le combat des idées touchant à l'humanité ou la divinité du Christ dura de nombreux siècles. Ceux qui voudront approfondir cette question liront avec profit l'ouvrage de Frédéric Lenoir *Comment Jésus est devenu Dieu*, paru à Paris chez Fayard en 2010. Ils auront ainsi l'occasion de se rendre compte à quel point le Jésus tel qu'on l'imagine aujourd'hui n'est qu'une création artificielle fondée sur des discussions théologiques sans fin.

Du Concile de Nicée, on retiendra ici que le *Credo* qui y fut rédigé s'établissait alors ainsi : "*Nous croyons en un seul Dieu et en un seul Seigneur, Jésus-Christ, fils unique de Dieu, engendré du Père, Dieu de Dieu, Lumière de Lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non fait, consubstantiel au Père.*" On ajouta à cela une simple mention : "*Nous croyons aussi au Saint-Esprit*". L'anathème fut alors prononcé contre tous ceux qui oseraient prétendre qu'il fut un temps où Jésus n'existait pas. (1)

La Trinité

En 381, au Concile de Constantinople, on s'occupa davantage du Saint-Esprit en remaniant encore le *Credo* : "*Je crois à l'Esprit-Saint qui est aussi Seigneur et qui donne la vie, qui procède du Père, qui est adoré conjointement avec le Père et le Fils, qui a parlé par les prophètes.*" En 589, le Concile de Tolède modifia à nouveau le Credo pour affirmer que le Saint-Esprit procédait à la fois du Père et du Fils. Ce fut là l'origine du schisme d'Orient. Il fallut attendre le VI^e^ siècle et le *Symbole d'Athanase*, pour que les doctrines concernant le Fils et le Saint-Esprit soient définitivement fixées : "*Nous adorons un Dieu dans la Trinité et la Trinité dans l'Unité, sans confondre les personnes, ni diviser la substance... toutefois, ils ne sont pas trois Eternels ; ils ne sont pas trois Tout-Puissants, mais un seul Tout-Puissant. Ainsi le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu et cependant ils ne sont pas trois Dieux, mais un seul Dieu... Le Père n'est fait de personne ; il n'est ni créé ni engendré ; le Fils est du Père, ni fait ni créé, mais engendré; le Saint-Esprit est du Père et du Fils, ni fait, ni créé, ni engendré, mais procédant. Dans cette Trinité, les trois personnes sont coéternelles et égales entre elles.*" (2)

Le dogme de la Sainte Trinité est sans doute le moins compréhensible des dogmes chrétiens parce qu'il est celui qui s'oppose le plus ouvertement à la raison. Rien que pour retracer son histoire, Jules Lebreton, qui était professeur d'histoire des origines chrétiennes à l'Institut Catholique de Paris, écrivit un traité de plus de 1400 pages... (3)

Il fut un temps où les chrétiens ignoraient le Saint-Esprit et, donc, le dieu trinitaire. Dans les *Actes des Apôtres*, en 19, 1-3, on lit en effet ceci : "*Tandis qu'Apollos était à Corinthe, Paul, après avoir traversé le haut-pays, arriva à Ephèse. Il y trouva quelques disciples et leur dit : "Avez-vous reçu l'Esprit-Saint quand vous avez embrassé la foi ?" Ils lui répondirent : "Mais nous n'avons même pas entendu dire qu'il y a un Esprit-Saint." Et lui : "Quel baptême avez-vous donc reçu ?" - "Le baptême de Jean", répondirent-ils*".

Certains ont suggéré que le pluriel Elohim employé dans l'*Ancien Testament* pour désigner Dieu désignait en fait la Trinité. Il n'en est rien, comme je l'ai expliqué bien

auparavant. En fait, la Trinité est totalement absente de l'*Ancien Testament*. Il y est bien question, ici et là, d'un Esprit de Dieu ; mais ce terme, loin de se rapporter à l'Esprit-Saint, désigne une "force" (un pouvoir énergétique) par laquelle, par exemple, des prophètes étaient transportés d'un endroit à un autre.

L'Eglise de Rome prétend que la Révélation fut progressive et que la sainte Trinité ne fut par conséquent pas signalée avant Jésus-Christ. Saint Epiphane a écrit à ce sujet : "*La sainte Trinité a été manifestée dans l'Evangile*" et saint Thomas d'Aquin a surenchéri : "*C'est le Fils lui-même qui, au temps de la grâce, a révélé le mystère de la Trinité.*"

En fait, la notion de sainte Trinité n'existe même pas dans les *Evangiles*. Le seul témoignage qu'on en trouve dans le *Nouveau Testament*, c'est une phrase incluse dans une prétendue *Epître de Jean* et qui dit ceci : "*Il y en a ainsi trois à témoigner dans le ciel : le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et ces trois-là ne sont qu'un”* (5, 7). Or, cette phrase manque dans les plus anciens manuscrits et fut rapportée pour la première fois par saint Cyprien en 250. Tertullien, Irénée et Origène l'ignorèrent. Néanmoins, en 1897, la congrégation du Saint-Office déclara, avec approbation de Léon XIII, qu'elle était authentique. [4]

Le diable et les anges

Au fil du temps, on a confondu peu à peu en une entité unique les différentes créatures diaboliques (comme par exemple Belzebuth, le *Seigneur des mouches*) ou de simples pouvoirs maléfiques dont il est question dans la Bible.

Chez les Juifs, Lucifer (le *Porteur de lumière*) ou Satan fut d’abord considéré comme une sorte de serviteur de Dieu qui travaillait de concert avec lui pour éprouver les hommes. Ainsi, dans le *Livre de Job* (1, 6 et suiv.) est-il expliqué que Satan participa à une assemblée des “Fils de Dieu” au cours de laquelle on discuta des épreuves auxquelles la foi de Job pourrait être soumise. Or, qu’étaient ces “Fils de Dieu” ? Il s’agissait en fait de la Cour de Yahvé, constituée d’êtres supérieurs aux hommes comme par exemple les anges. Et, clairement donc, Satan en faisait partie. C’est par la suite que Satan fut imaginé progressivement comme l'ennemi personnel non seulement du genre humain, mais de Dieu. Les premiers chrétiens adoptèrent cette vision des choses tout en personnifiant davantage encore le Malin. La notion de Mal occupa dans leurs discours une place prépondérante alors que chez les Grecs, le Mauvais ne fut même jamais imaginé. Les premiers chrétiens conçurent également un Enfer, bien différent du Sheol de l’*Ancien Testament* ; puis, bien plus tard, les théologiens imaginèrent une période de temps qu’ils appelèrent le purgatoire et qu’une écrasante majorité de gens prirent pour un lieu où pouvaient séjourner les âmes avant d’aller au Paradis. Les chrétiens supposèrent également l'existence d'une énorme quantité d'anges aux corps éthérés et asexués alors que les anges de l'*Ancien Testament* passaient pour avoir commercé charnellement avec les filles des hommes (*Genèse* 6, 1-5).

Ces conceptions furent, comme tant d’autres, empruntées à différentes religions antiques. Une vaste littérature existant à ce sujet, je crois pouvoir me passer d'approfondir ces questions qui sont d'un intérêt mineur par rapport au plan du présent ouvrage. Je ne veux cependant pas manquer de signaler un ouvrage étonnant qui parut à Londres en 1825 et dont le titre était *Le livre des visions, ou l'Enfer et le Ciel décrits par ceux qui les ont vus*. Son auteur, Octave Delepierre, y avait rassemblé des quantités de témoignages écrits et anciens qui ressemblent beaucoup, par certains côtés, à ceux que de modernes investigateurs ont recueillis auprès de gens qui ont affirmé avoir été enlevés à bord d'ovnis ou avoir eu une expérience proche de la mort (Near death experience = NDE). La ressemblance entre toutes ces choses montre que leur origine relève à la fois de mécanismes physiologiques et de

l'influence que peuvent engendrer sur chacun les croyances majoritairement en vogue à leur époque. [(5)]

Les dogmes relatifs à la Vierge

La Vierge elle-même connut une évolution assez exemplaire. De constellation qu'elle était au départ (cf l'*Apocalypse)*, elle fut d'abord transformée en mère charnelle de Jésus ; mais sous l'influence des autres religions antiques on estima qu'elle conçut et enfanta tout en restant vierge. La demeure (l'utérus - NDA) du Seigneur, disait-on, n'avait pu être ébranlée jusqu'à sa venue par les assauts (!) ordinaires à la nature de l'homme. A partir de ce moment, on considéra qu'après la naissance de Jésus, Marie était devenue une mère ordinaire et avait eu plusieurs enfants. C'était, dans le monde juifs, dans la nature des choses, la virginité permanente tant de l'homme que de la femme y étant réputée contraire aux lois de la nature. Mais, peu à peu, les traditions juives perdant de leur influence sur le christianisme, on considéra que Marie n'avait jamais pu être souillée d'aucun péché. Dès lors, l'idée s'imposa peu à peu qu'elle était toujours restée chaste et vierge et, même, qu'elle avait été conçue sans être souillée par la tache originelle qui frappait tout le genre humain depuis Adam et Eve. C'est ainsi qu'en 1854, Pie IX fut conduit à affirmer que dès le moment de sa conception, Marie avait été exempte de cette tache originelle (dogme de l'Immaculée Conception). Cette affirmation avait fait débat jusque-là. Dans son ouvrage sur l'Immaculée Conception, Mgr Malou expliqua en profondeur la doctrine de l'Eglise. F. Laurent qui a minutieusement décortiqué cet ouvrage, a souligné les dérives des théologiens en rapportant que Mgr Malou put écrire des choses comme celles-ci : "*Les trois personnes de la sainte Trinité ont accordé chacune à Marie un privilège spécial afin de resserrer les liens de parenté*" ou encore : "*Comme sanctificateur, le Saint-Esprit la choisit pour épouse*" ou encore :"*La nature humaine (de Marie - NDA), substanciellement unie en Jésus-Christ à la Divinité a été substanciellement sanctifiée, et en quelque sorte divinisée par cette union avec la nature divine*." et encore : "*fille de Dieu, mère de Dieu et épouse de Dieu, tel est le triple diadème.*" Il restait à Pie XII le soin de proclamer ensuite que Marie était montée au ciel corporellement, comme Jésus. Dès 1797, un prêtre anonyme français avait écrit sur ce sujet un petit livre dans lequel il avait raconté la résurrection de Marie et sa montée au ciel calqués sur celles de Jésus, la mort de Marie ayant été entourée elle-même, selon lui, d'un grand nombre de guérisons miraculeuses dans la foule. Enfin, Paul VI fit de Marie la Mère de l'Eglise, un peu à l'image d'Isis dans le religion égyptienne. Guillaume Herzog (un des pseudonymes de l'abbé Turmel) a écrit sur l'évolution de toutes ces idées un remarquable ouvrage qui comblera ceux qui peuvent s'intéresser à la question. Les mêmes ne manqueront pas de se reporter également aux longues analyses critiques de F. Laurent, déjà cité ainsi qu'au livre de J. Endell Tyler intitulé *The worship of the Blessed Virgin Mary*. [(6)]

En même temps que la personne de la Vierge évoluait, certaines de ses apparences se complexifiaient. Les dieux antiques avaient bien souvent reçu des noms différents selon les lieux qu'ils avaient gratifiés de leur bienfaits ou selon ces bienfaits eux-mêmes. De la même manière apparurent ainsi toutes sortes de "Notre-Dame." Malvert a d'autre part expliqué comme suit l'origine curieuse de la "Vierge des Sept Douleurs" : des chrétiens prirent des représentations de la déesse Diane -avec son carquois et ses flèches- pour la Vierge et jugèrent dès lors que les flèches étaient des glaives perçant le coeur de la Vierge en s'en rapportant aux paroles de l'*Evangile de Luc* qui disaient "un glaive te transpercera l'âme" (*Luc*, 2, 35). [(7)]

Comment le christianisme triompha

Bien qu'il ne soit pas dans mon intention de dresser l'historique des faits grâce auxquels les chrétiens triomphèrent des religions païennes, je dois tout de même rappeler quelques événements majeurs...

C'est l'empereur Constantin qui, en 313, par l'*Edit de Milan*, privilégia le christianisme par rapport à toutes les autres religions. Une légende fort répandue veut que l'empereur se soit converti au christianisme en 312 quand, à la veille de la bataille du Pont de Milvius où il battit son rival Maxence, il aurait aperçu dans le ciel une grande croix de feu et une phrase disant "par ce signe sois vainqueur" ou "*par ce signe, tu vaincras*" (deux versions existent). Cette vision qui aurait été recueillie par Eusèbe, sous forme de confidence, de la bouche même de l'intéressé, fut rapportée comme telle par l'écrivain chrétien dans la "*Vie de Constantin.*" Le même auteur a encore raconté cette bataille dans son "*Histoire ecclésiastique*" en signalant la présence de Dieu aux côté de l'empereur, mais cette fois sans dire un mot du moindre prodige céleste ou autre. Le lendemain même de la victoire de Constantin sur Maxence, le Sénat décida de faire ériger un Arc de Triomphe pour commémorer l'événement. Or, sur les bas-reliefs de celui-ci, représentant la bataille, nulle part n'apparaît la moindre croix, céleste ou non. On y lit en outre un texte qui dit emphatiquement : "*...sous l'impulsion de la divinité et par la grandeur de son esprit, il a, en un même temps, avec son armée, vengé l'Etat...*" Là encore, aucune mention d'un prodige mais simplement d'une divinité qui n'était pas nécessairement celle des chrétiens. Il est donc évident que la vision de Constantin ne fut qu'une invention, dénoncée déjà par Voltaire dans son *Dictionnaire Philosophique*. Quant à la conversion de l'empereur au christianisme, elle ne fut de sa part qu'une manoeuvre politique, l'empereur ayant continué jusqu'à la fin de sa vie à donner de nombreuses preuves qu'il était exclusivement un adorateur du Soleil. Et c'est d'ailleurs pourquoi, en 325, dans son discours d'ouverture du Concile de Nicée, conformément à ses idées, il assimila implicitement le Christ au Soleil et les apôtres aux signes du zodiaque. Sur la prétendue vision de Constantin ainsi que ses tenants et aboutissants, je crois devoir renvoyer mes lecteurs aux travaux érudits de P. Hochart et Gérard Nauroy. (8)

Julien [306 - 337], le neveu de Constantin, s'opposa aux Chrétiens. Il considérait leurs dirigeants comme des fourbes et les fidèles comme des ignorants. Les chrétiens l'ont surnommé l'Apostat sous prétexte qu'il avait renié sa religion. En agissant ainsi, ils ont volontairement brouillé les pistes en retournant contre Julien l'accusation que ce dernier avait portée contre eux. En effet, pour Julien qui connaissait bien les écrits de Pierre et Paul ainsi que les quatre *Evangiles*, il paraissait évident que seul le tardif *Evangile de Jean* avait osé prétendre que Jésus était Dieu. Jusque-là, en effet, Jésus était considéré comme un grand prophète, à savoir un envoyé de Dieu. Aussi Julien dénonça-t-il le christianisme comme une duperie, un énorme mensonge qui n'avait pu berner, au départ, que de gros naïfs. Dans son Contra Galilaeos il était très clair à ce propos : "*...des Juifs, vous imitez les fureurs et l'aigreur, vous jetez à bas les Temples et les autels et vous avez égorgé non seulement ceux qui, parmi nous, restent fidèles aux traditions de leurs pères mais aussi, parmi ceux qui comme vous sont dans l'erreur, les hérétiques, parce qu'ils ne pleurent pas le mort* (Jésus - NDA) *de la même façon que vous. Mais tout cela est de votre invention. Car nulle part Jésus ne vous a transmis de tels préceptes, ni Paul d'ailleurs. Pour la bonne raison qu'ils n'avaient jamais espéré que vous en arriveriez à ce degré de puissance : ils étaient trop heureux de berner des servantes et des esclaves et à travers eux des femmes et des hommes comme Cornelius et Sergius. Mais s'il apparaît que, sous le règne de Claude ou de Tibère un seul d'entre eux ait compté parmi les notables de l'époque, considérez que je ne suis qu'un menteur*." Ainsi donc, Julien qui était déjà très éloigné des faits prétendus de la vie

surnaturelle de Jésus ne niait pas l'existence du personnage, mais il niait qu'il put être un dieu ressuscité des morts. En disant que le christianisme avait commencé par être enseigné à des gens peu instruits et naïfs, il confirmait ce qu'avait dit auparavant Celse à ce sujet. [9]

Julien ne fut cependant pas suivi puisqu'un édit de 391 interdit tout culte païen à Rome et toute visite à des sanctuaires païens. L'année suivante, un nouvel édit interdit toute pratique d'un culte païen, y compris en privé. [10]

Cet édit annonça le début du triomphe du christianisme.

Dès lors les chrétiens menèrent la vie dure aux païens et aux juifs. Pour asseoir leur victoire, ils détruisirent les anciens temples et, surtout, les bibliothèques. En 390, ils brûlèrent la très riche bibliothèque d'Alexandrie et bâtirent sur ses cendres une église en l'honneur de leur armée de martyrs qui jamais n'exista (voir plus loin). Ce crime contre l'intelligence, le plus connu, ne fut pas unique. On peut citer encore les destructions des bibliothèques d'Edesse, de Memphis, de Suse, de Pergame, de Valence, de Grenade,... [11]

Il est vrai que les chrétiens prétendaient n'avoir pas besoin des lumières de la philosophie et de la raison ; seule leur foi les éclairait. Tertullien a dit : "*Pour nous, nous n'avons pas besoin de curiosité après Jésus-Christ, ni de recherche après l'Evangile.*" Le pape Paul II n'hésita pas à écrire : "*La religion doit anéantir la science parce que la science est l'ennemie de la religion.*" Il s'inspirait sans doute de la *Première Epître aux Corinthiens* dans laquelle Paul disait : "*Car il est écrit : je détruirai la sagesse des sages ; j'anéantirai l'intelligence des intelligents. Où est-il le sage ? Où est-il l'homme cultivé ? Où est-il le raisonneur d'ici-bas ? Dieu n'a-t-il pas frappé de folie la sagesse du monde ? Puisque en effet le monde, par le moyen de la sagesse, n'a point reconnu Dieu dans la sagesse de Dieu, c'est par la folie du message qu'il a plu à Dieu de sauver les croyants*" (1, 19-21).

Les "fous de Dieu" ne datent pas d'aujourd'hui...

Dans une lettre à l'archevêque de Munich, en 1862, Pie IX écrivit même : "*Nous ne pourrons jamais tolérer que la raison envahisse, pour y semer le trouble, le terrain réservé aux choses de la foi, car les limites que la raison n'a jamais eu le droit de dépasser et qu'elle ne peut franchir sont très certaines et parfaitement connues de tous.*" Dans une encyclique publiée en 1888, Léon XIII alla encore plus loin : "*Il n'est aucunement permis de demander, de défendre ou d'accorder sans discernement la liberté de pensée, de la presse, de l'enseignement, des religions, comme autant de droits que la nature a conféré à l'homme (...) La liberté de conscience ne peut être admise : si l'on entend par là que chacun peut indifféremment, à son gré, rendre ou ne pas rendre un culte à Dieu ou qu'en fait de religion, chacun ne relève que de sa conscience.*" Ce pape n'osa cependant pas être aussi explicite que saint Thomas d'Aquin, le "Docteur angélique", qui écrivait en 1274 : "*L'hérésie est un péché par lequel on mérite non seulement d'être séparé de l'Eglise par l'excommunication, mais encore d'être exclu du monde par la mort.*" [12]

Aujourd'hui, nombre de chrétiens stigmatisent le fanatisme de certains intégristes musulmans. S'ils osent faire cela, c'est parce qu'ils méconnaissent profondément l'histoire et l'évolution des croyances religieuses auxquelles ils adhèrent.

Afin de réfréner l'épanouissement individuel des hommes, l'Eglise lutta contre les sentiments les plus tendres. Elle lança les invectives les plus folles contre tous les "plaisirs défendus". C'est ainsi qu'elle condamna les danses, qu'au Moyen-Age elle menaça d'excommunication les femmes portant de larges chapeaux et qu'en 1583 elle sanctionna de la même peine "*celles qui frisaient ou faisaient boucler leurs cheveux par artifice*" ! Bien auparavant, les *Constitutions des Apôtres* avaient déjà menacé des flammes de l'enfer celles qui se décoloreraient ou se teindraient les cheveux... Quant à celles et ceux qui portent des perruques faites de cheveux de morts dont les âmes sont peut-être en train de brûler dans les flammes de l'enfer... [13]

Le ridicule, on le voit, n'a jamais effrayé les fanatiques, hélas. Mais il y a plus grave.

Chacun sait quelle était la position de Jean-Paul II au sujet du SIDA et du préservatif. On sait moins qu'en 1829 le pape Léon XII avait condamné la vaccination, dont Jenner venait de découvrir le principe, en usant d'une argumentation assez semblable à celle qu'on a entendue récemment au sujet du SIDA : "*Quiconque procède à la vaccination cesse d'être le fils de Dieu. La variole est un jugement de Dieu, la vaccination est un défi à l'adresse du Ciel.*" (14)

J'arrêterai là ce triste étalage de faits que beaucoup de fidèles persistent encore aujourd'hui à excuser pour toutes sortes de raisons peu en rapport avec le bon sens et la morale simplement humaine. L'ignorance, à vrai dire, n'excuse pas tout...

L'évolution du Credo

J'ai parlé plus haut du *Credo*. Il apparut pour la première fois vers le milieu du second siècle. Il s'appelait alors le *Symbole des Apôtres*. On disait alors que chacun des douze en avait écrit une phrase.

Tertullien avait déclaré ce texte "irréformable".

Il est pourtant bien différent de celui qui fut utilisé depuis le cinquième siècle jusqu'à notre époque moderne. Il n'y était en effet pas question de la communion des saints, de la rémission des péchés, de la conception de Jésus par le Saint-Esprit et, bien sûr, l'Eglise catholique n'y était pas encore mentionnée. Depuis le Concile Vatican II, une nouvelle version du *Credo* a encore vu le jour. Avec de nouvelles nuances... (15)

Le faux martyrologue chrétien

Dans le chapitre précédent, j'ai signalé quelques faux auxquels l'Eglise avait eu recours pour falsifier l'histoire à son profit. Sa plus belle réussite, dans le genre, pourrait être son martyrologue. En effet, chacun croit bien établi que les premiers chrétiens furent persécutés par milliers. Or, on a beaucoup exagéré le nombre des martyrs chrétiens en incluant dans ceux-ci des juifs et en particulier des zélotes. Tous ces gens, écrivit-on, moururent *in nomine Christi*, ce qui ne signifiait pas au nom de Jésus mais bien pour un des nombreux messies auxquels ils avaient cru. En fait, les véritables persécutions des chrétiens ne commencèrent pas avant l'an 160 et elles semblent bien n'avoir été que locales et très sporadiques. Origène lui-même a rapporté que les martyrs étaient peu nombreux et qu'on pouvait facilement les dénombrer : "*Quelques-uns seulement, dont le compte est facile à faire, sont morts à l'occasion, pour la religion du Christ*". A l'inverse, les chrétiens n'hésitèrent pas à massacrer leurs ennemis ou ceux qu'ils décrétèrent hérétiques. Je rappellerai, entre autres, les luttes contres les ariens, les donatistes, les nestoriens, les monophysites, les iconoclastes, les manichéens et les cathares. Et j'aurai le bon ton de ne pas m'étendre sur les croisades, l'Inquisition, et les pogroms Juifs... (16)

Autre imposture touchant le prétendu martyrologue chrétien : celle qui attribua à Néron un rôle criminel dans l'incendie de Rome alors que les chrétiens eux-mêmes semblent bien avoir été les véritables coupables. Que Néron ait fait mourir des quantités de chrétiens est d'autre part si faux que ni les *Epîtres* de Paul ni même l'*Apocalypse* n'y font la moindre allusion. Sur ces sujets, je dois renvoyer ceux qui s'y intéressent au remarquable ouvrage de P. Hochard cité dans mes références.

Qu'on me permette ici d'ouvrir une courte parenthèse. Je me demande en effet si le goût des mystiques chrétiens pour les tortures physiques de toutes sortes n'est pas à rapprocher des 80 épreuves physiques que les disciples de Mitthra devaient endurer lors de

leur longue initiation aux Mystères ; initiation au terme de laquelle ils prenaient le nom d'une constellation. De la même manière, lors du prononcé de leurs voeux, qui suit une longue période préparatoire, les nonnes et les moines adoptent aussi un nouveau nom... [17]

Les faux saints

Mais puisque j'ai parlé du prétendu martyrologue chrétien, je dois aussi expliquer ce qu'on peut penser d'une quantité de saints et de saintes honorés par l'Eglise de Rome.

Beaucoup furent inventés de toutes pièces, parfois même par le peuple, sous l'œil bienveillant et intéressé des autorités religieuses. Citons, entre autres saints guérisseurs, saint Genou pour la goutte, saint Mains pour les mains, saint Claude pour la claudication, saint Mammard pour les seins des femmes, sainte Luce et sainte Claire pour les aveugles, saint Ouen pour les sourds, saint Langueur pour la langueur, saint Estanche pour étancher les pertes de sang, etc. Il y eut aussi un saint Expédit qui s'occupait des causes pressantes. Saint Rogatien et saint Donatien durent leur existence à deux verbes liturgiques mal compris : *Rogare* et *Donare*. C'est l'incompréhension encore qui transforma la salutation romaine *Perpetua Felicitas* en sainte Perpétue et sainte Félicité. De même les mots Emethere (arriver) et Chalidoine (hirondelle) au moyen desquels on indiquait, au printemps, le retour des hirondelles, donnèrent saint Eméthère et saint Chilidoine. Mais on pourrait encore citer Sainte Foy, sainte Espérance et sainte Charité qui, de vertus abstraites sont devenues des personnes physiques.

Au VI^{e} siècle, le pape Grégoire le Grand comprit qu'au lieu de lutter contre les anciens dieux il serait plus adroit de les accaparer en les christianisant. Ainsi naquirent de nouveaux saints comme saint Nepo qui remplaça Neptune, saint Ploto pour Pluton, ou encore saint Venice pour Vénus. On osa même inventer un saint Baccus en lieu et place du dieu Bacchus. Saint Mariasif fut formé par l'union du nom de la Vierge et de celui de la divinité germaine Sif. Sainte Brigitte fut inspirée par une déesse celtique du feu. Sainte Agathe de Sicile ou de Catane à laquelle, au cours de son martyr, on aurait coupé les seins, n'est autre qu'une transposition d'Isis, la *Bonne Déesse*, symbole de fertilité dont on honorait la personne le jour de sa procession en portant deux mamelles gigantesques. On compte tant de seins d'Agathe dans des sanctuaires à Rome, à Paris, à Barcelone que, comme l'Artémis d'Ephèse, a écrit Dominique Gros, elle devait en avoir plusieurs rangées. Il faudrait encore citer l'Aidoneus de l'Epire qui devint saint Donat, la déesse Pelina qui donna sainte Pelino, et tant d'autres...

Parfois, de nouveaux temples furent érigés en lieu et place des anciens : l'église de Saint-Apollinaire remplaça un temple d'Apollon, celle de Sainte-Martine recouvrit un autre dédié à Mars etc.

Au moyen-âge, a expliqué Eusèbe Salverte, on se servait de calendriers imagés. Pour montrer qu'un saint avait péri par décollation, on le représentait tenant sa tête dans ses mains. Du calendrier imagé, cette représentation passa dans la statuaire des églises et, le bon peuple voyant ainsi ces statues, finit par imaginer qu'elles représentaient des faits réels. D'où naquirent une série d'histoires de saints portant leur tête dans leurs mains. C'est aussi l'inscription *marin astr* figurant sur d'anciens calendriers pour signaler le coucher d'un des poissons du zodiaque le 3 mars qui donna saint Marin et saint Aster.

Par amour de la vérité historique, les pères bollandistes devinrent les plus grands chasseurs de "faux saints". C'est ainsi que le Père Delehaye n'hésita pas à dénoncer la légende de saint Dymphne qui n'était qu'une adaptation du conte de Peau d'Ane. L'histoire d'Hippolyte, fils de Thésée, dont le corps fut tiré selon la légende antique par des coursiers furieux, donna naissance à saint Hippolyte qui aurait péri attaché aux queues de deux

chevaux qui auraient brisé son corps sur des rochers et des arbres.

Saint Christophe, qui fut peut-être le plus populaire des saints, fut rayé du calendrier par l'Eglise bien après que Pierre Saintyves eut écrit tout un ouvrage pour démontrer qu'il n'était que le successeur d'Anubis, Hermès et Héraclès.

Sainte Philomène est aussi une sainte légendaire dont l'existence relève d'un ensemble d'erreurs et de supputations effectuées au départ d'une inscription et de quelques ossements découverts en 1802 dans les catacombes de Saint-Priscille. Grâce à cette martyre inexistante, le curé d'Ars, qui l'invoquait sans cesse, fut pourtant comblé de grâces et obtint des miracles qui firent de lui, également, un saint. Il faut lire ce qu'a dit de cette sainte Paul Parfait pour se rendre compte à quels sommets de stupidités peut parfois s'élever la littérature chrétienne.

Sainte Catherine, la célèbre patronne des jeunes filles, n'exista jamais non plus ; elle fut simplement l'héroïne d'un pieux roman grec datant du VIII^{e} siècle auquel on ajouta trop facilement foi. En compagnie de saint Michel et de sainte Marguerite, dont je vais bientôt parler, Catherine apparut pourtant à Jeanne d'Arc, dont elle fut l'une des "voix", et lui parla de son existence terrestre ! [18]

La symbolique astrologique fournit une grande quantité de saints ou permit d'en placer de légendaires d'une façon adéquate sur le calendrier. Sainte Marguerite (une autre voix de Jeanne d'Arc) qu'on représente souvent avec, sous ses pieds, un dragon ou un serpent, n'est autre que Margarita, l'étoile de la couronne, placée sous le serpent Ophiuchus. Sa fête se célèbre donc logiquement après le coucher de cette étoile. Saint Michel (autre confident de Jeanne d'Arc) qui, comme Persée, porta l'épée de feu ou la lance (du Sagittaire ?) fut assimilé, au Moyen-Age, au peseur d'âmes tenant à la main une balance. C'est ainsi, tel l'Horus égyptien, qu'il est représenté dans les bas-reliefs des cathédrales de Paris, d'Autun, de Chartres, d'Amiens, de Bourges, d'Arles, etc. Saint Georges, terrassant le dragon au même titre que le saint Michel de l'*Apocalypse*, n'est lui-même pas différent de l'Horus solaire terrassant le Dragon céleste. Voici ce que dit Chauve-Bertrand au sujet de saint Dominique : "*Quand, par exemple, on lit dans la Vie de saint Dominique, dont la fête est inscrite au 4 août, que sa mère, avant de le mettre au monde, avait l'imagination hantée par la représentation d'un chien portant en sa gueule une torche allumée, on n'a, pour entrevoir l'explication, qu'à se reporter à une carte mythologique des constellations ; Sirius, le Chien, y est figuré de la même façon*." Le même auteur écrit un peu plus loin : "*Au VIII^{e} siècle et suivants, Bède et ensuite quelques théologiens astronomes tentèrent de remplacer les noms des signes du zodiaque et des constellations par des saints du calendrier chrétien.* (...) *Ainsi saint Pierre avait pris la place du Bélier, saint André celle du Taureau, et ainsi de suite pour les autres apôtres et évangélistes, dont les fêtes sont restées distribuées à raison de une par mois. L'Assomption de la Vierge Marie, au 15 août, prenait la place de la Vierge zodiacale, sainte Madeleine supplantait Cassiopée, etc.*"

Au sujet de tous ces saints imaginaires, il ne faut pas manquer de consulter *Les saints successeurs des dieux* de l'érudit Pierre Saintyves cité dans la présente biographie, mais également l'énorme *Dictionnaire des Saints Imaginaires et Facétieux* de Jacques Merceron qui a été publié à Paris, aux éditions du Seuil, en 2002 ou l'extraordinaire *Essai sur les Légendes Pieuses du Moyen-Age* d'Alfred Maury, publié à Paris chez Ladrange en 1843 (surtout les seconde et troisième parties).

Il ne faut pas s'étonner de la facilité avec laquelle furent créés des quantités de saints et dont furent racontées leurs vies, toutes plus extraordinaires les unes que les autres, quand on sait que la vie même de saint François (1181 - 1286) fut "légendarisée" au point que dans un traité écrit par le Père Barthélemy, de Pise, il fut raconté que François avait eu douze disciples dont l'un avait tenu le rôle du Judas de Jésus, qu'il s'était transfiguré tout comme Jésus et qu'il avait opéré des miracles semblables à ceux de son maître. L'auteur de ce traité

concluait même que François avait pleinement mérité le titre de *Jesus Nazarenus rex Judœorum* en raison de la parfaite conformité de sa vie avec celle de Jésus.

Si saint François, dont l'existence est certaines, fut à ce point "légendarisé", on peut toutefois émettre de sérieux doutes sur l'existence réelle de la bienheureuse Angèle de Foligno, pourtant plus proche de nous encore que saint François. (1248 - 1309) tant certains éléments de son existence paraissent complètement mythiques. (19)

En avril 1961, l'Eglise catholique publia une liste de saints qui, n'ayant pas existé, devaient être retirés du calendrier. Faisaient partie de celle-ci, des saints aussi célèbres et populaires que Valentin, Christophe, Georges, Philomène et Janvier. En certains lieux comme à Naples, par exemple, célèbre pour son miracle périodique de saint Janvier, ce fut la consternation. En Angleterre, des quantités de catholiques, privés de leur saint Georges, rejoignirent l'église anglicane. En 1969, persistant dans son grand nettoyage, Paul VI promulgua le nouveau calendrier de l'Eglise catholique. Mais le scandale fut si grand qu'au fil des années l'Eglise dut faire marche arrière. Certains cultes à des saints qui n'avaient jamais existé furent désormais autorisés et considérés comme "facultatifs". Aujourd'hui, dans le Martyrologue Romain, ces saints sont signalés par une simple astérisque. (20)

Au XII^e^ siècle, le dominicain Jacques de Voragine publia un gros ouvrage intitulé *La Légende Dorée* dans lequel il prétendait résumer la vie d'un grand nombre des saints associés à l'année liturgique qu'il avait découpée en fonction des saisons. Pour qui connaît un peu les règles de la symbolique astrologique, il est évident que cet ouvrage comporte plusieurs clefs. Pour chaque nom de saint, Voragine proposait une étymologie parfois étrange, nettement en rapport avec la place de ce saint dans le calendrier ou résumant, en une synthèse curieuse, les principaux faits de sa vie supposée. Voici quelques exemples : "*Martin, c'est comme si on disait qui tient Mars* (...) *Cécile vient de lys du ciel, chemin des aveugles, laborieuse pour le ciel* (...) *Silvestre vient de Sile qui veut dire lumière et de terra, terre comme lumière de la terre* (...) *Julien pourrait venir de jubiler et ana en haut, Julianus ou Jubilianus, qui monte au ciel avec jubilation...*" Or, si l'on regarde quand se fête la saint Julien, on constate qu'elle tombe presque à la mi-avril, c'est-à-dire quand le *Soleil Invaincu* remonte dans le ciel "avec jubilation". Voici un autre exemple : "*Lucie vient de lux, lumière* (...) *Lucie peut encore signifier chemin de lumière, Lucis via*." Or, la sainte Lucie se place le 13 décembre, en plein dans la voie que le Soleil renaissant va emprunter. Et comment mourut Lucie ? Voragine nous l'apprend : "*Les amis de Pascasius, le voyant fort irrité, enfoncèrent une épée dans la gorge de Lucie...*" Cette épée, n'est-ce pas la lance du Sagittaire, signe qui s'étend du 23 novembre au 21 décembre et au beau milieu duquel Lucie parait "clouée" ? Comment fut martyrisée Lucie ? Par le feu nous dit Voragine... et le Sagittaire est précisément signe de feu.

Je ne saurais proposer ici une étude plus fouillée de cet étonnant ouvrage dont la meilleure édition est peut-être celle réalisée par l'abbé Roze qui sembla si bien en comprendre les arcanes, qu'il soutint dans son introduction que les sculptures des cathédrales ne pouvaient être comprises qu'à la lumière de la *Bible* et de la *Légende*... Peut-être l'abbé Roze était-il féru de symbolique puisqu'il était chanoine honoraire de la très ésotérique cathédrale d'Amiens. (21)

Mais voici encore d'autres curiosités du calendrier des saints...

Saint Thomas se fête le 21 décembre, soit le jour où le Soleil entre traditionnellement dans le Capricorne, signe qui fut toujours associé au scepticisme. Saint Pierre se fête le 24 juin, c'est-à-dire juste à l'opposé de Jésus. Or, on dit qu'il fut crucifié tête en bas et Saint-Pierre de Rome est orientée non vers l'est, mais vers l'ouest. La saint Jonas se fête le 29 mars, juste au sortir du signe des Poissons. Saint André est fêté le 30 novembre, de telle sorte que sur le plan du cercle zodiacal il fait un angle de 23° avec l'axe des solstices. Cet angle est celui que fait la Terre par rapport au plan de l'écliptique, ce qui

engendre les saisons. André venant d'*Andros* qui signifie *l'homme*, on peut se demander si la saint André n'indique pas, de façon mathématique, l'humanité en tant qu'espèce propre à notre planète. La croix de saint André semble bien, quant à elle, se rapporter à la croix formée par les équinoxes et les solstices.

Même nos mois ont conservé des racines païennes. C'est ainsi que le mois de mars fait évidemment référence au dieu Mars, tandis que janvier se rapporte à Janus. Dans février, on retrouve les Fébruales etc.

Je pourrais continuer ; mais, ce faisant, je sortirais certainement du cadre que je me suis fixé. Je préfère donc renvoyer mes lecteurs à la littérature spécialisée. (22)

Enfin, un grand nombre de saints d'origine légendaire ne furent rien d'autre que des divinités phalliques païennes déguisées. Dans l'Antiquité, le phallus, en tant que principe de la génération, était l'objet d'un culte. Alors, toutes sortes d'idoles aux organes génitaux énormes étaient à la base de rites et de pratiques curieuses touchant la fécondité du sol, des animaux ou des humains. Parmi les saints phalliques (ou priapiques) les plus célèbres, on peut citer saint Guerlichon, saint Guignolé, saint René, saint Cosme, saint Damien, saint Gilles. Le premier évêque de Lyon, Fotin, devint dans l'esprit du peuple un saint Foutin qui fut dès lors honoré comme Priape l'avait été chez les païens. Je citerai aussi sainte Walburge qui fut le pendant féminin des saints phalliques. Tous ces saints eurent jadis des effigies qui ne laissaient rien ignorer de leurs attributs sexuels, lesquels étaient raclés par des gens du peuple pour la confection de tisanes et de philtres.

Le meilleur ouvrage qui fut écrit sur les "divinités génératrices" reste celui de Dulaure qui s'était intéressé à cette question après avoir lu ce qu'en avait dit Charles-François Dupuis dans son *Origine de tous les cultes*. Mais je dois aussi citer les livres de Richard Payne Knight, de Thomas Wright, B.Z. Goldberg, Hargrave Jennings et, plus récemment, de Dupé, Ribon, Mariel et Danielou. (23)

Le culte des reliques

Comme je me suis arrêté assez longuement sur le culte des saints, qui est assez spécifique au catholicisme, je crois devoir examiner également le culte des reliques contre lequel Calvin publia une violente diatribe dès 1543.

Que ne possède-t-on pas comme reliques ! Du vin de Cana, du pain de la multiplication, des plumes de l'archange Gabriel et un morceau de la fenêtre par laquelle il passa, en s'accrochant, pour visiter Marie ; des clous et des morceaux de la croix, l'éponge imbibée de fiel, les pantoufles et la queue de l'âne de saint Joseph, des langes de Jésus, des robes et un peigne de Marie, ainsi que son anneau de mariage... Certaines reliques sont considérables comme les portes du palais de Pilate ou l'escalier du prétoire dit *Scala Santa* constitué de 28 marches de marbre.

On a aussi du sang de Jésus, des larmes et du lait de Marie. Parlant de ce lait, Calvin écrivait : "*Tant y a, que si la sainte Vierge eut été une vache, et qu'elle eut été une nourrice toute sa vie, à grand peine en eut-elle pu rendre telle quantité.*"

On compte six têtes de sainte Anne, trois corps entiers de la même et deux corps de Marie-Madeleine. A Trèves on conserve le pénis de saint Barthélemy et à Augsbourg les parties sexuelles de sainte Gudule.

On possède même des reliques d'animaux : par exemple de l'âne de Balaam qui parlait ou de l'âne qui porta Jésus lors de son entrée à Jerusalem et qui, plus tard, assure-t-on, marcha même sur les eaux comme son divin maître !

On a dit qu'on conserva jadis à Châlon-sur-Marne le nombril de Jésus ; mais je pense qu'il ne doit s'agir "que" du cordon ombilical. On signale encore deux autres nombrils de

Jésus, l'un a Clermon et l'autre à Lucques. A Charroux, et en d'autres endroits, on conserve peut-être la plus sainte des reliques dont j'ai parlé déjà précédemment : le prépuce du Sauveur. Ces prépuces furent si nombreux que Théophylacte était d'avis que Jésus put en avoir plusieurs qui auraient successivement repoussé ! Leo Allatius, un auteur catholique, expliqua que le divin prépuce était remonté au ciel et s'était agrandi au point de former... les anneaux de Saturne ! Dans une lettre qu'il écrivit à son Ministre de l'Intérieur dans le but d'obtenir l'autorisation d'une loterie dont le bénéfice aurait servi à construire un temple pour abriter le prépuce du Sauveur, un ancien maire de Charroux s'exprima ainsi : "*...cette relique, unique dans le monde chrétien, qui a vu huit siècles à ses genoux...*" Ainsi apprit-on que ce prépuce avait des genoux, ce qui n'est effectivement pas banal. Mahomet quant à lui naquit, dit-on, sans prépuce. C'est tout aussi extraordinaire que ce qui précède...

Certains se gaussent, aujourd'hui, de toutes ces choses ; mais elles suscitèrent jadis le plus grand respect.

Voltaire avait raison quand il disait : "*Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense ; notre crédulité fait toute leur science.*" [24]

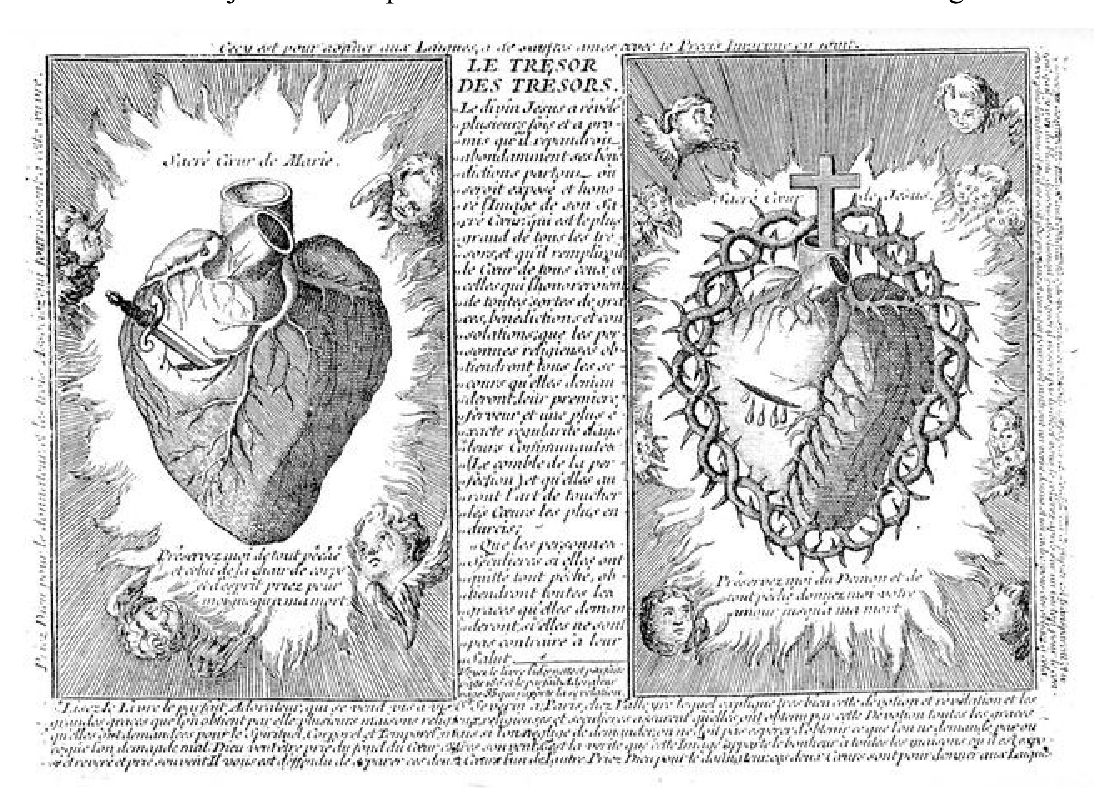
Le Sacré-Cœur

Peu de chrétiens connaissent l'origine du culte du Sacré-Cœur. La voici...

Née le 22 juillet 1647 près d'Autun, Marguerite-Marie Alacoque fut contrainte de prononcer ses voeux de chasteté dès l'âge de quatre ans à l'occasion d'une visite chez sa marraine. C'était l'habitude, alors, dans certaines familles, de consacrer au moins un enfant à Dieu. Hélas, a dit l'évêque de Soissons, son biographe, comme "*son naturel la portait vivement au plaisir*", Dieu la paralysa pour la guérir de ses penchants funestes. Heureusement, quelques années plus tard, la Vierge vint guérir cette paralysie (qui était donc sans doute d'origine hystérique). Quand Marguerite-Marie fut en âge de comprendre la signification réelle de son vœu, elle en conçut un grand désarroi et développa un complexe de culpabilité à l'égard de tous les plaisirs, qu'ils soient physiques ou intellectuels. Elle prit l'habitude de se flageller et attendit avec une impatience croissante ses épousailles avec Jésus, son fiancé céleste, qui déjà lui était apparu pour lui promettre de lui faire un jour goûter les plus tendres caresses... Devenue une jeune fille, Marguerite-Marie entra chez les sœurs visitandines de Paray-le-Monial où Jésus lui apparut dix fois consécutivement. A l'époque, la jeune sœur multipliait les mortifications : elle commença par se forcer à manger du fromage dont elle avait horreur et, poursuivant sur sa lancée, elle absorba le vomissement d'une malade puis goûta aux excréments d'une religieuse souffrant de dysenterie. Dans un manuscrit de sa vie, la future sainte expliqua : "*J'étais si fort douillette que la moindre saleté me faisait bondir le coeur. Il (Jésus) me reprit si fort là-dessus, qu'une fois voulant nettoyer le vomissement d'une malade, je ne pus me défendre de le faire avec ma langue et le manger. Et lors, je trouvai tant de délices dans cette action que j'aurais voulu en rencontrer tous les jours de pareilles pour apprendre à me vaincre et n'avoir que Dieu pour témoin. Mais sa bonté à qui seule j'étais redevable de m'avoir donné la force de me surmonter ne laissa pas de me témoigner le plaisir qu'il y avait pris (...) Et une fois que j'avais fait quelque soulèvement du cœur en servant une malade qui avait la dysenterie, il (Jésus) m'en reprit si fortement que je me vis contrainte, pour réparer cette faute, d'y tremper ma langue un bon espace de temps et d'en remplir ma bouche et l'aurais-je avalée, s'il ne m'avait mis alors l'obéissance devant les yeux, laquelle ne me permettait pas de rien manger sans son congé...*" Pour remercier Marguerite-Marie Alacoque d'avoir absorbé des vomissures, Jésus, qu'elle appelait "*mon seul amour*", serait venu la voir la nuit suivante et lui aurait tenu deux ou trois heures durant la bouche collée sur la plaie de son Divin Cœur.

Voici, selon ce qu'en a dit la voyante, la chose surprenante que Jésus fit un jour : après avoir dénudé sa poitrine devant elle, il lui fit voir son cœur sanglant. Ensuite, il arracha le cœur de la jeune fille, le mit à la place du sien et donna son organe à la mystique qui n'était pourtant pas morte sur le coup.

J'arrête là la description de ces délires érotiques que d'aucuns prirent pour des Mystères insondables. Toutes ces visions n'avaient rien de bien nouveau puisque l'échange des cœurs avait déjà été décrit par sainte Catherine de Sienne et sainte Luitgard.



Le culte du Sacré-Coeur donna naissance aux pires aberrations sanglantes, comme par exemple cette gravure du XVIIIe siècle qui se trouvait dans la bibliothèque du Premier Monastère de la Visitation à Paris.
(Tiré de l'ouvrage du P. Victor Alet cité dans les références bibliographiques)

Un jésuite nommé Lacolombière comprit très vite le parti qu'il pourrait tirer de ces événements. Il eut de longs entretiens avec la voyante et commença à l'influencer de telle sorte qu'elle finisse par avoir l'air d'une grande sainte. Le 2 juillet 1688, Marguerite-Marie Alacoque eut sa dernière vision : elle vit, sur un trône de feu, son époux céleste, la Vierge Marie, saint François de Sales et... le père Lacolombière. Le récit de ces visions sans doute adroitement enjolivé par le père jésuite se répandit un peu partout en même temps qu'une demande pressante pour l'instauration d'un culte au Divin Cœur de Jésus. Louis XIV et ses proches accueillirent avec fort peu d'enthousiasme le projet d'une dévotion rendue à un viscère ensanglanté. Selon certains hommes d'Eglise, la France en fut châtiée, cent ans plus tard, par la Révolution satanique. Il n'empêche : grâce à une formidable propagande, les jésuites instituèrent *de facto* le culte dans les couches les plus religieuses de la population.

En 1765, des voix s'élevaient de toute l'Europe pour exiger la dissolution de l'Ordre des jésuites qui, pour de multiples raisons, s'était rendu détestable. Pour toute réponse, Clément XIII approuva solennellement le culte du Sacré-Cœur dont on peut dire qu'il fut en quelque sorte inventé et diffusé par les jésuites qui cherchaient ainsi à accaparer une dévotion bien particulière au détriment d'autres sur lesquelles il n'avaient aucune emprise. Le culte du Sacré-Cœur supplanta par exemple peu à peu la dévotion au cœur immaculé de Marie qui, pourtant, bénéficiait en quelque sorte de la publicité de certaines apparitions.

Au lendemain de la guerre de 1870, perdue, selon l'Eglise, à cause de la décadence morale et du scepticisme scientifique qui régnaient en France, un "vœu national" pour l'édification d'une formidable église au point le plus haut de Paris emporta un vif succès. L'Assemblée Nationale de 1871 décréta que ce projet était d'utilité publique. Comme la Butte Montmartre était essentiellement sablonneuse et ne pouvait soutenir un édifice colossal, les promoteurs du projet firent creuser, pour une fortune, des piliers descendant à 33 mètres de profondeur. Très tôt, il avait été décidé que cette basilique serait consacrée au Sacré-Cœur de Jésus. La construction du gigantesque édifice, tout blanc, dura une quarantaine d'année. Le 25 juillet 1914, enfin, au Congrès Eucharistique de Lourdes, le cardinal Amette annonça la consécration prochaine du monument grâce auquel, promettait-il, le Christ allait répandre sur la France et sur le monde les immenses effusions de grâces qu'il avait promises pour l'adoration de son Très Saint Cœur. La première guerre mondiale éclata presqu'aussitôt. (25)

L'origine du culte du Sacré-Cœur remonte, une fois de plus, aux croyances et rites astrolâtriques. Dans l'Antiquité, le Soleil était considéré comme le coeur de l'Univers. Or, c'est ce titre, précisément, que Clément d'Alexandrie donna à Dieu. En outre, l'une des quatre étoiles royales dont j'ai parlé bien auparavant, était "matérialisée" par le cœur du Lion, animal solaire par excellence. Chez les égyptiens, le dieu soleil et le cœur étaient étroitement liés dans toutes sortes d'expressions rituelles. Dans le cadre de certains rites osiriens, on confectionnait même de petites galettes en forme de cœur. Paul Le Cour a signalé que, dans certains musées, on voit des amulettes égyptiennes en forme de cœur surmonté d'une croix. Chez les hébreux, le mot *leb* qui désignait le cœur, était l'inverse de Bel qui était le nom d'un très ancien dieu solaire chaldéen. Enfin, dois-je rappeler le grand nombre de sacrifices sanglants, comportant l'arrachement du cœur, qui furent consacrés, dans l'Antiquité, aux divinités solaires ? Ces sacrifices, d'une manière qu'on ignore encore, furent très probablement "exportés" chez certains peuples précolombiens qui les pratiquèrent dès lors avec une frénésie qu'on n'avait connue nulle part ailleurs jusque-là.



Marbre de la Chartreuse de Saint-Denis-d'Orques

Dans la Sarthe, à la Chartreuse de Saint-Denis-d'Orques, se trouve un marbre qui résume le symbolisme du Sacré-Cœur : on y voit gravé un coeur rayonnant, blessé, encerclé par les signes des planètes et, plus loin, par les douze signes du zodiaque. (26)

Je reviens un instant à Marie Alacoque, qui fut béatifiée, pour dire que grâce à elle Paray le Monial devint également un haut lieu de la chrétienté.

Pèlerinages de Compostelle et de Lorette

D'autres "hauts-lieux" de la chrétienté ont une origine pour le moins discutable. Ainsi en est-il, par exemple, de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Pendant des siècles, des quantités de pèlerins s'y rendirent à pied, traversant pour cela les Pyrénées. Ils suivaient ce qu'on avait appelé "le chemin de saint Jacques" qui n'était, en fait, que la voie lactée. En ces temps où la pollution n'exerçait pas encore ses ravages, ce foisonnement d'étoiles s'étirait en effet dans le ciel pareil à un chemin reliant la France au royaume de Galice. Pourtant, jamais saint Jacques ne mit les pieds à Compostelle et jamais son corps n'y fut enseveli, contrairement à ce que dit la légende. (27)

Je ne m'arrêterai pas sur la mystification majeure de Lorette où, selon la légende, des

anges amenèrent, de Nazareth, par la voie des airs, la maisonnette où Jésus, Marie et Joseph auraient passé tant d'années ensemble. J'ai en effet traité ce sujet de façon assez détaillée dans mon ouvrage *Les apparitions de la Vierge et la critique historique*. C'est également dans cet ouvrage que j'ai dit ce qu'on pouvait penser de beaucoup d'autres lieux de pèlerinages (Lourdes, Fatima, Banneux, Beauraing, Pontmain...) [(28)]

Le célibat des prêtres

Parmi les doctrines chrétiennes, il en est une qui, à travers les siècles, fit couler beaucoup d'encre et fut à l'origine de plusieurs schismes. Je veux parler du célibat des prêtres. Je me contenterai de résumer brièvement le débat et de renvoyer mes lecteurs, pour plus de détails, à la littérature spécialisée. [(29)]

Paul n'était pas opposé au mariage ; il le considérait comme un moindre mal destiné à ceux qui voulaient vraiment s'unir charnellement. Il lui préférait cependant la chasteté et encourageait de toute façon la continence, même entre époux. Paul croyait la fin du monde très proche et, par conséquent, n'estimait pas que les humains d'alors devaient encore se soucier d'assurer leur descendance. Très logiquement, il pensait qu'on pouvait attendre le retour du Messie en restant complètement chaste, en signe de sacrifice.

Ni les premiers chrétiens, ni même les premiers prêtres de cette nouvelle religion, n'estimaient donc qu'ils étaient contraints à la chasteté ou au célibat. Chacun faisait ce qu'il voulait. Emile Ferrière a montré que les apôtres avaient à leur côté une agapète, mot grec qui signifie Bien-aimée ou même Petites chérie. Ces agapètes, disait saint Jérôme, étaient des femmes qui, sous un nom d'emprunt et sans être mariées, tenaient lieu d'épouses. On dirait aujourd'hui qu'elles étaient des concubines.

Dans son étude relative à l'*Epître aux Philippiens*, Henri Delafosse (un des pseudonymes de l'abbé Turmel) a démontré que Paul avait une compagne et que cette dernière n'était autre que Lydie dont il est question dans *Actes* 16, 14-15. Eusèbe et Clément d'Alexandrie trouvèrent sans doute ce concubinage si banal qu'ils ne cherchèrent même pas à identifier cette femme. Il est amusant de constater que, sur ce point comme sur d'autres, Paul se conformait au vieux principe qui s'énonce comme suit : "*faites ce que je dis, et non ce que je fais.*" [(30)]

A l'inverse, l'exemple extrême d'Origène est resté célèbre : pour éviter de sombrer dans le péché, il se châtra. Sa chasteté forcée, obtenue par des moyens artificiels, ne plut pas, de façon générale, aux Pères de l'Eglise. Ce geste fut dès lors unanimement condamné. Il fut même décidé qu'aucun homme qui se serait fait châtrer ou se serait châtré lui-même, ne pourrait plus accéder à la prêtrise au motif qu'il n'était plus "complet".

Pendant plusieurs siècles, les prêtres et les moines eurent donc des concubines et même des enfants. Des évêques se marièrent et donnèrent à leur épouse le titre d'évêquesse. Parfois même, des religieux furent de véritables dévoyés qui collectionnaient les maîtresses et les enfants adultérins. Maintes fois, donc, Rome exigea des prêtres plus de tempérance et les exhorta à la continence ou, si possible, au célibat et à la chasteté. Mais il fallut attendre l'époque de Luther pour que, de façon définitive, le célibat et la chasteté fussent exigés de tous les religieux en dehors des protestants. Encore y eut-il parfois des dérogations. Ainsi, en 1898, considérant que le célibat des prêtres n'était pas de droit divin, le pape Léon XIII autorisa le mariage de certains prêtres de l'Amérique latine. Depuis lors, ces dérogations se sont multipliées : nombre de prêtres se sont mariés à la condition expresse de s'en cacher, tant de leurs paroissiens que de leurs propres parents. Dans son livre "Rivales de Dieu - Les femmes de prêtre" Paris, Albin Michel, 1993), Odette Desfonds a livré sur ce sujet non seulement son témoignage poignant mais celui de beaucoup d'autres

femmes dans son cas, obligées de cacher au monde entier leur amour.

En ordonnant des femmes prêtre(sses) afin de pallier le manque des vocations, l'Eglise anglicane est allée plus loin encore. L'Eglise catholique se retrouve plus que jamais confrontée au débat. Mais le Vatican semble pourtant camper sur des décisions "irrévocables" qui n'ont donc en fait que peu d'ancienneté. (31)

L'immortalité de l'âme

De tous les dogmes de la chrétienté, celui de l'immortalité de l'âme est sans doute le plus important puisque c'est de lui que découlent le salut éternel ainsi que le respect des Commandements et de la morale chrétienne. Or, nulle part dans la Bible il n'est dit que l'âme est immortelle. L'idée d'une âme immortelle, d'une récompense ou de châtiments dans un autre monde que celui où nous vivons était même si étrangère aux Hébreux qu'il suffit de lire à ce propos, dans l'*Ancien Testament*, l'*Ecclesiaste* pour se rendre compte que son auteur ne croyait à l'évidence ni à une survie de quoi que ce soit, ni à une récompense dans l'au-delà. Et pour ceux qui seraient tentés de penser que l'Eternel trouvait le concept de l'immortalité de l'âme si évident qu'il ne songea pas un seul instant à le signaler à ses prophètes ou à l'inspirer aux autres rédacteurs de l'*Ancien Testament*, il suffit de rappeler la réflexion que l'abbé Claraz fit à ce propos : "*Est-il possible que Dieu eût pu prescrire aux Juifs la manière d'aller à la selle dans le désert et leur cacher le dogme d'une vie future ?*"

Contre l'immortalité des hommes après les "derniers jours", on possède même ce formidable démenti de Paul (I Timothée, 6, 13-16) : "*...notre Seigneur Jésus-Christ* (...) *le seul qui possède l'Immortalité, qui habite une lumière inaccessible, que nul d'entre les hommes n'a vu ni ne peut voir. A lui appartiennent Honneur et Puissance à jamais ! Amen.*"

L'âme fut l'objet de conceptions différentes selon les âges. Les anciens la croyait matérielle et liée au sang (d'où le refus de manger du sang) ou au souffle (notion du "dernier souffle"). La réincarnation eut longtemps ses adeptes, même dans le monde chrétien. En son temps, Albert le Grand [vers 1200 - 1280] donna encore trente arguments contre l'immortalité de l'âme et trente-six pour. Pétrarque [1304 - 1374], quant à lui, disait qu'à la cour pontificale d'Avignon "*le monde futur, le jugement dernier, les peines de l'enfer, les joies du paradis, sont traités de fables absurdes et puériles*."

Le principal des dogmes de la chrétienté, celui en tout cas qui devrait guider tous les chrétiens dans leur vie quotidienne, est donc complètement étranger à la Bible et à une quelconque révélation divine. Il résulte en fait d'un brassage formidable d'idées philosophiques touchant au désir des humains de voir quelque chose d'eux survivre après leur mort. C'est un dogme qui répond à la peur du néant. (32)

REFERENCES

1) CLARAZ (J), *La faillite des religions*, Paris, Flammarion, 1912, pp. 223-229
2) ROGER (H), *Religion et rationalisme*, Paris, Editions Rationalistes, 1937, pp. 186-187
COULANGE (L), *Catéchisme pour adultes*, Paris, Rieder, 1929, Tome I, pp. 61-68
3) LEBRETON (J), *Histoire du dogme de la Trinité*, Paris, Beauchesne, 1927
4) COURDAVEAUX (V), *Comment se sont formés les dogmes*, Paris, Fischbacher, 1889, p. 32
CEUPPENS (Fr), *La cosmogonie biblique*, Liège, Pensée cath.-Etudes religieuses, 15 nov. 1942, p. 26
Free Inquiry, Buffalo (New York), spring 1985, p. 51
GUIGNEBERT (C), *L'Evolution des dogmes*, Paris, Flammarion, 1920, p. 130
5) COULANGE (L), *Catéchisme pour adultes*, Paris, Rieder, 1929, T. I, pp. 185-189 et 197-218
MESSADIE (G), *Histoire générale du diable*, Paris, Laffont, pp. 177 et 327-328
LANCELIN (C), *Histoire mythique de Shatan*, Paris, Daragon, 1903

LE GOFF (J), *La naissance du Purgatoire*, Paris, Gallimard, 1991
6) MASSON (H), *Dictionnaire des hérésies dans l'Eglise catholique*, Paris, Sand, 1986, pp. 212-213
LAURENT (F), *La réaction religieuse*, Paris, Libr. Internationale, 1869, p. 118-123
HERZOG (G), *La Sainte Vierge dans l'histoire*, Paris, Nourry, 1908
TYLER (J.E.), *The worship of the Blessed Virgin Mary*, London, Soc. For Promoting..., 1846
ANONYME, *Histoire abrégée des événements* (...) *suivant la tradition apostolique*, sans lieu, 1797
7) MALVERT, *Science et religion*, Paris, Société d'Editions Scientifiques, 1895, p. 122
8) SAINTYVES (P), *Deux mythes évangéliques*, Paris, Nourry, 1938, pp. 198-199
HOCHART (P), *Etudes d'histoire religieuse*, Paris, Thorin, 1890, chapitre IX
NAUROY (G), *Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe*, Metz, Mém. Acad. Nat. de Metz, série VII, tome 21, 2009, pp. 277-313
9) BIDEZ (J), *La vie de l'empereur Julien*, Paris, Belles Lettres, 1930
GERARD (C), *Julien : Contre les Galiléens - Commentaires et traduction*, Bruxelles, Ousia, 1995
10) VERMAESEREN (M), *Mithra ce dieu mystérieux*, Paris, Sequoia, 1960, p. 157
11) DAANSON (E), *Livre du bien et du mal*, Paris, Libr. Gén. des sciences arts et lettres, 1911, pp. 229-231
DOANE (T.W.), *Bible myths and their parallels*..., Montana, Kessinger Reprint, s.d. (1882), pp. 438-440
12) ROUGIER (L), *Celse*, Paris, Ed. du siècle, 1925, p. 63
DERNOZ, *Dieu et religion, servitude des peuples*, Paris, Fischbacher, 1960, p. 74
MEJAN (F), *Le Vatican contre la France d'Outre-Mer*, Paris, Fischbacher, 1957, pp. 101-102
CHALLAYE (F), *Le christianisme et nous*, Paris, Rieder, 1932, p. 215
13) CASTELOT (A), *L'almanach de l'histoire*, Paris, France Loisirs, 1973, p. 340
NORMANDY (G), *Le nu à l'église, au théâtre et dans la rue*, Paris, Chez l'auteur, 1909, p. 195
14) AMBELAIN (R), *La vie secrète de saint Paul*, Paris, Laffont, 1972, p. 132
15) GUIGNEBERT (C), *L'évolution des dogmes*, Paris, Flammarion, 1920, pp. 207-21
HARNACK (A), *The Apostles' Creed*, London, A. & C. Black, 1901
16) ROUGIER (L), *Celse*, Paris, Ed. du Siècle, 1925, p. 186
DE LERVILY (R) : *Qui était Jésus?*, Paris, Ed. Du Centre, 1950, p. 263
17) PICHON (J-C), *Néron ou le mystère des origines chrétiennes*, Paris, Laffont, 1971
HOCHART (P), *Etudes au sujet de la persécution des chrétiens sous Néron*, Paris, Leroux, 1885
EVANS (B), *Histoire naturelle des sottises*, Paris, Plon, 1961, pp. 218-219
ORY (G), *Analyse des origines chrétiennes,* Paris, Ed. Rationalistes, 1963, pp. 38-40
MARTIN (Dom), *Explication de divers monumens singuliers...,* Paris, Lambert, 1739, pp. 255-264
18) DELEHAYE (H), *Les légendes hagiographiques*, Bruxelles, Soc. Bollandistes, 1927, p. 9 et 46
SAINTYVES (P), *Les saints successeurs des Dieux*, Paris, Nourry, 1907
PEYREFITTE (R), *Les clés de Saint Pierre*, Paris, Flammarion, 1955, pp. 124-125
FRAZER (J.G.), *Le rameau d'or - Le roi magicien*, Paris, Laffont, 1981, Tome I, pp. 398-399
LAS VERGNAS (G), *Jésus-Christ a-t-il existé?*, Paris, Chez l'auteur, 1958, p. 65
ROGER (H), *Les religions rélévées*, Paris, Oeuvres représentatives, 1929, Tome II, pp. 175-176
DUPUIS (C-F), *Abrégé de l'origine de tous les cultes*, Paris, Agasse, An VI Républ., pp. 408-410
COLINON (M), *Guide de la France religieuse et mystique*, Paris, Tchou, 1969, pp. 64-65
BROTTEAUX (Dr), *Le surnaturel dans la vie religieuse moderne*, Herblay, Idée Libre, s.d., pp. 148-153
SAINTYVES (P), *Saint Christophe successeur d'Anubis, d'Hermès et d'Héraclès*, Paris, Nourry, 1936
SALVERTE (E), *Des sciences occultes*, Paris, Sedillot, 1829, T. I, pp. 66-69
Comité Cath. Pour la défense du Droit, *Abus dans la dévotion*, Paris, Lethielleux, 1903, pp. 45-46
PARFAIT (P), *Le dossier des pèlerinages*, Paris, Tous les Libraires, 1877, pp. 291-315
GROS (D), *Le sein dévoilé*, Paris, Stock, 1987, pp. 251-253
COMTE (F), Les grandes figures mythologiques, Paris, Grand Livre du Mois, 1996, p. 23
READE (W), The veil of Isis or the mysteries of the druids, 1861/Internet, p. 53
MAURY (A), *La magie et l'astrologie*, Paris, Retz, 1978, p.154
COURSAULT (R), *Sainte Catherine d'Alexandrie-Le mythe et la tradition*, Paris, Maisonneuve, 1984
LEATHERBEE (B), *The christian mythology*, New York, Truth Seeker Cy, 1915, p. 69
LORULOT (A), *La Bible devant la critique rationaliste*, Herblay, L'Idée Libre, 1962, pp. 93-103
MALVERT, *Science et religion*, Paris, Soc. d'éd. scientif., 1895, p. 122
ANONYME, *Recherches sur les miracles*, Londres, 1773, pp. 123-124
19) MAURY (A), *Les mystiques extatiques*..., Paris, Annales Médico-psychologiques, ca 1850, p. 4
DALARUN (J), *Dieu changea de sexe, pour ainsi dire*, Paris, Fayard, 2008, chap. 8
20) DUPUIS (C-F), *Abrégé de l'origine de tous les cultes*, Paris, Agasse, An VI Républ., pp. 409-410
DAANSON (E), *Mythes et légendes*, Bruxelles, Librairie Moderne, 1913, p. 73
UN BIBLIOPHILE, *Curiosités théologiques*, Paris, Garnier, s.d., pp. 173-174
SAINTYVES (P), *Les saints successeurs des Dieux*, Paris, Nourry, 1907
CHAUVE-BERTRAND, *Le plus ancien livre des hommes*, Lyon, Vitte, 1947, p. 10 et 28
DE RING (M), *Quelques mots sur les légendes de St Michel*, Gand; Hebbelynck, 1853
BEIGBEDER (O), *La symbolique*, Paris, PUF - Que Sais-je? - 1968, p. 102

BOLLAERT (B) & BARTOLONI (B), *Le roman du Vatican secret*, Monaco, Rocher, 2009, pp.288-292
DEQUERLOR (C), *Les oiseaux, messagers des dieux*, Paris, Albin Michel, 1975, p. 177
HENNIG (R), *Les grandes énigmes de l'Univers*, Paris, Laffont, 1957, pp. 135-139
LEACH (E) and..., *Myth or legend?*, London, G. Bell and sons ltd, 1956, pp. 79-87
21) VORAGINE (J), *La légende dorée*, Paris, E. Rouveyre, 1902, Tomes I-III
22) PEYREFITTE (R), *Les fils de la lumière*, Paris, Flammarion, 1961, p. 287
RAGON (J-M), *La messe et ses mystères*, Paris, Dentu, 1882, pp. 209 et 224-225
BLANQUART (H), *Les mystères de la nativité christique*, Paris, Laffont, 1973
VINCENT (F.-V.) *De l'idolâtrie chez les anciens et les modernes*, Paris, s.l., 1850, p. 66
NICOLAY (F), *Histoire des croyances*, Paris, V. Retaux, s.d., 3ème éd., Tome II, p. 5
23) ROGER (H) *Religion et rationalisme*, Paris, Ed. Rationalistes, 1937, pp. 278-288
NORMANDY (G), *Le nu à l'église, au théâtre et dans la rue*, Paris, Chez l'auteur, 1909, p. 196
DULAURE (J-A), *Histoire abrégée de différens cultes*, Paris, Guillaume, 1825 (2 tomes)
DUPE (G), *La sexualité et l'érotisme dans les religions*, Paris, Lefeuvre, 1980
RIBON (P), *Pierres qui guérissent*, Le Côteau, Horvath, 1988
MARIEL (P), *Sectes et sexe* - la sexualité dans l'ésotérisme, Paris, Dangles, 1978
DANIELOU (A), *Le phallus*, Puiseaux, Pardès, 1993
PAYNE KNIGHT (R), *Le culte de Priape*, Paris, Losfeld, sd
WRIGHT (T), *Du culte des pouvoirs générateurs*, Anvers, Beckers, 1969 (rééd. avec PAYNE KNIGHT)
GOLDBERG (B.Z.), *Sacred fire - The story of sex in religion*, Montana, Kessinger Reprint, s.d.
JENNINGS (H), *Phallicism*, Montana, Kessinger, s.d., p. 257
JENNINGS (H), *Phallism : A description of the worship of Lingam-Yoni*, London, Priv. Printed, 1889, p. 29
24) CALVIN, *Traité des reliques* (diverses éditions)
COLLIN DE PLANCY (J), *Dictionnaire critique des reliques...*, Paris, Guien, 1821 (3 tomes)
BOUSSEL (P), *Des reliques et de leur bon usage*, Paris, Balland, 1971
MORIN (A-S), *Le prêtre et le sorcier - statist. de la superstition*, Paris, A. Chevalier, 1872, chap. XVII
LANVAL (M), *Les mutilations sexuelles dans les religions...*, Paris, Rouge et Noir, 1936, p. 56
FOOTE (G.W.) & WHEELER (J/M.), *Crimes of christianity*, London, Progressive Publ. Cy, 1887, ch. V
SERVEZE (G), *L'Eglise*, Paris, Ed du Carrefour, 1931, p. 222
LALANNE (L), *Curiosités des traditions des moeurs et des légendes*, Paris, Paulin, 1847, p. 125
BERENGER-FERAUD (L), *Superstitions et survivances...*, Paris, Leroux, 1896, T. I, pp. 170-172
BONNARD (M) & SCHOUMAN (M), *Histoire du pénis*, Monaco, Rocher, 1999, pp. 132-134
DURAND (A), *Le crucifix - Etudes historiques et religieuses*, Paris, Assoc. St Luc, 1887, pp. 206-208
LEATHERBEE (B), *The christian mythology*, New York, Truth Seeker Cy, 1915, pp. 34-37
ROUSSEL (R), *Les pèlerinages à travers les siècles*, Paris, Payot, 1954, pp. 54-66
25) ANONYME (Publ. Du Monast. de Paray-Le-Monial), *Vie et oeuvres de la Bienheur. Marguerite-Marie Alacoque*, Paris, Poussielgue Frères, 1867, en deux tomes
ROUSSEL (R), *Les pèlerinages à travers les siècles*, Paris, Payot, 1954, pp. 148-149
LANFREY (P), *L'Eglise et les philosophes au dix-huitième siècle*, Paris, Pagnerre, 1857, pp. 132-135
SERVEZE (G), *L'Eglise*, Paris, Ed. du Carrefour, 1931, pp. 223-226
REINACH (S), *Orpheus*, Paris, Librairie d'éducation nationale, 1930, pp. 562-563
LEWINSOHN (R), *Histoire entière du cœur*, Paris, Plon, 1962, pp. 132-152
BERNOVILLE (G), *Itinéraire spirituel de Paray-le-Monial*, Paris, Grasset, 1936
26) LE COUR (P), *Dieu et les dieux*, Bordeaux, Editions Bière, 1945, pp. 100-103
LE COUR (P), *L'Ere du Verseau*, Paris, Dervy, 1989, p. 177
27) VERBIST (H), *Le suaire de Turin devant la science*, Bruxelles-Paris, Ed. Universitaires, 1954, pp. 25-26
BAUMANN (E), *Trois villes saintes*, Paris, Grasset, 1912, p. 143
28) HALLET (M), *Que penser des apparitions de la Vierge?*, Lausanne, P-M Favre, 1985
HALLET (M), *Apparitions*, Liège, Chez l'auteur, 1988
HALLET (M), Les apparitions de la Vierge et la critique historique, Liège, Chez l'auteur, 2014
GOREL (G), *La sainte maison de Lorette, grand miracle du monde*, Paris, Téqui, 1936
29) HOUTIN (A), *Courte histoire du célibat ecclésiastique*, Paris, Rieder, 1929
LAS VERGNAS (G), *Le célibat polygamique dans le clergé*, Paris, Ruche Ouvrière, 1967
30) DELAFOSSE (H), *L'Epître aux Philippiens*, Paris, Rieder, 1928, pp. 12-14
FERRIERE (E), *Les Apôtres*, Paris, Germer, 1879, pp. 262-270
31) RANKE-HEINEMANN (U), *Des eunuques pour le royaume des cieux*, Paris, Laffont, 1990
CHALLAYE (F), *Le christianisme et nous*, Paris, Rieder, 1932, pp. 148-153
ROGER (H), *Les religions révélées*, Paris, Oeuvres Représentatives, 1929, Tome II, p. 90, 94, 121, 146
RIQUET (M), *La castration*, Paris, Lethielleux, 1948, pp. 23-39
32) CLARAZ (J), *La faillite des religions*, Paris, Flammarion, 1912, pp. 272-276
FERRIERE (E), *Les apôtres*, Paris, Germer, 1879, p. 182

LES RITES, LES SYMBOLES, ET LES FETES

Vers le second ou le troisième siècle de notre ère, l'auteur latin et chrétien Minicius Felix écrivit un ouvrage philosophique intitulé *Octavius* dans lequel un jeune chrétien, nommé Octavius, était censé débattre de ses idées avec le païen Cécilius. Répondant à Cécilus qui lui reprochait de n'avoir ni statues, ni temples, ni autels, ni sacrifices, le jeune chrétien répliquait que l'homme était la seule vraie image de Dieu, que le monde était son temple et que les seuls sacrifices que Dieu demandait c'était de vivre avec une bonne conscience et d'avoir l'âme pure. Dans son ouvrage *Contre Celse,* Origène, décédé en 253-254, précisa pour sa part que les chrétiens rejetaient de leur culte les temples et les statues comme convenant mieux aux démons. De même, dans son ouvrage intitulé *Contre les Gentils*, le récent converti Arnobe écrivit (vers 197) : "*Vous nous regardez comme des impies fieffés, parce que nous ne bâtissons point de temples en l'honneur de la divinité, que nous ne nous en faisons point d'images, que nous ne lui élevons point d'autels, que nous ne lui immolons pas de victimes, que nous ne lui brûlons point d'encens et que nous ne lui faisons point des offrandes de pain et de vin. Si nous ne faisons rien de tout cela, ce n'est pas par impiété, ni par un mépris quelconque que nous ayons pour la divinité, mais parce que nous sommes persuadés et que nous croyons que les dieux (s'ils sont véritablement tels et dignes d'être appelés de ce nom) se moquent de ces sortes d'honneurs, s'ils se peuvent moquer de quelque chose ; ou qu'ils les souffrent avec indignation, s'ils sont susceptibles de colère*." Arnobe se moquait d'autant plus des païens qu'il leur reprochait d'enfermer leurs dieux dans des temples comme ils les auraient enfermés dans des coffre-forts. Quelles sortes de divinités pouvaient donc accepter d'être ainsi réduites à loger dans de tels lieux, demandait-il. Enfin, le moine Isidore de Péluse, décédé en 450, avait écrit ceci : "*Du temps des apôtres, alors que l'Eglise abondait en dons spirituels, et présentait, chez ses membres, des exemples splendides de perfection, il n'y avait pas de temples...*"

Ces témoignages montrent clairement que pendant une longue période, les chrétiens n'utilisèrent ni temples, ni autels, ni statues pour pratiquer leur culte. Il ne faisaient pas davantage des offrandes ou des sacrifices et n'utilisaient pas de l'encens. Cependant, ces choses qu'ils considéraient ne convenir qu'aux païens, ils finirent peu à peu par les adopter en même temps qu'ils accaparaient les dates et le symbolisme de leurs fêtes.

Un auteur du XVII[e] siècle, Jonas Porree, écrivit un ouvrage qui connut de nombreuses éditions et dans lequel il montra comment, au fil du temps, l'Eglise accapara

des rites et des cérémonies qui étaient propres aux autres cultes. Ce livre, qui s'intitulait "*Traité des anciennes cérémonies*..." et qui peut encore se lire aujourd'hui avec bénéfice reste, malheureusement, trop peu connu d'un large public.

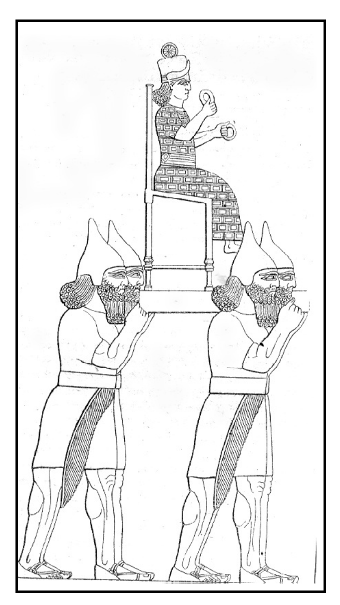
On possède un témoignage important quant à la manière dont les chrétiens détournèrent à leur profit les temples, les autels et les cérémonies des païens. Il s'agit d'une lettre que le pape Grégoire Ier écrivit le 12 juillet 594. Voici, en substance, ce qu'on y lisait : "*Il faut se garder de détruire les temples des idoles ; il ne faut détruire que les idoles, puis faire de l'eau bénite, en arroser les temples, y construire des autels et y placer des reliques. Si ces temples sont bien bâtis, c'est une chose bonne et utile qu'ils passent du culte des démons au service du vrai Dieu ; car, tant que la nation verra subsister ses anciens lieux de dévotion, elle sera plus disposée à s'y rendre, par un penchant d'habitude, pour adorer le vrai Dieu. Secondement, on dit que les hommes de cette nation ont coutume d'immoler des bœufs en sacrifice ; il faut que cet usage soit tourné pour eux en solennité chrétienne et que, le jour de la dédicace des temples changés en églises, ainsi qu'aux fêtes des saints dont les re1iques y seront placées, on leur laisse construire, comme par le passé, des cabanes de feuillage autour de ces mêmes églises, qu'ils y amènent leurs animaux qui alors seront tués par eux, non plus comme offrande au diable, mais pour des banquets chrétiens, au nom et en l'honneur de Dieu, à qui ils rendront grâce après s'être rassasiés. C'est en réservant aux hommes quelque chose pour la joie extérieure, que vous les conduirez plus aisément à goûter les joies intérieures."* Il disait encore : *"Ne supprimez pas les festins que font les Bretons dans les sacrifices qu'ils offrent à leurs dieux ; transportez-les seulement le jour de la dédicace des églises ou de la fête des saints martyrs, afin que, conservant quelques-unes des joies grossières de l'idolâtrie, ils soient amenés plus aisément à goûter les joies spirituelles de la foi chrétienne*." (1)

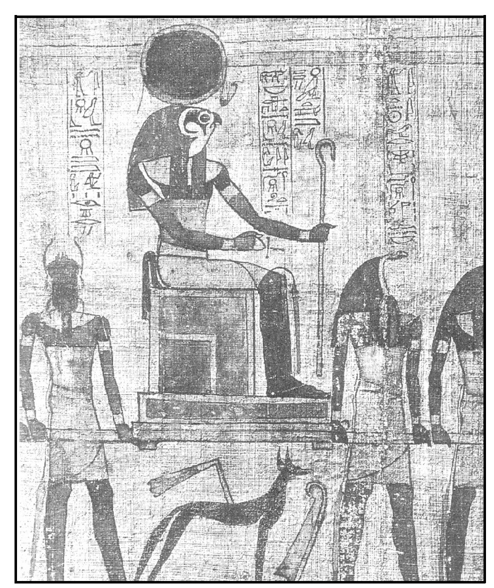
Les rites et les symboles

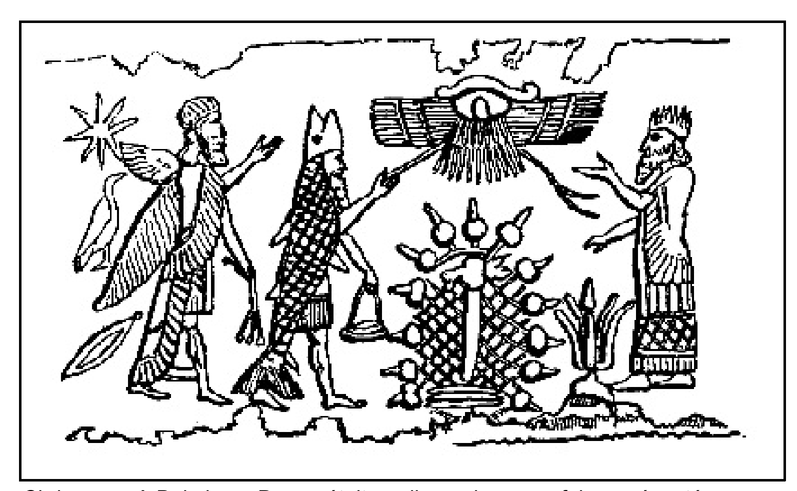
A propos des rites chrétiens, l'évêque anglican Newton a jadis écrit ce qui suit : "*Les chrétiens ont déifié des hommes absolument comme des païens. Les instituteurs du nouveau culte savaient bien qu'il était le même que l'ancien et non seulement le fond, mais les cérémonies étaient identiques. L'encens et les parfums qui brûlent sur les autels ; l'eau sainte, c'est-à-dire l'eau et le sel dont on s'asperge en entrant et en sortant des églises ; les cierges et les lampes allumés en plein jour devant les statues de ces divinités ; les ex-votos suspendus dans les temples, en signe de délivrance et de guérison miraculeuse ; la canonisation, ou déification des morts vertueux ; les patronages particuliers assignés aux saints comme aux antiques héros ; le culte rendu aux morts dans leurs tombeaux et leurs châsses ; les génuflexions devant les images ; la puissance miraculeuse attribuée aux idoles ; l'érection de petits oratoires, autels et statues, dans les rues, sur les voies publiques et sur le haut des montagnes ; le port des images et reliques en procession, avec cierges, musique et chants ; les flagellations à certaines époques de l'année par manière de pénitence ; la tonsure des prêtres sur le sommet de la tête ; le célibat et les vœux de chasteté imposés aux religieux des deux sexes; toutes ces choses, et beaucoup d'autres, appartiennent aussi bien à la superstition païenne qu'à la superstition papiste. Bien plus, les mêmes temples, les mêmes images qui étaient autrefois consacrés à Jupiter et aux dieux, le sont aujourd'hui à la Vierge Marie et aux saints ; les mêmes rites, les mêmes inscriptions servent aux uns et aux autres ; les mêmes prodiges, les mêmes miracles leur sont attribués. Enfin, le paganisme tout entier est devenu le papisme. Le dernier est construit sur le même plan que le premier, de façon qu'il n'y a pas seulement conformité, mais identité, entre le culte ancien et moderne, païen et chrétien de Rome.*" (2)

Olivier Beigbeder a écrit de même : "*On ne saurait être assez frappé de la masse des rites, dogmes et images en provenance de l'ancienne Egypte qui se sont retrouvés dans le culte de l'Eglise catholique, et aussi dans les rites et emblèmes de la féodalité : on peut rapprocher le* pschent *des pharaons de la tiare pontificale, de la mitre des évêques et aussi des couronnes des plus anciennes familles féodales allemandes ou italiennes ; le crochet d'Osiris, houlette du pasteur est devenu la crosse de l'évêque, la clochette de la messe est "la fille du sistre d'Isis" ; les Egyptiens connaissaient, de longue date, les aspersions d'encens, l'illumination des chapelles, les processions, le culte des reliques, en particulier de celles d'Osiris, dont le corps, coupé en morceaux, avait été laborieusement reconstitué par Isis, le dogme de la maternité divine - Celle d'isis, représentée allaitant Horus comme le sera la vierge copte de Saggara et de l'iconographie byzantine allaitant l'enfant- la palme du vainqueur ou de l'élu, le nimbe du mort transformé en Osiris, le jugement de l'âme, l'âme oiseau, etc.*" (3)

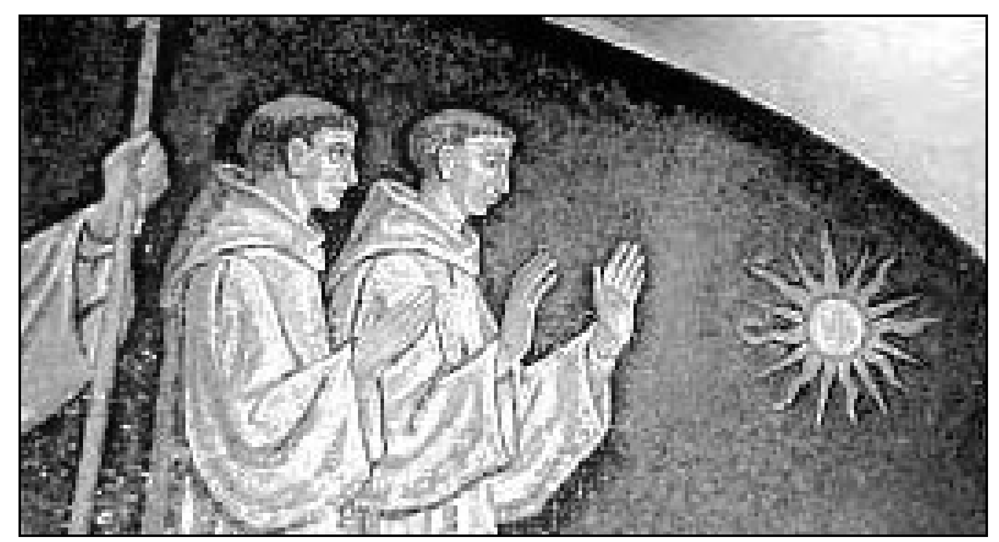
Ci-dessous, de part et d'autre : Ce bas-relief assyrien (à gauche) montrant un tabernacle portatif et un papyrus égyptien (à droite) illustrant la course du Soleil ne peuvent manquer de nous faire songer à cette chaise particulière sur laquelle le pape, à l'occasion de cérémonies, était jadis promené place Saint Pierre à Rome. On remarque également le crochet d'Osiris, devenu crosse des évêques...







Ci-dessus : A Babylone, Dagon était un dieu-poisson parfois représenté sous forme d'homme coiffé d'un poisson, bouche ouverte. On peut voir là l'origine de la mitre des évêques.



Ci-dessus : deux moines en prière dans l'attitude d'adoration qu'adoptaient les prêtres égyptiens face au soleil (Chapelle de St Colomban, Basilique St Pierre de Rome)

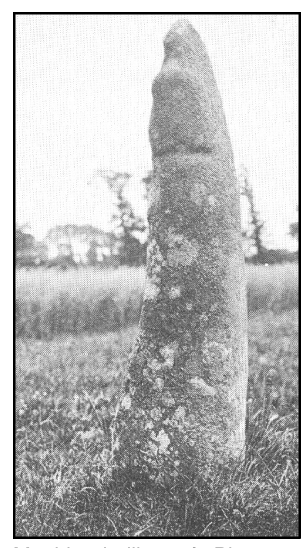
Après avoir exposé des choses semblables, Sarwat Anis Al-Assiouty a conclu comme suit : "*...le christianisme apparaît comme la continuation et le parachèvement de la religion égyptienne à la dernière phase de son développement, le culte de la Trinité osirienne*." Et il ajoutait, en donnant maints exemples de publications érudites : "*L'opinion qui, aujourd'hui, fait de plus en plus école, cherche dans l'osirisme les sources du christianisme, et voit dans le culte isiaque une sorte de préchristianisme*." Extraordinaire retour aux thèses de Dupuis, vieilles pourtant de deux siècles ! (4)

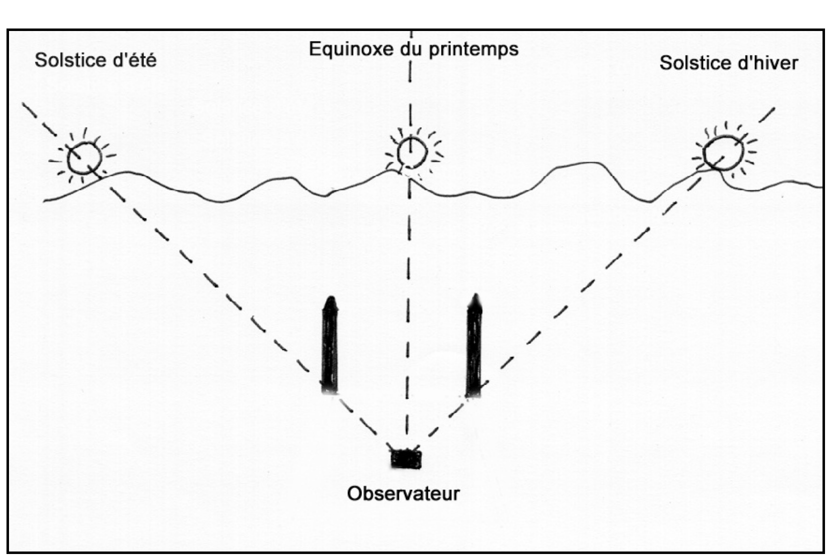
J'ajouterai qu'Alexandre Hislop a écrit un volumineux ouvrage dans lequel il a montré qu'un grand nombre de rites chrétiens et d'instruments nécessaires à ces rites (fêtes diverses, processions, reliques, lampes, cierges, chapelets etc.) trouvaient leur origine dans les cultes païens antiques. (5)

On comprendra qu'il m'est impossible de développer ici l'énorme chapitre de l'origine des rites chrétiens. Je me bornerai donc à quelques exemples significatifs.

Les temples antiques étaient tradition-nellement orientés vers le Levant et comportaient des repères pour suivre la course du Soleil-dieu. Leur partie creuse, sous toiture, était souvent constellée d'étoiles ou de symboles stellaires. Ils étaient donc à la fois des observatoires et le miroir terrestre de la voûte céleste. Mais en tant que temples solaires, ils exaltaient également les forces génératrices du dieu et de la nature. Dans son ensemble, le temple représentait donc aussi l'organe sexuel féminin flanqué, à son entrée, d'une ou plusieurs colonnes en forme de phallus. John Allegro a décrit avec beaucoup de précision cet agencement : "*Dans tout le Proche-Orient, le temple était conçu à peu près de la même manière : c'était le microcosme du ventre. Il était divisé en trois parties : le Portique représentant la partie inférieure du vagin jusqu'à l'hymen ou Voile ; le vestibule ou vagin proprement dit, et le sanctuaire intérieur ou Saint des Saints, l'utérus. Le prêtre vêtu comme un pénis, oint de divers sucs et résines représentant la semence divine, entrait par les portes du Portique, les lèvres du ventre, traversait le Voile ou hymen et arrivait dans le Vestibule. Lors d'occasions très spéciales, le prêtre-phallus pénétrait dans l'utérus où demeurait le dieu et où il opérait ses oeuvres créatrices.* (...) *Le couvre-chef du grand-prêtre juif, que l'Ancien Testament nomme simplement turban, était semble-t-il destiné à représenter le gland du pénis. Flavius Josèphe décrit longuement cet élément de la tenue de cérémonie* (...) *D'abord, le prêtre met une calotte* (...) *portée par tous les prêtres en général, sur laquelle*

il place un turban violet brodé entouré d'une couronne d'or. (...) *La Bible ne fait pas allusion à la couronne d'or, mais à une "lame d'or pur" -sîs- appliquée sur le turban du prêtre. Comme Josèphe le savait, on emploie le mot sîs, en hébreu tardif, pour la frange de lambeaux du prépuce qui demeure après une circoncision insuffisante* (...)". [(6)]


Menhir phallique à Pleumer-Bodou, ancêtre des tours phalliques qui furent souvent associées aux temples antiques.



Les temples antiques étaient généralement flanqués de deux tours qui servaient à un observateur placé en un point précis pour pointer les solstices ainsi que l'équinoxe du printemps. Ces deux tours, qui donnèrent naissance à nos clochers, affectaient parfois la forme de gigantesques phallus.

Selon James B. Hannay, la tête des prêtres et des moines tonsurés rappelait de même un pénis circoncis. [(7)]

Il existe au sujet de l'implantation, de l'orientation et de la riche symbolique des anciennes églises et des cathédrales, une si vaste littérature passionnante qu'il est bien difficile de ne pas céder à l'envie de citer ici nombre de spécialistes en la matière. Je me bornerai cependant à proposer un extrait d'un discours que l'astronome Flammarion prononça en juin 1904 : "*C'est l'astronomie qui a orienté les temples et les églises, et l'ancien culte du soleil est à peine voilé sous les symboles de nos cérémonies religieuses.* (...) *La lampe qui brûle jour et nuit devant nos sanctuaires n'a-t-elle aucun rapport avec celles du temple des hébreux et du Rig Veda, et avec le devoir des Vestales ? L'ostensoir, avec son disque blanc et son rayonnement d'or, ne rappelle-t-il pas à nos yeux les plus belles images du soleil ?* (...) *Lesquelles d'entre vous, Mesdames, en allant s'agenouiller sous les voûtes de Notre-Dame, de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Germain-l'Auxerrois, de Saint-Etienne-du-Mont, de Saint-Eustache, ou d'une église quelconque, si elle est ancienne et liturgique, lesquelles, dis-je, se souviennent que le grand autel doit être orienté de telle sorte que les feux du soleil couchant l'illuminent ? Le prêtre doit regarder l'Orient en célébrant le divin sacrifice. L'humanité fait de l'astronomie sans le vouloir. Sans doute, à notre époque, on s'en désintéresse, car les flots de la surface de l'océan social nous agitent en tous sens. Les antiques vérités s'altèrent. Nos architectes modernes alignent les églises sur la bordure d'une place, d'une avenue, d'un boulevard. La Madeleine regarde le midi, Saint-François-Xavier regarde le nord, Saint-Augustin regarde l'est...*" [(8)]



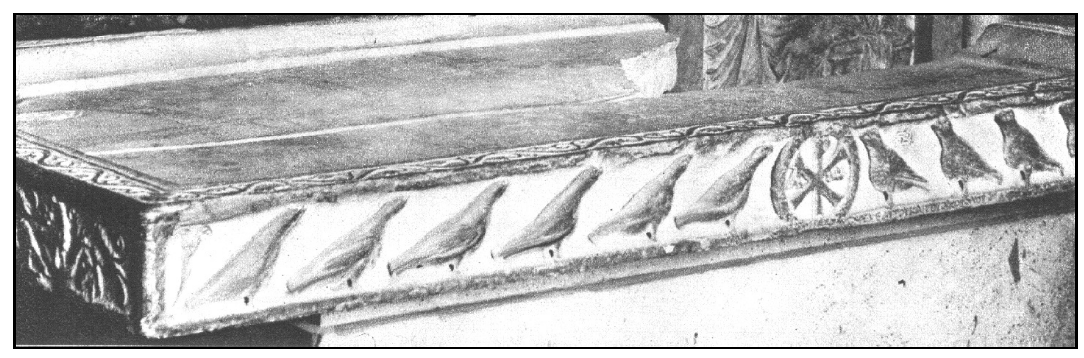
Sur ce missel de 1509 est représenté un moine tonsuré dont l'aube porte une croix ansée de style égyptien qui représenterait à la fois l'organe sexuel féminin et le phallus avec ses deux testicules.

Henri Stierlin a écrit un ouvrage admirable sur le culte astrolâtrique dont les rois et empereurs de jadis furent l'objet. Après avoir donné maints exemples de monuments antiques qui servirent à la divinisation de ces despotes, il cita les réflexions qui suivent d'un autre érudit, Louis Bréhier : "*A côté de la personne et des images de l'empereur, d'autres rites achevaient de donner aux cérémonies palatines l'aspect d'une célébration liturgique. Codification d'usages et de traditions originaires d'un passé lointain, cette liturgie impériale offrait les plus grandes ressemblances avec celle de l'Eglise : même luxe, même majesté, mêmes gestes mesurés, même emploi des cierges, de l'encens, de la musique et des chants, mêmes honneurs rendus à l'officiant principal : ici l'évêque, là le basileus. Or non seulement la liturgie ecclésiastique n'a pas fourni de modèle à celle du palais, mais elle lui a fait au contraire de nombreux emprunts : elle lui doit tout son appareil extérieur, toute la solennité et la pompe de ses rites, toute la magnificence de ses costumes*." (9)

Longtemps, comme dans les temples anciens, les églises et les cathédrales, tous les objets cultuels de la chrétienté, associèrent les symboles astronomiques aux symboles sexuels. C'est ainsi que les tours aux formes phalliques, devenues clochers, furent généralement surmontées d'un coq, animal symbolisant à la fois le Soleil et la puissance génératrice mâle.

A force d'accaparer toutes sortes de symboles anciens et de les transformer en les adaptant à ses particularismes, le christianisme devint la source d'une multitude de symboles complexes dans l'interprétation desquels on peut craindre, parfois, de s'égarer.

L'exemple suivant illustre parfaitement la difficulté d'interpréter certains symboles chrétiens. La colombe, chacun le sait, est habituellement associée au Saint-Esprit. Or, j'ai dit précédemment, à propos du baptême de Jésus, que le mot employé en hébreu pour désigner ce volatile est le sobriquet que les Arabes sémitiques et les Juifs emploient également pour désigner le pénis, tandis que la partie circulaire du prépuce, après circoncision, est appelée "anneau de la colombe" René De Lervily, quant à lui, constate que le même mot hébreu reproduit les voyelles I,E,O,A qui renvoient au tétragramme sacré YHWH. (10)



Sur cet autel du musée Borelli, à Marseille, figurent douze colombes entourant le chrisme solaire. Hasard ou symbolisme astro-sexuel? D'après : *Dictionnaire du symbolisme* des Bénédictines de St Louis du Temple, 1934

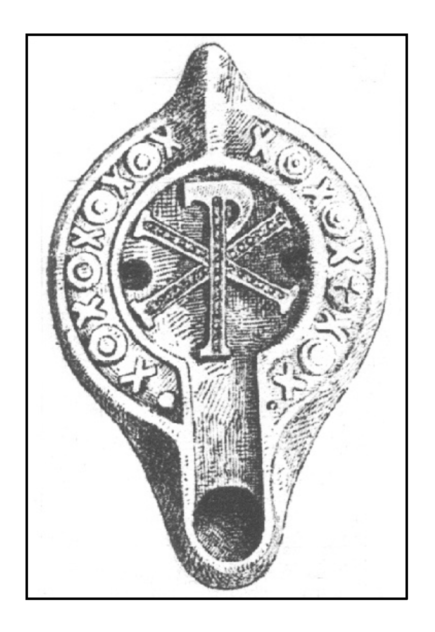
Un des plus anciens geste rituel du christianisme est le signe de la croix. On serait évidemment tenté de croire qu'il se rattache à la croix sur laquelle Jésus expira, mais il n'en est rien. Un signe en forme de croix pour désigner l'inviolabilité ou la sacralisation de certains lieux ou de certaines personnes remonte à l'aube des temps. Un tel signe, tracé sur le front de certains individus, était déjà signalé en Ezéchiel 9, 4-6.

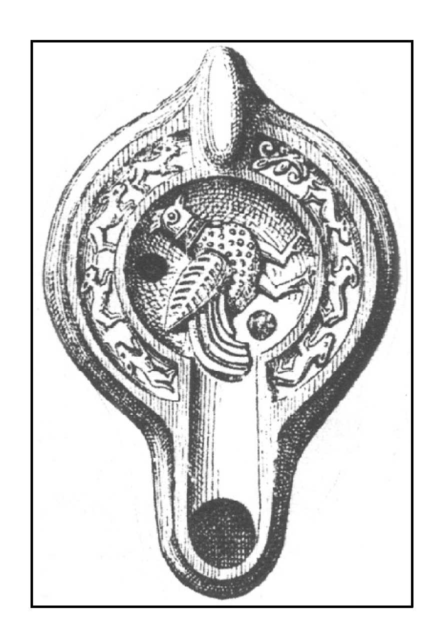
Plusieurs ouvrages ont été écrits pour démontrer que la croix, en tant que symbole religieux, souvent phallique, est très antérieure au christianisme. Elle figure sur de nombreux bas-reliefs antiques et même des temples antérieurs au christianisme furent érigés sur le plan d'une croix. Plusieurs auteurs signalent, à Callernish, dans les îles Hebrides, un

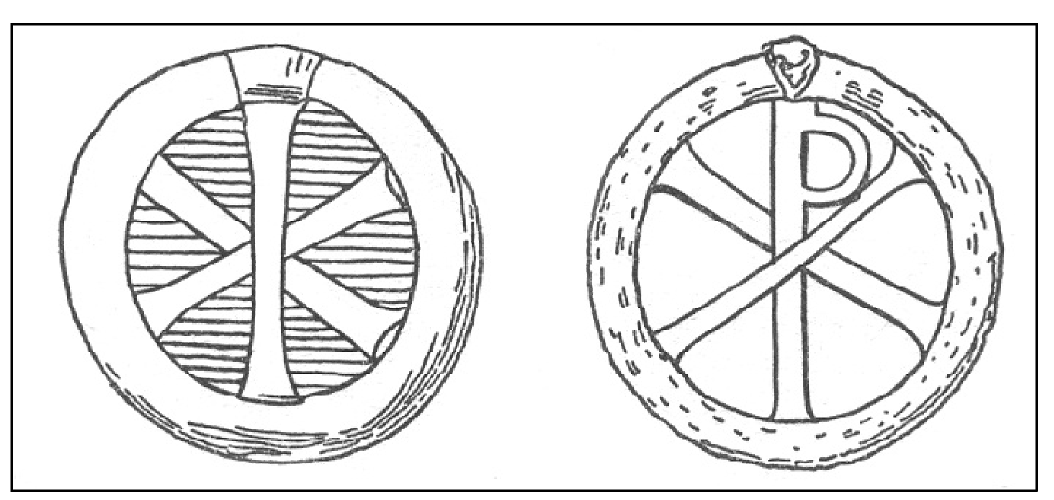
ensemble mégalithique dont les menhirs forment une grande croix avec un cercle à la rencontre des deux traverses. (11)

Quant au signe de la croix que le chrétien fait sur lui-même avant de commencer une prière, il se rattache évidement à un geste magique qui délimite les quatre parties de l'horizon et donc de l'Univers. Mais il appartient également aux rites nordiques car il répète le geste aérien que faisait Thor avec son marteau.

Ci-dessous : deux lampes antiques dont la forme était inspirée, pense-t-on, de l'utérus féminin. Toutes deux présentent, dans leur partie la plus profonde, un symbole à la fois solaire et masculin. D'après le *Dictionnaire du symbolisme* par les Bénédictines de St-Louis-du-Temple, 1934.







Comment les chrétiens transformèrent la rouelle solaire des gaulois en chrisme, c'est-à-dire en un monogramme censé désigner leur Sauveur. D'après Loeffler-Delachaux, *Le cercle - un symbole*.

Autres accessoires indispensables du culte chrétien : l'eau bénite et les bénédictions. Tous les cultes antiques ont connu l'usage de l'eau purificatrice ainsi que les aspersions d'eau dans un but purificateur. La chose est si connue qu'il n'est pas utile de s'y arrêter longuement. En revanche, la magie sexuelle qui se cache derrière certaines cérémonies de

bénédiction est beaucoup moins connue. Voici ce qu'en disait jadis Anel-Kham : "*Toutefois, dans certaines cérémonies, l'Eglise s'efforce* (...) *d'unir le phallus au ctéis* (...) *Le célébrant suivi du diacre, du sous-diacre et des servants, descend vers l'assistance et asperge les fidèles, après avoir plongé le goupillon (phallus) dans le vase (ctéis) du fond duquel il ramène, pour la répandre en pluie, la rosée purificatrice. La bénédiction de l'eau a lieu tous les ans le Samedi-Saint ; et cette cérémonie est significative : après avoir touché l'eau de la main et soufflé sur elle trois fois, le prêtre plonge à trois reprises, en imitant les mouvements du coït, le cierge pascal (phallus) dans les fonts (ctéis) en chantant* (...) *Puis il souffle encore trois fois sur l'eau, en traçant le Pi, lettre grecque dont la forme imite la conjonction des deux sexes, et poursuit le chant : et féconde toute la substance de cette eau pour la régénération*." (12)

La messe chrétienne fut, à l'origine, copiée sur les cérémonies des juifs et des païens, en particulier celles relatives au culte de Mithra. Le prêtre se tournait alors d'abord vers le nord, puis vers le sud et, enfin, il présentait l'hostie à l'orient d'où revenait chaque jour le Christ-Soleil. Lorsque j'ai parlé de la Dernière Cène, j'ai précisé que lors de la Consécration, le prêtre élevait l'hostie seule, puis le calice et, enfin, le calice et l'hostie. L'hostie symbolisait alors le Soleil tandis que le calice, en forme de croissant, symbolisait la Lune. L'hostie au-dessus du calice rappelaient ensemble le Soleil porté sur la barque solaire égyptienne. Grâce au témoignage de Pythagore, on sait également que les égyptiens apaisaient leur dieu Serapis non en lui sacrifiant des animaux, mais bien des hosties de pain. Tibulle précisa de même que les païens apaisaient leurs divinités au moyen de galettes de pain.

Même les accessoires nécessaires au culte furent empruntés aux païens. Ainsi, par exemple, les bénitiers figuraient déjà à l'entrée des anciens temples romains et si les premiers chrétiens, à en croire Arnobe, répudiaient l'encens dont usaient abondamment les païens, ils ne tardèrent pas à en faire usage à leur tour. Polydore Virgile, qui fut camérier du pape Alexandre VI, admit que c'était à la coutume des païens de terminer leurs cérémonies par l'exclamation *ite missio est* (vous pouvez vous retirer) que les chrétiens devaient l'*ite missa est* prononcé par les diacres à la fin de la célébration de la messe.

Je ne saurais ici détailler tous les rites de la messe. Ce travail a d'ailleurs déjà été fait de manière complète par un spécialiste du symbolisme auquel je renvoie mes lecteurs. (13)

Les sacrements

Parmi les principaux rites chrétiens, on peut citer les sacrements. Les catholiques en comptent sept, c'est-à-dire autant que les jours de la semaine ou les planètes connues des anciens. De même, dans le culte de Mithra, on comptait sept grades d'initiation. Les sacrements chrétiens sont, dans l'ordre de la vie, le Baptême, la Pénitence (Confession), l'Eucharistie, la Confirmation, le Mariage, l'Extrême-Onction et, pour certains individus, l'Ordre (ordination à la prêtrise). Dès 1914, William M. Groton pouvait écrire : "*Il y a un concensus croissant, parmi les chercheurs indépendants, que Jésus n'institua aucun des sacrements*." De fait, j'ai montré que le Baptême, la Pénitence et l'Eucharistie avaient été attribués à Jésus, dans les *Evangiles,* grâce à des additions plus ou moins tardives. Je dois ajouter ici qu'en ce qui concerne les autres sacrements, il n'en est aucunement question dans les *Evangiles*. Certains apparurent même fort tardivement. Ainsi, le ministère du prêtre à l'occasion du mariage, ne devint obligatoire en Occident qu'en 800 et seulement cent ans plus tard en Orient.

L'Extrême-Onction fut copiée de rites anciens et, plus particulièrement, de ceux qui entouraient la mort des disciples de Zoroastre. (14)

La Confirmation fut empruntée à d'antiques pratiques rituelles qui consacraient la puberté. Comme l'a montré Marc Lanval, elle est incontestablement liée à l'initiation sexuelle puisque le saint chrême contient de l'huile d'olive (analogie avec les ovaires et les glaires vaginales) et du blanc de baleine coagulé (analogie avec le sperme). Pour davantage d'informations sur l'origine et l'évolution des Sacrements, je renvois mes lecteurs au très érudit Louis Coulange, un des nombreux pseudonymes derrière lesquels se cacha l'abbé Turmel auquel l'Eglise "donna congé" en raison des trop grands services qu'il rendit à l'éducation de ses contemporains en les informant correctement au sujet des origines réelles des dogmes et rites chrétiens. (15)

S'il est parfaitement établi qu'un grand nombre de rites et même de prières chrétiennes ont été directement inspirés par les cultes païens antiques, il n'en est pas moins vrai que certains critiques sont allés trop loin parfois et qu'ils ont commis ainsi de lourdes bévues. La plus extravagante, peut-être, est celle qui concerne l'origine de l'*Angélus*. On la rencontre dans un nombre assez important d'ouvrages. Plusieurs auteurs affirment en effet que l'*Angélus* fut créé durant le pontificat de Calixte III pour conjurer (d'aucuns disent excommunier) la comète de Halley qui effrayait alors pas mal de monde. C'est parfaitement inexact, comme l'a démontré le Père Sterin. L'origine de cette légende est une remarque erronée que fit l'astronome Laplace dans son *Exposition du système du monde*. Elle fut reprise et amplifiée par l'astronome Arago qui ne vérifia pas les sources citées par Laplace, puis ensuite répétée sans cesse par différents historiens ou astronomes. (16)

Si l'étude des origines des rites et des symboles chrétiens est extrêmement délicate, elle n'en ouvre pas moins, parfois, des perspectives insoupçonnées. C'est ainsi, par exemple, qu'il est très intéressant de savoir d'où vient l'expression "*Ministre du culte*"... Dans un chapitre consacré à l'astrologie et à la religion des babyloniens et des assyriens, Rollin, si décrié par Voltaire, a expliqué que, chez les Hébreux, le mot désignant ordinairement le soleil signifiait également "*ministre*". (17)

Les fêtes

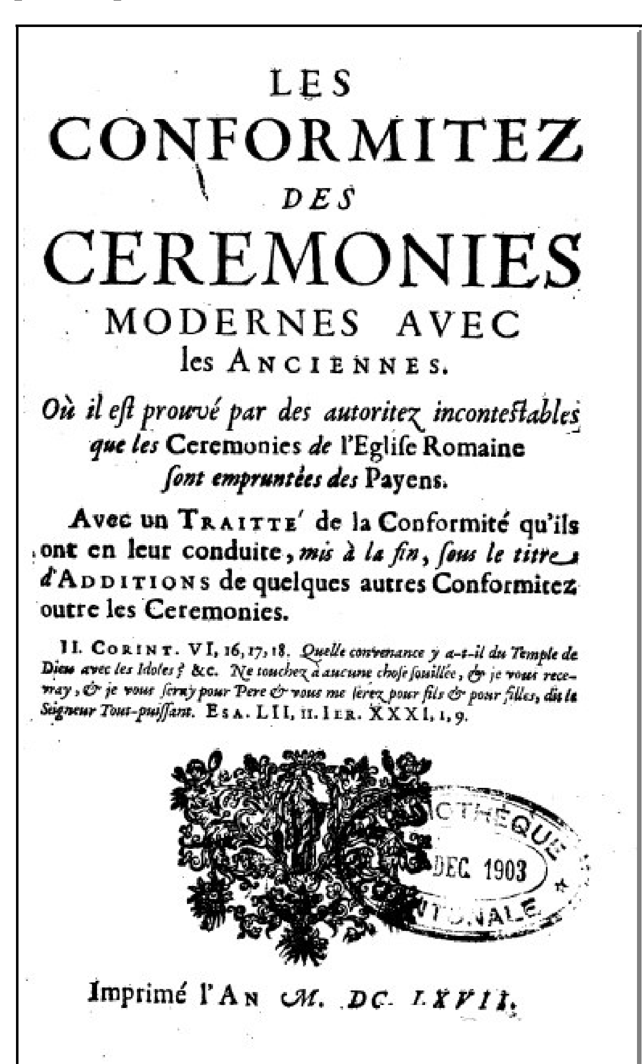
J'ai déjà dit que l'Eglise avait repris à son compte des divinités et des temples païens. Elle copia aussi des fêtes licencieuses comme les bacchanales, les saturnales, les lupercales et bien d'autres à tel point que l'honnête homme d'aujourd'hui a bien du mal à croire que des chrétiens purent se livrer à de pareilles licences en plein Moyen-Age. A l'occasion de certaines de ces fêtes (fête des fous, fête de l'âne, fête du boeuf, fête des innocents, carnaval...), les prêtres montaient à l'autel entièrement nus et leurs paroissiens couraient en tous sens dans les églises dans le même costume en se divertissant de la manière qu'on peut imaginer. Un auteur du XVIe siècle raconta ainsi ce qui se passait durant un pèlerinage qui se faisait en pleine nuit entre Gand et Bergenkruis, en Belgique : "*A ladicte feste du tauwe wet, et oudit voiaige saint Liévin, s'y faisoit coustumièrement une oeuvre qui faisoit enfler à plusieurs filles, et aussi à plusieurs femmes, tant vesves que mariées, les ventres, qui estoit un fort beau miracle, se Dieu n'y eust été offensé. Il sçavoit et congnoissoit les bonnes choses qui s'y faisoient, car telles y alloient pucelles qu'elles en revenoient fumelles...*" On vit aussi des processions de gens nus qui, habituellement, dégénéraient dans une pagaille indescriptible. Dans un de ses nombreux livres, le célèbre docteur Cabanès a rassemblé sur ce sujet toutes sortes de chroniques et de gravures anciennes on ne peut plus stupéfiantes. Dulaure et ceux qui développèrent ses idées (voir précédemment) traitèrent également de ces fêtes dont l'origine remonte aux célébrations du principe de la fécondité. (18)

Comme signalé précédemment, les chrétiens reprirent également à leur compte les fêtes solaires païennes. Ceux qui s'intéressent plus particulièrement à ce sujet pourront lire

avec bénéfice l'ouvrage d'Amable Audin *Les fêtes solaires*, paru à Paris aux Presses Universitaires de France en 1945 ainsi que l'étude d'Ethel Urlin, intitulée *Festivals, holy days, and saints'days - A study in origins and survival in Church ceremonies & secular customs*, publiée à Londres, chez Simpkin, en 1915.

Certaines fêtes chrétiennes n'ont pas une origine païenne, mais n'en sont pas moins curieuses. Ainsi en est-il, par exemple, de la "fête Dieu" qui fut instaurée au XIII^e^ siècle pour faire suite aux visions d'une religieuse cloîtrée de Liège, en Belgique. En regardant la pleine Lune, elle avait vu, à de nombreuses reprises, le disque lunaire portant une échancrure profonde. Après deux ans, Jésus lui apparut et lui expliqua enfin que le disque lunaire représentait l'année liturgique. L'échancrure indiquait qu'il manquait dans celle-ci une fête : la fête Dieu. (19)

De nombreux siècles avant notre ère, des lieux particuliers faisaient l'objet de pèlerinages. Aux IV^e^ et V^e^ siècles, quand le christianisme commença à se répandre à travers toutes les contrées païennes, ceux qui détenaient des statues de déesses-mères les enfouirent ou les cachèrent dans des arbres pour les mettre à l'abri du zèle "iconoclaste" des missionnaires chrétiens. Par un étrange retour des choses, ces statues furent souvent déterrées longtemps après par hasard et prises pour des statues de la Vierge. Dans la plupart des cas, on cria au miracle, on érigea une petite chapelle et, ainsi, ces lieux jadis fréquentés par des païens redevinrent des lieux consacrés faisant l'objet de nouveaux pèlerinages. (20)



LES
CONFORMITEZ
DES
CEREMONIES
MODERNES AVEC
les ANCIENNES.
Où il est prouvé par des autoritez incontestables que les Ceremonies *de* l'Eglise Romaine *sont empruntées des* Payens.
Avec un TRAITTE' de la Conformité qu'ils ont en leur conduite, *mis à la fin, sous le titre* d'ADDITIONS de quelques autres Conformitez outre les Ceremonies.
II. CORINT. VI, 16, 17, 18. *Quelle convenance y a-t-il du Temple de Dieu avec les Idoles? &c. Ne touchez à aucune chose souillée, & je vous recevray, & je vous seray pour Pere & vous me serez pour fils & pour filles, dit le Seigneur Tout-puissant.* ESA. LII, 11. IER. XXXI, 1, 9.

Imprimé l'AN M. DC. LXVII.

En l'an 1667, à Genève, parut un livre intitulé *Les conformitez des cérémonies modernes avec les anciennes*. Son auteur, Pierre Mussard, y démontrait que la plupart des rites, coutumes, prières et fêtes chrétiennes trouvaient leur origine dans les religions païennes de l'Antiquité. L'ouvrage fit scandale et fut interdit, ses exemplaires étant condamnés à être détruits. Fort heureusement, comme toujours ou presque dans de tels cas, certains exemplaires survécurent, ce qui en fit une rareté recherchée par les bibliophiles. Aujourd'hui il a été réédité en langue anglaise sous le titre *Roma antiqua et recens ; or the conformity of ancient and modern ceremonies* et l'original en vieux français peut même être téléchargé via internet de telle sorte que nombreux sont ceux qui peuvent désormais se faire une idée de ce qui embarrassa tant l'Eglise au XVII^e^ siècle alors qu'elle avait encore le pouvoir de "mettre la lumière sous le boisseau"...

REFERENCES :

1) VERLINDE (J.-M.), *Les impostures antichrétiennes*, Paris, Presses de la Renaissance, 2006, p.198
LALANNE (L), *Curiosités des traditions, des moeurs et des légendes*, Paris, Paulin, 1847, pp. 158-159
MORIN (A.S.), *Dissertation sur la légende Virgini Pariturae*, Paris, impr. Martinet, 1863, p. 85
2) DRAPER (J.W.), *Les conflits de la science et de la religion*, Paris, Libr. Germer, 1882, p. 37
CLARAZ (J), *La faillite des religion*, Paris, Flammarion, 1912, pp.7-10
MIGNE, *Dictionnaire de patrologie*, Petit-Montrouge, 1851-1855, article Arnobe
3) BEIGBEDER (O), *La symbolique*, Paris, PUF - Que Sais-je?, 1968, pp. 86-87
4) AL-ASSIOUTY (S), *Origines égyptiennes du christianisme et de l'islâm*, Paris, Letouzey, 1989, pp. 202-203
5) HISLOP (A), *Les deux Babylones*, Paris, Fischbacher, 1972
6) ALLEGRO (J), *Le champignon sacré et la croix*, Paris, Albin Michel, 1971, pp. 51-52 et 89-90
BEIGBEDER (O), *La symbolique*, Paris, PUF - Que Sais-je?, 1968, pp. 68-70
ROGER (H), *Religion et rationalisme*, Paris, Editions Rationalistes, 1937, p. 286
7) HANNAY (J.B.), *Sex symbolism in religion*, London, Oakeshott, 1922, T. I, pp. 141-142
8) LE COUR (P), *Dieu et les dieux*, Bordeaux, Ed. Bière, 1945, pp. 262-263
9) STIERLIN (H), *L'astrologie et le pouvoir*, Paris, Payot, 1986, p.178
10) MARCIREAU (J), *Le Matriarcat*, Paris, Best Seller, 1980, p. 151
DE LERVILY (R), *Qui était Jésus?*, Paris, Editions du Centre, 1959, p. 211
11) LOEFFLER-DELACHAUX (M), *Le cercle-Un symbole*, Genève, Mont Blanc, s.d, p. 138
ANONYMOUS, *The image of the cross (...) before the christian era*, Toronto, Hunter, 1879
ROCCO (S), *The masculine cross*, London, Privately printed, 1904
DE MORTILLET (G), *Le signe de la croix avant le christianisme*, Paris, Reinwald, 1866
BROCK (M), *The cross-heathen and christian*, London, Seelay, Jackson & Halliday, 1879
PARSON (J) *The non christian cross*, -, -, 1896
12) ANEL-KHAM (B), *Théorie et pratique de la magie sexuelle*, Paris, Astra, 1938, pp. 54-55
GASTOUE (A), *L'eau bénite*, Paris, Bloud, 1908
13) RAGON (J-M), *La messe et ses mystères*, Paris, Dentu, 1882 (rééd. Ventabren, Les Rouyat éd., 1977)
KOLPAKTCHY (G), *Livre des morts des anciens égyptiens*, Paris, Omnium litt., 1973, pp. 31 et 33-34
CLARAZ (J), La faillite des religions, Paris, Flammarion, 1912, pp. 235-240
14) REINACH (S), *Orpheus*, Paris, Libr. d'éducation nationale, 1930, p. 98
DE HAMMER (J), *Mithriaca ou les mithriaques*, Caen et Paris, s.e., 1833, pp. 50-52
GROTON (W), *The christian eucharist and the pagan cults*, New York, Longmans, 1914, p. IX
15) ROGER (H), *Les religions révélées*, Paris, Oeuvres Représentatives, 1929, Tome II, pp. 118-121
LANVAL (M), *Les mutilations sexuelles dans les religions...*, Paris, Rouge et Noir, 1936, pp. 53-54
COULANGE (L), *Catéchisme pour adultes*, Paris, Rieder, 1930, chap. 13 à 24
TURMEL (J), *Comment l'Eglise romaine m'a donné congé*, Herblay, Idée Libre, s.d.
16) MOREUX (Th), *Le ciel et l'Univers*, Paris, Doin, 1928, pp. 331-334
Les dossiers de l'histoire, Paris, Carbonnel Ed., février 1986, pp. 53-55
17) ROLLIN, *Histoire ancienne*, Paris, 1758, T. II, p. 452
18) CABANES, *Moeurs intimes du passé - 3ème série*, Paris, Albin Michel, s.d.
DU TILLIOT, *Mémoires pour servir à l'histoire de la fête des foux*, Lausanne, 1751
COLLECTIF, *Coll. des meilleures dissertations (...) relatifs à l'histoire de France*, Paris, Dentu, 1838, Tome 9, 5e partie
BERANGER-FERAUD (L), *Superstitions et survivances*, Paris, Leroux, 1896, T. IV, chapitre I
ROUSSEL (R), *Les pèlerinages à travers les siècles*, Paris, Payot, 1954, p. 106
URLIN (E), *Festivals, holy days, saints'days, a study...*, London, Simpkin, 1915, pp. 41-47
FULCANELLI, *Le mystère des cathédrales*, Paris, Pauvert, 1977, p. 50
COX (H), *La fête des fous*, Paris, Seuil, 1971, "Ouverture" + quelques notes
BERENGER-FERAUD (J.-B.), *La fête des fous, des innocents, de l'âne...* in *La Tradition*, Paris, juillet-déc 1895 et jan-mars 1896
19) ANONYME, *Les origines de la Fête Dieu*, Louvain, Oeuvre des Tracts, 1942
DE TALHERS (C), *Sainte Eve de Saint-Martin*, Liège, La Pensée Catholique, 1946
20) COLINON (M), *Guide de la France religieuse et mystique*, Paris, Tchou, 1969, p. 75



Les baccanales
Gravure sur bois vénitienne de 1499 attribuée au dominicain Francesco Colonna

SYNTHESE SUR LE CHRISTIANISME PRIMITIF

Le Messie des origines

"*Quand nous aurons fait voir que l'histoire prétendue d'un dieu qui est né d'une Vierge au solstice d'hiver, qui ressuscite à Pâques ou à l'équinoxe du printemps, après être descendu aux enfers ; d'un dieu qui mène avec lui un cortège de douze apôtres, dont le chef a tous les attributs de Janus ; d'un dieu vainqueur du prince des ténèbres, qui fait passer les hommes dans l'empire de la lumière, et qui répare les maux de la Nature, n'est qu'une fable solaire (...) il sera à peu près aussi indifférent d'examiner s'il y a eu un homme appelé Christ, qu'il l'est d'examiner si quelque prince s'est appelé Hercule, pourvu qu'il reste démontré que l'être consacré par un culte, sous le nom de Christ, est le Soleil, et que le merveilleux de la légende ou du poème a pour objet cet astre ; car alors il paraîtra prouvé que les chrétiens ne sont que les adorateurs du Soleil, et que leurs prêtres ont la même religion que ceux du Pérou, qu'ils ont fait égorger.*" (1)

Ainsi s'exprimait Dupuis dans l'*Abrégé* de son monumental ouvrage consacré à l'*Origine de tous les cultes* et dont l'édition originale parut en l'an VI de la République.

On a souvent reproché à Dupuis la méthode par laquelle il avait prétendu démontrer que Jésus-Christ n'avait jamais existé. On lui a fait, je crois, un mauvais procès. Car Dupuis ne prétendait pas démontrer qu'un vague prophète qu'on aurait pu prendre pour le vrai Messie n'avait pas existé ; il estimait simplement pouvoir prouver que le Jésus-Christ des chrétiens, celui dont la vie prétendue avait été racontée par les *Evangiles*, n'avait été qu'une divinité solaire strictement mythique. Les adversaires de Dupuis ont donc confondu en une seule les différentes questions posées par les origines du christianisme. D'une part, il fallait examiner si l'histoire contée par les *Evangiles* avait quelques chances d'être authentique et se rapportait à quelqu'un ayant réellement vécu. Par sa méthode, Dupuis montra que la mythologie solaire expliquait très largement la pseudo vie de Jésus. Il n'alla pas plus loin. Mais d'autre part, il fallait aussi pouvoir déterminer si les *Evangiles* avaient été inspirés par un personnage ayant réellement vécu et, le cas échéant, dans quelle mesure sa vie était reflétée par les textes contenus dans le *Nouveau Testament*.

J'ai tenté de répondre de façon satisfaisante à ces deux questions.

J'ai montré que les textes contenus dans le *Nouveau Testament* étaient le résultat d'une lente fabrication dont chaque étape correspondit à une évolution du mythe, de la

légende ou de la doctrine d'un Messie prétendu. J'ai indiqué comment Paul s'était servi du mythe et de la légende pour bâtir un corps doctrinal plus ou moins homogène et répondant à l'attente de certains de ses contemporains.

Je voudrais à présent mieux faire comprendre encore par quel cheminement le Dieu Solaire devint l'homme-dieu Jésus, Fils unique de Dieu, né de la Vierge Marie...

J'ai expliqué précédemment que les textes les plus anciens contenus dans le *Nouveau Testament* étaient certaines *Epîtres* de Paul et l'*Apocalypse*, laquelle est légèrement postérieure aux précédentes. L'*Epître aux Hébreux*, qui est faussement attribuée à Paul, est également fort ancienne. Les *Evangiles* et les *Actes des Apôtres* sont nettement postérieurs.

On a tellement pris l'habitude de lire en premier lieu les *Evangiles* qu'en parcourant les *Epîtres* de Paul on s'imagine y trouver des confirmations de la vie de Jésus telle qu'elle est décrite dans les *Evangiles*. Or, quand on s'est débarrassé de cette mauvaise habitude, on constate que la doctrine paulinienne relative à Jésus ne semble pas se rapporter à un être né d'une vierge, ayant grandi ici-bas et ayant réalisé de nombreux miracles. La doctrine de Paul concerne plutôt un être céleste ayant existé de toute éternité et qui, sans pour autant se faire véritablement homme, descendit brièvement ici-bas sous une apparence humaine pour y accomplir le miracle d'une mort suivie de résurrection ; ce miracle étant la clef même d'un concept de Rédemption.

Les *Epîtres* de Paul s'adressaient sans doute à un très petit nombre de gens parfaitement au courant de sa doctrine. Elles avaient pour but de les conforter et de leur apporter, éventuellement, certaines précisions sur des points touchant ce qu'on pourrait appeler la morale chrétienne nouvelle. En aucun cas elles ne visaient à expliquer de façon précise la doctrine relative aux faits et gestes attribués au Sauveur. Sur ce point qui nous intéresse le plus, la doctrine de Paul ne nous est donc parvenue que sous la forme de fragments qu'il faut aller pêcher ici et là dans ses *Epîtres* et qu'il faut tenter de juxtaposer tant bien que mal.

Pour essayer de mieux comprendre quelle pouvait être la doctrine de Paul concernant le passage de Jésus ici-bas, on peut, d'une façon indirecte, essayer de cerner ce qui se disait de son temps à propos du Messie.

Deux *Epîtres* très anciennes et l'*Apocalypse* méritent sur ce point de retenir notre attention. Les deux *Epîtres* sont, d'une part l'*Epître aux Hébreux*, faussement attribuée à Paul, et une pseudo *Première Epître de Pierre* dont l'auteur véritable est inconnu.

L'auteur de cette *Première Epître de Pierre* (qui de l'avis de nombreux critiques fut écrite bien avant les lettres authentiques de Paul) semble avoir tout ignoré de l'apostolat de Jésus sur Terre et paraît n'avoir même pas connu le célèbre sermon sur la montagne. En effet, on remarque qu'à chaque fois que l'auteur de cette *Epître* veut enseigner des préceptes moraux, ce ne sont pas des paroles attribuées à Jésus qu'il cite, mais bien des textes empruntés à l'*Ancien Testament*. Ce même auteur recommandait en outre la soumission des fidèles au gouverneur romain exactement comme s'il avait ignoré que Jésus avait été condamné par Pilate (*Première Epître de Pierre* 2, 13-14).

J'ai dit auparavant que l'*Epître aux Hébreux* faisait presque totalement abstraction d'un séjour de Jésus sur la Terre. Prosper Alfaric n'hésitait d'ailleurs pas à la comparer, pour cela, à l'*Apocalypse*.

Bien qu'elle soit attribuée à Jean, "*le disciple que Jésus aimait*", l'*Apocalypse* ne saurait être de lui. Cette paternité était déjà niée aux premiers temps du christianisme. Elle fut cependant peut-être écrite par un homonyme qui fut désigné par Eusèbe comme étant "Jean le prêtre".

Ouvrage à clef, l'*Apocalypse* restait incompréhensible pour beaucoup de chrétiens. Denis d'Alexandrie dit à son propos : "*Je n'ai garde de condamner ce que je n'entends point ; mais j'admire ce que je ne peux comprendre.*" Tous n'eurent pas cette prudence et,

par conséquent, certains condamnèrent l'ouvrage qui, dès lors, ne fut que lentement accepté comme livre canonique. (2)

Nombreux sont les auteurs qui ont voulu trouver à l'*Apocalypse* un sens prophétique un peu dans le style des *Centuries* de Nostradamus. Certains ont essayé de la décrypter au moyen de calculs complexes inspirés de la Kabbale ; d'autres ont essayé de lire entre les lignes... sans jamais arriver à rien de satisfaisant.

C'est Charles-François Dupuis qui, le premier, montra sans discussion possible que le fond de l'ouvrage était emprunté à la mythologie astrolâtrique. L'Agneau-Bélier, la Vierge et le Dragon sont des constellations. Une fois cela reconnu, d'autres symboles deviennent compréhensibles. Par exemple, les 24 constellations extra-zodiacales que les anciens appelaient les "*Juges de l'Univers*" sont, dans l'*Apocalypse*, les 24 Vieillards. Les douze signes du zodiaque interviennent également de diverses façons : ainsi les portes de la Nouvelle Jérusalem sont au nombre de douze et ses fondations sont constituées de douze pierres précieuses traditionnellement rattachées aux signes du zodiaque. Dupuis a présenté, chapitre par chapitre, une véritable "traduction" symbolique de l'*Apocalypse* et a montré qu'elle avait de nombreux points communs avec le *Livre d'Ezechiel* de telle sorte que ces deux ouvrages se rattachent aux anciennes conceptions astrologiques chaldéennes. Plus récemment, en se basant sur des principes identiques, Bruce J. Malina a réalisé un travail semblable. (3)

Même des gens qui n'ont pas lu l'*Apocalypse* et qui n'ont qu'une vague idée à son sujet, savent qu'il y est question d'un nombre "magique" : 666. Ce nombre serait celui de la "Bête", identifiée à l'Anté-Christ. La vérité est assez différente. On doit à Albert Réville une excellente étude qui aurait dû mettre un point final à cette question si ce travail n'avait pas été ignoré de la plupart des gens. Le nombre 666 ne désigna jamais autre chose que Néron. En effet, les deux mots *Néron César*, transcrits en hébreu, ont une valeur numérique de 306 + 360 soit 666. Réville leva du même coup la contestation qui portait sur le nombre : 666 selon certains manuscrits et 616, selon d'autres. C'est 666 qu'il fallait effectivement retenir, 616 n'étant apparu que chez des copistes occidentaux qui prononçaient Néro, comme les latins et qui avaient donc corrigé d'eux-mêmes en retranchant de 666 la valeur du *noun*, le N hébraïque, soit 50. Réville indiqua aussi qu'Armagedon n'avait pas d'autre signification que *har Megiddo*, la montagne de Megiddo en hébreu, c'est-à-dire le mont Thabor. D'autres auteurs ont également soutenu que 666 s'appliquait tout aussi bien à la papauté ou un pape bien précis puisque le pape est le Vicaire du Fils de Dieu et que l'équivalent numérique de *Vicarivs Filii Dei* est, une fois encore, 666. On le voit, un seul nombre peut prêter à bien des explications. (4)

L'*Apocalypse* parle de Jésus, mais ce Jésus n'est pas celui des *Evangiles* ; c'est au contraire un être céleste qui a existé de toute éternité et qui est assimilé à l'Agneau-Bélier égorgé. C'est, à peu de chose près, semble-t-il, le Jésus dont Paul disait qu'il était "*notre Pâque*" et le seul être immortel...

Malheureusement, l'*Apocalypse* fut remaniée par des mains pieuses. C'est ainsi qu'on y trouve une interpolation évidente en 11, 8 où il est question d'une grande cité où le Seigneur fut crucifié. Or, cette grande cité désigne Babylone identifiée symboliquement à Rome et non à Jérusalem, ce qui semble indiquer qu'à l'époque où cette interpolation fut faite, il n'était pas encore prétendu que Jésus avait été crucifié à Jérusalem.

On ne saurait pas apprendre grand chose de plus de ce texte confus ; aussi vaut-il mieux s'intéresser à un autre qui, selon Saintyves, lui est encore antérieur. Il s'agit du *Testament des Douze Patriarches*.

En voici un extrait : "*Je voyais douze cerfs bondissant dans la campagne, paître en se jouant sur d'abondants pâturages ; mais voilà que, tout à coup, neuf furent divisés du troupeau et dispersés par toute la terre. Parmi les trois qui restèrent, je vis naître une*

Vierge de la race de Juda, revêtue d'une robe blanche de fin lin, et un Agneau sans tache sortir de son sein ; cet Agneau parut aussitôt à sa gauche comme un Lion ; il foula aux pieds toutes les bêtes sauvages qui se ruèrent impétueusement contre lui ; et les Anges et les hommes et toutes les créatures prirent part à ce triomphe avec de continuelles acclamations de joie."

Traduction : les douze cerfs sont les douze tribus d'Israël qui furent séparées sous Roboam. Seules demeurèrent celles d'où devait naître, sous forme d'allégorie zodiacale, le Messie. Né d'une Vierge, il était un Agneau à tête de Lion, animal solaire par excellence. (5)

Ainsi donc, du temps de Paul, ceux qui attendaient le Messie promis par les anciennes écritures concevaient aisément qu'il viendrait sous la forme d'un démiurge ayant les caractéristiques des êtres mythiques inspirés par les doctrines astrolâtriques.

Aux débuts du christianisme, diverses sectes qui furent ensuite anéanties, professaient que Jésus n'avait pas eu une réelle humanité terrestre. Toutes le considéraient plus ou moins comme une créature surnaturelle, semblable aux créatures mythologiques, n'ayant d'humain que l'aspect et qui n'avait besoin ni de boire ni de manger. Tels étaient les basilidiens, les carpocrates, les valentiniens, les docètes, les monophysites, les monarchiens, les mandéens (pour lesquels le Christ était une des sept divinités planétaires). L'*Evangelion* de Marcion, qui est en grande partie perdu et qui fut en quelque sorte la première vie écrite de Jésus, commençait ainsi : "*En la quinzième année du règne de Tibère, au temps du gouverneur Ponce Pilate, Jésus le Christ, fils de Dieu, descendit du ciel et apparut à Capharnaüm, ville de Galilée.*" Selon Marcion, donc, Jésus serait descendu du ciel adulte peu avant l'an 30 de notre ère à la manière des dieux et déesses de la mythologie.

Il existe à propos de ce qui précède, de nombreux textes étranges dont je voudrais donner ici un bref aperçu.

A propos de Jésus, le gnostique Valentin qui vécut à Rome entre 136 et 165, écrivit à Agathopous : "*Il mangeait et buvait d'une manière particulière, sans évacuer.*" Un texte attribué au pseudo Clément d'Alexandrie dit de même que Jésus ne mangeait et ne buvait que par condescendance pour les hommes et qu'en réalité son corps se maintenait par une force surnaturelle. Le même auteur, dans un autre texte, soutenait que lorsque Jean voulut toucher le corps de Jésus, sa main s'y enfonça sans rencontrer la moindre résistance. En effet, dans les *Actes de Jean*, qui sont teintés de gnosticisme, il est précisé que Jésus n'avait pas constamment une consistance matérielle, qu'il ne laissait pas d'empreintes sur le sol quand il marchait, que jamais ses yeux ne cillaient et que sur la croix il ne ressentit ses souffrances qu'en apparence, puisqu'il se trouvait alors en même temps en un autre endroit, occupé à expliquer à Jean des Mystères que celui-ci ne comprenait pas. Voici ces textes qu'on peut lire dans les chapitres 93, et 97 à 101 de cet ouvrage : "*Je vous parlerai, mes frères, d'une autre manifestation de sa gloire. Parfois, voulant mettre la main sur lui, je trouvai son corps matériel et consistant ; d'autres fois, comme je le tâtais, il était immatériel et sans corps, comme s'il n'avait pas du tout existé* (...) *A maintes reprises, allant avec lui, je désirais voir l'empreinte de ses pas sur le sol, en le voyant élevé au-dessus de la terre, et je ne l'ai jamais aperçue.* (...) *Et mon Seigneur se tenant au milieu de la caverne illuminée de sa présence, dit : 'Jean, pour toute la multitude là-bas à Jérusalem, j'ai été crucifié, percé par la lance et le roseau, abreuvé de fiel et de vinaigre. Mais à toi je parle ; écoute ce que je te dis. Je t'ai suggéré d'aller sur cette montagne pour y entendre ce qu'un disciple doit apprendre de son maître et un homme de son Dieu.' Ayant ainsi parlé il me montra une croix lumineuse fixée en terre et autour de la croix une multitude nombreuse ayant une forme et une apparence déterminée ; dans la croix il y avait une autre multitude, celle-là sans forme définie. Je vis le Seigneur lui-même au-dessus de la croix ; il n'avait pas de forme apparente, mais seulement une voix, non pas la voix qui nous était familière, mais une voix douce et tendre, une vraie voix de Dieu qui me disait :* (...) *'Je ne suis pas non plus*

celui qui est sur la croix, que tu ne vois pas maintenant et dont tu entends seulement la voix. J'ai été tenu pour ce que je ne suis pas, n'étant pas ce que je paraissais être à beaucoup d'autres, car ils me tenaient pour quelque chose d'autre, vil et indigne de moi. (...) *Je n'ai cependant enduré aucune des souffrances que vous me verrez subir* (...) *En un mot, ce que l'on dit de moi ne m'est pas arrivé, et ce que l'on ne dit pas, je l'ai souffert.'* (...) "

Toujours dans les *Actes de Jean*, au moment de la Transfiguration, Jésus est décrit comme un être nu changeant constamment de forme, apparaissant tantôt comme un géant dont la tête touche le ciel et tantôt comme un homme de petite taille. Voici une partie du chapitre 90 de cet ouvrage : "*Je vis qu'il n'était pas enveloppé de vêtements, mais nu et n'ayant pas l'apparence d'un homme ; il avait les pieds plus blancs que neige, au point que le sol en était resplendissant, et sa tête touchait le ciel. Je criai de frayeur ; lui, se retourna et m'apparut comme un homme de petite taille...*"

Divers textes du tout début du christianisme décrivirent Jésus ressuscité comme un géant dont la tête dépassait le ciel. Voici ce qu'on peut lire dans l'*Evangile de Pierre* où l'auteur racontait la sortie de Jésus du tombeau, entouré par deux anges descendus du ciel, et décrite par les soldats romains : "*...de nouveau ils virent trois hommes sortir du tombeau : les deux soutenaient l'autre et une croix les suivait. Et la tête des deux premiers atteignait le ciel, mais celle de celui qu'ils conduisaient dépassait les cieux. Et ils entendirent une voix qui venait des cieux. Elle disait 'As-tu prêché à ceux qui dorment ?' Et de la croix on entendit répondre : 'oui'. Alors ils se concertèrent entre eux pour s'en aller avertir Pilate...*"

Origène [184 - 254] soutint que Jésus changeait de corps comme il le voulait parce que celui-ci était de nature éthérée. Selon Irénée, le gnostique Basilide avait écrit un *Evangile* dans lequel il affirmait à propos de Jésus : "*Il s'est moqué d'eux car il ne pouvait être saisi ; il était invisible à tous*". Peut-être est-ce au départ de cette dernière idée que le *Coran* précise : "*Non ils ne l'ont point tué, ils ne l'ont point crucifié ; un homme qui lui ressemblait fut mis à sa place"* (IV, 156). (6)

Plus intéressant encore : saint Jérôme [347 - 420] a affirmé qu'alors que le sang de Jésus était encore frais en Judée et que les apôtres étaient encore vivants, il s'était trouvé des hommes -les docètes- pour soutenir que le corps de Jésus n'était qu'un fantôme. Le docétisme, cette hérésie qui consistait à soutenir que Jésus, venant du monde supérieur, ne pouvait avoir eu de corps physique, daterait donc de la toute première époque du christianisme et refléterait les plus anciennes idées ayant prévalu au sujet de Jésus. (7)

Entre eux, les docètes s'appelaient "hommes de la vraie science" ou "gnostiques". Or, Pierre Saintyves a montré que ce fut au sein même du gnosticisme que naquit effectivement le christianisme. (8)

Une trace de docétisme a même persisté dans l'*Evangile de Luc* où, alors qu'il est dit qu'une foule furieuse conduisit Jésus jusqu'à un précipice pour l'y faire tomber on peut lire (4, 30) : "*Mais lui, passant au milieu d'eux, allait son chemin.*" L'expression semble indiquer que, tel un fantôme inconsistant, passant à travers la foule, Jésus leur échappa le plus aisément du monde.

Il faut encore signaler un texte chrétien, écrit sans doute au second siècle et qui fut longtemps fort respecté avant de tomber complètement en disgrâce. Il s'agit du *Pasteur* écrit par un certain Hermas dont on ne sait pas grand chose. Cet auteur racontait plusieurs visions qu'il avait eues et au fil desquelles il avait reçu divers enseignements moraux. Parlant du Christ, il le définissait comme un fils de Dieu, subalterne, qu'il identifiait au Saint Esprit ou même à un ange glorieux ; mais à aucun moment il ne faisait la moindre allusion à son passage sur la Terre en qualité d'humain.

Nous touchons dans tout ceci, me semble-t-il, des éléments essentiels pour la compréhension des fondements mêmes du christianisme. Mais il s'agit d'éléments d'un puzzle qu'il importe de tenter de reconstituer pour comprendre comment, selon l'expression

de Couchoud, Jésus serait "*le Dieu fait homme*".

Comment le dieu devint homme

Après avoir rappelé les hésitations d'Ernest Renan quant à la localisation réelle et exacte des principales villes où Jésus était censé avoir vécu, le professeur Halbwachs écrivit jadis : "*Etrange paradoxe que là même où Jésus aurait vécu la plus grande partie de sa vie humaine, ses traces s'évanouissent si complètement*." Et c'est bien là tout le problème : les traces de passage de Jésus sur cette planète sont à ce point nulles qu'elles emportent également avec elles dans le néant certaines des zones géographiques tout entière où il aurait vécu ! (9)

Ecoutons à présent Guy Fau parlant des origines réelles du christianisme : "*Aussi loin que l'on remonte, on ne trouve jamais un point de départ, mais au contraire des sources divergentes, sans qu'il soit toujours possible de discerner le rôle que chacune a joué. Et, avant le IIe siècle, on ne trouve jamais un Jésus comme fondateur. Plusieurs de ces courants, par contre, ont pris naissance avant notre ère, comme la Gnose, l'Essenisme, ou encore les sectes né-pythagoriciennes qui, comme celle de Pompéi, paraissent avoir quelque rapport avec le christianisme*." La question des origines véritables du christianisme est ici parfaitement résumée : il n'y eut pas une source nette, précise, comme par exemple l'enseignement d'un être hors du commun qui aurait laissé une marque indélébile auprès de ses disciples ; il y eut au contraire une multitude de sources dont les écoulements formèrent peu à peu des ruisseaux qui finirent par se réunir en un grand fleuve. Ainsi, les idées très diverses que chacun des ruisseaux charria se retrouvent-elles mélangées par un processus syncrétique. Ce mélange, cette syncrétisation fut dirigée au début par un tout petit nombre d'individus au rang des plus importants desquels on doit évidemment compter Pierre, Jacques, Jean et Paul. (10)

Ces derniers ont-il réellement cru que Jésus était déjà venu, s'en sont-il peu à peu persuadé par un procédé d'auto-suggestion ou ont-t-il menti à ce sujet pour imposer leurs idées ? C'est une question qui restera sans doute à jamais sans réponse. Ce qui est certain c'est que Paul se heurta à l'incrédulité et qu'il chercha une sorte de renfort auprès de Pierre, Jacques et Jean dont il avait appris qu'ils affirmaient avoir connu le Messie. Il leur aurait emprunté une petite partie de leurs idées puis, convaincu qu'ils étaient des menteurs, se serait définitivement fâché avec eux. Sa mission (comme la leur d'ailleurs) aurait été un échec. Mais un échec provisoire seulement. En effet, un peu plus tard, tout un travail de conciliation aurait abouti à la création d'un corpus doctrinal plus ou moins cohérent. Jésus, créature céleste, y aurait été remplacé par l'homme-dieu. Dès lors, peu à peu, compte tenu du "taux d'écoute" extrêmement favorable que cette doctrine recueillait, on aurait de plus en plus mis l'accent sur l'humanité de Jésus qui se serait forgée à coups de légendes et de rumeurs s'ajoutant les unes aux autres pour former, finalement, les *Evangiles* composites et contradictoires qui sont arrivés jusqu'à nous.

Depuis lors, des millions de croyants attendent le "retour" de Jésus. S'ils avaient lu attentivement la *Première Epître de Paul aux Thessaloniciens*, en son chapitre 4 et au versets 15 à 17, ils sauraient que Paul avait promis ceci : "*Nous les vivants, nous qui serons encore là pour l'Avènement du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui seront endormis. Car lui-même, le Seigneur, au signal donné par la voix de l'archange et la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts qui sont dans le Christ ressusciteront en premier lieu ; après quoi nous, les vivants, nous qui serons encore là, nous serons réunis à eux et emportés sur des nuées pour rencontrer le Seigneur dans les airs. Ainsi nous serons avec le Seigneur toujours. Réconfortez-vous donc les uns les autres de ces pensées*." Ainsi

donc, Paul et d'autres élus devaient être encore vivants au retour du Seigneur, pour participer à la résurrection générale. Paul est mort et ses disciples d'alors sont morts également. Et le Seigneur n'est pas revenu. Les conséquences auraient pu être si graves pour le christianisme, a expliqué le professeur Ehrman, que l'on forgea de toutes pièces un faux, la *Seconde Epître de Paul aux Thessaloniciens*, où l'on peut désormais lire cet avertissement (2, 2-4) : "*Ne vous laissez pas trop vite agiter l'esprit ni alarmer par des paroles prophétiques, des propos ou des lettres donnés comme venant de nous, et qui vous feraient penser que le Jour du Seigneur est déjà là. Que personne ne vous abuse d'aucune manière. Auparavant doit venir l'apostasie et se révéler l'Homme impie, l'Etre perdu, l'Adversaire...*" L'amusant, c'est que ces deux lettres contradictoires, la vraie et la fausse, se retrouvent aujourd'hui dans un même ouvrage réputé sacré entre tous ! [11]

La reconstitution historique que je viens de proposer n'est pas autre chose qu'une hypothèse reflétant mes propres convictions basée sur tout ce que j'ai expliqué dans le présent ouvrage. D'autres hypothèses, légèrement différentes, peuvent évidemment être envisagées car il manque de nombreuses pièces à ce puzzle historique. A chacun, donc, de se faire sa propre opinion.

Taureau, Bélier, Poissons...

Je voudrais à présent m'intéresser encore un moment aux premiers chrétiens afin d'apporter à leur sujet tout l'éclairage qu'il me semble nécessaire de donner.

Chacun sait que les premiers chrétiens adoptèrent, pour se reconnaître, le symbole du poisson. Ils se comparaient parfois à de petits poissons et disaient que Jésus était un grand poisson. La plupart des critiques sont d'accord pour dire que la phrase *Iesous Christos Theou uios sôter* (Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur) a donné l'acrostiche *Ichthus* = Poisson. D'où, disent-ils, le symbole. Or, cet acrostiche fut imaginé après coup, à Alexandrie, pour justifier et non expliquer le poisson dont les chrétiens se servaient pour s'identifier. Encore une fois, c'est l'astrolâtrie qui permet de comprendre l'origine du symbole. Il faut, pour cela, remonter au temps où le taureau était l'objet d'un culte particulier. Ce culte provenait de ce que le Soleil se levait alors dans le signe du Taureau au moment de l'équinoxe du printemps qu'on avait choisi comme début de l'année. Or, compte tenu de la précession des équinoxes, cet événement se produisit par la suite dans le Bélier. C'est à ce changement de signe que les prêtres du temps de Moïse obéirent pour briser le veau d'or (Taureau) et imposer l'Agneau-Bélier (Agneau de la Pâque = Passage).

J'ai expliqué tout cela précédemment.

Après un nouveau cycle, le Soleil commença à se lever non plus dans le Bélier mais dans le signe des Poissons. Dès lors l'Eglise essaya d'effacer l'image du Messie-Agneau ou Messie-Pasteur (Attis avait été appelé par ses fidèles "*Pasteur des astres étincelants*") et elle tenta d'imposer le symbole des Poissons. La réussite ne fut cependant qu'approximative.

On entend souvent dire que si les chrétiens mangent du poisson le vendredi, c'est en souvenir de la Dernière Cène et de la Passion. Or, manger du poisson le vendredi est une coutume bien plus ancienne que le christianisme et les juifs pieux, qui ne s'occupent certes pas de la mort de Jésus, respectent rigoureusement ce rite. Son origine, selon Salomon Reinach, serait syrienne. Selon d'autres historiens, l'origine de cette coutume viendrait du fait que les adeptes de certaines sectes gnostiques refusaient de manger des êtres dont les nouveaux-nés résultaient d'une copulation, raison pour laquelle ils ne mangeaient que du poisson. [12]


Mosaïque "Cristo Sole"

Je ne pense pas que les plus érudits des premiers chrétiens aient été totalement dans l'ignorance des origines réelles de leur religions. Sans doute avaient-ils la foi en Jésus-Christ ; mais sans doute aussi savaient-ils à quel point leur religion était redevable aux religions antérieures. Ainsi, par exemple, dans une nécropole du Ier siècle découverte dans les fondements mêmes de la basilique St Pierre à Rome, on peut voir une mosaïque qui a été dénommée "Cristo Sole" et qui représente Jésus tel Hélios avec son char. De même Justin [vers 100 - vers 165] reconnut-il : "*Quand nous lisons que le Verbe, le Premier-Né de Dieu, Jésus-Christ, notre Maître, a été engendré sans opération charnelle, qu'il a été crucifié, qu'il est mort et que, après être ressuscité, il est monté au ciel, nous n'admettons rien de plus étrange que l'histoire de ces êtres que vous appelez les fils de Zeus... Nous racontons qu'il est né d'une vierge : il a cela de commun avec votre Persée ; qu'il guérissait les boiteux, les paralytiques, les infirmes de naissance et qu'il ressuscitait les morts : cela paraîtra une ressemblance avec les prodiges que vous racontez d'Asclépios... Nous ne faisons que ce que font les Grecs.*" (13)

Tertullien [vers 160 - vers 240] dut également reconnaître : "*Plusieurs pensent avec plus de vraisemblance que le Soleil est notre Dieu ; et ils nous renvoient à la religion des Perses.*" (14)

Saint Augustin [354 - 430] expliqua plus tard : "*La religion que nous nommons chrétienne existait déjà chez les Anciens et ne fit défaut au genre humain qu'avant l'incarnation du Christ. A ce moment, la religion préexistante commença d'être appelée chrétienne.*" Il voulait certainement dire que la religion chrétienne s'inscrivait dans une longue continuité de croyances et de rites. C'est ce que le jésuite-druide Drevon montra jadis -inconsciemment ?- dans son musée du Hiéron du Val d'Or... (15)

Un réseau d'initiés au sein de l'Eglise ?

Plusieurs auteurs férus d'ésotérisme et de symbolisme, comme ce jésuite, ont prétendu et prétendent encore qu'il a toujours existé, au sein de l'Eglise de Rome, un réseau d'initiés qui connaissaient parfaitement les origines astrolâtriques du christianisme. Ainsi s'expliqueraient une multitude de monuments symboliques dont je n'ai pu parler ici puisque les décrire et les expliquer nécessiterait un ouvrage bien plus volumineux que celui-ci.

On a souvent montré du doigt certains Ordres religieux censés être dépositaires des "secrets" des origines chrétiennes : les bénédictins, les franciscains, les dominicains et, bien entendu, les templiers. On a écrit que les templiers, comme les cathares, avaient découvert que Jésus était un pur mythe solaire et on a expliqué ainsi certaines de leurs activités et plusieurs de leurs constructions. Une vaste littérature existe à ce sujet et je m'en voudrais d'influencer mes lecteurs en leur conseillant certains de ces ouvrages plutôt que d'autres.

Je me bornerai donc à rapporter trois exemples...

Le plus célèbre, et de loin, est celui qui concerne le pape Léon X [1513 - 1521] qui aurait déclaré, confidentiellement, au cardinal Bembo : "*On sait depuis des siècles combien cette fable du Christ a été profitable à nous et aux nôtres.*" C'est, du moins, ce qu'ont

rapporté des quantités d'auteurs qui se sont recopiés les uns les autres sans jamais rien vérifier. A l'opposé, des érudits ont contesté la chose en expliquant que le premier qui ait affirmé cela fut un ennemi déclaré de l'Eglise, l'anglais Bale, et qu'il le fit dans un ouvrage paru seulement en 1557. Pour démontrer mieux encore que Bale n'était pas du tout crédible, ces érudits ajoutent qu'à l'époque des faits supposés Bembo n'était même pas cardinal. Ces arguments suffisent habituellement pour rejeter dans les oubliettes de l'Histoire l'affirmation supposée de Léon X. Mais cette affaire est beaucoup plus compliquée, comme l'a montré Enrico Tuccinardi dans une étude particulièrement fouillée. Bale tenait très probablement l'anecdote de Philippe Melanchton, un savant réformateur allemand [1497-1560] qui la tenait sans doute lui-même de Georgius Sabinus, un proche de Bembo. Bembo avait été longtemps le secrétaire particulier de Leon X, mais il n'était devenu cardinal qu'à l'époque où Bale se trouvait en Allemagne et avait pu fréquenter Melanchton. Du fait qu'il aurait recueilli l'anecdote de seconde main, l'erreur de Bale concernant le cardinalat de Bembo s'explique : il lui aurait donné le titre qu'il lui connaissait à l'époque où il apprit l'anecdote et non celui qu'il avait à l'époque où les faits se seraient produits. Plus que probablement, Bale n'aurait donc pas inventé cette phrase ; il l'aurait simplement recueillie de seconde et même de troisième main. Mais cette phrase qui semble faire scandale s'explique aisément : Léon X était athée ou presque et, pour lui, les *Evangiles* n'étaient pas davantage qu'un tas d'histoires qui avaient été bien utiles à l'Eglise. Mes lecteurs ne doivent pas s'étonner qu'un pape put être athée ; l'histoire de l'Eglise et plus particulièrement de la papauté contient bien d'autres surprises de taille. En fin de compte, donc, cette fameuse phrase qui a pu être prononcée par Léon X a beaucoup moins d'importance que ce qu'on lui attribue généralement. Elle témoigne davantage du cynisme de Léon X que d'une véritable connaissance initiatique d'un secret jalousement gardé par quelques érudits. (16)

Le second exemple, en revanche, est beaucoup plus intéressant. Il s'agit du témoignage de l'ambassadeur de Charles-Quint à Rome, un certain Diego Huardo de Mendoza. Ce dernier se serait exprimé ainsi au sujet du pape Paul III [1534 - 1549] : "*(il) poussait l'impiété jusqu'à affirmer que le Christ n'était autre que le soleil, adoré par la secte mithriaque, et que Jupiter Ammon, représenté dans le paganisme sous la forme du bélier ou de l'agneau. Il expliquait les allégories de son incarnation et de sa résurrection par le parallèle (lu chez saint Justin) du Christ et de Mithra... Il disait que l'adoration des mages n'était autre que la cérémonie dans laquelle les prêtres de Zoroastre offraient à leurs dieu l'or, l'encens et la myrrhe, les trois choses affectées à l'astre de la lumière. Il objectait que la constellation de la Vierge, ou plutôt d'Isis, qui correspond à ce solstice et qui présidait à la naissance de Mithra, avait été également choisie comme allégorie de la naissance du Christ, ce qui, d'après le pape, suffisait pour démontrer que Mithra et Jésus étaient le même dieu. Il osait dire que l'on n'avait aucun document d'une authenticité irrévocable qui prouvât l'existence du Christ comme homme, et que, pour lui, sa conviction était qu'il n'avait jamais existé.*" (17)

Cette citation est si extraordinaire qu'on pourrait la tenir d'emblée pour parfaitement incroyable. Et pourtant ! Signalée par le célèbre athée Maurice Lachâtre, elle n'en fut pas moins citée par l'ex-professeur de dogme Prosper Alfaric dont la prudence et l'érudition faisaient l'admiration de ses contemporains. A supposer même que Léon III n'aurait jamais prononcé de telles paroles, on se demande bien d'où Mendoza aurait alors tenu de telles idées, très en avance sur son temps, en apparence, du strict point de vue de la critique religieuse.

Mais voici plus étonnant encore...

Saint Albert le Grand [vers 1193 - 1280] qui fut le maître de saint Thomas d'Aquin, a écrit dans un de ses ouvrages ces phrases que Dupuis cita en latin et traduisit pour ses lecteurs : "*Nous savons que le signe de la Vierge céleste montait sur l'horizon au moment*

où nous fixons la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ... Tous les mystères de son incarnation divine et tous les secrets de sa vie merveilleuse, depuis sa conception jusqu'à son ascension, se trouvent tracés dans les constellations et figurés dans les étoiles qui les ont annoncés." [18]

Tout commentaire serait superflu !

REFERENCES :

1) DUPUIS (C-F), *Abrégé de l'origine de tous les Cultes*, Paris, Agasse, An VI, pp. 293-294
2) DUPUIS (C-F), *Origine de tous les cultes*, Paris, Rosier, 1835, Tome VIII, pp. 76-97
3) DUPUIS (C-F), *Origine de tous les cultes*, Paris, Rosier, 1835, Tome VIII, pp. 101-384
MALINA (B), *On the genre and message of Revelation*, Peabody, Hendrickson Publ., 1995
RUTTEN (M), *La science des chaldéens*, Paris, PUF - Que sais-je?, 1960, p. 91
COUCHOUD (P-L), *Le mystère de Jésus*, Paris, Rieder, 1924, pp. 149-154
ALFARIC (P), *A l'école de la raison*, Paris, Union Rationaliste, s.d., pp. 163-164 et 205
COUCHOUD (P-L), *L'Apocalypse*, Paris, Rieder, 1930
4) COUCHOUD (P-L), *Jésus le Dieu fait homme*, Paris, Rieder, 1937, p. 114
RENAN (E), *Histoire des origines du christianisme*, Paris, Laffont, 1970, pp. 449-500
LARONDE (H), *Extraterrestres ou voyageurs du temps*? Nice, A. Lefeuvre, 1979, p. 269
REVILLE (A), *Essais de critique religieuse*, Paris, Cherbuliez, 1869, pp. 90-143
5) SAINTYVES (P), *Deux mythes évangéliques*, Paris, Nourry, 1938, pp. 177-178
6) ORY (G), *Le Christ et Jésus*, Paris, Ed. du Pavillon, 1968, p. 68 et 78
REVILLE (A), *Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ*, Paris, Félix Alcan, 1907, p. 58
AMIOT (F), *Evangiles apocryphes*, Paris, Fayard, 1952, pp. 157-184
PIERRE-VICTOR, *Les Evangiles et l'histoire*, Paris, Charpentier, 1879, p. 250
FAU (G), *La fable de Jésus-Christ*, Paris, Union Rationaliste, 1967, p. 123
FAU (G), *Le puzzle des Evangiles*, Paris, SER, 1970, pp. 142-143
VAGANAY (L), *L'Evangile de Pierre*, Paris, Gabalda, 1930, p. 300
7) GOGUEL (M), *Jésus de Nazareth, mythe ou histoire?*, Paris, Payot, 1925, p. 89
8) COURDAVEAUX (V), *Comment se sont formés les dogmes*, Paris, Fischbacher, 1889, p. 271
SAINTYVES (P), *Deux mythes évangéliques*, Paris, Nourry, 1938, pp. 1-63
9) HALBWACHS (M), *La topographie légendaire des Evangiles*, Paris, PUF, 1941, p. 147
10) FAU (G), *Le puzzle des Evangiles*, Paris, SER, 1979, p. 20
11) EHRMAN (B), *Forged*, New York, Harper Collins, 2011, pp. 106-107
12) REINACH (S), *Orpheus*, Paris, Librairie d'éducation nationale, 1930, pp. 29-30
SHAW (E. R.), *The body taboo*, Washington, Shaw Publ. Cy, 1937, p. 62
CUMONT (F), *Les religions orientales*, Paris, Leroux, 1929, p. 110
SIMMEL (E), *Comment l'homme forma son Dieu*, Bruxelles, L'Eglantine, 1933, pp. 184-185 + photos
13) ALFARIC (P), *A l'école de la raison*, Paris, Union Rationaliste, s.d., p. 126
14) VOLNEY, *Les Ruines*, Paris, Courcier, 1808, p. 312
15) *Les Cahiers du Réalisme Fantastique*, Nice, n° 1 N.S., Janvier 1976, p. 69
16) RAGON (J-M), *La messe et ses mystères*, Paris, Dentu, 1882, p. 22
BLANQUART (H), *Les mystères de la nativité christique*, Paris, Laffont, 1973, p. 40
TUCCINARDI (E), *Leon X et la fable du Christ*, Paris, Cahier 251 du Cercle Ernest Renan
17) FAU (G), *La fable de Jésus Christ*, Paris, Ed. Union rationaliste, 1967, pp. 17-18
18) DUPUIS (C-F), *Origine de tous les cultes*, Paris, Rosier, 1835, Tome VII, p. 110 et 377

CONCLUSIONS

Edouard Daanson a écrit : "*Il serait assez difficile d'affirmer avec certitude que Jésus de Nazareth n'a jamais vécu, mais ce que nous pouvons prouver, c'est qu'il n'a jamais été celui qu'on nous dépeint.*" (1)

Tous les critiques sérieux ont effectivement admis cette proposition.

Néanmoins, je pense qu'on peut ne pas s'arrêter là et qu'il n'est pas téméraire d'envisager que Jésus n'a jamais vécu et que tout ce qui a été dit au sujet de son existence prétendue relève du mythe et de fictions fabriquées par des hommes en attente d'une fin imminente du monde qui devait être précédée par le retour du Messie annoncé par les anciens prophètes.

Je crois avoir réussi à montrer dans quel creuset socio-psychologique se formèrent les idées de Paul, Pierre, Jacques et Jean qui furent sans doute les véritables fondateurs du christianisme. Le développement de leurs idées et leur triomphe releva d'une méthode que je crois avoir bien mise en évidence et que les spécialistes appellent le syncrétisme religieux. Elle consista à multiplier progressivement les emprunts à différents cultes pour former un nouvel ensemble de croyances, de dogmes et de rites qui avait toutes les apparences d'une religion révélée dans sa globalité.

Des théologiens, déformant une réflexion faite par Paul dans sa *Première Epître aux Corinthiens* (15, 12-19), ont parfois écrit que le christianisme était inconcevable sans la résurrection de Jésus. Cette affirmation gratuite rejoint la pensée de ceux qui considèrent qu'il est difficile de croire que les premiers chrétiens, aient pu prendre pour des faits réels un tissu de mythes et de fictions. Ceux qui développent une pareille argumentation ne se rendent pas compte de l'extraordinaire naïveté des gens d'alors et d'aujourd'hui. Il suffit en effet de lire les œuvres des Pères de l'Eglise -c'est-à-dire les plus intelligents et les plus érudits des anciens chrétiens- pour se rendre compte à quel point leur façon de raisonner et d'aborder les faits étaient éloignées des nôtres. Non seulement leurs raisonnements n'avaient parfois rien de cartésien ou de logique, mais leur érudition n'excluait nullement un monceau de choses absurdes qu'ils prenaient pourtant pour autant de faits certains.

De Justin [vers 100 - vers 165] qui fut le premier véritable docteur chrétien, Renan a dit : "*...il avait cette espèce de crédulité médiocre qui permet de raisonner sensément sur des prémisses puériles et de s'arrêter à temps, de façon à n'être qu'à moitié absurde.*" (2)

Eusèbe [265 - 340] qui fut en quelque sorte le premier historien de l'Eglise et qui est

la plus grande autorité qu'on cite en faveur de l'authenticité des *Evangiles*, avait cru, en son temps, à la lettre de Jésus au roi Abgar, un document d'une fausseté évidente. (3)

Saint Augustin [354 - 430] crut à toutes sortes de prodiges et de miracles absurdes dont la liste serait trop longue à rapporter ici. Il prétendit même avoir vu de ses propres yeux des cyclopes, des gens sans tête avec de grands yeux au niveau de la poitrine ou des cadavres ressusciter d'entre les morts. Il ne faut cependant pas s'en moquer car beaucoup d'auteurs anciens dont les ouvrages nous sont parvenus étaient tout aussi crédules et imaginatifs que lui. Ils vivaient en effet en un temps où la méthode scientifique et la critique historique n'existaient pas et où les prodiges étaient inventés en grand nombre pour célébrer la puissance des dieux. (4)

Grégoire de Nazianze [330 - 390] avait parfaitement analysé les mentalités de ses contemporains quand il écrivait, dans une lettre adressée à Saint Jérôme : "*Il ne faut que du babil pour en imposer au peuple. Moins il comprend, plus il admire... Nos Pères et Docteurs ont souvent dit non ce qu'ils pensaient, mais ce que leur faisaient dire les circonstances et le besoin.*" (5)

Saint Jérôme [vers 347 - 420], de son côté, reconnut implicitement l'étrangeté des démonstrations théologiques auxquelles se livraient les Pères de l'Eglise quand il écrivit : "*L'Eglise a son langage à elle, qui n'est point celui de tout le monde*" ou qu'il commenta : "*Dans les Evangiles, un équivaut à deux parce que un est contenu dans deux.*" (6)

Un autre argument montre qu'il est parfaitement possible que les premiers chrétiens aient pris un héros légendaire pour un personnage ayant réellement vécu ; c'est que d'autres exemples du genre existent. Ainsi, comme il a été dit au début de cet ouvrage, il est certain que Guillaume Tell n'a jamais existé, pas plus que le fameux Robin des Bois. De très sérieux doutes existent au sujet d'Homère et il est avéré que les aventures attribuées à Roland, à Till Ulenspiegel ou au docteur Faust ne sont pas autre chose que des légendes. Pourtant, la plupart des gens considéreraient que c'est une folie de mettre en doute la vie et les exploits de ces célébrités légendaires. Ces mêmes personnes croiront connaître Cyrano de Bergerac parce qu'elle auront vu la pièce de Rostand, mais elles ne feront pas l'effort de lire les œuvres du véritable Cyrano de Bergerac qui n'eut pourtant quasi rien de commun avec sa pâle copie du théâtre. A ces braves gens on montrera le tombeau du Christ ou l'endroit où il naquit et ça leur servira de preuve suffisante pour croire en l'existence du Sauveur. Ces mêmes personnes croiront de même visiter la cellule d'Edmond Dantès, au château d'If, alors que ce héros n'exista jamais que sous la plume de Dumas... (7)

L'ignorance du peuple et son besoin de croire en des êtres divins, l'attente d'un Messie prédit par les prophètes, le mysticisme de quelques meneurs de foule et le fanatisme d'une poignée de prédicateurs : voilà ce qui creusa le lit du christianisme.

Très tôt enseigné dans certains milieux défavorisés (Celse cita les esclaves et les domestiques), le christianisme conquit peu à peu tous les milieux sociaux parce qu'il proposait une doctrine fort simple qui tranchait avec les religions anciennes auxquelles plus personne, dans le peuple, ne comprenait les nombreuses subtilités.

J'ai montré à quel point les enseignements de Paul étaient différents des récits pseudo historiques contenus dans les *Evangiles*. Chacun peut vérifier. Mais je crois bon de rappeler encore une fois tout ce qui ne figure même pas dans le plus ancien des *Evangiles*, à savoir celui qui fut attribué à Marc et qui est nettement postérieur, déjà, aux enseignements de Paul. Cet *Evangile,* tel qu'il nous est parvenu, ignore toujours la généalogie de Jésus, la nativité dans la crèche ou en tout autre lieu, les Rois Mages et l'adoration des bergers, la circoncision de Jésus, la fuite de la sainte famille en Egypte, le sermon sur la montagne, les paraboles sur le Royaume, celle du bon Samaritain, celle des dix vierges, celle du vigneron et celle de la brebis perdue. Il ignore de même l'épisode du figuier maudit, la guérison du domestique du Centurion et la résurrection du fils de la veuve

de Naïm. S'il parle de la Passion, il ignore cependant la mort de Judas et les christophanies (sauf une qui fut ajoutée après-coup). Selon certains critiques, l'*Evangile de Marc* primitif ignorait également la notice sur Jean-Baptiste, le baptême de Jésus, la multiplication des pains, la Passion et la résurrection. J'ai montré d'ailleurs que ces épisodes ont toutes les caractéristiques de légendes, de mythes et de symboles.

Arrivé à ce point, je m'en voudrais d'insister sur le caractère résolument non historique de la plupart des récits relatifs à la vie de Jésus. Je rappellerai seulement que la plupart des historiens qui vécurent au premier et au second siècle ignorèrent tout de la vie, de la mort et de la résurrection prétendues de Jésus et que les rares qui dirent apparemment quelques mots à son sujet n'agirent ainsi que parce que des faussaires glissèrent ces mots dans des textes qui, à l'origine, ne les abritaient pas. Que les premiers chrétiens aient été obligés de falsifier les écrits des historiens anciens pour accréditer la vie terrestre de Jésus est, en soi, assez révélateur pour qu'il me soit inutile d'en dire davantage.

Je prie mes lecteurs de ne pas confondre : la valeur de la morale chrétienne n'apporte pas de preuve en faveur de l'historicité de Jésus. De même, l'ancienneté d'une croyance ne valide en aucune façon une réalité historique objective comme source de cette croyance. Enfin, le nombre de chrétiens et les qualités de chacun d'eux ne sont d'aucun poids en faveur de la réalité historique de Jésus puisqu'un fait historique ne s'établit pas en fonction d'une unanimité ou d'une majorité de voix ; mais bien au départ de documents irréfragables. Dans le cas présent, ils manquent totalement.

Il faut oser aborder la question de l'historicité de Jésus avec un esprit débarrassé des préjugés que l'éducation, qui nous déforme, fait naître en nous.

★ ★ ★

Au départ du présent ouvrage, voire d'autres qui y sont cités ou non, chacun peut juger, pièces en mains. Chacun peut réfléchir et, pourquoi pas, prendre des orientations très différentes des miennes. En effet, la critique historique n'étant pas une science exacte, nombreuses peuvent être les controverses touchant les problèmes historiques que j'ai examinés. En cette matière, la recherche de la vérité est d'autant plus difficile qu'un grand nombre de pièces importantes et d'indices divers ne peuvent plus être versés au dossier puisqu'ils furent détruits sciemment par les chrétiens eux-mêmes qui les trouvaient trop embarrassants...

Avant de quitter mes lecteurs, j'entends bien leur dire que je n'ai aucune vocation missionnaire. Je n'entends donc pas du tout leur imposer ni mes conclusions ni mes impressions. Je les leur ai dites, honnêtement, tout en exposant celles d'un grand nombre de mes illustres prédécesseurs auxquels il ne me viendrait jamais à l'idée d'oser me comparer. Il incombe à chacun de mes lecteurs, au départ de ce qui précède, de choisir ou de retenir ce qui lui paraîtra le plus proche de la vérité historique.

REFERENCES :

1) DAANSON (E), *Mythes et légendes*, Bruxelles, Librairie moderne, 1913, p. 166
2) RENAN (E), *Histoire des origines du christianisme*, Paris, Laffont, 1970, pp. 661-662
3) STRAUSS (D-F), *Nouvelle vie de Jésus*, Paris, Hetzel, s.d., Tome I, p. 56
4) LEPICIER (Card.), *Le miracle*, Paris, Desclée de Brouwer, 1936, p. 149
HALLET (M), *Les sciences parallèles ou la sagesse des fous*, Bruxelles, C.A.L., 1992, pp. 165-168
DOANE (T.W.), *Bible myths and their parallels...*, Montana, Kessinger Reprint, s.d. (1882) p. 437
5) VOLNEY, *Les Ruines*, Paris, Coucier, 1808, p. 328

6) PIERRE-VICTOR, *Les Evangiles et l'histoire*, Paris, Charpentier, 1879, p. 121
7) DAANSON (E), *Mythes et légendes*, Bruxelles, Librairie Moderne, 1913, pp. 31-37
GROUPE D'AUTEURS, *Faits étranges et récits extraordinaires*, Paris, Reader's Digest, 1988, pp. 290-291

ANNEXES

ANNEXE I

QUELQUES OPINIONS

Auguste Nicolas a écrit ce qui suit : "*L'histoire se compose de documents, de monuments et de traditions. Ne pas croire qu'il y en a de vrais parce qu'il en est de faux, serait insensé. La critique doit expurger le faux ; mais tous ses efforts tournent au ridicule lorsqu'elle entreprend systématiquement d'ébranler telle vérité historique dont la certitude s'impose à la raison, et qui est tellement liée par analogie ou par connexité à l'ensemble de l'histoire humaine, que rien, absolument rien de celle-ci ne subsisterait plus si on parvenait à l'en arracher. Tel est le fait historique de la vie de Jésus. Aucun autre n'a pour lui de tels documents, de tels monuments, de telles traditions ; aucun n'occupe une place aussi capitale et aussi fondamentale; aucun n'est dans un jour plus vif, plus abondant, plus rayonnant ; aucun n'est précédé, accompagné et suivi de tels témoignages : tellement qu'on peut dire que ce n'est pas seulement un des faits les plus certains et les plus indiscutables de l'histoire, mais le fait des faits, le roi des faits, et qui, soit après, soit même avant, et unique en cela, les régit tous. Tous l'éclairent, ou plutôt il les éclaire tous, et ils ne font que lui renvoyer sa propre lumière.*" (1)

Il y a dans tout cela quelques exagérations et une confusion évidente entre le christianisme et la personne de Jésus.

Arthur Weigall a raisonné ainsi : "*Nombreux sont ceux qui, aveuglés par tout ce qui reste de paganisme dans notre credo, en concluent que Jésus n'a jamais existé, et que sa vie ne fut qu'un mythe créé au premier siècle. C'est cette théorie que nous avons l'intention de combattre, sans vouloir cependant maintenir à tout prix une position indéfendable. Mieux vaut abandonner du terrain que de perdre ses forces dans une lutte inutile.*" (2)

Cet auteur commet là une erreur de méthode : on n'établit pas la vérité en partant d'un agglomérat dont on détache, comme par lambeaux, toutes sortes de légendes ; on doit se baser exclusivement sur des documents certains. Or, dans le cas présent, ceux en faveur de l'existence historique de Jésus font totalement défaut.

Denis Saurat s'est exprimé plus justement : "*L'histoire des religions a besoin de*

Jésus. Autrement dit, il est plus facile de comprendre le cours des choses en adoptant l'hypothèse que Jésus a réellement existé. Mais nous n'en avons en fait aucune preuve historique décisive." (3)

Prosper Alfaric, qui fut professeur de dogme catholique, a raconté ainsi son cheminement : "*De bonne heure j'en suis venu à me demander si Jésus a vraiment existé. La question peut paraître étrange, déraisonnable, extravagante. C'est bien ainsi que moi-même je l'ai jugée d'abord. J'avais à son sujet un fort parti pris. Mais ce n'était pas celui de l'incrédulité. C'était celui de la foi. Nourri dans mon enfance de la tradition catholique, je m'étais habitué à croire qu'il n'y a rien de plus vrai qu'une parole d'Evangile. Plus tard, j'ai dû reconnaître que là aussi les erreurs abondent et que les textes les plus sacrés sont souvent les plus faux. (...) Il me semblait impossible que des récits tellement vénérables, dont une grande partie de l'humanité à vécu pendant des siècles, ne soient que de purs mythes, c'est-à-dire des fictions dépourvues de toute réalité. Quand j'ai entendu parler, pour la première fois, de gens qui soutenaient que Jésus n'a peut-être vécu que dans l'imagination de ses fidèles, je n'ai vu là qu'une de ces extravagances auxquelles l'abus de la critique peut quelquefois conduire. L'idée me semblait folle. Quand je l'ai étudiée de plus près, j'ai dû peu à peu changer d'avis. A une première réflexion, je commençai par me dire que la thèse mythique n'était pas, en somme, tellement absurde, qu'elle pouvait se concevoir ; elle entrait pour moi sur le plan du possible. Puis je constatai qu'elle avait, tout au moins, quelques apparences de raison, qu'elle cadrait avec des faits troublants ; elle se logeait désormais dans l'ordre des vraisemblances. A mesure que j'entrai dans les détails, les arguments qui plaidaient en sa faveur me parurent de plus en plus forts, ceux qu'on lui opposait tout-à-fait illusoires ; je vis s'accroître sa probabilité. Après une enquête approfondie, j'en suis venu à me dire qu'elle s'harmonise fort bien avec tout ce que nous pouvons savoir des origines du christianisme, et qu'elle seule permet de les comprendre ; elle ne me paraît donc plus simplement probable, mais aussi certaine que cela est possible en pareille matière.*" (4)

L'ex-abbé Turmel a expliqué assez semblablement sa propre évolution : "*Les croyances de ma jeunesse ont disparu le jour où j'ai constaté qu'elles n'émanaient à aucun degré de Dieu et que leur origine était exclusivement humaine. Cette constatation a eu lieu quand la Bible, qui est une de leurs sources, m'est apparue comme un recueil d'allégations en grande partie mensongères ; quand j'ai su que le Livre de Daniel était l'oeuvre d'un faussaire, que le Deutéronome était l'oeuvre d'un autre faussaire, que la législation dite Mosaïque n'existait pas à l'époque d'Isaïe, que les récits du Pentateuque étaient des légendes dénuées de cohésion (je passe sous silence une foule d'autres exemples). C'est alors qu'elles ont disparu. Leur disparition s'est accomplie automatiquement, mécaniquement. J'en ai été le spectateur attristé, bouleversé : je n'y ai pas pris part. Sans doute ceci n'aurait pas eu lieu si je n'avais pas ouvert la Bible ou si, l'ayant ouverte, je l'avais fermée immédiatement après les premières constatations. En ce sens je suis responsable de ce qui est arrivé. Mais ma responsabilité s'est bornée à étudier. A étudier d'abord avec le désir de défendre l'Eglise contre l'incrédulité, puis avec l'espoir de résoudre, par des recherches plus approfondies, les difficultés rencontrées au début. Par des prodiges de sophistique j'ai réussi à me dissimuler longtemps à moi-même l'action progressivement corrosive de l'étude. Pourtant un jour est venu où, devant la clarté de l'évidence, les voiles de l'illusion sont tombés. Le soleil dissipe les brouillards des matinées d'automne. L'étude inflige le même sort aux croyances. Chacun peut tenter l'opération. Au bout de quelques jours les résultats apparaîtront. Nous sommes en France cinq ou six cents prêtres dans ce cas. Mais nous serions des milliers si les ecclésiastiques soucieux de*

s'instruire étaient moins rares. Féliciter l'immense masse du clergé français de sa fidélité à l'orthodoxie, c'est rendre hommage à la paresse ; et aussi à l'oubli du premier devoir de l'homme intelligent qui est de travailler selon ses moyens à connaître la vérité." (5)

De ce qui précède découlent les réflexions d'Henri Roger que voici : "*En soumettant à la critique les textes sacrés, il est facile de reconnaître que rien ne subsiste de la Révélation divine. Les croyances qui, autrefois, ont soutenu et dirigé l'humanité, ne sont plus aujourd'hui que des idées mortes, dont le poids alourdit la marche du progrès. L'étude des Religions conduit à un scepticisme paisible, qui fait accepter la vie terrestre, sans laisser l'espoir ou la crainte d'une existence future. C'est ici-bas que s'accomplit notre destinée ; c'est ici-bas que doivent se réaliser nos aspirations les plus hautes et nos rêves d'immortalité. Rien ne subsiste de nous, sinon le souvenir ou la trace du bien et du mal que nous avons fait, du labeur que nous avons accompli, de l'oeuvre que nous avons réalisée. Notre personnalité est condamnée à disparaître. Nous deviendrons après la mort ce que nous étions avant la vie : l'existence est une lueur fugitive entre deux néants.*" (6)

Dans un petit livres où plusieurs auteurs n'en finissent pas de se poser des questions quant aux incertitudes qui existent à propos de l'existence réelle de Jésus, Gérard Mordillat a écrit ceci: "*En outre, contrairement à ce que professaient avec talent les rationalistes du début du XXe siècle et que professent encore médiocrement quelques révisionnistes contemporains, Jésus a existé - ce n'est pas un mythe forgé de toutes pièces et lancé dans le monde pour l'égarer. Toutes les tentatives de faire de Jésus quelqu'un d'autre qu'un juif ayant vécu au Ier siècle de notre ère sont, à des degrés divers, des manifestations conscientes ou inconscientes d'un antisémitisme tenace. N'en déplaise à certains : Jésus n'a jamais été un Occidental blond aux yeux bleus, un yogi, un extra-terrestre... J'en passe, et des meilleures*." (7)

Voilà l'anathème suprême lancé : celui qui ose prétendre que Jésus n'a pas existé est un médiocre révisionniste et un antisémite ! Rien que ça... Car pour M. Mordillat, il n'y a pas de doute permis : Jésus a existé. Il faut donc bien qu'il explique que d'autres que lui affirment le contraire. Voyez l'extrême simplicité de son explication. On pourrait même parler de simplisme.

REFERENCES :

1) NICOLAS (A), *La raison et l'Evangile*, Paris, Poussielgue, 1876, p. 108
2) WEIGALL (A), *Survivances païennes dans le monde chrétien*, Paris, Payot, 1934, p. 20
3) SAURAT (D), *Histoire des religions*, Paris, Denoël, 1933, p. 233
4) ALFARIC (P), *A l'école de la raison*, Paris, Union rationaliste, sd, p. 157
5) TURMEL (J), *Comment l'Eglise romaine m'a donné congé*, Herblay, Ed. Idée Libre, sd, pp. 123-124
6) ROGER (H), *Les religions révélées*, Paris, Oeuvres Représentatives, 1929, Tome I, préface
7) COMBET, GALLAN (C), MORDILLAT (G) & QUESNEL (M), *Jésus-Christ, de quoi est-on sûr ?*, Paris, l'Atelier, 2006, p. 62

ANNEXE II

Ci-après, mes lecteurs trouveront la reproduction de deux pages extraites de *l'Histoire des Papes* de Maurice Lachatre, publiée à Paris, à la Librairie du Progrès, en 1853 (Tome I)



Naissance de Simplicius. — Il s'oppose aux volontés de Léon. — Troubles d'Orient. — Zénon est chassé du trône. — Il reprend la couronne. — Le pape l'engage à persécuter les eutychiens. — Jean Talaïa. — Démêlés graves entre Simplicius et le patriarche de Constantinople. — Audace du pape. — Sa mort.

Tibur, ville située dans l'ancien Latium et appelée aujourd'hui Tivoli, était la patrie de Simplicius, fils de Castin.

Dès que l'empereur Léon fut informé de l'élection de Simplicius, il lui écrivit pour l'en féliciter, et le pressa en même temps de confirmer le concile de Chalcédoine, qui élevait le siége de Constantinople au second rang de la dignité épiscopale : Simplicius s'opposa avec obstination aux volontés du prince.

Après la mort de Léon, son successeur Zénon monta sur le trône; mais bientôt l'usurpateur Basiliscus, étant parvenu à faire révolter les troupes, chassa le nouveau monarque et s'empara de l'empire d'Orient. Son premier soin fut de rétablir les prélats eutychiens que Léon, à l'instigation du pape, avait persécutés avec une grande rigueur, emprisonnant les uns, exilant les autres, et confisquant tous leurs biens.

Acace, patriarche de Constantinople, seul parmi les évêques refusa de se soumettre aux ordres du tyran, et fit appuyer sa résistance par le peuple et par les prêtres. Le saint-père approuva d'abord la conduite du généreux Acace; ensuite, les moines lui ayant donné avis du retour de Timothée Elure, qui cherchait à exciter des séditions pour se faire rétablir sur le siége d'Alexandrie, Simplicius eut la lâcheté d'écrire au patriarche qu'il l'autorisait à imiter l'exemple de son légat, et à se joindre aux prêtres et aux moines, pour se rallier autour du trône de Basiliscus, si le prince consentait à exclure Timothée du siége d'Alexandrie.

Sa Sainteté accusait ce prélat de partager l'hérésie d'un moine africain qui, après s'être livré à de profondes et minutieuses recherches sur l'authenticité de de la venue du Fils de Dieu sur la terre, était arrivé à cette remarquable conclusion : « Jésus n'a pas existé. » A l'appui de son opinion, ce religieux invoquait le silence de Philon, célèbre docteur juif qui écrivait à l'époque où l'on place la mission du Christ; il prouvait que dans les ouvrages de Flavius Joseph, qui florissait au milieu du premier siècle de notre ère, le passage où il est question de Jésus renferme des interpolations grossières qui n'existaient pas du temps d'Origène, c'est-à-dire en 253, puisque ce Père témoigne dans ses ouvrages une grande surprise de l'oubli absolu que Joseph avait fait de Jésus. Il faisait également ressortir l'invraisemblance de la condamnation du Fils de Dieu, que l'Évangile prétend avoir été jugé par Anne, par Caïphe, par Pilate, ensuite par Hérode, qui n'avait aucune autorité judiciaire en Judée, et en dernier lieu condamné par Caïphe et supplicié; le tout dans l'intervalle de six heures. Le docte moine soutenait qu'en admettant même l'authenticité du passage de Flavius Joseph, on ne pouvait en tirer la conséquence de la divinité de Jésus, « car, disait-il, cet historien parle de la révolte du peuple juif contre Pilate, de la résistance

courageuse des chefs des insurgés, de leur constance au milieu des supplices; il énumère longuement les noms et qualités de Simon et de Jude, proclamés rois pendant la révolte, de Judas le Galiléen et du pharisien Sadduc, fondateurs et chefs des patriotes zélateurs; de Jacques, de Manahem, du thaumartuge Jonathas, de Simon le magicien et de Simon Barjone; tandis qu'au contraire il ne consacre qu'un petit nombre de lignes pour raconter qu'un prolétaire nommé Jésus avait annoncé la destruction du temple et le sac de la ville de Jérusalem; et il ne parle point de sa doctrine, de ses disciples, de ses miracles, de sa mort, ni de sa résurrection. » Le moine africain objectait en outre que Juste Tibériade, contemporain de Flavius et des prétendus disciples du Christ, n'avait jamais fait mention ni du Sauveur ni de ses apôtres dans son Histoire des Juifs.

La lettre du saint Père contre Timothée Elure et son protégé agit puissamment sur l'esprit d'Acace, qui commença aussitôt des poursuites contre ces hérétiques.

Zénon, profitant des désordres que les orthodoxes et les eutychiens fomentaient dans les provinces de l'empire, revint à Constantinople à la tête d'une armée, chassa à son tour l'usurpateur et monta sur le trône. Acace s'empressa d'envoyer au saint-père la relation des événements de cette contre-révolution, et de tout ce que les hérétiques avaient tenté pour ressaisir leur influence; il lui demandait en même temps un plan de conduite. Simplicius, changeant d'opinion avec une versatilité étonnante, répondit que ce n'était plus de Basiliscus, mais de Zénon, après Dieu, qu'il fallait attendre du secours pour l'Église; et il l'engagea à supplier le prince de publier une ordonnance pour exiler les évêques que Timothée Elure avait ordonnés. L'empereur craignant d'exciter la colère de l'évêque de Rome, qu'il avait besoin de ménager pour se maintenir sur le trône, accéda à ses désirs, et persécuta les eutychiens avec la plus grande violence.

Le siége d'Alexandrie étant devenu vacant par la mort de Timothée, les prêtres nommèrent pour son successeur Jean Talaïa, sans même attendre la permission de l'empereur. Zénon, irrité de leur audace, chassa le nouveau prélat, qui pour s'en venger en appela au pape. Mais déjà l'influence formidable de Rome commençait à diminuer en Orient, et le saint-père ayant voulu réprimander à ce sujet le patriarche de Constantinople, il lui fut répondu simplement que les Orientaux ne reconnaissaient point Jean Talaïa pour évêque d'Alexandrie, par ce que la chose leur convenait ainsi.

Les affaires d'Orient donnaient au pontife de grandes occupations; cependant il ne négligeait pas celles de l'Occident, comme il parut par les réprimandes qu'il adressa à Jean, métropolitain de Ravenne, qui avait consacré Grégoire évêque d'une Eglise sans son consentement; de son autorité privée, il transféra le nouveau prélat dans le diocèse de Modène, et l'affranchit de la dépendance de l'archevêque; il écrivit aux fidèles du diocèse pour leur enjoindre d'obéir à son protégé sous menaces d'excommunication.

Cette audace apostolique donnait de vives inquiétudes à Jean de Ravenne et au patriarche Acace, qui craignaient de soulever de nouveaux désordres dans l'Eglise; bientôt toutes leurs craintes cessèrent par la mort du pontife, qui eut lieu au commencement de l'année 483.



TABLE DES MATIERES

* * *

Ainsi parla l'orateur des hommes qui avaient recherché l'origine et la filiation des idées religieuses...

Et les théologiens des divers systèmes raisonnant sur ce discours : "c'est un exposé impie, dirent les uns, qui ne tend à rien moins qu'à renverser toute croyance, à jeter l'insubordination dans les esprits, à anéantir notre ministère et notre puissance ; c'est un roman, dirent les autres, un tissu de conjectures dressées avec art, mais sans fondement." Et les gens modérés et prudents ajoutaient : "supposons que cela soit vrai, pourquoi révéler tous ces mystères ? Sans doute nos opinions sont pleines d'erreurs ; mais ces erreurs sont un frein nécessaire à la multitude. Le monde va ainsi depuis deux mille ans ; pourquoi le changer aujourd'hui ?"

VOLNEY
Les Ruines, Paris, Courcier, 1808, pp. 315-316

- Quelle est la valeur historique réelle des textes bibliques ?
- Les faits contés par la Bible se sont-ils réellement produits ?
- Tous les personnages dont parle la Bible furent-ils réels ?
- Jésus-Christ, la Vierge, les 12 apôtres et les évangélistes ont-ils existé ?
- Quelles sont les véritables sources du christianisme ?

Telles sont les graves questions auxquelles le présent ouvrage cherche à répondre, sans aucun désir de choquer ou d'engendrer la polémique. Il donne a chacun la possibilité d'avoir accès à une masse considérable d'informations, de faits et de raisonnements qui se trouvent répandus dans une multitude d'ouvrages souvent peu accessibles et que la plupart des gens n'auront jamais le temps ou la bonne fortune de pouvoir lire.

L'auteur livre ici le fruit de près de quarante années de recherches et de réflexions personnelles qui, si elles étaient largement répandues, seraient de nature à bouleverser le monde...

